This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX IM3K R

By exchange of duplicates.

20 March, 1876.

LES DECADES DE TITE-LIVE.

De la traduction de P. DU-RYER de l'Academie Françoiſe;

TOME SECOND.

Contenant les V. VI. VII. VIII. IX. & X. Livres

DE LA PREMIERE DECADE.

A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.

M. D. CC.

KPC 1111 (2)

~~Lit 16.005~~

1876, March 20.
By exchange
of duplicates.

LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE CINQUIE'ME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. ON fait des logemens au ſiege de Veies pour y faire paſſer l'Hiver aux ſoldats.
2. Cette nouveauté excite l'indignation des Tribuns du Peuple, qui ſe plaignent qu'on ne vouloit donner aucun repos à la Multitude, durant meſme la violence de l'Hiver.
3. Les gens de cheval commencent alors pour la premiere fois d'eſtre payez des deniers publics.
4. Le Lac d'Albane ſe remplit juſqu'à ſe répandre par deſſus ſes bords, & l'on prend un Devin ſur les ennemis pour interpreter ce prodige.
5. Furius Camillus prend la Ville de Veies qui avoit eſté aſſiegée durant dix ans.
6. Il fait tranſporter à Rome l'Image de Junon.
7. Il envoie à Delphes au Temple d'Apollon la dixiéme partie du butin.

8. *Le meſme eſtant Tribun militaire aſſiege Faleries, & renvoie dans la Ville les enfans des ennemis, qui lui avoient été livrez par leur Precepteur.*

9. *Cela eſt cauſe que les Faliſques ſe rendent à compoſition; & par ſon integrité & par ſa Juſtice il obtient ſur eux la victoire.*

10. *L'un des Cenſeurs C. Julius étant mort on ſubſtituë en ſa place M. Cornelius; Ce qui ne fut point fait depuis ce tems-là, parce que durant ce luſtre Rome fut priſe par les Gaulois.*

11. *Furius Camillus aiant été appellé en jugement par L. Apuleius Tribun du Peuple, s'en va en exil.*

12. *Les Gaulois Senonois aſſiegent Cluſium.*

13. *Et parce que les Deputez qui avoient été envoiez par le Sénat pour accommoder les choſes, avoient combattu en faveur des Cluſiniens, les Gaulois irritez de cette action marchent en meſme tems du côté de Rome.*

14. *Ils deffont les Romains prés de la riviere d'Allie, & prennent la Ville excepté le Capitole, où la jeuneſſe s'étoit retirée.*

15. *Ils tuent les Vieillards qui s'étoient aſſis devant les portes de leurs maiſons, comme pour leur imprimer du reſpect, revêtus des marques de toutes les dignitez qu'ils avoient autrefois poſſedées.*

16. *Comme ils étoient déja montez ſur le Capitole, ils furent découverts par les cris que firent des Oies, & precipitez du haut en bas principalement par les efforts de Manlius.*

17. *Enfin les Romains qui n'en pouvoient plus, & qui étoient preſſez par la faim, ſont contraints de compoſer avec eux, & de leur donner mille livres peſant d'or pour ſe racheter de ce ſiege.*

18. *Furius Camillus qui avoit été créé Dictateur en ſon abſence, arrive avec ſon armée à l'inſtant qu'on peſoit cét or; met en fuite les Gaulois, & les chaſſe de la Ville ſix mois aprés qu'ils s'en furent rendus les maiſtres.*

19. *On baſtit un Temple à Aius Locutius au meſme lieu, où avant que la Ville fuſt priſe, on avoit entendu une voix qui apprenoit que les Gaulois approchoient.*

20. *On*

20. *On propoſe de ſe retirer à Veies, parce que la Ville avoit été miſe en feu, & qu'elle étoit toute ruinée. Mais les remonſtrances de Camillus empeſchent qu'on ne ſuive ce conſeil.*

21. *D'ailleurs le Peuple ſe trouve obligé de demeurer par le preſage des paroles d'un Capitaine, qui en paſſant dans la place avoit dit à ſes ſoldats, Demeurez ici, car nous y pouvons demeurer commodément.*

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE CINQUIE'ME.

1. BIen que la paix fuſt par tout ailleurs établie, les Romains & les Veiens ſe faiſoient toûjours la guerre avec tant d'animoſité & de haine, qu'il y avoit grande apparence que les vaincus ſeroient entierement ruïnez. Au reſte, l'élection qui fut faite de part & d'autre des Magiſtrats, fut bien differente l'une de l'autre. Les Romains créerent huit Tribuns militaires, ce qui n'avoit point encore été fait, & ceux qui eurent cette charge furent Marius Emilius Mamercinus pour la ſeconde fois, L. Valerius Potitus pour la troiſiéme fois, Ap. Claudius Craſſus, M. Quintilius Varus, L. Julius Julus, M. Poſthumius, M. Furius Camillus, & M. Poſthumius Albinus. Au contraire les Veiens laſſez des brigues qui ſe faiſoient tous les ans pour les Magiſtratures, & qui étoient bien ſouvent cauſe des diſſenſions & des diſcordes, firent élection d'un Roi. Cette action faſcha tous les Peuples de la Toſcane, non pas tant par l'averſion de la Royauté, que par la haine qu'ils avoient pour

pour celui qui avoit eſté éleu Roy. Il y avoit déja long-tems qu'il leur eſtoit odieux par ſa puiſſance & par ſon orgueil, parce qu'il avoit interrompu de force la ſolemnité des Jeux qu'il n'étoit pas permis de diſcontinuer. Car dautant qu'il avoit été refuſé d'un Sacerdoce qu'il pourſuivoit, & que par le ſuffrage des douze Peuples un autre luy avoit eſté preferé, il avoit au tems meſme que l'on celebroit la feſte, fait retirer de dépit les conducteurs de ces Jeux, qui étoient preſque tous ſes eſclaves. C'eſt pourquoi cette nation qui reſpecte la Religion ſur toutes les autres, & qui y étoit d'autant plus attachée, qu'elle les ſurpaſſoit en la connoiſſance & en l'obſervation des ceremonies qui la concernent, reſolut de ne point ſecourir les Veiens tandis qu'ils ſeroient ſous l'obéiſſance d'un Roy. Neantmoins on ne parla point à Veies de cette reſolution, par la crainte qu'on avoit du Roi, qui euſt pris celui qui lui en euſt apporté la nouvelle pour un chef de ſedition, pluſtoſt que pour un conteur de nouvelles. Mais bien qu'on rapportaſt aux Romains que toutes choſes eſtoient tranquilles dans la Toſcane, toutefois parce qu'on les avertiſſoit qu'on parloit de l'affaire des Veiens dans toutes les Aſſemblées que faiſoient les Toſcans; ils ſe fortifierent de telle ſorte dans leur camp, qu'ils furent capables de reſiſter aux uns & aux autres. Ils avoient fait des deffenſes contre les ſorties qu'on pouvoit faire de la Ville, & en avoient fait auſſi qui regardoient la Toſcane, afin de fermer le paſſage au ſecours s'il en venoit de ce côté-là. Enfin comme les Generaux des Romains eſperoient prendre cette Ville pluſtoſt par la longueur d'un ſiege que par la force, ils firent faire une choſe qui étoit nouvelle aux ſoldats Romains, je veux dire des logemens pour paſſer l'Hiver, avec deſſein de continuer la guerre durant le froid & les gelées.

2. Auſſi-toſt que les Tribuns du Peuple, qui avoient manqué il y avoit déja long-tems d'occaſions de remuer, eurent receu cette nouvelle, ils firent aſſembler le Peuple, & n'épargnerent rien de ce qui étoit capable de l'émouvoir. Ils diſoient, *Que c'eſtoit là le magnifique payement*

qu'on avoit aſſigné aux ſoldats; Qu'ils n'avoient pas été trompez quand ils avoient eſtimé que ce beau preſent de leurs ennemis étoit un preſent couvert de poiſon; Que la liberté du Peuple avoit été vendue à ce prix, & qu'on avoit trouvé cette invention pour tenir la jeuneſſe perpetuellement éloignée, & comme bannie de la Repub. Qu'elle n'auroit point de relaſche même durant l'Hiver, ni tant ſoit peu de tems en toute l'année pour revenir en ſa maiſon, & donner ordre à ſes affaires. Pourquoi penſoit-on qu'on eût continué la guerre? Afin que les jeunes gens en qui conſiſtoient toutes les forces de la Populace, ne puſſent agir dans la Ville en ſa faveur, ni faire aucunes propoſitions qui concernaſſent ſes intereſts. Qu'outre cela on les vouloit aſſujettir, & les ſubjuguer plus rudement que les Veiens, qui paſſoient l'Hiver dans leurs maiſons & en défendant une Ville déja aſſez défenduë par de bonnes murailles, & par la force de ſon aſſiete; Qu'au contraire on vouloit que les ſoldats Romains accablez des pluies & des neiges demeuraſſent dans les fatigues ſous de miſerables logemens couverts ſeulement de toile, & de quelques peaux & qu'ils ne quitaſſent pas les armes avant une ſaiſon qui fait ceſſer toutes les guerres ſur la terre & ſur la mer. Que ni les Rois, ni les plus inſupportables Conſuls avant la creation des Tribuns, ni les ordres ſeveres d'un Dictateur, ni enfin les redoutables Decemvirs n'avoient jamais impoſé une ſi fâcheuſe ſervitude, que de rendre la guerre perpetuelle, & de tenir inceſſamment les ſoldats ſous les armes, comme faiſoient alors les Tribuns militaires, qui ſe gouvernoient en Rois à l'endroit du Peuple Romain. Que feroient-ils s'ils étoient créez ou Dictateurs ou Conſuls, eux qui tenant ſeulement la place des Conſuls en ont rendu meſme l'image ſi cruelle & ſi inhumaine? Que cela leur étoit juſtement arrivé, puiſque parmi huit Tribuns militaires qui avoient été eſlevez, on n'avoit pas ſeulement admis un Plebeien; Qu'auparavant les Patriciens n'avoient pû eſtre que trois dans cette charge, & encore avec beaucoup de peine & de diſpute, & que maintenant ils venoient huit pour uſurper les charges, & pour avoir le commandement; Qu'ils ne vouloient pas permettre qu'on y receût ſeulement un Plebeien qui auroit pu au moins, s'il ne pouvoit faire autre choſe, remonſtrer à ſes Collegues

qu'ils

qu'ils commandoient à des hommes libres, & à leurs propres Citoyens, & non pas à leurs eſclaves, & qu'il faloit au moins en Hyver les ramener en leurs maiſons, afin qu'en quelque tems de l'année ils puſſent revoir leurs peres, leurs enfans, & leurs femmes, jouyr un peu de la liberté, & donner leurs ſuffrages dans l'eſlection des Magiſtrats.

3. Comme les Tribuns taſchoient d'émouvoir le Peuple par de ſemblables diſcours, ils rencontrerent un ennemy qui étoit bien capable de leur reſiſter; ce fut Appius Claudius, que ſes Collegues avoient laiſſé dans la Ville pour reprimer les mutineries que pouvoient exciter les Tribuns du Peuple. Il s'eſtoit accouſtumé dés ſa jeuneſſe dans ces deſordres populaires; & ce fut lui, comme nous avons déja dit, qui enſeigna quelques années auparavant le moyen de reprimer l'authorité des Tribuns du Peuple, par les oppoſitions de leurs Collegues. De ſorte que comme il avoit alors avec un eſprit vif & prompt, une grande experience dans les affaires, il prit la parole & parla au Peuple en ces termes. *Meſſieurs, ſi l'on a quelquesfois douté que les Tribuns du Peuple ayent excité tant de ſeditions, pluſtoſt pour leur intereſt, que pour voſtre propre avantage, certes je ſuis aſſeuré qu'on a ceſſé d'en douter en cette année. Ainſi je me rejouis de vous voir enfin delivrez d'une erreur ſi longue, & je me rejoüis encore & pour l'amour de vous, & pour l'amour de la Republique, que vos ſeules proſperitez ayent arraché de vos eſprits une erreur ſi dangereuſe. Y a-t-il quelqu'un qui doute que les Tribuns du Peuple n'ont jamais eſté ſi touchez, & n'ont jamais monſtré tant de reſſentiment des injures qu'on vous a faites, ſi d'avanture on vous en a fait quelques-unes; que, quand par une liberalité du Senat envers la Multitude, on a ordonné que les ſoldats ſeroient payez des deniers publics; Que penſez-vous qu'ils ayent craint alors? & que penſez-vous qu'ils veulent troubler aujourd'huy? Ils ont craint & veulent troubler l'union de tous les Ordres de cet Eſtat, qu'ils conſiderent ſeulement comme la ruine de leur puiſſance. C'eſt ainſi, Meſſieurs, qu'ils ſe taillent eux-même de la beſogne comme de malicieux artiſans; Ils ſouhaittent toûjours quelque deſordre dans la Republique, afin que vous ayez toûjours ſujet de les employer.*

En effet, Meſſieurs les Tribuns deffendez-vous le menu Peuple, ou vous-mêmes l'attaquez-vous? eſtes-vous les ennemis de ceux qui ſont à la guerre, ou bien ſouſtenez-vous leurs cauſes? Peut-eſtre que vous nous direz que tout ce que fait le Senat ne vous eſt pas agreable, ſoit qu'il agiſſe pour le Peuple, ſoit qu'il agiſſe contre le Peuple. Comme les Maiſtres commandent à leurs Eſclaves de n'avoir aucun commerce avec des perſonnes eſtrangeres; comme ils veulent qu'ils ne les frequentent point, & qu'ils ayent eſgalement de l'averſion pour leurs bienfaits & pour leurs injures, ainſi vous ſouhaiteriez que le Senat n'euſt point de ſocieté avec le Peuple, de peur que nous le gagnions par nos bienfaits, qu'il nous eſcoute & nous obéiſſe. Enfin s'il y avoit en vous, je ne dis pas de la courtoiſie, mais ſeulement de l'humanité, ne devriez-vous pas plûtoſt favoriſer de toutes vos forces la benignité du Senat, & l'obéiſſance du Peuple? Car ſi l'union eſt perpetuelle, qui n'oſeroit ſe promettre que cet Eſtat deviendra bien-toſt le plus puiſſant & le plus redoutable de tous les Peuples voiſins. Je vous feray voir dans la ſuite de ce diſcours, combien le deſſein que mes Collegues ont pris de ne point ramener l'armée que la Ville de Veies ne ſoit priſe, m'a ſemblé non ſeulement utile, mais encore neceſſaire. Mais je vous parleray auparavant de la condition de ceux qui ſont aujourd'huy à la guerre; & j'eſtime que le diſcours que je feray, paroiſtra juſte & raiſonnable non ſeulement devant vous, mais encore au jugement de toute l'armée, ſi on le prononçoit dans le camp. Que ſi mon eſprit ne me fourniſſoit rien ſur ce ſujet, certes je me contenterois du diſcours de mes averſaires. Ils diſoient naguéres qu'il ne faloit point donner de ſolde aux gens de guerre, parce qu'on ne leur en avoit jamais donné. Mais comment ſe peuvent-ils plaindre, ſi l'on impoſe un nouveau travail à des perſonnes de qui à proportion l'on augmente les commoditez? Jamais la peine n'a eſté ſans quelque recompenſe, & tout de même la recompenſe n'a preſque jamais été ſans peine. Le travail & le plaiſir qui ſont de differente nature, ſont neantmoins unis enſemble par une chaiſne & une ſocieté naturelle. Autrefois le ſoldat ſervoit à regret la Republique, quand il la ſervoit à ſes deſpens; mais au moins il ſe rejoüiſſoit de cultiver ſes terres une partie de l'an-

née,

nie, afin de pouvoir ſubvenir & aux dépenſes de la guerre, & aux dépenſes de ſa famille. Maintenant il ſe réjouit de tirer ſa gain de la Republique, & c'eſt avec joie qu'il en reçoit maintenant la ſolde. Qu'il endure donc conſtamment d'être plus long-tems que de coûtume éloigné de ſa maiſon & de ſa famille, puis qu'il ne fait point de dépenſes qui la puiſſent incommoder. Que ſi la Republique le vouloit obliger de lui rendre compte, ne pourroit-elle pas juſtement lui dire. Je vous paie pour un an, ſervez-moi donc un an entier. Penſez-vous donc qu'il ſoit juſte de tirer le paiement d'une année pour un ſervice de ſix mois? C'eſt malgré moi, Mrs. c'eſt malgré moi que je m'arreſte en cet endroit de mon diſcours, car il n'y a que ceux qui ſe ſervent des ſoldats mercenaires & eſtrangers, qui doivent tenir ce langage. Pour nous, Mrs. nous eſtimons qu'il eſt juſte de parler avec vous comme avec nos Citoiens; & qu'il eſt juſte tout de meſme qu'on nous parle comme on parleroit à la Patrie. Ou il ne faloit point entreprendre la guerre, ou il la faut continuer, & l'achever au pluſtoſt pour la gloire du Peuple Rom. Or il ne faut point douter qu'elle ne s'acheve bien-tôt, ſi nous preſſons les aſſiegez, ſi nous ne nous retirons point que nous ne ſoions maîtres de Veies, & que nous n'aions contenté nos eſperances par la priſe de cette Ville. Et certes quand nous n'aurions point tant d'autres ſujets de la ſubjuguer, la honte d'avoir manqué à la prendre nous doit inſpirer de la perſeverance, & nous obliger enfin à la prendre. Autrefois toute la Grece aſſiegea dix ans entiers une ville ſeulement pour une femme. Combien les Grecs eſtoient-ils eſloignez de leurs maiſons? Combien y avoit-il de terres, combien y avoit-il de mers entre la Grece & cette Ville? Et nous à la veue preſque de noſtre Patrie, & ſeulement à ſix lieues de Rome, nous nous ennuyerons d'un ſiege d'un an? Eſt-ce que le ſujet de cette guerre eſt de trop peu d'importance, & que nous n'avons pas d'aſſez juſtes pretextes qui nous obligent à perſeverer? Ils ſe ſont revoltez ſept fois, ils ont toûjours été traiſtres durant la paix, ils ont mille fois faccagé noſterres, ils ont contraint les Fidenates d'abandonner noſtre parti, ils ont coupé la gorge aux Colonies que nous y avions envoiées; ils ont été les autheurs du maſſacre de nos Ambaſſadeurs contre le droit

de tous les hommes, ils ont voulu esmouvoir toute la Toscane contre nous, & font encore aujourd'huy la même entrepriſe; Enfin il s'en eſt peu fallu qu'ils n'ayent fait violence à nos Ambaſſadeurs, quand ils ont eſté demander ce qu'ils avoient pris ſur nous. Faut-il donc ſe contenter d'agir contre eux froidement, & de leur faire la guerre ſeulement par intervalles. Que ſi une juſte haine ne vous ſçauroit perſuader, reſpondez moi, je vous prie, ces choſes ne vous perſuaderont-elles pas à continuer ce ſiege? La Ville eſt environnée de tous côtez de forts & de retranchemens profonds, & l'ennemi reduit entre ſes murailles ne peut qu'à peine ſe deffendre. Il n'a pu cultiver ſes terres, & celles qu'ils avoient cultivées ont été gâtées par la guerre. Si nous faiſons revenir nôtre armée, qui doute qu'ils ne ſe jettent ſur nos terres & qu'ils n'y ſoient pouſſez non ſeulement par le deſir de ſe vanger, mais encore par la neceſſité où ils ſe trouvent de piller, aiant perdu tous leurs biens? Ce n'eſt donc pas differer la guerre, que de faire revenir nos troupes; c'eſt enfin l'attirer chez nous. Mais au reſte, pour ce qui concerne les Soldats, à qui de bons Tribuns du Peuple aiant voulu ôter leur ſolde, feignent maintenant de vouloir donner du ſupport; Ils ont fait une tranchée & une paliſſade, l'une & l'autre d'un prodigieux travail, & ont fait par ce moyen une enceinte d'une merveilleuſe étenduë. Ils ont fait premierement quelques petits forts, & enſuite quand l'armée s'eſt augmentée, ils en ont fait quantité de toutes parts, qui regardent non ſeulement la Ville, mais encore la Toſcane, & bouchent toutes les avenuës par où il en pourroit venir du ſecours. Que diray-je des Tours, des Manteletz, des Gabions, des Tortuës, & de tout cét autre appareil dont on ſe ſert à prendre les Villes? Quoy, Mrs. après avoir pris tant de peine, après avoir achevé tant de travaux, êtes vous d'avis qu'on abandonne cette entrepriſe, pour recommencer l'Eſté prochain les mêmes choſes qui ont couſté tant de ſueur & tant de fatigues? Ne ſera-t-il pas plus aiſé de conſerver les choſes qui ſont déja faites, & d'achever une entrepriſe qui eſt déja ſi avancée? Certes le travail ne ſera pas de longue durée, ſi nous n'y donnons point de relache, & que par ces intermiſſions & par ces intervalles inutiles nous en reculions pas nous mêmes les effets de nos eſperances? J'ai parlé de l'ouvrage j'ay parlé des travaux & de la perte du tems. Maintenant

Mrs.

Mrs, que nous ſommes aſſeurez que les Toſc. font tous les jours deſaſſemblées & qu'ils conſultent s'ils envoieront du ſecours à Veies, ne ſongerons-nous pas au peril qui nous menace en differant cette guerre? En l'état où ſont aujourd'hui les choſes, les Toſcans ſont irritez contre les Veiens. Ils ont pour eux de la haine, ils refuſent de les ſecourir, & autant qu'il leur eſt poſſible ils nous donnent le tems & le moien de nous rendre maîtres de Veies. Qui pourroit nous aſſurer que leur averſion continuera, ſi nous differons cette guerre? Quand nous aurons donné quelque relâche aux Veiens, & que nous aurons levé le ſiege, il ne faut point douter qu'ils n'envoient dans la Toſcane ambaſſade ſur ambaſſade. Car enfin ce qui irrite maintenant les Toſcans, ce Roi que les Veiens ont éleu, peut être bien toſt depoſé, ou du conſentement de la Ville pour ſe reconcilier avec les Toſcans, ou par la volonté même du Roi, qui ne voudra pas ſouffrir que ſa domination ſoit funeſte à ſes Citoiens. Voiez combien ce Conſeil peut produire de choſes nuiſibles; La perte de tant de travaux achevez avec tant de peine, le degaſt apparent de nos terres, & enfin la guerre des Toſcans au lieu de celle des Veiens. Voilà, Mrs. les Trib. voilà la ſageſſe de vos conſeils. Certes ils produiront le même effect que produit un malade, qui aprés avoir enduré qu'on le traitaſt, voiant que ſa ſanté commenceroit à revenir, rendroit ſa maladie plus longue, & peut-être incurable par le plaiſir qu'il prendroit à ſe remplir de viandes & de breuvages deffendus. Mais ſi tout cela ne ſervoit de rien pour la guerre preſente, au moins il importeroit beaucoup à la diſcipline militaire d'accoûtumer les ſoldats non ſeulement à joüir du fruit de leurs victoires, mais encore ſi les choſes trainent en longueur, à ſouffrir conſtamment le travail, à attendre avec courage le ſuccez de leurs eſperances, quelques lentes & tardives qu'elles ſoient; à perſeverer dans l'Hiver, ſi la guerre ne peut s'achever en Eſté; & non pas comme des oiſeaux de paſſage, à ſonger à la retraite, auſſi-toſt que l'Automne eſt arrivée. Dites-moi, je vous prie, ſi la paſſion qu'on à pour la chaſſe, & le plaiſir que l'on y trouve emporte les hommes parmi les neiges & durant les pluies, ſur les montagnes & dans les foreſts; Ne pouvons-nous pas accorder à la neceſſité de la guerre cette même patience, que nous donnons ſi librement aux divertiſſemens & aux plaiſirs? Penſons-nous que

les

les corps & les courages de nos ſoldats ſoient ſi effeminez & ſi laſches, qu'ils ne puiſſent paſſer un Hyver dans le camp, & abſens de leurs maiſons? Penſons-nous qu'il faille faire cette guerre comme une guerre navale, où l'on obſerve les ſaiſons de l'année; & que nos gens ne puiſſent ſouffrir ni le chaud ni le froid? Il faut certes qu'ils rougiſſent, ſi quelqu'un leur fait ces reproches, & qu'ils s'efforcent de monſtrer, & par la force de leur courage, & par la vigueur de leurs corps, qu'ils ſont veritablement hommes, qu'ils ont une patience maſle; qu'ils peuvent faire la guerre durant l'Hyver & durant l'Eſté; Qu'ils n'ont point donné charge aux Tribuns du peuple de parler en faveur de la lâcheté & de la moleſſe, & qu'ils ſe ſouviennent encore que la puiſſance des Trib. n'a pas été établie par leurs Anceſtres, ni dans l'ombre, ni dans l'oiſiveté de leurs maiſons. Certes il eſt digne de la vertu de vos ſoldats, il eſt digne du nom Romain de ne conſiderer pas ſeulement les Veiens, ni la guerre que nous avons ſur les bras, mais d'acquerir encore pour l'avenir de la gloire & de la reputation pour les guerres qui ſurviendront contre tous les autres Peupl. Penſés-vous que l'opinion que l'on concevra de cette affaire ſoit de ſi peu d'importance? Penſez-vous que les nations voiſines jugent le Peuple Rom. ſi redoutable & ſi fort qu'elles en puiſſent craindre quelque choſe, quand elles verront qu'une Ville aura ſoûtenu cét aſſaut? Mais conſiderez au contraire combien elles craindront les Rom., quand elles entendront publier, que ni le travail d'un long ſiege, ni la force de l'hiver n'ont pu contraindre nôtre armée de quitter une ville qu'elle a commencé d'aſſieger; Qu'elle ne veut point terminer la guerre autrement que par la victoire, & qu'elle ne fait pas la guerre par une aveugle impetuoſité, mais par une noble perſeverance. C'eſt cette vertu qui eſt la plus neceſſaire dans les armes, & principalement dans les ſieges des Villes. Et certes ſi elles ſont imprenables ou par la nature de leur aſſiette, ou par les fortifications qui ſont faites par la main des hommes; Enfin par le ſecours de la faim & de la ſoif le tems les ſurmonte, & le tems les prend, comme ſans doute il prendra la Ville de Veies, ſi les Tribuns du Peuple ne favoriſent pas les ennemis, & que les Veiens ne trouvent pas dans Rome le ſecours qu'ils ont cherché parmi les Toſcans. En effet y a-t-il rien qu'ils ſouhaittent davantage; & qui leur puiſſe

puiſſe arriver plus à propos, que de voir premierement que la Ville ſe rempliſſe de ſeditions, & qu'en ſuite le camp comme par une contagion en ſoit infecté à ſon tour? Au contraire, les ennemis ont tant de moderation & de patience, que le degouſt d'un ſiege ni d'un Roy à qui ils ſe ſont ſoûmis n'a point apporté de changement parmi eux; le refus que les Toſcans ont fait de les ſecourir n'a point irrité les eſprits; Quiconque entreprendra d'y exciter une ſedition, ſera ſur le champ puny de mort; Et il n'eſt pas permis dans cette Ville de parler de la moindre choſe, que l'on propoſe ici en public & avec impunité. Celui qui abandonne ſon enſeigne, ou qui ſort du lieu où il avoit été mis en garde, merite parmi nous d'eſtre puni à coups de baſton. Et cependant ceux qui perſuadent non ſeulement à quelques ſoldats, mais à nos armées entieres d'abandonner leurs enſeignes & de quitter le camp, ſont écoutez publiquement dans une Aſſemblée de tout le Peuple, tant vous eſtes accouſtumez d'entendre favorablement tous les diſcours de vos Tribuns, quand même ils n'auroient point d'autre but que de trahir la Republique, & de la ruïner entierement. Comme vous eſtes charmez par la douceur de cette puiſſance, vous permettez impunément que toutes ſortes de crimes ſe viennent cacher ſous ſon nombre. Il ne reſte plus rien à faire que d'aller publier dans le camp & devant les gens de guerre les mêmes choſes dont ils font ici tant de bruit; que d'aller corrompre l'armée, que de ne pas endurer qu'elle obeiſſe à ſes Capitaines. Car enfin on a maintenant dans Rome la liberté de mépriſer le Senat, les Magiſtrats, les Loix, & de ne plus conſiderer ni les inſtitutions de nos Anceſtres, ni les arreſts du Senat, ni la diſcipline militaire. Ainſi Appius s'étoit déja acquis autant de credit par ſes harangues que les Tribuns du Peuple, lors qu'un mauvais ſuccez qu'on eut à Veies, le rendit entierement victorieux contre toute ſorte d'apparence, augmenta l'union & la bonne intelligence de tous les Ordres, & donna une nouvelle ardeur pour la continuation de ce ſiege. Car aprés avoir conduit une levée juſqu'à la Ville, & n'eſtant plus queſtion que d'approcher les Gabions & les Mantelets des murailles, comme on travailloit de jour à toutes ces choſes avec plus de ſoin qu'on ne les gardoit de nuit, il ſortit

de

de la Ville quantité de gens avec des flambeaux en main qui mirent le feu à ces machines ; de ſorte qu'en moins d'une heure & la levée, & les gabions, & les mantelets qui avoient coûté tant de peine & tant de tems furent mis en cendre, & beaucoup de monde qui vint auſſi-tôt au ſecours y fut auſſi perdu par le fer & par le feu. Cette nouvelle ayant été apportée dans Rome donna à tout le monde de la triſteſſe, & au Senat de l'inquietude & de la crainte. Il apprehendoit une mutinerie dans la Ville & dans le camp, & que les Tribuns du Peuple n'inſultaſſent au malheur de la Republique, comme l'ayant ſurmontée. Mais en même tems les Chevaliers, à qui l'on n'avoit point encore donné de chevaux aux dépens du Public, allerent trouver le Senat, par une reſolution qu'ils avoient auparavant priſe enſemble, & lors qu'on leur eut donné la permiſſion de parler ils offrirent de fournir des chevaux à leurs dépens. Aprés que le Senat leur en eut fait de grands & de magnifiques remercîmens, & que le bruit s'en fut répandu dans la place & dans la Ville, auſſi-tôt le Peuple ſe rendit en foule au Palais. Il proteſta qu'il étoit preſt de donner ſa peine & ſon ſervice à la Republique, ſoit qu'on le menaſt à Veies, ſoit qu'on le conduiſiſt autre part ; & que ſi on les menoit à Veies, il ne reviendroit point que cette Ville ennemie ne fuſt priſe. Alors la joye fut ſi grande qu'à peine pût-elle eſtre moderée ; Car on ne donna pas ordre à quelques Magiſtrats de loüer le Peuple, comme on avoit fait pour les Chevaliers ; Ny on ne fit entrer dans le Senat perſonne de la Multitude pour lui faire réponſe ; Ny le Senat ne ſe pût davantage contenir dans le Palais, mais chacun commença à témoigner d'enhaut par la voix & par les mains au Peuple qui eſtoit dans la place, la joye que tout le monde en reſſentoit. On diſoit que la Ville de Rome eſtoit bienheureuſe, & qu'elle étoit devenuë invincible & immortelle par le moyen de cette union. On loüoit les Chevaliers, on loüoit le Peuple, on beniſſoit cette journée, & l'on confeſſoit hautement que les courtoiſies & les bontez du Senat avoient été vaincuës par ce moyen. Enfin le Senat s'eſtant encore aſſemblé, ordon-

donna que les Tribuns militaires convoquaſſent l'Aſſemblée, qu'ils fiſſent des remercîmens à l'Infanterie & aux gens de cheval ; Qu'ils aſſeuraſſent les uns & les autres, que le Senat ſe reſſouviendroit de cette amour qu'ils avoient pour leur Patrie ; & qu'au reſte il ordonnoit que l'on payeroit des deniers publics tous ceux qui de leur propre volonté alloient extraordinairement à la guerre. On aſſigna auſſi quelque ſomme pour la paye des gens de cheval; & ce fut la premiere fois qu'ils commencerent à être paiez des deniers publics. Cette armée de Volontaires ayant été conduite à Veies, ne reſtablit pas ſeulement les travaux qui avoient été ruïnez, mais elle en fit encore de nouveaux. Et du côté de Rome on ne manqua pas de lui mener des vivres, avec un plus grand ſoin que devant, afin qu'une armée qui avoit tant de paſſion pour la Republique, n'euſt beſoin d'aucune choſe. On eut pour Tribuns militaires l'année ſuivante C. Servilius Hala pour la troiſiéme fois, Q. Servilius, L. Virginius, Q. Sulpitius, A. Manlius, & Manius Sergius, tous deux pour la ſeconde fois. Durant qu'ils étoient en charge, comme on ne ſongeoit qu'à la guerre des Veiens, & que les ſoldats de Terracine s'occupoient plus ordinairement à faire des courſes pour piller, qu'à garder cette place, où d'ailleurs on recevoit trop librement des Marchands des Volſques, les gardes en furent ſurpris, la garniſon taillée en pieces, & la place repriſe. Veritablement il y eut peu de ſoldats tuez, parce que ſi on excepte les Malades, preſque tous les autres comme des Goujats ou des Vivandiers trafiquoient dans la campagne, & dans les Villes d'alentour. Cependant on ne reüſſit pas mieux à Veies, qui faiſoit alors toutes les penſées & les inquietudes du Public. Car les Capitaînes Romains étoient plus animez les uns contre les autres, que contre les ennemis ; & la guerre devint plus forte par l'arrivée des Capenates, & des Faliſques qu'on n'attendoit pas. Comme ces deux Peuples de la Toſcane étoient les plus proches voiſins des Veiens, ils crûrent qu'ils ſeroient attaquez les premiers par les Romains, s'ils prenoient la ville de Veies. D'ailleurs les Faliſques avoient déja été declarez ennemis

de

de Rome, parce qu'auparavant ils avoient embraſſé la querelle des Fidenates, s'eſtant engagez les uns aux autres par des Ambaſſadeurs envoyez reciproquement d'une & d'autre part. De ſorte qu'ayant joint leurs forces, ils vinrent inopinément à Veies. Ils attaquerent le camp par l'endroit où commandoit Manius Sergius Tribun militaire, & donnerent beaucoup d'épouvante, parce que les Romains crûrent que toute la Toſcane enſemble venoit fondre ſur eux. La même opinion releva le courage des aſſiegez, & les aſſiegeans ſe trouverent attaquez de deux côtez en même tems. Tantoſt ils courent d'un côté avec les Enſeignes, tantôt ils courent d'un autre; neantmoins ils ne ſçauroient empêcher que les Veiens ne ſortent de leurs murailles, & ne peuvent repouſſer la force qui les attaquoit au dedans, ni ſe deffendre de l'ennemi du dehors. On n'eſperoit point de ſecours, ſi ce n'etoit qu'il vinſt quelques Legions du camp principal, afin d'oppoſer les Legions qui en viendroient, les unes aux Capenates & aux Faliſques, & les autres aux ſorties des aſſiegez. Mais Virginius, qui étoit particulierement ennemy de Sergius, commandoit dans ce camp; & bien qu'on lui rapportaſt que la plus grande partie de ſes forts étoient attaquez, que les ennemis avoient forcé ſes retranchemens, & qu'il étoit puiſſamment combattu par deux endroits, il ſe contenta de tenir ſes gens en bataille, & fit réponſe que ſi ſon Collegue avoit beſoin de ſecours, il lui en envoieroit demander. Au reſte, Sergius ne monſtra pas moins d'opiniâtreté que Virginius avoit fait paroiſtre d'arrogance. Car plûtôt que de faire croire qu'il avoit demandé du ſecours à ſon averſaire, il ayma mieux eſtre vaincu par l'ennemy, que de vaincre par le moyen d'un Citoyen. Ainſi les ſoldats aiant été long-tems maltraitez & taillez en pieces, abandonnerent leurs retranchemens; Quelques-uns ſe retirerent au camp principal, & Sergius avec la plus grande partie de ſon armée prit le chemin de Rome, où aiant rejetté toute la faute du deſordre ſur ſon campagnon, on ordonna que Virginius ſeroit rappellé du camp, & que cependant les Lieutenans y commanderoient. Enſuite l'affaire fut debattuë dans le Senat,

où

oüees deux Tribuns ſe dirent quantité d'injures. Mais il y avoit fort peu de Senateurs qui conſideraſſent le bien public. Les uns ſe declaroient pour Virginius, les autres pour Sergius, ſelon qu'ils ſe laiſſoient entraiſner par leurs affections particulieres, ſoit que cette honteuſe defaite fût arrivée par la faute ou par le malheur des Capitaines, Les principaux du Senat furent d'avis qu'on ne devoit point attendre le tems ordinaire des Aſſemblées, mais que ſans differer davantage il faloit créer de nouveaux Tribuns militaires, pour entrer en charge le premier jour d'Octobre. Tous les autres Senateurs temoignerent en changeant de place, & en paſſant tous d'un même côté, qu'ils étoient de cét avis; & les autres Tribuns ne s'y oppoſerent pas autrement. Mais Sergius & Virginius qui eſtoient viſiblement cauſe que le Senat n'étoit pas ſatisfait des Magiſtrats de cette année, prierent d'abord qu'on ne leur fiſt point cette honte, & refuſerent de ſe dépoüiller de leurs charges avant le treiziéme de Decembre, qui étoit le jour qu'on éliſoit les Magiſtrats. En même tems les Tribuns du Peuple, qui avoient malgré eux gardé le ſilence durant que l'union étoit dans la Ville, & que les affaires floriſſoient, devenus tout d'un coup ſuperbes menacerent les Tribuns militaires de les faire mettre en priſon s'ils n'obeyſſoient au Senat. Alors Servilius Hala qui étoit de ce nombre; *Pour ce qui vous concerne vous & vos menaces,* (dit-il) *Tribuns du Peuple, je n'aurois pas beaucoup de peine à faire voir qu'elles n'ont pas plus de juſtice que vous avez de courage. Mais il n'eſt pas permis d'agir contre l'authorité du Senat. Ne vous meſlez point de chercher occaſion de nous outrager parmy nos differens & nos diſputes. Mes Collegues ne manqueront pas de faire ce que le Senat ordonne, ou s'ils monſtrent de l'opiniaſtreté, je nommeray auſſi-toſt un Dictateur qui les contraindra de ſe démettre de leurs charges.* Ce diſcours fut approuvé de tout le monde, & le Senat ſe réjoüit d'avoir trouvé ſans l'ayde des Tribuns du Peuple, un moyen plus fort & plus aſſeuré pour ranger les Magiſtrats dans le devoir. De ſorte que les Tribuns militaires ſe voyant contraints de ceder au conſentement de

tout

tout le monde, firent assembler le Peuple pour en élire d'autres, qui entreroient en charge au premier jour d'Octobre, & avant cette journée ils se dépouillerent de leur Magistrature. On crea donc Tribuns militaires L. Valerius Potitus pour la quatriéme fois, M. Furius Camillus pour la deuxiéme, Marius Emilius Mamercinus pour la troisiéme, Cn. Cornelius Cossus pour la seconde, Ceso Fabius Ambustus, & L. Julius; & durant qu'ils étoient en charge il se fit quantité de choses tant à la guerre qu'à la Ville. En effect il y eut en même tems diverses guerres, à Veies, à Capene, contre les Faleriens & les Volsques, pour reprendre Terracine sur les ennemis. On eut beaucoup de peine dans la Ville à lever des gens de guerre, & à recueillir dequoi les payer; D'ailleurs il y eut aussi de grandes disputes touchant les Tribuns du Peuple qu'on devoit mettre parmi ceux qui étoient déja éleus; Et le procez de deux des derniers Tribuns militaires n'y excita pas un moindre bruit. Au reste, les Tribuns militaires s'occuperent sur toutes choses à faire les levées; Non seulement on fit prendre les armes aux jeunes gens, les Vieillards mêmes y furent contraints pour la garde de la Ville. Mais plus le nombre des soldats s'augmentoit, & plus on avoit besoin d'argent pour leur solde. On le leva comme un impost sur ceux qui demeurerent dans la Ville, mais on le leva malgré eux, parce que comme ils la gardoient il faloit qu'ils fissent le devoir de soldats, & qu'ils serviſſent la Republique comme faisoient les autres soldats. Alors les Tribuns du Peuple firent quantité de harangues seditieuses, pour faire paroître avec plus d'indignité toutes ces choses qui étoient assez insupportables d'elles-mêmes. *Ils disoient qu'on avoit assigné sur le public le payement des soldats, pour opprimer la Multitude en partie par les travaux de la guerre, & en partie par les tributs; Qu'une seule guerre qu'on avoit sur les bras avoit été mal conduite à dessein de la faire durer davantage; Qu'ensuite on avoit levé quatre armées en un même tems pour quatre guerres differentes, & qu'on avoit contraint les enfans & les vieillards de prendre les armes; que maintenant il n'y avoit plus de difference entre l'Hyver & l'Eſté &*

que

que le Peuple miſerable ne connoiſſoit plus de tems qui fût deſtiné pour ſon repos. Que pour comble d'infortune on vouloit le rendre tributaires, afin que quand ils auroient rapporté en leurs maiſons des corps abbatus par le travail, couverts de bleſſures, & enfin accablez par la vieilleſſe, & qu'ils auroient trouvé toutes choſes ruinées chez eux par une longue abſence, ils donnaſſent encore pour tribut les reſtes de leurs maiſons deſolées, & rendiſſent leur ſolde au centuple à la Repub., comme ſi c'étoit une choſe qu'ils en euſſent pris à uſure. Comme on ne ſongeoit qu'à cette levee & à ce tribut, & que les eſprits n'eſtoient occupés qu'aux affaires de plus grande importance, on ne put remplir le nombre des Tribuns du Peuple dans l'Aſſemblée qui ſe fit pour leur eſlection. On fit en ſuite des efforts pour faire entrer des Patriciens dans les places qui n'étoient pas remplies. Mais n'ayant pu obtenir cela au moins on fit en ſorte pour ruiner la puiſſance des Tribuns, que C. Lacerius, & M. Acutius furent receus au Tribunat, & ce fut ſans doute par la faveur des Patriciens. Il arriva que Trebonius fut Tribun du Peuple en cette année, & il y avoit grande apparence qu'il prendroit la protection de la Loy Trebonienne, comme une choſe qu'il devoit à ſon nom & à ſa famille. En effet il crioit hautement qu'encore que quelques Patriciens qui pourſuivoient le Tribunat euſſent été refuſez, toutefois les Tribuns militaires l'avoient emporté de force ſur ceux du Peuple; *Que la Loi Trebonienne avoit été abolie; Que les Tribuns avoient été choiſis, non pas par le ſuffrage du Peuple, mais par l'authorité des Patriciens, & que les choſes eſtoient venuës à ce point, qu'il n'y auroit plus que les Patriciens ou leurs creatures qui ſeroient creez Tribuns du Peuple. Qu'on ruinoit les Loix ſacrées; qu'on vouloit obtenir par la violence de la dignité de Tribun, & que tout cela ſe faiſoit par l'artifice des Patriciens, & par la trahiſon de ſes Collegues.* Ainſi non ſeulement les Patriciens, mais encore les Tribuns du Peuple, auſſi bien ceux qui avoient été aggregez, que ceux qui les avoient aggregez, ſe mirent dans la mauvaiſe opinion du Peuple; Et alors il y en eut trois, P. Curcatius, M. Metilins, & M. Minutius, qui commençant à craindre pour eux, accuſerent Sergius & Virginius

nius qui avoient été Tribuns militaires l'année precedente, leur donnerent jour pour répondre aux charges qu'on leur imputoit, & firent tomber par ce moien sur ces deux accusez, toute la haine & la colere de la Multitude. Davantage ils ordonnerent que tous ceux qui avoient été incommodez de la levée du tribut, & du trop long sejour qu'on avoit fait dans le Camp, Que tous ceux qui avoient sujet de se plaindre de la déroute de Veies, & dont les maisons étoient affligées par la perte de leurs enfans, de leurs freres, où de leurs parens, pourroient en poursuivre la vangeance, & publique & particuliere, contre ces deux accusez: Car ils disoient que *Sergius & Virginius étoient les causes de tous les maux; Que l'accusateur ne leur en imputoit pas davantage qu'ils s'en confessoient eux-mêmes, qui se voiant tous deux criminels vouloient rejetter l'un sur l'autre, la peine & le châtiment de leurs crimes; Qu'en effet Virginius accusoit Sergius d'avoir fui; & Sergius accusoit Virginius de trahison, & de l'avoir abandonné. Qu'au reste, il n'y avoit point d'apparence de dire que ce malheur fût arrivé par leur imprudence; Qu'il étoit bien plus vrai-semblable qu'on avoit recherché ce mauvais succez & que toutes ces choses s'étoient faites de dessein formé, par la fraude & par l'artifice des Patriciens; Que premierement les Patriciens avoient donné occasion aux Veiens de venir mettre le feu dans les travaux des assiegeans, à dessein de prolonger la guerre, & que maintenant l'Armée avoit été trahie, & le Camp vendu aux Falisques Qu'on faisoit toutes ces choses pour faire vieillir la jeunesse devant la Ville de Veies, & faire en sorte que les Tribuns du Peuple ne pussent plus rien lui proposer ni touchant la distribution des terres, ni de tout ce qui concernoit les interêts de la multitude, ni faire enfin comme de coûtume des assemblées pour resister aux conspirations des Patriciens. Qu'il y avoit deja un prejugé contre ces deux criminels du Senat, du Peuple, & même de leurs Collegues; Qu'en effet ils avoient été privez de l'administration de la Republique par un arrest du Senat; que refusant de se demettre de leur charge, leurs Collegues les avoient mis dans leur devoir par la crainte d'un Dictateur, Et que le Peuple Romain avoit créé des Tribuns pour entrer en charge, non pas selon la coustume, le treiziéme de Decembre, mais,*

mais à l'heure meſme dés le premier jour d'Octobre, parce que la Republique ne pouvoit ſubſiſter plus long-tems s'ils étoient plus long-tems Tribuns du Peuple. Que neantmoins, encore qu'ils eſſent été condamnez comme par avance par tant de jugemens, ils avoient encore la hardieſſe de ſe preſenter devant le Peuple Romain pour être jugez en dernier reſſort, s'imaginant qu'ils ont été déchargez de toutes choſes, & qu'ils ont été aſſez chaſtiez d'avoir été remis au nombre des perſonnes privées deux mois plus toſt qu'ils ne devoient. Qu'ils penſent que par ce moien on leur a oſté la puiſſance de nuire plus long-tems, non pas qu'on leur ait impoſé une peine, puiſque leurs Collegues qui n'ont point failli, ont été contraints de leurs charges. Que le Peuple devoit donc ſe ſouvenir du courage & de la conſtance qu'ils avoient monſtrée, quand il vid entrer dans Rome l'Armée qui ſe retiroit en fuiant, chargée de plaies, & épouvantée n'accuſant de ſa défaite ny la Fortune ny les Dieux; mais ſeulement ces deux Capitaines. Que pour eux ils étoient bien aſſeurez qu'il n'y avoit perſonne en l'aſſemblée qui n'euſt alors deteſté, & la vie, & la Maiſon, & la fortune de L. Virginius, & de M. Sergius; Qu'il n'étoit pas honnête au Peuple qu'aiant ſouhaité de voir tomber ſur leurs teſtes la foudre & la colere des Dieux, il n'uſaſt pas contre eux de ſa puiſſance, quand cela lui eſt permis, & que la neceſſité le demande. Que les Dieux n'emploient jamais leurs mains pour punir eux-meſmes les criminels, mais que ce leur eſt aſſez de preſenter à ceux qui ont été outragez l'occaſion de ſe vanger. Le Peuple animé par ces diſcours, condamna les accuſez chacun environ à la ſomme de cent écus. En vain Servius allegua pour ſon excuſe le hazard & l'incertitude des armes, & Virginius ſupplia en vain qu'on ne le rendiſt point plus malheureux dans la Ville qu'il l'avoit eſté dans la guerre. Cependant, le Peuple qui avoit jetté tout le feu de ſa colere ſur ces deux criminels ne ſe ſouvint plus ni de la cooptation qu'il demandoit des Tribuns, ni de la Loi Trebonnienne: Et pour lui donner ſur le champ, le profit & la recompenſe du jugement qu'il venoit de rendre, les Tribuns victorieux propoſerent la Loi de la diviſion des Terres, & défendirent qu'on

qu'on ne payaſt l'impoſition, remonſtrant qu'on n'avoit pas beſoin de tant d'armées, & que d'ailleurs les affaires avoient un ſi bon ſuccez, qu'on les pouvoit achever ſans faire la guerre, parce qu'on avoit repris devant Veies le Camp qu'on avoit perdu, & qu'il étoit mieux fortifié que devant. M. Emilius & Q. Fabius Tribuns militaires avoient alors le commandement. M. Furius qui étoit allé chez les Faliſques, & Cn. Cornelius dans le territoire des Capenates n'ayant point trouvé d'ennemis, on en remporta un grand butin; on bruſla les bleds; on mit le feu dans les maiſons; on fit le degaſt ſur leurs frontieres, mais on ne prit aucunes places, & l'on ne fit aucuns ſieges. Cependant, du côté des Volſques, apres avoir pillé la campagne, on donna en vain l'aſſaut à la Ville de Terracine, ſituée ſur une eminence aſſez haute: Et comme on vid qu'on ne pouvoit l'avoir de force, Valerius Potitus à qui étoit écheu le département des Volſques, commença à l'aſſieger, & à l'environner de toutes parts avec de bons retranchemens. Durant que les affaires de la guerre étoient en cet eſtat, il s'éleva dans Rome une ſedition avec plus d'ardeur & de violence que l'on ne faiſoit la guerre. De ſorte que comme l'on ne pouvoit lever l'impoſition, à cauſe des empéchemens des Tribuns, & que le ſoldat demandoit ſa ſolde, il s'en falut bien peu que le camp ne ſe ſoulevaſt comme par contagion, par la mutinerie de la Ville. Durant cette animoſité du Peuple contre le Senat, bien que les Tribuns remonſtraſſent que le tems étoit venu d'eſtablir la liberté, & d'oſter l'authorité ſouveraine aux Sergiens & aux Virginiens, pour la donner à des Plebeïens courageux & capables de cét honneur; Toutefois on ne fit rien, ſinon qu'un Plebeïen nommé L. Licinius Calvus, comme pour faire entrer le Peuple en poſſeſſion de ce droit, fut créé Tribun militaire. Tous les autres furent Patriciens, Marcus Menius, Lucius Titinius, Publius Melius, Lucius, Furius Medullinus, & Lucius Publius Volſcus. Non ſeulement celui qui avoit été éleu, perſonnage, qui n'avoit point eu encore de charge, & qui n'avoit rien de plus recommandable que d'eſtre vieux Senateur, &

& d'eſtre déja bien avant dans l'âge, mais encore tout le Peuple s'étonna d'avoir obtenu une choſe ſi grande. On ne ſçait pas la raiſon pourquoi ce Plebeien fut choiſi le premier pour jouir de cet honneur, que pas un d'entre le Peuple n'avoit encore jamais obtenu. Quelques-uns diſent qu'il l'obtint par la faveur du frere de Cn. Cornelius, qui avoit eſté Tribun militaire l'année precedente, & qui avoit donné une triple ſolde aux gens de cheval. D'autres diſent qu'il fit à propos une harangue touchant l'union de tous les Ordres de l'Eſtat, qui plût au Senat & à la Multitude. Les Tribuns tranſportez de joye de la victoire qu'ils avoient obtenuë par le moyen de cette élection, leverent enfin l'empêchement qui retardoit le ſervice de la Republique, & ne s'oppoſerent plus à la levée de l'impoſition. On la leva donc du conſentement de tout le monde, & les deniers en furent envoiez dans le Camp. Terracine fut repriſe bien-toſt aprés durant un jour de feſte, où le jeu & le divertiſſement avoit fait negliger la garde de la Ville.

4. Cette année fut remarquable par le grand froid, & par les neiges qui furent ſi hautes, que tous les chemins en furent fermez, & le Tibre rendu innavigable. Toutefois les vivres n'en furent pas plus chers, parce qu'auparavant on en avoit fait venir en abondance dans la ville. Or dautant que P. Licinius qui étoit entré en charge ſans bruit & ſans ſedition, s'y étoit gouverné tout de même, avec plus de joie du côté du Peuple, que d'indignation du Senat, il prit envie au Peuple de créer des Patriciens Tribuns militaires dans la premiere élection. En effet, de tous les Patriciens qui pourſuivoient cette charge, il n'y eut que M. Veturius qui y fut receu. Preſque toutes les Centuries donnerent leurs ſuffrages aux Plebeiens, M. Pomponius, C. Duilius, Voleron Publius, Cn. Genutius, & L. Attilius. Au reſte, aprés un Hiver rude & faſcheux par de divers changemens d'une extremité à l'autre; on eut un Eſté contagieux à toutes ſortes d'animaux; Et comme on ne put trouver ni la cauſe ni le remede d'un mal qui ſembloit incurable, le Senat

ordonna que l'on conſulteroit les Livres des Sibilles. Ainſi les Duumvirs, ou ceux qui avoient dans Rome la charge des ſacrifices, (*Deux hommes qui avoient la charge des ſacrifices*) y firent deſcendre pour la premiere fois de leur place, les ſtatuës des Dieux, (*cela s'appelloit le Lectiſterne*) & mettre devant eux des viandes à la mode ancienne; Et huit jours durant aiant tenu des licts dreſſez pour cela, le plus magnifiquement qu'il leur fut poſſible, ils firent un grand feſtin à Apollon, à Latone, à Diane, à Hercule, à Mercure, & à Neptune, afin de taſcher de les appaiſer. Chacun auſſi en particulier fit cette ſorte de ceremonie; Les portes des maiſons eſtoient ouvertes à tout le monde, & l'on dit qu'on avoit expoſé en public toutes ſortes de viandes indifferemment pour tout le monde. Que chacun menoit loger chez ſoy les eſtrangers connus ou inconnus; Que l'on s'entretenoit doucement avec ſes propres ennemis, ſans penſer ny à diſputes, ny à proces; Que durant même ce tems-là on mit des priſonniers hors des priſons, & qu'en ſuite on fit ſcrupule de les reprendre, puiſque les Dieux leur avoient donné ce ſecours. Cependant, l'eſpouvante fut grande dans le Camp devant Veies, parce qu'en même-tems on ſe vid trois guerres ſur les bras. Car les Capenates, & les Faliſques, étant venus comme auparavant au ſecours des aſſiegez, il falut en même tems & reſiſter & combattre contre trois armées differentes. Il n'y eut rien qui favoriſaſt davantage les Romains, que le ſouvenir de la condamnation de Sergius & de Virginius. Ainſi du Camp où étoient les plus grandes forces, & d'où auparavant on n'avoit pas voulu ſortir, on amena bientoſt des troupes qui donnerent à dos aux Capenates, lors qu'ils attaquoient les retranchemens des Romains. Le combat commencé de la ſorte donna auſſi de l'eſpouvante aux Faliſques, & comme ils trembloient déja, une ſortie qu'on fit à propos du Camp, les contraignit de prendre la fuite. Les victorieux ne ſe contenterent pas de les repouſſer, ils les pourſuivirent encore, & en firent un grand carnage. Peu de tems aprés ceux qui étoient allez faire le degaſt dans le territoire de Capenes, les aiant rencon-

contrez comme ſi le hazard les euſt preſentez devant eux pour achever de les defaire, taillerent facilement en piece ce miſerable reſte du combat ; Et comme les Veiens retournoient dans la Ville, pluſieurs furent tuez devant les portes, parce que comme on craignoit que les Romains n'y entraſſent avec eux, on ferma la Ville aux derniers qui furent tous tuez devant les murailles. Ce ſont là les actions que l'on fit durant cette année. Cependant, le tems approchoit de créer des Tribuns militaires ; Et cela donnoit au Senat beaucoup plus d'inquietude que la guerre, parce qu'il voyoit que cette ſouveraine Magiſtrature, non ſeulement étoit communiquée à la Multitude, mais qu'il l'avoit preſque perdue. C'eſt pourquoi il fit en ſorte que des perſonnes illuſtres, & qu'ils croyoient qu'on auroit honte de refuſer, pourſuivirent cette charge, comme ſi tout le Senat l'euſt pourſuivie. Enfin les Patriciens mirent toutes choſes en uſage pour l'obtenir. Ils ſe ſervirent des Dieux & des hommes, & firent un myſtere de Religion des elections des deux années precedentes. Ils diſoient que l'Hyver qui avoit eſté inſupportable la premiere année, eſtoit en quelque ſorte un prodige, & un avertiſſement des Dieux ; Que la ſeconde année, on n'avoit pas veu ſeulement des prodiges & des menaces, mais encore des effets, & que la peſte s'eſtoit reſpandue dans la Ville & dans la campagne, par la colere evidente des Dieux ; Qu'il avoit eſté beſoin de recourir aux Livres des Sibylles pour appaiſer les Dieux irritez & donner un remede au mal ; Qu'en effet dans les aſſemblées qui ſe font ſuivant les Auſpices, les Dieux n'avoient jamais pû ſouffrir qu'on prophanaſt les honneurs, & qu'on ne miſt point de difference entre les hommes. Outre que la conſideration des pourſuivans fit impreſſion ſur le Peuple, il fut auſſi touché par un reſpect de Religion, il ne crea pour Tribuns militaires que des Patriciens, la pluſpart des plus conſiderables du Senat, L. Valerius Potitus, pour la cinquieſme fois, M. Valerius Maximus, M. Furius Camillus, pour la ſeconde fois, L. Furius Medullinus, pour la troiſiéme Q. Servilius Fidenas, & Q. Sulpitius Camerinus, tous deux

pour la ſeconde fois. Durant qu'ils étoient en charge il ne ſe fit rien de memorable dans la guerre des Veiens, & l'on ne fit point d'autre effort, que celui de ſaccager le païs. Deux Generaux d'armée remporterent un grand butin, & mirent tout à feu & à ſang, Potitus chez les Faliſques, & Camillus à Capene. Cependant, il vint nouvelle de tous coſtez qu'on avoit veu de grands prodiges; mais la pluſpart furent mépriſez, ou peu creus, parce qu'ils n'avoient que le témoignage d'une perſonne, & que comme les Toſcans étoient ennemis, il n'y avoit point d'Haruſpices ou de Devins pour faire les Ceremonies des expiations. De tous ces prodiges il y en eut un ſeulement qui mit tout le monde en inquiétude; c'eſt que le lac qui eſt dans le bois d'Albane, monta plus haut qu'il n'avoit jamais fait, ſans qu'il fuſt tombé de pluies, & ſans aucune cauſe naturelle, qui pût ôter l'opinion d'un miracle. En même tems on envoia des Deputez à l'Oracle de Delphes, pour ſçavoir ce que les Dieux vouloient annoncer par ce prodige. Mais ſans qu'il falût aller plus loin il y eut un vieillard de Veies, qui fut en cette occaſion l'Interprete de la deſtinée; Car comme les Romains & les Toſcans étoient en garde l'un devant l'autre, & qu'ils ſe mocquoient les uns des autres, il commença à dire comme ſi c'euſt été un Devin; *Que les Romains ne prendroient jamais la Ville de Veies, que l'eau ne fût entierement écoulée du lac d'Albane.* On mépriſa d'abord cette parole, comme une choſe dite par hazard, mais en ſuite on commença à s'entretenir ſur ce ſujet; Enfin un ſoldat de la garde des Romains, demanda à un Veien qui n'étoit pas loin de lui, & avec lequel, à cauſe de la longueur de cette guerre, il avoit fait quelque ſorte de familiarité, qui étoit celui qui avoit parlé ſi obſcurement, & comme par Enigme, du lac d'Albane. Lors que ce ſoldat, qui avoit du reſpect pour ce qui concernoit la Religion, eut ſceu que c'étoit un Devin, il feignit de vouloir prendre conſeil de lui ſur quelque prodige qui lui étoit arrivé en particulier, & le pria de vouloir prendre la peine d'en conferer enſemble à loiſir. Ainſi il attira ce Devin, & comme ils ſe furent tous deux retirez ſans armes;

& ſans crainte, aſſez loin de leurs compagnons, ce ſoldat plus vigoureux que ce vieillard, l'enleva à la veuë de tout le monde ; Et malgré le bruit des Toſcans, il le mena aux Romains. On le mena enſuitte au General de l'armée, & de là à Rome devant le Senat, où aprés qu'on lui eut demandé ce qu'il entendoit, par ce qu'il avoit dit du lac d'Albane; il répondit, *Que les Dieux étoient extraordinairement irritez contre les Veiens le jour qu'ils lui inſpirerent de découvrir les moiens de ruïner ſa Patrie; Que pourtant, s'il avoit dit quelque choſe comme pouſſé par une inſpiration divine, il ne pouvoit pas la revoquer, comme une choſe qu'il n'eût pas dite; Et que peut-eſtre, en cachant les choſes que les Dieux vouloient monſtrer, il ne commettroit pas un moindre crime, qu'en découvrant celles qu'il faudroit tenir cachées. S'il étoit donc enſeigné par les Livres où l'on apprend les Deſtinées, & par la diſcipline des Toſcans, que quand le lac d'Albane ſe ſeroit enflé, les Romains remporteroient la victoire des Veiens, s'ils en pouvoient faire écouler les eaux, & qu'autrement les Dieux n'abandonneroient point les murailles des Veiens.* Il dit enſuite la ceremonie qu'on devoit obſerver pour faire écouler ces eaux; Toutefois le Senat, qui ne jugea pas cet homme aſſez digne de foi dans une affaire de ſi grande importance, ordonna qu'on attendroit la réponſe de l'Oracle de Delphes. Mais avant que les Deputez en fuſſent de retour, & qu'on eût rien reſolu touchant le prodige du lac d'Albane, les nouveaux Tribuns militaires, Lucius Julius Tullius, Lucius Furius Medullinus, pour la quatrieme fois, Lucius Sergius Fidenas, A. Poſt. Regillenſis, Pub. Corn. Maluginenſis, entrerent en charge. En cette année les Tarquiniens ſe declarerent de nouveau ennemis des Romains. Car dautant qu'en même tems ils avoient pluſieurs guerres ſur les bras; contre les Volſques à Terracine, où la garniſon étoit aſſiegée ; contre les Eques qui attaquoient chez les Laviniens une Colonie Romaine ; & enfin contre les Veiens & les Capenates, outre que la Ville étoit en trouble par la mauvaiſe intelligence du Senat & du Peuple, les Tarquiniens eſtimerent que parmi tant de deſordres, il ſe preſentoit une occaſion

de faire quelque choſe de memorable. Ainſi ils envoyerent quelques troupes pour faire le degaſt dans les terres des Romains, s'imaginant, ou qu'ils ſouffriroient cét outrage ſans vangeance, de peur de s'embarraſſer dans une nouvelle guerre, ou qu'ils ne les pourſuivroient qu'avec une foible & petite armée. Mais les Romains conçûrent plus d'indignation que d'inquietude, des courſes & des degaſts des Tarquiniens. C'eſt pourquoy ils ne firent pas de grands efforts, & ne laiſſerent pas auſſi traiſner cette affaire en longueur. A Poſthumius, & Lucius Julius, qui n'avoient pû faire des levées, à cauſe que les Tribuns s'y oppoſoient, ramaſſerent quelques volontaires, qu'ils avoient perſuadez à les ſuivre, & aiant pris des chemins détournez par la campagne de Cere, ils rencontrerent les Tarquiniens, & les deffirent comme ils revenoient chargez de butin. Il y en eut beaucoup qui demeurerent ſur la place, tous les autres perdirent leur bagage; & les Romains aiant recouvré ce qu'on avoit pris à leurs gens, s'en retournerent à Rome. On donna deux jours au Peuple, afin que chacun reconnût ce qui lui appartenoit, l'on mit en vente le troiſiéme jour tout ce qui ſe trouva ſans Maiſtre, car la plûpart de ce qu'on avoit apporté avoit été pris ſur les ennemis; & l'argent qu'on en retira fut diſtribué aux ſoldats. Pour ce qui concernoit les autres guerres, & même celle des Veiens, l'evenement en paroiſſoit douteux & incertain. Enfin lors que les Romains deſeſperant du côté des forces humaines, commençoient à tourner les yeux du côté des Dieux & des Deſtinées, les Deputez revinrent de Delphes, & apporterent une réponſe conforme aux paroles du Devin que l'on retenoit priſonnier. *Romain*, diſoit l'Oracle, *garde bien que l'eau demeure plus long-tems dans le lac d'Albane; Prens garde auſſi qu'elle ne ſe décharge pas dans la mer. Tu la laiſſeras écouler au travers des champs qu'elle arroſera, & tu la feras perdre entierement ſi tu la diviſes en pluſieurs ruiſſeaux. Alors demeure hardiment attaché aux murs de tes ennemis, & ſois aſſeuré que les Deſtinées qui ſe découvrent devant toy, te donneront infailliblement la victoire de cette Ville, que tu as aſſiegée par tant d'années. Quand la guerre ſera achevée, & que tu ſeras victorieux,*

tu apporteras à mon Temple une magnifique offrande, & aiant reſtabli les Sacrifices de ton païs, qui ont été negligez, tu les celebreras comme de coûtume. En même tems on commença à conſiderer le Devin priſonnier, & on l'eut en grande veneration; Les Tribuns militaires Cornelius & Poſthumius, l'emploierent à propitier les Dieux, & à faire les ceremonies que demandoit le prodige du lac d'Albane; Enfin l'on trouva en quoi l'on avoit negligé les Sacrifices & les ſolemnitez dont les Dieux étoient offenſez, & que ce n'étoit rien autre choſe, ſinon que l'election des Magiſtrats n'avoit pas été bien faite, & que le Sacrifice du Mont-Alban, & les Feſtes Latines n'avoient pas été bien entenduës; Qu'il n'y avoit pour tout cela qu'une reparation à faire, c'eſt qu'il faloit que les Tribuns militaires ſe demiſſent de leurs charges, qu'on repriſt de nouveau les Auſpices, & que cependant il y euſt un interregne. Toutes ces choſes furent faites de l'ordonnance du Senat, & il y eut trois Entre-rois de ſuite, L. Valerius, Q. Servilius Fidenas, & M. Furius Camillus. Neantmoins on ne manqua pas de troubles ni de mutineries, parce que les Tribuns du Peuple empêcherent l'aſſemblée qui ſe devoit faire pour les élections; Et ne la vouloient point permettre qu'on ne fuſt demeuré d'accord que la plus grande partie des Tribuns militaires ſeroient créez du corps du Peuple. Cependant, les Toſcans firent une aſſemblée au temple de Voltomne, où les Faliſques & les Capenates demanderent que tous les peuples de la Toſcane joigniſſent leurs forces enſemble pour faire lever le ſiege de Veies; Mais on leur fit réponſe, *Qu'ils avoient déja refuſé aux Veiens la même choſe, parce qu'ils ne devoient pas demander du ſecours à ceux à qui ils n'avoient pas demandé conſeil ſur un deſſein de ſi grande importance; Que partant ils ne vouloient point s'expoſer pour eux, principalement du coſté de la Toſcane, où l'on avoit pour voiſins les Gaulois qui y habitoient depuis peu de tems, & avec leſquels on n'avoit point de paix aſſez certaine, ni auſſi de guerre declarée; Que neantmoins en faveur de leur alliance, & du nom commun de la Toſcane, ſi quelques-uns de leur jeuneſſe vouloient aller volontairement*

à cette guerre, ils ne les empeſcheroient pas. Le bruit courut dans Rome que le nombre de ceux qui allerent au ſecours de Veies, étoit grand & prodigieux, & la crainte que l'on en eut, fut cauſe que les diſcordes inteſtines commencerent à s'appaiſer. Alors ſans que le Senat y contrediſt, ſuivant les ſuffrages de la Tribu à qui il étoit écheu au ſort de dire la premiere ſon avis, on crea Tribun du Peuple Licinius Calvus, qui ne pourſuivoit pas cette charge. Au reſte, c'étoit un homme déja caſſé de vieilleſſe, dont la moderation avoit déja été approuvée dans ſa premiere Magiſtrature; Et il y avoit grande apparence que L. Titinius, P. Menius, P. Melius, P. Medullinus, Cn. Genutius, & Lucius Attilius, ſeroient continuez en leurs charges, mais avant que de le faire ſçavoir au peuple, Publ. Licinius Calvus l'aiant fait legitimement aſſembler par la permiſſion de l'Entre roi, parla à la Multitude en ces termes: *Mrs.*, dit-il, *je voi bien que vous reſſouvenant de nôtre derniere Magiſtrature dans cette élection, vous aurez un heureux preſage d'union & de concorde pour l'année ſuivante, ſi vous continuez les mêmes dans la charge de Tribuns, comme étant devenus plus habiles, & beaucoup plus intelligens par une longue experience. Pour moi, je ne ſuis plus le même que vous voyiez autrefois, c'eſt ſeulement l'ombre & le nom de Licinius, que vous voiez de reſte au monde. Ma vigueur eſt entierement abbatuë; je ne ſçaurois preſque plus rien voir, ni plus rien entendre; Ma memoire eſt preſque perduë, & les forces de mon eſprit ſont entierement diminuées. Mais voilà*, (dit-il, en monſtrant ſon fils qu'il tenoit entre ſes mains) *voilà le portrait de celui que de tous les Plebeiens vous avez fait le premier Tribun militaire. Comme je l'ai inſtruit moi-même, je le donne & je le dedie en ma place au ſervice de la Republ. Je vous ſupplie, Mrs. d'accorder à ce jeune pourſuivant l'honneur que vous m'avez ſi librement confié, & de donner à mes prieres ce que je vous demande en ſa faveur.* On lui accorda ce qu'il demandoit, & Publius Licinius ſon fils fut créé Tribun du Peuple avec ceux que nous avons déja nommez. Titinius & Genutius Tribuns militaires, marcherent contre les Faliſques & les Capenates; & comme

ils

ils faiſoient la guerre avec plus de courage que de prudence, ils tomberent dans une embuſcade. Genutius repara par une mort honorable la faute de ſa temerité, & fut tué *derant* les enſeignes, en combattant en homme de cœur *à la* teſte des ſiens. Quant à Titinius, ayant rallié ſes gens que l'épouvante avoit d'abord diſſipez, il ſe retira avec eux ſur une eminence, & y ſouſtint le combat, mais il ne voulut pas deſcendre dans la plaine. Ainſi la honte fut plus grande que le dommage, & toutefois peu s'en falut qu'elle ne fuſt cauſe d'un grand malheur, tant on en conceut d'effroy, non ſeulement dans Rome, où l'on avoit rapporté les choſes diverſement, mais encore dans le Camp de Veies. A peine pût-on empeſcher les ſoldats de prendre la fuite, lors que le bruit eut couru par le Camp, que les Chefs & leur armée avoient eſté entierement deffaits, & que les Capenates & les Faliſques victorieux, avec toute la jeuneſſe de la Toſcane, approchoient & n'étoient plus gueres loin. Mais le tumulte & l'effroy furent beaucoup plus grands dans la Ville, où l'on croyoit que le Camp de Veies étoit aſſiegé, & que les ennemis venoient à Rome teſte baiſſée. On courut auſſitoſt ſur les murailles, & les Dames que la crainte avoit fait ſortir de leurs maiſons, coururent dans les Temples, & demanderent aux Dieux qu'ils vouluſſent deſtourner cette calamité de Rome, des maiſons, des Temples, & des murailles des Romains, & de renvoyer toute la crainte ſur la ville de Veies, ſi les Sacrifices avoient eſté renouvellez ſelon toutes les Ceremonies, & ſi l'on avoit ſatisfait à ce que demandoient les prodiges. Déja les Jeux & les Fêtes Latines avoient été reſtablis; Déja l'eau du lac d'Albane avoit été reſpanduë dans la campagne, & la providence des Dieux menaçoit la ville de Veies de ſa ruine fatale.

5. Alors M. Furius Camillus Capitaine deſtiné à la deſtruction de cette Ville, & à la conſervation de ſa Patrie, fut nommé Dictateur, & nomma P. Cornelius Scipion, General de la Cavalerie. Ainſi le changement du General changea en même tems toutes choſes. L'on conceut d'autres eſperances, l'on reprit un autre courage, & la fortune de la

Ville sembla avoir pris une autre face. Premierement il fit chastier selon les Ordondances de la guerre, ceux que cette allarme avoit fait fuyr du Camp de Veies, & fit en sorte que l'ennemy ne fût plus si redoutable aux soldats. En suite il ordonna la levée pour un certain jour. Cependant, il fit un voyage au Camp de Veies, afin de rasseurer les esprits; & puis il revint à Rome, où il leva une nouvelle armée; sans que personne refusast de se faire enroller. La jeunesse même du Latium & des Herniques se vint offrir aux Romains, & alla à cette guerre; Et lors que le Dictateur luy en eut fait des remercimens dans le Senat, comme toutes choses étoient déja prêtes, il fit vœu par l'ordonnance du Senat, de faire celebrer les grands Jeux aussi-tôt que Veies seroit prise, & de restablir & de dedier de nouveau le Temple de la Deesse Matuta (*Leucothoe ou l'Aurore*) qui avoit esté dedié long tems auparavant par le Roy Servius Tullius. Quand il fut party de la Ville avec son armée, chacun ayant plus de desir que d'esperance d'un grand succez; premierement il donna bataille aux Falisques & aux Capenates dans la campagne de Nepete, & comme il y avoit ordonné toutes choses avec beaucoup de sagesse & de prudence, la Fortune prit son party, & combattit en sa faveur. En effet, non seulement il défit les ennemis en bataille rangée, mais il leur enleva leur Camp, & en remporta un grand butin, dont la meilleure partie fut donnée au Questeur pour être mise dans l'Espargne, & l'on en distribua peu de chose aux soldats. De là il mena son armée à Veies, où il asseura son Camp par un plus grand nombre de petits forts; Et pour en venir plus facilement à bout il fit defense qu'on ne combatist plus sans ordre, car auparavant les soldats alloient sans cesse escarmoucher entre la Ville & les retranchemens; Et par ce moyen il les employa aux travaux necessaires à la fortification du Camp. Le plus grand & le plus laborieux de tous, fut une mine qu'il entreprit de conduire dans le Chateau, & afin qu'on ne discontinuast point cét ouvrage, & que le travail continuel qu'il falloit faire sous terre, ne rebutast point les ouvriers qui y seroient toûjours employez, il les divisa en six bandes, dont

dont chacune tour à tour travailloit six heures, de sorte qu'on ne cessa ny durant le jour, ny durant la nuit, qu'on n'eût fait un chemin jusqu'au Chasteau. Comme le Dictateur eut reconnu qu'il avoit déja la victoire entre les mains, qu'une Ville si riche étoit à la Veille d'estre prise, & qu'on en devoit remporter un si grand butin, que celuy de tous les autres ramassé ensemble ne luy estoit pas comparable; Enfin de peur d'attirer sur lui la hayne des soldats, s'il ne leur donnoit pas une assez grande part de ce butin, ou de se rendre odieux aux Patriciens, s'il en faisoit aux soldats de trop grandes largesses, il écrivit au Senat *Que par la bonté des Dieux immortels, que par sa conduite & par la patience de ses soldats la ville de Veies seroit bien-tost reduite sous la puissance du Peuple Romain; Qu'il demandoit ce que le Senat ordonnoit de la dépoüille & du butin de cette ville.* Il y eut là dessus deux opinions, l'une de P. Licinius le vieux, qui ayant esté le premier interrogé sur ce sujet par son fils, fit, dit-on, cette response; Qu'il estoit d'avis que l'on fist sçavoir au Peuple, que quiconque voudroit avoir part au butin de Veies, allast promptement au camp. L'autre opinion fut d'Appius Claudius, qui condamna cette nouvelle sorte de liberalité, comme étant prodigue, injuste & hors de raison de ne pas croire qu'il fust permis au moins une fois, de mettre dans l'Espargne épuisée par tant de guerres, l'argent qu'on auroit pris sur les ennnemis. Il fut donc d'avis qu'on en payast les soldats, afin que la multitude eust d'autant moins à contribuer pour leur solde. Il disoit que par ce moyen chaque maison se ressentiroit également de cette liberalité, & que des Citoyens qui auroient esté oysifs, & qui aymeroient le pillage, ne priveroient pas de vaillans soldats de leur recompense, parce qu'il arrive ordinairement que ceux qui ont souffert les plus grands travaux, & qui se sont jettez plus avant dans le peril, ne sont pas les plus ardens au butin. Au contraire, Licinius soûtenoit que cét argent seroit toûjours suspect & odieux; & qu'il donneroit occasion de blasmer le Senat, d'émouvoir des seditions, & de faire de nouvelles Loix. *Qu'il estoit donc plus avantageux de gagner le Peuple par cette*

te largeſſe; Que l'on ſoulageroit ainſi la neceſſité de ceux qu'une contribution de tant d'années avoit incommodez, & qu'ils recevroient en quelque ſorte le fruit d'une guerre où ils avoient preſque vieilly; Que le butin que chacun prendroit de ſa propre main ſur les ennemis, & qu'il apporteroit en ſa maiſon, ſeroit plus doux & plus agreable, que s'il en recevoit un plus grand gré & à la fantaiſie d'autruy, Que le Dictateur en avoit écrit au Senat, pour éviter la haine & le blâme qu'il en pourroit encourir; que le Senat tout de même devoit ſe rapporter au Peuple d'une affaire dont on s'eſtoit rapporté à lui, & permettre que chacun joüiſt des choſes que la fortune de la guerre lui auroit données. Cette opinion qui concilioit le Senat avec le Peuple, ſembla la meilleure & la plus aſſeurée. C'eſt pourquoi il fut publié que, quiconque voudroit avoir part au butin, ſe rendiſt dans le Camp prés du Dictateur. Ainſi le Camp fut en peu de tems remply d'une quantité de Peuple; & alors le Dictateur aprés avoir obſervé les Auſpices, & commandé que les ſoldats priſſent les armes, *C'eſt par ta conduite*, dit-il, *Apollon Pythien, & ſous tes auſpices, que je vay deſtruire la ville de Veies. Et je te conſacre la meilleure partie du butin. Et toy, Reyne Junon, qui habites chez les Veiens, je te conjure de nous ſuivre victorieux dans une Ville qui eſt à nous & qui ſera bien-toſt à toy, & où tu ſeras receuë dans un Temple qui ſera digne de ta grandeur.* Aprés avoir fait cette priere, & voyant qu'il n'avoit que trop de monde, il attaqua la Ville de tous coſtez, afin que ceux de dedans ne s'apperceuſſent pas ſi toſt du peril dont la mine les menaçoit. Les Veiens ne ſçavoient pas qu'ils avoient été trahis par leurs Devins & par les Oracles étrangers; Que déja quelques-uns des Dieux avoient été appellez au partage du butin; Que les autres ayant été tirez de leurs Villes par des Vœux & par des Prieres, regardoient déja de nouveaux Temples & de nouvelles demeures; Comme enfin ils ne ſçavoient pas qu'ils étoient à leur dernier jour, & qu'ils ne craignoient rien moins qu'on euſt percé les murs de la forteresſe, & qu'elle fuſt déja pleine d'ennemis, ils accoururent en armes ſur les murailles, s'eſtonnant que les Romains fuſſent de-

demeurez ſi long-tems comme oyſifs dans leurs tentes; & que maintenant tout d'un coup, & comme pouſſez par une ſubite fureur ils vinſſent attaquer la Ville. On rapporte une fable en cét endroit. Car on dit que comme le Roy des Veiens ſacrifioit, & que la voix du Devin, qui diſoit que la victoire étoit promiſe à celuí qui découperoit les entrailles de la Victime; eut été entendue par ceux qui étoient dans la mine, ils l'ouvrirent auſſi-toſt, coururent à ſes entrailles, & les apporterent au Dictateur. Mais il ſe faut contenter en des choſes ſi anciennes, de tenir pour veritable ce qui reſſemble à la verité. Et comme cela eſt plus propre au theatre, qui ſe plaiſt aux prodiges & aux choſes merveilleuſes, qu'à la preuve & à la foy de l'hiſtoire, je ne me mettray pas en peine de les ſoûtenir, ou de les combatte. Enfin la mine qui avoit été remplie de ſoldats d'eſlite, leur donna paſſage dans le Temple de Junon, qui étoit dans la Citadelle de Veies. Une partie alla charger à dos les ennemis qui deffendoient leurs murailles, quelques uns allerent rompre les portes, & les autres voyant que les femmes & les eſclaves leur jettoient des pierres & des tuilles de deſſus les maiſons, y mirent le feu. En même tems un bruit meſlé de divers bruits de terreur & d'eſpouvante, des cris & des gemiſſemens des femmes & des enfans, ſe répand de tous coſtez, on repouſſe auſſi tôt des murailles ceux qui tâchoient de les defendre, & les portes ayant eſté ouvertes, les uns y entrent en foule, les autres montent ſur les remparts, la ville en un moment eſt toute remplie d'ennemis, & l'on y combat de toutes parts. Enfin le ſang & le carnage ayant eſteint l'ardeur du combat, le Dictateur fit publier que l'on ne touchaſt point à ceux que l'on trouveroit ſans armes. On ceſſa donc de tuër, on commença à prendre des priſonniers, & les ſoldats coururent au pillage par la permiſſion de leur General.

On dit que Camillus voyant que le butin eſtoit plus grand qu'il n'avoit penſé, & qu'on emportoit de tous côtez des richeſſes, qui ſurpaſſoient ſon opinion, leva les mains au Ciel, & fit cette priere, *Que ſi la fortune, & celle*

dû

du Peuple Romain, ſembloit trop belle & trop éclatante à quelqu'un des Dieux & des hommes, il en aſſouviſt la haine pluſtoſt par l'infortune du Dictateur en particulier, que par le moindre mal de la Republique. Qu'aprés cette priere, il tomba eſtendu par terre, & que ceux qui conſiderent les choſes par les evenemens, prirent depuis cette cheute pour le preſage du banniſſement de Camillus, & de la priſe de Rome, qui arriva quelque tems aprés. Au reſte, cette journée fut employée à tailler en pieces les ennemis, & à piller une Ville ſi riche. Le lendemain le Dictateur fit vendre à l'enchere toutes les perſonnes libres, & il n'y eut que l'argent qu'on tira de cette vente que l'on fit entrer dans l'Eſpargne. Ce ne fut pas toutefois ſans que le Peuple en fuſt indigné; & l'on ne ſceut gré du butin que l'on remporta, ny au Senat, ny au Dictateur, qui pour couvrir, diſoit-on, ſa mauvaiſe volonté, remit au Senat une choſe qui dependoit de lui; mais ſeulement à la maiſon de Licinius, dont le fils avoit fait au Senat une propoſition ſi favorable à la multitude. Aprés qu'on eut enlevé de Veies toutes les richeſſes que les hommes ſont capables de poſſeder, on commença à en ſeparer les offrandes des Dieux, & les Dieux mêmes, non pas à la façon de ceux qui viennent de faire un pillage, mais comme feroient des eſprits portez de devotion & de pieté. En effet, on choiſit dans toute l'armée de jeunes hommes à la fleur de leur âge, dont les corps furent bien lavez, & puis les ayant fait veſtir d'une robe blanche, on leur donna la charge de porter dans Rome la Reyne Junon. Ils entrerent dans ſon Temple avec veneration & reſpect, & d'abord ils mirent les mains avec reverence ſur ſon image, parce que ſuivant les inſtitutions de la Toſcane, aucun Preſtre n'avoit accoûtumé de la toucher s'il n'eſtoit d'une certaine famille. On rapporte que, comme quelqu'un pouſſé ou par une inſpiration divine, ou par jeu à la maniere des jeunes gens, lui eut dit, Junon, ne voulez-vous pas venir à Rome? Tous les autres crierent que la Deeſſe avoit fait ſigne qu'elle y vouloit bien aller. On ajouſte à cette Fable, qu'on entendit une voix qui dit, je le veux. Quoy qu'il en ſoit, au moins nous avons

ap-

appris qu'elle fut aiſément oſtée du lieu où elle eſtoit, & que, comme ſi elle euſt ſuivy volontairement, on la trouva legere & facile à tranſporter. Ainſi elle fut conduite ſur le Mont-Aventin comme en ſon ſiege & en ſa demeure éternelle, ſuivant les vœux du Dictateur qui lui fit depuis baſtir un Temple au même lieu. Telle fut la fin & la deſtruction de Veies, l'une des plus riches Villes de la Toſcane. Elle monſtra aſſez ſa grandeur & ſa puiſſance par ſa derniere calamité, puis qu'aprés avoir eſté aſſiegée durant dix Eſtés, & durant dix Hyvers, & cauſé plus de dommage qu'elle n'en avoit receu, enfin elle fut priſe non pas par la force mais par une ruſe, ſuivant la neceſſité de ſa deſtinée. Lors que la nouvelle de cette priſe eut été apportée à Rome, bien qu'on euſt fait toutes les choſes que les prodiges demandoient, que les predictions des Devins & la reſponſe de l'Oracle fuſſent connus de tout le monde; qu'on euſt fortifié cette entrepriſe tout autant qu'on le pouvoit par les conſeils & par les forces humaines, & que pour l'achever heureuſement on euſt choiſi M. Furius, le plus grand Capitaine de ce tems-là; neantmoins, parce que durant tant d'années les ſuccez avoient eſté ſi divers, & qu'on avoit receu de ſi grandes pertes dans cette guerre, la joye en fut auſſi grande dans Rome, que ſi elle euſt ſurpris tout le monde, & qu'elle n'euſt point eſté attenduë. Avant que le Senat euſt rien reſolu ſur ce ſujet, tous les Temples furent pleins de Dames Romaines, qui rendirent aux Dieux des actions de graces, & l'on ordonna quatre jours de prieres publiques, ce qui n'avoit jamais été fait en pas une des guerres precedentes. L'entrée même du Dictateur fut plus pompeuſe & plus magnifique que toutes celles d'auparavant; car tous les Ordres de l'Eſtat allerent en foule au devant de lui, & ſon triomphe ſurpaſſa tout ce qu'on avoit accouſtumé d'employer pour la pompe & pour la gloire d'une pareille journée. Mais on conſidera particulierement le Dictateur, qui fit ſon entrée dans la Ville ſur un char attelé de chevaux blancs. Cela parut non ſeulement peu modeſte, mais au deſſus de la condition de l'homme. On diſoit que

le

le Dictateur, au mépris de la religion, avoit voulu par ces chevaux blancs, ſe comparer à Jupiter & au Soleil; Et par cette raiſon ſon triomphe fut plus pompeux qu'agreable. Il traça enſuite la place du Temple de la Reyne Junon ſur le mont Aventin, & dédia celui de la Deeſſe Matuta; & aprés avoir ſatisfait aux choſes divines & aux choſes humaines, il ſe deſpouilla de la Dictature.

7. Alors on commença à parler de l'offrande qu'on feroit à Appollon; & bien que Camillus euſt dit qu'il avoit voüé la dixieſme partie du butin, & que les Pontifes declaraſſent tout de même qu'il faloit que le Peuple s'en acquitaſt; neantmoins il étoit bien difficile de trouver un moyen de contraindre le Peuple de rapporter ce qu'il avoit pris, afin d'en tirer la portion deſtinée pour faire l'offrande. On ordonna pourtant ce qui étoit le plus aiſé à executer; Que quiconque voudroit acquitter ſa conſcience, & delivrer ſa maiſon de ſacrilege, eſtimaſt lui-même ce qu'il avoit pris, & qu'il en donnaſt la dixieſme partie pour en faire une offrande digne de la majeſté du Temple d'Appollon, de la grandeur de ce Dieu, & de la dignité du Peuple Romain. Mais cette contribution irrita encore le Peuple contre Camillus. Cependant, il vint des Ambaſſadeurs des Eques & des Volſques, afin de traiter de la paix, qu'on leur accorda aſſez librement, non pas qu'on les en jugeaſt dignes, mais pour donner quelque repos à la Ville, fatiguée d'une ſi longue & cruelle guerre. Il y eut l'année qui ſuivit la priſe de Veies, ſix Tribuns militaires, les deux Corneliens Caſſus & Scipion, M. Val. Maximus pour la ſeconde fois, Ceſo Fabius Ambuſtus pour la troiſiéme, L. Furius Medullinus pour la cinquiéme, & Q. Servilius pour la troiſiéme fois. La conduite de la guerre contre les Faliſques eſcheut aux Corneliens, & à Valerius & à Servilius celle contre les Capenates. Ces derniers ne firent point d'efforts pour prendre les Villes de force ou autrement, mais ils firent le degaſt dans la campagne, en emporterent un grand butin, & n'y laiſſerent pas ſeulement un arbre. Cette deſolation ſubjugua les Capenates, & on leur donna la paix qu'ils demanderent. On n'avoit plus

ſur

ſur les bras que la guerre des Faliſques. Cependant, il y eut dans Rome une infinité de mutineries; & pour taſcher de les appaiſer, on avoit été d'avis d'envoyer chez les Volſques une colonie de trois mille Citoyens Romains; & les Triumvirs deſtinez pour l'établir avoient déja diſtribué à chacun environ deux arpens & demi de terre. Mais ils meſpriſerent cette diſtribution, parce qu'ils croyoient qu'on ne leur preſentoit ce ſoulagement que pour les priver d'une eſperance plus avantageuſe. Car pourquoi les releguer chez les Volſques, puiſqu'on avoit devant les yeux la Ville de Veies ſi riche, & ſi opulente, & le territoire des Veiens beaucoup plus grand & plus fertile que celuy de Rome? Ils preferoient auſſi la Ville de Veies, à celle de Rome à cauſe de ſa ſituation, & de la magnificence des édifices particuliers & publics: Et l'on parla même en ce temslà d'une choſe dont on parla bien davantage, lors que Rome eut été priſe par les Gaulois, ce fut de la tranſporter à Veies. Au reſte, on vouloit qu'une partie du Peuple, une partie du Senat, allaſt habiter dans cette Ville, parce qu'on croyoit que deux Villes pouvoient eſtre habitées par le Peuple Romain, & demeurer ſous de mêmes loix, & ne faire qu'une Republique. Mais les Patriciens s'oppoſerent de toutes leurs forces à de pareilles propoſitions, & declarerent qu'ils mourroient pluſtoſt aux yeux du Peuple Romain, que de ſouffrir ces indignitez. En effet, diſoient-ils, combien y auroit-il de troubles & de mutineries dans deux Villes, puiſque dans une ſeule Ville il y avoit tous les jours tant de ſeditions & de tumultes? Avoit-on ſubjugué la ville de Veies afin qu'on la preferaſt à la Patrie victorieuſe, & qu'on luy permiſt d'eſtre plus heureuſe en ſon malheur, que quand elle eſtoit encore floriſſante? Qu'enfin leurs propres Citoyens les pouvoient bien abandonner avec leur Patrie, mais qu'il n'y avoit point de force qui fuſt capable de les contraindre d'abandonner leur Patrie & leurs Citoyens, & de ſuivre à Veies T. Sicinius, Tribun du Peuple, qui étoit l'autheur d'une ſi dangereuſe propoſition, pour quitter le Dieu, Romulus, qui étoit fils d'un Dieu, & fondateur de

la Ville de Rome. Durant ces fâcheuſes diſputes, où le Senat avoit attiré à ſon party quelques-uns des Tribuns du Peuple, il n'y eut rien qui empeſchaſt plûtoſt le Peuple d'en venir aux mains, que l'aſpect des principaux du Senat, qui ſe preſentoient les premiers à la multitude par tout où il ſe faiſoit quelque bruit, & qui demandoient hautement que l'on ne frappaſt que ſur eux, & qu'on leur oſtaſt la vie. Tandis que l'âge & la dignité de tant de perſonnes conſiderables retenoient le Peuple dans quelque ſorte de moderation, & que le reſpect s'oppoſoit à la colere, & empêchoit les violences, Camillus haranguoit de tous coſtez; & diſoit, *Qu'il ne ſe faloit pas étonner ſi la Ville eſtoit comme tranſportée de fureur, puiſque s'étant obligée à un Dieu par un vœu qu'elle avoit fait ſi ſolemnellement, elle ſongeoit pluſtôt à toutes les autres choſes, qu'à ſatisfaire à la religion & à ſa conſcience. Qu'il ne parloit plus de cette contribution, qui eſtoit d'argent monnoyé pluſtôt que de la dixiéme partie du butin; puiſque chacun s'y eſtant obligé en particulier, il ſembloit qu'en general tout le Peuple en fuſt exempt. Mais que ſa conſcience ne lui permettoit pas de ſe taire, de ce qu'on ne deſtinoit pour la dixiéme partie du butin que les choſes mobiliaires, & qu'on ne fiſt aucune mention de la Ville & des terres qui avoient eſté priſes, bien qu'elles fuſſent compriſes dans le vœu.* Le Senat ayant trouvé en cela de la difficulté, en remit la reſolution aux Pontifes; qui appellerent à cette deliberation Camillus, & jugerent tous enſemble que la dixiéme partie de tout ce qui eſtoit aux Veiens avant le vœu, & de tout ce qui eſtoit venu en la puiſſance du Peuple Romain aprés le vœu, eſtoit deuë & conſacrée à Apollon. Ainſi la Ville & les terres de Veies furent eſtimées, auſſi bien que les autres choſes; & l'on tira des deniers du treſor public, que l'on mit entre les mains des Tribuns militaires, avec ordre d'en avoir de l'or. Mais parce qu'il n'y en avoit pas beaucoup en ce tems-là, les Dames Romaines ayant fait entr'elles quelques aſſemblées ſur ce ſujet, offrirent d'un commun conſentement aux Tribuns militaires tout l'or & tous les joyaux qu'elles pouvoient avoir, & les apporterent dans l'Eſpargne. Ce

zele

zele fut ſi agreable au Senat, que rien ne le fut jamais davantage; Et l'on dit que cette generoſité fut cauſe qu'on leur défera cet honneur, de pouvoir ſe ſervir de litieres aux ſacrifices, & aux jeux publics, & d'un coche les jours ouvriers & les feſtes. Lors que les Dames Romaines eurent donc apporté l'or qu'elles avoient; & qu'il eut eſté eſtimé pour leur en donner le prix, on en fit faire une grande coupe pour la porter à Delphes à Apollon.

8. En meſme tems qu'on eut ſatisfait à la religion & au vœu, les Tribuns du Peuple recommencerent la ſedition, la multitude s'anima contre les principaux du Senat, & principalement contre Camillus. Le Peuple diſoit en leur abſence, qu'en employant pour des vœux le butin de Veies & en l'appliquant au Public, ils l'avoient reduit à neant; Mais auſſi-toſt qu'ils ſe preſentoient, ſa colere s'aſſoupiſſoit, & ſe changeoit auſſi-toſt en veneration & en reſpect. Comme il eut reconnu qu'il ne pouvoit rien avancer en cette année, il nomma pour l'année ſuivante les mêmes Tribuns qui avoient eſté autheurs de la loi; Mais le Senat de ſon côté faiſoit toutes ſortes d'efforts pour continuer ceux qui s'y étoient oppoſez; ſi bien que la pluſpart des Tribuns demeurerent dans la meſme charge. Pour ce qui concernoit les Tribuns militaires, enfin le Senat obtint que M. Furius Camillus ſeroit de leur nombre. Ainſi ſous pretexte de choiſir un Capitaine qui fût renommé dans la guerre, on cherchoit un homme qui pût fortement s'oppoſer aux propoſitions des Tribuns du Peuple. On crea donc Camillus Tribun militaire, & on luy donna pour compagnons L. Furius Medullinus pour la ſixiéme fois, C. Emilius, L. Valerius Publicola, Sp. Poſtumius, & P. Cornelius pour la ſeconde fois. Les Tribuns du Peuple n'entreprirent rien au commencement de cette année, & demeurerent paiſibles juſqu'à ce que M. Furius Camillus, à qui l'on avoit donné la conduite de la guerre des Faliſques, ſe mit en campagne. Enſuite l'affaire ſe refroidit par le retardement qu'on y apporta, & la gloire de Camillus, qui eſtoit le plus grand ennemy que les Tribuns du Peuple craignoient, ſe rendit

dit cependant & plus grande, & plus éclattante. En effet, comme les ennemis ſe renfermerent à ſon abord entre leurs murailles, s'imaginant y trouver plus de ſeureté pour eux, enfin il les contraignit de ſortir de la Ville par le degaſt qu'il fit dans leurs terres, & par l'embraſement des villages; mais la crainte les empeſcha d'aller bien avant. Ils camperent environ à mille pas hors de la Ville, & ſans ſonger à ſe fortifier davantage, ils creurent qu'ils étoient aſſez deffendus par la difficulté des avenuës qui etoient eſtroites, & que les rochers qui les enfermoient de toutes parts, rendoient en quelque ſorte inacceſſibles. Neantmoins Camillus ſe faiſant guider par un priſonnier qu'il avoit pris dans les champs, deſcampe de nuit; & ſur le point du jour il ſe preſente aux ennemis d'un lieu eſlevé au deſſus d'eux, où les Romains ſe retrancherent en trois endroits, tandis qu'une partie de l'armée ſe tenoit preſte pour combattre. Les ennemis firent quelque effort pour les empeſcher de s'enfermer, mais ils furent battus & mis en fuite, & les Faliſques en receurent tant d'épouvante, que leur fuitte precipitée les emporta plus loin que leur Camp, qu'ils laiſſerent derriere eux, & les obligea de ſe retirer dans la Ville. Il y en eut beaucoup de tuez & de bleſſez avant que d'arriver juſqu'aux portes. Leur Camp fut pris en même tems, on en mit le butin entre les mains des Queſteurs, au meſcontentement des ſoldats, & comme ils eſtoient contraints de ceder à la ſeverité de celui qui leur commandoit, ils avoient tout enſemble de l'admiration & de la haine pour ſa vertu. En ſuitte on commença à former un ſiége, & à environner la Ville de retranchemens & de forts. Cependant, les habitans faiſoient quelquefois des ſorties, ſelon les occaſions qui s'en preſentoient. De ſorte qu'on perdoit le tems ſans rien faire, & ſans avoir de part & d'autre ni plus d'avantage, ni plus d'eſperance. Car comme les aſſiegez avoient fait auparavant proviſion de toutes les choſes neceſſaires, ils ne manquoient ni de Bleds, ni d'autres choſes, & en étoient mieux fournis que les aſſiegeans. Enfin il y avoit grande apparence que ce ſiege dureroit autant que celui de Veies, ſi la fortune n'euſt preſen-

ſenté au Generaldes Romains un moien de faire éclater ſa vertu, déja reconnuë par tant d'autres occaſions & qu'elle ne lui eût facilité la victoire. C'étoit la couſtume des Faliſques de ſe ſervir d'un même homme pour inſtruire leurs enfans à l'école, & pour les accompagner, & y prendre garde ; & pluſieurs, comme on l'obſerve encore dans la Grece, étoient chez eux ſous la conduite & ſous la diſcipline d'un ſeul. Celui-là donc qu'on eſtimoit le plus habile, inſtruiſoit les enfans des meilleures maiſons: Et ſi durant la paix il avoit accouſtumé de les mener hors de la Ville pour ſe joüer, & ſe divertir, il ne perdit pas cette couſtume durant la guerre. De ſorte qu'en les faiſant promener tantoſt plus prés, & tantoſt plus loin des murailles qu'il n'avoit accouſtumé, il les fit paſſer parmi les ſentinelles des Romains, & de là dans leur Camp & dans la tente de Camillus. Il ajouſta à une ſi deteſtable action, une parole encore plus deteſtable: Qu'il mettoit en la puiſſance des Romains la Ville de Faleries, puis qu'il mettoit en leur pouvoir les enfans de ceux qui y avoient le plus de credit & d'authorité. *Auſſi-toſt que Camillus eut entendu ceſte parole, Meſchant & execrable*, lui dit-il, *ce n'eſt point à un Peuple, ni à un General d'armée qui te reſſemble que tu es venu faire un preſent ſi abominable. Veritablement nous n'avons point d'alliance particuliere avec les Faliſques, mais nous avons avec eux une alliance naturelle qui eſt & ſera toûjours commune entre les uns & les autres. La guerre a ſes droits auſſi bien que la paix ; & nous n'avons pas accouſtumé de les obſerver avec moins de juſtice que de courage. Nous avons les armes en main, non pas contre un âge innocent, que nous eſpargnons quand meſme nous avons pris les Villes de force, mais contre des hommes armez qui vinrent attaquer noſtre camp lors que nous étions devant Veies, ſans que nous leur en euſſions donné de ſujet. Certes il n'a pas tenu à toi que tu ne les aies ſurmontez par un nouveau genre de crime. Pour moi, je les veux ſurmonter par les artifices des Romains, c'eſt à dire par le courage, par le travail, & par les armes.* Aprés cela, il fit dépoüiller ce traiſtre, & lui aiant fait lier les mains derriere le dos,

il

il le livra à ces enfans pour le remener dans la ville; & leur fit donner des verges pour le chaſſer devant eux. Ce ſpectacle attira premierement une quantité de peuple; & enſuite les Magiſtrats firent aſſembler leur Senat pour deliberer ſur une choſe ſi extraordinaire & ſi nouvelle.

9. Il ſe fit alors un ſi grand changement dans les eſprits, que ceux à qui la haine & la fureur faiſoit ſouhaiter nagueres de perir comme les Veiens, plûtoſt que de faire la paix comme les Capenates, la demanderent eux-meſmes d'un commun conſentement. Ils louerent dans la place & dans le Palais la foy des Romains, & la juſtice de leur General. Et de l'avis de tout le monde, on envoya des deputez à Camillus pour traiter de la reddition de Faleries; & enſuite par la permiſſion de Camillus ils allerent à Rome, où ayant eſté introduits dans le Senat ils parlerent de la ſorte; *Mrs, aprés avoir eſté vaincus & par voſtre General d'une victoire qui ne peut jamais déplaire à pas un des Dieux ny des hommes; enfin nous nous donnons à vous; Et ce qui eſt plus honorable aux victorieux que toutes les autres choſes, nous eſperons vivre plus ſatisfaits & plus contens ſous vôtre obeïſſance que ſous nos loix. L'évenement de cette guerre a produit deux exemples ſalutaires. Vous avez mieux aymé la Juſtice que la Victoire qui ſe venoit donner à vous; & nous qui avons eſté charmez par voſtre Juſtice, nous venons volontairement vous apporter la victoire que vous avez refuſée. Enfin nous ſommes ſous voſtre puiſſance; Envoyez à Faleries pour nous dépouiller de nos armes, pour prendre des oſtages, & pour entrer dans la Ville, à portes ouvertes. Nous ne nous repentirons jamais de nous eſtre rangez ſous voſtre empire & ſous voſtre domination, & vous ne vous plaindrez jamais de noſtre fidelité & de noſtre obéiſſance.* Ainſi les Citoyens, & les ennemis, rendirent des actions de graces à Camillus; Et afin que le Peuple Romain fuſt exempt de contributions durant cette année, on leva ſur les Faliſques le payement des gens de guerre. La paix leur ayant eſté accordée, on ramena l'armee à Rome. Camillus y retourna bien plus éclatant de gloire, d'avoir vaincu les ennemis par les ſeules armes de la Juſtice, que quand il y entra en triomphe ſur

un

un chariot attelé de chevaux blancs. Auſſi le Senat ne pût endurer plus long tems la honte d'un ſi grand homme, il le déchargea de ſon vœu ſans differer davantage, & deputa L. Valerius, L. Sergius, & A. Manlius, afin de porter à Delphes au Temple d'Apollon, la coupe d'or qu'on luy avoit fait faire pour offrande. Ils s'embarquerent donc ſur un long vaiſſeau, mais ils furent pris proche de la mer de Sicile par des Corſaires de Lipare, qui les menerent dans cette Iſle. Les habitans avoient de coûtume de diviſer entre-eux le butin, comme une choſe acquiſe par un brigandage public; Mais il arriva par hazard qu'un nommé Timaſithée qui reſſembloit plus aux Romains qu'à ceux de ſon pays, y eſtoit ſouverain Magiſtrat en cette année. Ce perſonnage reſpectant le nom d'Ambaſſadeurs, l'Offrande, & le Dieu à qui on l'envoioit, mit un ſcrupule de religion dans l'eſprit de la multitude, qui eſt preſque toûjours ſemblable à celuy qui la gouverne. Il fit loger ces deputez dans la maiſon de Ville, & leur ayant donné eſcorte afin de les mener à Delphes, il les fit enſuite reconduire à Rome en ſeureté. Cela fut cauſe qu'on fit alliance & amitié avec lui par une Ordonnance du Senat, & on luy envoya des preſens au nom du Public. En cette même année on fit la guerre contre les Eques & les ſuccez en furent divers; De ſorte que l'on fut en doute dans les Armées, & meſme dans Rome, ſi l'on avoit été vaincu, ou ſi l'on étoit victorieux. Les Generaux des Armées Romaines eſtoient Tribuns militaires; & ce furent C. Emilius, & Sp. Poſthumius. Du commencement ils conduiſirent les affaires en commun; mais aprés que l'on eut mis en fuite les ennemis, ils reſolurent entre eux qu'Emilius iroit camper à Verrugues, & que cependant Poſthumius feroit le degaſt ſur les frontieres. Mais comme il ſe fioit un peu trop à ſa fortune, & qu'eſtant devenu orgueilleux par les bons ſuccez qu'il avoit eus, il laiſſoit aller ſon armée negligemment & ſans ordre, les Eques l'attaquerent, dans ſa marche, lui donnerent de l'épouvante, & l'obligerent de reculer juſqu'aux prochaines montagnes, d'où l'effroi ſe répandit juſqu'à Verrugues dans l'autre Camp.

Mais

Mais aprés que Poſt. eut raillié ſes gens, & que les aiant mis en lieu de ſeureté, il leur eut reproché leur épouvante & leur fuite, & d'avoir été defaits par des ennemis laches, & qui avoient accoûtumé de fuir ; Alors toute l'Armée s'écria d'une commune voix qu'elle meritoit ces réproches, & avoüa la faute qu'elle avoit faite; mais auſſi elle proteſta qu'elle la repareroit bien-toſt & que les ennemis ne s'en rejoüiroient pas long-tems. Enfin tous les ſoldats demanderent qu'on leur permiſt d'aller attaquer le Camp ennemy qu'ils voyoient dans une plaine aſſez proche d'eux, & ſe condamnerent eux-mêmes aux plus rigoureux ſupplices, s'ils ne s'en rendoient les maiſtres avant la nuit. Poſthumius loüa leur courage, & leur commanda pour l'heure preſente de repaiſtre & de repoſer, & de ſe tenir preſts environ pour la quatrieſme garde. L'ennemy qui apprehendoit qu'ils ne ſe retiraſſent durant la nuit, leur vint boucher le chemin qui alloit de cette eminence à Verrugues, & ſe preſenta devant eux. L'on donna donc le combat durant la nuit, mais comme la Lune reluiſoit, on ne voyoit pas moins clair à combattre que durant le jour. Cependant, le bruit qui en paſſa juſqu'à Verrugues, y jetta tant d'épouvante, par l'opinion qu'on eut que le Camp étoit attaqué, que malgré les prieres d'Emilius, qui s'efforça en vain de retenir ſes gens, ils s'enfuïrent promptement à Tuſcule. Auſſi-tôſt le bruit courut à Rome que Poſthumius avoit eſté défait avec ſon armée. Neantmoins dés qu'il fut jour, & que la lumiere eut oſté à ſes gens qui pourſuivoient vivement l'ennemy ; l'apprehenſion des embuſcades, il les anima de telle ſorte par le ſouvenir de leurs promeſſes, qu'il fut impoſſible aux Eques de les ſoûtenir plus long-tems. Ainſi les ennemis prirent la fuite, on les tailla tous en pieces, & le carnage en fut auſſi grand que quand on agit par la furie, & non pas par le courage. Ainſi les mauvaiſes nouvelles de Tuſcule, qui avoient donné l'alarme à Rome, furent ſuivies des lettres de Poſthumius couronnées de laurier, par leſquelles il donnoit avis que le Peuple Romain avoit obtenu la victoire ; & que l'armée des Eques avoit eſté en-

entierement deffaite. Enſuite, dautant que les propoſitions des Tribuns du Peuple n'avoient point eu encore d'effet, le Peuple s'efforça de continuer les mêmes dans le Tribunat: Et le Senat de ſon côté fit auſſi tous ſes efforts pour y continuer ceux qui s'oppoſoient à de pareilles propoſitions. Mais le Peuple l'emporta par ſes ſuffrages; Et le Senat s'en vangea par une ordonnance qu'il fit de rétablir les Conſuls, qui étoient alors odieux au Peuple. Ainſi quinze ans aprés l'intermiſſion des Conſuls, L. Lucretius Flaccus & Servius Sulpitius furent receus à cette charge. Dés le commencement de cette année, comme les Tribuns du Peuple aſſeurez que pas un de leur compagnie ne s'oppoſeroit à leurs deſſeins, renouvelloient plus puiſſamment la propoſition qu'ils avoient faite d'envoyer à Veies une partie du Peuple de Rome, & que les Conſuls de leur côté y reſiſtoient de toutes leurs forces; enfin comme toute la Ville, qui ne penſoit qu'à cette affaire, en attendoit le ſuccez avec impatience, les Eques ſe ſaiſirent de la Vitellie, Colonie Romaine, qui étoit dans leur territoire. Mais la plus grande partie de ſes habitans ſe retirerent ſains & ſaufs à Rome à la faveur de la nuit, parce que la Ville aiant été ſurpriſe par un côté, l'autre demeura libre durant ce tems-là, & donna moyen aux habitans de ſe ſauver. Le Conſul Emilius eut la charge d'en pourſuivre la vangeance. Il marcha donc contre les Eques, qu'il tailla en pieces, & revint à Rome victorieux, pour ſouſtenir un plus grand combat. On avoit ajourné deux Tribuns du Peuple des années precedentes, A. Virginius, & Q. Pomponius, que tout le Senat eſtoit obligé de defendre; car on ne leur imputoit point d'autre crime que de l'avoir favoriſé contre les propoſitions des autres Tribuns. Neantmoins la colere du Peuple fut plus forte que l'authorité du Senat, & par un exemple dangereux deux innocens furent condamnez à une amende de cent écus. Le Senat en témoigna beaucoup de douleur, & Camillus blâma publiquement le Peuple d'eſtre l'autheur de cette action tyrannique, & remontra à la multitude qu'en ſe vangeant elle-même ſur ſes propres Magiſtrats, elle n'avoit pas conſideré que par

cet injuſte Jugement elle avoit ſupprimé les oppoſitions des Tribuns, & ruïné par ce moyen leur puiſſance & leur authorité; car on ſe trompoit de croire que le Senat deuſt ſouffrir la licence déreglée de cette ſorte de Magiſtrature. Que ſi l'on ne pouvoit repouſſer la violence des Tribuns que par le ſecours des Tribuns, le Senat trouveroit d'autres armes & d'autres forces pour les vaincre. Il reprocha enſuite aux Conſuls, d'avoir ſouffert ſans rien dire, que deux Tribuns qui s'étoient rangez ſous l'authorité du Senat, & qui avoient pris ſon party, euſſent eſté abandonnez & trompez par la foy publique. Comme ces reproches eſtoient ſon diſcours ordinaire, & qu'il les faiſoit publiquement, il attiroit ſur luy de plus en plus l'averſion & la haine du Peuple. D'ailleurs, il ne ceſſoit d'animer le Senat contre la loy. *Que, quand le jour qu'on la devoit propoſer ſeroit venu, ils ne ſe rendiſſent point dans la Place qu'avec deſſein de combattre comme pour leurs Autels, pour leurs Maiſons, pour leurs Temples, & pour leur Patrie. Que pour ce qui le concernoit en particulier, s'il lui étoit permis de ſe ſouvenir de ſa gloire parmi les combats & les déſordres publics, il lui ſeroit honorable de voir habiter par les Romains une Ville qu'il avoit conquiſe. Que ſa gloire ſeroit plus grande, plus il y auroit d'habitans; Qu'elle ſe renouvelleroit ſans ceſſe par la memoire que l'on en auroit; Que ce lui ſeroit un avantage d'avoir toûjours devant les yeux une Ville qu'il auroit menée en triomphe, & où chacun s'efforceroit de marcher ſur ſes veſtiges, & de lui donner des loüanges; mais qu'il croyoit que c'étoit un crime de repeupler une Ville que les Dieux avoient abandonnée, de mener habiter le Peuple Romain dans une terre captive, & de preferer la Patrie victorieuſe, à un Païs vaincu & ruïné.* Tous les Patriciens furent touchez de ces remonſtrances du premier homme d'entre-eux. De ſorte que, quand il fut queſtion de faire la propoſition de la Loi, les vieux & les jeunes vinrent par troupes dans la Place; & s'étant diſperſez par les Tribus, chacun commença à faire careſſe à ceux qui étoient de la ſienne. Ainſi en leur monſtrant le Capitole, le Temple de Veſta, & des autres Dieux, ils les conjurent les larmes aux yeux, de ne pas abandonner cette Patrie

trie pour qui leurs Anceſtres avoient combattu, & qu'ils avoient eux-mêmes defenduë avec tant de force & tant de bonheur; de ne pas chaſſer le Peuple Romains de ſon Païs, comme vagabond & comme banny, pour le releguer dans une Ville ennemie, & de ne pas porter les choſes à cette fâcheuſe extremité, qu'il euſt eſté plus avantageux de ne point prendre la Ville de Veies; qu'au moins la ville de Rome ne ſeroit pas deſerte & abandonnée. Comme ils ne ſe ſervirent point de force, mais ſeulement de prieres, & que parmi les prieres ils méloient l'intereſt des Dieux, la plus grande partie de la multitude en fit comme un point de religion; & il y eut plus de Tribuns qui rejetterent cette Loi, qu'il n'y en eut qui l'approuverent. Cette victoire fut ſi agreable au Senat, que dés le lendemain, ſuivant la propoſition des Conſuls, il fut ordonné qu'on diſtribueroit par teſte au Peuple ſept arpens de terre des Veiens, non ſeulement aux chefs de famille, mais à toutes les perſonnes libres, afin que cette eſperance leur donnaſt plus de deſir d'avoir des enfans, & plus de moyen de les eſlever. Le Peuple aiant été appaiſé par cette liberalité, il n'y eut plus d'obſtacle qui empeſchaſt l'élection des Conſuls. On donna donc le Conſulat à L. Valerius Potitus, & à M. Manlius, qui fut ſurnommé depuis Capitolinus. Ces Conſuls firent célebrer les grands Jeux que M. Furius avoit voüez durant la guerre de Veies. On dédia dans la même année le Temple de Junon Reine, qui avoit été voüé par le même Dictateur dans la même guerre, & l'on dit que cette dedicace fut faite avec une merveilleuſe devotion des Dames Romaines. Il y eut auſſi quelque guerre en Algide contre les Eques, mais elle fut peu memorable, car les ennemis furent preſque mis en fuite avant que l'on en vinſt aux mains. Neantmoins le triomphe fut accordé à Valerius, parce qu'il avoit pourſuivy les ennemis avec plus d'ardeur, & qu'il en avoit fait un plus grand carnage que ſon Collegue, & l'on ordonna que Manlius n'auroit que l'ovation entrant à Rome. Durant la meſme année il s'eſleva une guerre toute nouvelle contre les Volciniens, mais l'on n'y pût mener d'armée à cauſe de la famine

& de la peſte, que la ſechereſſe & les chaleurs avoient cauſée dans le territoire de Rome. C'eſt pourquoi les Volſiniens enflez d'orgueil, s'étant joints avec les Salpinates, vinrent eux-mêmes faire des courſes dans les terres des Romains; & cela fut cauſe qu'on leur dénonça la guerre.

10. Cependant, le Cenſeur C. Julius mourut, & M. Cornelius fut mis en ſa place; Ce qui fut depuis conſideré comme une choſe en quoy la religion avoit eſté offenſée, parce que pendant ce luſtre Rome fut priſe par les Gaulois; auſſi depuis ce tems-là on ne ſubſtitua point de Cenſeur en la place de celui qui mouroit durant qu'il étoit en charge. Au reſte, parce que les Conſuls devinrent malades, on trouva bon de faire un interregne, & de prendre de nouveau les Auſpices. Ainſi les Conſuls s'étant démis de leur charge, M. Furius Camillus fut fait Entre-roy, & nomma pour eſtre Entre-roy aprés lui P. Cornelius Scipion; & Scipion en ſuite, P. Valerius Potitus, qui crea ſix Tribuns militaires, afin que ſi quelqu'un d'eux devenoit auſſi malade, la République ne pût manquer de Magiſtrats. Au commencement de Juillet, L. Lucretius, Servius Sulpitius, M. Emilius, L. Furius Medullinus pour la ſeptieſme fois, Agrippa Furius, & C. Emilius pour la ſeconde fois, entrerent en charge. La conduite de la guerre contre les Volſiniens eſcheut à L. Lucretius, & C. Emilius; & à Agrippa Furius, & à Serv. Sulpitius celle des Salpinates. On combattit premierement contre les Volſiniens, mais le combat ne fut pas grand, veu le grand nombre des ennemis. En effet, leur armée fut miſe en fuite dés le premier choc, huit mille ſoldats furent envelopez par les gens de cheval, & aiant mis bas les armes ils ſe rendirent à diſcretion. Ce ſuccez fut cauſe que les Salpinates n'oſerent s'oppoſer au hazard d'une bataille, & qu'ils ſe contenterent de ſe tenir ſous les armes entre leurs murailles. De ſorte que les Rom. emporterent un grand butin & des terres des Volſiniens, & de celles des Salpinates, ſans que perſonne s'y oppoſaſt. Enfin les Volſiniens laſſez de la guerre obtinrent vingt ans de treve, à condition qu'ils rendroient ce qu'ils avoient pris au Peuple Romain,

& qu'ils payeroient les fraiz de la guerre de cette année,

11. En ce même tems M. Ceditius d'entre le Peuple, & de baſſe condition, alla dire aux Tribuns, qu'il avoit oüy de nuit dans la ruë nouvelle, au deſſus du Temple de Veſta, où il y a aujourd'huy une Chapelle, une voix plus claire & plus haute que celle d'un homme, qui lui avoit commandé d'aller avertir les Magiſtrats que les Gaulois approchoient de Rome. Mais on negligea cet avis, comme il arrive ordinairement, à cauſe de la baſſeſſe de celui qui le donnoit. Et d'ailleurs, parce que ce Peuple étoit éloigné, il étoit auſſi inconnu. Mais on ne mépriſa pas ſeulement les avertiſſemens des Dieux, lors que l'infortune eſtoit ſi proche, on chaſſa même tout le ſecours que l'on y pouvoit oppoſer, & qui conſiſtoit ſeulement en M. Furius Camillus. En effet, bien qu'il vinſt de perdre ſon fils, il fut appellé en juſtice par L. Apuleius Tribun du Peuple, à cauſe du butin & de la dépoüille de Veies; & aiant fait venir chez lui ceux de ſa Tribu, & ſes partiſans qui compoſoient la plus grande partie du Peuple pour ſçavoir leurs ſentimens, ils lui répondirent qu'ils payeroient pour luy la ſomme à laquelle il ſeroit condamné, mais qu'il leur ſeroit impoſſible de l'abſoudre. Il s'en alla donc en exil, & pria les Dieux en partant; que, s'il eſtoit innocent, & qu'on lui fiſt à tort cette injure, ils permiſſent dans peu de tems que ſon ingrate Patrie ſe repentiſt de l'avoir chaſſé, & euſt ſujet de le regretter. Il fut condamné en ſon abſence à donner en monoye de cuivre la ſomme de cent cinquante eſcus. Aprés qu'il eut été chaſſé, lui de qui la ſeule preſence euſt pû empeſcher la priſe de Rome, s'il eſt vray neantmoins qu'on puiſſe s'aſſeurer aux choſes du monde, il arriva dans la Ville à la veille, pour ainſi dire, de ſa perte, des Ambaſſadeurs des Cluſiens, qui demanderent du ſecours contre les Gaulois. On dit que ces Peuples attirez par la douceur des fruits, & principalement du vin, qui étoit pour eux une volupté encore inconnuë, avoient autrefois traverſé les Alpes, qu'ils s'étoient emparez des terres que les Toſcans poſſedoient auparavant, & qu'un nommé Arrons Cluſinien, leur porta du vin dans la Gaule afin de les

attirer en ſon Païs, de deſpit & de colere que ſa femme euſt été debauchée par Lucumon, de qui il avoit été tuteur; jeune homme puiſſant, dont il ne ſe pouvoit venger ſans y emploier le ſecours des étrangers. On dit auſſi qu'il leur ſervit de guide dans le paſſage des Alpes, & qu'il leur perſuada de venir aſſieger Cluſium. Pour moi, je ne voudrois pas nier qu'ils n'y euſſent eſté amenez par Arrons, ou par quelque autre du Païs, mais il eſt conſtant que ceux qui aſſiegerent Cluſium ne furent pas les mêmes qui paſſerent les premiers les Alpes. Car les Gaulois étoient venus en Italie deux cens ans avant que Cluſium fuſt aſſiegé, & que la ville de Rome fuſt priſe; Et d'ailleurs Ils ne combattirent pas d'abord contre les Toſcans, mais long-tems auparavant, contte ceux qui habitoient entre l'Apennin & les Alpes. La puiſſance des Toſcans s'eſtendoit bien avant ſur la mer & ſur la terre avant la domination des Romains. Les noms des mers qui environnent l'Italie, comme ſi c'eſtoit une Iſle, dont l'une eſt appellée la mer d'en haut, & l'autre la mer d'en bas en donnent un ample teſmoignage; Car l'une eſt appellée par les Peuples d'Italie, la mer de Toſcane, du nom commun de ce Peuple, & l'autre la mer Adriatique, à cauſe d'Adria qui étoit une Colonie des Toſcans; & les Grecs nomment ces mers; l'une Tyrrhenienne, & l'autre Adriatique. Les Toſcans avoient donc au commencement douze Villes ſur les coſtes de l'une & de l'autre mer, au deça de l'Appennin vers la mer d'en bas, & depuis ils en eurent autant au delà de l'Appennin qu'ils avoient de chefs de leur origine. Car ils y avoient envoyé des Colonies qui poſſederent toutes les contrées qui ſont au delà du Pau juſqu'aux Alpes, excepté un coin des Venetes qui habitent autour du Golphe de la mer Adriatique. Il ne faut point douter que les Nations des Alpes, & même les Rhetiens, ne ſoient venus de la meſme ſource, & que les lieux qu'elles habitent ne les ayent renduës ſauvages comme elles ſont, ne leur eſtant rien demeuré que quelque reſſemblance de langue, qui eſt toutefois bien corrompuë. Au reſte, voicy ce que nous avons ouy dire du paſſage des Gaulois en Italie.

Italie. Tandis que Tarquinius Priſcus regnoit à Rome, la ſouveraineté de l'Empire des Celtes, qui ſont la troiſiéme partie des Gaules ; eſtoit chez les Peuples du Berry. Ils donnoient un Roy à toute la Nation Celtique ; & *alors* Ambigatus étoit celui qui leur commandoit, Prince conſiderable ſur tous les autres par ſa vertu, par ſes biens, & par ſes forces ; Car durant ſon regne la Gaule fut ſi aboudante & ſi fertile en fruits & en hommes, que c'eſtoit trop peu d'un Roi pour gouverner cette multitude. Ce Prince ſe voyant déja ſur l'âge, & voulant deſcharger ſon Royaume du grand fardeau de tant de Peuple, ſe propoſa d'envoyer Belloveſus, & Sigoveſus, enfans de ſa ſœur, jeunes Princes, hardis & courageux pour chercher des habitations nouvelles, où les Dieux les conduiroient par les Augures. Ainſi il leur permit de prendre autant de monde qu'ils voudroient, afin qu'il n'y eût point de peuples qui puſſent s'oppoſer à leurs deſſeins. La foreſt d'Hercinie écheut par le ſort à Sigoveſus; Et les Dieux ne donnerent pas à Belloveſus une plus facile entrée en Italie. Ce Prince prit pour l'accompagner tout ce qu'il y avoit de trop parmy les Peuples du Berry, d'Auvergne, de Sens, d'Authun, de Chartres, du Nivernois, & du Mans. Il partit donc avec de grandes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & ſe rendit chez les Tricáſtins. (*La Provence vers Carpentras.*) Il trouva enſuite les Alpes ; & je ne m'eſtonne pas s'il creut qu'il eſtoit impoſſible de les traverſer, puis que nous n'avons point de connoiſſance qu'il y euſt quelque paſſage, ſi nous ne voulons ajoûter foy aux contes que l'on fait d'Hercule. Comme les Gaulois ſe virent en quelque ſorte aſſiegez par la hauteur des montagnes & qu'ils regardoient de tous coſtez comment ils paſſeroient en ce nouveau monde au travers de ces rochers qui portoient leurs cimes juſqu'aux Cieux, ils furent encore retenus par une autre conſideration. Car on leur vint rapporter, que quelques eſtrangers qui venoient chercher une habitation en ces quartiers-là, avoient été attaquez par les Salviens (*Saluces*) c'eſtoient les Marſiliens qui venoient d'arriver de la Phoeide

cide ſur des vaiſſeaux.) Ce que les Gaulois prirent pour un bon preſage, & leur donnerent du ſecours, de ſorte que les Marſiliens ſe fortifierent au premier lieu où ils avoient mis pied à terre dans de grandes & vaſtes foreſts. Quant aux Gaulois, ils traverſerent les Alpes par les Tauriniens. (*Turin.*) Et aprés avoir défait les Toſcans en bataille aſſez proche du Theſin, aiant ouy dire que la contrée où ils étoient arrivez s'appelloit le pais des Inſubriens, de meſme qu'une bourgade du pais d'Authun, ils crurent que cette reſſemblance de lieux eſtoit pour eux un bon augure ; & ſuivant cet heureux preſage ils y baſtirent une ville qu'ils appellerent Milan. Depuis une autre troupe de Germains ayant ſuivy les traces des premiers, ſous la conduite d'Elitovius, paſſa les Alpes par le même chemin, favoriſée de Belloveſus, & s'arreſta où ſont aujourd'huy les villes de *Breſſe*, & de Veronne, aux meſmes lieux que les Liguriens avoient autrefois occupez. Aprés eux les Salluviens, qui habitoient à la gauche des Liguriens, Peuples anciens le long du Theſin, s'en allerent vers l'Apennin. Les Bourbonnois & ceux de Langres eſtant auſſi paſſez depuis, & voyant que tout le pais entre les Alpes & le Pau, eſtoit déja occupé, traverſerent ce fleuve, & chaſſerent non ſeulement les Toſcans, mais encore les Umbriens de leurs terres; (*Duché d'Eſpolete*) neanmoins ils ne paſſerent pas plus avant & demeurerent au deça de l'Appennin.

14. Alors les Senonois, les derniers venus de ces eſtrangers, s'eſtendirent depuis la riviere d'Uſens juſqu'à celle d'Adde, & je trouve que ce fut ce Peuple qui vint à Cluſium, & enſuite à Rome ; mais il n'eſt pas bien aſſeuré s'il y vint ſeul, ou aſſiſté de tous les autres qui avoient paſſé les Alpes. Au reſte, les Cluſiniens (*chiuſi*) épouvantez de cette nouvelle guerre, & de voir une ſi prodigieuſe quantité d'hommes, de forme & d'armes extraordinaires ; & outre cela, aiant oüi dire que les troupes des Toſcans en avoient pluſieurs fois été défaites & taillées en pieces, tant au deça qu'au delà du Pau, ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Rome pour demander du ſecours au Senat, bien qu'ils n'euſſent

ſent aucune alliance, ni aucune amitié avec les Romains, ſi ce n'eſt qu'ils n'avoient point ſecouru, contre le Peuple Romain, les Veiens leurs parens & leurs alliez. Mais ils n'en receurent point de ſecours; Neantmoins on deputa vers les Gaulois les trois fils de M. Fabius Ambuſtus, afin de traiter avec eux au nom du Senat & du Peuple Romain, de ne point attaquer ſes amis & ſes alliez, de qui ils n'avoient receu aucun outrage; Qu'autrement, ſi la choſe le demandoit, les Romains prendroient les armes & paroiſtroient à leur defenſe. Ainſi le Senat eſtima qu'il étoit plus à propos de deſtourner cette guerre, & que les Gaulois ſe fiſſent connoiſtre pluſtôt par la paix que par les armes. Et certes cette deputation étoit civile, & toute pleine de courtoiſie, ſi les Deputez n'euſſent point été ſi violens, & plus ſemblables à des Gaulois qu'à des Romains. Lors qu'ils eurent expoſé le ſujet de leur deputation dans le Conſeil des Gaulois, on leur fit reſponſe; *Qu'encore qu'ils n'euſſent jamais oüi parler des Romains, & que leur nom fuſt pour eux un nom nouveau, ils croioient Neantmoins que le Peuple Romain étoit un Peuple fort & courageux, puiſque dans une ſi grande épouvante les Cluſiniens avoient imploré ſon ſecours. Que d'autant que les Romains avoient mieux aimé defendre leurs Alliez par cette deputation que par la force de leurs armes, ils ne refuſeroient pas la paix qu'on leur propoſoit, ſi les Cluſiniens leur vouloient donner une partie de leurs terres, puis qu'ils en avoient bien plus qu'ils n'en pouvoient cultiver; Que ſi on leur en refuſoit, ils combattroient pour en avoir en la preſence meſme des Romains qui les avoient deputez afin de rapporter à Rome de combien les Gaulois ſurpaſſoient en valeur & en courage tous les autres Peuples de la terre.* Les Romains leur demanderent quelles pretentions ils pouvoient avoir dans la Toſcane, & quel droit ils avoient de demander les terres de ceux qui les poſſedoient legitimement, ou de les menacer de les avoir par la force; Et aprés qu'ils eurent orgueilleuſement reſpondu que leur droit étoit en leurs armes, & que toutes choſes appartenoient aux hommes vaillans & courageux, on s'eſchauffa de part & d'autre, on courut aux armes

mes & l'on vint auſſi-tôſt aux mains. Comme la Ville de Rome eſtoit menacée d'un malheur inevitable, les Deputez meſmes contre le droit de tous les Peuples, prirent auſſi les armes en faveur des Cluſiniens ; & cette action ne pût pas demeurer cachée. Car trois jeunes hommes des plus nobles & des plus courageux de la jeuneſſe Romaine, combattirent aux premiers rangs, & devant les Enſeignes des Toſcans, & leur courage éclata par deſſus celui des Cluſiniens. Fabius même s'eſtant avancé plus avant que les autres, tua d'un coup de lance un Capitaine Gaulois qui donnoit avec impetuoſité ſur les troupes des Toſcans ; & comme il le dépoüilloit, il fut reconnu par les Gaulois qui firent ſçavoir par toute l'armée qu'un des Deputez de Rome avoit fait cette action. C'eſt pourquoy mettant comme en oubly la colere qui les tranſportoit contre les Cluſiniens, ils font ſonner la retraite, & tournent toutes leurs menaces contre les Romains.

13. Il y en avoit qui eſtoient d'avis qu'on allaſt de ce pas à Rome; mais les plus vieux furent d'une opinion qui l'emporta par deſſus l'autre ; Qu'il falloit premierement envoyer à Rome pour ſe plaindre de cet outrage, & demander que les Fabiens fuſſent mis entre leurs mains pour avoir violé le droit des gens. Lors que les Deputez des Gaulois eurent fait leur plainte, & expoſé leur ordre au Senat, veritablement l'action des Fabiens ne luy plût pas, & l'on crût que ces eſtrangers demandoient une choſe juſte ; mais la faveur & les brigues empeſchoient de rien ordonner contre des hommes de cette puiſſance. Ainſi pour n'eſtre pas cauſe du malheur qui pouvoit arriver à Rome par une guerre eſtrangere, il renvoya l'affaire au Peuple, afin d'ordonner lui-même ſur la demande des Gaulois. Mais le credit & les richeſſes eurent tant de force, que ceux-là même qu'il faloit punir comme coupables, furent creez Tribuns militaires pour l'année ſuivante, & les Gaulois juſtemẽt offenſez de cette action, s'en retournerent dans leur armée aprés avoir ouvertement menacé Rome de la guerre. On crea Tribuns militaires

avec

avec les trois Fabiens, Q. Sulpitius Longus, Q. Servilius pour la quatriémé fois, & Servius Cornelius Maluginenſis. Enfin comme la fortune aveugle les hommes quand elle ne veut pas que l'on s'oppſe à ſes coups, bien que tant de calamitez fuſſent preſtes à tomber ſur Rome, qui avoit recouru aux derniers remedes contre les Veiens & les Fidenates, & qui avoit nommé un Dictateur en tant d'autres occaſions, on ne ſongea pas ſeulement à chercher la moindre choſe extraordinaire pour le gouvernement ou pour le ſecours de la Republique, contre un ennemi nouveau que l'on ne connoiſſoit point, & qui lui venoit faire la guerre des rivages de l'Ocean & des extremitez du monde. Les Tribuns ſeulement de qui l'impudence & l'audace eſtoit cauſe de tout le deſordre, avoient l'authorité ſouveraine, & la conduite de toutes choſes; & pour diminuer le bruit & la reputation de cette guerre, ils ne faiſoient pas de plus grandes levées qu'on avoit accouſtumé dans les guerres les moins importantes. Cependant les Gaulois aiant oüy dire que ces infracteurs des droits humains avoient meſme eſté honorez des charges publiques, & qu'on s'eſtoit mocqué dans Rome de leur deputation, ſe laiſſent tranſporter par la colere, que cette nation ne peut moderer aiſément, & ſans differer davantage ils vont à Rome enſeignes deſployées.

14. Comme leur armée tenoit dans ſa marche un païs de grande eſtenduë, que les Villes qui étoient ſur leur paſſage s'épouvantoient & prenoient promptement les armes, & que les païſans intimidez fuyoient de toutes parts; ils faiſoient ſçavoir par de grands cris en tous les lieux où ils paſſoient, qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains, & qu'ils s'en alloient à Rome. Ainſi, outre que leur reputation avoit déja paſſé dans la Ville, & que les Courriers des Cluſiniens & des autres Peuples les avoient déja fait connoiſtre, la diligence qu'ils firent jetta parmy les Romains une épouvante extraordinaire. Car à peine pût-on aller au devant d'eux à trois ou quatre lieües de la ville, avec des troupes levées à la haſte, juſqu'à l'endroit où la riviere d'Allie, (*Corteſio*) qui deſcend des montagnes

Crustumenies, se va perdre dans le Tibre un peu au dessous du grand chemin: Déja tout étoit occupé par ces ennemis nouveaux; & cette nation accoûtumée à épouvanter toutes les autres, rempliſſoit tous les lieux d'alentour d'un chant effroiable, & de diverſes ſortes de cris. Là les Tribuns militaires, ſans avoir choiſi un lieu pour camper, ſans avoir fait des retranchemens qui pûſſent leur ſervir de retraite ſans ſe ſouvenir au moins des Dieux, s'ils ne ſe ſoucioient pas des hommes; enfin ſans avoir obſervé les preſages, ni fait aucuns ſacrifices, mirent leur armée en bataille, & l'étendirent en deux grandes aiſles, de peur d'être enfermés par le grand nombre des ennemis. C'eſt pourquoi ils ne la pûrent pas bien fournir de front, & en l'étendant comme ils avoient fait, le milieu demeuroit foible & incapable de ſoûtenir. Il y avoit à la droite un endroit peu eſlevé, où l'on trouva bon de mettre un corps de reſerve; Et comme ce fut le commencement de l'épouvante & de la fuite, ce fut auſſi le ſalut & la conſervation de ceux qui prirent la fuite. Car comme Brennus, Prince des Gaulois apprehendoit quelque ruſe par le petit nombre qu'il voioit des ennemis, il creut que les Romains s'étoient exprez emparez de l'eminence où ils étoient, afin que, quand ſes gens en ſeroient aux mains avec eux, on vinſt l'envelopper & fondre ſur lui de tous côtez; & cette opinion fut cauſe qu'il marcha contre ceux qui étoient ſur cette eminence ne doutant point que s'il pouvoit les chaſſer de ce poſte, & combattre en pleine compagne, la victoire ne lui fût aſſeurée, parce qu'il ſurpaſſoit en nombre les ennemis. Ainſi non ſeulement la fortune, mais encore la raiſon & la prudence étoient du parti des Barbares. De l'autre côté il n'y avoit rien qui fuſt ſemblable aux Romains, ni parmi les Capitaines, ni parmi les ſoldats; car il n'y avoit parmi eux que de la confuſion & de la crainte, & l'on ne penſoit qu'à prendre la fuite. Enfin l'épouvante fut ſi grande, qu'encore que le Tibre s'oppoſaſt au paſſage, & qu'on pût aller aiſément à Rome la plus grande partie s'en fuit à Veies, qui eſtoit une Ville ennemie. L'aſſiete du lieu defendit quel-

quelque tems ce corps de reſerve ; mais auſſi-toſt que le reſte de l'armée, les plus proches & les plus éloignez eurent oüy le bruit & les cris des Gaulois, ils prirent la fuite preſque avant que d'avoir veu cét ennemy inconnu, non ſeulement ſans s'eſtre mis en devoir de le combattre, mais même ſans avoir reſpondu au bruit & aux cris des ennemis. Ainſi il ne mourut perſonne dans le combat, mais il en mourut beaucoup dans la fuite, par la faute même des Romains qui ſe donnoient à dos les uns aux autres, & qui s'embaraſſoient en fuyant. Il y eut un grand carnage ſur le rivage du Tibre, où toute la pointe gauche ayant abandonné ſes armes, s'eſtoit retirée, & dautant que pluſieurs ne ſçavoient pas nager, ou qu'ils ne ſe pouvoient aiſément remuer à cauſe de la peſanteur de leurs corcelets, & des autres choſes qui les couvroient, il y en eut quantité de noyez. Neantmoins la plus grande partie ſe ſauva à Veies; d'où l'on ne manda pas ſeulement à Rome la nouvelle de cette défaite, loin d'y envoyer du ſecours. Quant à ceux qui eſtoient à la pointe droite, comme ils étoient plus loin du fleuve, & plus prés de la montagne, ils ſe retirerent à Rome, & ſans penſer ſeulemenr à fermer les portes aprés eux, ils s'allerent enfermer dans la forteresſe. Les Gaulois s'étonnerent, comme d'un prodige, d'une victoire ſi promptement obtenuë; ils en eurent peur eux-mêmes, s'arreſterent d'abord, comme ne ſçachant pas ce qui étoit arrivé. Enſuite, ils apprehenderent quelque embuſcade; Quelque tems aprés, ils recueillirent les deſpoüilles, & ſuivant leur couſtume ils les entaſſerent en monceaux. Enfin, voyant qu'il ne ſe preſentoit perſonne devant eux, & qu'il n'y avoit nulle apparence ni d'ennemis, ni d'hoſtilité, ils prirent le chemin de la Ville, & y arriverent un peu avant que le Soleil fût couché. Lors que les Cavaliers qu'ils avoient envoyez devant pour deſcouvrir l'eſtat des choſes eurent fait rapport que les portes étoient ouvertes, qu'il n'y avoit point de gardes, & que même il n'y avoit perſonne ſur les murailles, un eſtonnement ſemblable au premier les tint encore en ſuſpens; Et parce qu'ils craignoient

la

la forteresse, sans que personne les y invitast, & sans aussi qu'on les empeschast d'entrer, parce qu'il sembloit trop inhumain de profiter de la perte de ces miserables qu'on abandonnoit. Quant au reste du Peuple qu'un si petit espace n'eust pû recevoir, & que l'on n'eust pû nourrir dans une si grande necessité de vivres, il sortit hors de la Ville comme si c'eust esté une armée, & prit le chemin du Janicule. Les uns se sauverent parmi les champs, les autres se retirerent dans les Villes prochaines, & sans chef, & sans dessein. Enfin chacun suivit ses pensées & ses esperances particulieres dans cette fâcheuse extremité, où chacun desesperoit du Public. Cependant, comme on ne pouvoit pas emporter toutes les choses saintes, le Prestre de Quirinus, & les Vierges Vestales, sans se soucier de ce qui les concernoit en particulier, consulterent ensemble pour sçavoir ce qu'ils emporteroient, ou ce qu'ils laisseroient; & regarderent en même tems en quel lieu ils les laisseroient en depost, pour estre fidelement conservées. Ils jugerent que le meilleur étoit de les enfermer dans de petits tonneaux & de les cacher sous terre dans une Chapelle proche du logis du Prestre, où à cause du respect du lieu il n'est pas maintenant permis de cracher. Ils emporterent le reste, aprés l'avoir divisé entr-eux, & s'en allerent par la ruë qui mene du Pont de bois au Janicule. L. Albinus Plebeien, s'en alloit alors par le mesme chemin parmi la foule du Peuple inutile par la guerre, & emmenoit dans un chariot & sa femme, & ses enfans. Aussi-tôst qu'il eut apperceu & le Prestre, & les Vestales, bien que les choses saintes & les profanes fussent encore entieres & hors de danger, il creut qu'il y avoit de l'irreverence & du mespris de laisser aller à pied les Prestres & les Religieuses du Peuple Romain, & d'aller en chariot lui & sa famille. C'est pourquoy il commanda à sa femme & à ses enfans de descendre, fit entrer dans son chariot les Vestales & les choses saintes & les mena à Cere où les Prestres avoient resolu d'aller. Cependant, tout ce qui estoit necessaire pour defendre la forteresse étant aussi bien ordonné que le per-

permettoit l'occaſion preſente; les vieillards retournerent dans leurs maiſons, où ils attendirent d'un courage entierement reſolu à la mort l'arrivée de l'ennemi. Ceux qui avoient autrefois exercé les grandes charges, voulant mourir avec les marques de leurs honneurs & de leurs merites, ſe reveſtirent des habits les plus honorables qu'ils euſſent, & s'aſſirent dans leurs chaires d'yvoire à l'entrée de leurs maiſons. Il y en a qui diſent que M. Fabius grand Pontife, ayant chanté le premier quelques paroles comme pour ſe preparer à quelque choſe de grand, ils dévouërent tous leurs vies pour le ſalut du Peuple Romain & pour la conſervation de la Patrie. Au reſte, ſoit que la nuit euſt moderé la fureur des Gaulois, ſoit qu'ils ſe fuſſent adoucis parce qu'ils avoient combatu & ſans perte, & ſans peril, ſoit qu'ils fuſſent ſatisfaits d'avoir pris la Ville ſans reſiſtance, & ſans avoir uſé de force, ils y entrerent le lendemain par la porte Colline ſans violence & ſans furie, & ſe rendirent dans la Place; d'où ayant jetté les yeux de tous coſtez, ils ne virent nulle part, excepté dans la fortereſſe, quelque apparence d'armes & de guerre. Alors ayant laiſſé quelques gens en garde ſur les avenuës, de peur que de la fortereſſe & du Capitole on ne ſe vinſt jetter ſur eux tandis qu'ils ſeroient écartez, ils coururent au pillage ſans rencontrer perſonne parmy les ruës. Les uns ſe jettent en foule dans les maiſons les plus proches, les autres courent aux plus éloignées, comme à celles où l'on n'avoit point touché, & qui par conſequent devoient eſtre pleines de butin. Mais auſſi-toſt s'eſtonnant de ne rencontrer perſonne, ils s'en retournoient en bataille dans la Place & dans les lieux les plus proches, craignant toûjours d'eſtre ſurpris tandis qu'ils ſeroient diviſez; & ayant trouvé les maiſons du menu peuple bien fermées, & au contraire les Palais des premiers de la Ville tout ouverts, ils faiſoient plus de difficulté d'y entrer que dans les maiſons qui eſtoient fermées.

15. Ainſi ils ne regardoient qu'avec quelque ſorte de veneration & de reſpect ces vieillards aſſis devant leurs mai-

maiſons. Car outre que leurs habits eſtoient venerables, ils reſſembloient encore aux Dieux par la majeſté qui reluiſoit ſur leur viſage. Enfin comme les Gaulois regardoient attentivement, & de la meſme façon que s'ils euſſent eſté des ſimulachres & des images des Dieux, on dit que M. Papirius qui étoit de ce nombre, voyant qu'un Gaulois luy paſſoit la main par deſſus la barbe que l'on portoit longue en ce tems-là, luy donna ſur la teſte un coup de baſton d'yvoire qu'il tenoit en main; que cela mit en colere ce Gaulois, que le carnage commença par cét accident, & qu'en meſme tems tous les autres furent maſſacrez dans leurs chaires. Aprés qu'ils eurent eſté tuez, on n'eſpargna plus perſonne, on pilla les maiſons, & enſuite on y mit le feu. Au reſte, ſoit que les Gaulois n'euſſent pas envie de deſtruire Rome entierement, ſoit que leurs Capitaines euſſent ſeulement reſolu de mettre le feu en quelques endroits, afin de donner de la crainte, & de voir ſi le deſir de conſerver les autres maiſons n'obligeroit point ceux qui étoient dans la forteresſe de ſe rendre; ſoit qu'ils ne vouluſſent pas bruſler la Ville toute entiere, afin que ce qui en demeureroit fuſt comme un gage & un moyen pour gagner les ennemis, on n'y mit pas le feu de tous coſtez dés le premier jour comme aux Villes priſez de force. Mais les Romains voyant de la forteresſe toute la Ville remplie d'ennemis qui couroient par tout dans les ruës, & que de toutes parts il ne ſe preſentoit devant eux que de nouvelles calamitez, n'oſoient ſeulement les concevoir de la penſée, loin de les regarder, & de les entendre. En quelque lieu que les cris des ennemis, les gemiſſemens des femmes & des enfans, le bruit des flammes, & le fracas des maiſons qui tomboient, leur fiſſent tourner la veuë, eſpouvantez de toutes ces choſes, ils taſchoient en meſme tems d'en deſtourner l'eſprit & les yeux, s'imaginant que la fortune les avoit mis où ils étoient en un lieu plus eſlevé, comme pour voir plus facilement le ſpectacle eſpouvantable de la cheute de leur Patrie. Ils eſtoient d'autant plus à plaindre que tous ceux qui avoient jamais été aſſie-

gez, en ce qu'ils ſe voyoient inveſtis dans leur Patrie, dont neantmoins ils étoient privez. La nuit qui ſuivit cette journée ne fut pas plus tranquille & moins funeſte, ny le jour qui ſucceda à cette épouvantable nuit; enfin il n'y avoit point de tems qui fuſt exempt de quelque carnage, & de quelque nouvelle infortune. Neantmoins la peſanteur de tant de maux n'abbattit point le courage des aſſiegez; Car encore qu'ils viſſent toutes choſes en feu, ou deja deſtruites, neantmoins ils ne laiſſoient pas de ſe reſoudre à defendre par leur vertu la montagne où ils étoient, quelque petite qu'elle fuſt, comme étant le ſeul aſile de la liberté languiſſante. Et dautant que les mêmes deſolations recommençoient de jour en jour, & qu'ils étoient deja comme accouſtumez à ces malheurs, ils avoient perdu en quelque ſorte le reſſentiment de leur infortune, & regardoient le fer & les armes qu'ils avoient entre les mains, comme le reſte de leurs eſperances.

16. Aprés que les Gaulois eurent fait en vain la guerre durant quelques jours contre les maiſons ſeulement; enfin voyant que parmi les ruïnes & les embraſemens de la Ville ſaccagée, ils n'avoient plus à combattre qu'un petit nombre de gens, qui ne s'épouvantoient point de tant de maux, & qu'on ne pouvoit obliger à ſe rendre que par la force, ils reſolurent d'en venir aux dernieres extremitez, & de forcer la forteresſe. Ainſi dés la pointe du jour, auſſi tôſt que le ſignal eut eſté donné, ils mirent leur armée en bataille dans la grande Place, & enſuite ayant jetté leurs cris ordinaires, ils ſe ſerrent tous enſemble, mettent leurs boucliers ſur leurs teſtes, faiſant une forme de tortuë, & montent en cet ordre à la forteresſe. De l'autre coſté les Romains ne firent rien à la haſte, & ne ſe laiſſerent point gagner par la crainte. Ils mettent de bons corps de garde ſur les avenuës, ils ordonnent l'élite de leurs meilleurs ſoldats où ils voyent porter les Enſeignes des ennemis, qu'ils laiſſerent monter librement, parce qu'ils croyoient que, quand ils ſeroient plus haut, il ſeroit auſſi plus facile de les precipiter en bas. Ils ſe retrancherent donc environ au milieu de la pante de la mon-

montagne, & de là favoriſez de l'avantage du lieu, qui de ſoy-même repouſſoit en quelque ſorte les ennemis, ils donnerent ſur les Gaulois avec une telle impetuoſité, & en firent un ſi grand carnage, que depuis ny une partie de ce Peuple, ny toute leur armée enſemble n'oſa tenter une autre fois la meſme choſe. De ſorte qu'ayant perdu l'eſperance d'avoir de force la fortereſſe, ils ſe reſolurent de faire un ſiege. Mais dautant que d'abord ils n'avoient pas eu ce deſſein, qu'ils avoient brulé avec la Ville tous les bleds qui y étoient, & que durant tout ce tems-là on avoit tranſporté à Veies tout celuy de la campagne, ils diviſerent leur armée en deux corps, & en envoyerent une partie chez les Peuples voiſins pour en amener des vivres, tandis que l'autre partie aſſiegeroit la fortereſſe. La fortune qui vouloit leur faire éprouver le courage & la vertu des Romains, conduiſit ceux qu'on envoyoit dans la campagne, à Ardée, où Camillus eſtoit en exil. Là, comme ce grand homme qui étoit plus affligé des miſeres publiques, que de ſes propres calamitez, demandoit avec indignation, & avec eſtonnement, qu'eſtoient devenus ces Romains qui avoient pris avec luy Veies & Faleries, & qui avoient dans les autres guerres toûjours obtenu la victoire plûtôſt par leur courage, que par leur bonne fortune; on le vint inopinément avertir que l'armée des Gaulois approchoit, & que les Ardeates eſpouvantez tenoient conſeil ſur ce ſujet. Alors, comme ſi Camillus euſt eſté pouſſé par quelque inſpiration Divine, luy, qui auparavant n'avoit pas accouſtumé de ſe trouver dans leurs Aſſemblées, il s'alla preſenter devant eux, & leur parla en ces termes; *Ardeates*, (dit-il) *vous qui eſtes mes anciens amis, & dont je ſuis Citoyen, puiſque vos bienfaits l'ont permis, & que ma fortune le veut ainſi; Que perſonne de vous ne s'imagine que je ſois venu en cette aſſemblée comme ſi j'avois oublié la condition où je ſuis reduit. La neceſſité des affaires, & le peril qui menace déja le Public, doit obliger tout le monde de venir propoſer icy ce qu'il jugera le meilleur dans l'extremité où l'on ſe trouve. Quand ſera-ce donc, Meſſieurs, que je pourray reconnoiſtre les plaiſirs que*

vous

vous m'avez faits, ſi je laiſſe échaper l'occaſion qui s'en preſente? Et quand pourray-je vous rendre ſervice, & quand aurez-vous beſoin de moy, ſi ce n'eſt dans la guerre? C'eſt par elle, c'eſt par cette ſcience des grands hommes que je me ſuis rendu grand dans mon Pays, & que j'y ſuis demeuré debout; & ayant eſté invincible parmy les armes, & dans la guerre, j'ay eſté chaſſé durant la paix par des Citoyens ingrats & méconnoiſſans. Enfin, Meſſieurs, la fortune vous offre aujourd'hui l'occaſion de reconnoiſtre abondamment les plaiſirs que vous avez autrefois receus du Peuple Romain, & dont il vous ſouvient aſſez, ſans qu'il ſoit beſoin de vous en rafraiſchir la memoire; Et outre cela, Meſſieurs, elle offre encore à voſtre Ville & l'avantage & la gloire d'avoir ſurmonté l'ennemy commun. Veritablement ce Peuple, (Les Gaulois,) qui ſe répand comme vous voyez, en de grandes troupes, à receu de la Nature de grands corps & de grands courages, mais elle lui a refuſé la fermeté & la conſtance. C'eſt ce qui eſt cauſe auſſi qu'il apporte dans les combats plus de terreur que de force, & la calamité de Rome vous en peut rendre témoignage, puiſque de la forteresse & du Capitole une poignée de ſoldats a peu leur faire reſiſtance. Déja ennuyez d'un ſiege, ils ſe retirent & ſe diſſipent, ils courent ſans conduite & ſans ordre parmy les champs; & lors qu'ils ſe ſont remplis avec avidité & de vin & de viande, ils s'endorment comme des beſtes où la nuit les ſurprend, ſans ſe retrancher, ſans faire des logemens, ſans poſer ny des ſentilles, ny des corps de garde; Mais s'ils ſont negligens d'eux-mêmes, ils ſont aujourd'hui plus aveugles & plus negligens que de couſtume par le bon ſuccez de leurs affaires. Si vous avez donc envie de defendre vos murailles, & de ne pas endurer que ce Pays devienne Gaulois, prenez les armes ſur la premiere garde de la nuit, & ſuivez-moi au plus grand nombre que vous pourrez, vous n'aurez point d'autre peine que de les tailler en pieces; & je vous menerai non pas au combat, mais à une victoire aſſeurée. Si je ne les mets entre vos mains chargez de vin & de ſommeil, pour les égorger comme des bêtes je ne veux pas qu'on me tienne mieux dans Ardée que l'on m'a traité dans Rome. Ceux qui vouloient du bien à Camillus, & ceux qui ne l'aimoient pas, étoient egalement perſuadez qu'il

eſtoit

étoit le plus grand Capitaine de ce tems-là ; c'eſt pourquoi, lors qu'on fut ſorty du conſeil, on ſe mit en eſtat d'aller à la guerre, chacun prit garde quand la trompette ſonneroit, & auſſi-tôt qu'on l'eut entenduë, on ſe rendit aux portes de la Ville au commencement de la nuit, afin de ſuivre Camillus. Ils ne furent pas loin des murailles, qu'ils trouverent, comme on leur avoit dit, le camp des Gaulois ſans retranchemens, & ſans gardes, & auſſi-tôſt ils ſe jetterent dedans avec de grands cris. Il n'y eut nulle part ny combat ny reſiſtance, mais comme on les trouva deſarmez & enſevelis dans le vin, on en fit un grand carnage. Neantmoins le bruit & l'épouvante réveillerent les derniers ; & parce qu'ils ne ſçavoient pas la cauſe de cette alarme, ils prirent en même tems la fuite, & quelques-uns ſans y penſer ſe vinrent jetter entre les mains de leurs ennemis. La plus grande partie s'enfuit dans les terres des Antiates, où les payſans les pourſuivirent, & les taillerent en pieces. On défit tout de même aux environs de Veies les Toſcans, qui eurent ſi peu de ſentiment & de compaſſion de voir une Ville qui leur étoit voiſine preſque depuis quatre cens ans, miſerablement ruïnée par un ennemi inconnu, qu'ils vinrent faire des courſes en ce même tems dans les terres de Rome ; & aprés en avoir emporté un grand butin, ils eurent encore deſſein d'aller aſſieger la Ville de Veies, le dernier ſecours & la derniere eſperance du nom Romain. Les ſoldats Romains qui s'y étoient retirez, ayant veu tout ce que les Toſcans avoient fait dans la campagne, qu'ils s'étoient répandus de part & d'autre, qu'en ſuite ils s'étoient ralliez en un corps, qu'ils faiſoient aller leur butin devant eux, & enfin qu'ils étoient venus camper aſſez proche de Veies, eurent d'abord quelques ſentimens de douleur de ſe voir ſi malheureux, mais auſſi-tôſt cette douleur ſe convertit en une juſte colere de ſe voir expoſez au meſpris des Toſcans, dont ils avoient deſtourné les Gaulois pour les attirer ſur eux-meſmes. Ainſi à peine ſe pûrent-ils empeſcher de ſortir auſſi-tôſt ſur les Toſcans ; & ſans doute ils euſſent ſuivy l'impetuoſité qui les pouſſoit, ſi Ceditius qu'ils avoient eux-meſ-

mes

mes choiſi pour leur commander, ne les euſt retenus juſqu'à la nuit. Il ne manqua à cette entrepriſe pour eſtre comparée à l'autre, qu'un Chef qui reſſemblaſt à Camillus; car tout le reſte fut executé avec un même ordre, & avec un même evenement. Davantage, ayant pris pour guide deux priſonniers qu'ils avoient épargnez du maſſacre de la nuit precedente, ils allerent vers les Salines, attaquerent à l'imporvu la nuit d'aprés une troupe de Toſcans avec un plus grand carnage, & s'en retournerent enſuite à Veies triomphans & glorieux de cette double victoire. Cependant, le ſiege de la forteresſe de Rome ne ſe continuoit pas avec la même ardeur qu'on l'avoit commencé, & l'on ne faiſoit rien de part & d'autre. Les Gaulois prenoient garde ſeulement que perſonne ne ſortiſt de la forteresſe, lors qu'un jeune homme Romain ravit d'admiration & les Citoyens & les ennemis. Il eſtoit ordonné que les Fabiens feroient tous les ans un ſacrifice ſur le Mont-Quirinal, de ſorte que C. Fabius Dorſuo, veſtu comme les Gabiniens, deſcendit du Capitole portant entre ſes mains ce qui eſtoit neceſſaire pour ce ſacrifice, paſſa au travers des corps de garde des ennemis, & ſans s'émouvoir de tout ce qu'ils pûrent lui dire pour l'épouvanter, il monta ſur le Mont-Quirinal. Il y fit le ſacrifice avec toutes les ceremonies requiſes, & aprés qu'il l'eut achevé il revint par le même chemin, d'un même pas, & d'un même viſage, aiant confiance que les Dieux, dont il avoit préferé le ſervice à la mort, lui ſeroient propices & favorables. Ainſi il remonta au Capitole ſans avoir receu aucune injure, ſoit que les Gaulois eſtonnez d'une hardieſſe ſi merveilleuſe, fuſſent demeurez comme dans une ſuſpenſion des fonctions de l'ame & du corps, ſoit qu'ils fuſſent touchez par le reſpect de la religion, dont ils ont toûjours été grands & devots obſervateurs. Durant ce tems-là le courage & les forces s'augmenterent dans Veies de jour en jour; Car non ſeulement les Romains, qui, aprés la perte de la bataille & la priſe de la Ville s'étoient écartez de part & d'autre, s'y venoient rendre de tous côtez, mais il y vint encore du Latium quantité de volontaires

res afin d'avoir part au butin. Enfin on voyoit bien qu'o avoit déja aſſez de forces pour recouvrer la Patrie, & l retirer des mains des ennemis, & il manquoit ſeulemen un Chef à un corps ſi puiſſant & ſi vigoureux. Le lieu o l'on eſtoit faiſoit aſſez ſouvenir de Camillus, & la plû part des gens de guerre qui avoient heureuſement combattu ſous ſa conduite, en renouvelloient aſſez la memoire. Ceditius meſme dit alors, qu'aucun des Dieux & de hommes ne luy oſteroit pas le commandement avant qu'il ſe le fût oſté lui-meſme, & qu'encore qu'il ſe ſouvinſt de ſon rang, il demandoit lui-meſme un General. Ainſi il fut reſolu du conſentement de tout le monde, qu'on rappelleroit d'Ardée Camillus, mais qu'on en auroit premierement l'avis du Senat qui eſtoit à Rome: Tant on eſtoit curieux en ce tems-là, & meſme parmy les calamitez publiques, & dans le deſeſpoir de toutes choſes, d'obſerver les bienſeances, & de ne rien faire contre le devoir & le reſpect. Or il faloit paſſer avec un extrême danger parmy les gardes & les ſentinelles des ennemis; & neantmoins Pontius Cominius jeune homme hardy & courageux, s'offrit à faire un voyage où il y avoit tant de peril. Il ſe laiſſe donc aller ſur le Tibre, ſouſtenu ſeulement par des écorces d'arbre, & par ce moyen il fut porté juſques dans la Ville, où par un rocher qui n'eſtoit pas gardé par les ennemis, à cauſe qu'il ſembloit inacceſſible, il monta dans le Capitole. Auſſi toſt qu'il y fut arrivé, on le mena devant les Magiſtrats, à qui il expoſa les ordres dont l'Armée l'avoit chargé. Et le Senat ayant ordonné que Camillus rappellé d'exil par les ſuffrages des Curies, fuſt ſur le champ créé Dictateur du conſentement du Peuple Romain, & que les ſoldats euſſent le General qu'ils demandoient, Pontius Cominius s'en retourna à Veies avec cette ordonnance du Senat. On envoya en même tems des deputez à Ardée qui ramenerent Camillus; ou pluſtoſt, ce que je trouve plus vray ſemblable, il ne partit point d'Ardée qu'il n'euſt eſté aſſeuré que le Peuple avoit ordonné qu'on le rappellaſt, parce que ſans cette condition il ne luy eſtoit pas permis de changer de lieu,

lieu, ny de prendre aucune authorité dans l'armée avant que d'eſtre nommé Dictateur. Son rappel fut donc ordonné par les Curies, & il fut nommé Dictateur en ſon abſence. Tandis que ces choſes ſe faiſoient à Veies, la forteresſe de Rome & le Capitole furent en un peril extréme. Car ſoit que les Gaulois euſſent remarqué des veſtiges d'homme à l'endroit par où Pontius étoit monté, ſoit qu'ils euſſent trouvé d'eux-meſmes par le rocher de Carpente, un chemin plus facile; quoi qu'il en ſoit, durant une nuit qui n'eſtoit pas entierement obſcure, ils envoyerent premierement un de leurs gens ſans armes pour ſonder le chemin; & puis luy ayant donné ſes armes, & s'aydant les uns les autres où le chemin eſtoit plus faſcheux, ils ſe ſouſleverent le mieux qu'ils pûrent ſelon la difficulté du lieu, & monterent enfin juſqu'en haut avec tant d'adreſſe & de ſilence, que non ſeulement les gardes ne s'en apperceurent point, mais meſmes les chiens qui ſont les plus vigilans de tous les animaux, & les plus faciles à réveiller au moindre bruit de la nuit; Il n'y eut que des oyes que les ennemis ne pûrent tromper. Bien que la neceſſité des vivres fuſt grande, on les gardoit neantmoins dans le Capitole, parce qu'elles étoient conſacrées à Junon; & en effet, elles furent cauſe du ſalut des aſſiegez, & de la conſervation de la Place. Car M. Manlius qui avoit eſté Conſul trois ans auparavant, homme ſçavant dans la guerre, s'eſtant éveillé à leurs cris, & aux battemens de leurs aiſles, prit auſſi-toſt les armes, & les fit prendre à tous les autres. Tandis que tout le monde eſtoit en alarme, il pouſſa de ſon bouclier un Gaulois qui eſtoit déja monté, & le precipita du haut en bas. Sa cheute eſtonna ſes compagnons, à qui l'épouvante fit quitter les armes, & comme ils vouloient ſe prendre aux rochers pour deſcendre plus facilement, Manlius les abattit, & les tua. En même tems le Romains ſe raſſeurant, s'aſſemblent par troupes; & à coups de traits & de pierres repouſſent les ennemis, de ſorte que tous ceux qui etoient déja montez tomberent les uns ſur les autres, comme dans un precipice. Le bruit eſtent appaiſé, on

paſſa en repos le reſte de la nuit, autant que le pouvoit permettre le danger d'où l'on ſortoit, car on ſe le remettoit ſans ceſſe devant l'eſprit & devant les yeux. Le jour ne fut pas ſi-toſt levé, qu'on fit appeller les ſoldats au ſon de la trompette devant les Tribuns, car c'étoit là qu'on devoit diſtribuer les recompenſes ou les peines aux bonnes ou aux mauvaiſes actions. Premierement, Manlius y fut loüé pour ſa vertu, (*Il fut depuis precipité du Capitole, pour avoir voulu ſe faire Roi*) & glorieuſement recompenſé, non pas ſeulement par les Tribuns militaires, mais du conſentement de tous les ſoldats, qui lui porterent dans ſa maiſon qui étoit dans la forteresſe, chacun une demi-livre de bled, & une quarte de vin. Veritablement cela ſemblera peu de choſe, mais la neceſſité ou l'on étoit rendit cette recompenſe conſiderable, & témoigna l'affection que tout le monde avoit pour lui, puiſque chacun ſe privant de ſa nourriture, donnoit à la gloire d'un ſeul ce qu'il retranchoit à ſon corps & à ſes preſſantes neceſſitez. Aprés cela, on fit venir les gardes qui étoient à l'endroit par où l'ennemi étoit monté; Et bien que Q. Sulpitius Tribun militaire eût proteſté de les faire tous punir ſuivant les loix de la guerre, neantmoins comme il vid que tous les ſoldats en murmuroient, & que d'une commune voix ils rejetterent la faute ſur un ſeul, l'apprehenſion l'empeſcha de mal-traiter tous les autres, & d'un conſentement univerſel, celui qui étoit veritablement coupable fut precipité du rocher. Depuis on commença de part & d'autre à faire meilleure garde qu'auparavant; les Gaulois, parce qu'ils avoient ouï dire qu'il y avoit commerce entre Rome & Veies; & les Romains par le ſouvenir d'une nuit ſi funeſte & ſi dangereuſe. Mais la neceſſité des vivres preſſoit les uns & les autres plus que tous les autres maux & d'un ſiege, & de la guerre. D'ailleurs, la peſte ſe mit parmi les Gaulois, comme étant campez entre des montagnes, en un lieu bas, & étouffé par les embraſemens de la Ville, où le moindre vent portoit de la poudre & de la cendre, & qui étoit toûjours rempli de chaudes vapeurs, que ce Peuple accoûtumé à l'humidité & à la froi-

froidure, ne pouvoit endurer ; de ſorte qu'il en mourut un grand nombre par les maladies qui ſe répandirent dans leur armée, ainſi que dans un troupeau de beſtail. Comme ils étoient pareſſeux d'enterrer leurs morts, ils les mettoient en monceaux, & les brûloient, & depuis ce lieu fut appellé d'un nom remarquable, le Cimetiere des Gaulois. Enſuite ils firent tréve avec les Romains, les uns & les autres ſe parloient par la permiſſion de leurs Generaux.

17. Or parce que durant ce tems-là les Gaulois reprochoient ſouvent aux Romains la neceſſité où ils étoient, & les excitoient de ſe rendre par cette raiſon, on dit que pour ôter cette opinion, on jetta des pains de pluſieurs endroits du Capitole dans les corps de garde des ennemis. Mais quoi que l'on puſt faire, enfin le tems étoit venu qu'on ne pouvoit plus diſſimuler, ni ſouffrir la famine où l'on étoit reduit dans le Capitole. C'eſt pourquoi le Dictateur leva lui-même dans Ardée des gens de guerre, commanda à L. Valerius General de la Cavalerie, de lui amener les troupes qui étoient à Veies, & ſe mit en état d'aller à forces égales aſſaillir les ennemis. Cependant, ceux qui étoient dans le Capitole, abatus par les fatigues, & laſſez des veilles continuelles qu'ils étoient obligez de faire, apres avoir ſurmonté tous les maux que les hommes peuvent ſouffrir, ne pûrent ſurmonter la faim, qui étoit le ſeul ennemi que la nature ne permettoit pas de vaincre. Ainſi aiant long-tems regardé ſi le ſecours du Dictateur ne paroîtroit point ; enfin pour dernier malheur, l'eſperance leur manqua avecque les vivres. Ils étoient donc devenus ſi foibles, que quand il faloit aller en garde ils ſuccomboient ſous la peſanteur de leurs armes, c'eſt pourquoi ils reſolurent de ſe rendre, ou de ſe racheter à quelque condition que ce fuſt ; veu même que les Gaulois faiſoient aſſez clairement connoiſtre qu'ils abandonneroient ce ſiege pour peu de choſe. Alors le Senat s'étant aſſemblé, l'on donna ordre aux Tribuns militaires de traiter avec les Gaulois ; de ſorte que Q. Sulpitius parla à Brennus leur General, & il fut accordé qu'on

donneroit mille livres d'or pesant pour la delivrance d'un Peuple qui devoit bien-tost commander à toutes les Nations de la terre. Mais on ajousta une lascheté à une chose si honteuse, les poids que les Gaulois apporterent étoient faux, & comme le Tribun ne vouloit pas les recevoir, le Gaulois insolent mit encore son espée dans la balance, & dit cette parole qui fut insupportable aux Romains, *Mal & douleur pour les vaincus.*

18. Mais les Dieux & les hommes ne permirent pas que les Romains vescussent avec la honte d'avoir esté rachceptez. Car leur differend fut cause, qu'avant qu'on eust payé ce prix honteux de la liberté de Rome, & qu'on eust achevé de peser l'or, on vid arriver le Dictateur, qui commanda d'abord qu'on remportast cet or, & que les Gaulois se retirassent; mais ils n'en voulurent rien faire. Et lors qu'ils lui eurent dit qu'ils avoient traité, il leur répondit que ce traité n'avoit pas été fait legitimement, puis qu'il avoit esté fait sans son ordre, par un moindre Magistrat que luy, depuis qu'il avoit esté créé Dictateur. En même tems il dit aux Gaulois qu'il faloit combattre, & commanda à ses gens de mettre leurs hardes en un monceau, de prendre les armes, & de recouvrer la Patrie non pas avec de l'or mais avec le fer à la main, ayant devant les yeux les Temples, leurs femmes, leurs enfans, la Patrie horriblement desolée par les calamitez de la guerre, & enfin toutes les choses qu'on est obligé de defendre & de vanger. Aprés cela, il met son Armée en bataille selon que le permettoit le lieu, parmy les ruïnes d'une Ville à demy destruite, & dont la situation étoit haute & basse; & pourveut en mesme tems à toutes les autres choses que la science de la guerre pouvoit rendre utiles & avantageuses aux siens. Les Gaulois estonnez de ce changement, prennent les armes, & se jettent sur les Romains avec plus d'impetuosité que de prudence; Mais la fortune avoit déja changé de party, & la puissance des Dieux favorisant les conseils humains, se déclaroit déja pour Rome. Ainsi dés le premier choc les Gaulois furent mis en fuite aussi facilement, qu'ils avoient

avoient vaincu prés d'Allie. Ils ſe retirerent donc environ à trois lieuës de Rome, ſur le chemin de Gabies, où ils furent encore défaits avec quelque forme de bataille, ſous la conduite du meſme Camillus. On les tailla tous en pieces, on prit tout leur bagage & leur camp, & à peine en demeura-t-il un ſeul pour porter la nouvelle de leur défaite.

19. Aprés que le Dictateur eut recouvré la Patrie, il retourna à la Ville, & y entra en triomphe; & comme les ſoldats ont accouſtumé de dire en pareille occaſion tout ce qui leur vient en la penſée, ils le nommerent juſtement le ſecond Romulus, Pere de la Patrie, & le ſecond Fondateur de Rome. Mais s'il ſauva ſon Pais durant la guerre, on peut dire ſans doute qu'il le ſauva auſſi durant la paix, lors qu'il empeſcha de tranſporter Rome à Veies. Car les Tribuns preſſoient fortement ſur ce ſujet, dautant qu'il n'y avoit preſque plus de Rome, ayant eſté preſque bruſlée, & d'ailleurs, le Peuple monſtroit plus d'inclination à ſuivre leurs conſeils qu'à demeurer dans la ville. Cela fut cauſe que Camillus ne ſe dépoüilla pas de la Dictature aprés ſon triomphe, & que le Senat le pria de ne pas quitter la conduite de la Republique dans l'eſtat douteux où elle eſtoit. Comme il eſtoit devot & pieux il parla premierement de ce qui concernoit les Dieux, & il fut ordonné par le Senat; Que parce que les Temples avoient eté occupez & pollus par les ennemis, ils ſeroient purgez & dediez de nouveau, & que les Duumvirs chercheroient dans les livres des Sybilles, cette forme de purgation; Que l'on feroit alliance au nom du Public avec les habitans de Cere, parce qu'ils avoient receu dans leur Ville les ſaintes Reliques & les Preſtres du Peuple Romain, & que par les bons offices qu'on avoit receus de ce Peuple, le ſervice divin, & l'honneur qu'on doit aux Dieux n'avoit point été diſcontinué; Que les Jeux Capitolins ſeroient celebrez, parce que Jupiter avoit defendu ſon ſiege, & la forteresſe du Peuple Romain, dans une ſi preſſante extremité; & que pour ce ſujet M. Furius Camillus Dictateur eſtabliroit une ſocieté (*Confrairie*,)

de perſonnes qui demeureroient dans la forteresſe & dans le Capitole, on parla auſſi de propicier cette voix nocturne qui avoit annoncé le malheur avant la guerre des Gaulois, & qui avoit été negligée, & l'on ordonna de lui bâtir un Temple dans la ruë nouvelle, ſous le nom de Locutius. Tout l'or qu'on avoit repris ſur les Gaulois, & celui qu'on avoit tiré des autres Temples, & qu'on avoit apporté dans la Chapelle ſecrete de Jupiter, fut conſacré à Jupiter même, & l'on ordonna qu'il ſeroit mis ſous ſon ſiege, parce qu'on ne ſe ſouvenoit pas bien des lieux où l'on l'avoit pris, & où il faloit le raporter. Déja la Religion & la pieté de la Ville avoient paru, en ce que n'y aiant pas aſſez d'or parmi le Public pour fournir aux Gaulois le prix dont on avoit convenu avec eux, on s'étoit ſervi de celui que les Dames Romaines avoient donné liberalement, pour ne pas toucher aux richeſſes ſaintes & ſacrées. On leur en fit de grands remercîmens; & pour leur faire un plus grand honneur, on voulut qu'aprés leur mort on leur fiſt des éloges funebres comme on faiſoit aux hommes.

20. Aprés qu'on eut donné ordre à ce qui concernoit les Dieux, & qu'on eut executé tout ce que le Senat pût ordonner ſur ce ſujet, les Tribuns plus que jamais ſolliciterent le Peuple de quitter les ruïnes d'une Ville déſolée, & d'aller habiter à Veies, qui étoit preſte à le recevoir. Alors Camillus ſuivi de tout le Senat, ſe preſenta à l'aſſemblée du Peuple, & lui parla en ces termes; *Mrs. les diſputes que nous avons avec les Tribuns du Peuple me ſont ſi inſupportables, que je n'ai point eu de plus douce conſolation dans mon exil que de me voir éloigné de ces bruits & de ces tumultes, tandis que j'ai veſcu dans Ardée. Et certes cela ſeulement euſt eſté cauſe que je ne fuſſe jamais revenu, ſi je n'euſſe été rappellé par un arreſt du Senat, & par une ordonnance du Peuple. Si vous me voiez donc aujourd'hui de retour, ce n'eſt pas un changement de volonté qui m'a obligé de revenir mais vos malheurs & vos infortunes. Car il s'agiſſoit en cette occaſion de reſtablir la Patrie & de la remettre comme en ſon ſiege, & non pas de me reſtablir dans la Patrie. Ainſi je me repoſerois encore, & je demeurerois dans le ſilence,*

ſileuce, ſi je n'entreprenois ce dernier combat pour les intereſts de la Patrie. Ce ne ſeroit qu'une honte aux autres de l'abandonner, tandis qu'ils ont de la force & de la vie pour la defendre, mais ce ſeroit à Camillus un crime & un parricide. Car pourquoi y ſommes-nous revenus? Pourquoi l'avons-nous retirée des mains des ennemis qui s'en étoient rendus les maiſtres, ſi aprés l'avoir reconquiſe, nous la voulons abandonner? Si lors que les Gaulois étoient vainqueurs, & que la Ville ſubjugée étoient reduite ſous leur puiſſance, les Dieux & les hommes ont conſervé le Capitole & la forteresſe, & y ſont toûjours demeurez; Maintenant que les Romains ſont vainqueurs, & qu'ils ont reconquis leur Ville, faut il abandonner la forteresſe & le Capitole, & que noſtre proſperité fuſſe plus de mal à noſtre Patrie que noſtre infortune & noſtre miſere? Certes quand les ceremonies & la religion, qui nous ont eſté données avec la ville comme de main en main, ſeroient vaines & ſans fondement; neantmoins le ſecours de quelque divinité à ſi manifeſtement éclaté parmy tant de troubles & de tempeſtes en faveur de cette ville, que j'eſtime que c'eſt aſſez pour oſter de l'eſprit des hommes le meſpris des choſes ſaintes. Conſiderez, je vous prie, les bons & les mauvais évenemens des années dernieres, vous remarquerez ſans doute qu'il n'eſt arrivé que des biens à ceux qui ont reſpecté les Dieux & qu'il n'eſt arrivé que des maux à ceux qui les ont mépriſez. En effet, Meſſieurs, combien la guerre de Veies a-t elle duré d'années, & combien y a-t-on ſouffert de travaux? A-t-on pû jamais la terminer avant que d'avoir fait écouler les grandes eaux du lac d'Albane, ſuivant les oracles & les avertiſſement des Dieux; Mais que dirons nous de l'infortune toute nouvelle de nôtre ville? Elle n'eſt pas arrivée avant que d'avoir mépriſé cette voix deſcenduë du Ciel, qui nous avertiſſoit de l'arrivée des Gaulois, n'y avant que le droit des gens euſt été violé par nos deputez, & qu'au lieu de le vanger comme nous y étions obligez, nous l'ayons negligé nous-mêmes avec le même mépris que nous avons eu pour les Dieux. C'eſt ce qui eſt cauſe que nous avons eſté vaincus, que nous avons eſté captifs, que nous avons eſté rachetez, & nous avons eſté punis avec tant de rigueur & de juſtice, par les Dieux, & par les hommes,

afin que nous ſervissions d'exemple à tout le reſte de la terre. Enfin il a falu que les malheurs nous aient remis en memoire le reſpect de la religion. Nous nous ſommes retirez dans le Capitole comme dans le ſiege & dans le ſein de Jupiter & nous y avons eu recours aux Dieux. Durant qu'on ruinoit nos biens, nous avons caché ſous terre une partie des choſes ſaintes, & nous avons envoié l'autre dans les Villes prochaines; afin que les enuemis n'en euſſent point de connoiſſance, & bien que nous fuſſions abandonnez des Dieux & des hommes, nous n'avons pas abandonné le culte des Dieux. Auſſi les Dieux favorables nous ont rendu la Patrie, nous ont rendu la victoire, & cette glorieuſe & ancienne reputation que nous avions miſerablement perduë. Mais ils ont confondu nos ennemis, que l'avarice aveugloit juſqu'à violer leur foi pour un peu d'or, & ont détourné ſur eux l'épouvante, la deſolation & le carnage. Puiſque vous voiez donc maintenant parmi les choſes humaines de ſi grands exemples de ce que peut le reſpect ou le mépris qu'on a pour les Dieux, à quel crime, Mrs. vous allez-vous abandonner, vous qui ne ſortez qu'à peine de l'épouvantable naufrage de voſtre derniere faute, & de vôtre derniere infortune? Nous avons une Ville fondée avec toutes les ceremonies, avec tous les bons Auſpices que l'on ſe peut imaginer. Elle n'a point de lieu qui ne ſoit rempli de quelque ſainteté & de quelques Dieux. Les jours ordonnez pour les ſacrifices n'y ſont pas plus diſtinctement établis que les lieux deſtinez pour les celebrer. Quoi, Mrs. vous abandonnerez tous ces Dieux, & publics & domeſtiques? Combien cette action que vous voulez faire ſera-t-elle differente & de l'action genereuſe du jeune & courageux Fabius, qui nagueres durant que la forteresſe étoit aſſiegée, ne vous donna pas moins d'admiration qu'aux ennemis lors qu'il deſcendit du Capitole, & qu'il paſſa au travers des Gaulois en armes pour aller ſur le mont Quirinal faire le ſacrifice que ceux de ſa Maiſon y font tous les ans. On n'a pas voulu durant la guerre diſcontinuer des ſacrifices particuliers à une Maiſon, & vous voulez en tems de paix abandonner les ſacrifices publics, & les Dieux protecteurs de Rome; & que les Pontifes & les Preſtres aient moins de ſoin & de paſſion pour les ceremonies publiques qu'un par-

particulier n'en a eu pour un ſacrifice de ſa Maiſon. Peut-être que quelqu'un dira ou que nous les celebrerons à Veies, ou que de là nous envoierons ici nos Preſtres pour les celebrer. Comme l'une & l'autre ne ſe peut faire ſans apporter du deſordre & de la confuſion dans nos ceremonies. Mais pour ne point parler en particulier de tous nos ſacrifices, ni de tous les Dieux que nous adorons. Peut-on dans le grand feſtin de Jupiter dreſſer ſon lit & ſa table autre part qu'au Capitole? Que diray-je du feu éternel de Veſta, que diray-je de ſon image qui eſt gardée dans ce Temple comme le gage & l'aſſeurance de nôtre Empire? Que diray-je de vos ſacrez boucliers, ô Mars, ô Pere Quirinus, voulez vous qu'on depoſe en un lieu profane ces ſaintes reliques, dont quelques-unes ſont auſſi anciennes que cette Ville, & les autres plus anciennes? Mais conſiderez, Meſſieurs, combien il y a de difference entre nous & nos Anceſtres. Ils nous ont laiſſé quelques ſacrifices à celebrer ſur le mont Albane, & dans la Ville de Lavinium, ils ont fait ſcrupule de tranſporter à Rome les ceremonies des Villes ennemies. Pourrons-nous donc ſans crime tranſporter les noſtres à Veies qui nous a toûjours été ennemie? Reſſouvenez-vous, je vous prie, que toutes les fois qu'on renouvelle des ſacrifices, il eſt bien difficile de n'y pas omettre, par negligence ou par accident, quelque choſe des ceremonies que nos Peres obſervoient. Depuis peu, Meſſieurs, aprés le prodige du lac d'Albane; Qui a donné du ſecours à la Republique travaillée de la longueur de la guerre de Veies, ſi ce n'eſt le reſtabliſſement des choſes ſaintes, & le renouvellement des Auſpices? Mais comme nous reſſouvenant de la pieté de nos anceſtres, n'avons nous pas tranſporté à Rome des Dieux eſtranzers, & n'y en avons-nous pas eſtably de nouveaux? Junon Reyne a eſté nagueres amenée de Veies. Combien le jour que nous la receumes ſur l'Aventin, fut-il celebre, & éclatant par le grand zele des Dames Romaines? Nous avons voulu qu'on bâtiſt un Temple à Locutius, à cauſe de cette voix celeſte qui fut oüye en la rue nouvelle; nous avons ajoûté aux autres ceremonies les Jeux Capitolins, & par une ordonnance du Senat on a particulierement établi des perſonnes pour les celebrer; Qu'étoit il beſoin de faire toutes ces choſes, ſi nous avions reſolu de quitter Rome avec les Gaulois, ſi nous n'avons pas demeuré volontairement

dans le Capitole durant un ſiege de tant de mois? ſinous n'y avons eſté retenus que par la ſeule crainte que nous donnoient nos ennemis? Nous avons parlé juſqu'ici des choſes ſaintes, & des Temples; que dirons-nous maintenant des Preſtres? Le crime que vous commettriez ne ſe preſente-t-il pas à vôtre eſprit? Car les Veſtales ne ſçauroient avoir d'autre demeure que celle qu'elles n'ont quittée que par la priſe de Rome. Il n'eſt pas permis aux Preſtres de Jupiter de demeurer ſeulement une nuit hors de la ville, rendrez-vous ces Sacrificateurs Veiens, au lieu qu'il doivent eſtre Rom.? Et vous, ô grande Veſta, vous verrez-vous abandonnée par vos Religieuſes? & lors que le Preſtre de Jupiter demeurera hors de Rome, ne commettra-t-il pas autant de crimes qu'il paſſera de nuits hors de Rome, & ne rendra-t-il pas autant de fois la Republique criminelle? Mais toutes les autres choſes qui ſe font avec des ceremonies particulieres dans l'enceinte même de la Ville, ne ſeront-elles pas negligées & abandonnées entierement? Où les aſſemblées qui ſe font par Tribus pour ce qui concerne la guerre, ou celles qui ſe font par Centuries pour eréer les Conſuls & les Tribuns militaires, peuvent-elles eſtre faites legitimement, ſi elles ne ſe font pas aux lieux où l'on a accouſtumé de les tenir? Les ferons nous paſſer à Veies? ou quand il faudra faire des aſſemblées, le Peuple viendra-t-il exprés dans cette Ville deſerte, & abandonnée des Dieux & des hommes? Mais me peut-on dire, la neceſſité nous contraint de quitter Rome, devenuë inhabitable par les embraſemens & par les ruïnes, & d'aller habiter à Veies, où toutes choſes ſont entieres, ſans incommoder le Peuple déja pauvre & miſerable, ſans luy donner enfin la peine de rebaſtir une Ville. Je ne doute point, Meſſieurs, que vous ne connoiſſiez bien que cela n'eſt qu'un pretexte, & non pas une raiſon veritable. Car vous n'avez pas perdu la memoire, qu'avant l'arrivée des Gaulois, lors que la Ville eſtoit encore floriſſante, & que les edifices publics & privez eſtoient encore debout, on fit la même propoſition de s'aller eſtablir à Veies. Regardez donc, ô Tribuns du Peuple, quelle difference il y a entre voſtre opinion & la mienne. Vous eſtimez qu'encore qu'il ne fuſt pas juſte en ce temps là d'executer cette propoſition, c'eſt aujourd'huy une choſe neceſſaire. Mais pour moy, je ſuis d'une contraire opinion. Ne

vous

vous eſtonnez pas de ce que je dis, que vous n'ayez entendu ce que je veux dire. Quand il auroit fallu abandonner cette Ville, lors qu'elle étoit glorieuſe & triomphante, certes je ne croirois pas qu'il la falluſt abandonner maintenant qu'elle eſt ruïnée. En effet, la victoire eût eſté en ce tems-là une raiſon bien forte, & ſans doute bien glorieuſe pour nous & pour nôtre poſterité d'aller habiter une Ville que nous avions conquiſe par les armes. Mais aujourd'huy cette tranſmigration ſera pour nous honteuſe & funeſte, & glorieuſe pour les Gaulois. Car enfin on ne croira pas que nous ayons quitté noſtre Patrie victorieux & triomphans; mais que nous avons eſté vaincus, & que nous l'avons perduë par nôtre défaite. N'aura-t-on pas ſujet de croire que nôtre déroute près d'Allie, que la priſe de cette ville, que le ſiege du Capitole nous auront impoſé cette neceſſité cruelle d'abandonner nos Dieux domeſtiques, afin de prendre la fuite, & de nous bannir d'un lieu que nous n'avons pû defendre. Donc les Gaulois auront peu ruïner Rome, & les Romains teſmoigneront qu'ils ne ſçauroient la reſtablir! Que vous reſte-t-il maintenant à faire, ſinon que vous enduriez qu'ils reviennent avec de nouvelles troupes (car ils ſont en ſi grand nombre, qu'à peine le put-on imaginer,) ils s'eſtabliſſent dans cette Ville qu'ils ont priſe par leur courage, & que vôtre laſcheté leur a laiſſée? Mais je veux que les Gaulois ayent perdu cette eſperance, ſi les Eques & les Volſques vos anciens ennemis entreprennent de paſſer dans Rome, permettrez vous qu'ils ſoient Romains, & que l'on vous appelle Veiens? N'aymeriez-vous pas mieux que Rome fuſt pour vous un deſert & une ſolitude, qu'une Ville de vos ennemis? Il m'eſt impoſſible de dire lequel eſt le plus honteux, le plus deteſtable & le plus horrible. Eſtes-vous donc reſolus de commettre un ſi grand crime, & de recevoir cette infamie par la ſeule negligence de rebaſtir voſtre Ville? Si l'on ne peut faire dans Rome une maiſon plus forte & plus grande que la Cabanne de noſtre Fondateur, ne vaut-il pas mieux habiter en de ſemblables demeures comme des Bergers & des Païſans, parmi nos Dieux domeſtiques, que de s'en aller en exil aux yeux de tout l'Univers? Nos Anceſtres qui n'eſtoient que des Bergers, & qui de divers endroits ſont venus en cét endroit, n'y ayant trouvé que des bois & des mar[illegible] n'ont pas laiſſé d'y baſtir une

Ville en peu de tems; & nous apprehenderons de la rebaſtir, quand nous voyons encore debout & la forteresſe, & le Capitole, & les Temples des Dieux immortels; nous refuſerons de faire tous enſemble dans un embraſement general, ce que feroit chacun de nous, ſi ſa maiſon étoit brûlée! Quoy, Meſſieurs, ſi le feu s'eſtoit mis dans Veies ou par trahiſon, ou par accident, & que la flame reſpanduë par le vent, comme cela peut arriver, euſt conſumé une grande partie de la Ville, nous retirerions-nous ou à Fidenes, ou à Gabies, ou chercherions-nous quelque autre Ville afin de nous y refugier? Noſtre Patrie, & cette terre que nous appellons noſtre mere, aura donc ſi peu de puiſſance qu'elle ne pourra nous retenir & la tendreſſe & l'amour que nous avons pour la Patrie, s'attachera ſeulement à la ſuperficie, à des pierres, & à des ſolives! Pour moi, je vous confeſſeray (encore qu'il me ſouvienne pluſtoſt de mon malheur, que de l'injure que vous m'avez faite) que tandis que j'eſtois abſent, toutes les fois que la Patrie ſe preſentoit dans mon eſprit, en meſme tems ces montagnes, ces plaines, le Tibre, ce païs que j'avois accouſtumé de voir, cét air que j'ay reſpiré en naiſſant, & dans lequel j'ay été nourry, ſe repreſentoient à mes yeux. Que toutes ces choſes, Meſſieurs, faſſent naiſtre dans vos ames de la tendreſſe, & qu'elles vous obligent par amour de demeurer en ce lieu, plûtôt que de mourir de regret de les avoir abandonnées. Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Dieux & les hommes choiſirent cét endroit pour y baſtir cette Ville. Nous y avons des montagnes fort ſaines & une riviere commode pour faire aiſément deſcendre tout ce qui vient de la terre, & faire monter tout de même ce qui nous vient de la mer. En effet, la mer en eſt aſſez proche pour lui donner ſes commoditez, mais elle en eſt aſſez éloignée pour la tenir à couvert des perils & des pertes où ſont expoſez les lieux maritimes, par les vaiſſeaux eſtrangers. Enfin c'eſt le cœur & le milieu de l'Italie, & l'endroit le plus propre que l'on ſe puiſſe imaginer pour y voir fleurir une grande Ville. La grandeur de celle-ci en eſt ſans doute un témoignage. Car il n'y a que trois cens ſoixante cinq ans qu'elle fut fondée, & durant ce tems-là, Mrs., vous avez preſque toûjours eu des guerres contre des Peuples puiſſans, & que l'antiquité avoit établis.

Ce-

Cependant, pour ne point parler de tous ces Peuples, ni les Volsques unis avec les Eques, ni toute la Toscane ensemble, cette contrée si puissante sur la mer & sur la terre, & qui occupe entre les deux mers toute la largeur de l'Italie, n'a peu jamais vous égaler par la force & par les armes. Cela estant ainsi, Mrs., quelle raison auriez-vous de chercher une autre ville, aprés avoir éprouvé les avantages de cette ville? Bien que vôtre courage & vostre vertu puissent passer autre part, il ne faut pas que vous croyiez que la fortune de ce lieu puisse estre transportée ailleurs. Ici s'esleve le Capitole, où une teste d'homme ayant autrefois esté trouvée, il fut respondu en sa faveur, Que le Chef & l'Empire souverain du Monde y seroit un jour estably. Ici, lorsque suivant les ceremonies ordinaires on voulut oster les autres Temples, la Deesse de la Jeunesse & le Dieu Terme ne voulurent pas endurer qu'on les fist sortir de leur place; dequoy nos Ancestres se rejoüirent, & tirerent un heureux presage. Ici l'on garde les feux de Vesta, & les boucliers tombez du Ciel. Ici tous les Dieux vous seront favorables, si vous avez le courage d'y demeurer. On dit que Camillus toucha le Peuple par ce discours, & particulierement par les choses qui concernoient la religion.

2. Mais ce ne fut qu'une parole qui fut dite bien à propos, qui conclut toute cette affaire, dont on estoit encore en doute. Car comme quelque tems aprés le Senat se fut assemblé pour ce sujet dans la Cour Hostilie, & que quelques gens de guerre qui revenoient de garde passoient par hazard dans la grande Place, un des Capitaines cria à celui qui portoit l'enseigne, Arreste, & plante ici ton enseigne, nous y demeurerons commodément. Le Senat qui entendit cette voix sortit aussi-tost en foule, & dit tout haut qu'il acceptoit le presage de cette parole, & en même tems le Peuple qui accourut y donna son consentement. Ainsi la proposition de changer de lieu fut entierement estouffee, & l'on recommença à bastir de tous costez. La tuile fut donnée aux dépens du Public; l'on permit à tout le monde de prendre des pierres & des materiaux par tout où l'on en pourroit trouver, pourveu qu'on donnast caution d'achever les maisons dans

cette

cette année. Chacun baſtit en la premiere place qu'il trouva vuide, ſans diſcerner ſon fonds de celui d'autruy, & la haſte que l'on eut, fut cauſe qu'on ne ſongea pas à prendre les allignemens, & à bien dreſſer les ruës; que les eſgouts qui au commencement eſtoient conduits par les lieux publics, paſſent aujourd'hui par les maiſons particulieres & que Rome eſt baſtie de telle ſorte, qu'elle reſſemble pluſtoſt à une confuſion de maiſons qu'à une Ville.

LES

LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE SIXIE'ME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. CE Livre contient les heureux ſuccez contre les Eques, les Volſques, & les Toſcans.
2. On ajouſte quatre Tribus aux vieilles; la Stellatine, la Sabatine, la Pomantine, la Narnienſe.
3. Marcus Manlius qui avoit defendu le Capitole contre les Gaulois, eſt precipité de la roche Tarpeyenne pour avoir eſté convaincu d'aſpirer à la Royauté; & pour une note d'infamie, il eſt ordonné par un Arreſt du Senat, que pas un de la Maiſon des Manliens ne prendra à l'avenir le nom de Marcus.
4. C. Licinius, & L. Sextius, Tribuns du Peuple, propoſent que les Conſuls qui avoient toujours eſté Patriciens, ſoient pris auſſi du corps du Peuple: Et comme les meſmes Tribuns

buns avoient eſté ſeuls Magiſtrats durant l'eſpace de cinq ans, ils firent recevoir cette Loy malgré le Senat qui s'y oppoſoit.

5. *Ainſi L. Sextius fut le premier d'entre le Peuple qui fut creé Conſul. On fait une autre Loy par laquelle il eſt ordonné que perſonne ne pourroit poſſeder plus de cinq cens arpens de terre.*

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE SIXIE'ME.

J'Ai repreſenté dans les cinq Livres precedens tout ce que les Romains ont fait depuis la fondation de Rome juſqu'à ſa priſe, premierement ſous les Rois, & depuis ſous les Conſuls, ſous les Dictateurs, ſous les Decemvirs, & ſous les Tribuns militaires. J'ai parlé des guerres du dehors, & des ſeditions du dedans, qui ſont des choſes que leur Antiquité rend obſcures, & que nous ne pouvons bien connoiſtre, parce que nous les voions de trop loin, & que les lettres qui gardent ſeules facilement la memoire des actions de tous les ſiecles, étoient rares en ce tems-là. Dailleurs, s'il y en a eu quelque choſe dans les Livres des Pontifes, & dans les autres monumens ou publics, ou particuliers; tout ce qui auroit été capable de nous en donner quelque connoiſſance, a ſans doute été bruſlé dans l'embraſement de la Ville. Nous expoſerons deſormais avec plus de lumiere & de certitude, tout ce qui s'eſt fait durant la guerre & durant la paix, depuis la ſeconde origine de cet-

afin que nous ſervissions d'exemple à tout le reſte de la terre. Enfin il a fallu que les malheurs nous aient remis en memoire le reſpect de la religion. Nous nous ſommes retirez dans le Capitole comme dans le ſiege & dans le ſein de Jupiter & nous y avons eu recours aux Dieux. Durant qu'on ruinoit nos biens, nous avons caché ſous terre une partie des choſes ſaintes, & nous avons envoié l'autre dans les Villes prochaines; afin que les ennemis n'en euſſent point de connoiſſance, & bien que nous fuſſions abandonnez des Dieux & des hommes, nous n'avons pas abandonné le culte des Dieux. Auſſi les Dieux favorables nous ont rendu la Patrie, nous ont rendu la victoire, & cette glorieuſe & ancienne reputation que nous avions miſerablement perduë. Mais ils ont confondu nos ennemis, que l'avarice aveugloit juſqu'à violer leur foi pour un peu d'or, & ont détourné ſur eux l'épouvante, la deſolation & le carnage. Puiſque vous voiez donc maintenant parmi les choſes humaines de ſi grands exemples de ce que peut le reſpect ou le mépris qu'on a pour les Dieux, à quel crime, Mrs. vous allez-vous abandonner, vous qui ne ſortez qu'à peine de l'épouvantable naufrage de voſtre derniere faute, & de vôtre derniere infortune? Nous avons une Ville fondée avec toutes les ceremonies, avec tous les bons Auſpices que l'on ſe peut imaginer. Elle n'a point de lieu qui ne ſoit rempli de quelque ſainteté & de quelques Dieux. Les jours ordonnez pour les ſacrifices n'y ſont pas plus diſtinctement établis que les lieux deſtinez pour les celebrer. Quoi, Mrs. vous abandonnerez tous ces Dieux, & publics & domeſtiques? Combien cette action que vous voulez faire ſera-t-elle differente & de l'action genereuſe du jeune & courageux Fabius, qui nagueres durant que la forteresſe étoit aſſiegée, ne vous donna pas moins d'admiration qu'aux ennemis lors qu'il deſcendit du Capitole, & qu'il paſſa au travers des Gaulois en armes pour aller ſur le mont Quirinal faire le ſacrifice que ceux de ſa Maiſon y font tous les ans. On n'a pas voulu durant la guerre diſcontinuer des ſacrifices particuliers à une Maiſon, & vous voulez en tems de paix abandonner les ſacrifices publics, & les Dieux protecteurs de Rome; & que les Pontifes & les Preſtres aient moins de ſoin & de paſſion pour les ceremonies publiques qu'un par-

particulier n'en a eu pour un ſacrifice de ſa Maiſon. Peut être que quelqu'un dira ou que nous les celebrerons à Veies, ou que de là nous envoierons ici nos Preſtres pour les celebrer. Certes l'un & l'autre ne ſe peut faire ſans apporter du deſordre & de la confuſion dans nos ceremonies. Mais pour ne pas parler en particulier de tous nos ſacrifices, ni de tous les Dieux que nous adorons. Peut-on dans le grand feſtin de Jupiter dreſſer ſon lit & ſa table autre part qu'au Capitole? Que diray-je du feu éternel de Veſta, que diray-je de ſon image qui eſt gardée dans ce Temple comme le gage & l'aſſeurance de nôtre Empire? Que diray-je de vos ſacrez boucliers, ô Mars, ô Pere Quirinus, voulez vous qu'on depoſe en un lieu profane ces ſaintes reliques, dont quelques-unes ſont auſſi anciennes que cette Ville, & les autres plus anciennes? Mais conſiderez, Meſſieurs, combien il y a de difference entre nous & nos Anceſtres. Ils nous ont laiſſé quelques ſacrifices à celebrer ſur le mont Albane, & dans la Ville de Lavinium, ils ont fait ſcrupule de tranſporter à Rome les ceremonies des Villes ennemies. Pourrons-nous donc ſans crime tranſporter les noſtres à Veies qui nous a toûjours été ennemie? Reſſouvenez-vous, je vous prie, que toutes les fois qu'on renouvelle des ſacrifices, il eſt bien difficile de n'y pas omettre, par negligence ou par accident, quelque choſe des ceremonies que nos Peres obſervoient. Depuis peu, Meſſieurs, aprés le prodige du lac d'Albane; Qui a donné du ſecours à la Republique travaillée de la longueur de la guerre de Veies, ſi ce n'eſt le reſtabliſſement des choſes ſaintes, & le renouvellement des Auſpices? Mais comme nous reſſouvenant de la pieté de nos anceſtres, n'avons nous pas tranſporté à Rome des Dieux eſtrangers, & n'y en avons-nous pas eſtably de nouveaux? Junon Reyne a eſté nagueres amenée de Veies. Combien le jour que nous la receumes ſur l'Aventin, fut-il celebre, & éclatant par le grand zele des Dames Romaines? Nous avons voulu qu'on bâtiſt un Temple à Locutius, à cauſe de cette voix celeſte qui fut ouïe en la ruë nouvelle; nous avons ajûté aux autres ceremonies les Jeux Capitolins, & par une ordonnance du Senat on a particulierement établi des perſonnes pour les celebrer; Qu'étoit il beſoin de faire toutes ces choſes, ſi nous avions reſolu de quitter Rome avec les Gaulois, ſi nous n'avons pas demeuré volontairement

dans le Capitole durant un ſiege de tant de mois? ſinous n'y avons eſté revenus que par la ſeule crainte que nous donnoient nos ennemis? Nous avons parlé juſqu'ici des choſes ſaintes, & des Temples; que dirons-nous maintenant des Preſtres? Le crime que vous commettriez ne ſe preſente-t-il pas à vôtre eſprit? Car les Veſtales ne ſçauroient avoir d'autre demeure que celle qu'elles n'ont quittée que par la priſe de Rome. Il n'eſt pas permis aux Preſtres de Jupiter de demeurer ſeulement une nuit hors de la ville, rendrez-vous ces Sacrificateurs Veiens, au lieu qu'il doivent eſtre Rom.? Et vous, ô grande Veſta, vous verrez-vous abandonnée par vos Religieuſes? & lors que le Preſtre de Jupiter demeurera hors de Rome, ne commettra-t-il pas autant de crimes qu'il paſſera de nuits hors de Rome, & ne rendra-t-il pas autant de fois la Republique criminelle? Mais toutes les autres choſes qui ſe font avec des ceremonies particulieres dans l'enceinte même de la Ville, ne ſeront-elles pas negligées & abandonnées entierement? Où les aſſemblées qui ſe font par Tribus pour ce qui concerne la guerre, ou celles qui ſe font par Centuries pour eréer les Conſuls & les Tribuns militaires, peuvent-elles eſtre faites legitimement, ſi elles ne ſe font pas aux lieux où l'on a accouſtumé de les tenir? Les ferons nous paſſer à Veies? ou quand il faudra faire des aſſemblées, le Peuple viendra-t-il exprés dans cette Ville deſerte, & abandonnée des Dieux & des hommes? Mais me peut-on dire, la neceſſité nous contraint de quitter Rome, devenuë inhabitable par les embraſemens & par les ruïnes, & d'aller habiter à Veies, où toutes choſes ſont entieres, ſans incommoder le Peuple déja pauvre & miſerable, ſans luy donner enfin la peine de rebaſtir une Ville. Je ne doute point, Meſſieurs, que vous ne connoiſſiez bien que cela n'eſt qu'un pretexte, & non pas une raiſon veritable. Car vous n'avez pas perdu la memoire, qu'avant l'arrivée des Gaulois, lors que la Ville eſtoit encore floriſſante, & que les edifices publics & privez eſtoient encore debout, on fit la même propoſition de s'aller eſtablir à Veies. Regardez donc, ô Tribuns du Peuple, quelle difference il y a entre voſtre opinion & la mienne. Vous eſtimez qu'encore qu'il ne fuſt pas juſte en ce temps là d'executer cette propoſition, c'eſt aujourd'huy une choſe neceſſaire. Mais pour moy, je ſuis d'une contraire opinion. Ne

vous

vous eſtonnez pas de ce que je dis, que vous n'ayez entendu ce que je veux dire. Quand il auroit fallu abandonner cette Ville, lors qu'elle étoit glorieuſe & triomphante, certes je ne croirois pas qu'il la falluſt abandonner maintenant qu'elle eſt ruinée. En effet, la victoire eût eſté en ce tems-là une raiſon bien forte, & ſans doute bien glorieuſe pour nous & pour nôtre poſterité d'aller habiter une Ville que nous avions conquiſe par les armes. Mais aujourd'huy cette tranſmigration ſera pour nous honteuſe & funeſte, & glorieuſe pour les Gaulois. Car enfin on ne croira pas que nous ayons quitté noſtre Patrie victorieux & triomphans; mais que nous avons eſté vaincus, & que nous l'avons perduë par nôtre défaite. N'aura-t-on pas ſujet de croire que nôtre déroute prés d'Allie, que la priſe de cette ville, que le ſiege du Capitole nous auront impoſé cette neceſſité cruelle d'abandonner nos Dieux domeſtiques, afin de prendre la fuite, & de nous bannir d'un lieu que nous n'avons pû defendre. Donc les Gaulois auront peu ruiner Rome, & les Romains teſmoigneront qu'ils ne ſçauroient la reſtablir! Que vous reſte-t-il maintenant à faire, ſinon que vous enduriez que s'ils reviennent avec de nouvelles troupes (car ils ſont en ſi grand nombre, qu'à peine le put-on imaginer,) ils s'eſtabliſſent dans cette Ville qu'ils ont priſe par leur courage, & que vôtre laſcheté leur a laiſſée? Mais je veux que les Gaulois ayent perduë cette eſperance, ſi les Eques & les Volſques vos anciens ennemis entreprennent de paſſer dans Rome, permettrez vous qu'ils ſoient Romains, & que l'on vous appelle Veiens? N'aymeriez-vous pas mieux que Rome fuſt pour vous un deſert & une ſolitude, qu'une Ville de vos ennemis? Il m'eſt impoſſible de dire lequel eſt le plus honteux, le plus deteſtable & le plus horrible. Eſtes-vous donc reſolus de commettre un ſi grand crime, & de recevoir cete infamie par la ſeule negligence de rebaſtir voſtre Ville? Si l'on ne peut faire dans Rome une maiſon plus forte & plus grande que la Cabanne de noſtre Fondateur, ne vaut-il pas mieux habiter en de ſemblables demeures comme des Bergers & des Païſans, parmi nos Dieux domeſtiques, que de s'en aller en exil aux yeux de tout l'Univers? Nos Anceſtres qui n'eſtoient que des Bergers, & qui de divers endroits ſont venus en cét endroit, n'y ayant trouvé que des bois & des mar[illegible] n'ont pas laiſſé d'y baſtir une

Ville en peu de tems; & nous apprehenderons de la rebaſtir, quand nous voyons encore debout & la forteresſe, & le Capitole, & les Temples des Dieux immortels; nous refuſerons de faire tous enſemble dans un embraſement general, ce que feroit chacun de nous, ſi ſa maiſon étoit brûlée! Quoy, Meſſieurs, ſi le feu s'eſtoit mis dans Veies ou par trahiſon, ou par accident, & que la flame reſpandue par le vent, comme cela peut arriver, euſt conſumé une grande partie de la Ville, nous retirerions-nous ou à Fidenes, ou à Gabies, ou chercherions-nous quelque autre Ville afin de nous y refugier? Noſtre Patrie, & cette terre que nous appellons noſtre mere, aura donc ſi peu de puiſſance qu'elle ne pourra nous retenir & la tendreſſe & l'amour que nous avons pour la Patrie, s'attachera ſeulement à la ſuperficie, à des pierres, & à des ſolives! Pour moi, je vous confeſſeray (encore qu'il me ſouvienne pluſtoſt de mon malheur, que de l'injure que vous m'avez faite) que tandis que j'eſtois abſent, toutes les fois que la Patrie ſe preſentoit dans mon eſprit, en meſme tems ces montagnes, ces plaines, le Tibre, ce païs que j'avois accouſtumé de voir, cét air que j'ay reſpiré en naiſſant, & dans lequel j'ay été nourry, ſe repreſentoient à mes yeux. Que toutes ces choſes, Meſſieurs, faſſent naiſtre dans vos ames de la tendreſſe, & qu'elles vous obligent par amour de demeurer en ce lieu, plûtôt que de mourir de regret de les avoir abandonnées. Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Dieux & les hommes choiſirent cét endroit pour y baſtir cette Ville. Nous y avons des montagnes fort ſaines & une riviere commode pour faire aiſément deſcendre tout ce qui vient de la terre, & faire monter tout de même ce qui nous vient de la mer. En effet, la mer en eſt aſſez proche pour lui donner ſes commoditez, mais elle en eſt aſſez éloignée pour la tenir à couvert des perils & des pertes où ſont expoſez les lieux maritimes, par les vaiſſeaux eſtrangers. Enfin c'eſt le cœur & le milieu de l'Italie, & l'endroit le plus propre que l'on ſe puiſſe imaginer pour y voir fleurir une grande Ville. La grandeur de celle-ci en eſt ſans doute un témoignage. Car il n'y a que trois cens ſoixante cinq ans qu'elle fut fondée, & durant ce tems-là, Mrs., vous avez preſque toûjours eu des guerres contre des Peuples puiſſans, & que l'antiquité avoit eſtablis.

Ce-

Cependant, pour ne point parler de tous ces Peuples, ni les Volsques unis avec les Eques, ni toute la Toscane ensemble, cette contrée si puissante sur la mer & sur la terre, & qui occupe entre les deux mers toute la largeur de l'Italie, n'a peu jamais vous égaler par la force & par les armes. Cela estant ainsi, Mrs., quelle raison auriez-vous de chercher une autre ville, aprés avoir éprouvé les avantages de cette ville? Bien que vôtre courage & vostre vertu puissent passer autre part, il ne faut pas que vous croyiez que la fortune de ce lieu puisse estre transportée ailleurs. Ici s'esleve le Capitole, où une teste d'homme ayant autrefois esté trouvée, il fut respondu en sa faveur, Que le Chef & l'Empire souverain du Monde y seroit un jour estably. Ici, lorsque suivant les ceremonies ordinaires on voulut oster les autres Temples, la Deesse de la Jeunesse & le Dieu Terme ne voulurent pas endurer qu'on les fist sortir de leur place; dequoy nos Ancestres se resjouirent, & tirerent un heureux presage. Ici l'on garde les feux de Vesta, & les boucliers tombez du Ciel. Ici tous les Dieux vous seront favorables, si vous avez le courage d'y demeurer. On dit que Camillus toucha le Peuple par ce discours, & particulierement par les choses qui concernoient la religion.

2. Mais ce ne fut qu'une parole qui fut dite bien à propos, qui conclut toute cette affaire, dont on estoit encore en doute. Car comme quelque tems aprés le Senat se fut assemblé pour ce sujet dans la Cour Hostilie, & que quelques gens de guerre qui revenoient de garde passoient par hazard dans la grande Place, un des Capitaines cria à celui qui portoit l'enseigne, Arreste, & plante ici ton enseigne, nous y demeurerons commodément. Le Senat qui entendit cette voix sortit aussi-tost en foule, & dit tout haut qu'il acceptoit le presage de cette parole, & en même tems le Peuple qui accourut y donna son consentement. Ainsi la proposition de changer de lieu fut entierement estouffee, & l'on recommença à bastir de tous costez. La tuile fut donnée aux dépens du Public; l'on permit à tout le monde de prendre des pierres & des materiaux par tout où l'on en pourroit trouver, pourveu qu'on donnast caution d'achever les maisons dans

cette

main aprés la défaite des Volſques par Camillus; Ils diſoient *que ſi ce territoire étoit poſſedé par la Nobleſſe, il en ſeroit plus tourmenté qu'il n'avoit été par les Volſques; Que les Volſques n'y avoient fait que des courſes tandis qu'ils avoient eu le pouvoir & les armes à la main, mais que les Nobles s'empareroient de force de ces terres qui appartenoient au Public; & qu'il ne faloit pas que le Peuple en eſperaſt aucune choſe, ſi elles n'étoient diviſées avant que les autres euſſent tout pris.* Mais ces diſcours ne firent pas grande impreſſion ſur le Peuple, ſoit qu'il ne ſe rendiſt pas en grand nombre dans la place des aſſemblées, à cauſe qu'il étoit occupé à bâtir, ſoit qu'il fuſt épuiſé de commoditez par les deſpenſes extraordinaires, ſoit qu'il ne ſongeaſt plus à ces terres, parce que les occupations de la ville lui oſtoient le moien de les cultiver.

2. Au reſte, comme la Ville étoit fort religieuſe, & que la derniere calamité avoit porté les plus Grands juſqu'à la ſuperſtition, le gouvernement de la Republique retourna à un interregne pour renouveller les Auſpices. M. Manlius Capitolinus fut le premier Entreroi, enſuite Ser. Sulpitius Camerinus, & aprés eux L. Valerius Potitus, qui tint enfin l'aſſemblée pour l'eſlection des Tribuns militaires. L'on crea donc L. Papirius, C. Cornelius, C. Sergius, L. Emilius, pour la ſeconde fois, L. Menenius, & L. Valerius Publicola pour la troiſiéme; & ils entrerent auſſi-tôt en charge. En cette même année le Temple de Mars qui avoit été voüé durant la guerre des Gaulois, fut dedié par T. Quintius l'un des deux homme deſtinez pour la fonction des choſes ſaintes. On ajoûta auſſi quatre Tribus aux anciennes, compoſées de nouveaux Citoiens, la Stellatine, la Pomantine, la Sabatine, & la Narnienſe, qui remplirent le nombre de vingt-cinq Tribus. Comme on vid que le Peuple commençoit à s'aſſembler en plus grand nombre que de couſtume, & qu'il monſtroit plus de paſſion que devant pour la diſtribution des terres; L. Sicinius Tribun du Peuple, lui propoſa de diviſer les terres Pomptines. Pour ce qui concernoit la guerre des Latins & des Herniques, une inquietude plus grande en fit remettre le diſcours à

un

un autre tems; en effet, il étoit vrai que toute la Toſcane étoit en armes. C'eſt pourquoi on remit l'adminiſtration & la conduite de toutes choſes entre les mains de Camillus Tribun militaire, à qui l'on donna cinq compagnons, Ser. Cornelius Maluginenſis, Q. Servius Fidenas pour la ſixiéme fois Tribun militaire, L. Quintius Cincinnatus, L. Horatius Pulvillus, & P. Valerius. Au commencement de cette année, les ſoins & les penſées qu'on avoit pour la guerre des Toſcans furent detournez d'un autre coſté, parce que quelques gens qui fuioient du Pomptin s'étant ſoudainement retirez dans la Ville, apporterent nouvelle que les Antiates étoient en armes, & que les Peuples Latins avoient envoié leur jeuneſſe à cette guerre. Veritablement ils proteſtoient que ce n'étoit point du conſentement du public, mais ils diſoient auſſi qu'ils ne l'avoient pas défendu, parce que c'étoit parmi eux une couſtume d'aller en volontaires à quelque guerre qu'il leur plairoit. Or on avoit déja ceſſé à Rome de mépriſer toutes les guerres, quelques legeres qu'elles fuſſent. C'eſt pourquoi le Senat voiant Camillus en charge, en rendit aux Dieux des actions de grace, parce que ſi alors il euſt été homme privé, il euſt falu le créer Dictateur; & ſes Collegues avoüoient qu'il étoit neceſſaire que l'adminiſtration des affaires fuſt entre les mains d'un ſeul, ſi l'on étoit menacé de quelque nouvelle guerre; Que pour eux ils avoient reſolu de déferer à Camillus toute l'authorité & le commandement, & qu'ils ne croioient pas que ce fuſt retrancher quelque choſe de leur dignité, que de ceder toutes choſes à la dignité d'un ſi grand homme. Le Senat loüa les Tribuns de ce procedé; & Camillus comme confus de tant d'honneur, les remercia de l'eſtime qu'ils faiſoient de lui. Il ajoûta, *Que le Peuple Romain qui l'avoit déja créé quatre fois Dictateur, lui impoſoit un grand fardeau, que le Senat ne lui en impoſoit pas un moindre par la bonne opinion qu'il avoit de lui, mais que des Collegues ſi genereux lui avoient impoſé le plus grand par la déference qu'ils lui rendoient; Que partant, s'il pouvoit ajouſter quelque choſe aux travaux, aux ſoins, & à la vigi-*

vigilance qu'il avoit monſtrée par le paſſé, il feroit tous ſes efforts & combattroit, pour ainſi dire, à l'envi contre lui-même, afin de répondre dignement à cette glorieuſe eſperance que toute la ville concevroit de lui. Qu'au reſte, pour ce qui concernoit la guerre des Antiates, les menaces étoient plus grandes que le mal, qu'il croioit neantmoins que, s'il ne faloit rien craindre, il ne faloit auſſi rien mépriſer: Que la ville de Rome étoit environnée de tous côtez de la haine & de l'envie des Peuples voiſins; que cela étoit cauſe que la Republique avoit beſoin de pluſieurs Chefs & de pluſieurs armées. Je vous prends donc, dit-il, P. Valerius, pour compagnon de puiſſance & d'authorité, & pour conduire avec moi nos Legions contre les Antiates. Pour vous, Servilius, vous demeurerez campé dans la Ville avec l'autre armée contre toutes ſortes d'évenemens, ſoit que la Toſcane, comme il n'y a pas long-tems, ſoit que les Latins & les Herniques qui nous donnent de nouveaux ſoins, veuillent entreprendre quelque choſe. Car je ſuis aſſuré que vous ne ferez jamais rien qui ne ſoit digne de voſtre Pere, de voſtre Aieul, & de vous-même, & enfin des ſix Tribunats que vous avez glorieuſement exercez. Que L. Quintius faſſe une troiſiéme armée des vieillards, & de ceux qui pourroient eſtre exempts d'aller à la guerre, & qu'elle ſoit emploiée à garder la Ville & les murailles; Que L. Horatius ait ſoin de faire proviſion d'armes, de traits, de javelots, de bleds; & de vivres, & enfin de toutes les choſes neceſſaires durant la guerre. Quant à vous, Sergius Cornelius, mes compagnons & moi nous vous laiſſons en cette Ville pour preſider au Conſeil, pour prendre garde aux choſes qui concernent la Religion, pour tenir les aſſemblées, pour faire obſerver les Loix, & pour toutes les autres choſes qui regardent l'adminiſtration de la Ville. Ainſi chacun de ſon coſté aiant promis de faire ſon devoir, Valerius que Camillus avoit choiſi pour compagnon au commandement, ajoûta, qu'il vouloit reconnoiſtre Camillus pour Dictateur, & ſervir ſous lui de General de la Cavalerie, & qu'il faloit avoir de cette guerre la meſme eſperance que du Chef. En même tems le Senat ravi de joie, fit réponſe, Qu'il ne pouvoit concevoir que des eſperances avantageuſes & de la guerre, & de la paix, & de toute la Republique, & qu'elle n'auroit jamais beſoin de Dictateur;

ſi

ſi elle avoit toûjours des Magiſtrats ſi bien unis, qui ſe diſpoſoient également à commander & à obeïr, & aimoient mieux mettre en commun & leur gloire, & leur loüange, que de la dérober au commun pour ſe l'attribuer en particulier. Ainſi l'on fit ceſſer toutes les affaires; On leva des gens de guerre, & Furius & Valerius prirent le chemin de Sutrium. Les Antiates y avoient fait aſſembler non ſeulement la jeuneſſe des Volſques, mais encore un grand nombre des Latins & des Herniques, qui s'étoient toûjours conſervez, & qui avoient beaucoup multiplié durant une longue paix. Auſſi ces nouveaux ennemis ajoûtez aux anciens, ébranlerent le courage des ſoldats Romains; C'eſt pourquoi les Capitaines vinrent avertir Camillus qui mettoit déja l'armée en bataille, *Que les ſoldats épouvantez prenoient les armes laſchement & malgré eux; qu'ils n'étoient ſortis du Camp qu'avec repugnance, & que meſme on leur avoit oüy dire qu'ils auroient chacun à combattre plus de cent ennemis, & que, s'ils ne pouvoient ſoûtenir contre cette multitude, quand même elle ſeroit deſarmée, à plus forte raiſon on ne lui pourroit pas reſiſter étant armée comme elle étoit.* Il monte auſſi-tôt à cheval, & ſe tournant vers ſes gés qu'il parcourt de rang en rang; *D'où vient*, dit-il, *d'où vient cette triſteſſe, mes compagnons, & pourquoi contre vôtre coûtume ſemblez-vous ici reculer? Ne connoiſſez-vous pas l'ennemi, ne me connoiſſez-vous pas, ne vous connoiſſez-vous pas vous-meſme? Pour ce qui concerne l'ennemi; N'eſt-il pas à vôtre regard une matiere perpetuelle de triomphe & de loüange? A-t-il jamais paru devant vous que pour faire paroître vôtre vertu? Vous au contraire, pour ne point parler de Faleries, de la priſe de Veies, & de la défaite des Gaulois dans noſtre Patrie ruinée; Vous venez d'obtenir trois triomphes pour trois fameuſes victoires que vous avez remportées ſur les Volſques, ſur les Eques, & ſur la Toſcane entiere. Ne me connoiſſez-vous plus pour Capitaine, parce que je vous commande en qualité de Tribun, & non pas de Dictateur? Non, non, je ne ſouhaite point avoir ſur vous un pouvoir ſouverain & abſolu, & vous ne devez regarder en moi, que moi-meſme. Car comme le banniſſement ne m'a jamais oſté le cœur, la Dictature ne*

ne m'a jamais haussé le courage. Nous sommes donc les mesmes hommes, & puisque nous apportons à cette guerre les mêmes choses que nous avons apportées aux guerres precedentes, nous en devons aussi attendre & les mêmes avantages, & les mêmes évenemens. Aussi-tost que vous aurez donné le choc, on fera départ & d'autre ce qu'on a accoustumé de faire, vous vaincrez, ils prendront la fuite. Il donna ensuite le signal de la bataille, il se jetta à bas de son cheval, & prenant par la main le Porte-enseigne le plus proche, il le tire avec luy contre l'ennemy, & luy crie qu'il avançast. Tous les autres voyant Camillus déja cassé de vieillesse, marcher avec tant de courage contre l'ennemy, avancent tout de mesme à grands pas, & s'animent les uns les autres à suivre courageusement leur General. On dit mesme que par le commandement de Camillus on jetta l'Enseigne dan la presse des ennemis, & qu'alors ceux qui combattoient aux premiers rangs, & devant les Enseignes, s'emporterent de furie pour la recouvrer, de sorte que les Antiates furent contraints d'abord de reculer, & l'épouvante se jetta non seulement parmy l'avant-garde, mais elle passa encore jusqu'à l'arriere-garde, & jusqu'aux troupes de reserve. Mais le courage & les efforts que la presence de Camillus inspiroit à ses soldats, n'étonna pas tant les ennemis, que l'aspect mesme de Camillus. Il étoit l'objet le plus formidable que les Volsques pussent regarder; aussi par tout où il paroissoit, il remportoit facilement une victoire asseurée. Cela parut principalement dans la pointe gauche. Car comme elle étoit déja preste à tourner le dos, il monta à cheval, ayant en main un bouclier d'homme de pied, & par sa seule presence il restablit le combat; en monstrant que le reste de la bataille avoit déja vaincu de son costé. Ainsi les ennemis auroient éte taillez en pieces, si leur fuite & leur grand nombre n'eust empéché le carnage; car il faloit beaucoup de tems aux Romains déja fatiguez pour faire une si grande execution; D'ailleurs il survint une tempeste qui fit cesser le combat, & decida de la victoire. On fit donc sonner la retraite; & la nuit qui suivit l'orage acheva entierement cette guer-

re,

re, tandis que les Romains étoient en repos. Car à la faveur des tenebres, les Latins & les Herniques abandonnerent les Volſques, & ſe retirerent chez eux avec un ſuccez conforme à leur injuſte entrepriſe. Lors que les Volſques ſe virent abandonnez par ceux-là mêmes dont la confiance leur avoit donné la hardieſſe de faire la guerre, ils quitterent leur camp, & s'allerent enfermer entre les murailles de Sutrium. Camillus les y ſuivit; & devant que de rien faire, il commença à les enclorre avec de bons retranchemens, & mit le ſiege devant cette Place. Enfin, voiant qu'ils ne faiſoient point de ſorties pour empeſcher ſes travaux, il crût qu'ils avoient perdu le courage, & qu'il ne devoit point attendre une victoire ſi lente. Il exhorta donc les ſiens de ne ſe pas conſumer devant cette Ville, comme devant Veies, par la longueur & par les fatigues d'un ſiege, puiſque la victoire étoit toute preſte, & qu'ils l'avoient entre les mains. En même tems il fit donner l'aſſaut à cette Ville avec une merveilleuſe allegreſſe de ſes gens, il la prit par eſcalade, & les Volſques mirent bas les armes, & ſe rendirent à diſcretion. Mais au reſte il aſpiroit à une plus haute entrepriſe, car il avoit deſſein ſur Antium, qui étoit le ſiege de l'Eſtat des Volſques, & le lieu, pour ainſi dire, de la naiſſance de cette guerre: Et parce qu'une ſi forte Ville ne pouvoit eſtre priſe ſans un grand appareil, il laiſſa ſon Collegue dans l'armée, & fit un voyage à Rome pour perſuader de détruire & de raſer Antium. Mais comme les Dieux vouloient peut-eſtre que l'Eſtat des Antiates fuſt de plus longue durée, lors que l'on propoſoit de le détruire, il vint à Rome des Deputez de Nepete & de Sutrium, qui demanderent du ſecours contre les Toſcans, & remonſtrerent qu'il ſe faloit haſter de les ſecourir, parce qu'ils étoient preſſez par les ennemis; de ſorte que par ce moien la bonne fortune d'Antium en deſtourna les forces, & les armes de Camillus. Car dautant que ces lieux eſtoient oppoſez à la Toſcane, & qu'ils en eſtoient comme les barrieres & les portes, les Toſcans faiſoient leurs efforts pour s'en emparer comme de places fort commodes s'ils vouloient faire quelque entrepriſe; & les

Romains au contraire avoient grande paſſion de les recouvrer, & de les defendre; C'eſt pourquoi le Senat trouva bon que Camillus quittaſt le deſſein d'Antium, & qu'il entrepriſt la guerre de la Toſcane. On lui ordonna les legions de la Ville qui étoient commandées par Quintius; & bien qu'il euſt mieux aimé l'armée qui étoit déja chez les Volſques, parce qu'il en avoit fait experience, & qu'elle étoit accoûtumée à lui obéïr, neantmoins il ne refuſa point ces troupes, il demanda ſeulement qu'on lui donnaſt Valerius pour compagnon dans cette entrepriſe, & Quintius & Horatius furent renvoiez chez les Volſques en la place de Valerius. Ainſi Camillus & Valerius partirent de Rome pour Sutrium, & à leur arrivée ils trouverent que la moitié de la Ville eſtoit déja priſe par les Toſcans, que de l'autre coſté les avenuës étoient fermées, & que les habitans avoient beaucoup de peine à ſe defendre; Mais l'arrivée du ſecours des Romains, & le nom de Camillus, qui étoit celebre parmi les ennemis & les alliez, releva les affaires des Sutriens, qui étoient preſtes à tomber, & donna le tems de les ſecourir. Camillus aiant donc diviſé ſon armée, donna ordre à ſon Collegue de faire faire le tour à ſes gens, & d'aller attaquer les murailles du côté que les ennemis occupoient, non pas qu'il eſperaſt de prendre la Ville par eſcalade, mais afin qu'en attirant l'ennemi de ce côté-là, il puſt donner aux habitans déja laſſez du combat, quelque tems pour reſpirer, & que cependant il euſt le loiſir d'entrer dans la Ville ſans combattre. Cela aiant été en même tems executé de part & d'autre; comme les Toſcans ſe virent ſurpris, qu'on artaquoit les murailles, & que l'ennemi étoit deja dans la Ville, ils en ſortirent en foule par une porte qui par hazard n'avoit pas été attaquée. On fit un grand carnage des fuiards dans la Ville & dans la campagne. Les Soldats de Furius en tuërent un grand nombre entre les murailles; mais ceux de Valerius furent plus diligens à les ſuivre, & ne ceſſerent point de tuër que la nuit ne leur euſt fait perdre de veuë les ennemis. Lors que Sutrium eut été repris, &

ren-

rendu aux alliez, on mena l'armée à Nepete que les Toſcans occupoient déja, l'aiant priſe par compoſition; Et il y avoit grande apparence que l'on auroit plus de peine à la reprendre que Sutrium, non ſeulement parce qu'elle étoit entierement ſous la puiſſance des ennemis, mais parce qu'elle avoit eté renduë par la trahiſon d'une partie des habitans. Toutefois on reſolut d'envoier aux principaux d'entr'eux pour les perſuader de ſe ſeparer des Toſcans, & de monſtrer au Peuple Romain la même fidelité qu'ils en avoient eux-mêmes ſouhaitée. Comme ils firent réponſe que ce qu'on leur demandoit n'étoit plus en leur puiſſance, parce que les Toſcans s'étoient rendus maîtres des portes & des murailles, premierement on donna l'épouvante aux habitans par le degaſt qu'on fit dans leurs terres, & enſuite lors qu'on eut reconnu qu'ils avoient plus d'inclination à ſoûtenir le parti des ennemis auſquels ils s'étoient rendus, qu'à garder leur foi à leurs alliez, on fit apporter quantité de faſſines, dont les ſoldats comblerent le foſſé; on plante auſſi-toſt les échelles au pied des murailles, & la Ville fut priſe au premier aſſaut que l'on donna. En même tems on commanda aux Nepetins de mettre bas les armes, avec aſſeurance qu'on pardonneroit à ceux que l'on trouveroit deſarmez; Mais on tailla en pieces tous les Toſcans armez & non armez, l'on fit auſſi punir tous les Nepetins que l'on trouva coupables de la trahiſon, mais on rendit aux innocens & leurs biens, & leurs maiſons, & on laiſſa dans la Ville une garniſon. Ainſi aprés avoir repris ſur les ennemis deux Villes alliées, les Tribuns remenerent à Rome l'armée victorieuſe avec beaucoup de gloire & de loüange. Durant la même année on envoia demander aux Latins & aux Herniques les choſes qu'ils avoient pillées? & pourquoi les années paſſées ils n'avoient point fourni de ſoldats, ſuivant le traité qu'on avoit fait avec eux. La réponſe qui fut faite par le Conſeil de ces deux Peuples aſſemblé en grand nombre fut, Que ce n'étoit pas par la faute, ni du conſentement du Public, que quelques-uns de leur jeuneſſe avoient pris les armes pour les Volſques, Qu'au reſte ils

avoient bien été punis de leur mauvais conſeil, puis qu'il n'en étoit revenu pas un; Que la cauſe pour laquelle ils n'avoient point fourni de ſoldats, étoit la crainte perpetuelle qu'ils avoient des Volſques, qui étoit comme une peſte tousjours attachée à leur flanc, & qu'on n'avoit pû encore étouffer par tant de differens remedes. Cette reſponſe ainſi été apportée au Senat, on eſtima qu'on manquoit pluſtoſt de commodité que de juſtes raiſons de leur declarer la guerre.

3. L'année d'aprés, durant que A. Manlius, P. Cornelius, T. Quintius Capitolinus, L. Quintius Capitolinus, L. Papirius Curſor, & C. Sergius étoient Tribuns militaires, il y eut une grande guerre au dehors, & une plus dangereuſe ſedition dans la Ville; La guerre des Volſques jointe à la revolte des Latins & des Herniques, & la ſedition d'un endroit d'où on l'attendoit le moins, car elle naquit des pratiques d'un Patricien de grande reputation, en un mot, de Marcus Manlius Capitolinus. Comme il étoit ambitieux, & qu'il avoit le courage grand, il meprisoit tous les Senateurs, & ne portoit envie qu'à un ſeul, c'étoit à M. Furius Camillus, illuſtre par ſes grandes dignitez, & tout enſemble par ſes vertus. Il ne pouvoit endurer de voir qu'il eût ſeul les grandes charges, & la conduite des armées; *Qu'il ſe fuſt élevé ſi haut qu'il regardoit ceux à qui les mêmes ſuffrages avoient donné les mêmes charges, non pas comme ſes compagnons, mais comme ſes ſerviteurs & ſes Miniſtres; Que neantmoins, ſi l'on vouloit bien peſer les choſes, on diroit que Camillus n'euſt peu recouvrer la Patrie, ſi auparavant Manlius n'euſt conſervé la fortereſſe & le Capitole; Que Camillus avoit attaqué les Gaulois, tandis qu'ils étoient occupez à recevoir de l'or, & que l'eſperance de la paix leur oſtoit les penſées de la guerre, & que Manlius les avoit chaſſez de la fortereſſe comme ils y entroient en armes, Que chacun des gens de guerre que Camillus avoit commandez devoit avoir part à ſa gloire, puis qu'il n'avoit vaincu que par eux, & qu'ils avoient vaincu avec lui, mais qu'il n'y avoit perſonne au monde qui ſe peût dire compagnon de la victoire de Manlius.* Il ſe laiſſa donc enfler le courage par de ſemblables

blables ſentimens, outre que de ſon naturel il étoit violent & ſuperbe; Et quand il vid que ſon credit n'étoit pas ſi conſiderable qu'il penſoit parmi les Patriciens, il commença d'abord à ſe rendre populaire, il communique de ſes deſſeins avec les Tribuns du Peuple, il calomnie les Senateurs, attire à ſoy la Multitude; il ne ſe gouverne plus par le conſeil, mais par la ſeule vanité; il ayme mieux avoir grande reputation, que de l'avoir bonne; & non content des Loix touchant la diviſion des terres dont les Tribuns avoient toûjours fait des matieres de ſeditions & de troubles, il taſche d'en exciter de nouveaux ſous couleur de vouloir acquitter les debtes d'autruy, car il y en avoit en ce tems-là une quantité prodigieuſe qui avoient eſté contractées pour baſtir, & qui incommodoient meſme les plus riches; & aprés tout il n'y a rien de plus preſſant, & que l'on craigne davantage, parce qu'elles ne menacent pas ſeulement de la pauvreté un homme libre, mais encore des fers, de la priſon, de la ſervitude. Ainſi, bien que la guerre des Volſques fuſt aſſez peſante de ſoy, on la rendoit encore plus formidable par la rebellion des Latins & des Herniques, afin d'avoir un pretexte d'eſlire un Magiſtrat ſouverain; Toutefois il n'y eut rien qui obligeaſt plûtoſt le Senat de nommer un Dictateur, que les nouveaux deſſeins de Manlius. On crea donc pour Dictateur A. Cornelius Coſſus, qui donna la charge de la Cavalerie à T. Quintius Capitolinus. Et quoy que le Dictateur reconnût bien que le combat ſeroit plus grand dans la Ville qu'au dehors, toutefois, ſoit qu'il fuſt beſoin d'uſer de diligence dans la guerre des Volſques, ſoit que par la victoire & par le triomphe qu'il obtiendroit dans la Dictature, il crût ſe rendre plus conſiderable & plus fort, il fit lever des gens de guerre, & ſe rendit dans les terres du Pomptin, où il avoit ouy dire que les Volſques devoient faire aſſembler leur armée. Je ne doute point qu'outre le dégouſt qui pourra venir aux lecteurs de n'avoir preſque veu dans tous les livres precedens que des guerres contre les Volſques, il ne leur vienne auſſi dans la penſée une choſe qui m'a ſemblé merveilleuſe, lors que j'ai con-

conſideré les Autheurs les plus proches de ce tems-là. Car enfin on peut demander avec raiſon où les Volſques & les Eques ont pû trouver aſſez de ſoldats, aprés avoir eſté tant de fois vaincus & défaits ? & ſi les Anciens n'en ont rien dit, peut-on me blâmer d'en dire quelque choſe de moi-même, puiſque l'opinion eſt libre, & qu'il n'eſt pas defendu de dire ſon advis dans les choſes qui ne conſiſtent qu'en conjectures ? Pour moi, je croy qu'il eſt vrayſemblable, ou que les intervales de la guerre qui ceſſoit de tems en tems, leur donnoient le loiſir, comme il ſe fait aujourd'huy dans Rome, d'élever une jeuneſſe dont ils ſe ſervoient enſuite dans les autres guerres ; ou que leurs armées n'éſtoient pas toûjours compoſées des mêmes Peuples, encore que ce fuſt toûjours la même Nation qui fiſt la guerre ; ou qu'il y avoit une multitude infinie de perſonnes libres dans ces contrées, qui ne ſeroient aujourd'huy qu'un deſert & une ſolitude, ſans un petit nombre de ſoldats que l'on y laiſſe maintenant avec quelques eſclaves Romains. Au reſte, l'armée des Volſques, ſelon le témoignage de tous les Autheurs fut grande & conſiderable, bien qu'il n'y euſt pas long-tems que leurs forces euſſent eſté ruïnées par la conduite & par le courage de Camillus ; car les Latins & les Herniques s'eſtoient joints auſſi avec eux, outre quelques Circeiens & quelques habitans de la Colonie de Velitres. Le Dictateur Romain ſe contenta de camper le jour de ſon arrivée ; & aprés avoir eu de bons preſages, & immolé la victime pour ſe rendre les Dieux favorables, il ſe preſenta dés le point du jour avec un viſage riant à ſes troupes, qui s'armoient pour la bataille ſuivant les ordres qu'elles en avoient receus le jour de devant, & leur parla en ces termes ; *Mes compagnons*, dit-il, *enfin la victoire eſt à nous, s'il eſt vray que les Dieux, & les Devins connoiſſent les choſes futures ; c'eſt pourquoy, comme vous devez eſtre remplis de l'eſperance d'une victoire aſſeurée, & que vous n'avez à combattre qu'un ennemy laſche, & qui ne vous reſſemblera jamais par le courage, jettez à terre vos javelots, & ne vous ſervez que de vos eſpées. Je ne veux pas meſme que vous avanciez, mais je veux que vous demeu-*

meuriez ſerrez, & que vous attendiez les ennemis de pied ferme. Mais quand ils auront inutilement lancé leurs traits, & qu'ils ſe reſpandront en deſordre alentour de vous à deſſein de vous charger, alors mettez l'eſpée à la main, & que chacun de vous ſe ſouvienne que les Dieux aydent les Romains, & que par des ſignes heureux les Dieux nous pouſſent au combat. Vous, Quintius, prenez garde de tenir en bride la Cavalerie au premier choc qui ſe donnera; & quand vous verrez que nous en ſerons aux mains faites-la marcher auſſi toſt; Eſpouvantez les ennemis tandis que par une autre crainte ils ſeront occupez autre part, & enfin, en les attaquant avec impetuoſité, taſchez de rompre les bataillons, & de les mettre en deſordre. Ainſi les gens de cheval, ainſi les gens de pied executerent ſon commandement, & le Capitaine ne trompa pas ſes Legions, & la fortune ne trompa pas le Capitaine. Les ennemis qui ne ſe confioient qu'en leur nombre, & qui meſuroient ſeulement des yeux l'une & lautre armée, vinrent au combat ſans conſideration & ſans ordre, & s'en retirerent de même. Ils ne monſtrerent leur furie que par les cris & par les traits qu'ils pouſſerent, mais quand il falut en venir aux mains, ils ne pûrent ſouſtenir ni les eſpées, ni le viſage des Romains, que le courage rendoit tout de feu. Leur bataillon fut enfoncé, l'épouvante paſſa juſqu'aux troupes de reſerve, & en même tems la Cavalerie ne manqua pas à executer ce qui lui avoit eſté ordonné. Ainſi leurs rangs ayant eſté rompus en divers endroits, & le trouble s'eſtant mis par tout, l'armée balançoit déja ſi elle prendroit la fuite, ou ſi elle demeureroit. Enfin quand les premiers eurent eſté taillez en pieces, & que chacun eut reconnu le danger qui le menaçoit, ils ſe mirent en fuite tous enſemble, & les Romains les ſuivirent. Il eſt vray que tandis qu'ils fuyoient armez & comme en bataille, les gens de pied eurent de la peine à les pourſuivre; mais quand on vid qu'ils quittoient les armes, & qu'ils taſchoient de ſe ſauver par la fuite au travers des champs, alors la Cavalerie courut aprés, avec ordre neantmoins de ne pas perdre le tems à les tüer l'un aprés l'autre, de peur de donner le loiſir au plus

grand nombre de ſe ſauver. Car il ſuffiſoit de les étonner à coups de traits, & d'empeſcher leur fuite en eſcarmouchant alentour d'eux, afin que l'infanterie euſt le tems de les atteindre, & qu'elle puſt plus aiſément les tailler en pieces. On ne ceſſa point durant tout le reſte du jour ny de fuyr, ny de ſuivre: le camp des Volſques fut pris & pillé le même jour, & tout le butin en fut donné aux ſoldats, excepté les perſonnes libres. La plus grande partie des priſonniers eſtoient Latins ou Herniques, non pas certes de ſi baſſe condition, que cela deuſt faire croire qu'ils étoient venus à cette guerre par la ſeule eſperance du gain; car on trouva entre ceux qui furent pris, les premiers de la jeuneſſe de ces deux Peuples, de ſorte qu'on ne douta plus qu'ils n'euſſent ſecouru les Volſques du conſentement du public. On reconnut auſſi entr'eux quelques Circeiens, & quelques-uns des habitans de la Colonie de Velitres, qui furent tous envoyez à Rome; Et comme les principaux du Senat leur eurent demandé le ſujet qui leur avoit fait prendre les armes, ils firent la meſme réponſe qu'ils avoient faite au Dictateur, que c'étoit la revolte de leur Nation. Cependant le Dictateur demeura toûjours dans ſon camp, ſe doutant bien que le Senat lui ordonneroit de faire la guerre à ces Peuples; mais il arriva dans la ville une tempeſte plus dangereuſe, qui fut cauſe qu'on le rappella. Car la ſedition s'augmentoit de jour en jour, & ſon autheur la rendoit plus formidable. Et certes non ſeulement les diſcours de M. Manlius, mais ſes actions en apparence populaires faiſoient aſſez reconnoiſtre ce qu'il avoit dans l'eſprit, & qu'elles tendoient à quelque deſordre. Un jour ayant veu mener pour dettes en priſon un Capitaine renommé par ſes belles actions, il court auſſi-toſt à ſon ſecours avec ſa troupe, & le tira des mains de ceux qui le menoient: Et auſſi-toſt prenant pour ſujet & pour pretexte de ſon diſcours, l'orgueil des Patriciens, la cruauté des uſuriers, les miſeres du pauvre peuple, & les vertus & la fortune de ce Capitaine. *J'auray donc*, dit-il, *en vain conſervé le Capitole & la forteresſe, ſi je ſouffre qu'on mene en priſon dans la ſervitude & dans les fers un ſi courageux Citoyen, comme*

me s'il avoit eſté pris par les Gaulois victorieux; Et en même tems il paya au creancier, en la preſence du Peuple, ce que l'autre lui devoit, & le renvoya quitte de ſa dete. Ce Capitaine ſe voyant libre, commença à prier tout haut les Dieux & les hommes de rendre à Manlius ſon liberateur, & le Pere du pauvre Peuple, la grace & le bienfait qu'il venoit d'en recevoir. Ainſi il paſſa parmi la Multitude qui faiſoit déja du bruit, & augmenta lui-même le tumulte en monſtrant les playes qu'il avoit receuës dans les guerres de Veies, dans celles des Gaulois, & enſuite dans toutes les autres. *Il crioit que tandis qu'il eſtoit à la guerre, & qu'il s'expoſoit à la mort pour reſtablir la Patrie miſerablement ruinée, il avoit ſuccombé ſous les uſures, aprés avoir payé pluſieurs fois la principale ſomme; Qu'il ne voyoit la lumiere, cette Place des aſſemblées & le viſage de ſes Citoyens, que par la faveur de Manlius; Qu'il tenoit de lui tous les biens qu'il avoit receus de ſon pere; qu'il lui conſacroit auſſi tout ce qui lui reſtoit de ſang & de vie, Qu'il n'eſtoit obligé qu'à lui ſeul de tout ce qu'il pouvoit pretendre dans la Patrie.* Le Peuple qui ne conſideroit plus déja que Manlius s'anima par ces paroles, à quoi l'on ajoûta un autre artifice plus capable d'exciter de plus grands troubles. Manlius avoit dans les terres des Veiens un heritage, qui eſtoit la principale piece de ſon patrimoine, & neantmoins il le fit expoſer en vente par le Crieur public, *afin*, dit-il au Peuple Romain, *que tandis qu'il me reſtera quelque bien, je ne ſouffre pas qu'aucun de vous ſoit mal-traité pour ſes detes.* Cela enflamma de telle ſorte la multitude, qu'il y avoit grande apparence qu'elle ſuivroit par tout ou juſtement, ou injuſtement le Protecteur de la liberté. Davantage, quand il eſtoit dans ſa maiſon il y haranguoit comme en public; Il n'y faiſoit des Patriciens que des diſcours injurieux, & ſans ſe ſoucier ſi ce qu'il diſoit eſtoit vray ou faux, il les accuſoit d'avoir caché l'or des Gaulois. Il remonſtroit qu'ils n'eſtoient pas contens de poſſeder les terres qui appartenoient au public, s'ils ne deſtournoient encore les deniers publics; que ſi on pouvoit les recouvrer, on pourroit par ce moyen acquitter le Peuple de ſes detes. Il n'eut pas ſi-tôt fait concevoir cette eſperance, que chacun eſti-

eſtima que c'eſtoit une choſe trop criminelle & trop indigne du Peuple, que l'or qu'on avoit retiré des mains des ennemis & dont chacun avoit donné ſa part afin de rachepter la Ville, fuſt la proye & le butin de peu de perſonnes. C'eſt pourquoy on le ſollicita de monſtrer où l'on avoit caché un ſi grand larcin; & comme il differoit de le dire, aſſeurant toûjours qu'il le declareroit quand le tems en ſeroit venu, tous les autres ſoins ceſſerent, on n'eut point d'autres penſées que de recouvrer tant de richeſſes; & l'on pouvoit bien s'imaginer qu'on ne luy ſçauroit pas peu de gré s'il diſoit une choſe vraye, & qu'il ne s'expoſoit pas à une petite peine, s'il diſoit une fauſſeté. Cependant, on rappella à Rome le Dictateur dans cette incertitude des choſes; & le lendemain qu'il fut arrivé, il fit aſſembler le Senat, où aprés avoir ſondé les volontez des Senateurs, il leur commanda de demeurer à l'entour de lui. Ainſi s'eſtant aſſis dans ſa chaire en la Place des aſſemblées, il envoya un Huiſſier à Manlius, qui ſe voyant appellé par le commandement du Dictateur, fit ſigne à ſes Partiſans qu'il eſtoit tems de combattre; & enſuite il s'approcha du Tribunal accompagné de beaucoup de monde. D'un coſté le Senat, & de l'autre coſté le Peuple, ayant chacun les yeux ſur leur Chefs, eſtoient ordonnez comme en bataille. Alors le Dictateur ayant fait faire ſilence, parla en ces termes; *Pleuſt aux Dieux*, dit-il, *que le Senat & moy nous fuſſions auſſi bien d'accord de toutes les autres choſes avecque le Peuple, que je le ſeray bien-toſt avecque vous, Manlius, ſur une choſe qui vous concerne, & que je veux vous demander. Je ſçay que vous avez fait eſperer à toute la Ville qu'on peut payer toutes les debtes de l'or des Gaulois, que les premiers du Senat tiennent caché. Tant s'en faut, Manlius, que je vous veuille empécher de le deſcouvrir, qu'au contraire je vous exhorte à delivrer le Peuple Romain des grandes debtes qui l'accablent, & à nous dire les noms de ceux qui ſe ſont un butin des treſors publics. Si vous ne me ſatisfaites ſur le champ, j'ordonne que l'on vous mene priſonnier, ou comme ayant part à la proye, ou comme un faux accuſateur; & je ne ſouffriray pas plus long tems que vous faſſiez ſouſtever le Peuple par une eſperance trompeuſe.*

ſe. A quoi Manlius répondit, *Qu'il ne s'étoit pas trompé dans ſon opinion, & qu'il connoiſſoit bien qu'on avoit créé un Dictateur, non pas pour aller contre les Volſques, qui deviennent ennemis autant de fois qu'il plaiſt aux Patriciens, & que leur intereſt le demande, non pas pour faire la guerre aux Latins & aux Herniques, que l'on contraint de prendre les armes par les crimes qu'on leur ſuppoſe, mais contre lui ſeulement, & contre le Peuple Romain. En effet, qu'on avoit abandonné la guerre, qui n'étoit qu'une invention & qu'une feinte pour ſe jetter ſur lui ſeul, pour l'attaquer à force ouverte, Que déja le Dictateur prenoit la protection des uſuriers contre le Peuple & contre lui, & que de la bienveillance que le Peuple avoit pour lui, on vouloit faire ſon crime & le ſujet de ſa ruïne. Car ce qui vous fâche,* dit il. *A. Cornelius, & vous Peres Conſcripts, n'eſt-ce pas cete multitude que vous voiez alentour de moi? Que ne la faites-vous retirer par vos bienfaits, en répondant pour ces miſerables à leurs creanciers, en empéchant qu'on ne condamne vos Citoiens, & qu'on ne les jette dans les fers, en ſoulageant la neceſſité des autres, par ce qu'il y a de ſuperflu dans vos richeſſes? Mais pourquoi veux je vous exhorter de donner de vôtre bien? Deduiſez plûtôt ſur la ſomme principale, ce qu'on vous a déja donné pour les intereſts; & en meſme tems ma ſuite ne ſera ni plus grande ni plus remarquable que celle des autres. Mais par que le avanture ſuis-je ſeul qui prends le ſoin & la protection de nos Citoiens? Je vous ferai ici la meſme réponſe, que ſi vous me demandiez pourquoi j'ai conſervé tout ſeul la forteresſe & le Capitole? Alors je ſecourus nos Citoiens en General, autant qu'il me fut poſſible, & je fais maintenant la meſme choſe pour chacun en particulier. Pour ce qui concerne l'or des Gaulois, l'interrogation que vous en faites; rend, ce me ſemble, difficile ce qui eſt facile de ſoi-meſme. Car pourquoi me demandez-vous ce que vous ſçavez mieux que moi? Pourquoi voulez-vous que ce que vous avez dans le ſein en ſoit arraché de force, pluſtoſt que de le rendre volontairement, ſi vous ne cachez point la deſſous quelque fraude & quelque artifice? En effet, plus vous me preſſez de découvrir vos enchantemens, plus je crains que vous n'aiez faſciné les yeux de ceux-là meſme qui vous obſervent. Il ne faut donc pas me contraindre de découvrir voſtre butin, mais*

il

il faut vous obliger de le repreſenter vous-même, & de le rendre au public. Comme le Dictateur lui eut commandé de ne point parler par enigmes, de découvrir nettement la choſe, ou de confeſſer ſon crime d'avoir fauſſement accuſé le Senat, & de l'avoir voulu rendre odieux au Peuple par un larcin ſuppoſé, il reſpondit comme un homme qui ne ſçait pas bien ce qu'il doit reſpondre; Qu'il ne vouloit pas donner cette ſatisfaction à ſes ennemis, que de parler à leur fantaiſie; & auſſi-toſt le Dictateur commanda qu'il fuſt mené en priſon. Lors qu'un des Officiers de la Juſtice ſe fut ſaiſi de lui, *O Jupiter,* (dit-il) *& vous Reyne Junon, vous Minerve, vous en fin tous les autres Dieux, & toutes les autres Deeſſes, qui avez choiſi voſtre demeure dans la forteresſe & dans le Capitole, ſouffrirez-vous donc que voſtre défenſeur ſoit ſi mal-traité par ſes ennemis? Quoy, cette main qui a chaſſé les Gaulois de vos Temples ſera chargée de fers & de chaiſnes!* Veritablement il n'y avoit perſonne qui pût endurer cette indignité, mais il y avoit beaucoup de choſes que cette Ville qui ſouffroit facilement les loix d'un gouvernement legitime, s'étoit renduës inviolables; auſſi les Tribuns du Peuple, ni le Peuple même, n'eurent pas la hardieſſe de murmurer ſeulement contre l'authorité du Dictateur. Il eſt vray que Manlius n'eut pas ſi-tôt été mis en priſon, que la plus grande partie du Peuple changea d'habit, qu'il y en eut beaucoup qui laiſſerent croiſtre leurs cheveux & leur barbe, & que la multitude en grand nombre affligée de ſon malheur, ne bougeoit des portes de la priſon. Au reſte, le Dictateur triompha des Volſques, mais ſon triomphe fût plus rempli d'envie que de gloire, parce qu'on diſoit qu'il l'avoit gagné dans la Ville, & non pas à la guerre, contre un Citoyen, & non pas contre un ennemi; Qu'il ne manquoit qu'une choſe à ſa pompe & à ſon orgueil, que Manlius enchaiſné fuſt conduit comme un eſclave devant ſon char. Enfin il s'en falut bien peu qu'on n'en vinſt à une ſedition: & pour tâcher de l'eſtouffer, le Senat ordonna de ſon propre mouvement, & ſans que perſonne le demandaſt, de mener à Satricum une Colonie de deux mille Citoyens Romains, & aſſigna à chacun environ trois arpens de terre. Mais comme

on

on donnoit peu de choſe, & à peu de monde, & que le Peuple conſideroit cette liberalité comme le funeſte ſalaire d'avoir abandonné Manlius, ce remede dont on penſoit appaiſer la ſedition, ſervit ſeulement à l'allumer. Car déja les partiſans de Manlius paroiſſoient en habits de deuil, & avec des viſages qui reſſembloient à des criminels; & lors que le Peuple eut ceſſé de craindre, aprés que le Dictateur eut triomphé, & qu'il ſe fut démis de la Dictature, les langues & les eſprits demeurerent libres. On n'entendoit de part & d'autre que des reproches que l'on faiſoit publiquement au Peuple; *Que ſa faveur n'eſlevoit jamais les défenſeurs que ſur un precipice, & qu'elle les abandonnoit tousjours quand on vouloit les faire tomber. Ainſi Sp. Caſſius qui les appelloit au partage des terres, ainſi Sp. Melius qui avoit à ſes dépens chaſſé la famine de la bouche des Citoiens, avoient été miſerablement opprimez. Ainſi Manlius avoit été abandonné à la diſcretion de ſes ennemis, lors qu'il faiſoit de nobles efforts pour retirer comme d'un gouffre une partie de la Ville accablée par les uſures, & pour lui rendre le jour & la liberté; Que le Peuple engraiſſoit ſes Partiſans comme des victimes pour les faire enſuite égorger. Devoit-il donc ſouffrir qu'on traitaſt ſi indignement un Conſulaire, pour n'avoir pas répondu à la fantaiſie du Dictateur? Que quand ce qu'il avoit dit de l'or des Gaulois ſeroit un menſonge, & qu'il n'euſt pû rien répondre ſur ce ſujet, y avoit-il jamais eu d'eſclave à qui l'on euſt ordonné la priſon pour chaſtiment d'un menſonge? Avoit-on perdu la memoire de cette funeſte nuit qui fut preſque la derniere & l'éternelle nuit du nom Romain? Ne ſe ſouvenoit-on plus de cette armée de Gaulois qui montoit par la roche Tarpeienne? Ne ſe ſouvenoit-on plus de ce qu'étoit Manlius lors qu'on le vid les armes à la main couvert de ſueur & de ſang, arracher meſme Jupiter d'entre les mains des ennemis? Penſoit-on avoir recompenſé dignement par une demi-livre de bled, le Liberateur de la Patrie? Et aprés lui avoir donné pour ce bienfait le ſurnom preſque de Celeſte, puis qu'au moins on l'avoit appellé Capitolin, d'un nom ſemblable à celui de Jupiter; n'avoit on point de honte de le laiſſer enchaiſné dans une priſon parmi l'horreur des tenebres, deplorablement expoſé à la merci d'un bourreau?*

Qu'il s'étoit trouvé aſſez de force & d'aſſiſtance en Manlius ſeulement pour conſerver un ſi grand Peuple, & que parmi un ſi grand Peuple il ne ſe trouvoit aucun ſecours pour la conſervation de Manlius. De ſorte que même la nuit le Peuple ne quittoit point la porte des priſons, & menaçoit d'en rompre les portes, lors que le Senat lui donna ce qu'il eût obtenu de force, car il remit Manlius en liberté. Ainſi la ſedition ne fut pas appaiſée, mais on donna un chef à la ſedition. En ce même tems-là les Latins, les Herniques, & les habitans de Circeies & de Velitres penſant ſe juſtifier du crime de la guerre des Volſques; redemanderent leurs priſonniers pour les punir ſuivant les loix; mais on ne leur fit que de mauvaiſes réponſes, & de plus mauvaiſes encore aux habitans de Velitres, parce qu'eſtant Citoyens Romains, ils avoient conſpiré enſemble la deſtruction de la Patrie. C'eſt pourquoi non ſeulement on leur refuſa les priſonniers, mais on fit une choſe qu'on n'avoit point accoûtumé de faire envers des alliez; car le Senat leur enjoignit de ſortir promptement de Rome, & de la preſence du Peuple Romain, de peur que les privileges & les droits des Ambaſſades, qui avoient été établis pour les eſtrangers, & non pas pour les Citoyens, ne puſſent les mettre à couvert. Cependant, la ſedition que Manlius avoit excitée ſe renouvella; & ſur la fin de l'année on fit Tribuns militaires Servius Cornelius Maluginenſis pour la troiſiéme fois, P. Valerius Potitus pour la ſeconde, M. Furius Camillus pour la cinquiéme, C. Papirius Craſſus, Ser. Sulpitius Rufus pour la ſeconde, & Titus Cincinnatus, tous deux auſſi pour la ſeconde fois. Au commencement de l'année on fit la paix avec les eſtrangers aſſez à propos pour le Senat & pour le Peuple. Pour le Peuple, parce que, comme il n'étoit plus embaraſſé par les levées qu'il faloit faire inceſſamment, il conceut l'eſperance d'abolir entierement les uſures, ſous la conduite d'un Chef ſi puiſſant; Pour le Senat, parce que la crainte d'une guerre eſtrangere ne le pouvoit plus empeſcher de remedier aux maux domeſtiques. Ainſi comme chaque parti s'anima alors davantage qu'il n'avoit encore

fait

fait, il y avoit grande apparence que l'on n'eſtoit pas loin du combat. Manlius faiſoit aſſembler en ſa maiſon & la multitude, & ſes Chefs, & conſultoit nuit & jour, comment il appotteroit quelque nouveauté dans la Republique. Il avoit plus de courage & plus de colere qu'auparavant; car la honte & l'ignominie avoient allumé la colere dans cet eſprit qui n'eſtoit pas accouſtumé à recevoir des outrages; Et ce qui lui augmentoit le courage, c'eſt que le Dictateur n'avoit oſé entreprendre contre lui ce que Cincinnatus Quintius avoit fait contre Sp. Melius; & que non ſeulement le Dictateur pour éviter le blâme de ſa priſon, s'eſtoit démis de la Dictature, mais que le Senat même n'avoit pû empeſcher plus long-tems ſa delivrance. Comme cela le rendoit ſuperbe, & l'irritoit tout enſemble, il commença à exciter le Peuple qui eſtoit déja aſſez enflammé; *Juſques à quand*, dit-il, *ignorerez-vous vos forces, veu que les beſtes meſmes n'ignorent pas ce qu'elles peuvent? Comptez au moins combien vous eſtes, & combien vous avez d'ennemis. Quand vous ſeriez égaux en nombre, qu'il faudroit combattre homme à homme, je veux croire neantmoins que vous combattriez plus ardemment pour la defenſe de la liberté, qu'ils ne feroient pour la domination & pour l'Empire. Mais vous ſerez autant aujourd'huy contre chacun de vos ennemis, que vous eſtiez autrefois à rendre vos devoirs à chacun de vos Protecteurs. Monſtrez ſeulement des marques & des apparences de guerre, & l'on vous donnera la paix; Qu'ils vous voyent diſpoſez à la violence, & auſſi-toſt ils relaſcheront de leurs droits & de leur rigueur. Il faut que tout le monde enſemble oſe entreprendre quelque choſe, ou il faut que chaque particulier ſe reſolve à ſouffrir toutes choſes. Juſques à quand vous contenterez-vous de me regarder? Je ne manqueray jamais à pas un de vous, faites en ſorte ſeulement que la fortune ne me manque pas. Moy qui ſuis voſtre defenſeur, j'ay eſté reduit au neant quand il a plû à vos ennemis, & enfin tant que vous eſtes, vous avez veu mener aux fers celui par qui chacun de vous avoit été delivré des fers. Que doy-je donc eſperer, ſi mes ennemis oſent encore m'attaquer? Attendray-je la fortune de Caſſius & de Melius? Vous faites bien, Meſſieurs, d'en témoigner*

de l'horreur, & il ne faut point douter que les Dieux ne s'y oppoſaſſent : mais à mon occaſion ils ne deſcendront pas des Cieux. Il faut donc qu'ils vous inſpirent de vous y oppoſer vous-meſmes, ainſi qu'ils m'ont inſpiré durant la paix & durant la guerre, de prendre voſtre défenſe contre de barbares ennemis, & de ſuperbes Citoiens. Y a-t-il donc ſi peu de courage parmi un ſi grand Peuple, parmi un Peuple ſi puiſſant, qu'ayant touſjours eu aſſez de force contre tous vos enuemis, vous n'aiez jamais rendu d'autres combats contre les Patriciens, que de vous laiſſer opprimer & mettre le pied ſur la gorge? Cela ſans doute n'eſt pas un vice que vous aiez de la nature, c'eſt ſeulement un effet d'une mauvaiſe couſtume, & parce qu'on vous a touſjours poſſedez, vous vous laiſſez encore poſſeder. Pourquoi monſtrez-vous tant de hardieſſe & tant de courage contre les Peuples étrangers? Parce que vous avez accoûtumé de combattre contr'eux pour la domination & pour l'empire, & que vous tenez plûtôt la défenſe de la liberté, que vous ne la défendez en effet contre les ennemis domeſtiques. Toutefois, Mrs. que'ques Chefs que vous aiez eus, & quels que vous aiez été juſqu'ici, vous avez touſjours ou par voſtre ſeule force, ou par voſtre bonne fortune, toutes les choſes que vous avez demandées. Il eſt tems de faire de plus hautes entrepriſes. Faites experience de voſtre bonheur, faites experience de moi-meſme, que vous avez tant de fois, au moins comme je le penſe, ſi heureuſement éprouvé. Vous établirez plus facilement un Chef qui commande aux Patriciens, que vous n'en avez établi pour faire reſiſtance à leur trop grande authorité. Il faut abattre les Dictatures & les Conſulats, afin que le Peuple de Rome puiſſe enfin lever la tête. Reprenez donc vôtre courage, oppoſez-vous fortement à la pourſuite des dettes, je ſerai vôtre Protecteur juſqu'à la derniere extremité, puiſque c'eſt un tître que mes ſoins & l'affection que j'ai pour vous m'ont acquis il y a long tems. Si vous honorez vôtre Chef d'un tître plus haut & plus éclatant, vous le rendrez d'autant plus fort pour vous faire obtenir les choſes que vous aurez ſouhaittées. On dit que dés ce tems-là on commença à traiter de la Roiauté, mais on ne dit point aſſeurément avec quelles perſonnes, & juſqu'où allerent les brigues. Cependant on parla dans le Senat de ces rendez-vous de la po-

pulace dans la maiſon d'un particulier, qui étoit peut-être batie ſur le Capitole, d'où l'on devoit plus apprehender pour la liberté. La plûpart des Senateurs s'écrierent qu'on auroit beſoin en cette occaſion d'un Servilius Ahala, qui terminaſt une guerre inteſtine par la perte d'un ſeul Citoyen, ſans irriter un ennemi public en le faiſant mener en priſon. On ſuivit neantmoins un avis qui étoit plus doux en apparence, mais qui avoit la même force, & qui tendoit au même but; Que les Magiſtrats priſſent garde que la Republique ne receuſt point de dommage des mauvais deſſeins de M. Manlius. Alors les Tribuns militaires, & les Tribuns du Peuple, qui s'étoient rangez également ſous l'authorité du Senat, parce qu'ils voyoient bien que leur puiſſance finiroit en même tems que la liberté, tinrent conſeil enſemble ſur une affaire de telle importance. Enfin comme chacun ne trouvoit point d'autre remede à un ſi grand mal, que la violence, & la mort de Manlius, & qu'on voyoit bien d'un autre côté que ce deſſein ne ſe pouvoit executer ſans de grands perils & de grands combats, M. Menius & Q. Petitius Tribuns du Peuple, tinrent ce diſcours à leurs Collegues; *Pourquoy*, dirent-ils, *voulons-nous exciter un combat entre le Senat & le Peuple, que toute la Ville doit entreprendre contre un Citoyen pernicieux? Pourquoi attaquerons-nous Manlius & le Peuple tout enſemble, puis qu'il eſt plus advantageux & plus aſſeuré de l'attaquer par le Peuple, pour le faire ſuccomber par ſes propres forces? Ainſi nous ſommes d'avis de le faire appeller en jugement, car il n'y a rien de moins populaire que la Royauté. Quand le Peuple connoiſtra que ce n'eſt pas lui que nous attaquons, de protecteur de Manlius il deviendra auſſi-toſt ſon Juge; & quand il verra que les accuſateurs ſont de ſon corps, que l'accuſé eſt Patricien, & que le crime eſt de vouloir ſe rendre Roy, il ne favoriſera rien avec plus de paſſion que la liberté.* Cette propoſition fut approuvée de tous les autres, on fit aſſigner Manlius, le Peuple s'en eſmeut d'abord quand il le vid veſtu de noir comme un criminel, ſans qu'il fuſt accompagné non ſeulement d'aucuns Patriciens, mais même de ſes parens, & de ſes freres, A. Manlius, & T. Manlius; car on n'avoit point veu juſques-

là

là que les parens & les amis n'euſſent pas auſſi changé d'habit dans une occaſion ſi perilleuſe. En effet, lors que A. Claudius fut mis priſonnier, bien que M. Claudius fuſt ſon ennemy, il ne laiſſa pas de prendre le deüil avec toute la Maiſon des Claudiens. Il faloit donc bien qu'on euſt reſolu d'un commun conſentement, de perdre ce Patricien populaire, parce que de tous les Patriciens il avoit eſté le premier qui euſt pris le party du Peuple. Veritablement, outre les aſſemblées de la multitude, les diſcours ſeditieux, les largeſſes qu'il faiſoit, & la fauſſe accuſation dont il offenſa le Senat, je ne trouve en pas un Autheur qu'il ait été accuſé d'aucune choſe qui concernât particulierement le crime d'avoir affecté la Royauté; mais je veux croire que les choſes qu'on lui imputa n'étoient pas de petite importance, puiſque rien n'empeſcha le Peuple de le condamner ſur le champ, que le lieu où ſe faiſoit l'accuſation. Sans doute cet exemple eſt bien remarquable, pour faire connoiſtre aux hommes combien l'ambition de regner a eſtouffé de grands merites, & les a rendus non ſeulement deſagreables, mais encore deteſtables & odieux. Car on dit qu'il produiſit plus de quatre cens hommes à qui il avoit donné de l'argét ſans intereſt, pour empeſcher qu'ils ne fuſſent mis en priſon, & que leurs biens ne fuſſent vendus. Davantage, qu'il ne repreſenta pas ſeulement les grandes actions qu'il avoit faites dans la guerre, mais qu'il expoſa aux yeux de tout le monde juſqu'au nombre de trente dépoüilles d'ennemis qu'il avoit tuez de ſa main, quarante recompenſes d'honneur qui luy avoient eſté données par les Generaux d'armée, entre leſquelles il y avoit deux Couronnes d'or, (*Corona Muralis*) pour avoir monté le premier ſur la muraille pendant un aſſaut, & huit Couronnes Civiques, (*Corona Civica*) faites de branches de cheſne, pour avoir ſauvé la vie à autant de Citoyens Romains dans le combat. Outre cela, il produiſit d'autres Citoyens qu'il avoit retirez d'entre les mains des ennemis, & entr'eux C. Servilius, General de la Cavalerie, qui étoit alors abſent. Et aprés avoir remis devant les yeux les belles choſes qu'il avoit faites,

faites, & les avoit élevées par un discours magnifique, & qui répondoit à leur grandeur, on dit qu'il se découvrit la poitrine toute couverte de cicatrices, qui lui avoient laissé les playes qu'il avoit receuës à la guerre, & qu'en regardant le Capitole il appella Jupiter & les autres Dieux au secours de sa fortune; Qu'il les pria de donner au Peuple Romain, dans le danger où il estoit, le même esprit & la mesme affection qu'ils luy donnerent autrefois lors qu'il defendit la forteresse, & qu'il sauva le Peuple Romain; Qu'il supplia toute l'Assemblée en general, & chacun en particulier; qu'ils ne le jugeassent qu'en regardant la forteresse & le Capitole, & en tournant les yeux du coste des Dieux immortels. Lors que le Peuple se fut assemblé par Centuries au Champ de Mars, & que le coupable tendant les mains vers le Capitole, eut commencé à prier les Dieux aprés avoir prié les hommes, les Tribuns connûrent bien que, s'ils n'esloignoient le Peuple de cet objet remarquable, qui luy remettoit devant les yeux la gloire & le service de Manlius, jamais des hommes preoccupez de ses bienfaits & de ses merites, ne verroient de crime en luy, & ne se resoudroient jamais à le condamner. Ainsi l'assignation ayant esté remise, on avertit le Peuple de s'assembler pour le mesme sujet dans le bocage Petilien, hors de la porte Flumentane, (*ou Flaminienne, aujourd'hui de Populo*,) d'où l'on ne pouvoit voir le Capitole. Là le crime fut le plus puissant, & l'emporta sur la compassion qu'on avoit pour le criminel; enfin l'on se rendit inexorable, & l'on donna contre Manlius un si rigoureux Jugement, que les Juges mêmes l'eurent en horreur. Quelques-uns disent qu'on deputa deux personnes pour informer de son crime, & pour lui faire son procez sur le crime de leze-Majesté; Quoi qu'il en soit, aussi-tost qu'il eut été condamné, les Tribuns le precipiterent de la roche Tarpeienne; de sorte que le mesme lieu fut le monument de sa gloire, & l'échaffaut de son supplice. On ajoûta à cette mort infame d'autres marques d'infamie. L'une publique, en ce que comme sa maison étoit où est maintenant le Temple de la Deesse Monete, & l'hostel de la Monnoye,

noye, on proposa au Peuple que pas un Patricien ne demeurât desormais dans la forteresse & au Capitole L'autre particuliere à ceux de sa Maison, en ce qu'il fut ordonné que pas un des Manliens ne prist d'orenavant le nom de Marcus. Telle fut la fin de ce personnage grand & memorable sans doute, s'il ne fust point né dans une Ville où l'on faisoit toutes choses pour conserver la liberté. Mais lors que le peril fut dissipé, & qu'il n'y eut plus rien à craindre du costé de Manlius, le Peuple qui se souvenoit toûjours de ses vertus, ne demeura pas long-tems sans le regreter. La peste qui arriva quelque tems aprés sans aucune cause apparente, fut atribuée par la plûpart au supplice de Manlius. On disoit qu'on avoit souillé le Capitole par le sang de son conservateur, & qu'il étoit aisé de juger que les Dieux ne pouvoient souffrir qu'on eust puni même à leurs yeux, un homme illustre, & qui avoit retiré leurs Temples des mains & de la puissance des ennemis. Cette peste, & la sterilité de la terre qui s'y joignit, fut suivie de quantité de guerres l'année d'aprés, pendant que L. Valerius pour la quatriéme fois, A. Manlius S. Sulpitius, L. Lucretius, L. Emilius, tous quatre pour la troisiéme, & L. Trebonius, étoient Tribuns militaires. Car outre les Volsques qui étoient comme destinez pour exercer & tenir toûjours en haleine les soldats Romains; outre que les Circeiens & les Colonies de Velitres meditoient une revolte, & que le Latium estoit suspect, les Lanuviens se declarerent ennemis, & leur Ville qui avoit toûjours été fidelle à Rome, parut contr'elle inopinément. Le Senat qui creut que cette audace d'un Peuple voisin procedoit de quelque mépris, parce que la revolte de ceux de Velitres qui étoient Citoyens Romains, étoit demeurée impunie, ordonna qu'au plûtost on proposeroit au Peuple de leur declarer la guerre. Et pour disposer plus facilement le Peuple de prendre les armes, on nomma cinq hommes pour aller faire la distribution des terres du Pomptin, & trois pour mener à Nepete une Colonie. Ensuite on proposa au Peuple cette guerre; & bien que les Tribuns s'y opposassent; toutes les Tribus y consen-

ſentirent. Mais on ne fit que l'appareil pendant cette année, & la peſte fut cauſe qu'on ne mit point l'armée en campagne. Ce retardement donna loiſir à ceux de Velitres de traiter de leur accord, & le plus grand nombre fut d'avis qu'on envoiaſt des Deputez à Rome afin de demander leur grace. Mais dautant que l'intereſt des particuliers comme il arrive ordinairement, étoit mêlé avec les intereſts du public, les autheurs de la revolte qui craignoient d'eſtre les ſeules victimes de la colere des Romains, détournerent les Colonies du deſſein de faire la paix, & non ſeulement ils empeſcherent qu'on ne deputaſt au Senat de Rome, mais la plus grande partie du Peuple fut excitée par leur moien de ſortir en armes, & d'aller piller les terres des Romains; ſi bien que cette nouvelle injure étouffa entierement l'eſperance de la paix. En cette même année il courut quelque bruit de la revolte des Preneſtins; & lors que les Tuſculans, les Gabiniens & les Laviniens les en eurent accuſez, comme aiant fait des courſes ſur leurs terres, le Senat leur répondit avec tant de douceur & de benignité, qu'on reconnut facilement qu'il n'avoit pas voulu ajoûter foi à ce crime, parce qu'il ne ſouhaitoit pas qu'il fuſt vrai. L'année d'aprés, Sp. Papirius & L. Papirius Tribuns militaires menerent des troupes à Velitres, & leurs quatre Collegues Ser. Cornelius Muluginenſis, & L. Emilius, tous deux pour la quatriéme fois, Q. Servilius, & C. Sulpitius demeurerent pour la garde de la Ville, s'il arrivoit que les Toſcans fiſſent quelque nouvelle entrepriſe; car toutes choſes étoient ſuſpectes de ce coſté-là. On combattit proche de Velitres avec un ſuccez heureux, contre un plus grand nombre de Preneſtins qui étoient venus au ſecours, que d'habitans de cette Ville; de ſorte que comme elle étoit proche du lieu du combat, & que ſon voiſinage fut cauſe que les ennemis s'enfuirent plûtoſt elle leur ſervit de retraite aprés leur fuite. Mais les Tribuns ne voulurent pas l'aſſieger, parce que le ſuccez d'un ſiege étoit douteux, & qu'ils ne jugerent pas à propos de faire la guerre pour exterminer une Colonie du Peuple Romain.

Ils envoierent au Senat des nouvelles de cette victoire, mais les lettres qu'ils en écrivirent chargeoient plus les Preneſtins que ſes habitans de Velitres. C'eſt pourquoi par une ordonnance du Senat, & du conſentement du Peuple, on declara la guerre aux Preneſtins qui ſe joignirent l'année ſuivante avec les Volſques. Ils prirent de force Satricum Colonie du Peuple Romain, qui fut courageuſement defenduë par ſes habitans, & uſerent cruellement de leur victoire contre les vaincus. Les Romains irritez de cete action, créerent M. Furius Camillus Tribun militaire pour la ſeptiéme fois, & lui donnerent pour Collegues A. Poſt. Regillenſis, L. Furius. L. Lucretius, & M. Fabius Ambuſtus. On donna extraordinairement, & ſans ſe ſervir du ſort, la conduite de la guerre des Volſques à Camillus, & le ſort lui donna pour aide M. Furius, plûtoſt pour ſa gloire, que pour le bien de la Republique. En effet, ſi on regarde le Public, Camillus rétablit les affaires que la temerité de l'autre avoit ruïnées, & ſi l'on s'arreſte au particulier, il aima mieux l'amitié de Lucius Furius, que de tirer de ſon erreur un nouveau ſujet de gloire. Cependant, Camil. étoit déja bien avant dans l'âge, & comme il alloit pour s'excuſer de cette charge ſur ſon indiſpoſition, le Peuple lui reſiſta d'un commun conſentement, auſſi avoit-il encore un eſprit vif dans un corps ſain & vigoureux, mais il ne ſe ſoucioit plus gueres de la guerre, & avoit plus d'inclination pour les affaires de la Ville. Il leva donc quatre Legions de quatre mille hommes, à qui il commanda de ſe rendre le lendemain à la porte Eſquiline, & marcha avecque ces troupes du côté de Satricum. Ceux qui avoient pris cette Ville ne s'étonnerent point de ſa venuë, & ſe confiant en la multitude, parce qu'ils étoient en plus grand nombre que les Romains, ils l'attendirent de pied-ferme. Lors qu'ils eurent appris qu'ils approchoient, ils ſortirent en bataille reſolus de combattre, & de tenter le hazard ſans differer davantage parce qu'ils s'imaginoient que la ſeule experience du General, en qui les Romains eſtabliſſoient toute leur force; ne pouvoit pas beaucoup ſervir où le nombre étoit ſi petit. Les Romains

mains & leur autre Chef étoient pouſſez d'une même ardeur; & il n'y avoit rien de leur côté qui retardât la bataille, excepté le conſeil & l'authorité du ſeul Camillus, qui cherchoit l'occaſion d'aider le petit nombre de ſes troupes par la raiſon & par l'adreſſe, en traînant la guerre en longueur. Cela étoit cauſe que l'ennemi preſſoit davantage, & témoignoit plus de paſſion pour le combat. En effet, il ne ſe contentoit pas de ſe tenir en bataille devant ſon camp, mais il s'avançoit dans la plaine: & pour montrer ſon audace, & la confiance qu'il avoit en ſes forces, il faiſoit marcher ſes Enſeignes juſqu'aux retranchemens des Romains, qui ne pouvoient ſouffrir non plus que l'autre Tribun militaire L. Furius, cette inſolence des ennemis. Comme ſon âge & ſon humeur le rendoit boüillant & impetueux, & qu'il étoit d'ailleurs enflammé par l'eſpoir de la multitude, qui fondoit pourtant ſon courage ſur une choſe incertaine, il commença à exciter les ſoldats qui l'eſtoient déja aſſez d'eux-meſmes, & en rabaiſſant l'authorité de Camillus par l'impuiſſance de ſa vieilleſſe, qui étoit la ſeule choſe, par laquelle il le pouvoit attaquer, il remonſtra à ſes troupes *Qu'il n'appartenoit qu'aux jeunes gens de faire la guerre; Que l'eſprit le plus vigoureux diminuoit avec le corps; Que Camillus étoit devenu lent & pareſſeux, de prompt & actif qu'il avoit toûjours été; & qu'aiant autrefois accoûtumé de prendre d'abord les Camps & les Villes, il demeuroit oiſif dans un Camp & y perdoit de tems à force de retardement & de remiſes; Quel avantage en eſperoit-il pour les ſiens, & quel deſavantage pour les ennemis? Quelle occaſion, quel tems, & quel lieu pour dreſſer des embuſcades? Que les conſeils & les deſſeins des vieillards étoient froids & languiſſans, Qu'au reſte Camillus avoit aſſez vécu, & qu'il avoit eu aſſez de gloire. Pourquoi donc laiſſer vieillir avec un ſeul corps mortel, les forces d'une Ville qui devoit être immortelle?* Il avoit par ces diſcours attiré à ſoi tout le Camp; & comme il vid que de tous coſtez on demandoit le combat, *Nous ne pouvons plus*, (dit-il à Camillus,) *nous ne pouvons plus retenir l'impetuoſité de nos ſoldats, & l'ennemi dont nous avons augmenté le courage par nos retardemens,*

nous vient insulter jusqu'ici avec un orgueil qu'on ne sçauroit plus endurer. Cedez donc à tout le monde, & laissez-vous vaincre par la raison pour remporter plustost la victoire. Camillus répondit à cela, *Que pour les guerres où jusques-là il avoit commandé tout seul, ni le Peuple Romain, ni lui, n'avoient point sujet de se plaindre de sa conduite & de son bonheur, Qu'il sçavoit bien qu'il avoit alors un Collegue qui lui étoit égal en authorité & en puissance, & qui l'emporteroit par dessus lui par la force & par la vigueur de l'âge, mais que pour ce qui concernoit l'armée, il avoit accoustumé de la conduire, & non pas d'en estre conduit; que neantmoins il ne se pouvoit opposer à l'authorité de son compagnon; Qu'il fist donc à la bonne heure tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la Republique; mais qu'il prioit que l'on excusast son âge, s'il ne combattoit pas aux premiers rangs; Qu'au reste il feroit toutes les fonctions qu'un vieillard peut faire dans la guerre, & qu'il prioit les Dieux immortels que quelque fascheux accident ne fist pas juger un jour que son conseil étoit bon, & qu'il eust été avantageux de le suivre.* Mais un conseil si salutaire, & des prieres si pieuses, ne furent écoutées ni par les hommes, ni par les Dieux. Celui qui avoit persuadé le combat met l'avant-garde en bataille, & Camillus eut soin de l'arriere-garde, & mit au devant du Camp une forte defense de gens de guerre. Quant à lui, il se mit sur un lieu élevé pour estre spectateur du combat, & pour regarder ce qui succederoit du conseil d'un autre. Aussi-tôt qu'on eut oüi le bruit que firent les armes au premier choc, l'ennemi recule de dessein formé, & non pas de crainte. Il avoit à dos, entre la bataille & le camp, un costeau dont la pente étoit assez douce; & comme il n'avoit que trop de monde, il avoit laissé dans le camp quelques-unes de ses meilleures troupes bien armées & en état de combattre, qui devoient sortir lorsque l'on en seroit aux mains, & que l'ennemi s'approcheroit du retranchement. Les Romains donc poursuivirent les ennemis qui sembloient fuïr, & en les poursuivant ils s'allerent jetter dans un lieu desavantageux, & favoriserent eux-mesmes l'entrepriſe des ennemis; de sorte que l'epouvante s'etant jet-

jettée parmi les victorieux, cet ennemi qu'on n'attendoit pas, & le desavantage du lieu les contraignirent de reculer. En mesme tems les Volsques qui étoient tout frais, comme venant de sortir du camp, les presserent vivement; & ceux qui avoient feint de prendre la fuite, vinrent à la traverse recommencer le combat. Alors les Romains ne marcherent plus comme des gens qui sont retraite, mais oubliant leur ancienne gloire, & ce grand courage qu'ils venoient de témoigner, ils tournerent le dos; & reprenoient en confusion le chemin du camp, lors que Camillus aiant été mis à cheval par ceux qui étoient alentour de lui, leur alla opposer ses troupes de reserve, & leur parla en ces termes; *Quoi*, dit-il, *est-ce là la bataille que vous avez demandée avec tant d'ardeur & d'empressement? A quel homme ou à quel Dieu en pouvez-vous imputer la faute? Vôtre temerité à commencé ce malheur, & vostre lascheté l'achevé. Aprés avoir suivi un autre Chef, suivez maintenant Camillus, & faites ce que vous avez accoustumé de faire quand vous avez marché sous ma conduite, venez remporter la victoire. Ne regardez ni vos retranchemens, ni vostre camp, personne de vous n'y rentrera s'il ne revient victorieux.* D'abord la honte arresta leur fuite; & quand ils virent que les Enseignes marchoient du costé de l'ennemi, & que leur General venerable par son âge, outre qu'il étoit assez connu par tant de triomphes & de victoires, s'exposoit lui-mesme dans les premiers rangs, où il y avoit plus de travail & plus de peril, ils commencerent à se blasmer eux-mesmes, & à blasmer aussi les autres, & s'animerent tous ensemble par des paroles, & par des discours qui remplirent tout le bataillon comme d'un cri d'allegresse. L'autre Tribun ne manqua pas aussi à son devoir; car aiant été envoié aux gens de cheval par Camillus, qui prenoit cependant le soin de remettre en ordre l'infanterie, il leur parla non pas en les blasmant, parce que la part qu'il avoit à la faute le rendoit plus moderé; mais au lieu de commandement, il usa envers eux de prieres. Il les pria tous en general & en particulier, de le descharger du blâme qu'on lui pourroit im-

puter du malheur de cette journée; *I'ai mieux aimé*, disoit-il, *malgré les advis & les defenses de mon Collegue estre temeraire avecque tout le monde, que d'estre prudent avecque un seul homme. Camillus trouve de la gloire dans vostre bonne fortune, & dans vôtre mauvaise fortune; Pour moi, si le combat ne recommence, j'en partagerai le malheur avecque tout le monde, & j'en aurai seul toute l'infamie.* On jugea qu'il valoit mieux dans une occasion si douteuse, descendre de cheval, & aller à pied attaquer l'ennemi. Ils vont donc tête baissée, remarquables par les armes & par leur courage, où ils voient que les gens de pied sont plus mal-traitez; Ni les Capitaines ni les soldats ne relaschent rien de cette belle ardeur qu'ils avoient à qui feroit mieux son devoir; & l'on connut par l'evenement que la vertu avoit voulu faire un effort. Les Volsques qui venoient de fuir par une épouvante dissimulée, changerent leur feinte fuite en une fuite veritable. La plus grande partie fut taillée en pieces dans le combat, & en fuiant. Les autres furent tuez dans le camp, qui fut pris du mesme effort; & toutesfois le nombre des prisonniers fut plus grand que celui des morts. Lors qu'on fit la reveuë des prisonniers, on mit à part quelques Tusculans qui furent reconnus, & on les envoia aux Generaux, à qui ils confesserent qu'ils avoient pris les armes du consentement du Public. C'est pourquoi Camillus, qui craignoit une guerre si proche de Rome, y voulut mener sur le champ des prisonniers, afin que le Senat n'ignorast pas que les Tusculans avoient rompu l'alliance, & laissa son Collegue dans le camp & dans l'armée pour y commander. Cette journée lui avoit appris à ne pas preferer les bons conseils à ses opinions particulieres; mais il ne croioit pas, & personne ne le croioit dans l'armée, que Camillus pust souffrir patiemment cette faute, qui avoit mis la Republique si prés de son precipice & de sa ruïne. Car il étoit déja constant & dans l'armée, & dans la Ville, que les succez avoient été divers contre les Volsques; Qu'on devoit imputer à L. Furius & la fuite de l'armée, & le malheur du combat; & à M. Furius toute la gloire du bon succez. Aprés qu'on eut

eut oüy dans le Senat les priſonniers, qu'on eut eſté d'avis de faire la guerre aux Tuſculans, & qu'on en eut donné la conduite à Camillus, il demanda qu'on luy donnât un homme pour l'aider ; & quand on luy eut permis d'en choiſir un parmy ſes Collegues, il fit choix contre l'opinion de tout le monde, de L. Furius, & par cette moderation il effaça la honte de ſon Collegue, & s'acquit une grande gloire. Mais il n'y eut point de guerre contre les Tuſculans ; & par le moyen de la paix ils repouſſerent les forces Romaines, qu'ils ne pouvoient repouſſer par les armes. Car lors que les Romains entrerent ſur leurs terres, ils ne ſortirent pas meſmes des lieux par où l'armée devoit paſſer, ils ne ceſſerent point de labourer leurs terres, ils tinrent les portes de leur Ville ouvertes, allerent en grandes troupes & en robe longue au devant des Generaux, & l'on envoya des vivres dans le camp, de la Ville & de la campagne, avec toute ſorte de courtoiſie & de demonſtrations d'amitié. Camillus alla camper devant les portes de la Ville, afin de ſçavoir ſi la même tranquillité étoit au dedans qu'au dehors ; & lors qu'il y entra bien-toſt aprés, il trouva les maiſons & les boutiques ouvertes, & toutes choſes comme de couſtume. Les artiſans travailloient, les eſcoles reſonnoient du bruit des enfans qui étudioient, les ruës eſtoient pleines de peuple, d'hommes, & de femmes, qui alloient de part & d'autre où leurs affaires les appelloient. Enfin de quelque côté que ſe tournaſt Camillus, il ne voyoit rien qui marquaſt, je ne dis pas de la crainte, mais le moindre eſtonnement. Il jettoit les yeux de toutes parts, & cherchoit où étoit la guetre, tant il y avoit peu d'apparence qu'on euſt détourné quelques choſes, ou que pour quelque tems ſeulement on en euſt mis quelques-unes en veue ; mais tout y étoit ſi paiſible & ſi tranquille, qu'il ne ſembloit pas ſeulement qu'on y euſt entendu parler de guerre. Enfin vaincu par la patience des ennemis, il commanda de faire aſſembler leur Senat, & y parla de la ſorte ; *Il n'y a eu encore que vous qui ayez trouvé les veritables armes, & les veritables forces par leſquelles on ſe peut defendre contre la fureur des Romains. Allez au*

Senat de Rome, où l'on reſoudra ſi vous avez pluſtoſt merité le chaſtiment pour le paſſé, que le pardon pour le preſent. Je ne vous priverai point de la grace & du benefice public. Je vous permets au contraire d'aller faire vos excuſes, & le Senat donnera à vos prieres ce qu'il jugera le plus raiſonnable. Lors que les Tuſculans furent arrivez à Rome, & qu'on vid à l'entrée du Palais les Magiſtrats de ce Peuple autrefois ſi fidelle, avec une contenance ſi triſte, le Senat touché de compaſſion, les fit appeller, & les receut plûtôt en amis qu'en ennemis; & leur Dictateur de Tuſcule parla en ces termes; *Bien que vous nous aiez annoncé la guerre; & que vous nous l'aiez apportée; Comme vous nous voiez maintenant debout alentour de vôtre Palais, nous avons été tout de meſme & avec les mêmes armes au devant de vos Generaux & de vos Legions. Voilà les habits que nous avions, voilà ceux de noſtre Peuple, & nous n'en changerons jamais, ſi ce n'eſt que voſtre ſervice nous oblige d'en changer, & de prendre pour vous les armes. Nous remercions vos Capitaines & vos armées, d'avoir pluſtôt creu leurs yeux que leurs oreilles, & de n'avoir point paru en ennemis où il n'y avoit point d'apparence de guerre. Nous vous demandons la paix que nous avons toujours maintenuë, & nous vous ſupplions de porter vos armes où vous voiez la guerre & les ennemis. S'il faut que nous eſprouvions ce que peuvent vos forces, nous ſommes preſts de l'éprouver deſarmez, & ſeulement en endurant. C'eſt là toute noſtre envie & nôtre ſeule intention, que nous ſupplions les Dieux de rendre auſſi heureuſe qu'elle eſt pure, fidelle & zelée. Pour ce qui concerne les crimes qui ont été cauſe que vous nous avez declaré la guerre, il n'eſt pas beſoin de nous en juſtifier par des paroles, puiſque les effets nous ont déja juſtifiez. Suppoſons neantmoins qu'ils ſoient veritables, puiſque nous en faiſons voir une repentance ſi manifeſte, nous croions que noſtre aſſeurance conſiſte à les confeſſer. Qu'on vous offenſe donc librement, pourveu que vous ſoiez toujours dignes qu'on vous ſatisfaſſe comme nous faiſons.* Ce fut là à peu prés le diſcours des Tuſculans, qui obtinrent alors la paix, & quelque tems aprés le droit de Bourgeoiſie. Ainſi l'on ramena les troupes de Tuſcule, & Camillus ſortit de charge aiant fait paroiſtre ſa prudence

&

& ſa valeur dans la guerre des Volſques, & ſon bonheur dans cette derniere expedition, recommandable en l'un & en l'autre, par la moderation & par la patience qu'il exerça envers ſon Collegue. On crea Tribuns militaires pour l'année ſuivante, L. Valerius pour la cinquiéme fois, P. Valerius pour la troiſiéme, C. Sergius auſſi pour la troiſiéme, L. Menenius pour la ſeconde, Sp. Papirius, & Ser. Cor. Maluginenſis. Il fut auſſi beſoin en cette année d'établir des Cenſeurs; principalement à cauſe de l'incertitude des debtes; car les Tribuns du Peuple s'efforçoient de les faire monter à de plus grandes ſommes qu'elles ne montoient en effet pour rendre les creanciers odieux; & au contraire les creanciers les diminuoient, parce qu'il leur étoit avantageux de monſtrer que leurs debiteurs manquoient plûtoſt de bonne foi que de moiens de paier. On établit donc pour Cenſeurs C. Sulp. Camerinus, & Sp. Poſth. Regillenſis. Mais l'exercice de leur charge qu'ils avoient déja commencé, fut interrompu par la mort de Poſthumius, parce qu'il n'étoit pas permis de ſubſtituer perſonne en la place du mort. Sulpitius ſe démit donc de cette Magiſtrature; & parce qu'il y eut du défaut en l'élection des Cenſeurs qu'on fit enſuite, ils n'exercerent point auſſi leur charge: & comme ſi les Dieux n'euſſent pas trouvé la Cenſure agreable pour cette année, on fit ſcrupule de faire une troiſiéme élection de Cenſeurs. Toutefois les Tribuns du Peuple crioient *qu'il ne falloit pas endurer qu'on ſe joüaſt ainſi de la multitude; Que le Senat ne vouloit pas faire voir les regiſtres publics qui contenoient ce que chacun avoit de biens, parce qu'il ne vouloit pas qu'on ſçût la quantité des debtes, de peur qu'elles ne fiſſent voir qu'une partie de la Ville avoit détruite & devoré l'autre partie; & que cependant le menu peuple accablé de debtes, étoit tantôt expoſé à la fureur d'un ennemi, & tantôt à la cruauté d'un autre; Qu'il y avoit déja long-tems qu'on cherchoit indifferemment de tous coſtez des occaſions de faire la guerre, Que les Legions avoient été menées d'Antium à Satricum, de Satricum à Velitres, & de là à Tuſcule; Qu'on menaçoit maintenant de guerre les Latins, les Herniques & les Preneſtins,*

plûtoſt par la haine qu'on portoit aux Citoyens qu'aux ennemis, afin de conſumer le Peuple par des guerres perpetuelles; Qu'on ne vouloit lui donner le loiſir ni de reprendre haleine dans la Ville, ni de ſe ſouvenir de la liberté, ni enfin de ſe trouver dans les aſſemblées pour ouir quelquefois ſes Tribuns propoſer les moyens de le ſoulager des uſures, & de mettre fin à tant d'autres maux; Que ſi le peuple avoit ſeulement aſſez de courage pour ſe mettre en memoire la liberté de ſes Anceſtres, il ne ſouffriroit pas que l'on condamnât dorenavant aucun Citoyen Romain pour argent preſté, ni qu'on fiſt aucune levée, juſqu'à ce qu'ayant connu le nombre des dettes, & trouvé le moyen de les diminuer, chacun ſceuſt ce qui étoit à lui, & ce qui étoit aux autres, ſi ſon corps demeureroit libre, ou s'il n'eſtoit pas engagé. La recompenſe qu'on propoſa à la ſedition, excita auſſi-toſt la ſedition. Il y en avoit déja un grand nombre de condamnez, & le Senat étoit d'avis qu'on levaſt de nouvelles Legions ſur le bruit de la guerre des Preneſtins; Mais l'authorité des Tribuns, & le conſentement du Peuple empeſcherent l'effet de ces deux choſes. Car les Tribuns ne voulurent pas permettre qu'on emmenaſt ceux qui étoient ajugez à leurs creanciers, & les jeunes gens ne ſe vouloient pas faire enroller, voyant que le Senat ne ſe ſoucioit pas tant des dettes que de faire des levées, car on avoit eu nouvelles que l'ennemi étoit parti de Preneſte, & qu'il campoit dans le Païs des Sabins. Mais ce bruit avoit plus animé les Tribuns du Peuple à pourſuivre leur entrepriſe, qu'il ne leur avoit donné d'épouvante: Et il n'y eut rien qui fuſt capable d'appaiſer la ſedition de la Ville, que la guerre même qu'on voyoit preſque au pied des murailles. Car quand les Preneſtins eurent appris qu'on n'avoit point levé d'armée dans Rome, qu'il n'y avoit point de Chef aſſeuré, & que le Senat & le Peuple étoient bandez l'un contre l'autre, leurs Chefs prenant cette occaſion aſſemblerent promptement leurs troupes, faccagerent tout le Païs, & firent voir leurs Enſeignes auprés de la porte Colline. L'épouvante fut grande dans la Ville, on cria auſſi-toſt aux armes, on courut ſur les murailles & aux portes, & enfin aiant paſſé de la ſedition à la

guerre,

guerre, on crea Dictateur T. Quintius Cincinnatus, qui nomma pour General de la Cavalerie A. Sempronius Atratinus. Comme la reputation de cette charge donnoit ordinairement de la terreur aux ennemis, ils n'en eurent pas ſi-toſt le bruit qu'ils ſe retirerent des murailles, & la jeuneſſe de Rome s'aſſembla en même tems ſans repugnance & ſans murmure ſuivant les ordres du Dictateur. Tandis qu'on levoit une armée dans Rome, les ennemis allerent camper aſſez prés de la riviere d'Allie; d'où faiſant des coûrſes bien avant dans le Païs, ils ſe vantoient *d'occuper un lieu qui étoit fatal à Rome, & que de là comme les Gaulois, ils mettroient en fuite les Romains, & feroient paſſer l'eſpouvante dans la Ville; Que les Romains redoutoient le jour qu'ils furent défaits en ce lieu, comme un jour funeſte & malheureux, combien redouteroient-ils davantage le rivage d'Allie, ce monument de leur infortune, encore marqué de leur ſang; Que l'eſpouvantable aſpect des Gaulois, & leurs cris horribles s'y repreſenteroient à leurs yeux & à leurs oreilles, & ayderoient encore à les vaincre.* Ainſi ſe figurant des choſes vaines, ils mettoient leurs eſperances en la fortune de ce lieu. Mais les Romains diſoient au contraire; *Que par tout où ils trouvoient les Latins, ils ſçavoient bien que c'eſtoient les meſmes ennemis qu'ils avoient défaits au lac de Regille, & qu'ils avoient tenus cent ans durant dans l'obéïſſance; Que ce lieu memorable par une ſi grande perte, les exciteroit à effacer la memoire de cette honte, loin de leur faire apprehender qu'il y euſt un endroit au monde qui fuſt aſſez infortuné pour rendre leurs armes malheureuſes, & s'oppoſer à leurs victoires; Que ſi meſmes les Gaulois y paroiſſoient une autre fois; ils les combattroient au meſme lieu avec le même ſuccez & la meſme ardeur qu'ils les avoient combattus dans Rome, lors qu'ils recouvrerent leur Patrie, & comme ils avoient fait le lendemain dans le Païs des Gabiens, où ils les défirent de telle ſorte, que pas un de ceux qui eſtoient entrez dans Rome n'eſchappa de leurs eſpées, pour porter chez eux des nouvelles de leur infortune ou de leur bonheur.* Voila les ſentimens que l'on avoit de part & d'autre, & ainſi l'on arriva à Allie. Lors que le Dictateur Romain eut apperceu les ennemis qui étoient déja en ba-

tille,& en état de combattre;*Voiez-vous*,dit-il àA.Semp. *que ſe confiant à la fortune du lieu,ils ſe ſont plantez ſur le rivage d'Allie. Je prie les Dieux immortels de ne leur point donner de ſecours ni plus grand,ni plus aſſeuré. Cependant Semp. vous confiant plus juſtement en vos armes & en voſtre courage,pouſſez vos chevaux contr'eux,& donnez au milieu de leur bataillon. Pour moi, j'irai les attaquer avec les Legions lors qu'ils ſeront épouvantez & en deſordre. Dieux qui aſſiſtez aux alliances, & par leſquels elles ſe jurent, puniſſez ces infracteurs, vangez-vous, & vangez-nous de ces perfides qui vous ont mépriſez, & qui vous ont fait ſervir à nous tromper.* Les Preneſtins ne pûrent ſouſtenir ni contre la Cavalerie, ni contre l'Infanterie. Dés le premier choc & le premier cri, ils furent mis en deſordre, & bien-toſt aprés en fuite. Enfin la fraieur les emporta de telle ſorte, qu'ils laiſſerent leur camp derriere eux, & nè s'arrêterent point qu'ils ne fuſſent en veuë de Preneſte. Là ils ſe ſaiſirent d'un lieu qu'ils fortifierent à la haſte afin de leur ſervir de camp, parce qu ils apprehendoient que s'ils ſe retiroient dans la Ville, on ne miſt auſſi-toſt le feu dans la campagne, & qu'aprés avoir ſaccagé tout le Païs, on ne vinſt mettre le ſiege devant la Ville. Mais lors que les Romains eurent pillé leur camp prés d'Allie, & qu'ils les eurent pourſuivis, ils ſortirent de ce nouveau camp, & ſe retirerent dans Preneſte, où à peine ſe croioient-ils aſſeurez. Outre cette Ville, les Preneſtins en poſſedoient encore huit autres; & aprés les avoir priſes ſans beaucoup de difficulté, on mena l'armée à Velitres, que l'on emporta comme les autres. Enfin l'on vint à Preneſte, qui étoit la capitale de cette guerre, mais on ne la prit pas de force, elle ſe rendit à compoſition. Ainſi, aprés avoir gagné une bataille, & avoir pris de force deux camps ennemis, neuf Places, & Preneſte qui ſe rendit, Quintius retourna à Rome, y fit ſon entrée en triomphe, & porta dans le Capitole l'image de Jupiter ſurnommée Empereur, qu'il avoit priſe dans Preneſte. Il la mit entre la Chapelle de Jupiter & de Minerve, & fit appliquer au deſſous une table de cuivre avec cette inſcription, pour memoire des choſes qu'il avoit faites; JUPI-

TER

TER ET TOUS LES DIEUX ONT PERMIS QUE T. QUINTIUS DICTATEUR, AIT PRIS NEUF VILLES EN NEUF JOURS, ET QUE LE DIXIE'ME PRENESTE SE SOIT RENDUE A COMPOSITION. ET POUR RECONNOISTRE TOUS SES AVANTAGES, IL LUI EN A CONSACRE' UNE COURONNE D'OR. Le vingtiéme jour aprés qu'il fut entré en charge, il ſe démit de ſa Dictature. On fit enſuite des Tribuns militaires, & il y en eut autant de Patriciens que de Plebeiens. Les Patriciens que l'on crea furent P. Manlius, C. Manlius & L. Julius, & ceux que le Peuple donna furent C. Sextilius, M. Albinius, & L. Antiſtius. Comme les Manliens l'emportoient par leur naiſſance ſur les autres, & par la faveur & par le credit ſur Julius, on leur donna le departement des Volſques, ſans jetter au ſort, & ſans conſiderer s'il y en avoit qui fuſſent plus capables qu'eux. Mais les Patriciens & ceux-là même qui avoient contribué à leur faire acquerir ſon honneur s'en repentirent bien-toſt aprés. En effet ils n'eurent pas ſi-toſt envoié au fourrage quelques troupes de gens de pied, ſans avoir auparavant fait reconnoiſtre les lieux, qu'on leur vint dire qu'elles étoient enfermées par les ennemis. C'étoit une fauſſe nouvelle; neantmoins on courut à leur ſecours ſans ſonger à faire garder l'autheur de ce bruit, qui étoit un Latin qui s'étoit déguiſé en Romain pour les tromper, & l'on alla donner dans une embuſcade. Là comme ils étoient en lieu deſavantageux, & qu'ils reſiſtoient ſeulement par le courage de leurs gens, ils tuerent & furent tuez en grand nombre. Cependant le camp des Romains qui étoit dans une plaine fut attaqué par l'autre partie des ennemis; & en l'un & l'autre endroit les affaires furent hazardées par la temerité & l'inſuffiſance des Capitaines; & ſi quelque choſe en fut conſervé à la bonne fortune du Peuple Romain, on en fut entierement obligé à la vaillance des ſoldats, qui firent glorieuſement leur devoir ſans Capitaine & ſans Chef. Auſſi-toſt que cette nouvelle ſe fut répanduë dans Rome, on jugea à propos de créer un Dictateur; mais aprés avoir appris que toutes choſes étoient tranquilles du coſté des Volſques, & qu'on

eut

eut reconnu qu'ils ne ſçavoient ſe ſervir ni de l'occaſion, ni de la victoire, on fit revenir l'armée & les Chefs, & depuis on demeura en paix au moins du coſté des Volſques. Il y eut ſeulement ſur la fin de l'année quelque bruit, parce que les Preneſtins ſe revolterent, ayant fait ſouſlever les Peuples Latins: & durant la même année on leur envoya de nouveaux habitans, ſur les plaintes qu'ils firent qu'ils avoient faute d'hommes. Au reſte, ſi les affaires ne ſuccederent pas fort heureuſement à la guerre, au moins le repos qu'il y eut dans la Ville, & que les Tribuns militaires Plebeiens entretinrent parmi le Peuple par leur credit, ſervit de conſolation & de ſoulagement. Les commencemens de l'année furent remplis de ſeditions & de troubles, pendant que Sp. Furius, Q. Servilius pour la ſeconde fois, C. Licinius, P. Clelius, M. Horatius & L. Geganius étoient Tribuns militaires. Les dettes furent la cauſe & la matiere de la ſedition; & pour y apporter quelque ordre, S. Servilius Priſcus, & Q. Clelius Siculus furent faits Cenſeurs, mais la guerre les empécha de rien faire. Car il arriva nouvelle que les Legions des Volſques étoient entrées ſur les frontieres des Romains, & qu'ils faiſoient par tout le degaſt; & ce bruit fut confirmé par la fuite de ceux qui ſe retiroient de la campagne à la Ville. Mais tant s'en faut que cette eſpouvante fiſt ceſſer les diſputes & les conteſtations civiles, qu'au contraire les Tribuns empeſcherent les levées avec plus d'ardeur & de violence juſqu'à ce que le Senat leur euſt accordé que tant que la guerre dureroit perſonne ne payeroit l'impoſition, & qu'on ne pourroit intenter d'action touchant les dettes. Le Peuple ayant receu cette eſpece de ſoulagement, il n'y eut plus rien qui empeſchaſt la levée. On leva donc de nouvelles Legions, & l'on trouva bon de les diviſer, & d'envoyer deux armées dans le Païs des Volſques. Sp. Furius & M. Horatius prirent la droite vers Antium, le long des coſtes de la mer: & Q. Servilius & L. Geganius tinrent à gauche le chemin d'Ecetre du coſté des montagnes; mais ny les uns ny les autres ne rencontrerent l'ennemi. On fit donc le degaſt dans le Païs, non pas comme les Volſques, qui

qui ne ſe fondant que ſur la diſſenſion de leurs ennemis, & craignant toûjours leur vertu, faiſoient des courſes à la defrobée, & en maniere de brigandages, mais comme une puiſſante armée qu'une juſte colere a miſe ſur pied ; & ce degaſt fut d'autant plus grand, qu'on demeura plus long-tems dans le pays. Car les Volſques qui avoient apprehendé que quelques troupes ne ſortiſſent de Rome contr'eux, s'eſtoient contentez de faire des courſes ſur les frontieres ; au contraire, les Romains s'étoient logez au milieu du Pays des Volſques ; & y demeurerent exprés pour les attirer au combat ; de ſorte qu'aprés avoir bruſlé de tous coſtez quantité de maiſons, des champs, & meſme des villages entiers, ſans eſpargner ny arbres, ny bleds, enfin aprés avoir pris tous les hommes & tout le beſtail que l'on pût trouver, l'une & l'autre armée retourna à Rome. Ainſi ceux qui devoient eurent peu de tems pour reſpirer ; car lors que les choſes eurent eſté pacifiées du coſté des ennemis, on recommença de nouveau la pourſuite des detes ; & loin d'eſtre ſoulagé des vieilles detes, il en falut faire de nouvelles pour la contribution que les Cenſeurs ordonnerent afin de baſtir un mur de pierre de taille ; & le Peuple fut contraint de recevoir ce nouveau joug, parce qu'il n'y avoit point de levées de gens de guerre que les Tribuns puſſent empeſcher. Il fut encore obligé par le credit des principaux du Senat, de ne choiſir que des Patriciens pour eſtre Tribuns militaires ; & ceux à qui l'on donna cette charge furent L. Emilius, P. Valerius pour la quatriéme fois, C. Veturius, S. Sulpitius, L. Quintius Cincinnatus, & C. Quintius Cincinnatus. Ils obtinrent auſſi par la même authorité, que les jeunes gens s'enrollerent & preſterent le ferment, ſans que perſonne s'y oppoſaſt, & en firent trois armees ; l'une pour la garde de la Ville, l'autre pour eſtre preſte en toutes ſortes d'occaſions, ſi l'on en avoit beſoin quelque part, & la troiſiéme qui étoit la plus forte & la plus puiſſante, fut envoyée ſous la conduite de P. Valerius, & de L. Valerius à Satricum, contre les Latins & les Volſques qui s'eſtoient joints enſemble, & qui

qui s'y étoient campez. Les Romains y trouverent dans une plaine les ennemis en bataille, & l'on combattit en meſme tems; mais comme la victoire étoit encore douteuſe, il ſurvint une groſſe pluie, qui ſepara les combattans. Le lendemain on recommença le combat, qui fut quelque tems également ſouſtenu de part & d'autre, & l'on reſiſta principalement du coſté des Legions Latines, qui s'eſtoient inſtruites dans la milice Romaine, par la longue alliance qu'ils avoient euë avec les Romains. Mais enfin la Cavalerie que l'on fit marcher contr'elles les enfonça. L'Infanterie enſuite les alla charger comme elles eſtoient déja en deſordre; & à meſure que les Romains s'avançoient, les ennemis furent contraints de reculer. Enfin, auſſi-toſt qu'ils eurent commencé à plier, ils ne pûrent plus ſouſtenir l'impetuoſité des armes Romaines. Ainſi ils furent défaits & mis en fuite, & au lieu de prendre le chemin de leur camp, ils prirent celui de Satricum, qui n'étoit qu'à deux milles de là; Mais ils furent taillez en pieces, principalement par la Cavalerie, & leur camp fut pris & pillé. La nuit d'aprés le combat ils partirent de Satricum, & allerent à Antium pluſtoſt comme des gens qui fuient, que comme une armée qui marche en bataille. Les Romains les ſuivirent preſque pas à pas, neantmoins la peur alla plus viſte que la colere, & les ennemis gagnerent Antium avant qu'on pûſt les atteindre. Depuis les Romains demeurerent quelques jours à piller le païs, & ſe contenterent de faire des degaſts, parce qu'ils n'avoient pas un aſſez grand équipage de guerre pour attaquer cette Place, & que les autres n'avoient pas aſſez de force pour s'expoſer au hazard d'une bataille. Cependant il y eut une ſedition entre les Antiates & les Latins. Les premiers qui etoient las & abbatus de la guerre, dans laquelle ils étoient nez, & dans laquelle ils avoient vieilli, avoient grande inclination à ſe rendre; au contraire, comme les autres étoient encore frais, à cauſe de la tranquilité & de la paix dont ils avoient joüi ſi long-tems; cette nouvelle revolte les rendit plus audacieux, & leur donnoit plus de courage de continuër cette guerre. Neantmoins ils terminerent

nerent leurs disputes lors qu'ils eurent reconnu de part & d'autre qu'ils se servoient d'obstacle les uns aux autres dans les choses qu'ils avoient envie de faire. Les Latins se retirerent de leur alliance, pour n'avoir point de part à une paix qu'ils estimoient honteuse, & les Antiates separez de ces mauvais Conseillers qui s'opposoient à leur salut, rendirent aux Romains leur Ville & leurs terres. Ainsi dautant que les Latins ne pouvoient nuire aux Romains par la force de leurs armes, ni retenir plus long-tems les Volsques à la guerre, leur fureur & leur rage alla si avant qu'ils brûlerent Satricum, qui avoit été leur premiere retraite aprés le malheur du combat; & il ne resta rien de cette Ville, ni des lieux profanes, ni des lieux sacrez, que le Temple de la Déesse Matuta. On dit neantmoins que ce ne fut pas le remords, ni le respect des Dieux, qui les chassa de ce lieu, mais une voix effroiable, qui sortit du fonds du Temple, avec de cruelles menaces, s'ils ne détournoient des lieux saints l'embrasement & la flamme. Furieux comme ils étoient, la mesme impetuosité les transporta à Tusculе, non seulement parce que les Tusculans aiant abandonné l'union & la ligue des Latins, avoient fait alliance avec les Romains, mais aussi parce qu'ils avoient receu dans Rome le droit de Bourgeoisie. Comme ils trouverent les portes de Tusculе ouvertes, & qu'ils y arriverent à l'impourveu, ils la prirent d'abord, excepté la Citadelle, où les habitans se retirerent avec leurs femmes & leurs enfans, & depêcherent à Rome pour donner avis au Senat de leur infortune. On envoïa du secours à Tusculе avec une ardeur & une diligence digne de la fidelité du Peuple Romain; L. Quintius & Ser. Sulpitius Tribuns militaires, y menerent donc une armée; de sorte que les Latins assiegeoient & étoient assiegez en même tems, car d'un costé il faloit qu'ils defendissent les murailles de la Ville, & de l'autre costé ils assiegeoient la forteresse, donnant & recevant tout ensemble de l'épouvante. Mais l'arrivée des Romains apporta un grand changement de part & d'autre. Elle fit passer les Tusculans d'une grande crainte à une grande joie; & au contraire

traire, elle reduiſit les Latins, qui eſperoient de ſe rendre bien-toſt maiſtres de la forteresſe, à deſeſperer de leur ſalut. Il ſe fit donc un grand cry de joye dans la forteresſe à quoi les Romains répondirent avec toute ſorte d'allegreſſe; & alors les Latins ſe voiant preſſez de part & d'autre, ne pûrent ſouſtenir l'impetuoſité des Tuſculans, qui deſcendoient d'un lieu eſlevé, ni repouſſer les Romains, qui montoient ſur les murailles, & qui s'efforçoient de rompre les portes. Premierement on prit les murailles par eſcalade; & enſuite on rompit les portes; & comme les Latins furent battus par deux ennemis par devant & par derriere, & qu'ils n'avoient pas des forces pour combattre, ni de lieu pour prendre la fuite, ils furent tous taillez en pieces ſur la place. Aprés qu'on eut repris Tuſcule, on ramena l'armée à Rome. Mais plus les affaires furent tranquilles durant cette année par les bons ſuccez de la guerre, plus la violence des Patriciens, & les miſeres du Peuple s'augmenterent dans la Ville; car en même tems que l'on contraignoit le Peuple de payer, on luy oſtoit les moyens de le faire. C'eſt pourquoi, comme la plûpart n'avoient point de bien, aiant été condamnez en leur reputation & en leurs corps, ils étoient ajugez à leurs creanciers, afin de leur ſatisfaire, & que leur peine tinſt lieu de payement, & fuſt, pour ainſi dire, leur caution. Ainſi non ſeulement le menu Peuple, mais encore les principaux d'entre le Peuple avoient le courage ſi abattu, que loin de pourſuivre le Tribunat militaire avec les Patriciens, aprés avoir fait tant de bruit afin que cela leur fuſt permis, il n'y eut pas un homme de cœur & d'experience qui eût ſeulement la hardieſſe d'aſpirer aux Magiſtratures Plebeiennes; de ſorte que le Senat eſtima qu'il avoit recouvré pour jamais les honneurs que le Peuple avoit uſurpez ſur lui durant l'eſpace de quelques années. Mais pour en moderer la joye, il arriva une petite choſe qui donna lieu, comme il ſe fait ordinairement, à une grande entrepriſe.

4. M. Fabius Ambuſtus, perſonnage puiſſant & de grand credit, & parmi ceux de ſon ordre, & parmi le Peuple, parce qu'il n'étoit pas en reputation d'eſtre du nombre de

de ceux qui le mépriſoit, avoit deux filles mariées, l'aiſnée à Ser. Sulpitius, & l'autre à C. Licinius Stolon, qui étoit ſans doute en conſideration, mais il étoit Plebeien; & cette alliance que Fabius n'avoit pas dédaignée, lui avoit acquis les bonnes graces & l'amour du Peuple. Il arriva donc un jour, que, comme la plus jeune etoit au logis de ſa ſœur, qui étoit femme de Ser. Sulpitius alors Tribun militaire, & qu'elles s'entretenoient enſembie, le Licteur de Sulpitius qui revenoit de la Place en ſon logis, heurta de ſa verge à la porte, comme c'étoit la coûtume. La plus jeune de ce ces deux ſœurs, qui n'étoit pas accoûtumée à cette ceremonie, en eut peur, & l'aiſnee s'en prit auſſi-toſt à rire, s'eſtonnant que ſa ſœur ne ſceuſt pas encore cette coûtume. Cette riſée fit impreſſion dans l'eſprit d'une femme qui s'émeut de peu de choſe. Et d'ailleurs le grand nombre de ceux qui accompagnoient Sulpitius, & qui lui demandoient en le quittant s'il n'avoit point beſoin de leur ſervice, lui fit croire, comme je penſe, que ſa ſœur étoit mieux mariée qu'elle; & lui fit avoir du dégouſt de ſon mariage par un ſentiment depravé, qui fait concevoir à chacun je ne ſçai quelle indignation de voir ſes plus proches au deſſus de ſoy. Le pere l'ayant trouvée toute triſte de cette nouvelle playe qu'elle venoit de recevoir, lui demanda ce qu'elle avoit, & lors qu'il eut apperceu qu'elle vouloit cacher la cauſe de ſa triſteſſe, comme étant peu honorable à ſon mari, & injurieuſe à ſa ſœur, il l'obligea adroitement de confeſſer que le ſujet de ſa douleur procedoit de ce qu'elle n'étoit pas mariée à un homme qui lui fuſt égal, & qu'elle fuſt en une Maiſon où l'on ne verroit jamais entrer les honneurs & les dignitez; Mais il lui répondit pour la conſoler, qu'elle euſt toûjours bon courage, & qu'elle verroit bien-toſt chez elle les mêmes honneurs qu'elle avoit veus chez ſa ſœur. Alors il commença à conférer avecque ſon gendre, & appella à cette conference Lucius Sextius, jeune homme courageux, à qui il ne manquoit rien que la nobleſſe. Il ſembloit qu'il y euſt occaſion d'entreprendre quelques nouveautez à cauſe de la quantité des dettes, dont le menu Peu-

ple

ple ne pouvoit eſperer d'eſtre ſoulagé, ſi les ſiens n'étoient élevez au ſouverain Magiſtrat. Mais il eſtoit neceſſaire de lui imprimer cette penſée, en lui remontrant que déja les Plebeiens eſtoient parvenus à ce degré; que s'ils vouloient faire quelque effort, ils paſſeroient aiſément à la ſouveraine Magiſtrature, & ſe rendroient égaux aux Patriciens en honneur & en vertu. Ils trouverent bon pour le preſent de ſe faire Tribuns du Peuple, afin que par cette charge ils pûſſent eux-mêmes s'ouvrir un chemin pour arriver aux autres dignitez. C. Licinius & L. Sextius furent donc créez Tribuns du Peuple, & propoſerent toutes les loix qui pouvoient choquer la puiſſance des Patriciens & contribuer au bien du Peuple. La premiere concernoit les debtes, & ordonnoit qu'on déduiſiſt ſur la ſomme principale ce qui avoit été payé pour les intereſts, & que le reſte fuſt payé en trois années, en trois payemens égaux. La ſeconde portoit, que perſonne à l'advenir ne poſſedaſt plus de cinq arpens de terre; Et la troiſiéme, qu'on ne creât point de Tribuns militaires, mais des Conſuls, dont l'un ſeroit choiſi parmi le Peuple. Toutes ces choſes étoient grandes, & l'on ne pouvoit les obtenir ſans de grandes difficultez. Auſſi les Patriciens ſe voiant en danger de perdre ce qui a toûjours excité parmi les hommes un deſir inſatiable, les terres, l'argent, les honneurs, eurent d'abord de l'eſtonnement; Et aprés avoir conſulté ſur ce ſujet, & en public, & en particulier, ils ne trouverent point de meilleur remede que l'oppoſition des autres Tribuns du Peuple, dont ils avoient fait experience en beaucoup d'autres occaſions; de ſorte que les Trib. qu'ils avoient gagnez, voyant que Licinius & Sextius appelloient les Tribus pour donner leurs ſuffrages, parurent accompagnez d'une troupe de Patriciens, & ne voulrent pas permettre qu'on fiſt la lecture des Edits, n'y qu'on propoſaſt aucunes choſes que le Peuple pût authoriſer. Enfin aprés avoir pluſieurs fois aſſemblé le peuple en vain, & qu'on eut tenu les Edicts pour refuſez; A *la bonne heure*, dit Sex. *puiſque les oppoſitions ont tant de force nous nous ſervirons des mêmes armes pour la defenſe du Peuple. Faites donc*, dit

dit-il aux Patriciens, *faites tant qu'il vous plaira des assemblées pour l'élection des Tribuns militaires, je sçaurai bien faire en sorte que ce mot* JE L'EMPESCHE, *que vous entendez avec autant de plaisir qu'un concert de Musique lors qu'il sort de la bouche de nos Collegues, ne vous sera pas si agreable que vous pensez.* En effet, ces menaces ne furent pas vaines, car on ne fit point alors d'autre élection que d'Ediles & de Tribuns du peuple. Licinius & Sextius furent continuez dans cette charge, & ne voulurent pas permettre la creation d'aucun Magistrat Curule; On demeura cinq ans sans avoir d'autres Magistrats, parce que le peuple continua ces deux Tribuns, & qu'ils empeschérent toûjours la creation des Tribuns militaires. Ce fut certes bien à propos que durant tout ce tems-là il n'y eut point de guerres étrangeres; Neantmoins les habitans de Velitres devenus superbes de ne voir point d'armées Romaines firent quelques courses sur les terres des Romains, & eurent bien la hardiesse d'aller attaquer Tuscule. Non seulement le Senat, mais le Peuple même eust eu honte que les Tusculans leurs anciens alliez & leurs nouveaux Citoiens, leur eussent demandé en vain du secours. C'est pourquoi les Tribuns du Peuple se relâcherent, l'on tint l'assemblée pour élire un Entrepoi, & enfin l'on crea des Tribuns militaires, qui furent L. Furius, A. Manlius, Ser. Sulpitius, Ser. Corn., P. Valerius, & C. Valerius. Mais ils ne trouverent pas le Peuple si facile pour faire des levées qu'il avoit été pour leur élection; car on ne se fit enroler qu'avec repugnance. Neantmoins aprés qu'on eut mis l'armée en campagne, non seulement on chassa les ennemis de devant Tuscule, mais on les contraignit de se retirer entre leurs murailles. Ainsi les Romains assiegerent Velitres avec autant de force & d'ardeur que ses habitans avoient assiegé Tuscule; toutefois elle ne fut pas prise par ceux qui en commencerent le siege. L'on crea de nouveaux Tribuns militaires, & ceux à qui l'on donna cette charge furent Q. Servilius Veturius pour la seconde fois, A. Cornelius, Q. Quintius, & M. Fabius; mais ils ne reüssirent pas mieux que les autres devant Velitres, & n'y firent rien de memorable. Cependant, il y eut dans la Ville de plus grands trou-

troubles ; car outre que Sextius & Licinius qui avoient proposé ces Loix, avoient été continuez huit fois de suite dans le Tribunat, Fabius Tribun militaire, & beau-pere de Stolon, sollicitoit ouvertement en faveur de ces mêmes loix dont il avoit été l'inventeur. De sorte que, si au commencement il y avoit eu huit Tribuns qui s'y opposoient, il n'y en eut à la fin que cinq, & encore suivant la coûtume de ceux qui abandonnent un parti, & qui ne parlent pas par leur bouche, ils paroissoient timides & épouvantez, & n'apporterent point d'autre pretexte de leurs oppositions que ce qu'on leur avoit prescrit dans le cabinet. Ils disoient donc que la pluspart du Peuple étoit absent, & qu'il étoit dans le camp devant Velitres ; Qu'il faloit remettre l'assemblée jusqu'au retour des gens de guerre, afin que tout le Peuple ensemble donnât son avis en une chose où il s'agissoit de ses interests. Cependant, Sextius & Licinius qui avoient appris par tant d'années à manier l'esprit du peuple, assistez du reste de leurs compagnons, & d'un Tribun militaire, lassoient incessamment les principaux du Senat à force de les interroger sur les loix qu'ils vouloient proposer au peuple. Ainsi ils leur demandoient, *s'ils auroient la hardiesse de demander qu'il leur fût permis de posseder chacun plus de cinq cens arpens de terre, lors que l'on ne distribuoit au Peuple que deux arpens à chacun par teste ; s'ils vouloient que chacun d'eux possedât autant de terre que presque trois cens Citoiens, tandis qu'un Plebeien en avoit à peine assez pour se bastir une cabane durant sa vie, & un sepulchre apres sa mort ; S'ils étoient bien aises de voir la Ville accablée d'usures, & des hommes libres menez en prison & dans les fers, s'ils ne paioient plûtôt l'interest que la somme principale ; De voir un grand nombre de miserables qu'on amenoit de la place au logis de leurs creanciers pour être persecutez ; De voir que les maisons des Nobles étoient remplies de captifs, & que par tout où demeuroit un Patricien il y avoit des prisons particulieres.* Comme on disoit hautement ces choses devant des personnes qui craignoient, & qu'on les entendoit encore avec plus d'indignation qu'on ne les disoit ; *Mais* continuoient-ils, *il ne faut pas esperer que les Patriciens ne s'emparent plus des terres publiques, ou qu'ils apportent quelque*

que moderation à leur convoitise, & qu'ils ceſſent enfin d'accabler miſerablement le Peuple ſous le peſant fardeau des uſures, ſi le Peuple même ne fait de ſon corps un Conſul pour être le defenſeur de ſa liberté. Que l'on commençoit à mépriſer ſes Tribuns parce qu'ils affoibliſſoient eux-meſmes leur puiſſance en s'oppoſant les uns aux autres; Qu'on ne pourroit vivre dans l'égalité tandis que les Patriciens auroient l'authorité ſouveraine, & qu'on ne trouveroit qu'un foible ſecours en la puiſſance des Tribuns; Que jamais le peuple ne ſe pourroit vanter d'avoir part à la Rep., ſi l'authorité n'étoit partagée; Que ce n'étoit pas encore aſſez que les Plebeiens fuſſent receus pour donner leurs ſuffrages dans l'élection des Conſuls, & que jamais aucun d'entr'eux n'arriveroit au Conſulat, ſi l'on ne demeuroit d'accord que l'un des Conſuls ſeroit choiſi parmi le Peuple. Avoit-on deja perdu la memoire, qu'aiant été reſolu de faire des Tribuns militaires plûtôt que des Conſuls, afin que les Plebeiens euſſent part à cette dignité ſouveraine, il s'étoit neantmoins paſſé quarante quatre ans ſans que pas un d'entre le Peuple fuſt admis dans cette charge? Comment donc pourroit-on s'imaginer qu'en une dignité où il n'y a que deux places, les Patriciens en donneroient une volontairement aux Plebeiens, puis qu'ils avoient toûjours occupé les huit places des huit Tribuns militaires? Comment pourroient-ils endurer que le peuple ſe fît un chemin au Conſulat, s'il ont tenu ſi long tems le Tribunat ſi bien fermé? Qu'il faloit donc obtenir par la force d'une loi, ce qu'on n'avoit pû obtenir par la douceur dans les aſſemblées, & mettre à part l'un des Conſulats hors de conteſtation & de diſpute, afin d'y laiſſer accez au Peuple, parce que s'il faut le conteſter, les plus puiſſans remporteront toûjours la victoire; Qu'ils ne pouvoient plus dire ce qu'ils avoient accouſtumé d'alleguer, qu'il n'y avoit perſonne entre les Plebeiens qui fuſt capable des Magiſtratures Curules; car depuis le Trib. de P. Licin. Calenus, qui fut le premier du Peuple qu'on receut à cette charge, la Rep. avoit-elle été plus laſchement adminiſtrée que durant les années où il n'y eut que des Patriciens qui furent Tribuns militaires? Au contraire, on avoit condamné quelques Patriciens en ſortant de cette charge, mais que pas un des Plebeiens n'avoit jamais receu cette honte; Qu'il y avoit auſſi quelque tems qu'on avoit commencé à créer

les Queſteurs du corps du Peuple, auſſi bien que les Trib. militaires, & que le Peuple Romain ne s'en étoit jamais repenti; Qu'il ne reſtoit plus aux Plebeiens qu'à poſſeder le Conſulat, parce que c'étoit la forteresſe & l'appui de la liberté; Que s'ils y pouvoient arriver, ce ſeroit alors que le Peuple Romain auroit ſujet de croire qu'il avoit veritablement chaſſé les Rois de la Ville & établi la liberté, parce que dés ce jour-là il verroit tomber entre ſes mains tout ce qui fait exceller les Patriciens, & qui les rend les Maiſtres de la multitude, la domination, les honneurs, la gloire des armes, la nobleſſe, les choſes les plus magnifiques dont les Plebeiens jouïroient durant leur vie, & qu'ils laiſſeroient à leurs enfans bien plus grandes aprés leur mort. Comme ils virent que ces diſcours étoient bien receus, ils firent une nouvelle propoſition, que la charge des Duumvirs, c'eſt à dire de deux hommes qui avoient le ſoin des ſacrifices, fuſt étenduë juſqu'au nombre de dix, & qu'une partie fuſt du peuple, & l'autre des Patriciens; & remirent la publication de ces Edicts au retour de l'armée qui étoit devant Velitres; mais l'année ſe paſſa devant qu'on en ramenaſt les Legions. De ſorte que cette affaire demeura imparfaite, & fut remiſe juſqu'à ce qu'on eût fait de nouveaux Tribuns militaires; car pour les Tribuns du Peuple, les mêmes qui etoient les autheurs de ces propoſitions étoient toûjours continuez. On crea pour Tribuns militaires, T. Quintius Ser. Cornelius, Ser. Sulpitius, Sp. Servilius, L. Papirius, & L. Veturius; & les derniers combats qu'on rendit pour faire recevoir ces loix furent rendus dés le commencement de cette année. Comme les Tribuns eurent été appellez, & que pas un des Tribuns ne s'oppoſoit aux propoſitions de leurs Collegues, le Senat en inquietude eut recours à deux remedes extremes, à la ſouveraine puiſſance, & au plus grand Citoien qu'il y eût dans la Republ. Il reſolut donc de créer un Dictateur, & l'on nomma à cette charge M. Furius Camillus, qui prit pour General de la Cavalerie L. Emilius. En meſme tems les autheurs de ces Edicts armerent de leur côté, fortifierent la cauſe du Peuple de beaucoup d'ardeur & de courage contre ce grand appareil de leurs adverſaires, & aiant fait publier l'aſſemblée du Peuple, ils appellerent

les

les Tribuns pour donner leur voix. Alors le Dictateur environné d'une grande troupe de Patriciens, prit place dans son Tribunal avec un visage en colere, & des yeux remplis de menace. On traita premierement de cette affaire avec les disputes & les contentions qui ont accoûtumé de s'émouvoir entre les Tribuns, quand les uns proposent des Edicts, & que les autres s'y opposent; & d'autant plus que l'opposition étoit juste, & qu'elle étoit forte par le droit, d'autant plus elle étoit surmontée par le benefice qu'on esperoit de ces Edits, & par le credit de ceux qui les proposoient. Enfin aprés qu'ils eurent demandé que les premiers Tribus donnassent leurs suffrages, Camillus parla en ces termes au Peuple; *Messieurs*, dit-il, *puisque vous vous laissez maintenant gouverner par la licence des Tribuns, & non pas par leur puissance, & que mépriſant le droit des oppositions que vous avez autrefois acquis par la retraite du Peuple, vous le voulez reduire au neant & le rendre inutile pour vous par les mêmes efforts que vous l'acquistes; je ne veux pas avoir été créé Dictateur plûtôt pour la Republique que pour vous, je prendrai la défense de ces oppositions autant pour vostre interest particulier que pour l'interest du general; & par une puissance absolue je releverai vos appuis, que vous avez renversez; Ainsi, encore que Licinius & Sextius cedent à l'opposition de leurs Collegues, je ne mélerai point un Magistrat Patricien parmi les Conseils du Peuple, & si malgré l'opposition ils tascheni d'imposer des Loix comme à une Ville prise par force, je n'endurerai pas que la puissance des Tribuns se destruise par elle-mesme.* Mais les Tribuns du Peuple, dédaignant ce qu'il disoit, ne continuerent pas leur entrepriſe avecque moins de force & de chaleur; & Camillus en colere, envoia des Licteurs pour faire retirer le Peuple, & le menaça s'il passoit outre, de faire prester le serment à la jeunesse & de faire aussi-tost sortir l'armée de la Ville. Veritablement il donna au Peuple beaucoup de crainte & d'épouvante, mais il augmenta le courage des Chefs de la multitude plûtôt qu'il ne le diminua. Neantmoins il se démit de la Dictature, & sans qu'on eût rien avancé de part ni d'autre, soit qu'il y eust eu quelque defaut dans sa crea-

tion, comme quelques-uns l'ont écrit, ſoit que les Tribuns du Peuple euſſent propoſé au Peuple, & que le Peuple euſt conſenti que ſi M. Furius entreprenoit quelque choſe en qualité de Dictateur, il le condamneroit à une amende de cinq mille écus. Pour moi, quand je conſidere l'eſprit & l'humeur de ce perſonnage, je croirois plûtoſt qu'il auroit été intimidé par le défaut de ſa creation, que par cette peine dont il n'y avoit point encore eu d'exemple; en effet on ſubſtitua auſſi-toſt P. Manlius pour Dictateur en ſa place. Car quel beſoin étoit-il d'en expoſer un autre à un combat où M. Furius auroit ſuccombé? D'ailleurs le meſme Camillus fut encore créé Dictateur l'année ſuivante; & ſi l'année de devant il euſt laiſſé deshonnorer cette dignité par quelque crainte, il n'auroit pû enſuite la poſſeder ſans infamie. Davantage, lors qu'on parla de l'amende, ou il pouvoit reſiſter à cette propoſition par laquelle on le reduiſoit à la condition d'homme privé, ou il n'euſt pû empécher les autres propoſitions pour laquelle on faiſoit celle-ci. Et aprés tout, les Tribuns du peuple & les Conſuls ont ſouvent juſqu'à noſtre ſiecle conteſté enſemble; mais la Dictature a toûjours tenu le deſſus, a tousjours été reſpectée; & a tousjours été plus haute que ces tempeſtes & ces orages. Depuis qu'il ſortit de la Dictature juſqu'au tems où Manlius y entra, les Tribuns du Peuple, comme par un interregne, firent convoquer l'aſſemblée, & l'on connut manifeſtement ce qui ſeroit plus agreable au Peuple de ce qu'on avoit propoſé, & ce qui plairoit davantage aux autheurs de ces propoſitions. Car le Peuple approuvoit ce qu'on avoit propoſé touchant les uſures & les terres; & rejettoit la propoſition touchant le Conſulat qu'on pretendoit de donner à un Plebeien; mais l'un & l'autre euſt eu ſon effet ſi les Tribuns n'euſſent répondu qu'il en faloit conſulter tout le Peuple enſemble. Depuis, lors que P. Manlius eut été créé Dictateur il fit tourner l'affaire en faveur & pour l'intereſt du Peuple, en prenant un Plebe en pour General de la Cavalerie, ce fut Licinius qui avoit deja été Tribun militaire. J'ai remarqué que la Senat ne fut pas ſatisfait de ce choix; & que le Dicta-

Dictateur s'en excuſa ſur l'alliance qui étoit entre lui & Licinius: & davantage il remonſtra que la charge de General de la Cavalerie n'étoit point ſi haute ni ſi conſiderable que celle de Tribun militaire. Cependant Licinius & Sextius voiant qu'on avoit publié l'aſſemblée pour l'élection des Tribuns du Peuple, ſe gouvernerent de telle ſorte, qu'en refuſant pour eux la continuation de cet honneur, ils exciterent d'autant plus le Peuple à leur donner ce qu'ils demandoient par leur diſſimulation & par leur refus. Ils diſoient *qu'il y avoit déja neuf ans qu'ils étoient comme en bataille contre les plus grands de la Ville avec beaucoup de peril pour eux, & ſans beaucoup de profit pour le public; Que leurs propoſitions & la puiſſance des Tribuns avoient vieilli avec eux; Qu'on avoit premierement combattu contre leurs loix par l'oppoſition de leurs Collegues, depuis en envoiant la jeuneſſe à la guerre de Velitres, & enfin par le foudre de la Dictature que l'on tenoit lancé contr'eux; Que maintenant il n'y avoit aucun obſtacle ni du coſté de leurs Collegues, ni du coſté de la guerre, ni du coſté du Dictateur, qui en prenant parmi le Peuple un General de la Cavalerie, avoit lui-même donné l'eſperance, & le preſage de voir bientoſt le Conſulat entre les mains des Plebeiens; Que c'étoit ſeulement le Peuple qui ſe nuiſoit ſoi-meſme & qui ſe retardoit ſon utilité, Que la ville & la place étoient libres de creanciers & que s'il en avoit la volonté, il verroit bien toſt les terres libres & hors du pouvoir de tant d'injuſtes poſſeſſeurs. Quand ſeroit-ce neantmoins qu'il reconnoiſtroit tant de bienfaits, ſi en meſme tems qu'il recevoit les propoſitions qu'on faiſoit pour ſes interests, il oſtoit à ceux qui en étoient les auteurs toute ſorte d'eſperance & d'honneurs & de dignitez? Qu'il n'étoit pas de la gloire & de la moderation du Peuple Romain, de demander d'eſtre deſchargez des uſures, & d'eſtre en poſſeſſion de quelques terres injuſtement poſſedées par les plus puiſſans, & d'abandonner cependant de miſerables vieillards, par qui il avoit obtenu ces avantages; Qu'il regardaſt donc premierement ce qu'il vouloit, & qu'enſuite dans l'election des Tribuns il declaraſt ſa volonté; Que s'ils avoient envie qu'on publiaſt en un même tems tous les Edicts qu'ils avoient propoſez, il avoit raiſon*

de les continuer au Tribunat, parce qu'ils ne manqueroient pas d'achever ce qu'ils avoient commencé; que ſi au contraire il ne vouloit rien approuver que ce qui ſeroit utile à chacun en particulier, il n'étoit pas beſoin de les continuer dans un honneur qui ne leur apporteroit que de l'envie & de la haine; Qu'ils n'auroient donc point le Tribunat, & que le Peuple n'auroit point les choſes qui avoient été propoſées. Ce diſcours opiniaſtre des Tribuns, & l'indignité de la choſe, étonna les Patriciens; & l'on dit qu'Appius Claudius petit-fils du Decemvir, entreprit de diſſuader le Peuple, pluſtoſt par haine & par colere, que par l'eſperance qu'il euſt de reüſſir en ſon deſſein, & qu'il parla à peu prés en ces termes; *Meſſieurs*, dit-il, *ce ne ſera point une avanture ni nouvelle, ni inopinée pour moi, ſi l'on me dit maintenant les meſmes choſes que des Tribuns ſeditieux ont accoûtumé d'imputer à noſtre famille; Que la Maiſon des Claudiens n'a jamais rien eu en plus grande recommandation que l'honneur & la majeſté du Senat, & qu'elle a toûjours été contraire aux intereſts & à l'utilité du Peuple. Veritablement, Meſſieurs, je ne nierai pas l'un des deux, que depuis le tems que nous fûmes receus dans la Ville, & tout enſemble dans le Senat, nous n'aions fait nos efforts pour augmenter la dignité d'une Republique, où vous nous avez fait l'honneur de nous donner une place. Quant à l'autre, Meſſieurs, je pourrois bien le conteſter & en ma faveur, & en faveur de mes Anceſtres, ſi ce n'eſt qu'on s'imagine que tout ce que l'on propoſe pour le bien de la Republique, ſoit contraire aux intereſts de la Multitude, comme ſi elle habitoit dans une autre ville, & qu'elle en fiſt une à part. Oüi, Meſſieurs, je pourrois bien conteſter que nous n'avons jamais rien fait de deſſein formé qui ait été préjudiciable au Peuple, ſoit que nous ayons été perſonnes privées, ſoit en occaſions exercées Magiſtratures; & qu'on ne ſçauroit nous reprocher aucune action ni aucun diſcours qui ait combattu voſtre utilité & vos intereſts, bien que peut-eſtre nous aions fait quelques choſes qui aient été contre vos ſentimens & vos volontez. Quand je ne ſerois point de la Maiſon des Claudiens, ni du ſang des Patriciens, mais ſeulement ſimple Citoien, ſçachant bien que je ſuis né de deux perſonnes libres,*

bres, & dans une Ville libre; Que pourrois-je faire maintenant? Ne pourrois-je pas vous remonſtrer que Licinius & Sextius, ces Tribuns perpetuels, puiſque les Dieux l'ont ainſi voulu, ont pris tant de licence depuis neuf ans qu'il y a qu'ils regnent, qu'ils refuſent de vous permettre de donner librement vos ſuffrages, ſoit qu'il faille créer des Magiſtrats, ſoit qu'il faille approuver les Edits? Vous nous ferez Tribuns pour la dixiéme fois, dit l'un des deux, mais ce ſera à condition. Qu'eſt-ce à dire, Meſſieurs, ſinon qu'ils dédaignent de telle ſorte les choſes que les autres pourſuivent, qu'ils ne veulent point les recevoir ſans en recevoir en meſme tems une haute recompenſe? Mais quelle eſt cette recompenſe que vous demandez, afin que nous aions l'honneur de vous avoir tous jours pour Tribuns? Nous voulons, diſent-ils, que vous approuviez tous enſemble nos propoſitions, ſoit qu'elles vous plaiſent, ſoit qu'elles vous déplaiſent, ſoit qu'elles vous ſoient utiles, ou qu'elles vous ſoient deſavantageuſes. Je vous prie, Tribuns du Peuple, nouveaux & veritables Tarquins, de vous imaginer que je ſuis d'entre le Peuple, & que je m'écrie du milieu de l'aſſemblée; Permettez de grace qu'il nous ſoit permis de choiſir entre vos propoſitions, celles que nous jugeons utiles pour nous, & de rejetter les autres. Non, non, me répondent-ils, cela ne te ſera pas permis. Tu veux qu'on faſſe des Ordonnances touchant les uſures & les terres, parce que cela regarde l'utilité de tout le monde, & tu ne veux pas que ce prodige que tu as en horreur & en abomination arrive dans Rome, que Sextius & Licinius ſoient Conſuls; ou approuve toutes les choſes que je propoſe, ou je ne propoſe rien du tout. C'eſt faire ſans doute comme celui qui donneroit du pain & du poiſon à celui qui auroit faim, & qui lui ordonneroit de ne point manger ce qui pourroit faire vivre, ou d'y méler en meſme tems ce qui pourroit le faire mourir. Mais ſi cette Ville jouiſſoit encore de ſa liberté, n'auroit-on pas crié d'une commune voix, Retire-toi, malheureux, avec tes Tribunats & tes propoſitions. Quoi donc, ſi tu ne propoſes ce qui doit eſtre utile au Peuple, ne ſe trouvera-t-il perſonne qui le puiſſe propoſer? Si quelqu'un des Patriciens, ou ce qui ſeroit plus odieux, ſi quelqu'un des Claudiens avoit la hardieſſe de dire, ou recevez toutes les choſes que je propoſe,

ou je ne propoſe rien du tout, qui de vous, Meſſieurs, le pourroit ſouffrir? Ne conſidererez-vous jamais pluſtoſt les choſes que leurs autheurs? Eſcouterez-vous toûjours favorablement tout ce que vous dira ce Magiſtrat, & refuſerez-vous toûjours d'entendre ce que vous dira quelqu'un de nous? Certes ce diſcours n'eſt point du tout d'un Citoien. Car quelle eſt cette propoſition; dont le refus que vous avez fait leur donne tant d'indignation & de dépit? Elle eſt entierement conforme à leur langage. Je vous propoſe, diſent-ils, qu'il ne vous ſoit pas permis de faire tels Conſuls que vous voudrez? Celui qui voudroit abſolument que vous priſſiez un des Conſuls entre le Peuple, & qui vous oſteroit la liberté de créer deux Conſuls Patriciens, parleroit-il d'une autre façon? Quoi donc, Meſſieurs, s'il s'élevoit aujourd'hui quelque guerre qui fût ſemblable à celle des Toſcans, lors que Porſene s'empara du Janicule; ou à celle des Gaulois, que nous avons veuë nous-meſmes, où les ennemis s'étoient rendus les maiſtres de tout, excepté du Capitole & de la forteresſe; ſi enfin nous avions ſur les bras des guerres ſemblables, & que Sextius demandaſt le Conſulat avec M. Furius, ou avec quelqu'autre du Senat, pourriez-vous bien enduver que Sextius fût aſſeuré d'eſtre Conſul, & que Camillus fût au hazard d'eſtre refuſé? Eſt-ce rendre les dignitez communes? eſt-ce les partager de part & d'autre, que de permettre de faire deux Plebeiens Conſuls, & qu'il ne ſoit pas permis de recevoir deux Patriciens à cette charge? Que ce ſoit une neceſſité d'en créer un d'entre le Peuple, & que l'on puiſſe refuſer tous les deux, s'ils ſont du corps des Patriciens? Quelle ſocieté, quelle communauté, bons Dieux! Eſt-ce donc peu de choſe pour vous, que vous aiez la moitié où vous n'avez jamais eu de part, ſi en demandant cette moitié, vous n'emportez auſſi le tout? Je crains, diſent-ils, que s'il eſt permis d'élire deux Patriciens vous n'éliſiez aucun Plebeien. Que veut dire cela, Meſſieurs, n'eſt-ce pas vous témoigner, que ſi de voſtre mouvement vous ne pouvez vous reſoudre d'en élire qui ſoient indignes de cette charge, ces venerables Tribuns vous impoſeront la neceſſité de créer ceux que vous ne voudrez pas avoir? Mais que s'enſuivra-t-il de là? que le Plebeien qui aura pourſuivi le Conſulat avec deux Patriciens, ne ſe croira pas obligé au Peuple d'avoir

obtenu

obtenu cette dignité, puis qu'il pourra dire juſtement qu'il a été créé par la loi, & non pas par les ſuffrages du Peuple. Ils regardent comme ils pourront avoir de force les dignitez de la République & non pas de quelle façon ils les doivent demander. Ainſi ils s'éleveront aux plus grands honneurs ſans vous eſtre ſeulement obligez des moindres & aimeront mieux s'agrandir par les occaſions qui s'en preſenteront, que par leur vertu. Y a-t-il quelqu'un, Meſſieurs, qui doive trouver mauvais qu'on le conſidere, & qu'on regarde ce qu'il vaut? qui s'imagine eſtre raiſonnable que de tous ſes competiteurs il n'y ait que lui d'aſſeuré d'obtenir les dignitez qui ſe puiſſe exempter de la puiſſance de vos ſuffrages? qui les puiſſe contraindre au lieu qu'ils ſont volontaires, & qui puiſſe de libres qu'ils ſont, & qu'ils ont toûjours été les aſſujettir à ſa paſſion? Je ne parle point de Licinius, ni de Sextius, dont vous marquez les années dans le Capitole par une puiſſance perpetuelle, comme on feroit celle des Rois. Y a-t-il quelqu'un maintenant de ſi baſſe condition à qui le chemin du Conſulat ne ſoit pas plûtoſt ouvert par le moien de cette loi qu'à nous & à nos enfans? Car il ſe pourra faire quelque fois que vous ne nous donnerez pas cét honneur, quand meſme vous en aurez la volonté; & que quand vous ne le voudrez plus, ce vous ſera une neceſſité de le conferer aux autres. Nous avons aſſez parlé de l'indignité, car le merite & la dignité regardent les hommes. Que dirai-je maintenant de la Religion & de la ſolemnité des Auſpices, par qui l'on peut faire aux Dieux des injures, & témoigner le mépris que l'on en fait? Qui ne ſçait pas que cette Ville a été fondée ſuivant les auſpices? Que ſuivant les mêmes lumiéres on entreprend toutes choſes durant la paix & durant la guerre, dans la Ville, & au dehors? A qui appartient donc le ſoin des Auſpices ſelon les coûtumes de nos Anceſtres, ſi ce n'eſt aux Patriciens? Et certes outre qu'il n'y a point de Magiſtrat Plebeien que l'on crée avec les Auſpices, le ſoin nous en eſt tellement acquis, que non ſeulement les Magiſtrats Patriciens que le Peuple peut créer, ne ſe peuvent créer autrement que par les Auſpices, mais nous meſmes nous avons l'authorité de créer un Entrerois ſans avoir beſoin des ſuffrages du Peuple, & ſeulement par les Auſpices, que nous pouvons

prendre quand nous ne ſerions qu'hommes privez, & que les autres n'ont pas droit de prendre, encore qu'ils ſoient Magiſtrats. Ainſi n'abolit-on pas les Auſpices lors qu'en creant des Conſuls Plebeiens, on oſte le droit de prendre les Auſpices aux Patriciens, qui ſeuls le peuvent avoir? Qu'ils ſe mocquent maintenant des Ceremonies de la Religion; Car enfin eſt-ce quelque choſe de conſiderable que les ſacrez pouſſins ne veuillent point manger, qu'ils ſortent plus lentement de leur cage, & que quelque oiſeau vienne chanter à contre-tems. Veritablement toutes ces choſes ſont petites; Mais nos Anceſtres ont agrandi cette Republ. en ne mépriſant pas ces petites choſes. Quant à nous, comme ſi nous n'avions plus beſoin de la faveur de l'aſſiſtance des Dieux, nous avons violé toutes ſortes de ceremonies; Qu'on éliſe donc indifferemment parmi le vulgaire des Pontifes, des Augures, & des Rois des ſacrifices. Donnons au premier qui ſe preſentera, pourveu qu'il reſſemble à un homme, l'ornement de teſte du Preſtre de Jupiter. Commettons les ſacrez Bouchers, les Sanctuaires, les Dieux, & leur culte, & leur ſervice, à ceux qui n'y peuvent toucher ſans crime; Que les Loix & les Magiſtrats ne ſe faſſent plus ſuivant les Auſpices, & que le Senat n'authoriſe plus les aſſemblées des Centuries, ni des Curies; Que Sextius & Licinius, comme Romulus & Tatius regnent dans la Ville de Rome, parce qu'ils donnent des terres, parce qu'ils font des largeſſes des biens d'autrui; Qu'ils ne prennent pas garde qu'en oſtant les terres à ceux qui ont accouſtumé de les poſſeder, ils en font faire des friches & des deſerts par une de leurs loix, & que par l'autre ils oſtent la foi, & ruinent en meſme tems la ſocieté humaine. Je ſuis donc d'avis par toutes ces raiſons, que vous rejettiez les propoſitions que l'on vous fait; & je prie les Dieux immortels de vous donner un bon ſuccez de la reſolution que vous prendrez. Le diſcours d'Appius produiſit ſeulement cet effet, qu'on differa pour quelque tems à publier les Edicts. Car Sextius & Licinius furent continuez au Tribunat pour la dixieſme fois, & propoſerent qu'une partie des dix hommes qui étoient ordonnez pour ce qui concernoit la religion, fuſſent choiſis entre le Peuple, & obtinrent ce qu'ils propoſoient. On en crea donc

cinq

cinq Patriciens & cinq Plebeiens ; & il y avoit quelque apparence que cela devoit servir de degré aux Plebeiens pour monter au Consulat ; Mais le Peuple se contenta de cette victoire, & ceda au Senat que sans parler davantage de Consuls, on éliroit des Tribuns militaires. Ainsi l'on crea A. Cornelius & M. Cornelius pour la seconde fois, M. Geganius, P. Manlius L. Veturius, & P. Valerius pour la sixiéme. Et comme toutes choses paroissoient tranquilles au dehors pour les Romains, excepté du côté du siege de Velitres, dont l'evenement étoit plus lent & plus tardif qu'il n'estoit douteux, la nouvelle qu'on apporta inopinément de la guerre des Gaulois obligea la Ville de créer pour la cinquiéme fois Dictateur M. Furius, qui nomma T. Quintus Pennus General de la Cavalerie. Claudius a laissé par escrit que l'on combattit cette année contre les Gaulois auprés de la riviere de Teveron ; qu'il y eut là un celebre duel entre T. Manlius & un Gaulois qui l'avoit deffié au combat ; que Manlius le tua en presence des deux armées, & lui osta le collier qu'il portoit. Neantmoins le plus grand nombre des Autheurs confirme que cela n'arriva que dix ans aprés ; mais qu'en cette année, lors que Camillus étoit Dictateur, on donna bataille contre les Gaulois dans la plaine d'Albane. La victoire ne fut ni difficile ny douteuse pour les Romains, bien que les Gaulois eussent répandu par tout une extréme épouvante par le souvenir des maux que l'on en avoit receus. On en tua dans le combat plusieurs milliers, & plusieurs dans le camp, lors que l'on s'en fut rendu maistre. Les autres, & principalement ceux qui prirent le chemin de la Pouille, se sauverent par la fuite. On ordonna l'honneur du triomphe au Dictateur, du consentement du Senat & du Peuple.

5. Mais à peine fut-il sorty de cette guerre, qu'il s'esleva dans la Ville une mutinerie & plus forte, & plus dangereuse. Car enfin, aprés de grandes disputes, le Dictateur & le Senat furent surmontez, & les propositions & les Edicts des Tribuns furent receus ; On tint malgré la Noblesse l'assemblée pour l'election des Consuls, où

L. Sextius fût le premier d entre le Peuple qui fut fait Conſul. Ce ne fut pas là neantmoins la fin des conteſtations & des diſputes ; car comme le Senat eut refuſé d'approuver les Edits, il s'en falut bien peu que le Peuple ne ſe retiraſt, outre qu'il y avoit quantité de choſes qui menaçoient d'une guerre civile. Mais aprés tout, le Dictateur apaiſa la mutinerie, à condition que la Nobleſſe accorderoit au Peuple de faire un Conſul Plebeien, & le Peuple à la Nobleſſe, de créer un Preteur des Patricieus qui rendiſt Juſtice dans la Ville. Ainſi d'une longue haine, tous les Ordres de l'Eſtat revinrent à une bonne intelligence ; Le Senat eſtima qu'on avoit autant de ſujet que jamais de faire celebrer les grands Jeux en l'honneur des Dieux immortels, & voulut qu'on ajoûtaſt un jour aux trois jours que duroient ces Jeux ; mais les Ediles du Peuple n'en voulurent pas accepter la charge. Alors les jeunes Patriciens s'écrierent, que ſi on vouloit les faire Ediles, ils accepteroient librement cette commiſſion, puis qu'il s'agiſſoit de l'honneur & du ſervice des Dieux ; & aprés qu'on leur en eut fait de grands remercimens il fut ordonné par un arreſt du Senat, que le Dictateur propoſeroit au Peuple de faire deux Ediles du corps des Patriciens ; & qu'ils confirmeroient toutes les élections que l'on feroit en cette année.

LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE SEPTIE'ME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. *On ajouſte deux nouvel'es Magiſtratures aux anciennes, la Preture, & l'Edilité.*
2. *La Ville eſt affligée de la peſte, qui fut remarquable & funeſte, principalement par la mort de Camillus.*
3. *On met toute choſe en uſage pour y trouver quelque remede, on invente de nouvelles ſortes de devotions; & ce fut en cette occaſion que les Jeux Sceniques furent premierement établis.*
4. *M. Pomponius Tribun du Peuple fait appeller en Juſtice L. Manlius pour avoir fait une levée de gens de guerre avec trop de ſeverité, & pour avoir relegué ſans ſujet ſon propre fils.*
5. *Neantmoins ce fils genereux ſans vouloir tirer avant*

l'action du Tribun du Peuple, le vient trouver de nuit l'épée à la main, & le contraint de jurer qu'il se desistera de l'action qu'il a intentée contre son Pere.

6. *Curtius armé de toutes pieces, & monté sur un grand cheval, se precipite dans un gouffre qui s'étoit fait mopinément dans Rome, & ce gouffre se remplit en mesme tems.*

7. *Le jeune Manlius qui avoit delivré son Pere de la persecution du Tribun, se bat en duel contre un Gaulois, & aprés l'avoir tué, il lui prit un collier qu'il avoit au cou, & en fut appellé Torquatus, comme qui diroit, qui porte une chaisne d'or, ou un collier.*

8. *On fait deux nouvelles Tribus, la Pomptine, & la Publicienne.*

9. *Licinius Stolon est condamné par la Loi qu'il avoit faite luy-mesme, parce qu'il possedoit plus de cinq cens arpens de terre.*

10. *M. Valerius tuë un Gaulois qui l'avoit défié au combat, & obtint cette victoire par le moien d'un Corbeau qui se vint mettre sur son casque, c'est pourquoi il fut appellé Corbin, & l'année d'aprés on lui donna le Consulat, bien qu'il n'eust que vingt-trois ans, mais la vertu l'emporta par dessus son âge.*

11. *On fait amitié avec les Carthaginois.*

12. *Les Capoüans se voiant pressez par les Samnites, viennent demander du secours au Senat; & n'aiant pû en obtenir, ils donnent leur Ville & leur terre aux Romains; de sorte que l'on resolut alors de défendre avec les armes ce qui étoit devenu un bien du Peuple Romain.*

13. *On fait donc la guerre contre les Samnites.*

14. *L'armée Romaine est conduite sans y penser dans un lieu desavantageux; mais P. Decius la retira de ce danger. Car s'étant emparé d'une eminence qui commandoit au Camp des Samnites, il donna moien au Consul de se retirer en un endroit plus favorable; & quant à lui aiant été enfermé par les Samnites, il s'en dégagea glorieusement.*

15. *Les soldats Romains qui étoient en garnison dans Capouë, conspirent de s'emparer de cette Ville; & leur entrepri-*

treprise aiant été découverte, la crainte du chaſtiment & le deſeſpoir du pardon les firent paſſer à une revolte: Mais les Conſeils & les remonſtrances de M. Valerius Dictateur, les ramenerent à leur devoir, & les rendirent à la Patrie.

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE SEPTIE'ME.

1. ETTE année ſera remarquable par le Conſulat d'un homme nouveau, & par deux Magiſtrats nouveaux, la Preture, & l'Edilité Curule, que les Patriciens pourſuivirent, & qu'ils obtinrent pour eux, au lieu de l'un des Conſulats qu'ils avoient accordé au Peuple. Le Peuple donna donc le Conſulat à L. Sextius, comme aiant obtenu par la loy le droit de conferer cet honneur, & par le conſentement du Peuple aſſemblé dans le champ de Mars, on donna la Preture à Spur. Furius Camillus fils de Marcus Furius Camillus, & l'Edilité à Cn. Quintius Capitolinus, & à P. Cornelius Scipion, tous deux de l'ordre des Patriciens. Lucius Sextius eut pour ſon Collegue L. Emilius Mamercus Patricien; & au commencement de cette année on parla des Gaulois qui s'étoient, diſoit-on, ralliez dans la Pouille, & du ſoûlevement des Herniques. Mais tous ces bruits étoient inventez, & on les publioit exprés, afin que rien ne ſe fiſt par le Conſul Plebeien. Cela fut cauſe

que

que toutes les affaires ceſſerent, & qu'on demeura dans le ſilence & dans l'oyſiveté comme en tems de vacations. Il n'y avoit que les Tribuns du Peuple, qui fiſſent du bruit & qui rompiſſent ce ſilence. Ils ne pouvoient ni endurer, ni ſe taire, que pour un Conſul Plebeien, la Nobleſſe euſt fait trois Magiſtrats Patriciens ſeans en robes rouges dans la chaire Curule, comme s'ils eſtoient Conſuls, & meſme un Preteur qui adminiſtroit la Juſtice, qui eſtoit compagnon des Conſuls, & qu'on eſliſoit ſuivant les mêmes Auſpices. Depuis le Senat eut honte de demander que les Ediles fuſſent créez de ſon corps. On étoit premierement demeuré d'accord qu'on n'en eſliroit du Peuple que de deux en deux ans, mais enfin on en éleut tous les ans indifferemment des deux ordres.

2. En ſuite ſous le Conſulat de L. Genucius, & de Q. Servilius, il n'y eut ni guerre ni mutinerie ; mais comme ſi Rome euſt été deſtinée à ſe voir éternellement ou dans la crainte ou dans le danger, il y eut une grande peſte. On dit que l'un des Cenſeurs y mourut, un Edile, trois Tribuns, & à proportion quantité de Peuple. Mais ce qui rendit cette peſte plus conſiderable & plus fameuſe, ce fut la mort de M. Furius Camillus, qui fut tres-ſenſible au Peuple Romain, bien qu'il fuſt aſſez vieux pour mourir de vieilleſſe. Il fut ſans doute incomparable en l'une & en l'autre fortune. Il étoit le premier durant la paix & durant la guerre devant qu'il allaſt en exil ; & ſon banniſſement meſme le rendit encore plus illuſtre, ſoit que l'on conſidere le deſir & le beſoin qu'en eut la Ville, lors qu'aiant été priſe elle implora ſon ſecours en ſon abſence, ſoit que l'on regarde ſon bon-heur, par lequel ayant été reſtably dans ſa Patrie, il reſtablit auſſi ſa Patrie. Il fut en ſuite toûjours égal & toûjours ſemblable à ſoi-même durant les trente-cinq années qu'il veſcut depuis, & ſe montra toûjours digne de la même gloire, & digne d'eſtre appellé le ſecond Fondateur de la Ville de Rome.

3. La peſte continua tout le long de cette année & de l'année ſuivante, ſous le Conſulat de Sulpitius Peticus, & de C. Licinius Stolon. Auſſi durant ce tems-là il ne ſe fit rien

rien de memorable, ſi ce n'eſt que pour appaiſer la colere des Dieux on celebra le Lectiſterne pour la troiſiéme fois depuis la fondation de la Ville. Comme on vid que le mal ne diminuoit point ni par le ſecours des hommes, ni par l'aſſiſtance des Dieux, enfin on ſe laiſſa vaincre par la ſuperſtition : Et l'on dit qu'entre autre choſe pour appaiſer l'ire celeſte, on inſtitua les Jeux Sceniques, choſe nouvelle parmi un Peuple belliqueux, car auparavant il n'y avoit point d'autres Jeux que ceux du Cirque. Au reſte, comme ces Jeux étoient eſtrangers, & que preſque toutes choſes ſont petites en leurs commencemens, ils ne furent pas fort conſiderables. Ils furent celebrez ſans aucuns vers, ſans actes & ſans geſtes, qui accompagnaſſent ce que l'on diſoit; on fit ſeulement venir de la Toſcane des Joüeurs qui danſoient au ſon de la flûte, & qui faiſoient quelques mouvemens à la mode du Païs qui n'avoient rien de deshonneſte. Depuis la jeuneſſe commença à les imiter ; en ſe diſant l'un à l'autre certaines choſes ſans meſure, avec quelques actions qui répondoient en quelque ſorte à leurs paroles. Cela fut trouvé aſſez agreable, & à force de s'y exercer on en introduiſit l'uſage ; & parce qu'un Joüeur de Comedies eſt appellé Hiſter en langue Toſcane, on appella Hiſtrions ceux qui faiſoiét cet exercice parmi les Romains. Ils commencerent dés ce tems-là, non pas comme auparavant, à reciter, en ſe reſpondant l'un à l'autre des choſes ſemblables aux chanſons Feſcennienes, ſans premeditation, ſans ordre & ſans meſure, mais à reciter les Satyres eſtudiées, accommodées au ſon de la fluſte, avec des geſtes & des mouvemens qui étoient conformes à ce qu'elles contenoient. Lucius fut le premier qui vint quelque tems aprés de la Satyre à la Fable, & qui donna une Comedie, dont on dit qu'il fut l'acteur auſſi bien que l'autheur, comme c'étoit la couſtume de ce tems-là. Mais à force de faire ce meſtier, aiant enfin gaſté ſa voix, il demanda la permiſſion de mettre en ſa place un jeune garçon pour chanter devant le Joüeur de fluſte, & quant à lui il repreſenta ſes perſonnages avec des geſtes plus forts & plus libres, parce

qu'il

qu'il n'étoit plus empeſché par la voix. Depuis les Joüeurs commencerent à reciter eux mêmes en chantant avec des inſtrumens à corde, ne laiſſant à la vive voix que les Dialogues & les interlocutions. Ainſi quand on fut ſorty des bouffonneries, & que ces ſortes de Jeux ſe furent peu à peu convertis en art, les jeunes gens laiſſerent aux Comediens repreſenter leurs ſujets, & ſuivant la couſtume ancienne ils ſe mirent à reciter entr'eux des choſes plaiſantes compoſées en vers, qui furent depuis appellées Exodes, (*C'étoient de certains vers plaiſans que la jeuneſſe recitoit à la fin des Comedies Attelanes, qui reſſembloient à nos Farces: Attele étoit une ville de la Pouille*) & que l'on inſeroit principalement dans les Comedies Attelanes. La jeuneſſe avoit appris des Oſciens ces ſortes de Jeux, & l'on ne vouloit pas qu'ils fuſſent deshonnorez par les Joüeurs ordinaires; & de là eſt venuë la couſtume qui eſt toûjours demeurée depuis, que les Joüeurs des Comedies Attelanes ne ſont point changez de Tribu, & qu'il leur eſt permis d'aller à la guerre, comme n'étant pas reputez Baſteleurs. Au reſte j'ay creu qu'il n'étoit pas hors de propos de faire voir en cet endroit l'origine des Jeux entre les petits commencemens des autres choſes pour monſtrer juſqu'à quel excez ils ſe ſont enfin eſlevez d'un ſi petit commencement. Cependant cette premiere inſtitution de Jeux eſtablis comme une choſe de religion, ne delivra pas les eſprits de ſuperſtition, ni les corps de maladies. Au contraire, comme le Tibre ſe desborda dans le Cirque au milieu de ces Jeux, & qu'il empeſcha qu'ils ne s'achevaſſent, on creut que les Dieux eſtoient offenſez des choſes meſmes qu'on penſoit faire pour les appaiſer, & l'on en conceut une grande crainte. C'eſt pourquoi ſous le deuxiéme Conſulat de Cn. Genutius, & de L. Emilius, comme on étoit plus en peine de chercher des moyens pour appaiſer les Dieux, que des remedes contre le mal, on dit que les plus vieux ſe reſſouvinrent que la peſte avoit autrefois eſté appaiſée par un clou que ficha le Dictateur. Le Senat ſe laiſſant aller à cette ſuperſtition, ordonna que l'on nommeroit un Dictateur, ſeulement pour ficher le clou,

clou ; On crea donc Dictateur L. Manlius, appellé l'Imperieux, qui nomma pour General de la Cavalerie L. Pinarius. Il y a une loy escrite en vieilles lettres, & en vieux langage, que celui que seroit grand Preteur ficheroit le clou le 13. jour de Septembre ; & il fut fiché à la main droite du Temple de Jupiter, du côté de celui de Minerve. On dit, parce que l'écriture étoit rare en ce tems-là, que ce clou monstroit le nombre des années ; & que par cette raison cette loy fut consacrée au Temple de Minerve, dautant que le nombre ou la science de compter est une invention de Minerve. Cintius qui a diligemment recherché toutes ces sortes d'antiquitez, asseure qu'on void encore aujourd'huy chez les Volsiniens dans le Temple de Nortie Deesse des Toscans, les cloux qui monstrent le nombre des années. Lors que M. Horatius étoit Consul, il dédia par une ordonnance du Peuple le Temple de Jupiter tout bon & tout puissant, l'année même que les Rois furent chassez. Depuis cette faculté de ficher le clou passa des Consuls, aux Dictateurs, parce que c'étoit un Magistrat qui avoit plus de puissance & plus d'authorité que les autres.

4. Enfin cette coustume aiant été discontinuée par le tems, la chose parut assez considerable pour donner lieu de créer un Dictateur ; on crea donc L. Manlius qui fit la même chose que s'il eust été question d'une grande guerre, & non pas de delivrer le Peuple d'un scrupule de religion, & voulant faire la guerre aux Herniques, il persecuta la jeunesse par une rigoureuse levée. Enfin tous les Tribuns du Peuple s'étant élevez contre lui, il se dépouilla de la Dictature, soit de force soit de honte. Mais cela n'empescha pas dés le commencement de l'année suivante, lors que Q. Servilius Ahala, & L. Genutius étoient Consuls, que M. Pomponius ne fist appeller Manlius en Jugement, à cause de la rigueur dont il avoit usé dans les levées. Car elles furent insupportables à tout le monde, non seulement à cause du dommage des Citoyens, mais par les mauvais traitemens qu'on leur fit, une partie ayant esté battuë à coups de verges, & l'autre menée en prison, parce qu'ils

qu'ils n'avoient pas répondu à meſure qu'on les appelloit. Mais ſur tout, on avoit averſion de ſon eſprit & de ſon humeur; & le ſurnom d'Imperieux qu'il avoit acquis par ſa rigueur, ne l'exerçant pas moins ſur ſes parens, & même ſur ſon ſang, que ſur les étrangers, étoit un peſant fardeau à une Ville libre. Entr'autres choſes le Tribun l'accuſoit, *d'avoir mis comme en priſon & dans la captivité ſon fils unique, ſans qu'il l'euſt trouvé coupable d'aucune faute, & de le tenir comme banni de la ville & de ſa maiſon, privé de la lumiere du jour, & de la ſocieté de ſes ſemblables, dans un exercice d'eſclave, où ce jeune homme ſorti d'une ſi grande Maiſon & d'un Dictateur, faiſoit par ſa propre miſere une fâcheuſe experience qu'il étoit né d'un Pere trop imperieux & trop cruel. Mais pour quel crime? diſoit-il, parce qu'il n'eſt pas eloquent, & qu'il n'a pas la parole libre. Mais pour ce defaut de la nature, ſon Pere eſt-il moins obligé de l'élever, & de le nourrir? Doit-il eſtre pluſtoſt ſon perſecuteur, que de taſcher de le corriger? Que meſme les beſtes brutes n'avoient pas moins d'amour pour leurs petits, & ne les nourriſſoient pas moins cherement pour avoir quelque choſe de defectueux. Qu'au contraire L. Manlius ajouſte une autre mal au mal de ſon fils; qu'il contribuë à ſon infirmité, & que ſi la nature lui a donné quelque vigueur & quelque lumiere d'eſprit, il la ruine & l'éteint par cette vie champeſtre & ruſtique, en le nourriſſant parmi le beſtail.*

5. Tout le monde fut plus offenſé de cét indigne traitement, que ce jeune homme qui le recevoit; Et loin de ſe declarer contre ſon Pere, il ne pût endurer qu'on l'accuſaſt. Ainſi pour faire voir aux Dieux & aux hommes qu'il aimoit mieux ſecourir ſon Pere, que de favoriſer les ennemis de ſon Pere, il prit une reſolution qui étoit veritablement d'un eſprit ruſtique, mais loüable pour ſa pieté. Il vint donc de bon matin dans la Ville à l'inſceu de tout le monde, armé ſeulement d'un couſteau, & ſans s'amuſer nulle part il alla droit à la maiſon du Tribun, & dit au portier qu'il avoit quelque choſe de preſſé à dire à ſon Maître, & qu'il l'allaſt promptement avertir que c'étoit T. Manlius fils de Lucius. On le fit auſſi-tôt entrer; car le Tribun

qui

qui estoit encore au lict, s'imaginoit que ce jeune homme irrité contre son Pere, luy venoit descouvrir quelque nouveau crime, & luy donner de nouveaux moyens de le poursuivre. Aprés s'estre saluëz de part & d'autre, T. Manlius lui dit qu'il avoit quelque chose à lui communiquer en secret; & aussi-tôt que le Tribun eut fait retirer ses gens, ce jeune homme se jette sur son lit avec le coûteau à la main, & le menace de le tuer sur le champ s'il ne jure de ne plus poursuivre son Pere, & de ne faire jamais assembler le Peuple pour ce sujet. Le Tribun espouvanté de voir luire ce fer à ses yeux, de se voir seul & sans armes contre ce jeune homme qui étoit plus robuste que lui, & ce qui étoit plus à craindre, qui se fioit aveuglément à ses forces, jura de faire toutes les choses qu'il luy prescrivit; mais en suite il protesta qu'il avoit eté contraint de jurer, & de se déporter de son accusation. Le Peuple ne trouva point si mauvais que ce fils eust fait cette entrepriſe pour son Pere, qu'il eust mieux aimé juger un accusé si cruel & si inhumain. Aussi ce jeune homme étoit d'autant plus loüable, que la severité de son Pere n'avoit point étouffé son amour; & non seulement on ne voulut point que le Pere fust davantage poursuivy, & qu'il répondist aux accusations qu'on faisoit contre lui; mais le fils en fut estimé de tout le monde, & en receut des loüanges de tous côtez. On trouva bon en cette année de créer par les suffrages du Peuple des Tribuns militaires dans les legions: (*Ces Tribuns étoient Colonels qui commandoient à mille hommes.*) Car auparavant, comme aujourd'huy les Generaux d'armée établissoient eux-mêmes ceux que l'on appelle Rufulles: (*Ils étoient appellez ainsi, parce que ce fut Rutilius ou Rufus qui en proposa la creation.*) Or de six que l'on proposa, Manlius obtint la seconde place, sans avoir rien fait ny durant la paix, ny durant la guerre, qui luy pust concilier la bienveillance du Peuple; car il avoit passé sa jeunesse dans la campagne, & loin de la conversation des hommes.

6. On dit que la mesme année ou par un tremblement de terre, ou par quelqu'autre violence, la Place

des

des aſſemblées s'enfonça par le milieu, & qu'il s'y fit un gouffre d'une profondeur prodigieuſe; & qu'encore que tout le monde s'employaſt à le remplir de terre, on n'en pût neantmoins venir à bout, devant que par un advertiſſement des Dieux on eût commencé à chercher les choſes en quoi le Peuple Romain excelloit davantage, car les Devins diſoient qu'il les faloit conſacrer en ce lieu, ſi les Romains vouloient que la Republique de Rome fuſt perpetuelle. On dit qu'alors M. Curtius jeune homme renommé dans la guerre, leur fit des reproches ſur le doute où ils ſe trouverent, & leur demanda s'il y avoit de plus grands biens parmi les Romains que les armes & la vertu. Aprés qu'il eut ceſſé de parler, & que l'on eut fait ſilence, il commença à regarder le Capitole, & les Temples des Dieux immortels, qui ſont proche de la Place; & tendant les mains tantoſt vers le Ciel & tantoſt ſur ce gouffre aux Dieux infernaux, il s'y dévoüa lui-méme; Qu'en ſuitte étant monté ſur un Cheval le mieux équipé qu'il lui fut poſſible, il ſe jetta tout armé dans ce precipice, où en même tems une multitude d'hommes & de femmes jetta aprés lui quantité de dons & de fruits; & que ce fut de là que ce lieu fut appellé le lac Curtien, & non pas de Curtius Metius, cét ancien ſoldat de Tatius. Pour moi j'aurois aſſez de paſſion de rechercher la choſe de plus prés, ſi je découvrois quelque lumiere qui me pût conduire à la verité; mais il faut en demeurer à l'opinion commune, où l'antiquité nous empeſche de trouver des clartez & des certitudes plus grandes; Et aprés tout, ce conte comme plus moderne rend ce lac bié plus celebre, & ſon nom plus recommandable. Aprés qu'on eut ſatisfait à un prodige ſi merveilleux, on envoia dans la même année par une ordonnance du Senat, les Fecialiens aux Herniques pour demander les choſes qu'ils avoient priſes; mais comme ils firent en vain ce voyage, le Senat fut d'avis que l'on propoſeroit au plûtoſt au Peuple de leur declarer la guerre, & le Peuple approuva cette propoſition. La charge de cette guerre eſcheut à Genutius Conſul; & toute la Ville fut en inquietude de ce qui reüſſiroit de ſa conduite, parce que le ſuccez

bon

bon ou mauvais de ce premier Conſul Plebeien, devoit faire juger ſi l'on avoit fait bien ou mal de lui donner un ſi grand employ. Mais il arriva par malheur que Genutius qui marcha contre les ennemis avec beaucoup de courage, tomba dans une embuſcade, de ſorte que les Legions eſpouvantées prirent la fuite, & le Conſul aiant été enveloppé par les ennemis, fut tué ſans eſtre connu. Cette nouvelle aiant été apportée dans Rome, les Patriciens plus enflez du mauvais ſuccez de ce Conſul Plebeien, qu'ils n'étoient triſtes de cette infortune publique, diſoient de tous coſtez en ſe mocquant; *Que l'on creaſt des Conſuls d'entre le Peuple; Que l'on transferaſt les Auſpices, où c'eſt un crime de les transferer; Que par une ordonnance du Peuple les Patriciens avoient été dépouillez des honneurs qui leur appartenoient legitimement, mais que cette Loi qui avoit été faite contre les Auſpices & les ceremonies ordinaires, n'avoit point eu d'effet contre les Dieux; Qu'ils avoient eux-mêmes vengé leur divinité offenſée, & les Auſpices profanez; qu'auſſi-toſt qu'ils avoient été en la puiſſance de celui à qui il n'étoit pas permis d'avoir cet honneur, l'armée avoit été défaite avec ſon Chef, pour apprendre deſormais à ne plus faire d'élections qui troubloient les droits anciens.* Toute la Cour & la Place reſonnoient de pareils diſcours. App. qui avoit parlé contre cette Loi, parla alors avec plus d'authorité contre le ſuccez d'un conſeil qu'il avoit toûjours improuvé; Ainſi du conſentement du Senat, Servilius le nomma Dictateur, & l'on ordonna des levées & la ceſſation des affaires. Mais avant que le Dictateur & les Legions arrivaſſent chez les Herniques, les choſes s'étoient paſſées heureuſement ſous la conduite de C. Sulpitius ſon Lieutenant. Car comme les Herniques glorieux de la mort du Conſul, venoient comme par meſpris attaquer le camp, eſperant l'emporter d'abord, les ſoldats pleins de colere & d'indignation, & pouſſez par les exhortations de Sulpitius, firent ſur eux une ſortie, ſi bien qu'au lieu d'aſſaillir, ils n'oſerent pas ſeulement approcher du retranchement des Romains; & comme ils avoient pris l'eſpouvante, ils furent contraints de ſe retirer en confuſion & en deſordre.

dre. L'arrivée du Dictateur joignit une armée nouvelle à la vieille, & par ce moyen les forces redoublerent. En meſme tems il fit aſſembler ſes troupes pour les haranguer; & par la loüange qu'il donna à ſon Lieutenant, & aux ſoldats dont la vaillance avoit defendu le camp, il leur donna un nouveau courage, & excita les autres à les imiter. Cependant les Ennemis ne ſe preparerent pas à la guerre avec moins de ſoin & de vigilance; & comme ils ſe ſouvenoient de la gloire qu'ils venoient d'acquerir; & qu'ils n'ignoroient pas que les Ennemis avoient augmenté leur armée, ils augmenterent auſſi leurs forces. On aſſembla tous les peuples des Herniques, & tous ceux qui étoient capables de porter les armes, enfin ils leverent quarante-huit cohortes, l'eſlite de tous leurs hommes de guerre. Et pour donner plus de courage & plus d'eſperance à cette vigoureuſe jeuneſſe, ils lui ordonnerent une double paye. Ils les exempterent meſme de toutes les charges & de toutes les fonctions qui peuvent fatiguer les ſoldats, afin de les reſerver pour la bataille, & de les faire ſouvenir par cette grace extraordinaire, qu'ils devoient faire tout de meſme des efforts extraordinaires. Il y en avoit auſſi qui eſtoient placez hors des rangs, afin que leur vertu fuſt plus eſclatante. Une plaine de deux mille pas ſeparoit le camp des Romains de celui des Herniques, & ce fut preſque au milieu de cette plaine que ſe donna la bataille. D'abord le combat fut douteux; en effet la Cavalerie Romaine s'efforça pluſieurs fois en vain d'enfoncer les ennemis. Mais aprés pluſieurs efforts ſans aucun effet, enfin lors qu'on eut parlé au Dictateur, & qu'on eut ſon conſentement, tous les gens de cheval mirent pied à terre, paſſerent avec de grands cris devant les Enſeignes, & recommencerent le combat. Il euſt été impoſſible de ſoûtenir leurs efforts, ſi les troupes extraordinaires des ennemis ne s'y fuſſent oppoſées avec une vigueur de corps qui correſpondoit à leur courage. Alors les premiers & les plus vaillans de ces deux Peuples démeſlerent entr'eux cette affaire; & tout ce que la fortune de la guerre en enleva de part & d'autre, rendit la perte plus grande qu'on

qu'on ne l'auroit eſtimée par un plus grand nombre de morts. Cependant, comme ſi le reſte des ſoldats leur euſſent remis tout le ſoin du combat, ils attendirent l'evenement. Pluſieurs meurent de part & d'autre, pluſieurs reçoivent des bleſſures. Enfin les gens de cheval ſe blaſmant les uns les autres, ſe demandoient ce qu'il reſtoit à faire; *Si étant à cheval ils n'avoient pû repouſſer l'ennemi; & qu'aiant mis pied à terre ils n'avoient rien executé, quelle nouvelle forme de combat pouvoient-ils encore inventer? pourquoy avoient-ils paru devant les Enſeignes avec tant de hardieſſe pour combattre hors de leur place.* Ils s'animerent par ces diſcours, & s'avancerent auſſi-toſt aprés avoir recommencé le cry. D'abord ils esbranlerent les ennemis, & les aiant enſuite repouſſez, enfin ils les contraignirent de tourner le dos. Il ſeroit mal-aiſé de dire ce qui fut cauſe de la victoire, ſi ce n'eſt que la fortune perpetuelle de ces deux Peuples abaiſſa le courage des uns & releva celui des autres. On pourſuivit juſqu'à leur camp ceux qui fuioient; Mais on ne l'aſſiegea point, parce qu'il n'y avoit pas aſſez de jour pour s'en rendre maiſtre. En effet comme le Dictateur avoit demeuré long-tems, ſans qu'il trouvaſt rien d'heureux dans les ſacrifices, il n'avoit pû donner le ſignal de la bataille avant midy, c'eſt pourquoi le combat dura juſqu'à la nuit. Le lendemain on trouva le camp des Herniques deſert & abandonné, & ſeulement quelques bleſſez. Mais une troupe de fuyards qui avoient abandonné leurs Enſeignes, qu'on voioit au delà de leurs murailles mal accompagnée, furent taillez en pieces eſcacartez les uns des autres dans la campagne. Neantmoins cette victoire couſta beaucoup de ſang aux Romains, car on perdit dans le combat la quatrieſme partie des ſoldats, & ce qui ne fut pas moins conſiderable, quelques gens de cheval y demeurerent.

17. L'année d'aprés, lors que les Conſuls L. Sulpitius & C. Licinius Calvus eurent remené une armée chez les Herniques, ils ne trouverent point les ennemis, mais ils prirent de force Ferentius qui eſtoit à eux; & à leur retour les habitans de Tivoli leur fermerent leurs portes. Ce fut

fut-là, aprés pluſieurs plaintes qui furent faites de part & d'autre, & aprés avoir fait demander aux Herniques par les Fecialiens les choſes qu'ils avoient priſes, la derniere & la plus forte raiſon pour laquelle on leur envoia declarer la guerre. Il eſt conſtant que T. Quin. Pennus fut Dictateur en cette année, & que Serg. Cor. Maluginenſis fut General de la Cavalerie. Licinius Macer dit qu'il fut nommé par le Conſul Licinius pour preſider à la creation des Magiſtrats, parce que ſon Collegue s'étant hâté de faire cette aſſemblée devant que d'aller à la guerre pour eſtre continué dans le Conſulat, il fut neceſſaire de prevenir une ambition ſi pernicieuſe. Mais cette loüange que Licinius attribuë à une perſonne de ſa Maiſon, le rend ſans doute moins croiable. Et certes comme je ne trouve pas qu'il en ſoit fait mention dans les vieilles Annales, j'ai plus d'inclination à croire qu'on crea un Dictateur à cauſe de la guerre des Gaulois. Au moins il eſt certain qu'en cette année les Gaulois vinrent camper à trois milles de Rome, au delà du Pont du Teveron, ſur le chemin appellé la Voye Salaire: (*Elle étoit ainſi appellée, parce que c'étoit par là que les Sabins faiſoient venir leur Sel de la mer.*) Le Dictateur aiant ordonné toutes ceſſations d'affaires à cauſe de ce tumulte Gaulois, (*Mr. du Ryer a expliqué ce mot tumulte dans l'Argument de la 4. Philippique de Ciceron*) fit faire ſerment à toute la jeuneſſe capable de porter les armes, ſortit hors de la ville avecque une puiſſante armée, & alla camper au deça du Teveron. Il n'y avoit donc que le Pont entr'eux, & perſonne ne le voulut rompre pour ne pas temoigner de la crainte. Il eſt vrai que l'on fit beaucoup d'eſcarmouches de part & d'autre pour s'en rendre maiſtre; & parce que les forces étoient égales, on ne pouvoit dire facilement à qui il demeureroit. Alors un Gaulois qui étoit d'une grandeur extraordinaire, entre ſur le Pont où il n'y avoit perſonne, & crie le plus haut qu'il lui fut poſſible, *Que le plus fort & le plus courageux qui ſoit dans Rome paroiſſe maintenant au combat, afin que le ſuccez de l'un ou de l'autre montre laquelle des deux Nations eſt la plus puiſſante, & la plus guerriere.* Les plus braves de la

jeuneſſe de Rome demeurerent long-tems ſans rien répondre. Et comme ils avoient honte de refuſer abſolument ce combat, & que d'ailleurs chacun en particulier ne vouloit pas s'expoſer au hazard, enfin T. Manlius fils de Lucius, ce jeune homme qui avoit delivré ſon Pere de la perſecution d'un Tribun du Peuple, ſort de ſon poſte, & alla trouver le Dictateur, à qui il parla en ces termes; *Mon General*, dit-il, *je ne combattrai jamais ni ſans voſtre ordre, ni hors de mon rang, quand je ſerois aſſeuré de la victoire. Mais ſi vous me le permettez, je mouſtrerai à ce Geant qui a la hardieſſe de nous défier, que je ſuis ſorti de cette famille qui precipita les Gaulois de la roche Tarpeienne. Va*, lui dit le Dictateur, *monſtre la même amour à ton Païs qui tu as monſtré à ton Pere. Va donc, Manlius, à la bonne heure; & par l'aſſiſtance de nos Dieux rends le nom Romain invincible & plus redoutable.* En meſme tems ſes compagnons l'aiderent à s'armer, il prit le bouclier d'un homme de pied, & une épée à l'Eſpagnole, comme étant plus propre à combattre de prés. Enſuite ils le conduiſirent contre ce Gaulois, qui ſe réjoüiſſoit de la victoire qu'il n'avoit pas encore obtenuë, & qui lui tiroit la langue par mocquerie, car cela même a ſemblé aux anciens digne d'être rapporté. Ainſi les deux combattans ſur le Pont demeurerent ſeuls, plûtoſt par forme de divertiſſement, que pour un duel à outrance, qui euſt été ordonné ſuivant les loix de la guerre. Perſonne ne les jugeoit égaux ni à leur mine, ni à leur taille. L'un étoit d'une grandeur énorme, reveſtu d'une hocqueton diverſifié de pluſieurs couleurs, & reſplendiſſant par ſes armes dorées. L autre étoit de moyenne taille, & avoit des armes plus propres pour ſe deffendre que pour l'oſtentation & la pompe. Il ne chantoit point la victoire devant la bataille, il ne faiſoit point une vaine monſtre de ſes armes; mais comme il avoit le cœur rempli d'une noble colere, il avoit reſervé tout ſon feu & toute ſon audace pour le combat. Lors qu'ils ſe furent mis au milieu des deux armées, aiant alentour d eux une infinité de monde qui étoit comme ſuſpendu entre l'eſperance & la crainte; le Gaulois comme une

maſſe

masse esleuée qui sembloit pancher pour tomber, ayant presenté son bouclier contre l'épée de son ennemy, luy descharge un coup de taille qui ne fit rien qu'un grand bruit. En même tems le Romain porte une estocade, & aiant heurté de son bouclier le bas du bouclier de son ennemi, il se coule par dessous, lui perce de deux coups le ventre & les aînes, & renverse mort ce presomptueux adversaire, dont le corps estendu sur terre en occupoit un grand espace. Au reste il ne fit aucun outrage au corps du mort, il se contenta de lui oster un collier qu'il portoit, & se le mit au cou, teint & sanglant qu'il étoit du sang de son ennemi. Les Gaulois demeurerent comme stupides d'estonnement & d'admiration. Au contraire les Romains remplis d'allegresse & de joye vont au devant du vainqueur, & en le comblant de loüanges ils l'ameinent au Dictateur. Entre les paroles & les vers de réjouïssance que les soldats chantoient en sa faveur, on prit garde qu'ils l'appelloient Torquatus; (*parce qu'il avoit pris ce collier, qu'on appelle en Latin Torquis.*) De sorte que ce nom lui demeura depuis, & passa jusqu'à ses successeurs comme une marque & un monument de la gloire de leur Ancêtre. Le Dictateur adjousta à cela une Couronne d'or qu'il lui donna en recompense, & lors qu'il harangua ses troupes il releva ce combat par une infinité de loüanges. Et à la verité il fut de si grande importance pour le succez de cette guerre, que la nuit suivante les Gaulois épouvantez aiant abandonné leur camp, se retirerent dans les terres de Tivoli, où ils firent alliance avec les habitans & y aiant été secourus de vivres & des autres choses necessaires, ils passerent dans la Campanie. (*Terra di Lavoro.*) Cela fut cause que l'année suivante, C. Petilius Balbus Consul, voiant que le département des Herniques étoit échu à M. Fabius Ambustus son compagnon au Consulat, il mena une armée par l'ordonnance du Peuple contre ceux de Tivoli. Aussi-tost les Gaulois revinrent de la Campanie à leur secours, & conduits par les habitans de cette Ville, ils firent de grands degasts dans les terres des Lavicains, des Tusculans, & du Peuple d'Albane. Bien que la Repu-

blique fût entierement satisfaite de la suffisance de son Consul, neantmoins on fut contraint par ce tumulte Gaulois de créer un Dictateur. On crea donc Q. Servilius Ahala, qui nomma T. Quintius pour General de la Cavalerie, & voüa les grands Jeux du consentement du Senat, si les affaires succedoient heureusement. Or pour arrester ceux de Tivoli dans une guerre qui étoit particulierement contr'eux, & qui se faisoit dans leur Pays, le Dictateur ordonna que l'armée du Consul ne sortiroit point de là, & fit prester le serment à toute la jeunesse, sans que personne refusast de prendre les armes. On combatit non gueres loin de la Porte Colline avec toutes les forces de la Ville, & les Romains eurent pour témoins de cette bataille leurs peres, leurs femmes, & leur enfans. Certes si cét objet est capable d'exciter mesme les absens, & de réveiller leur courage, outre qu'ils l'avoient alors devant les yeux, la honte & la compassion les enflamma davantage, & leur donna de nouvelles forces. Enfin aprés un grand carnage de part & d'autre, les Gaulois furent repoussez, & s'enfuirent à Tivoli qui étoit comme leur fort & leur retraite dans cette guerre. Le Consul Petilius qui les rencontra écartez & en desordre assez proche de cette Ville, dont les habitans étoient sortis pour les secourir, les poussa avec les autres pesle mesle jusques dans leurs portes. Ainsi les choses reüssirent heureusement & du côté du Dictateur, & du costé du Consul. Quant à Fabius l'autre Consul, premierement par de petits combats, & en suite par une bataille memorable il défit entierement les ennemis qui l'estoient venu attaquer avec toutes leurs forces. Alors le Dictateur aprés avoir magnifiquement loüé les Consuls dans le Senat & devant le Peuple, & leur aiant mesme donné la gloire des choses qu'il avoit executées, se dépouilla de la Dictature. Petilius qui avoit remporté la victoire des Gaulois, & de ceux de Tivoli, obtint l'onneur d'un double triomphe; & l'on creut que c'étoit assez d'accorder l'Ovation à Fabius. Ceux de Tivoli se mocquerent du triomphe de Petilius; *Car en quel endroit*, disoient-ils, *leur avoit-il donné bataille? Que peu de*

gens

gens qui étoient ſortis de leur ville pour être témoins de la fuite & de l'épouvante des Gauſois, voiant qu'on chargeoit auſſi ſur eux, & qu'on tuoit indifferemment tous ceux qui ſe preſentoient, s'étoient retirez entre leurs murailles; Que neantmoins cela avoit ſemblé aux Rom. digne du triomphe. Mais qu'au reſte, afin que les Romains ne cruſſent pas que ce fût quelque choſe de grand d'aller faire du bruit juſqu'aux portes de leurs ennemis, ils verroient bientôt devant leurs murailles un plus grand ſujet de terreur & d'épouvante. En effet l'année ſuivante, ſous le Conſulat de M. Popil. Lenas, & de Cn. Manlius, ils partirent de Tivoli avec une armée au commencement de la nuit, & vinrent à Rome teſte baiſſée. Cette entrepriſe inopinée jointe à l'horreur de la nuit réveilla ceux qui dormoient, & donna par tout de l'effroi, outre qu'il y en avoit beaucoup qui ne ſçavoient pas qui étoient ces ennemis, & d'où ils venoient. Neantmoins on cria auſſi-tôt aux armes, on met des gardes aux Portes, & l'on borde les murailles de gens de guerre; Et auſſi-tôt que le point du jour eut fait découvrir qu'il y avoit peu d'ennemis devant la Ville, & qu'il n'y avoit point d'autres gens que ceux de Tivoli, les deux Conſuls ſortirent de Rome par deux Portes differentes, & attaquerent de part & d'autre les ennemis qui ſe preparoient déja à monter ſur les murailles. Ils firent bien voir que c'étoit plûtôt l'occaſion que le courage qui leur avoit fait prendre les armes, car ils ne pûrent ſeulement ſouſtenir le premier effort des Romains. Au reſte il eſt conſtant que leur arrivée fut avantageuſe à Rome, parce que la crainte d'une guerre ſi proche etouffa la ſedition qui euſt bien-toſt eſclaté entre le Senat & le Peuple. Cependant il y eut d'autres ennemis qui ſuccederent de bien prés à ces premiers, mais leur arrivée fut plus funeſte au plat païs qu'à la Ville. En effet les Tarquiniens vinrent faire des courſes ſur les Terres des Romains principalement du coſté où elles touchent la Toſcane, & lors qu'on leur eût en vain demandé ce qu'ils avoient pris, les nouveaux Conſuls C. Fabius & C. Plautius leur declarerent la guerre de l'ordonnance du Peuple. Fabius alla contr'eux, & Plautius chez les Herniques. Cependant le bruit

de la guerre des Gaulois s'augmentoit toûjours; mais parmi tant de terreurs, la demande que les Latins firent de la paix qu'on leur accorda, donna du repos & de la conſolation; Car ſuivant l'ancienne alliance, qui avoit été interrompuë par tant d'années, on en tira quantité de gens de guerre. Ce ſecours que l'on en receut releva beaucoup les affaires de Rome, & fut cauſe qu'on apprit avec moins d'apprehenſion la nouvelle que les Gaulois étoient arrivez à Preneſte, & que de là ils étoient venus camper aux environs de Pedum. Neantmoins on trouva bon de créer Dictateur C. Sulpicius, que le Conſul C. Plautius nomma, aprés qu'on l'eut fait revenir pour ce ſujet; & le Dictateur prit avec lui M. Valerius pour General de la Cavalerie. Ils prirent la fleur des deux armées Conſulaires, & conduiſirent ces troupes d'élite contre les Gaulois. Mais cette guerre n'alla pas ſi viſte qu'on l'euſt ſouhaité de part & d'autre, parce que ſi les Gaulois montrerent d'abord beaucoup d'ardeur pour la bataille, les Romains qui ſe preſenterent en ſuite au combat rabattirent beaucoup de la chaleur & de l'impetuoſité des ennemis. D'ailleurs le Dictateur n'étoit point d'avis de tenter le hazard d'une bataille, puiſque rien ne l'y contraignoit, contre un ennemi dont les forces diminuoient tous les jours; qui etoit dans un Païs etranger, qui n'avoit aucune proviſion de vivres, & qui n'avoit point de retraite où il ſe pût mettre à couvert. Outre que le moindre retardement étoit capable d'enerver leurs corps & leurs courages, dont toute la force conſiſtoit dans un premier mouvement. Ainſi le Dictateur tiroit cette guerre en longueur, & avoit ordonné une grande peine à quiconque combattroit ſans ſes ordres. Les ſoldats qui ne pouvoient endurer ce retardement, en murmurerent d'abord; & quelquefois ils blamoient le Senat de n'avoir pas voulu que cette guerre fût conduite par les Conſuls. Ils diſoient en ſe mocquant qu'on avoit choiſi pour unique Capitaine un grand General d'armée, qui s'imaginoit que ſans rien faire la victoire deſcendroit du Ciel entre ſes mains. Enfin ils commencerent ouvertement à dire les meſmes choſes qu'ils ne diſoient auparavant.

vant qu'en ſecret & parmi eux, ils en vinrent même à des paroles plus hardies, car ils diſoient ou qu'ils combattroient ſans les ordres de leur General, ou qu'ils s'en retourneroient à Rome. Les Capitaines meſme ſe mélerent avec les ſoldats, & non ſeulement ils murmuroient de part & d'autre dans leurs converſations, mais à la teſte des Compagnies, & dans la tente même du Dictateur. Ainſi ils s'aſſembloient par troupes comme pour une audience publique, & crioient de tous coſtez qu'on devoit tout de ce pas aller trouver le Dictateur; Qu'il faloit que Sex. Tullius lui parlât pour toute l'armée, & lui fiſt des remonſtrances dignes de ſon courage & de ſa vertu. C'étoit déja le ſeptiéme fois que Sextius étoit le premier Capitaine de la premiere Compagnie, & il n'y avoit perſonne en toute l'armée au moins parmi les gens de pied, qui fût en plus grande reputation. Enfin Tullius marchant à la teſte d'une troupe de ſoldats, alla trouver le Dictateur, qui ne j'eſtonna pas moins de le voir, lui qui avoit été juſques-là ſi obeïſſant conducteur de cette trame, que de cette trame même, & il lui parla en ces termes; *Seigneur*, dit-il; *tous vos gens qui eſtiment que vous les conſiderez comme des lâches, & que vous les dépouillez de leurs armes comme pour les noter d'infamie, m'ont prié de plaider leur cauſe devant vous; Et certes ſi l'on pouvoit nous reprocher d'avoir quelquefois quitté noſtre poſte, d'avoir montré le dos aux ennemis, & d'avoir honteuſement laiſſé perdre nos Enſeignes, je croirois qu'il ſeroit juſte de vous demander que vous nous permiſſiez de reparer noſtre faute par noſtre courage, & d'étouffer la memoire de nos actions infames par de glorieuſes actions. Les Legions qui furent défaites auprés de la riviere d'Allie étant depuis parties de Veies recouvrerent par leur vertu, & leur gloire & leur Patrie, qu'ils avoient perduë par leur épouvante. Mais, Seigneur, nous ne ſommes pas en ces termes. Et par la faveur des Dieux immortels, & par voſtre bonne conduite, & par la fortune du Peuple Romain toutes choſes ſont en bon état, & noſtre reputation n'a point encore receu de taches. Il eſt vrai, Seigneur, que pour ce qui concerne noſtre gloire, j'ai peine à ne croire pas que les ennemis ſe mocquent de nous, & nous regardent comme des*

femmes déguiſées en hommes qui ſe cachent à l'ombre de leurs remparts. Mais ce qui nous eſt plus ſenſible, c'eſt que noſtre General a opinion que ſon armée eſt ſans courage, ſans armes & ſans mains, & qu'avant que de nous avoir éprouvez, vous deſeſperez de nous de telle ſorte qu'il ſemble que vous croiez commander à des eſtropiez & à des infirmes. Car quelle autre raiſon obligeroit un vieux Capitaine invincible dans la guerre à demeurer ici ſans rien faire? Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, il eſt bien plus vrai-ſemblable que vous doutez plus de noſtre vertu que nous ne doutons de la vôtre. Que ſi le retardement de la bataille ne vient pas de noſtre coſté, mais de quelque reſolution du Senat, qui nous tient éloignez de la Ville & de nos maiſons, plûtoſt que la guerre des Gaulois; je vous ſupplie de ne prendre pas ce que je dirai pour un diſcours de gens de guerre à leur General, mais comme une remonſtrance du Peuple aux Patriciens, proteſtant qu'il veut avoir ſes conſeils à part comme vous avez les vôtres. Qui ſe pourroit enfin offenſer de nous ouïr dire que nous ſommes ſoldats, mais que nous ne ſommes pas vos eſclaves, & qu'on nous a envoiez à la guerre, & non pas en exil? Si l'on donne le ſignal de la bataille, & qu'on nous faſſe ſortir du camp, nous combattrons comme des hommes & des Romains doivent combattre; & ſi l'on n'a pas beſoin de nos armes, noſtre oiſiveté ſera p'us honneſte dans la Ville que dans un camp. Imaginez-vous, Seigneur, que ce diſcours s'adreſſe aux Patriciens; Quant à vous qui êtes noſtre General, nous vous prions comme vos ſoldats, de nous donner la permiſſion de combattre; nous avons envie de vaincre, mais nous voulons vaincre ſous voſtre conduite; nous voulons vous rapporter toute la loüange & le prix de cette victoire; nous voulons avecque vous entrer en triomphe dans la Ville, & ſuivant voſtre char triomphant aller dans le Temple de Jupiter rendre graces aux Dieux avecque vous. La multitude joignit ſes prieres à ce diſcours de Tullius, & l'on cria de tous coſtez au Dictateur qu'il commandaſt de prendre les armes, & qu'il donnaſt le ſignal de la bataille. Bien que le Dictateur eſtimaſt cette ardeur loüable, il ne creut pas neantmoins qu'elle fuſt de fort bon exemple; il promit pourtant de faire ce que les ſoldats deſiroient; & aiant pris Tullius à part, il lui de-

demanda ce que ſignifioit ſon procedé, & ſur quelle coûtûme il ſe fondoit. Tullius le pria de croire qu'il n'avoit mis en oubli ni la diſcipline militaire, ni lui-meſme, ni le reſpect qu'il devoit à ſon General; *Qu'il n'avoit pas voulu refuſer à la Multitude eſmeuë, qui fait ordinairement ce que veulent les autheurs des ſeditions de la conduire en cette occaſion, de peur qu'elle ne trouvaſt quelque autre Chef qui reſſemblaſt à ceux qu'elle a de coûtume de choiſir dans ſes émotions & dans ſes revoltes; Que pour lui il ne feroit rien que ſuivant les ordres de ſon General, mais qu'on devoit bien prendre garde à tenir ſon armée dans l'obeïſſance, Qu'il étoit malaiſé de retenir des eſprits qui s'emportoient ſi violemment; Qu'ils prendroient peut-eſtre eux-mêmes & le lieu, & le tems de combattre, ſi le General ne leur aſſignoit l'un & l'autre.* Cependant deux ſoldats Romains offerent deux chevaux à un Gaulois qui les pouſſoit devant lui, & qui les faiſoit paiſtre hors du camp; en même tems les Gaulois leur jetterent des pierres, il ſe fit un ſi grand bruit d'un corps de garde des Romains, que l'on accourut de tous coſtez. Il s'en faloit déja bien peu que l'on n'en fuſt aux mains, & que l'on ne donnât bataille, ſi les Capitaines n'euſſent promptement empêché le combat. Cela fut cauſe que le Dictateur ajoûta plus de foi aux paroles de Tullius; & parce qu'on ne pouvoit plus differer, on ordonna la bataille pour le lendemain. Toutefois le Dictateur, qui ſe fioit davantage au courage de ſes gens qu'au nombre de ſes troupes, commença à conſiderer en ſoi-meſme ce qui ſeroit le meilleur, & chercha les moiens de donner par quelque ruſe de l'épouvante aux ennemis. Il s'adviſa donc d'une choſe nouvelle, dont pluſieurs de nos Generaux & de ceux des Eſtrangers ſe ſont ſervis de noſtre ſiecle; Il fit décharger les mulets du bagage qu'ils portoient, & leur fit ſeulement laiſſer deux couvertures, & commanda aux Muletiers de les monter armez des armes des ennemis priſonniers, ou des ſoldats qui étoient malades. Ainſi il en aſſembla prés de mille, avec leſquels il meſla cent Cavaliers, & leur commanda d'aller de nuit gagner le haut des montagnes, de ſe tenir cachez dans les foreſts; & de ne bouger de là qu'il

ne leur eust donné le signal d'en sortir. Quant à lui, aussi-tôt qu'il fut jour il mit ses gens en bataille le long du pied des montagnes, afin que l'ennemi vinst se planter devant eux. Après avoir donc dressé ce feint appareil de fraieur & d'épouvante, qui est bien souvent plus utile que de veritables forces, les Capitaines des Gaulois creurent d'abord que les Romains ne descendroient jamais dans la plaine. Mais quand ils virent qu'ils sortoient, comme ils avoient grande passion pour le combat, ils s'avancerent pour le combattre, & la bataille commença plûtôt que le signal n'en fut donné. Les Gaulois chargerent vivement sur la pointe droite, qui n'auroit pû soutenir leur effort, si le Dictateur ne s'y fût trouvé. C'est pourquoi il appella Tullius, & en lui faisant des reproches; Il lui demanda *si c'étoient là les promesses qu'il avoit faites, que les soldats combattroient. Où étoient ces grands cris de ces hommes gener eux qui demandoient avec que tant d'ardeur qu'on leur permist de prendre les armes? ou ces menaces de combattre sans les ordres du General? Que maintenant que le General les excitoit au combat, & qu'il alloit lui-mesme combattre à la teste des troupes, Qui de ce grand nombre de vaillans hommes qui se vantoient naguéres de le mener lui-mesme au combat, avoit la hardiesse de le suivre? Qu'ils étoient hardis dans un camp & parmi l'oisiveté, mais lasches & timides quand il en faloit venir aux mains.* Comme les reproches qu'ils entendoient étoient veritables, la honte leur donna tant de courage qu'ils se jetterent parmi les épées des ennemis sans apprehension du peril. Cette impetuosité qui ressembloit aux efforts des furieux, mit d'abord les ennemis en desordre; & ensuite la Cavalerie qui les vint charger acheva de les mettre en fuite. Le Dictateur qui prit garde qu'un des costez de leur bataille n'en pouvoit plus, fit porter les Enseignes à la pointe gauche, où il voioit que les ennemis se rallioient, & en mesme tems il donna le signal à ceux qui étoient sur la montagne. Il se leva donc de ce côté-là un grand bruit, & comme ceux qui en descendoient sembloient descendre en biaisant dans le camp des Gaulois, alors les ennemis craignant qu'on ne les enfermast, ne songerent

gneat plus à combattre, & s'enfuirent vers leur camp & en foule, & en desordre. Mais M. Valerius General de la Cavalerie, qui venoit de défaire la pointe droite, & qui couroit alentour de leurs retranchemens, les aiant rencontrez en cét estat, les contraignit de prendre la fuite du costé des montagnes & des forests, où la plusparт furent taillez en pieces par ces Muletiers deguisez en gendarmes, aussi bien que ceux que la crainte y avoit chassez depuis le combat. Il n'y a eu personne aprés Furius qui ayt obtenu l'honneur du triomphe, pour avoir défait les Gaulois plus justement que Sulpicius. Il consacra dans le Capitole de la dépouille des Gaulois une assez grande quantité d'or qui fut enfermée dans un mur de pierre de taille. Les Consuls firent aussi la guerre durant cette année, mais les succez en furent divers; car les Herniques furent défaits & subjuguez par C. Plautius, mais Fabius son compagnon au Consulat combattit contre les Tarquiniens avec autant d'infortune que d'imprudence Neantmoins on ne fut point si touché de la perte qu'on avoit receuë dans le combat, que du meurtre de trois cens soldats Romains qui furent pris par les Tarquiniens, & depuis immolez par eux comme des victimes; En effet l'ignominie du Peuple fut plus grande & plus remarquable par la cruauté de ce supplice que par le malheur de Fabius.

8. En même tems les Privernates, & ensuite les Veliternens, firent inopinément des courses & des pillages dans les terres de Rome; & en cette année on ajousta deux Tribus aux autres, la Pomptine & la Publicienne. Les Jeux qui avoient été voüez par M. Furius Dictateur, furent celebrez; & alors on proposa pour la premiere fois au Peuple l'Edict contre les brigues des charges. Ce fut M. Petilius Tribun du Peuple, qui le proposa du consentement du Senat, & l'on creut avoir estouffé par cette loy l'ambition principalement des hommes nouveaux, qui avoient accoûtumé d'aller mandier les suffrages dans la Place, & dans les compagnies particulieres. Mais l'année d'aprés sous le Consulat de C. Martius, & de Cn. Manlius, la proposition qui fut faite au Peuple par les Tribuns

M. Duilius & Lucius Menius, de l'intereſt d'un pour cent, ne fut pas ſi agreable aux Patriciens, & au contraire le Peuple la receut, & l'approuva plus librement que l'autre. Outre les nouvelles guerres qu'on avoit reſoluës l'année precedente, les Faliſques furent declarez ennemis pour deux choſes; l'une parce que leur jeuneſſe avoit pris les armes avec les Tarquiniens, & l'autre parce qu'ils navoient pas voulu rendre les ſoldats qui s'y étoient refugiez aprés la perte de la bataille, bien que les Romains les euſſent fait demander par les Fecialiens. La conduite de cette guerre eſcheut à Cn. Manlius, & Marcius mena ſon armée dans les terres des Privernates, qui s'étoient toûjours conſervez par une longue paix, & enrichit ſes ſoldats par la quantité du butin. Il ajouſta à l'abondance la liberalité, car il ne voulut rien mettre à part pour le public, & par ce moien il favoriſa les ſoldats qui avoient envie de s'enrichir. Cependant quand les Privernates ſe furent campez devant leurs murailles, & qu'ils eurent fortifié leur camp, il fit aſſembler ſes gens comme pour les haranguer; *Je vous donne*, dit-il, *le pillage du camp & de la Ville des ennemis, à condition que vous me promettrez de combattre en hommes de cœur; & que vous ne ſerez pas moins ardens pour la bataille que pour le pillage.* Il n'eut pas ſi-toſt parlé, qu'ils demanderent avecque un grand bruit qu'on leur donnaſt le ſignal de la bataille, & allerent auſſi-toſt à la charge comme devenus plus forts par une eſperance aſſeurée. Alors Tullius, dont nous avons déja parlé, s'écria en ces termes; *Mon general*, dit-il, *regardez de quelle façon vos ſoldats vous tiennent parole.* Et en meſme tems il quitte ſon dard, & court l'épée à la main contre les ennemis. Tous ceux des premiers rangs le ſuivirent, & mirent du premier effort les ennemis en fuite; & les aiant ſuivis juſqu'à la ville, comme on etoit preſt de l'eſcalader, elle ſe rendit à compoſition. On obtint l'honneur du triomphe pour la défaite des Privernates; Mais l'autre Conſul ne fit rien de memorable, ſi ce n'eſt que par une façon d'agir toute nouvelle, & qui n'avoit point d'exemple, lors qu'il étoit campé devant Sutrium il diviſa ſon armée en Tribus,

&

& proposa d'apliquer au public le vingtiéme de tout ce qui reviendroit des Esclaves que l'on mettroit en liberté. Le Senat approuva cette proposition, à cause du grand profit qui en revenoit à l'Espargne, qui étoit épuisée de deniers; Mais les Tribuns qui n'étoient pas si touchez de cette loi que de sa suite, & de l exemple qu'elle donnoit firent cette ordonnance que personne à l'avenir sur peine de la vie ne pourroit faire convoquer le Peuple separé de l'une de ses parties comme le Consul avoit fait, parce que si cela passoit en coustume, il n'y avoit rien de si prejudiciable au Peuple que les soldats qui avoient presté le serment aux Consuls n'approuvassent facilement.

9. La mesme année C. Licinius Stolon fut condamné suivant les termes de sa propre loi, à cent écus d'amende, par M. Popilius Lenas, parce qu'il possedoit avec son fils mille arpens de terre, & que sous pretexte de l'émanciper il avoit voulu tromper la loi. Les nouveaux Consuls M. Fabius Ambustus, & M. Popilius Lenas, tous deux éleus pour la seconde fois Consuls, eurent deux guerres sur les bras durant qu'ils étoient en charge. L'une contre ceux de Tivoli, qui fut facile à terminer, & dont la conduite escheut à Lenas, qui repoussa les ennemis dans leur Ville, & fit le degast dans la campagne. L'autre contre les Falisques & les Tarquiniens, qui mirent en fuite l'autre Consul dés la premiere rencontre, par l'épouvante que son armée en receut; car les Prestres des ennemis armez de flambeaux ardens & de couleuvres, & marchant comme des gens forcenez & furieux, troublerent les Romains par cette nouvelle façon d'aller à la guerre. En effet ils reculerent jusqu'à leurs retranchemens, comme charmez de ce qu'ils voioient, mais en suite quand le Consul, les Colonels & les autres officiers les eurent blasmez, & qu'ils se furent mocquez d'eux comme on feroit des enfans qui s'étonneroient de quelque tour de soupleſſe, la honte leur redonna le courage, ils se jetterent aveuglément contre les mesmes choses qui leur avoient fait prendre la fuite; & enfin aiant dissipé ce vain appareil des ennemis, ils donnerent sur leurs gens de guer-

guerre ; mirent en desroute leur bataille, & dés le même jour ils se rendirent maistres de leur camp, & retournerent vainqueurs & chargez d'un grand butin, se raillant les uns des autres & de leur propre espouvante, & du stratageſme des ennemis. Depuis toutes les Nations de la Toſcane se liguerent ensemble pour faire la guerre ; & vinrent jusques aux Salines sous la conduite de Tarquiniens & des Faliſques. Le premier Dictateur qui fut choisi entre le Peuple, fut creé en cette occasion ; On nomma donc à cette charge souveraine C. Marcius Rutilus Plebeien, qui nomma C. Plautius auſſi Plebeien pour General de la Cavalerie. Mais comme le Senat eſtimoit qu'il eſtoit honteux aux Patriciens que la Dictature meſme fût commune entr'eux & le Peuple, ils firent tous leurs efforts pour empeſcher qu'on fist pour luy aucun appareil de guerre. Neantmoins cela fut cauſe que le Peuple luy accorda plus librement toutes les choſes qu'il luy propoſa. Il partit donc de la Ville, & faisant paſſer ſes troupes tantoſt d'un coſté du Tibre, & tantoſt de l'autre, ſelon qu'il entendoit dire qu'il y avoit des ennemis, il en défit un grand nombre qui faiſoient par tout le degaſt dans la campagne. Il attaqua même leur camp, & le prit comme ils y ſongeoient le moins ; & enfin aprés avoir pris huit mille priſonniers, & taillé les autres en pieces, ou les ayant chaſſez des terres des Romains, il rentra en triomphe dans Rome par l'ordonnance du Peuple, & ſans que le Senat y conſentiſt. Cependant, comme le Senat ne voulut pas permettre que l'aſſemblée fuſt tenuë pour l'élection des Conſuls par un Dictateur, & par un Conſul tous deux Plebeiens, & que l'autre Conſul étoit hors de Rome occupé à la guerre, les choſes retournerent à un interregne. Ainſi Q. Servilius Ahala, M. Fabius, Cn. Manlius, C. Fabius, C. Sulpicius, L. Emilius, Q. Servilius, & M. Fabius Ambuſtus furent Entrerois chacun à ſon tour. Il y eut une conteſtation dans le ſecond interregne, parce qu'on voulut créer deux Patriciens Conſuls ; & comme les Tribuns s'y oppoſoient, Fabius qui étoit alors Entreroy, dit qu'il y avoit une loy des douze Tables qui

por-

portoit que les dernieres ordonnances du Peuple devoient estre tousjours suivies, & qu'elles contenoient les deliberations, & les suffrages du Peuple. Enfin les Tribuns n'aiant peu rien obtenir sinon que l'assemblée fut differée, on crea deux Patriciens Consuls, C. Sulpitius Peticus pour la troisiéme fois, & M. Valerius Publicola, qui entrerent en charge dés le mesme jour. Ainsi quatre cens ans aprés la fondation de Rome, trente cinq ans depuis qu'elle eut été reprise sur les Gaulois, & onze ans aprés que les Plebeiens eurent usurpé le Consulat, deux Patriciens ensemble furent faits Consuls à la la fin d'un interregne, C. Sulpitius Peticus pour la troisiéme fois, & M. Valerius Publicola. On prit en cette année Empulum sur ceux de Tivoli, par un combat qui ne fut pas autrement memorable, soit que cette guerre eust été conduite par les deux Consuls, comme quelques-uns l'ont écrit, soit que les terres des Tarquiniens eussent été pillées par le Consul Sulpitius, en mesme tems que Valerius mena les Legions contre ceux de Tivoli. Mais il y eut dans la Ville un plus grand combat des Consuls contre le Peuple & les Tribuns. Les Consuls estimoient qu'il étoit non seulement de leur credit, mais encore de leur generosité, de laisser le Consulat à deux Patriciens comme deux Patriciens l'avoient receu. Ils disoient mesme qu'il faloit ou qu'ils l'abandonnassent entierement, s'il devenoit encore une fois Magistrature Plebeienne, ou qu'il demeurast entierement aux Patriciens, comme ils l'avoient receu de leurs Ancestres. *Mais au contraire*, disoit-on parmy le peuple, *pourquoy vivons-nous encore, pourquoy sommes-nous considerez comme une partie des Citoyens, si tous ensemble nous ne pouvons conserver ce qui nous a été acquis par la verru seulement de deux hommes, L. Sextius, & C. Licinius. Qu'il vaudroit bien mieux endurer ou les Rois, ou les Decemvirs, ou toute autre sorte de gouvernement, s'il y en avoit de plus rude & de plus fâcheuse, que de souffrir deux Patriciens Consuls en un même tems, & que sans obeir ou commander tour à tour, l'autre partie soit tousjours dans la puissance & l'authorité, & qu'elle*

le

le eſtime le Peuple né ſeulement pour eſtre eſclave. D'ailleurs les Tribuns n'avoient garde de manquer à favoriſer les troubles. Mais comme la Multitude eſtoit déja aſſez émeuë de ſoy, à peine dans une ſi grande émotion en pouvoit-on reconnoiſtre les chefs. De ſorte qu'aprés qu'on eut fait en vain pluſieurs aſſemblées dans le Champ de Mars, & qu'on en eut laiſſé paſſer beaucoup ſans faire autre choſe que des conteſtations & des diſputes, enfin le reſſentiment du Peuple vaincu par la perſeverance des Conſuls, eſclata juſqu'à ce point que la Multitude deſeſperée ſuivit les Tribuns qui crioient qu'il n'y avoit plus de liberté, & qu'il faloit quitter non ſeulement le Champ de Mars, mais encore la Ville que les Patriciens avoient priſe, & qu'ils opprimoient par leur tyrannie. Neanmoins, encore que les Conſuls ſe viſſent abandonnez par une partie du Peuple, ils ne laiſſerent pas de proceder à l'eſlection, & l'on crea deux Patriciens Conſuls, M. Fabius Ambuſtus pour la troiſiéme fois; & T. Quintius, ou au lieu de ce dernier, M. Popilius, comme je le trouve dans quelques Annales. Quoi qu'il en ſoit, il y eut deux guerres en cette année qui réüſſirent heureuſement; car ceux de Tivoli furent contraints de ſe rendre, & Saſſules qui étoit à eux, fut priſe de force. Les autres Villes euſſent couru la méme fortune, ſi toute cette Nation ayant mis bas les armes ne ſe fuſt renduë à la diſcretion du Conſul. Mais on monſtra plus de rigueur aux Tarquiniens; car aprés en avoir tué un grand nombre dans le combat, on en choiſit entre les priſonniers trois cens ſoixante & huit des plus nobles, qui furent envoyez à Rome, & l'on coupa la gorge au reſte. Le Peuple ne monſtra pas plus de douceur & d'humanité à ceux que l'on amena dans la Ville, car aprés avoir été battus à coups de verges dans la Place, ils eurent tous la teſte tranchée; & au reſte on fit ce traitement aux ennemis pour venger les Romains que l'on avoit immolez dans la grande Place des Tarquiniens. Ces bons ſuccez furent cauſe que les Samnites demanderent l'alliance & l'amitié du Peuple Romain, & leurs Deputez aiant été favorablement ouïs, obtinrent ce qu'ils deman-

mandoient. Mais la meſme fortune qui avoit accompagné le Peuple Romain dans la guerre, ne l'accompagnoit pas dans la Ville ; Car encore que les intereſts euſſent été moderez à un pour cent, & que par ce moyen on fuſt beaucoup ſoulagé des uſures, neantmoins le prineipal accabloit les pauvres qu'on ajugeoit à leurs creanciers pour les tenir dans les fers. C'eſt pourquoi, comme la Multitude étoit bien plus touchée de ſes maux particuliers que des intereſts du public, elle ne ſe mettoit pas beaucoup en peine de l'aſſemblée, ny qu'on fiſt deux Patriciens Conſuls. Ainſi les deux Conſulats demeurerent aux Patriciens, & l'on crea Conſuls C. Sulpitius Peticus pour la quatriéme fois, & M. Valerius Publicola pour la ſeconde. Cependant comme toute la Ville ne ſongeoit qu'à la guerre des Toſcans parce que le bruit courroit que ceux de Cere touchez de compaſſion pour les Tarquiniens à cauſe du parentage, les Deputez des Latins la deſtournerent contre les Volſques ; car ils apporterent nouvelle que ces Peuples avoient déja une armée preſte pour ſe jetter ſur leurs frontieres, & que de là ils ne manqueroient pas de faire des courſes ſur les terres de Rome. Le Senat fut donc d'avis de ne rien mépriſer, & ordonna qu'on levaſt des troupes pour en envoyer des deux côtez, & que les Conſuls tiraſſent leur département au ſort. Mais enſuite on n'eut point de plus grande paſſion que pour la guerre des Toſcans, lors qu'on eut appris par les lettres du Conſul Sulpitius, à qui étoit eſcheuë la conduite de troupes contre les Tarquiniens, que l'on avoit pillé tout le Païs d'alentour des Salines, qu'on avoit porté une partie du butin ſur les frontieres de Cere, & qu'il ne faloit point douter que la jeuneſſe de cette Ville n'euſt aydé à ce pillage. C'eſt pourquoi le Senat fit revenir le Conſul Valerius, qui etoit allé contre les Volſques, & qui campoit ſur les frontieres de Tuſcule, & lui ordonna de nommer un Dictateur, & il nomma T. Manlius fils de Lucius, qui prit pour General de la Cavalerie, A. Cornelius Coſſus. Le Dictateur ſe contenta de l'armée qu'avoit le Conſul, & de l'authorité du Senat & du conſentement du Peuple

ple il envoia declarer la guerre aux Cerites, qui furent saisis alors d'une veritable apprehenſion, comme ſi c'euſt été quelque choſe de plus grand & de plus fort de declarer la guerre par la parole que par l'action, aiant eux-mêmes attaqué les Romains par les pillages qu'ils avoient faits dans leur Païs. Ils voioient d'ailleurs qu'ils n'avoient pas aſſez de puiſſance, & que leur entrepriſe étoit moindre que leurs forces. Auſſi ils ſe repentoient des degaſts qu'ils avoient faits, ils maudiſſoient les Tarquiniens comme les autheurs de leur revolte; & ſans ſonger ni à la guerre, ni à faire aucun équipage, chacun étoit d'avis qu'on envoyaſt des Deputez à Rome demander pardon de leur faute. Leurs Deputez aiant donc été introduits dans le Senat, furent renvoiez au Peuple, & prierent les Dieux de Rome qu'ils avoient ſi bien receus chez eux durant la guerre des Gaulois, que le Peuple Romain alors floriſſant eût pour eux la même compaſſion qu'ils en avoient euë lors que les affaires de Rome étoient en ſi mauvais état. Ainſi s'étant tournez du côté du Temple de Veſta, ils invoquoient les Prêtres & les Religieuſes qu'ils avoient defendus avec tant de ſoin & de reſpect. *Pouvoit-on avoir d'eux cette opinion, qu'après avoir ſervi les Romains ils en fuſſent devenus ennemis ſans aucune choſe legitime? Que s'il leur étoit arrivé de faire quelque acte d'hoſtilité, pouvoit-on s'imaginer qu'ils l'euſſent fait pluſtoſt de deſſein formé que par imprudence? Qu'ils vouluſſent ruiner leurs anciens bien-faits par des injures nouvelles, & avoir pour ennemi le Peuple Romain alors ſi puiſſant & ſi redoutable, puiſque meſme en ſon affliction, & lors qu'il étoit mal-heureux, ils avoient embraſſé ſon alliance & ſon amitié; Que l'on n'appellaſt point entrepriſe, ce qui ſe devoit appeller contrainte & neceſſité; Que les Tarquiniens traverſant leur Païs avec une armée, ſans demander autre choſe que le paſſage, avoient entraîné avec eux quelques Païſans qui les avoient ſuivis au pillage, & que cela leur étoit imputé à crime; Qu'ils étoient preſts de les livrer ſi on le deſiroit, ou que ſi l'on vouloit qu'ils fuſſent châtiez, ils en feroient la punition; Que l'on donnaſt la Ville de Cere, ce Temple du Peuple Romain, cette maiſon de ſes Preſtres, & ce re-*

fu-

fuge des choſes ſaintes, exemte des maux de la guerre, à l'accueil qu'on y avoit fait aux Veſtales & aux Dieux qui y avoient eſté adorez. Ce ne fut pas tant la juſtice de la cauſe preſente, que les anciens ſervices de ce Peuple, qui obligerent les Romains de ſe ſouvenir plûtôt de ſes bienfaits, que de ſes injures. Ainſi l'on donna la paix au Peuple de Cere, & l'on trouva bon de faire mettre entre les ordonnances du Senat la tréve de cent ans qu'on leur accordoit. On tourna donc tout l'effort de cette guerre contre les Faliſques qui étoient coupables du meſme crime, mais on ne les trouva point en campagne. De ſorte qu'aprés avoir pillé leurs frontieres ſans attaquer aucunes Places, on ramena les troupes à Rome, où le reſte de l'année fut emploié à rebaſtir les murailles & les tours, & durant ce tems-là le Temple d'Appollon fut dedié. Sur la fin de l'année, la diſpute des Patriciens & du Peuple interrompit l'aſſemblée qui ſe faiſoit pour l'élection des Conſuls. Les Tribuns diſoient qu'ils ne ſouffriroient point qu'elle ſe fit que ſuivant la loi de Licinius, & le Dictateur opiniaſtroit qu'il faloit pluſtoſt oſter entierement le Conſulat de la Republique, que de le rendre commun entre les Patriciens & le Peuple. Cependant on remettoit toujours l'élection, le Dictateur ſortit de charge, & l'on en revint à un interregne. Mais comme ceux qui y entrerent trouverent le Peuple animé contre les Patr., on demeura ſans rien réſoudre dans des conteſtations & des diſputes juſqu'à l'onziéme interregne. Les Tribuns repreſentoient les privileges & la protection que l'on trouvoit dans la loi de Licinius; neantmoins le Peuple étoit plus touché des uſures qui recommençoient à l'accabler; & l'inquietude où chacun étoit pour ſes intereſts particuliers, éclatoit manifeſtement parmi les conteſtations qui ſe faiſoient pour les affaires publiques. Enfin le Senat ennuié de ce deſordre, ordonna à l'Entre-roi L. Corn. Scipion d'avoir égard à la loi de Licinius dans la creation des Conſuls, & afin de calmer les choſes, on donna pour compagnon au Conſulat à P. Val. Publicola, C. Marc. Plebeien. Quand on eut reconnu que les eſprits étoient diſpoſez à la concor-

de,

de, les nouveaux Conſuls voulurent apporter un remede aux uſures, qui ſembloient ſeules empeſcher que l'union ne fuſt parfaite. Ainſi ils remirent au public le ſoin d'acquitter les debtes, & l'on crea cinq hommes pour ce ſujet, qui furent appellez Banquiers ou Changeurs, à cauſe qu'ils diſtribuoient les deniers. Et certes leur vigilance & leur probité meritent que leurs noms ſoient écrits dans toutes les Hiſtoires, comme des noms illuſtres & celebres. Ceux qui eurent cette charge furent donc C. Duilius, P. Docius Mus, M. Papyrius, Quintus Publius, & Titus Emilius, qui vinrent à bout par leur ſageſſe, & par quelques dépenſes legeres qui n'incommoderent point le public, d'une choſe difficile à executer, & ordinairement faſcheuſe & peſante à toutes les deux parties, ou du moins tousjours incommode à l'une des deux. Ainſi l'on dreſſa des changes dans la Place pour ſatisfaire aux creanciers; Ainſi l'eſpargne acquitta les mauvaiſes debtes, & celles qui étoient les plus deſeſperées, par la negligence & par la neceſſité des debiteurs, aprés avoir pris des ſeuretez pour le public; ou bien on les acquitta par la juſte eſtimation des choſes, & par la compenſation qu'on en fit; de ſorte que ſans faire tort à perſonne, & ſans même que perſonne s'en plaigniſt, on eſtouffa beaucoup de debtes. On eut enſuite de fauſſes allarmes du côté des Toſcans; & parce que le bruit couroit que les douze Peuples de la Toſcane avoient conſpiré & s'étoient liguez enſemble, on fut contraint de nommer un Dictateur. On nomma donc dans le camp, où l'on en avoit envoyé aux Conſuls l'ordre & la reſolution du Senat, C. Julius Dictateur, qui eut pour General de la Cavalerie L. Emilius. Neantmoins toutes choſes demeurerent tranquilles au dehors; mais l'effort que fit le Dictateur pour créer deux Patriciens Conſuls, redonna lieu à l'interregne. Il y eut donc deux Entreroys l'un aprés l'autre, C. Sulpicius & Fabius, qui obtinrent du Peuple qui étoit devenu plus traitable par le ſoulagement des debtes, ce que le Dictateur avoit tenté en vain, l'élection de deux Conſuls Patriciens; & l'on nomma à cette charge C. Sulpicius qui

eſtoit

étoit ſorti le premier de l'interregne, & T. Quintius Pennus. Quelques-uns donnent à Quintius le nom de Ceſon, & d'autres celui de Caius ; quoi qu'il en ſoit, ils ſortirent tous deux de la Ville pour aller à la guerre, Quintius marcha contre les Faliſques, & Sulpicius contre les Tarquiniens, mais les ennemis ne parurent point ; & comme on pilla, & qu'on mit le feu de tous coſtez, on fit pluſtoſt la guerre contre les terres que contre les hommes. Enfin l'opiniaſtreté de ces deux Peuples s'abattit, pour ainſi dire, par ſa vieilleſſe, & fut vaincuë comme par une longue langueur. Ils demanderent la paix aux Conſuls, & enſuite par leur permiſſion ils la demanderent au Senat, & en obtinrent une tréve de quarante ans. Ainſi les Romains furent delivrez des inquietudes que leur donnoient ces deux guerres dont ils étoient menacez. Durant que l'on étoit en repos dans la Ville, on reſolut de faire le cenſe ou le dénombrement des biens, à cauſe que par le payement des dettes beaucoup de choſes avoient changé de maiſtre. Au reſte, comme on eut publié l'aſſemblée du Peuple pour élire des Cenſeurs, C. Marcius Rutilus qui avoit été le premier Dictateur Plebeien, aiant temoigné qu'il pourſuivoit auſſi la Cenſure, troubla l'union des Ordres de l'Eſtat; Car il ſembloit agir en cela hors de ſaiſon, dautant que les deux Conſuls qui étoient alors Patriciens ne vouloient point avoir d'égard à ſa pourſuite, & refuſoient de le recevoir entre les pourſuivans. Neantmoins il vint à bout de ſon entrepriſe par ſa ſeule perſeverance; & les Tribuns qui vouloient recouvrer le droit qu'ils avoient perdu dans l'élection des Conſuls, l'aſſiſterent de toutes leurs forces. D'ailleurs, comme la vertu étoit égale aux plus hautes dignitez de la Republique, le Peuple à qui il avoit ouvert le chemin de la Dictature, voulut auſſi par ſon moyen avoir part à la Cenſure. Ainſi il n'y eut point de diverſité d'opinions, & Marcius fut creé Cenſeur du conſentement de tout le monde avec Manlius Nevius. Cette année eut un Dictateur, & ce fut M. Fabius, non pas qu'on apprehendaſt quelque guerre, mais pour empeſcher que la Loi de Licinius ne fuſt ſuivie dans la creation des Conſuls. Quin-

tius

tius Servilius fut fait General de la Cavalerie, & toutefois cette Dictature ne rendit pas le parti des Patriciens plus puiſſant dans l'eſlection des Conſuls, qu'il avoit été dans la creation des Cenſeurs. En effet, M. Popilius Lenas fut nommé Conſul par le Peuple, & L. Conelius Scipion par les Patriciens. La fortune meſme contribua à rendre le Conſul Plebeien plus conſiderable & plus illuſtre que l'autre; car quand on eut eu nouvelle qu'une puiſſante armée de Gaulois étoit venue camper dans les terres des Latins, comme Scipion étoit malade, la conduite de cette guerre fut extraordinairement donnée à Popilius. Ce Conſul ayant levé une armée avec toute ſorte de diligence, ordonna à toute la jeuneſſe de ſe trouver en armes hors de la porte Capene auprés du Temple de Mars, & aux Queſteurs de tirer les Enſeignes du Treſor public, & de les apporter en ce lieu. Il compoſa quatre Legions des troupes qu'il avoit, laiſſa le reſte au Preteur P. Valerius Publicola, & conſeilla au Senat de lever une autre armée pour eſtre preſte aux occaſions où la Rep. en pouvoit avoit beſoin. Enfin aprés avoir donné ordre à tout ce qui lui étoit neceſſaire, il marcha contre les ennemis; & pour reconnoître leurs forces devant que de s'expoſer au hazard d'une bataille, il ſe retrancha ſur une eminence la plus proche qu'il pût prendre des Gaulois. Comme ces Peuples ſont hardis, & qu'ils ne demandent que les combats, ils n'eurent pas ſi-tôt veu de loin les Enſeignes Rom., qu'ils ſe rangerent en bataille pour en venir aux mains à l'heure même. Mais voyant que l'ennemi ne vouloit point deſcendre dans la plaine, & qu'au contraire il ſe tenoit retranché ſur une colline, ils creurent qu'il avoit peur, & qu'ils ne pouvoient prendre une meilleure occaſion de l'attaquer que quand il eſtoit plus occupé à ſes travaux. Ils viennent donc contre les Romains avecque de grands cris, mais les Romains n'en interrompirent pas leurs ouvrages. C'étoient les Triariens, (*Vieux Soldats*) qui étoient alors en beſogne; & ceux qui portoient des javelots, & les Princes qui étoient en garde pour couvrir ceux qui travailloient, commencerent le combat. Outre le courage, ils étoient encore favoriſez par

par l'avantage du lieu, car dautant que les javelots n'étoient pas lancez comme on fait ordinairement de blanc en blanc, & dans une plaine, on n'en pouſſoit pas un vainement; & comme on les lancoit de haut en bas, ils s'alloient ficher de leur propre poids ſur les ennemis. Les Gaulois chargez de traits ou qui leur percoient le corps, ou qui s'étoient attachez à leurs boucliers, étant preſque montez d'une courſe juſqu'au haut de cette colline, furent contraints de s'arreſter, incertains de ce qu'ils feroient; & enfin ce retardement leur aiant diminué le courage, & l'aiant augmenté aux ennemis, ils furent contraints de reculer; en reculant ils tomberent les uns ſur les autres; & parmi ce grand deſordre, leur cheute precipitee fit un plus grand maſſacre d'eux-meſmes que le fer de leurs ennemis. Cependant la victoire n'étoit pas encore aſſeurée pour les Romains, il y avoit d'autres gens à combattre dans la campagne; car dautant que le nombre des Gaulois étoit ſi grand, qu'ils ne s'appercevoient pas d'une ſi grande perte, ils envoierent à toute heure contre les victorieux des ſoldats frais, comme s'il leur fuſt né ſur le champ de nouvelles armées. Les Romains furent donc obligez de faire alte, parce qu'étant fatiguez comme ils étoient, il leur faloit tousjours recommencer un nouveau combat; & que tandis que le Conſul couroit de part & d'autre ſans prendre garde autrement à lui, il avoit eu l'épaule gauche preſque percée d'un coup de picque, & avoit été contraint de ſe retirer pour quelque tems de la meſlée. Enfin on avoit preſque perdu la victoire par ce retardement, lors que le Conſul aiant fait bander ſa plaie, revint & parut devant les Enſeignes. *Hé quoi*, dit-il, *mes compagnons pourquoi demeurez-vous en ſi beau chemin? Nous n'avons pas à faire avec les Latins ou avec les Sabins, qui de nos ennemis puiſſent devenir nos alliez quand nous en ſerons victorieux; nous avons l'épée à la main contre des beſtes ſauvages, il faut que nous avons leur ſang, ou il faut que nous leur donnions le nôtre. Vous les avez repouſſez du camp, vous les avez precipitez du haut en bas de la montagne, vous leur avez paſſé ſur le ventre; Rempliſſez les plaines du meſme carnage dont vous avez rempli les mon-*

montagnes; n'attendez pas qu'ils prennent la fuite tandis que vous vous tiendrez ſans rien faire; Marchons, & donnons ſur eux. Les ſoldats animez par ce diſcours, chaſſerent de leur poſte les premieres troupes des Gaulois, & enſuite s'étant diſpoſez en pointe, ils enfoncerent leur bataillon. Ainſi l'on acheva de mettre en deſordre ces barbares, qui ſe voiant ſans Capitaines ſe renverſerent ſur leurs gens, prirent la fuite dans la campagne écartez les uns des autres, laiſſerent leur camp bien loin derriere eux; & parce que la forteresſe d'Albane étoit le lieu le plus apparent qui ſe preſentaſt à leurs yeux, ils coururent de ce coſté là. Mais le Conſul ne les ſuivit pas plus avant que leur camp, parce que ſa playe ne le permettoit pas, & qu'il ne voulut pas expoſer à un nouveau peril ſon armée déja fatiguée du combat. Il fit donc retirer ſes gens, auſſi bien les ennemis avoient déja gagné les montagnes, il leur donna tout le butin que l'on trouva dans le camp, & ramena à Rome ſon armée victorieuſe, & riche des dépouilles des Gaulois. Mais ſa bleſſure retarda ſon triomphe de quelque tems; & cependant la même raiſon donna lieu au Senat de créer un Dictateur, afin qu'il y euſt quelqu'un qui préſidaſt à l'élection des Conſuls. On nomma L. Furius Camillus à cette charge, & P. Cornelius Scipion fut General de la Cavalerie. Il remit les Patriciens dans la pleine jouïſſance du Conſulat, & pour ce ſervice aiant été creé Conſul par les brigues des Patriciens, il choiſit pour ſon compagnon au Conſulat Ap. Claudius Craſſus. Mais devant que les nouveaux Conſuls entraſſent en charge, Popilius pour avoir défait les Gaulois obtint l'honneur du triomphe au grand contentement du Peuple, qui demandoit hautement s'il y avoit quelqu'un qui ſe repentiſt d'avoir eu un Conſul Plebeien. On reprochoit en même tems au Dictateur, d'avoir receu le Conſulat pour recompenſe du meſpris qu'il avoit fait de la loy de Licinius; *en quoi il* étoit plus blaſmable par ſa propre convoitiſe, que par l'injure faite au public, s'étant luy-meſme nommé Conſul durant qu'il eſtoit Dictateur.

10. Cette année fut celebre & remarquable par quanti-

té

té d'évenemens divers. Les Gaulois quitterent les montagnes d'Albane, parce qu'ils n'y pouvoient endurer la rigueur de l'hyver, & descendirent dans la plaine, où s'étant jettez de part & d'autre ils pillerent les lieux maritimes. D'ailleurs la mer étoit occupée par des vaisseaux Grecs qui se repandirent depuis les côtes des Antiates, & le rivage de Laurente, jusqu'à l'emboucheure du Tibre; de sorte que ces écumeurs de mer s'étant rencontrez avec ceux qui pilloient sur terre, il y eut combat entr'eux, mais ils se retirerent sans sçavoir à qui la victoire étoit demeurée, s'ils étoient vaincus ou vainqueurs, les Gaulois dans leur camp, & les Grecs dans leurs vaisseaux. Cependant l'assemblée de tous les Peuples Latins qui se tint dans le bois de la Déesse Ferentine, & la response qu'ils firent aux Romains, donna bien plus de crainte à Rome que toutes les autres choses; Car quand les Romains leur commanderent de donner des soldats, ils leur respondirent nettement, Qu'ils cessassent dorenavant de commander à des Peuples, du secours desquels ils avoient tant besoin; & que les Latins étoient resolus de prendre les armes pour conserver leur liberté, plûtôt que pour augmenter la domination des autres. Ainsi le Senat en suspens entre deux guerres étrangeres, à quoi la revolte des alliez se joignoit, jugea qu'il faloit retenir par la crainte ceux que la foy n'avoit pû arrester dans leur devoir. Il ordonna donc aux Consuls de lever tout autant de monde que le pouvoit permettre l'estenduë de l'Estat de Rome; car il se faloit contenter du secours des Citoyens, puisque celui des alliez avoit manqué. On dit qu'on leva dix Legions, chacune de quatre mille deux cens hommes de pied, & de trois cens chevaux, non seulement de la jeunesse de la Ville, mais encore de la campagne. Et aujourd'huy que la puissance Romaine s'estend aussi loin que les limites de la terre, à peine les forces des Romains, (*Il parle des Romains naturels*) unies ensemble pourroient-elles composer une semblable armée, s'il survenoit quelque guerre du dehors, tant nous avons eu de passion de voir multiplier seulement les choses que nous aymons & qui

nous perdent, les richeſſes & les delices. Entre les evenemens de cette année, on compta la mort d'Appius Claudius, qui mourut durant qu'on faiſoit les preparatifs de la guere; de ſorte que l'adminiſtration de toutes choſes tomba entre les mains de Camillus, qui demeura Conſul tout ſeul. Car outre qu'il n'y avoit point d'apparence d'abaiſſer tant de vertus ſous l'authorité d'un Dictateur, ſon nom etoit ſi conſiderable, & d'un ſi heureux preſage contre la guerre des Gaulois, que le Senat ne jugea pas à propos de mettre un Dictateur au deſſus de luy. Il laiſſa deux Legions dans la Ville, il partagea les huit autres avec le Preteur L. Pinarius; & ſe reſſouvenant de la vertu de ſon Pere qu'il ſe propoſoit pour exemple, il prit ſans tirer au ſort la conduite de la guerre des Gaulois, & donna ordre au Preteur d'aller défendre les coſtes de la mer, & de chaſſer les Grecs des rivages qu'ils occupoient. Quant à lui, comme il fut arrivé dans les terres du Pomptin, il choiſit un lieu propre pour camper, parce qu'il ne vouloit pas hazarder une bataille ſans neceſſité, & que d'ailleurs il croyoit venir facilement à bout d'un ennemi qui eſtoit contraint de vivre de pillage, en l'empeſchant de courir & de fourrager. Tandis que les Romains eſtoient dans leur camp comme dans l'oyſiveté, un Gaulois remarquable par ſa grandeur & par ſes armes, ſe preſenta devant leurs retranchemens, & aprés avoir fait reſonner ſa rondache en la frappant de ſa javeline comme pour faire faire ſilénce, il envoia par ſon truchement défier au combat quiconque des Romains qui ſe voudroit eſſayer contre lui. Et M. Valerius l'un des Meſtres de Camp, qui ne s'eſtimoit pas moins digne de cét honneur que Manlius ſortit du camp contre ce Gaulois, aprés en avoir auparavant obtenu la permiſſion du Conſul. Neantmoins, encore que ce combat fût plus merveilleux que l'autre, il ne fut pas ſi celebre du côté des forces humaines, à cauſe du ſecours du Ciel qui s'y joignit; car comme le Romain étoit preſt de combattre, un Corbeau ſe vint planter ſur ſon caſque, & tourne ſon bec du coſté de l'ennemy. Valerius prit cela pour un bon preſage que le Ciel lui envoyoit, & en ſuite aiant fait

fuit ſa priere ou au Dieu ou à la Déeſſe qui lui avoit envoié cét oyſeau, de luy eſtre propice & favorable (voicy ſans doute une choſe bien eſtrange) non ſeulement l'oyſeau demeura toûjours ferme à l'endroit meſme où il s'eſtoit planté, mais toutes les fois que ces deux combattans ſe joignoient, il ſe ſouſlevoit ſur ſes aiſles, ſe lançoit contre l'ennemi, & lui battoit les yeux & le viſage à coups d'ongles & de bec. Enfin le Gaulois eſtonné de ce prodige qui lui troubla les yeux & l'eſprit, fut tué par Valerius; & en meſme tems le Corbeau s'élevant de deſſus ſa teſte, prit ſon vol du coſté de l'Orient. Juſques là les deux armées demeurerent ſans rien faire; Mais auſſi-toſt que le Romain eut commencé à dépouiller le corps de ſon ennemi, les Gaulois ne pûrent plus ſe retenir, & les Romains accoururent encore plus viſte au ſecours du victorieux. Ainſi le combat fut aſſez rude alentour de ce corps mort; & ce ne furent pas ſeulement les troupes les plus proches qui combattirent, mais les Legions de part & d'autre en vinrent aux mains. Alors Camillus voiant ſes gens comme ravis de la victoire de Valerius, & d'avoir ce teſmoignage que les Dieux étoient pour eux, leur commanda de donner; & en leur monſtrant Valerius paré de la dépouille de ſon ennemi, *Imitez*, dit-il à ſes gens, *imitez ce grand courage, & renverſez les troupes Gauloiſes alentour de leur Capitaine que vous voyez eſtendu par terre.* Les Dieux auſſi bien que les hommes aſſiſterent à cette bataille, & l'on combattit de telle ſorte que la victoire ne fut point douteuſe pour les Romains, tant l'une & l'autre armée s'étoit imprimé dans l'eſprit que le ſuccez de la bataille devoit reſſembler au ſuccez des deux combattans. Le combat fut rude & ſanglant entre les premiers, dont l'impetuoſité avoit animé les autres; mais le reſte de la multitude prit la fuite devant que d'eſtre ſeulement à la portée du javelot. Ils s'enfuirent premierement par les Volſques & par les terres de Phalerne, & puis ils ſe retirerent dans la Pouille, & du coſté de la mer Adriatique. Le Conſul aiant fait aſſembler l'armée, loüa hautement la vertu de Valerius, & lui fit preſent de dix Bœufs, & d'une Cou-

ronne d'or. Depuis aiant receu ordre du Senat de prendre auſſi la conduite de la guerre du côté de la mer, il alla joindre ſes troupes avec celles du Preteur; mais parce que les choſes ſembloient tirer en longueur par la laſcheté des Grecs qui ne vouloient point venir au combat, il nomma de l'authorité du Senat T. Manlius Torquatus Dictateur, pour preſider à la creation des Conſuls. Ainſi le Dictateur aiant nommé pour General de la Cavalerie A. Cornelius Caſſius, tint l'aſſemblée du Peuple pour élire des Conſuls, & du conſentement de tout le monde il nomma Conſul l'émulateur de ſa gloire M. Valerius Corvinus, qui porta depuis ce nom, & qui n'avoit alors que vingt-trois ans. On donna pour collegue à Corvinus, M. Popilius Lenas Plebeien, qui avoit déja été trois fois Conſul. Au reſte Camillus ne fit rien de memorable contre les Grecs, parce qu'ils ne ſçavoient pas combattre ſur terre, & que les Romains ne ſçavoient pas combattre ſur mer. Enfin aprés qu'on les eut empêchez de prendre terre, comme ils manquoient d'eau douce, outre les autres choſes neceſſaires, ils abandonnerent l'Italie. On ne ſçauroit dire au vray de quelle nation ni de quelle contrée venoit cette armée navale. Pour moi je croirois qu'elle appartenoit à quelques Princes de Sicile; car la Grece qui eſt au delà, déja laſſée des guerres inteſtines, commençoit à redouter la puiſſance des Macedoniens. Les armées aiant été congediées, lors que la paix étoit au dehors, & l'union dans la Ville, la peſte qui s'y répandit, contraignit le Senat d'ordonner aux Decemvirs de voir les livres des Sybilles, & par leur avis on celebra le Lectiſterne.

11. En la même année les Antiates envoyerent une Colonie à Satricum, & reſtablirent cette Ville que les Latins avoient ruinée. Les Romains firent alliance avec les Carthaginois qui avoient envoyé leurs Ambaſſadeurs demander l'amitié du Peuple Romain; & toutes choſes demeurerent dans la même tranquillité au dehors & au dedans l'année ſuivante, ſous les Conſulats de T. Man. Torquatus, & de C. Plautius. On ne fit rien davantage, ſinon que les intereſts qui étoient d'un pour cent, furent reduits à la moi-

moitié; & pour le principal, on en paya comptant la quatriesme partie, & il fut arresté que le reste seroit payé en trois années, en trois payemens esgaux; de sorte qu'encore qu'une partie de la Multitude ne trouvast pas en cela son compte, neantmoins le Senat eut plus d'égard à la foy publique, qu'à l'incommodité de quelques particuliers. Mais au moins on receut beaucoup de soulagement, en ce qu'on ne fit point d'impositions pour le payement des gens de guerre. La troisiéme année aprés que Satricum eut été restabli par les Volsques, M. Va. Corvinus fut fait Consul pour la seconde fois avec C. Petilius. Et lors qu'en eut eu nouvelle du Latium, que les Ambassadeurs des Antiates alloient de tous côtez chez les Peuples Latins pour leur persuader de prendre les armes, il eut ordre de marcher contre les Volsques devant qu'il parût un plus grand nombre d'ennemis, & s'en alla tesle baissée à Satricum. Les Antiates & les autres Volsques vinrent au devant avec les troupes qu'ils avoient déja levées contre ce qui pourroit arriver du costé de Rome; & il n'y eut rien qui fût capable d'empescher que des peuples qui se haïssoient il y avoit long-tems, ne combattissent dés l'heure mesme. Les Volsques plus hardis & plus courageux quand il est question de se revolter, que quand il en faut venir aux mains, furent vaincus au combat, & s'enfuirent à Satricum. Mais comme ils n'avoient pas grande esperance aux murailles de cette Ville, & qu'ils virent que l'armée Romaine s'estoit respanduë tout alentour, & qu'on l'alloit prendre par escalade, ils se rendirent à discretion, bien qu'ils fussent quatre mille, outre la Multitude qui n'avoit pas pris les armes. Cette Ville fut rasée & bruslée, excepté le Temple de la Déesse Matuta, qu'on espargna de l'embrasement. Le pillage en fut donné aux soldats, mais on ne compta point entre le butin les quatre mille hommes qui s'estoient rendus. Quand le Consul triompha, il les fit mener en pompe liez devant son chariot, & ensuite les ayant fait vendre, il en revint dans l'Espargne une grande somme de deniers. Il y en a qui ont escrit que tous ces prisonniers

de, les nouveaux Conſuls voulurent apporter un remede aux uſures, qui ſembloient ſeules empeſcher que l'union ne fuſt parfaite. Ainſi ils remirent au public le ſoin d'acquitter les debtes, & l'on crea cinq hommes pour ce ſujet, qui furent appellez Banquiers ou Changeurs, à cauſe qu'ils diſtribuoient les deniers. Et certes leur vigilance & leur probité meritent que leurs noms ſoient écrits dans toutes les Hiſtoires, comme des noms illuſtres & celebres. Ceux qui eurent cette charge furent donc C. Duilius, P. Docius Mus, M. Papyrius, Quintus Publius, & Titus Emilius, qui vinrent à bout par leur ſageſſe, & par quelques dépenſes legeres qui n'incommoderent point le public, d'une choſe difficile à executer, & ordinairement faſcheuſe & peſante à toutes les deux parties, ou du moins tousjours incommode à l'une des deux. Ainſi l'on dreſſa des changes dans la Place pour ſatisfaire aux creanciers; Ainſi l'eſpargne acquitta les mauvaiſes debtes, & celles qui étoient les plus deſeſperées, par la negligence & par la neceſſité des debiteurs, aprés avoir pris des ſeuretez pour le public; ou bien on les acquitta par la juſte eſtimation des choſes, & par la compenſation qu'on en fit; de ſorte que ſans faire tort à perſonne, & ſans même que perſonne s'en plaignit, on eſtouffa beaucoup de debtes. On eut enſuite de fauſſes allarmes du côté des Toſcans; & parce que le bruit couroit que les douze Peuples de la Toſcane avoient conſpiré & s'étoient liguez enſemble, on fut contraint de nommer un Dictateur. On nomma donc dans le camp, où l'on en avoit envoyé aux Conſuls l'ordre & la reſolution du Senat, C. Julius Dictateur, qui eut pour General de la Cavalerie L. Emilius. Neantmoins toutes choſes demeurerent tranquilles au dehors; mais l'effort que fit le Dictateur pour créer deux Patriciens Conſuls, redonna lieu à l'interregne. Il y eut donc deux Entreroys l'un aprés l'autre, C. Sulpicius, & Fabius, qui obtinrent du Peuple qui étoit devenu plus traitable par le ſoulagement des debtes, ce que le Dictateur avoit tenté en vain, l'élection de deux Conſuls Patriciens; & l'on nomma à cette charge C. Sulpicius qui

eſtoit

étoit ſorti le premier de l'interregne, & T. Quintius Pennus. Quelques-uns donnent à Quintius le nom de Ceſon, & d'autres celui de Caius ; quoi qu'il en ſoit, ils ſortirent tous deux de la Ville pour aller à la guerre, Quintius marcha contre les Faliſques, & Sulpicius contre les Tarquiniens, mais les ennemis ne parurent point ; & comme on pilla, & qu'on mit le feu de tous coſtez, on fit pluſtoſt la guerre contre les terres que contre les hommes. Enfin l'opiniaſtreté de ces deux Peuples s'abattit, pour ainſi dire, par ſa vieilleſſe, & fut vaincuë comme par une longue langueur. Ils demanderent la paix aux Conſuls, & enſuite par leur permiſſion ils la demanderent au Senat, & en obtinrent une tréve de quarante ans. Ainſi les Romains furent delivrez des inquietudes que leur donnoient ces deux guerres dont ils étoient menacez. Durant que l'on étoit en repos dans la Ville, on reſolut de faire le cenſe ou le dénombrement des biens, à cauſe que par le payement des dettes beaucoup de choſes avoient changé de maiſtre. Au reſte, comme on eut publié l'aſſemblée du Peuple pour élire des Cenſeurs, C. Marcius Rutilus qui avoit été le premier Dictateur Plebeien, aiant temoigné qu'il pourſuivoit auſſi la Cenſure, troubla l'union des Ordres de l'Eſtat; Car il ſembloit agir en cela hors de ſaiſon, dautant que les deux Conſuls qui étoient alors Patriciens ne vouloient point avoir d'égard à ſa pourſuite, & refuſoient de le recevoir entre les pourſuivans. Neantmoins il vint à bout de ſon entrepriſe par ſa ſeule perſeverance; & les Tribuns qui vouloient recouvrer le droit qu'ils avoient perdu dans l'élection des Conſuls, l'aſſiſterent de toutes leurs forces. D'ailleurs, comme ſa vertu étoit égale aux plus hautes dignitez de la Republique, le Peuple à qui il avoit ouvert le chemin de la Dictature, voulut auſſi par ſon moyen avoir part à la Cenſure. Ainſi il n'y eut point de diverſité d'opinions, & Marcius fut creé Conſeur du conſentement de tout le monde avec Manlius Nevius. Cette année eut un Dictateur, & ce fut M. Fabius, non pas qu'on apprehendaſt quelque guerre, mais pour empeſcher que la Loi de Licinius ne fuſt ſuivie dans la creation des Conſuls. Quin-

tius

donnerent à leurs alliez un ſecours de plus grande reputation que de grand effet, car comme ils eſtoient plus voluptueux que guerriers, ils furent défaits d'abord ſur les terres des Sidicins par des gens qui avoient vieilli ſous les armes, & attirerent ſur eux tout le fardeau & tout le peril de cette guerre. Car les Samnites, jugeant qu'il étoit auſſi facile de vaincre les Capoüans que les autres, & qu'ils en tireroient plus de butin & plus de gloire, quitterent les Sidicins, & allerent à Capouë qui étoit la forteresſe & le refuge des Peuples voiſins. Ainſi s'étant emparez de Tifate qui eſt une montagne qui commande à Capoüe, ils y mirent une forte garniſon, & deſcendirent dans la plaine qui eſt entre Tifate & Capouë. On donna là une ſeconde bataille; les Capoüans furent repouſſez entre leurs murailles, & voiant que leurs meilleures forces avoient été taillées en pieces, & qu'il ne leur reſtoit plus d'eſperance, ils furent contraints de demander du ſecours aux Romains. Leurs Ambaſſadeurs aiant donc été introduits dans le Senat, y parlerent en ces termes, *Mrs. le Peuple de Capouë nous a envoiez ici afin de vous demander vôtre amitié pour jamais, & voſtre ſecours pour le preſent; ſi nous l'euſſions demandé durant noſtre proſperité, veritablement elle euſt pluſtoſt commencé, mais auſſi elle n'euſt pas été nouée avec un ſi ferme lien. Comme nous-nous fuſſions toûjours ſouvenus d'eſtre entrez dans voſtre alliance, lors que toutes choſes étoient égales entre nous, peut-eſtre que comme aujourd'hui nous ſerions encore vos amis, mais au moins nous vous ſerions moins obligez. Au contraire, quand vous nous aurez gagnez par la pitié que vous aurez de nôtre infortune, & que vous nous aurez donné du ſecours dans cette extremité de nos affaires, il faudra neceſſairement que nous reſpections vos bienfaits, de peur de monſtrer de l'ingratitude, & de nous declarer indignes de l'aſſiſtance des Dieux & des hommes. Si les Samnites ont été receus devant nous dans voſtre amitié & vôtre alliance, nous ne penſons pas que l'avantage qu'ils ont receu nous puiſſe empeſcher d'obtenir les meſmes graces; Et c'eſt ſans doute aſſez pour eux d'eſtre les plus anciens dans la jouiſſance de cét honneur; car il ne vous eſt pas défendu par l'alliance des Samnites d'en contracter*

traſter de nouvelles. On a tousjours trouvé chez vous une voie aſſez facile de faire amitié avecque vous, en ce que vous voulez pour amis tous ceux qui voudront voſtre amitié. Encore que la fortune preſente empeſche aujourd'hui les Capoüans d'élever leur voix & de parler d'eux magnifiquement, nous ne le cedons neantmoins ni en grandeur de Ville, ni en fertilité de Païs, à pas un Peuple, ſi ce n'eſt à vous; & nous eſtimons qu'en entrant dans voſtre alliance; nous n'en rendrons pas vos affaires moins conſiderables, ni moins glorieuſes. Toutes les fois que les Eques & les Volſques, ennemis perpetuels de cette Ville, voudront faire quelques entrepriſes; ils nous verront auſſitoſt contr'eux; & nous ferons tousjours pour voſtre gloire & pour l'augmentation de voſtre Empire ce que vous aurez fait les premiers pour noſtre ſalut. Aprés avoir ſubjugué ces Peuples qui ſont entre vous & nous, & comme voſtre vertu & vôtre fortune vous en promettent la victoire, il n'y aura plus rien qui empeſche que vôtre Empire ne s'étende juſques à nous. Certes, Mrs., noſtre calamité nous oblige de confeſſer maintenant une choſe bien cruelle & bien miſerable. Nous ſommes venus à cette fatale extremité, qu'il faut neceſſairement ou que nous ſoions à nos amis, ou que nous ſoions à nos ennemis. Si vous nous defendez, nous ſommes à vous; ſi vous nous abandonnez, nous ſerons aux Samnites. Conſiderez donc, Mrs. ce que vous aimez le mieux, ou que Capoue & toute la Campanie ſoit unie à voſtre Empire, ou qu'elle tombe ſous la puiſſance des Samnites? Il eſt juſte & raiſonnable que la pitié & le ſecours des Romains ſe répandent ſur tout le monde, mais principalement ſur ceux qui en ſecourant les autres plus que leurs forces ne le permettoient, ſont eux-mêmes tombez dans la neceſſité d'eſtre ſecourus. Nous pouvons dire neantmoins que nous combations en effet pour nous, encore que nous euſſions pris les armes en apparence pour les Sidicins. Car fuſſions-nous demeurez ſans rien faire? N'euſſions-nous pas ſongé à noſtre defenſe, lorſque nous voyions nos voiſins attaquez par les Samnites, & qu'apres leur embraſement, le feu devoit paſſer juſqu'à nous? En effet les Samnites ne viennent pas maintenant nous faire la guerre pour les injures que nous leur avons faites, mais parce qu'ils ſont bien aiſes d'en avoir eu quelque pretexte. Que ſi c'étoit une

ne vengeance que leur inſpirât la colere, & non pas une occaſion recherchée d'aſſouvir leur convoitiſe, ne ſe contenteroient ils pas d'avoir défait une fois nos Legions dans les terres des Sidicins, & une fois dans noſtre Païs? Y a-t-il quelque colere ſi vivement allumée qui ne ſe modere par le ſang qu'on a verſé dans deux batailles perduës? Ajouſtez à cela les degaſts & les pillages qui ont été faits dans la campagne, la priſe des hommes & du beſtail, les embraſemens & les ruïnes des villages, & enfin toutes choſes miſes à feu & à ſang. Il ne faut point douter que leur colere n'ait pû facilement ſe contenter par tant de calamitez; mais leur ambition veut eſtre aſſouvie, elle les pouſſe, elle les emporte juſqu'à venir aſſieger Capoüe; ou ils veulent ruïner une Ville ſi belle & ſi grande, ou ils veulent en eſtre les maiſtres. Mais, Mrs. gagnez-la par vos bienfaits, plûtoſt que de ſouffrir qu'ils la poſſedent par une injuſtice. Nous ne parlons pas devant un Peuple qui refuſe d'embraſſer de juſtes guerres. Si toutefois vous vous contentez de monſtrer ſeulement voſtre ſecours, nous ſommes certains que vous n'aurez pas beſoin de faire la guerre. Le mépris des Samnites eſt parvenu juſqu'à nous, mais il ne monte pas plus haut. C'eſt pourquoi, Mrs., il ne faut que l'ombre de voſtre ſecours afin de nous mettre à couvert. Tout ce que nous aurons en ſuite, tout ce que nous ferons deſormais, nous le croirons à vous, nous penſerons-vous le devoir. Ce ſera pour vous qu'on labourera les terres de la Campanie; nous n'habiterons Capoüe que pour vous, nous vous conſidererons comme nos Fondateurs, comme nos Peres, comme nos Dieux. Vous n'aurez point de Colonie qui nous ſurpaſſe par l'obéiſſance & par la fidelité. Accordez donc aux Capoüans voſtre protection & voſtre ſecours invincible, & commandez-nous d'eſperer que Capoüe demeurera debout malgré les efforts de ſes ennemis. De combien de monde de toute ſorte de condition penſez-vous que nous aions été ſuivis lorſque nous ſommes partis pour venir à Rome? Combien penſez-vous qu'on ait fait de vœux, & qu'on ait verſé de larmes? En quelle impatience eſt maintenant le Senat & le Peuple de Capoüe, & nos femmes & nos enfans? Nous ſommes aſſeurez, Mrs., qu'ils ſont aux portes de la Ville, & qu'ils regardent ſur le chemin, impatiens de recevoir la réponſe que vous ferez.

L'une

l'une leur apportera leur ſalut, la victoire, la vie & la liberté, & l'autre, nous avons horreur de nous imaginer ce qu'elle eſt capable de faire. Ainſi, Mrs. nous vous ſupplions de penſer à nous, comme à des gens qui vous ſeront toûjours alliez fidelles, ou qui ne feront rien du tout ſans vous. Aprés qu'on eut fait retirer les Ambaſſadeurs, & que le Senat eut conſulté ſur leur affaire, encore que la plûpart eſtimât que cette ville qui étoit des plus grandes & des plus riches d'Italie, accompagnée de terres fertiles, & outre cela proche de la mer, ſeroit comme un magaſin de toutes ſortes de proviſions pour les Romains, toutefois l'alliance que l'on avoit avec les Samnites fut plus conſiderée qu'une ſi grande utilité, & par les ordres du Senat le Conſul fit cette réponſe aux Capoüans; *Le Senat vous juge dignes d'eſtre ſecourus; mais il eſt juſte de ne faire amitié avec vous qu'à condition que les anciennes ne ſeront point violées. Nous avons alliance avec les Samnites, c'eſt pourquoi nous ne pouvons vous ſecourir, & nous vous refuſons ce ſecours qui offenſeroit les Dieux avant que d'offenſer les hommes; Mais ſelon que le droit & la juſtice le demande, nous envoierons des Ambaſſadeurs à nos alliez pour les prier en voſtre faveur qu'il ne vous ſoit point fait de violence.* A quoi le Chef de cette Ambaſſade fit cette réponſe, car il avoit auſſi receu cét ordre du Senat de Capouë *Mrs.*, dit-il, *puis que vous ne voulez pas defendre ce qui eſt à nous contre les outrages de nos ennemis, au moins nous croions que vous defendrez ce qui eſt à vous. C'eſt pourquoi nous vous donnons, & nous mettons en voſtre puiſſance & au pouvoir du Peuple Romain le Peuple & la Ville de Capouë, nos terres, nos Temples, & toutes les choſes divines & humaines, & nous voulons deſormais ſouffrir comme vos vaſſeaux & vos ſujets, tout ce qui pourra nous arriver.* En prononçant ces paroles, ils tendirent les mains vers les Conſuls, & en ſe fondant en larmes ils ſe proſternerent à l'entrée de la Cour. Le Senat fut touché de cette inconſtance des choſes humaines, voiant qu'un Peuple ſi puiſſant, ſi abondant en delices & en magnificences, & de qui les voiſins alloient naguéres implorer le ſecours étoit maintenant ſi foible & ſi rabaiſſé, qu'il fût contraint pour ſe conſerver, de ſe mettre en la

pui lance d'autrui, avec toutes les choſes qui lui apparte-noient; Et alors il eſtima qu'il s'agiſſoit du credit & de la gloire des Romains de ne pas abandonner un Peuple qui s'étoit donné à eux, & que les Samnites ne devoient pas attaquer une Ville qui appartenoit au Peuple Romain par le don qu'on lui en venoit de faire.

13. On reſolut donc d'envoier des Ambaſſadeurs aux Samnites avec ordre de leur expoſer les prieres des Capoüans, la réponſe du Senat qui n'avoit point oublié leur alliance, & enfin la reddition des meſmes Capoüans; de leur demander ſuivant le traité de leur alliance, qu'ils épargnaſſent des Peuples qui s'étoient donnez aux Romains, & qu'ils ne fiſſent point d'actes d'hoſtilité dans des terres qui appartenoient au Peuple Romain; Que ſi les Ambaſſadeurs ne gagnoient rien par la douceur, ils ſommaſſent les Samnites de la part du Senat & du Peuple Romain de ſe retirer de Capouë, & des terres qui en dépendoient. Lors que les Ambaſſadeurs Romains eurent expoſé leurs ordres dans le Conſeil des Samnites, non ſeulement ils répondirent avec orgueil qu'ils continueroient cette guerre, mais les Magiſtrats mêmes en ſortant du Senat appellerent les Capitaines en la preſence des Romains, & leur commanderent tout haut d'aller faire des courſes & des pillages dans les terres des Capoüans. On n'eut pas ſi-toſt apporté à Rome cette réponſe, que ſans penſer à d'autre choſe, le Senat leur envoia les Fecialiens demander les choſes qu'ils avoient priſes; Et leur aiant fait declarer la guerre ſuivant les couſtumes ordinaires, parce qu'ils ne parloient point de rien rendre, il ordonna qu'au pluſtoſt on propoſeroit cette affaire au Peuple & du conſentement du Peuple, les deux Conſuls partirent de Rome chacun avec une armée. Valerius alla dans la Campanie, & Cornelius chez les Samnites. Le premier campa au mont Caurus, & l'autre aupres de Satricule. Les Legions des Samnites vinrent premierement au devant de Valerius, parce qu'ils ſe doutoient bien que tout le fardeau de cette guerre tomberoit de ce coſté-là; outre que l'indignation & la fureur les excitoit contre les Capoüans, qui étoient ſi prompts

tantoſt

tantoſt à donner ſecours, & tantoſt à en demander, faiſant toûjours l'un & l'autre, contre eux-méſmes. Mais quand ils virent l'armée Romaine, tous les Capitaines commencerent à demander le ſignal de la bataille, & diſoient orgueilleuſement que les Romains auroient la même recompenſe de ſecourir les Capoüans, que les Capoüans avoient euë d'avoir ſecouru les Sidicins. Enfin lors que Valerius eut laiſſé paſſer quelques jours ſans rien faire que quelques legeres eſcarmouches, afin de reconnoiſtre l'ennemi, il donna le ſignal de la bataille, aiant auparavant exhorté ſes gens en peu de paroles; *Que cette guerre nouvelle, & cét ennemi nouveau, ne leur donnaſſent point d'épouvante; Que plus ils portoient la guerre loin de Rome, plus ils trouvoient de lâcheté, & moins de Peuples belliqueux; Qu'ils ne conſideraſſent point la valeur des Samnites par la défaite des Sidicins & des Capoüans; Qu'aiant combattu les uns contre les autres; il faloit neceſſairement qu'un des partis demeuraſt victorieux; que ſans doute les Capoüans avoient été plûtot vaincus par leur luxe & par leur molleſſe, que par le courage de leurs ennemis. Devoit-on faire entrer en comparaiſon deux guerres ſeulement qui avoient heureuſement ſuccedé aux Samnites depuis tant de ſiecles, avec les victoires du Peuple Romain, qui pouvoit compter plus de triomphes que d'années depuis la fondation de ſa Ville? Qui avoit dompté par les armes tous les Peuples qui étoient alentour de lui, les Sabins, les Toſcans, les Latins, les Herniques, les Eques, les Volſques: qui aprés avoir tant de fois vaincu les Gaulois, les avoit enfin contraints de prendre la fuite ſur la mer, & de chercher un refuge dans des vaiſſeaux. Qu'il faloit donc que chacun d'eux allât au combat appuié par ſa vertu, & pouſſé par ſa propre gloire; Qu'ils devoient auſſi regarder qui les conduiſoit à la guerre, & à qui ils devoient pluſtoſt ajouſter de la croiance, ou à un magnifique Parleur, dont tout le courage conſiſte en paroles, & qui ne ſçait pas le métier de la guerre, ou à un Capitaine qui ſçait bien manier les armes, marcher à la tête des ſiens & demeurer ferme au milieu d'une meſlée. Je veux, dit-il, mes compagnons, que vous ſuiviez mes actions, & non pas mes paroles, & vous ſervir pluſtoſt d'exemple, que de vous donner des inſtructions. Ce n'eſt*

point

point par des brigues, ni par des harangues ſi ordinaires à la Nobleſſe, que j'ai gagné trois Conſulats, & une gloire ſi éclatante, c'eſt ſeulement par cette main. Il eſt vrai qu'il y a eu un tems où l'on pouvoit bien me dire que j'étois de race Patricienne, & deſcendu de ces grands hommes qui ont ſauvé noſtre Patrie, & l'année meſme que cette Ville eut premierement des Conſuls, noſtre Maiſon eut le conſulat. Mais maintenant cette dignité eſt commune aux Patriciens & aux Plebeiens, & ce n'eſt plus comme auparavant une marque de Nobleſſe, mais une recompenſe de vertu; c'eſt pourquoi faites en ſorte de meriter les grands honneurs par vos actions. Et certes bien que par une grace des Dieux immortels, les hommes m'aient donné le ſurnom de Corvinus, je n'ai pas pourtant mis en oubli celui des Plebicoles, (Comme qui diroit qui aime le Peuple) *cét ancien nom de noſtre famille. J'ai tousjours reſpecté le Peuple Romain, j'ai tousjours ſouſtenu ſes intereſts durant la paix & durant la guerre, ſoit que j'aie été homme privé, ſoit que j'aie exercé les Magiſtratures, dans les grandes charges & dans les petites, auſſi bien Conſul que Tribun, enfin je l'ai tousjours aimé, & je le veux tousjours aimer. Mais ce que nous avons maintenant à faire, & ce qui nous preſſe davantage c'eſt que vous veniez avec moi ſous les Auſpices des Dieux immortels remporter ſur les Samnites, un triomphe entier & nouveau.*

Il n'y eut jamais de General d'armée ſi familier avec les ſoldats, il faiſoit avec les moindres tous les exercices & les fonctions de ſoldat, & dans leurs divertiſſemens où l'on fait épreuve avec ſes pareils de l'agilité & de la force, il monſtroit toûjours le même viſage & la meſme douceur, ſoit qu'il fuſt vaincu, ſoit qu'il vainquiſt, & ne dédaignoit perſonne de tous ceux qui ſe preſentoient pour s'éprouver avec lui. Il étoit moderé dans ſes actions ſelon que les affaires le demandoient; il étoit tel dans ſes diſcours, qu'il ſe ſouvenoit toûjours de ſa dignité, & n'ôtoit jamais aux autres la liberté de parler; Et ce qui eſt plus agreable au Peuple que toute autre choſe il exerçoit les Magiſtratures de la même façon qu'il les pourſuivoit. Ainſi toute l'armée aiant écouté avec une allegreſſe incroiable l'exhortation de ſon General, ſortit du camp pour com-

combattre ; & jamais bataille ne fut donnée avec plus de confiance de part & d'autre, avec une eſperance plus grande, & des forces plus égales, ſans que les ennemis ſe mépriſaſſent les uns les autres. Les heureux ſuccez que les Samnites avoient eus, & les deux victoires qu'ils avoient depuis peu gagnées, leur donnoient de la hardieſſe, & leur enfloient le courage. D'un autre côté les Romains étoient animez par une gloire de quatre cens ans, & par un auſſi grand nombre de victoires que leur ville avoit d'années. Toutefois les uns & les autres étoient en inquietude, parce qu'ils étoient l'un pour l'autre nouveaux ennemis. La bataille témoigna combien il y avoit de courage de part & d'autre, car ils combattirent de telle ſorte, qu'ils demeurerent long tems égaux, & ſans qu'aucuns des deux armées parût ſeulement ébranlée. Alors le Conſul jugeant qu'il leur faloit donner de l'épouvante, puis qu'on ne pouvoit les vaincre par la force, envoia contr'eux la Cavalerie pour tâcher de rompre les premiers rangs ; mais quand il vid qu'elle alloit par troupes tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ſans rien faire parce que le lieu étoit trop étroit, & qu'on ne pouvoit ſe faire un chemin au travers des ennemis, il retourna à la teſte des Enſeignes des Legions, & aiant mis pied à terre; *Courage*, dit-il, *mes compagnons, ce que nous entreprenons dépend de l'infanterie, ſuivez ſeulement mon exemple ; Par tout où vous me verrez l'épée à la main me faire paſſage parmi les ennemis, renverſez tout de même ceux qui ſe preſenteront devant vous, & vous verrez bien-toſt un large chemin par tout où vous voiez tant de piques droites.* A peine avoit-il parlé que les gens de cheval étant allez par ſon ordre charger les deux pointes de l'armée ennemie, ouvrirent par le milieu le chemin aux Legions. Le Conſul le premier ſe jetta ſur les ennemis, & tua d'abord celui contre lequel il s'adreſſa. Ses gens encouragez par ſon exemple, commencent à donner à droit & à gauche ; neantmoins les Samnites demeurent fermes, bien qu'ils receuſſent plus de coups qu'ils n'en donnoient. On avoit déja combattu aſſez long-tems, l'on avoit fait un grand carnage alentour des Enſeignes des Samnites, & toutefois on

ne

ne fuioit point encore, tant ils s'étoient opiniâtrez de n'ê
tre vaincus que par la mort. C'eſt pourquoi les Romain
voiant que leurs forces diminuoient de fatigue & de la
ſitude, & qu'il y avoit peu de jours de reſte, ſe jetterer
avec furie ſur les ennemis, & alors on commença à reco
noiſtre que les Samnites reculoient; on en prit beaucoup
on en tailla beaucoup en pieces; & il en fuſt demeuré bie
peu, ſi la nuit n'euſt empêché de pourſuivre cette victo
re. Les Romains avoüerent qu'ils n'avoient jamais com
battu contre un ennemi ſi reſolu & ſi ferme; Et lors qu
l'on demanda aux Samnites pourquoi ils avoient pris
promptement la fuite aprés avoir ſi long-tems opiniâtré l
combat, ils répondirent qu'il leur avoit ſemblé qu'il ſor
toit un feu des yeux des Romains, qu'ils avoient ſur leur
viſages une fureur & une forcenerie extraordinaire, &
que cela plus que toute autre choſe leur avoit donné d
l'épouvante. En effet ils ne monſtrerent pas leur fraieu
ſeulement par le ſuccez du combat, mais encore par leu
retraite qui ſe fit de nuit, & ſans que perſonne s'en ap
perceuſt. Le lendemain les Romains entrerent dans leu
camp qu'ils trouverent abandonné; & les Capoüans en
grand nombre les vinrent trouver pour ſe réjouir avec eu
de l'heureux evenement de cette guerre.

14. Mais au reſte il s'en falut peu que cette joie ne fuſ
étouffée par une grande défaite dans le Païs des Samnites.
Car le Conſul Cornelius étant parti de Satricule alla
engager ſon armée dans un fond rempli de broſſailles, &
environné des ennemis, & ne prit garde qu'ils étoient au
deſſus de lui, que quand les enſeignes furent arrivées en
un lieu d'où il étoit bien difficile de les retirer ſans peril.
Tandis que les Samnites attendoient que toute l'armée
des Romains fût entrée dans ce valon, P. Decius Meſtre
de Camp, jettoit l'œil ſur une colline élevée dans le bois,
qui commandoit au camp des ennemis, & qui étoit en
quelque ſorte inacceſſible à des troupes qui auroient un
grand bagage, mais où des gens qui ne ſeroient point em-
baraſſez pouvoient monter facilement. Il s'adreſſe donc
au Conſul qui avoit peur; bien qu'il ne le temoignaſt pas,
&

& lui parla en ces termes ; *Voiez-vous* dit-il, *cette colline qui commande aux ennemis, & qu'ils ont comme negligée, c'eſt noſtre ſeul refuge, c'eſt le ſeul port de nôtre ſalut, ſi nous pouvons la gagner en diligence. Je ne vous demande pour cela que les Princes & les piquiers d'une Legion ; & lors qu'avec eux je me ſerai emparé de cette colline, ne ſeignez point de ſortir, & ſauvez vous avec l'armée. Car l'ennemi qui ſera plus bas que nous expoſé à nos coups de part & d'autre, ne ſe pourra remuer ſans ſe mettre en danger de ſe perdre ; & en ſuite, ou la bonne fortune du Peuple Romain, ou noſtre propre vertu nous retirera de ce lieu.* Le Conſul le loüa de ce deſſein ; & apres qu'on lui eut donné les gens qu'il demandoit, il s'en alla ſecretement au travers du bois, & ne fut point veu des ennemis qu'il ne fuſt proche du lieu où il avoit deſſein d'aller. Ainſi les aiant étonnez ; & aiant attiré ſur lui les yeux de tout le monde, il donna le tems au Conſul de faire retirer ſon armée dans un lieu avantageux ; & quant à lui il demeura ferme ſur le haut de cette colline. Or tandis que les Samnites tranſportoient de part & d'autre leurs enſeignes, ils perdirent l'une & l'autre occaſion de battre leurs ennemis. Car ils ne pouvoient ſuivre le Conſul que par le même valon où naguéres ils le tenoient expoſé à leurs armes & à leurs traits ; & d'ailleurs il leur étoit impoſſible de faire monter leur armée ſur cette colline dont Decius s'étoit emparé. Mais enfin la colere & le dépit les pouſſe contre ceux qui leur avoient ôté l'occaſion de faire un coup ſi fameux. Ils y étoient tantoſt excitez par la proximité du lieu, & tantoſt par le petit nombre des ennemis. Ils vouloient quelquefois envelopper cette colline avec toutes leurs forces, afin d'empeſcher Decius d'aller rejoindre le Conſul ; quelquefois ils avoient envie de leur laiſſer le chemin libre, afin de les attaquer quand ils ſeroient deſcendus ; mais dans l'incertitude de ce qu'ils feroient, ils furent ſurpris de la nuit. Decius eut d'abord quelque eſperance de combattre d'en haut avec avantage contre ceux qui s'efforceroient de monter, & enſuite il s'étonna de ce qu'ils ne venoient point l'aſſaillir, ou qu'ils n'enfermaſſent point cette colline par de bons retranchemens,

mens, ſi le deſavantage du lieu les détournoit du deſſein de les venir attaquer. Alors aiant fait aſſembler les Capitaines; *Quelle ignorance du métier de la guerre, ou quelle negligence voions-nous ici*, leur dit-il? *Comment eſt-il poſſible que ces gens-là aient remporté la victoire ſur les Capouans? vous les voiez aller tantoſt d'un coſté, tantoſt d'un autre; tantoſt ils ſe ſerrent, tantoſt ils s'étendent; mais perſonne ne met la main à l'ouvrage, bien que nous deuſſions eſtre déja enfermez. Certes nous leur reſſemblerons bien-toſt; ſi nous demeurons ici plus qu'il n'eſt utile pour nous. Suivez-moi donc maintenant, afin que tandis qu'il nous reſte un peu de jour, nous puiſſions reconnoiſtre en quels lieux ils poſeront des corps de garde, & par où nous pourrions eſchaper de cet endroit.* Ainſi s'étant lui-même vêtu en ſimple ſoldat, de peur d'être reconnu, & accompagné des autres Capitaines vêtus comme lui; il alla obſerver la contenance des ennemis. Mais il poſa auparavant les ſentinelles, & donna le mot aux autres pour le venir trouver ſans bruit & en armes au commencement de la ſeconde garde. Lors qu'ils furent arrivez ſans bruit où il leur avoit été ordonné. *Mes compagnons*, dit il, *il faut oublier en cette occaſion ces cris ordinaires aux ſoldats quand ils approuvent une choſe, & que vous obſerviez en m'écoutant le même ſilence que vous avez gardé en venant. Lors que je vous aurai dit mon opinion, ceux à qui elle plaira paſſeront à main droite ſans dire mot, & l'on s'arreſtera à la reſolution du plus grand nombre. Eſcoutez donc ce que je penſe. Vous ne vous êtes pas rendus ici par une honteuſe fuite, l'ennemi ne vous y tient pas aſſiegez par voſtre laſcheté: vous avez gagné ce lieu par voſtre courage, il en faut ſortir par voſtre courage. Vous n'êtes venus ici que pour ſauver une grande armée du Peuple Romain, taſchez à vous en ſauver vous-meſmes par un noble & puiſſant effort. C'eſt vous qui avec un ſi petit nombre avez ſauvé un nombre ſi grand, c'eſt à vous à qui il appartient de n'avoir beſoin d'aucun ſecours. Vous avez à faire à un ennemi qui perdit hier par ſon ignorance l'occaſion de défaire toute noſtre armée; qui ne prit pas garde que cette colline qui leur commande pouvoit beaucoup contribuer à ce deſſein, que quand il vid que nous nous en étions emparez,*

qui

qui ne ſceut avec tant de milliers d'hommes ni empeſcher nôtre petit nombre d'y monter, ni vous y enfermer quand nous y fumes montez, bien qu'il reſtaſt aſſez de jour pour cela. Si vous l'avez donc ſceu tromper lors qu'il veilloit, lors qu'il avoit les yeux ſur vous, il faut que vous le trompiez encore maintenant qu'il eſt endormi; & c'eſt une neceſſité. Car nos affaires en ſont venues à ce point, que je vous parle plûtoſt pour vous monſtrer l'extremité où nous ſommes que pour vous donner des conſeils. Et certes il ne faut point conſulter ſi vous demeurerez en ce lieu ou ſi vous en devez partir, puiſque la fortune ne vous a rien laiſſé que les armes & le courage. Il faut donc nous reſoudre à mourir de faim & de ſoif, ſi nous craignons des épées plus que ne doivent faire des hommes, & principalement des Romains. Tout nôtre ſalut conſiſte à faire un effort pour nous retirer de ce peril, & il faut que nous faſſions cet effort où de jour, ou de nuit. Mais ſi nous attendons le jour, pouvons-nous eſperer que les ennemis ne nous enfermeront pas par des foſſez & des retranchemens, puiſque vous voiez déja qu'ils ont environné cette colline de leurs corps meſmes & de leurs armes. Si la nuit eſt donc le tems le plus propre pour faire un effort, voici l'heure la plus propre que nous puiſſions prendre. Vous vous êtes aſſemblez ici au tems que l'on poſe les ſecondes ſentinelles, & que l'on dort d'un plus profond ſommeil; vous paſſerez par deſſus des corps endormis, & vous tromperez par voſtre ſilence un ennemi qui ne ſe doute de rien, ou s'il apperçoit que vous paſſiez vous lui donnerez de l'épouvante par un cri effroiable & impreveu. Suivez moi donc maintenant, moi que vous avez déja ſuivi, & je ſuivrai la meſme fortune qui nous a conduits en ce lieu. Que ceux qui approuveront cet avis, & qui ſe trouveront ſalutaire, paſſent à main droite comme j'ai dit. Ils y paſſerent tous, & ſuivirent Decius, qui les mena par les endroits où il appercevoit qu'il n'y avoit point de gardes. Ils avoient déja traverſé la moitié de l'armée ennemie, lors qu'un ſoldat enjambant par deſſus ceux qui étoient en ſentinelle, mais qui étoient alors endormis, les heurta par hazard de ſon bouclier. Une ſentinelle s'éveille en ſurſaut par ce bruit, pouſſe en s'éveillant celui qui étoit le plus proche, & tous deux eſveillez ils appellent les autres.

tres, ſans ſçavoir ſi c'étoient leurs gens ou les ennemis, ſi ceux qui étoient ſur la colline, tâchoient à ſe ſauver, ou ſi le Conſul avoit pris leur camp. Decius voiant qu'il ne ſe pouvoit plus ſauver à la deſrobée, commanda à ſes gens de jetter de grands cris, & joignit l'eſpouvante à l'aſſoupiſſement de ceux qui n'étoient pas encore bien éveillez; de ſorte que dans le trouble où ils ſe trouverent, ils ne pûrent ni courir aſſez toſt aux armes, ni reſiſter, ni pourſuivre. Cependant, comme les Samnites étoient dans ce deſordre, Decius & ſes gens aiant taillé en pieces tous ceux qui ſe preſenterent devant eux arriverent devant le camp du Conſul comme il reſtoit encore un peu de nuit, & qu'ils penſoient être en ſeureté, Decius s'adreſſant à ſes gens: *Courage*, dit-il, *mes compagnons, tous les ſiecles donneront des loüanges à noſtre voyage & à noſtre retraite; mais pour bien connoiſtre voſtre courage & voſtre vertu, il eſt beſoin du jour & de la lumiere; Et certes il ne faut pas vous cacher dans le ſilence, dans la nuit, lors que vous revenez dans le camp chargez de tant d'honneur & de gloire. Il faut donc que nous attendions icy le jour.* On obeït à ſes paroles, & auſſitoſt que le jour parut, on envoya au Conſul pour lui apprendre cette nouvelle, qui remplit tout le camp d'une réjouïſſance extraordinaire. Et quand on ſceut aſſeurément que ceux qui avoient expoſé leur vie pour le ſalut de tous les autres, revenoient ſains & ſaufs, on ſortit en foule au devant d'eux, chacun en particulier leur en témoigna ſon reſſentiment, chacun leur donna des loüanges; tout le monde en general, & chacun en particulier les appelle ſes liberateurs; on en rend aux Dieux des actions de graces, & l'on éleve Decius juſqu'au Ciel. Ainſi Decius marchoit, pour ainſi dire, en triomphe en paſſant au travers du camp avec ſes ſoldats encore armez; & chacun jettant ſur luy les yeux, égaloit en toutes choſes le Meſtre de Camp au Conſul. Lors qu'il fut arrivé devant le Pretoire, le Conſul fit aſſembler toute l'armée par un trompete, & commença ſon diſcours par les loüanges que Decius meritoit ſi juſtement; Decius l'interompit; & lui conſeillant de differer les autres choſes

ſes tandisqu'il en avoit l'occaſion ; il lui perſuada d'aller attaquer les ennemis qui étoient encore troublez de l'épouvante de la nuit ; Qu'ils étoient écartez par troupes alentour de la colline, & qu'il ne faloit point douter qu'on n'en trouvaſt quelques-uns dans le bois, qui avoient été envoyez pour les ſuivre. En même tems les Legions eurent commandement de prendre les armes ; & lors qu'on eut entierement reconnu les lieux par les coureurs que l'on envoya, on les conduiſit par un chemin plus ouvert contre les ennemis que l'on attaqua à l'impourveu. Comme ils étoient reſpandus en deſordre de part & d'autre, & que la plus grande partie étoient deſarmez ; ils ne pûrent ni ſe rallier, ni prendre les armes, ni même ſe retirer aſſez toſt dans leurs retranchemens ; on les repouſſa d'abord juſques dans leur camp, & du même pas on s'en rendit maiſtre. Le bruit paſſa juſqu'à la colline, fit ſortir chacun de ſon poſte, & la plûpart prirent la fuite ſans voir ſeulement l'ennemy. Ceux que l'épouvante avoit pouſſez dans leurs retranchemens étoient environ trente mille, qui furent taillez en pieces, & leur camp fut pris & pillé. Aprés ce ſuccez, le Conſul fit une autrefois aſſembler l'armée, & non ſeulement il pourſuivit ce qu'il avoit commencé à la loüange de Decius, mais il y adjouſta beaucoup d'autres choſes, de nouveaux merites, & de nouvelles vertus. Enſuite, outre les autres recompenſes militaires, il lui donna une Couronne d'or, une centaine de bœufs, & un entre les autres qui étoit tout blanc, & qui avoit les cornes dorées. Il donna à perpetuité aux ſoldats qui revenoient avec Decius une double diſtribution de froment, & pour le preſent à chacun un bœuf & deux habits. Aprés que le Conſul eut fait ſes preſens à Decius, les Legions lui donnerent la Couronne obſidionale, (*C'eſt un Chapeau fait d'une herbe appellée Dent de Chien, que les aſſiegez donnoient à ceux qui les avoient delivrez,*) & confirmerent par des cris de joye le preſent qu'ils lui faiſoient, & ceux qu'il avoit menez & ramenez avec luy, luy donnerent une même Couronne en témoignage du même honneur. Mais au reſte, étant reveſtu de toutes ces mar-

marques de gloire, il fit à Mars un ſacrifice de ce bœuf blanc, & donna les cent autres aux ſoldats qui l'avoient accompagné dans cette expedition. Les Legions donnerent aux-même ſoldats à chacun une livre de froment, & trois pintes de vin ; & toutes ces choſes leur furent données avec un ſi grand applaudiſſement, qu'il étoit aiſé de juger que chacun y conſentoit. On en vint pour la troiſiéme fois aux mains auprés de Sueſſule, où les Samnites qui avoient été déja défaits par M. Val., aiant fait venir tout leur jeuneſſe, voulurent tenter la fortune par une derniere bataille. Il arriva de Sueſſule à Capouë des gens effonnez qui apportoient cette nouvelle, & de Capouë on envoya des Courriers au Conſul Valerius pour luy demander du ſecours ; enfin on partit en même tems ſans emmener le bagage, qu'on laiſſa dans le Camp avec une bonne garde. On fit donc marcher l'armée à la haſte ; & comme on n'avoit mené que des gens de ſervice, & des chevaux, ſans mener un ſeul mulet, ni même un goujat, on campa en un lieu aſſez étroit non gueres loin des ennemis. Les Samnites ſe mirent en bataille, comme ſi l'on euſt voulu combattre tout à l'heure; & parce que perſonne ne venoit au devant d'eux, ils marcherent Enſeignes deſployées vers le camp des ennemis. Mais voiant que les ſoldats en bordoient les retranchemens, ils envoyerent tout alentour afin de les reconnoiſtre. Et quand ceux qui y avoient été envoyez eurent fait leur rapport, on conjecturа qu'il y avoit peu de monde, parce que l'enceinte du camp étoit fort petite. Alors toute l'armée des Samnites commença à crier qu'il faloit tout de ce pas aller combler le foſſé, rompre la palliſſade, & ſe jetter dans le camp; & en effet cette guerre ſe feroit decidée par la temerité des ſoldats, ſi les Chefs n'euſſent retenu leur impetuoſité. Mais au reſte, parce que tant de monde manquoit de vivres, & que le ſejour qu'on avoit fait auprés de Sueſſule, où le retardement du combat avoit reduit les Samnites preſque à la neceſſité de toutes choſes, on reſolut de paſſer dans la campagne pour avoir du bled, tandis que l'ennemy timide & eſpouvanté ſe tenoit renfermé dans ſes retranchemens. Et l'on s'imaginoit

maginoit que les Romains qui n'avoient apporté ſur leurs épaules qu'autant de bled qu'ils en pouvoient porter avec leurs armes, manqueroient cependant de toutes choſes. Le Conſul voiant les ennemis eſcartez dans la campagne, & que peu de monde étoit demeuré ſur leurs retranchemens, exhorte les ſiens en peu de paroles; & les mene attaquer le camp des Samnites. Il s'en rendit maiſtre dés le premier effort; & aprés avoir taillé en pieces un plus grand nombre d'ennemis dans les tentes qu'aux portes du camp & ſur les retranchemens, il commanda qu'on apportaſt en un lieu toutes les Enſeignes qu'on avoit priſes; & alors aiant laiſſé deux Legions pour la garde & pour la defenſe de ſa victoire, & defendu de piller juſqu'à ſon retour, il fit marcher ſes gens en bataille; mais il envoya ſa Cavalerie devant, afin de pouſſer vers luy les ennemis, & par ce moien il en fit un grand carnage. Car comme ils étoient eſpouvantez, ils ne ſçavoient où il y avoit pour eux plus de ſeureté, ni comment ils ſe pourroient rallier, s'ils iroient du coſté du camp, ou s'ils prendroient plus loin la fuite. Enfin leur crainte & leur fuite furent telles, qu'on en apporta au Conſul quarante mille boucliers, bien qu'il n'y euſt pas tant de morts, & cent ſoixante & dix Enſeignes, en comptant celles que l'on avoit priſes dans le camp. On y retourna en ſuitte, & l'on en donna le butin aux ſoldats. L'évenement de cette bataille obligea les Faliſques, avec leſquels on avoit tréve, d'envoyer au Senat demander alliance, & fut cauſe que les Latins menerent contre les Peligniens les troupes qu'ils avoient levées contre les Romains. Mais la reputation de ce grand ſuccez paſſa bien plus avant que l'Italie; car les Carthaginois pour en témoigner leurs reſſentimens, envoierent des Ambaſſadeurs à Rome avec une Couronne d'or du poids de vingt-cinq livres, pour eſtre miſe au Capitole dans la Chapelle de Juppiter. Les deux Conſuls triompherent enſemble des Samnites, & Decius les ſuivoit, remarquable par les recompenſes qu'il avoit receuës, & par les louanges qu'on lui donnoit; car les ſoldats ne celebroient pas moins ſon nom que celui des Conſuls.

15. Les Députez des Capoüans & des Suëſſans furent enſuite écoutez, & obtinrent comme ils le demandoient, qu'on envoieroit chez eux une garniſon pour s'oppoſer durant l'hiver aux incurſions des Samnites. Mais Capoüe étoit dés ce tems-là une Ville funeſte & pernicieuſe à la diſcipline militaire, & par les charmes de la volupté elle gagna les ſoldats, & leur ôta la memoire & l'affection de la Patrie; de ſorte qu'ils commencerent à faire des complots d'ôter la Ville de Capouë aux Capoüans, par le même crime que les Capoüans meſmes l'avoient autrefois ôtée à ſes anciens habitans, eſtimant *que ce ſeroit à bon droit qu'ils ſe ſerviroient contr'eux de l'exemple qu'ils avoient eux-mêmes donné. Car pourquoi les Capoüans qui ne pouvoient defendre ni eux, ni leurs biens, poſſederoient-ils le païs le plus fertile de l'Italie, & une Ville ſi digne d'un ſi bon païs, plûtoſt qu'une armée victorieuſe, qui en avoit chaſſé les Samnites par ſon ſang, & par ſes travaux? Eſtoit-il juſte que leurs vaſſaux, qu'un Peuple qui s'étoit donné à eux joüiſt d'un Païs ſi plaiſant & ſi fecond, & que pour eux qui étoient fatiguez de porter les armes, ils ne reſpiraſſent qu'un air infecté à l'entour de la Ville, dans une terre ingrate & ſterile, ou qu'ils y demeuraſſent expoſez à l'injuſtice des uſures qui s'augmentoient de jour en jour?* Le nouveau Conſul Mar. Rutilius, à qui le département des Capoüans étoit écheu comme à Q. Servil. ſon compagnon au Conſulat, de demeurer dans la Ville, arriva à Capouë durant ces conſpirations & ces pratiques, qui n'étoient pas encore ſceües de tout le monde. Mais aprés avoir appris toute cette trame par les Meſtres de Camp; comme il étoit ſçavant par l'âge & par l'experience, aiant été quatre fois Conſul, & outre cela Dictateur & Cenſeur, il jugea que le meilleur étoit de diſſimuler, & d'éteindre cette chaleur militaire en leur laiſſant l'eſperance de pouvoir executer leur entrepriſe toutes les fois qu'ils en auroient la volonté. Il fait donc courir le bruit que l'année ſuivante ils hiverneroient aux meſmes lieux où ils étoient en garniſon; car ils étoient diviſez dans les Villes de la Campanie, & cette conſpiration qui avoit été faite dans Capouë, s'étoit répanduë par toute l'armée. Ainſi l'on diſſipa en quel-

quelque ſorte leurs deſſeins, & l'on eſtouffa pour le preſent la ſedition. En même tems le Conſul mit en campagne toutes ſes troupes, & durant que les Samnites n'entreprenoient rien il reſolut de purger l'armée des plus ſeditieux & des plus mutins; de ſorte qu'en remonſtrant aux uns qu'ils avoient ſervi tout leur tems & aux autres qu'ils étoient deſormais trop âgez & trop infirmes pour ſupporter les fatigues de la guerre, il donna congé à quelques-uns pour aller en leurs maiſons, du commencement à peu, & enſuite à quelques Cohortes entieres, parce qu'elles avoient paſſé l'hyver loin de leurs familles & de leurs affaires: Et ſous pretexte de donner des emplois à d'autres, il écarta les uns des autres, & ſe défit par ce moien de la plus grande partie de ces mutins. Cependant l'autre Conſul qui étoit à Rome, & avec lui le Preteur, les y retenoient adroitement, & les amuſoient tantoſt d'une façon, & tantoſt d'une autre. D'abord ils ne s'apperceurent pas qu'on les joüoit & ce n'étoit pas malgré eux qu'ils alloient revoir leurs maiſons. Mais en ſuite, quand ils eurent pris garde que les premiers qui étoient partis ne retournoient point ni qu'on n'avoit preſque congedié perſonne que ceux qui avoient hyverné dans la Campanie, & principalement les auteurs de la conſpiration, premierement ils s'eſtonnerent & creurent en ſuite que leurs deſſeins étoient deſcouverts; & ne ſe figurerent plus que des tortures, que des ſupplices, que des condamnations ſecretes, qu'une ſuperbe & cruelle domination que le Conſul & le Senat exerceroient bien-toſt ſur eux. Ainſi l'on s'entretenoit dans les ſecretes converſations de ceux qui étoient demeurez dans le camp, & qui reconnoiſſoient bié que les nerfs de leur conſpiration avoient été coupez par les artifices du Conſul. Une cohorte qui n'étoit pas loin de Terracine s'alla loger auprés des Lautules, (*C'eſtoit un endroit où il y avoit des eaux chaudes, & où l'on s'alloit laver*) en un lieu aſſez eſtroit & couvert d'arbres, entre la mer & les montagnes, pour ramaſſer ceux que le Conſul avoit envoyez de part & d'autre, comme nous avons déja dit. Déja cette troupe eſtoit aſſez forte, & ne man-

quoit que d'un Chef pour reſſembler à une armée; de ſorte qu'en pillant ils arriverent ſans ordre, & ſans que perſonne les conduiſit dans les terres d'Albane, & ſe retrancherent au bas de la montagne d'Albe la longue. Aprés avoir achevé de s'y retrancher, ils diſputerent tout le reſte du jour pour eſlire un Chef; & comme ils ne ſe fioient à pas un de ceux qui étoient preſens, ils n'oſerent auſſi leur confier cette charge. Mais quel autre pouvoient-ils faire venir de Rome? Qui des Patriciens ou du Peuple euſt voulu s'expoſer à un danger ſi manifeſte, ou à qui euſt-on abandonné ſeurement la conduite d'une armée comme furieuſe & hors du ſens? Le lendemain comme ils deliberoient encore ſur la meſme choſe, quelques-uns de leurs coureurs leur rapporterent que T. Quintius s'étoit retiré à ſa maiſon dans le territoire de Tuſcule, aiant mis comme en oubly & la Ville & les grandes charges. Ce perſonnage étoit de Maiſon Patricienne, & aprés avoir paſſé ſa vie dans la guerre avec beaucoup de reputation & de gloire, enfin aiant été contraint de quitter les armes, à cauſe qu'il étoit devenu boiteux par une bleſſure, il reſolut de ſe retirer aux champs loin de l'ambition & du tumulte de la Ville. Ils ne l'eurent pas ſi-toſt oüy nommer qu'ils le reconnurent, & en même tems ils donnerent ordre qu'on le fiſt venir; mais dautant qu'ils n'avoient pas beaucoup d'eſperance qu'il fiſt rien volontairement, ils trouverent bon d'y employer la violence & la crainte. C'eſt pourquoi ceux que l'on y envoya entrerent de nuit en ſa maiſon, le reſveillerent en ſurſant, & lui aiant fait ſçavoir qu'il n'y avoit point de milieu à prendre entre le commandement, ou la mort, s'il faiſoit quelque reſiſtance, ils l'emmenerent malgré lui dans leur camp. Auſſi-toſt qu'il y fut arrivé, ils le ſaluërent comme leur General, lui donnerent les marques du commandement, & luy enjoignirent de les mener à Rome. Ils vinrent donc en bataille à huit milles de la Ville, ſur le chemin qu'on appelle aujourd'huy la voye Appienne, pluſtoſt conduits par leur furie que par leur General. Ils euſſent paſſé plus avant, s'ils n'euſ-

ſent

ſent point oüi dire que M. Valerius Corvinus qui avoit été creé Dictateur contr'eux, & L. Emilius Mamercus General de la Cavalerie, venoient au devant d'eux avec des troupes. Auſſi-toſt qu'ils les apperéeurent, & qu'ils eurent reconnu leurs armes & leurs enſeignes, le ſouvenir de leur Patrie qui ſe réveilla dans leurs cœurs, leur fit perdre leur reſſentiment, & triompha de leur colere; car ils rétoient pas encore accouſtumez de répandre le ſang des Citoiens, ils ne connoiſſoient point encore de guerres que les guerres eſtrangeres, & le plus grand effet de leur fureur conſiſtoit à ſe ſeparer de leurs Citoiens. Ainſi les Chefs & les ſoldats recherchérent de part & d'autre à ſe parler; Quintius qui étoit las de porter les armes pour la Patrie, n'auroit eu garde de les prendre contr'elle; & Corvinus aiant embraſſé avec amour tous ſes Citoiens, principalement les gens de guerre, & les ſiens par deſſus les autres s'avança le premier afin de parlementer. Auſſi-toſt que les ennemis l'eurent apperceu, comme honteux de cé qu'ils avoient entrepris, ils n'eurent pas pour lui moins de reſpect, & l'écouterent auſſi favorablement que ſes gens meſmes; *Soldats*; dit-il, *quand je ſuis parti de la Ville; j'ai adoré les Dieux immortels, vos Dieux publics, & les miens en particulier; & je leur ai demandé la grace non pas de vous vaincre par les armes, mais de rétablir entre vous l'union & la concorde. J'ai eu juſqu'ici aſſez d'occaſions, & il s'en trouvera encore aſſez, d'acquerir de la reputation dans la guerre, je ne cherche ici que la paix. Au reſte, il eſt en voſtre puiſſance de m'accorder ce que j'ai demandé aux Dieux par mes vœux & par mes prieres, ſi vous voulez vous ſouvenir que vous étez campez, non pas chez les Samnites, non pas chez les Volſques, mais dans les terres de Rome; ſi vous voulez conſiderer que ces montagnes que vous voiez ſont les montagnes de voſtre Patrie, que cette armée eſt compoſée de vos Citoiens, que je ſuis voſtre Conſul, que l'année precedente vous défites deux fois ſous ma conduite les Legions des Volſques, & que deux fois par force vous vous rendites maiſtres de leur camp. Je ſuis, Soldats, je ſuis ce M. Valerius Corvinus, dont vous avez connu la nobleſſe, non pas*

par des injures, mais par des bienfaits, qui n'ai jamais propoſé de loix qui vous fuſſent rigoureuſes, qui n'ai jamais été l'autheur d'aucune ordonnance du Senat qui vous fuſt deſagreable, & qui ai touſjours eu plus de ſevérité pour moi que pour vous, dans toutes les charges & dans tous les commandemens dont j'ai été honoré. Et certes ſi la nobleſſe, ſi la vertu, ſi les dignitez & les honneurs ont pû élever le courage de quelqu'un j'étois ſorti d'une Maiſon aſſez illuſtre, j'avois donné tant de preuves de moi meſme, j'avois obtenu le Conſulat dans une ſi grande jeuneſſe qu'aiant été fait Conſul à l'âge de vingt-trois ans je pouvois bien me rendre redoutable non ſeulement au Peuple, mais encore au Senat. Cependant, quelle action ai-je faite & quelle parole ai-je prononcée qui vous ait ſemblé plus injurieuſe durant que j'étois Conſul, que durant que j'étois Tribun; J'ai exercé de ſuite deux Conſulats avec la meſme moderation; Et bien que la Dictature me donne tant d'authorité, je l'exercerai de telle ſorte que je ne traiterai pas mieux mes ſoldats qui ſont auſſi ceux de la Patrie, que je vous traiterai vous-meſmes qui êtes aujourd'hui ſes ennemis, & j'ai horreur de le dire. Vous tirerez donc contre moi vos épées devant que je la tire contre vous. La trompette ſonnera premierement de voſtre coſté, vous commencerez le combat, s'il en faut venir aux mains. Imprimez-vous dans l'eſprit ce que nos Anceſtres ne s'y imprimerent jamais, non pas meſme ceux qui ſe retirerent ſur le Mont Sacré, ny ceux qui camperent depuis ſur l'Aventin. Attendez comme fit autrefois Coriolanus, que vos femmes, & que vos meres, les cheveux deplorablement eſpars, ſortent de la Ville, & qu'elles viennent au devant de vous. Alors les Legions des Voſques ne paſſerent pas plus avant, parce que leur General étoit Romain; Et vous qui êtes tous Romains, vous ne quitterez pas les armes, & vous n'étoufferez pas une guerre impie & ſacrilege? Quant à vous, Quintius, ſoit que vous ſoiez ici volontairement, ſoit que vous y ſoiez malgré vous, je vous conſeille de vous retirer, & de paroiſtre ſeulement à la queuë de voſtre armée; & certes il vous ſera plus honorable de prendre la fuite que de combattre contre la Patrie. Que ſi vous voulez la paix & l'accommodement des affaires, vous de-

demeurerez avec gloire à la teſte de vos troupes, afin que nous traitions enſemble. Demandez des choſes juſtes, & ſoiez aſſeuré de les obtenir, bien qu'il valuſt mieux vous ſoûmettre à des conditions injuſtes, que d'enſanglanter nos mains par le carnage des uns des autres. Alors Quintius ſe tournant vers les ſiens les larmes aux yeux; *Soldats*, dit-il, *ſi vous croiez que je puiſſe vous eſtre utile, je vous ſervirai mieux en faiſant la paix qu'en vous conduiſant à la guerre. Celui qui vient de vous parler n'eſt pas un Volſque ou un Samnite, mais c'eſt un Romain, voſtre Conſul & voſtre General. Aprés avoir en voſtre faveur éprouvé ſon courage & ſa conduite, gardez d'éprouver l'un & l'autre à voſtre ruine. Le Senat vous pouvoit oppoſer d'autres Capitaines qui vous euſſent traitez avec plus de ſeverité, mais il a fait choix de Corvinus afin de vous épargner comme ſes ſoldats, & que vous euſſiez plus de confiance en ſes paroles. Ceux qui ont déja la victoire demandent la paix; que devons-nous donc deſirer, ſinon que quittant la colere & ces trompeuſes eſperances qui abuſent tout le monde, nous nous abandonnions nous-meſmes, & tout ce qui eſt à nous, à une foi ſi glorieuſement éprouvée?* Chacun témoigna par ſes cris le conſentement qu'il donnoit à ſes paroles; & T. Quintius paroiſſant à la teſte de ſes troupes, declara qu'elles ſe rangeoient ſous l'authorité du Dictateur, le ſupplia d'embraſſer la cauſe de ſes Citoiens qui ſe reconnoiſſoient, & que l'aiant embraſſée, il la defendît avec le même ſoin qu'il avoit accouſtumé de gouverner la Republique; *Que pour lui il ne demandoit aucunes ſeuretez pour ce qui le concernoit en particulier; Qu'il ne vouloit avoir ni de confiance ni d'eſpoir en autre choſe qu'en ſon innocence; mais qu'il faloit obtenir pour les ſoldats ce que le Peuple obtint autrefois du Senat, que cette ſorte de diviſion ne leur ſeroit point imputée à crime.* Le Dictateur lotia Quintius, & aprés avoir aſſeuré les autres que l'effet répondroit à leurs eſperances, il retourna promptement à Rome, & du conſentement du Senat il propoſa au Peuple qu'il fit aſſembler dans le bocage Petilien, que cette diviſion ne fût point imputée à crime aux ſoldats, & le pria en meſme temps qu'on ne leur reprochaſt jamais cette action ni

par raillerie, ni autrement. Sur quoi l'on fit une ordonnance par laquelle il fut defendu ſur peine de la vie, d'effacer du rolle le nom d'un ſoldat, ſi ce n'étoit de ſon conſentement; & l'on ajouſta à cette loy, que quiconque auroit été Meſtre de Camp, (*Colonel de mille hommes*,) ne pourroit plus conduire de troupes. Les mutins demanderent cela en haine de P. Salonius, qui d'année en année avoit accouſtumé ou d'eſtre Meſtre de Camp; ou premier Capitaine de la premiere Compagnie, que l'on appelle aujourd'huy *Primipila*; & les ſoldats étoient animez contre lui, parce qu'il s'étoit toûjours oppoſé à leurs deſſeins, & qu'il n'avoit point voulu prendre party avec ceux qui avoient fuy des Lautules. C'eſt pourquoi, parce que le Senat ne vouloit point accorder cét article en conſideration de Salonius, il pria lui-même le Senat de ne point conſiderer davantage ni ſon intereſt, ni ſa gloire, que l'union des Citoyens, & obtint contre lui ce que les autres demandoient. On ne trouva pas moins d'inſolence dans un autre article, par lequel ils demandoient qu'on diminuaſt la ſolde des gens de cheval, qui recevoient en ce tems-là chacun la paye de trois hommes de pied, parce qu'ils n'avoient point voulu entrer dans cette conſpiration. Outre cela, je trouve dans quelques Autheurs que L. Genutius Tribun du Peuple, propoſa au Peuple qu'il ne fuſt plus permis de preſter à uſure, & que par d'autres ordonnances du Peuple il fût arreſté que perſonne ne pourroit entrer dans les mêmes charges que dix ans aprés qu'il en ſeroit ſorti, ni avoir en la meſme année deux magiſtratures differentes, & qu'il ſeroit permis de créer deux Conſuls Plebeiens. Certes ſi toutes ces choſes furent accordées au Peuple, il y a beaucoup d'apparence que cette ſedition fut grande, & qu'elle eut beaucoup de force. On trouve dans d'autres Annales que Valerius ne fut point fait Dictateur, mais que ce deſordre s'accommoda par les Conſuls; que cette conſpiration fut aſſoupie non pas avant que d'entrer dans Rome, mais dans Rome meſme; Que ce ne fut pas dans la maiſon des champs de Quintius, mais au logis de C. Manlius qu'on vint faire

de

de nuit cette violence, & que les mutins le contraignirent d'eſtre leur Chef, que de là ils s'en allerent à quatre milles de Rome, & camperent en un lieu qui etoit fort de ſoi-meſme. Que ce ne furent point les Chefs qui commencerent à parler d'accord; mais qu'auſſi-toſt que les deux armées furent en bataille, & toutes preſtes à combattre, les ſoldats ſe ſaliüérent les uns les autres: que ſe donnant les mains apres s'etre mêlez enſemble, ils commencerent les larmes aux yeux à s'embraſſer, & que les Conſuls aiant veu combien on eſtoit eſloigné de combattre, allerent propoſer au Senat la reconciliation & la paix. Enfin les anciens Autheurs demeurent d'accord enſemble, que ce ne fut qu'une mutinerie, & qu'elle fut bien-toſt appaiſée. Cependant le bruit de ce deſordre, & cette grande guerre qu'on avoit entrepriſe contre les Samnites, empêcha quelques Peuples de s'allier avec les Romains; & outre que l'alliance des Latins étoi ſuſpecte il y avoit déja long-tems, les Privernates ſi rent des courſes impreveues & ſaccagerent Norbe & Setie, Colonies du Peuple Romain, qui étoient aſſez proche d'eux.

LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE HUITIE'ME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. LES Latins & les Capoüans ſe revoltent ; & les Latins envoient des Deputez au Senat pour lui declarer que ſi on vouloit avoir la paix, il faloit que l'un des Conſuls fût pris parmi les Latins.
2. Annius qui étoit le chef de ces Deputez, aprés avoir eu audience dans le Capitole, ſe laiſſe tomber en deſcendant & en meurt à l'heure meſme.
3. Titus Manlius Conſul fait couper la teſte à ſon fils, parce qu'il avoit ſans ordre & malgré ſes défenſes combattu contre les Latins, bien qu'il eût combatu heureuſement.
4. P. Decius ſe dévoüe avec Manlius pour le ſalut de l'armée Romaine; il ſe jette au milieu des ennemis, & ſa mort donne la victoire aux Romains.
5. Les Latins ſe rendent ; & perſonne de la jeuneſſe ne va au

au devant de Manlius quand il revient dans la Ville.

6. *Minucie religieuſe Veſtale, eſt convaincue & punie d'inceſte.*

7. *On ſubjugue les Auſoniens; & l'on mene une Colonie à Cales, & une à Fregeles.*

8. *On découvre par le moien d'une ſervante, le poiſon que quelques Dames Romaines preparoient; la pluſpart en mourant aiant été contraintes d'en boire; & ce fut en cette occaſion qu'on fit premierement la loi contre les empoiſonnemens.*

9. *Les Privernates s'étant revoltez, & aiant été vaincus enſuite, on leur donne droit de Bourgeoiſie.*

10. *Les Palepolitains ſe rendent à compoſition, aprés avoir été défaits en bataille, & en ſuite aſſiegez.*

11. *A. Q. Publius qui les avoit vaincus, eſt continué dans ſa charge, & les Conſuls lui decernent le triomphe.*

12. *On reſout que le Peuple ne pourra plus eſtre empriſonné pour debtes, à cauſe de la brutalité de L. Papirius qui voulut forcer C. Publius ſon debiteur.*

13. *L. Papirius Dictateur eſt rappellé à Rome pour reprendre les Auſpices.*

14. *Cependant Q. Fabius General de la Cavalerie, voiant l'occaſion favorable, combat malgré ſes defenſes contre les Samnites, & en remporte la victoire.*

15. *Le Dictateur de retour au camp, en veut faire punir Fabius, mais il s'eſchappe & ſe retire dans Rome, où ſa cauſe n'aiant pas été trouvée fort juſte, on lui acorde pourtant ſon pardon à la priere du Peuple qui le demanda.*

16. *Davantage, ce Livre contient les heureux ſuccez que l'on eut contre les Samnites.*

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE HUITIE'ME.

1. IEs nouveaux Conſuls C. Plantius pour la ſeconde fois, & L. Emilius Mamercus, étoient déja entrez en charge, lors que les Setins & les Norbans vinrent à Rome apporter nouvelle de la revolte des Privernates, & ſe plaindre des dommages qu'ils en avoient receus: & davantage on eut avis que l'armée des Volſques menée par ceux d'Aritium étoit venuë camper à Satricum. La conduite de l'une & de l'autre guerre écheut à Plantius, qui alla premierement à Priverne. D'abord il donna bataille; & n'eut pas beaucoup de peine à ſurmonter les ennemis, il ſe rendit maiſtre de leur Ville, qui leur fut toutefois renduë, mais il y laiſſa une bonne garniſon, & on leur oſta les deux tiers de leur territoire. De là il conduiſit ſon armée victorieuſe à Satricum contre les Antiates. Le combat y fut rude, & l'on verſa beaucoup de ſang de part & d'autre. Et apres avoir été ſeparez par un orage, ſans que l'eſperance de la victoire fût plus grande d'un côté que de l'autre, les Romains qui ne s'étoient point

point encore laſſez dans un combat ſi douteux, s'y preparerent de nouveau pour le lendemain ; Mais les Volſques aiant fait la reveuë de leurs gens, n'eurent pas le courage de tenter une autrefois le hazard d'une bataille. Ainſi comme s'ils euſſent été vaincus, ils décamperent de nuit, retournerent en deſordre à Antium, & laiſſerent les bleſſez & une partie de leur bagage. On trouva quantité d'armes parmi ceux qui étoient demeurez ſur la place, & dans le camp: le Conſul les dedia à la Déeſſe Lua, (*Déeſſe qui punit les hommes de leurs crimes. Ce mot vient de Luere*) & ſaccagea juſqu'à la mer les frontieres des ennemis. Emilius l'autre Conſul étant entré dans les terres des Sabelles, ne trouva point l'armée des Samnites, & leurs Legions ne vinrent point au devant de lui ; mais comme il faiſoit le degaſt & qu'il mettoit tout à feu & à ſang, leurs Ambaſſadeurs lui vinrent demander la paix. Il les renvoia au Senat, devant lequel ils rabaiſſerent leur orgueil & leur inſolence, & lui demanderent la paix, & la permiſſion de faire la guerre aux Sidicins. Ils remonſtrerent *qu'ils avoient d'autant plus juſte raiſon de demander cette guerre, qu'ils étoient entrez dans l'amitié du Peuple Romain durant qu'ils étoient dans la proſperité & non pas comme les Capoüans lors qu'ils étoient dans la miſere, outre qu'ils prenoient les armes contre les Sidicins qui avoient toûjours été leurs ennemis, & qui n'avoient jamais été amis du Peuple Romain ; qui jamais durant la paix n'avoient demandé l'alliance de Rome contre les Samnites, ni ſon ſecours dans la guerre, comme avoient fait les Capoüans, & enfin qui n'étoient ni ſous la protection, ni ſous l'obeïſſance du Peuple Romain.* Lors que Tib. Emilius qui étoit alors Preteur, eut conſulté le Senat touchant les demandes des Samnites, & qu'on eut trouvé bon de renouveller leur alliance, il leur rendit cette réponſe ; *Qu'il n'avoit pas tenu au Peuple Romain que leur amitié n'eût été perpetuelle, & que puis qu'ils ſe repentoient de la guerre qui avoit été faite par leur faute, il conſentoit qu'on renouvelât avec eux l'ancienne alliance ; Que pour ce qui concernoit les Sidicins, il n'empeſcheroit point que les Samnites n'euſſent la liberté de faire la paix avec eux, ou de leur declarer la guerre quand ils en auroient la volonté.*

Cette alliance aiant été renouvellée avec les Samnites, on fit revenir l'armée Romaine, après avoir tiré sur eux la solde d'une année, & du blé pour 3. mois, suivant le traité fait entr eux & le Consul, pour avoir tréves jusques au retour de leurs Ambassadeurs. Ainsi les Samnites marcherent contre les Sidicins avec les mesmes troupes dont ils s'étoient servis contre les Romains, croiant se rendre bien-tost maistres de leur Ville. Alors les Sidicins pour se garantir de leurs ennemis, voulurent se donner au Peuple Romain; mais voiant que le Senat ne vouloit point les recevoir, parce qu'ils se donnoient trop tard, & que leur reddition étoit seulement un effet de la necessité, ils se donnerent aux Latins qui commençoient déja à remuer de leur propre mouvement. Et comme les outrages que les Capoüans avoient receus des Samnites étoient plus presens dans leurs esprits que les bienfaits des Romains, ils se joignirent avec les Latins, de sorte qu'il se fit une grande armée de tant de Peuples joints ensemble; & sous la conduite des Latins elle se jetta sur les frontieres des Samnites, où elle fit plus de mal par les courses que par les combats. Mais encore que les Latins eussent toûjours de l'avantage; toutefois, pour n'en venir pas si souvent aux mains, ils sortirent volontairement des terres ennemies. Cela donna tems aux Samnites d'envoier leurs Ambassadeurs à Rome, où aiant été introduits dans le Senat, ils se plaignirent *d'être expoſez aux meſmes injures maintenant qu'ils étoient leurs alliez, que quand ils étoient leurs ennemis, & prierent le Senat que les Romains ſe contentaſſent de leur avoir oſté des mains la victoire qu'ils avoient déja obtenuë ſur leurs ennemis les Capoüans & les Sidicins, & qu'ils ne vouluſſent pas permettre qu'ils fuſſent honteuſement vaincus par les plus laſches Peuples de la terre; Que ſi les Latins & les Capoüans dépendoient des Romains, ils les fiſſent retirer de deſſus les terres des Samnites ſelon le pouvoir qu'ils avoient ſur eux, & que s'ils ne vouloient pas obeïr, ils les y contraigniſſent par les armes.* On ne fit à cela qu'une réponſe ambiguë, parce que le Senat avoit honte d'avoüer que les Latins ne fuſſent plus déja en la puiſſance des Romains, & d'ailleurs

en apprehendoit de les perdre en les irritant. On répondit donc pour ce qui concernoit les Capoüans, *que leur condition n'étoit pas la meſme, parce qu'ils s'étoient mis ſous la protection des Romains, non pas par un traité d'alliance, mais par une reddition, & partant qu'ils devoient mettre bas les armes, ſoit qu'ils le vouluſſent, ſoit qu'ils ne le vouluſſent pas; mais que pour le regard de l'alliance qu'on avoit avec les Latins, il n'y avoit rien qui les empeſchaſt de faire la guerre par tout où ils voudroient la declarer.* Comme cette réponſe laiſſa partir les Samnites en doute de ce que feroient les Romains, elle aliena les Capoüans par la crainte, & rendit les Latins plus orgueilleux & plus ſuperbes, comme ſi les Romains leur euſſent déja cedé toutes choſes. C'eſt pourquoi, ſous pretexte de ſe preparer à la guerre contre les Samnites, ils faiſoient quantité d'aſſemblées où les principaux d'entr'eux meditoient en ſecret la guerre de Rome, & les Capoüans meſme étoient de cette conſpiration qui ſe faiſoit contre leurs Protecteurs. Mais bien qu'ils emploiaſſent toute ſorte d'induſtrie à cacher leur entrepriſe, & qu'ils euſſent envie de ſe défaire des Samnites devant que les Romains priſſent les armes; toutefois quelques-uns de cette conſpiration qui avoient des amitiez & des habitudes ſecrettes avec les Romains, leur découvrirent cette trame. On ordonna donc aux Conſuls de ſortir de charge devant que leur tems fuſt achevé, afin d'en créer de nouveaux contre une guerre ſi formidable; Mais on fit de ſcrupule de faire tenir l'Aſſemblée pour l'élection des nouveaux Conſuls, par ceux-là mêmes que l'on oſtoit hors de charge avant le tems. C'eſt pourquoi il en falut venir à un interregne; & il y eut deux Entrerois de ſuitte, M. Valerius, & M. Fabius qui crea Conſuls T. Manlius Torquatus pour la troiſiéme fois, & P. Decius Mus. Il eſt conſtant qu'en cette année Alexandre Roy d'Epire, aborda en Italie avec une armée navale; & ſi les commencemens de cette guerre lui euſſent eſté favorables, elle euſt ſans doute paſſé juſqu'à Rome. Ce fut en ce meſme ſiecle qu'Alexandre le Grand, fils de la ſœur de l'autre Alexandre, fit eſclater ſes conqueſtes,

jeu-

jeune Prince invincible dans la guerre, à qui la fortune avoit fait prendre une autre route, & qu'elle enleva du monde par une maladie au milieu de mille victoires. Au reſte, encore qu'on ne doutaſt plus de la revolte des alliez & de tout le Peuple Latin, toutefois, comme s'il euſt été queſtion ſeulement des affaires des Samnites, & non pas de celles de Rome, les Romains firent venir dix des principaux des Latins pour leur faire ſçavoir leur volonté. Les Latins avoient alors deux Preteurs, L. Annius Setinien & L. Numitius de Circeies, tous deux des Colonies Romaines; & outre qu'ils avoient fait ſoûlever Signie & Velitres auſſi Colonies Romaines, ils avoient encore excité les Volſques à prendre les armes. On reſolut donc de faire venir particulierement ces deux hommes, ſans que perſonne ignoraſt l'occaſion pour laquelle ils étoient mandez; Mais ils firent aſſembler le Conſeil des Latins avant que de venir à Rome, lui remonſtrerent qu'ils avoient été mandez par le Senat des Romains, & qu'il faloit en conſiderer le ſujet, afin de penſer à la réponſe qu'ils feroient. Comme les uns étoient d'un avis, & les autres d'un autre, enfin Annius parla en ces termes; *Encore que je vous aie propoſé de deliberer ſur la réponſe que nous devons rendre aux Romains, toutefois je croi qu'il eſt plus de noſtre intereſt de regarder ce que nous devons faire, que ce que nous devons dire. Il ſera aiſé quand chacun aura dit ſon avis, d'accommoder les paroles aux choſes. Car ſi nous pouvons maintenant ſous ombre d'une alliance endurer la ſervitude, Que s'en faut-il, je vous prie, ſi nous abandonnons les Sidicins, que nous ne rendions obeïſſance non ſeulement aux Romains: mais encore aux Samnites? N'eſt-ce pas leur répondre que nous ſommes preſts de quitter les armes au moindre ſigne qu'ils en donneront? Mais ſi le deſir de la liberté réveille enfin noſtre courage, ſi nous avons alliance avec eux, ſi l'alliance n'eſt rien autre choſe qu'une égalité de droits, s'il nous eſt aujourd'hui permis de nous gloriſier d'une choſe dont autrefois nous avions de la honte, d'eſtre parens du Peuple Romain; ſi les armées de leurs alliez ſont ſi conſiderables qu'elles redoublent leurs forces quand elles ſe joignent avec eux, & que les Conſuls n'ont jamais voulu permettre qu'elles ſe ſeparent d'eux, nan pas meſme quand il s'a-*

gis

git de l'intereſt de leurs Peuples, pourquoi n'égale-t-on pas toutes choſes? pourquoi ne prend-on pas un des Conſuls parmi les Latins? Ne doit-on pas mettre une partie de l'authorité & de l'Empire, où l'on trouve une partie des forces? Certes ce qui n'étoit que treſglorieux pour nous, d'avoir accordé que Rome fuſt la capitale, & comme la Reine du Latium, nous l'avons rendu moins glorieux par noſtre longue patience. Si vous avez donc quelquefois ſouhaité d'avoir part à l'Empire, & de recouvrer voſtre liberté, vous en avez maintenant l'occaſion, voſtre vertu vous la donne, & la faveur des Dieux immortels. Vous avez tenté, & vous avez reconnu la patience des Romains en leur refuſant des ſoldats; Qui doute qu'ils ne ſoient en colere de nous voir rompre une coûtume de plus de deux cens années? Ils ont toutefois ſouffert cette douleur, & n'en ont point monſtré de reſſentiment. Nous avons fait la guerre en noſtre nom contre les Peligniens; mais les Romains qui auparavant ne nous euſſent pas permu de prendre les armes pour defendre meſme nos frontieres, ne ſe ſont point oppoſez à cette guerre. Ils ont appris que nous avons pris les Sidicins en noſtre protection, que les Capoüans ont abandonné le parti de Rome afin de prendre le noſtre, & que nous levions des armées contre les Sammites leurs alliez, & neantmoins ils ne ſont pas ſortis de leur Ville. D'où vient à voſtre avis cette grande moderation, ſi ce n'eſt de la connoiſſance qu'ils ont de leurs forces & des nôtres? Je ſçai de quelques perſonnes dignes de foi que comme les Sammites ſe plaignirent de nous au Senat de Rome, il fit une réponſe qui donna aſſez à connoiſtre qu'il ne croioit pas que le Latium fût encore ſous l'obeiſſance du Peuple Romain. Saiſiſſez-vous donc au jourd'hui de ce qu'on vous donne tacitement, puis qu'il ne faut que le demander. Si la crainte empeſche quelqu'un de parler, me voici preſt, Mrs. de dire hautement non ſeulement devant le Senat & le Peuple Romain, mais à la face meſme de Jupiter qui reſide dans le Capitole, que ſi les Romains veulent que nous demeurions en leur alliance, il faut que l'un des Conſuls & une partie du Senat ſoient de nôtre nation.

Comme il perſuada cela fortement, & qu'il s'offrit d'être le porteur de cette parole, chacun d'un commun conſentement lui donna la liberté de faire & de dire tout ce qu'il jugeroit à propos pour l'intereſt & pour la gloire des Latins.

2. Lors

2. Lors qu'il fut arrivé à Rome, le Senat lui donna audience dans le Capitole, & par l'authorité du Senat, Titus Manlius lui parla de ne point faire la guerre aux Samnites alliez du Peuple Romain. Mais comme ſi Annius déja victorieux ſe fût rendu maître du Capitole, & qu'il ne fuſt pas venu en qualité d'Ambaſſadeur appuié ſur le droit des gens, il parla alors en ces termes; *Il étoit tems*, dit-il à Manlius & à tout le Senat, *il étoit tems de ne plus traiter avec nous comme par une authorité ſouveraine, puiſque vous voiez que par la grace des Dieux le Latium eſt aujourd'hui ſi abondant en hommes, & ſi floriſſant par les armes, qu'il a vaincu les Samnites; que les Sidicins & les Capoüans ſont entrez dans ſon alliance, que les Volſques ſe ſont joints avec eux, & que même vos Colonies ont mieux aimé ſe ranger ſous nôtre obéiſſance, que de demeurer plus long-tems ſous voſtre Empire. Mais bien que vous ne puiſſiez vous reſoudre de finir voſtre tirannie, & que nous puiſſions mettre le Latium en liberté par la force de nos armes; nous voulons donner ceci à l'affinité qui eſt entre nous, de vous propoſer des conditions de paix qui ſoient égales aux uns & aux autres, puis qu'il a pleu aux Dieux immortels de rendre nos forces égales. Il faut donc que l'un des Conſuls ſoit de Rome, & l'autre du Latium; Que la moitié du Senat ſoit compoſée de Latins; Qu'on ne faſſe des deux Peuples qu'un Peuple ſeul, & une ſeule Republique. Et afin que l'Empire n'ait qu'un ſiege, & que les deux Peuples portent deſormais un même nom, puis qu'il eſt neceſſaire que l'un des deux le cede à l'autre, nous voulons bien (& cela puiſſe heureuſement ſucceder à tous les deux) que cette Ville l'emporte par deſſus nous, & que nous ſoions tous appellez Romains.* Il arriva d'avanture que Rome avoit alors un Conſul auſſi ſuperbe & auſſi altier que ce perſonnage; de ſorte qu'il ne pût ſi bien retenir ſa colere qu'il ne diſt hautement, que ſi les Senateurs étoient ſi aveugles & ſi inſenſez que de recevoir des loix d'un Setinien, qu'il viendroit au Senat avec une épée, & qu'il tueroit tous les Latins qu'il y rencontreroit. En même tems ſe tournant vers le ſimulachre de Jupiter, *Eſcoute*, dit-il, *Jupiter, la propoſition que l'on fait de ces attentats; écoutez les mêmes choſes, ô droit! ô équité que l'on offenſe! Quoi donc, ô grand Jupiter, verrez-vous vous-meſme comme captif dans*

ce

ct Temple auguſte & ſi ſolemnellement conſacré des Conſuls eſtrangers, & un Senat eſtranger ? Eſt-ce là, Peuple Latin, le traitté que Tullus Roi de Rome contracta avec les Albains vos Anceſtres ? Eſt-ce là celui que L. Tarquinius a depuis fait avec vous ? Ne vous ſouvient-il plus de la Journée du lac de Regille? Avez-vous oublié juſques-là vos anciennes infortunes & les biens faits que vous avez receus de nos mains ? L'indignation de tout le Senat ſuivit ces paroles du Conſul ; & l'on dit que parmi les voix du Senat qui invoquoit les Dieux témoins des traitez & des alliances, on ouït celle d'Annius qui mépriſoit la divinité du Jupiter des Romains. Mais comme il étoit en colere, & qu'il ſe haſtoit de ſortir du Temple, il tomba ſur les degrez, & heurta de telle ſorte de la teſte contre le dernier, qu'il en demeura évanoui ſur la place ; Car dautant que tous les Autheurs ne ſont pas d'accord qu'il mourut ſur l'heure, je veux de même le laiſſer en doute, auſſi bien que la tempeſte accompagnée d'éclairs & de foudres, qui s'éleva, dit-on, lors qu'on fit les proteſtations ſur la rupture des alliances. Et certes cela peut eſtre veritable, & peut auſſi avoir été inventé pour nous repreſenter la colere & la vengeance des Dieux. Torquatus fut envoié par le Senat pour congedier les Ambaſſadeurs ; & quand il vid Annius étendu par terre, il s écria ſi haut que ſa voix fut entenduë par le Senat & par le Peuple; *A la bonne heure, Dieux immortels, commencez une juſte guerre. Qui doute maintenant qu'il y ait un Dieu dans le Ciel? Ô Jupiter ! que vous étes juſte, & que ce n'eſt pas vainement que nous vous reconnoiſſons en ce lieu pour le Pere des Dieux & des hommes. Pourquoi tardez vous donc encore, ô Peuple Romain, & vous, ô Senat de Rome, de prendre les armes ſous la conduite des Dieux immortels? Je renverſerai les Legions Latines & vous les rendrai au même état où vous voiez maintenant leurs Ambaſſadeurs.* Ces paroles du Conſul furent approuvées par le Peuple, & l'animerent de telle ſorte, que les Ambaſſadeurs furent garantis des injures & des violences de la multitude par le ſoin des Magiſtrats qui les reconduiſirent, plûtôt que par le droit des gens. Le Senat conſentit auſſi à cette guerre, de ſorte que les Conſuls parti-

partirent avec deux armées ; & aiant pris leur chemin par les Marſes & par les Peligniens, ils ſe joignirent avec les Samnites, & vinrent camper auprés de Capouë, où les Latins & leurs alliez s'étoient déja aſſemblez. Là comme les Conſuls dormoient, on dit qu'il s'apparut à l'un & à l'autre un homme plus grand & plus auguſte que l'ordinaire, qui leur dit, *que l'une des deux armées, & le General de l'autre, étoient deus aux Dieux infernaux & à la Déeſſe de la terre, & que la victoire étoit promiſe à l'une des deux armées, dont le Chef dévouëroit les Legions ennemies & ſoi-même.* Lors que les Conſuls ſe furent communiqué leurs ſonges, ils trouverent bon pour détourner la colere des Dieux, de leur immoler des victimes, & que ſi leurs entrailles répondoient à ce qu'ils avoient veu en dormant, l'un des Conſuls ſe dévouëroit & ſatisferoit aux Deſtins. Quand les Devins eurent donc été conſultez, & qu'ils eurent fait des réponſes conformes à ce que les Conſuls s'eſtoient déja imprimé dans l'eſprit, ils firent aſſembler leurs Lieutenans, & tous les Meſtres de camp, leur firent ſçavoir la volonté des Dieux, afin que la mort volontaire de l'un des Conſuls ne leur donnaſt point d'épouvante quand on en ſeroit aux mains, & reſolurent entr'eux que du coſté où l'armée commenceroit à reculer, le Conſul qui y commanderoit ſe dévouëroit pour le Peuple Romain. On reſolut auſſi dans ce conſeil, que ſi jamais on avoit obſervé ſeverement la diſcipline militaire, on l'obſerveroit en cette occaſion ſuivant les anciennes couſtumes ; Car l'on étoit en inquietude de ce qu'il faloit combattre contre les Latins, qui avoient une même langue, les mêmes mœurs, les meſmes armes, la meſme diſcipline ; dont les ſoldats avoient ſouvent été mêlez avec les ſoldats Romains, les Capitaines avec les Capitaines, les Meſtres de Camp avec les Meſtres de Camp, comme égaux & compagnons dans les meſmes garniſons; & dans les meſmes compagnies; & pour empeſcher que cela n'abuſaſt point les ſoldats, les Conſuls firent publier que perſonne ne combattiſt hors de ſon rang.

3. T. Manlius fils du Conſul, étoit alors d'avanture entre

entre les gens de cheval qui avoient été envoiez de part & d'autre pour reconnoiſtre, & paſſa avec ſes gens au deſſus du camp des ennemis, de ſorte qu'il ſe trouva preſque à la portée d'un trait de leur corps de garde le plus avancé. La Cavalerie de Tuſcule étoit de ce côté-là, & étoit commandée par Geminius Metius, perſonnage conſiderable entre les ſiens par ſa nobleſſe & par ſes actions. Lors qu'il eut apperceu les Cavaliers Romains, & reconnu le fils du Conſul qui marchoit à la tête de cette troupe; car tous les gens de condition ſe connoiſſent: *Romains*, dit-il, *etes-vous donc venus avec une ſeule compagnie faire la guerre aux Latins & à leurs alliez? Que feront cependant les deux Conſuls & les deux armées Conſulaires? Ils paroiſtront quand il en ſera tems*, répondit Manlius, *& avec eux Jupiter, formidable & juſte témoin des alliances que vous avez violées, qui a tout ſeul plus de pouvoir que tous les hommes enſemble. Si autrefois proche du lac de Regille nous ne vous avons dégoûtez de faire la guerre contre nous, nous ferons encore en ſorte qu'il ne vous prendra plus d'envie d'entreprendre la meſme choſe.* Geminius s'étant un peu éloigné des ſiens, répondit à celà; *Voulez-vous donc en attendant le jour que vous ferez un ſi grand effort, vous éprouver avec moi, afin que par le ſuccez de nôtre combat on reconnoiſſe de combien les Cavaliers Latins l'emportent par deſſus les Romains.* La colere ou la honte de refuſer le combat, ou la force invincible du Deſtin enflamma ce jeune homme aſſez courageux de lui-meſme. Ainſi ſans ſonger au commandement de ſon Pere, & à la defenſe du Conſul, il ſe jette aveuglément dans ce combat, comme n'étant pas de grande importance qu'il vainquiſt ou qu'il fuſt vaincu. Les autres Cavaliers s'étant donc retirez comme pour prendre place à quelque divertiſſement public, les deux ennemis pouſſent leurs chevaux l'un contre l'autre comme l'on feroit dans une barriere, où l'eſpace eſt limité. Manlius donna de ſa lance au deſſus de l'armet de ſon ennemi, & Metius le long du cou du cheval de Manlius; & retournerent auſſi toſt l'un contre l'autre. Ainſi Manlius aiant redoublé le premier ſon coup, enfonce ſa lance entre les deux oreilles du che-

val

val de ſon ennemi; En même tems ce cheval ſe leva ſur les pieds de la douleur qu'il reſſentit, & en ſecoüant la tête il jetta ſon homme à bas. Metius ſe voiant en cet état, fit tous ſes efforts pour ſe relever en s'appuiant ſur ſon écu & ſur ſa lance, mais auſſi-toſt Manlius lui donna de la ſienne de haut en bas dans la gorge, & le fer lui en traverſa les coſtes. Aprés cette victoire, il retourna à ſes gens avec les dépouilles de Metius; & du meſme pas il revint au camp & dans la tente de ſon Pere, ne ſçachant pas ce qui devoit réüſſir de ſon action, s'il en recevroit de la loüange, ou s'il en ſeroit puni. *Mon Pere*, dit-il, *je viens de faire paroître que je ſuis ſorti de voſtre ſang, car aiant été deffié au combat, j'ai tué mon ennemi, & je vous en apporte les dépouilles.* Le Conſul n'eut pas ſi tôt oüi ces paroles, qu'il tourna le dos à ſon fils, & fit aſſembler l'armée & quand l'on ſe fut aſſemblé. *Titus Manlius*, dit-il, *puiſque tu n'as conſideré ni la dignité du Conſul, ni la puiſſance de ton Pere, que malgré nos défenſes tu as combattu hors de ton rang contre l'ennemi, & qu'il n'a pas tenu à toi que tu n'aies ruiné la diſcipline militaire, par qui la Republique de Rome s'eſt juſqu'ici maintenue, tu m'as reduit à cette deplorable extremité qu'il faut que je mette en oubli ou la Republique, ou moi-même, ou les miens. Mais plûtoſt que la Republique reçoive la peine de noſtre faute, il eſt juſte que nous en ſoions nous-mêmes punis. Nous donnerons ſans doute un triſte & ſanglant exemple, mais au moins il ſera ſalutaire à la jeuneſſe. Veritablement l'amour paternelle, & ce témoignage de ta vertu trompée par une vaine apparence de gloire, font une puiſſante impreſſion dans mon ame; mais puis qu'il faut authoriſer par ta mort les commandemens des Conſuls, ou par ton impunité les rendre deſormais inutiles, je ne croi pas que tu veuilles refuſer, s'il y a en toi quelque choſe de noſtre ſang, de rétablir par ta peine la diſcipline militaire que tu as ruinée par ta faute. Va licteur, & l'attache à ce poteau.* Tous ceux qui entendirent un ſi cruel commandement n'en oſerent rien dire pluſtoſt par crainte que par modeſtie, & en demeurerent auſſi étonnez que s'ils euſſent veu la hache déja levée ſur eux-meſmes. Enfin aprés qu'ils furent revenus de leur étonnement, & auſſi-toſt que Man-

Manlius eut eu la teſte tranchée, & que l'on eut veu couler ſon ſang, alors chacun commença à ſe plaindre à haute voix avec toutes ſortes de gemiſſemens & d'execrations. Le corps fut emporté hors du camp, où aprés l'avoir paré des dépouilles de ſon ennemi, on le bruſla ſur un buſcher avec toute la pompe qui peut accompagner des funerailles. Cet Arreſt de Manlius ſembla non ſeulement trop rigoureux & trop ſevere pour le preſent, mais d'un exemple trop cruel & trop inhumain pour l'avenir; Neantmoins la rigueur de cette peine rendit les ſoldats plus obeiſſans à leurs Capitaines; & outre que les gardes & les ſentinelles enveilloient avec plus de ſoin, cette ſeverité ſervit beaucoup quand on en fut venu aux mains.

4. Au reſte cette guerre fut entierement ſemblable à une guerre civile, car toutes choſes étoient les mémes chez les Latins que chez les Romains, excepté la reſolution & le courage. Les Latins ſe ſervoient auparavant de boucliers à la Romaine qui couvroient preſque tout le corps; mais depuis qu'ils commencerent à en recevoir une paye, ils porterent une forme d'eſcus qui étoient plus courts que les boucliers; Et leurs bataillons qui étoient auparavant ſerrez comme les Phalanges Macedoniennes, furent depuis diſpoſez en troupes plus claires & moins remplies. Enfin il furent diſpoſez en pluſieurs bandes, dont chacune avoit ſoixante hommes, deux Capitaines & un Enſeigne. Le front de la bataille étoit de quinze peletons compoſez de ſoldats portant javelines, qui n'étoient que de peu de diſtance ſeparez les uns des autres. Chaque peloton contenoit vingt ſoldats armez à la legere, & le reſte portoit des eſcus. Ceux que l'on appelloit ſoldats armez à la legere ne portoient que le dard & l'eſpieu. Enfin ce premier front de la bataille contenoit toute l'eſlite des jeunes ſoldats, qui faiſoient leur apprentiſſage dans le meſtier de la guerre. Ceux qui eſtoient d'un âge plus robuſte marchoient en ſuitte diviſez en autant de pelotons, & ceux-là s'appelloient les Princes. Ils étoient ſuivis de trente pelotons de rondeliers équipez de belles armes, & on les appelloit Antipilains; car il y avoit au-

auprés des Enſeignes quinze autres bandes, dont chacune étoit de trois rangs, & on les appelloit tous enſemble le Primipile. Chaque bande contenoit trois Enſeignes, & chaque Enſeigne neuf vingts hommes. La premiere Enſeigne contenoit les Triariens, qui étoient de vieux ſoldats dont le courage avoit été ſouvent eſprouvé ; la ſeconde les Rorariens, ou ceux qui étoient moins âgez & moins conſiderables par leurs actions; & la troiſiéme les Accenſes, ou ceux en qui l'on n'avoit pas grande confiance, & qui pour cette raiſon étoient placez les derniers. Lors que l'armee étoit ordonnée de la ſorte, ceux qui portoient des javelines combattoient les premiers, & s'ils ne pouvoient faire reculer l'ennemi ils ſe retiroient au petit pas parmi les Princes, qui alors venoient à ce combat accompagnez de ceux qui portoient des javelines. Les Triariens cependant demeuroient fermes alentour des Enſeignes, la jambe gauche allongée en avant, leurs boucliers ſur leurs eſpaules, & la javeline fichée en terre, le fer en haut, en forme d'une palliſſade : Que ſi les Princes n'avoient pas auſſi un heureux ſuccez, ils ſe retiroient peu à peu de la teſte de la bataille vers les Triariens, d'où eſt venu le Proverbe que quand on eſt reduit à l'extremité, on dit que la choſe en eſt venuë aux Triariens. Or les Triariens ſe levant enſemble, recevoient en s'élargiſſant & les Princes, & ceux qui portoient des javelines, & auſſi-tôt ils ſe reſſerroient, & bouchoient le paſſage de tous côtez. Ainſi tous les gens de guerre étant ramaſſez en un corps, & n'aiant plus d'eſperance d'en aller rejoindre d'autres, s'alloient jetter ſur les ennemis, à qui cela ſembloit d'autant plus épouvantable, qu'aprés avoir repouſſé des gens qu'ils croioient avoir vaincus, il paroiſſoit tout d'un coup une armée de ſoldats frais qui étoit encore augmentée de ceux que l'on eſtimoit défaits. Au reſte les quatre Legions étoient chacune environ de cinq mille hommes de pied, & de trois cens chevaux. Les Latins alors ennemis, en avoient autant de leur côté, & marchoient en la meſme ordonnance que les Romains ; car ils ſçavoient bien que s'il n'y avoit point de trouble dans les rangs, il faloit que

les

les Enſeignes combattiſſent contre les Enſeignes, les javelines contre les javelines, les Princes contre les Princes, & même le Capitaine contre le Capitaine. Il y avoit dans les deux armées deux Principiles entre les Triariens. Le Romain n'étoit pas ſi fort ni ſi robuſte de corps, mais au reſte il eſtoit grandement courageux, & ſçavoit bien le meſtier de la guerre; mais le Latin étoit renommé par ſes forces corporelles, & outre cela il étoit le meilleur combattant qu'il y euſt dans les troupes Latines. Enfin ils ſe connoiſſoient bien l'un & l'autre, parce qu'ils avoient toûjours eu meſme charge, & toûjours conduit des troupes en la meſme qualité. Mais comme le Romain ne ſe fioit pas fort en ſes forces, les Conſuls luy avoient déja permis à Rome de choiſir quelqu'un pour le defendre contre l'ennemy qui l'attaqueroit; & celuy dont il fit choix remporta la victoire ſur le Capitaine Latin. La bataille fut donnée aſſez proche du mont Veſuve, ſur le chemin qui mene à Veſery; Mais on dit que le Devin fit voir à Decius avant le combat, la teſte du foye de ſa victime ſeparée de ſa Patrie, & que le reſte de l'hoſtie étoit agreable aux Dieux, & que Manlius avoit ſacrifié avec tous les ſignes heureux d'un évenement favorable; *Je loue les Dieux*, répondit Decius, *que mon Collegue ait heureuſement ſacrifié*. Enfin l'armée aiant été ordonnée comme nous avons déja dit, on marche pour donner bataille; Manlius commandoit à la pointe droite, & Decius à la gauche. D'abord on combattit à force égale & avec un courage égal; Mais bien-toſt ceux qui portoient des javelines du coſté des Romains, ne pouvant plus reſiſter à l'impetuoſité des Latins, ſe retirerent parmi les Princes, & comme Decius eut pris garde que ces gens branloient, il appella à haute voix Valerius, & lui dit; *Valerius, nous avons maintenant beſoin du ſecours des Dieux; vous qui eſtes le Pontife public du Peuple Romain, dittez-moi donc les paroles par leſquelles il faut que je me devoüe pour le ſalut de l'armée.* Alors le Pontife le fit veſtir d'une robe longue & luy fit couvrir la teſte, & aprés luy avoir fait lever la main par deſſus ſa robe juſqu'au menton, & qu'il l'eut fait mettre debout les deux pieds ſur un javelot eſtendu par terre,

terre, il lui fit dire ces paroles; *Janus, Jupiter, Pere Mars, Quirin, Bellone, Lares, Dieux familiers, Dieux Novensiles, Dieux Indigetes, Dieux qui avez puissance sur nous, & sur nos ennemis, & vous Dieux infernaux je vous invoque; je vous adore, je vous demande pardon, & je l'obtiendrai, afin que vous favorisiez les efforts du Peuple Romain des Quirites, & qu'au contraire vous détourniez l'épouvante & la mort sur les ennemis du Peuple Romain des Quirites. Et comme je viens de le prononcer, ainsi pour le Peuple Romain des Quirites, pour l'armée, pour les legions, pour le secours du Peuple Romain des Quirites, je devoue aux Dieux infernaux, & à la terre, les Legions des ennemis, leurs secours, & moi-même.* Aprés avoir fait cette priere, il commanda aux Licteurs d'aller trouver T. Manlius, & de l'avertir promptement qu'il s'étoit devoüé pour l'armée. Cependant il se vestit à la mode des Gabiens, monte tout armé sur son cheval, & se jette au milieu des ennemis. Il fut veu par l'une & par l'autre armée plus auguste & plus venerable que les hommes ne peuvent paroistre; comme s'il eust été envoié du Ciel pour estre la victime qui devoit appaiser les Dieux, & destourner sur les ennemis l'infortune & la calamité de son Peuple. Ainsi toute la crainte & l'épouvante passerent avec lui parmi les ennemis. D'abord les Enseignes des Latins en furent troublez, & enfin la fraieur se répandit par toute l'armée. Ce fut une chose manifeste, & qui parut aux yeux de tout le monde; que par tout où il poussoit son chevrl, les ennemis demeuroient aussi éperdus que s'ils eussent été frappez de quelque influence contagieuse. Mais lors qu'il tomba accablé de coups & de traits, alors les Legions Latines plus épouvantées qu'auparavant, perdirent entierement courage, & prirent la fuite. En même tems les Romains aiant acquitté leur conscience, reprennent de nouvelles forces, & recommencent le combat avec une pareille ardeur que s'ils venoient d'en recevoir le signal. Ainsi les Rorariens s'avancerent parmi les Antipilans, & fortifierent les Princes, & ceux qui portoient des Javelines. Quant aux Triariens, ils attendoient un genou en terre que le Consul leur commandast de se lever.

lever. Comme la bataille continuoit, & qu'en quelques endroits les Latins l'emportoient à cauſe du nombre, Manl. aiant appris la fortune de ſon Collegue, & lui aiant donné les larmes & les loüanges que meritoit une mort ſi memorable, il fut quelque tems en doute s'il étoit tems de faire lever les Triariens; Mais aiant jugé que le meilleur étoit de les reſerver pour l'extremité, il commanda aux Accenſes de quitter la queuë de la bataille, & de paſſer devant les Enſeignes. En même tems les Latins firent marcher leurs Triariens, s'imaginant que les ennemis avoient fait la même choſe; & cependant ces Triariens ſe laſſerent eux-même dans un combat ſi ſanglant & y rompirent ou y émouſſerent leurs lances. Neantmoins ils repouſſerent les Romains avec impetuoſité: & penſant avoir entierement vaincu, & avoir paſſé juſqu'aux derniers rangs, alors le Conſul parlant à ſes Triariens; *Levez-vous*, dit-il, *il eſt tems, comme vous eſtes encore frais, vous n'aurez pas beaucoup de peine à vaincre des gens haraſſez & fatiguez du combat. Souvenez-vous de la Patrie, de vos Peres, de vos femmes, & de vos enfans; Souvenez-vous de voſtre Conſul qui s'eſt expoſé à la mort pour vous donner la victoire.* Quand les Triariens ſe furent levez avec leurs armes reluiſantes, comme une nouvelle armée inopinément ſortie de terre, alors aiant receu parmi eux les Antipilains (*comme qui diroit eſcarmoucheurs*,) ils jetterent un grand cry, & mirent en deſordre les Latins en leur portant la pointe de leurs javelines au viſage, de ſorte qu'aprés avoir taillé en pieces cette eſlite des ennemis, ils paſſerent preſque ſans eſtre bleſſez au travers des autres troupes, qui firent ſi peu d'effort qu'on euſt dit qu'elles étoient ſans armes; & ils enfoncerét les bataillons avec un ſi grand carnage, qu'à peine en laiſſerent-ils la quatriéme partie. D'ailleurs les Samnites qui étoient en bataille aſſez loin de là, au pied d'une montagne, ne donnerent pas peu d'épouvante aux Latins. Au reſte les Conſuls parurent en cette guerre par deſſus tous les Citoyens & les alliez, & en eurent la principale gloire. En effet, l'un attira ſur lui ſeul toutes les menaces & toute la colere des Dieux celeſtes & des Dieux infer-

naux, & l'autre monſtra dans le combat tant de courage & tant de prudence, que les Romains & les Latins qui ont laiſſé cette bataille par écrit, ſont tous demeurez d'accord que de quelque coſté qu'euſt été Manlius, on euſt été victorieux. Les Latins qui pûrent fuir ſe retirerent à Minturne. En ſuite on ſe rendit maître de leur camp, où quantité de monde, & principalement des Capoüans, furent pris vifs & taillez en pieces. Au reſte la nuit empeſcha qu'on ne trouvaſt en ce meſme jour le corps de Decius; mais le lendemain il fut trouvé tout couvert de traits, à l'endroit où l'on avoit fait un plus grand carnage des ennemis; & ſon Collegue lui fit faire des funerailles qui furent égales à ſa mort. Il me ſemble qu'il n'eſt pas hors de propos de faire remarquer en cet endroit, qu'il eſt permis au Conſul, au Dictateur, & au Preteur, lors qu'ils dévoüent les Legions ennemies, non ſeulement de ſe devoüer auſſi, mais de devoüer encore celui qu'il voudra des Citoiens, pourveu qu'il ſoit enrolé dans l'une des Legions Romaines; Que ſi cét homme qui eſt dévoüé meurt, on croit que c'eſt un bon preſage; s'il ne meurt pas, on enterre une ſtatuë de ſept pieds & plus de haut, & au lieu de celui qui eſt devoüé on immole une victime afin d'apaiſer les Dieux; & au reſte il n'eſt permis à aucun Magiſtrat Romain de paſſer où l'on a enterré cette effigie. Que ſi on ſe dévoüe ſoi-même comme fit Decius, & que l'on ne meure pas celui qui ſera dévoüé ne pourra jamais faire aucun ſacrifice ni pour lui, ni pour le public. Si neantmoins il veut dédier ſes armes ou à Vulcan, ou à quelqu'autre Dieu, cela lui ſera permis, pourveu qu'il les accompagne de quelque victime ou de quelque autre offrande. On ne ſouffre point que l'ennemi ſe ſaiſiſſe de la javeline ſur laquelle le Conſul avoit les pieds lors qu'il faiſoit ſa priere. S'il s'en ſaiſit, on fait à Mars un ſacrifice propitiatoire d'un Taureau, d'un Belier, & d'un Verrat. (*Suovetorilia.*) Enfin quoi que la memoire de cette couſtume qui regarde les Dieux & les hommes, ſe ſoit perduë à force de preferer les choſes nouvelles & eſtrangeres aux anciennes, & à celles de la Patrie, j'ai creu qu'il ne ſeroit pas inutile de les rapporter de la même façon qu'elles ſe faiſoient.

5. Au

5. Au reſte je trouve dans quelques Autheurs que les Samnites aiant voulu attendre l'évenement du combat, ne vinrent pour ſecourir les Latins qu'aprés la bataille, & quand il n'y eut plus rien à faire; & que tout de même ceux de Lanuvium aiant perdu le tems en conſultations inutiles, ne commencerent à leur envoier du ſecours qu'aprés qu'ils eurent été défaits. On rapporte auſſi que comme les premieres Enſeignes des Lanuviens & une partie de leur armée étoient deja ſorties, ils s'en retournerent auſſi-tôt qu'on eut appris la nouvelle de la déroute des Latins, & que le Preteur des Lanuviens appellé Millonius, dit qu'ils paieroient bien cher ce peu de chemin qu'ils avoient fait pour ſecourir les Latins. Ceux qui reſterent des Latins, & qui s'étoient écartés de part & d'autre, s'étant enfin ralliez, ſe retirerent dans la ville de Veſcie. Là comme ils eurent tenu conſeil, Numiſtius leur Genéral les aſſeura *que la fortune de la guerre avoit été égale en cette occaſion, & qu'il en étoit demeuré tout autant de part & d'autre; Que les Romains n'avoient remporté que le nom de la victoire, & qu'au reſte ils avoient tous les maux qui accompagnent les vaincus; Que les Maiſons en étoient en deuil, l'une par le parricide d'un fils, & l'autre par la mort du Conſul qui s'étoit dévoüé; Que toute l'armée avoit été taillée en pieces; Que ceux qui portoient des javelines & les Princes étoient demeurez ſur la place; Qu'on avoit fait un grand carnage & devant & derriere les Enſeignes, & qu'il n'y avoit eu que leurs Triariens qui euſſent ſouſtenu le combat; Qu'encore que les Latins euſſent été auſſi maltraitez, ils avoient neantmoins cet avantage, que pour un nouveau ſecours, le Latium & les Volſques étoient bien plus proches que Rome. Que partant s'ils le trouvoient bon, ils aſſembleroient au plûtôt l'élite des Latins & des Volſques, & qu'on retourneroit à Capouë avec une armée nouvelle pour ſurprendre les Romains, qui n'attendoient rien moins qu'une nouvelle bataille.* En meſme tems on envoia de tous coſtez des lettres feintes chez les Latins & chez les Volſques, parce qu'il étoit facile d'en faire accroire à ceux qui ne s'étoient pas trouvez au combat, & auſſi-toſt on leva à la haſte des gens de guerre dont on compoſa une armée. Le

conſul Torquatus alla au devant de ces troupes auprés de Trifane, entre Sinueſſe & Minturnes ; & devant qu'elles euſſent choiſi un lieu pour camper, il leur donna combat & les défit. Enfin il les reduiſit à une ſi grande extremité, que comme il menoit ſon armée victorieuſe dans leurs terres afin d'y faire le degaſt, tous les Latins ſe rendirent, & les Capoüans les imiterent. On punit les uns & les autres en leur oſtant une partie de leurs terres. Celles des Latins avec celles des Privernates & de Falerne qui appartenoient aux Capoüans juſqu'à la riviere de Vulturne, furent partagées entre le Peuple Romain; c'eſt à dire deux arpens à chacun dans le Latium, en y comprenant trois quartiers des Privernates pour achever cette meſure, & trois arpens à Falerne, avec un quartier par deſſus à cauſe de l'eſloignement. Il n'y eut des Latins que les Laurentes qu'on exempta de cette peine, auſſi bien que les Chevaliers de Capouë, parce qu'ils n'avoient point eu de part à cette rebellion. On donna ordre que l'alliance fût renouvellée avec les Laurentes, & tous les ans on la renouvelle le dixiéme jour d'aprés les Feries Latines. Davantage on donna droit de Bourgeoiſie aux Chevaliers Capoüans; & afin d'en laiſſer la memoire, ils firent graver ce bienfait ſur une table de cuivre qui fut attachée dans Rome dans le Temple de Caſtor. Outre cela, le Peuple de Capouë fut condamné à donner tous les ans à ſeize cens qu'ils étoient, à chacun environ quarante eſcus. Ainſi la guerre aiant été achevée, & les peines & les recompenſes aiant été diſtribuées ſelon le merite de chacun, T. Manlius retourna à Rome, où il eſt certain qu'il n'y eut que les vieilles gens qui allerent au devant de lui; car depuis ce tems-là toute la jeuneſſe l'eut en haine & en horreur durant le reſte de ſa vie. Cependant les Antiates firent des courſes dans les terres d'Hoſtie, d'Ardes, & de Soles ; & parce que le Conſul Manlius ne pût conduire cette guerre à cauſe de ſa maladie, il nomma Dictateur L. Papirius Craſſus, qui étoit alors Preteur, & Craſſus nomma pour General de la Cavalerie L. Papirius Curſor. Le Dictateur ne fit rien de memorable contre les Antiates, bien qu'il euſt campé quelques mois dans

leurs

leurs terres. Aprés cette année ſi celebre par les défaites de tant de Peuples, par la glorieuſe mort de l'un des Conſuls, & par l'adminiſtration de l'autre, qui fut ſans doute rude & cruelle, mais illuſtre & renommée ; ceux que l'on crea Conſuls furent T. Emilius Mamercinus, & Q. Publilius Philo. Mais ils n'eurent ny les meſmes affaires, ny les meſmes penſées, & témoignerent plus de paſſion pour leurs intereſts particuliers, & à faire des brigues & des pratiques, que pour l'intereſt de la Republique. Il eſt vray que comme les Latins ſe furent revoltés de dépit qu'on leur eût oſté leurs terres, ils les défirent dans les plaines de Feneſtane, & ſe rendirent maiſtres de leur camp. Pendant que Publilius qui avoit conduit cette guerre recevoit les Latins qui ſe rendoient, & dont la jeuneſſe étoit demeurée dans le combat, Emilius mena l'armée à Pedum, dont les habitans étoient ſouſtenus par ceux de Tivoli, par les Preneſtins, & par le Peuple de Velitres; & outre cela, il leur étoit venu du ſecours de Lanuvium & d'Antium. Veritablement les Romains furent toûjours vainqueurs dans les petits combats & dans les eſcarmouches qui ſe donnerent ; mais il leur reſtoit à prendre les Villes, & le camp des Alliez, qui eſtoit proche des murailles. Neantmoins auſſi-toſt qu'Emilius eut oüy dire qu'on avoit decerné le triomphe à ſon Collegue, il abandonna cette guerre qui n'étoit pas encore achevée, & retourna à Rome pour demander le triomphe avant qu'il euſt obtenu la victoire. Le Senat offenſé de cette ambition, luy refuſa cét honneur juſqu'à ce que Pedum fût pris ou rendu ; de ſorte qu'Emilius, que ce refus irrita contre le Senat, exerça en ſuitte le reſte de ſon Conſulat comme les Tribuns ſeditieux exercent leur charge. Car tandis qu'il fut Conſul, comme il étoit d'entre le Peuple, il ne ceſſa point de blaſmer les Patriciens devant le Peuple malgré la reſiſtance de ſon Collegue, & prenoit ſujet de les calomnier de ce que les terres des Latins & de Falerne avoient été, diſoit-il, malicieuſement départies. Mais enfin parce que le Senat vouloit mettre fin à l'authorité de ces deux Conſuls, il

ordonna qu'on nommeroit un Dictateur contre les Latins qui se revoltoient. Ainsi Emilius qui avoit alors les faisceaux, nomma Dictateur son Collegue; qui fit Junius Brutus General de la Cavalerie. Cette Dictature fut entierement populaire, & remplie de reproches & d'accusations contre les Patriciens. Tandis qu'elle dura, on fit trois ordonnances favorables à la multitude, & contraires à la Noblesse; L'une que tous les Romains seroient obligez à toutes les choses que le Peuple auroit une fois resolues; l'autre que le Senat approuveroit toutes les loix qui devoient passer par les suffrages des Centuries, avant mesme qu'on eust recueilly les voix; la troisieme, que l'un des Censeurs seroit créé du corps du Peuple, puisque les choses en étoient déja venuës à ce point qu'on pouvoit faire les deux Consuls Plebeiens. Ainsi le Senat estima que la Republique avoit receu plus de perte & de dommage au dedans par les Consuls & par le Dictateur, que son Empire ne s'étoit augmenté au dehors par leurs guerres & par leurs victoires. L'année suivante, sous le Consulat de L. Furius Camillus, & de C. Menius, le Senat qui avoit envie qu'on reprochast à Emilius Consul de l'année precedente, d'avoir abandonné l'entrepriſe de Pedum, murmure & crie qu'il faloit faire le plus grand équipage qu'il fût possible, & ne rien espargner des forces Romaines pour assieger cette Ville, & ensuite la raser; de sorte que les deux Consuls y allerent, & furent contraints pour cela d'abandonner toute autre chose. Les affaires du Latium en étoient déja reduites à ce point, que les Latins ne pouvoient plus demeurer ni en paix, ni en guerre; mais ils manquoient de forces pour la guerre, & le ressentiment qu'ils avoient, qu'on leur eût osté leur territoire, leur faisoit mépriser la paix. C'est pourquoi ils creurent que le plus utile pour eux étoit de prendre quelque milieu, en se tenant dans leurs Villes sans rien entreprendre, de peur que si l'on provoquoit les Romains, ils ne prissent de là l'occasion de faire la guerre, & afin que s'ils attaquoient quelque Place on pûst la venir secourir de tous les costez du Latium. Toutefois les Pedaniens ne furent secourus que

de

de fort peu de monde, car il n'y eut que ceux de Tivoli & les Preneſtins, dont les terres etoient les plus proches, qui vinrent au ſecours de Pedum. Quant aux Ariciniens, aux Lanuviens, & à ceux de Velitres, qui s'etoient joints avec les Volſques Antiates, ils furent aſſaillis à l'impourveu; & défaits par Menius auprés de la riviere d'Aſture. D'ailleurs Camillus donna bataille non loin de Pedum contre ceux de Tivoli qui avoient de grandes forces; & s'il y eut là plus de peril, au moins l'evenement fut heureux. Veritablement ceux de dedans firent une ſortie durant le combat, qui apporta d'abord quelque deſordre parmi les Romains; mais Cornelius leur oppoſa une partie de ſon armée, & non ſeulement les repouſſa entre leurs murailles, mais aiant défait leur ſecours il les prit dés le même jour par eſcalade. Aprés la priſe de cette Ville, on jugea à propos pour ſubjuguer tout le Latium, d'y faire promener de tous coſtez l'armée victorieuſe, & de faire de plus grands efforts. En effet on ne prit aucun relâche avant que d'avoir ſubjugué le Latium, en prenant les Villes de force, ou en les contraignant de ſe rendre. Enfin aprés avoir mis par tout des garniſons, les Conſuls revinrent à Rome recevoir l'honneur du triomphe qui leur avoit été ordonné du conſentement de tout le monde. On ajouſta à cét honneur, qu'on leur éleveroit dans la place à chacun une ſtatuë equeſtre, ce qui étoit en ce tems-là une choſe bien rare. Au reſte, devant qu'on tinſt l'aſſemblée pour nommer les conſuls de l'année ſuivante, Camillus dit ſon opinion dans le Senat touchant les Latins, & parla en ces termes; *Enfin nous avons achevé, par la grace des Dieux, & par le courage de nos ſoldats, ce qu'il faloit achever dans le Latium par la force & par les armes. On a taillé en pieces devant Pedum, & auprés de la riviere d'Aſture, les armées des ennemis. Nous avons pris toutes les Villes des Latins, & meſme la ville d'Antium dans le Païs des Volſques, ou bien elles ſe ſont rendues, & nous y avons mis des garniſons; de ſorte que comme leurs frequentes rebellions nous donnent ſouvent de la peine, il reſte maintenant à deliberer de quelle façon nous le pourrons tenir en paix, & les empeſcher de re-*

muer. Les Dieux vous ont rendus si puissans, qu'il dépend maintenant de vous que le Latium soit encore ; ou qu'il ne soit plus rien du tout. Ainsi pour ce qui concerne les Latins, vous les pouvez ranger dans le devoir, ou en les traitant avec rigueur, ou en leur pardonnant leurs fautes. Si vous voulez traiter rigoureusement des Peuples qui se sont rendus, & qui ont été défaits, vous pouvez ruiner tout le Latium, & couvertir en de grands deserts ces lieux fertiles & abondans, dont vous avez souvent tiré de grandes armées qui vous ont rendu service dans beaucoup de grandes guerres, Si vous voulez, à l'imitation de vos Ancestres, augmenter l'Estat de Rome, en recevant des vaincus dans vostre Ville, vous avez maintenant l'occasion de vous accroistre avec beaucoup de reputation & de gloire. Enfin l'Empire le plus ferme & le mieux fondé est celui où l'on obéit librement & avec joie. Mais quoi que vous vouliez resoudre, il faut promptement l'executer. Comme vous tenez aujourd'hui tant de Peuples suspendus entre l'esperance & la crainte, vous devez au plustost vous delivrer de l'inquietude que vous en avez vous-mesmes ; & tandis qu'ils sont encore comme épouvantez dans l'incertitude de leur fortune, vous les devez prevenir ou par la peine, ou par les bienfaits. Il a été jusqu'ici de nostre devoir de faire en sorte que vous pûssiez deliberer sur toutes choses, & en disposer à vôtre fantaisie. Il est maintenant de vôtre devoir d'ordonner ce qui vous sera le plus utile & le plus avantageux à la Republique. Les principaux du Senat loüerent ce que le Consul avoit dit touchant les affaires en general ; Mais parce que la cause des uns étoit differente de celle des autres, ils dirent qu'il étoit raisonnable de specifier chaque Peuple, & de traiter chacun selon son merite. On parla donc de chaque Peuple en particulier, & l'on fit pour chacun des ordonnances à part ; on donna droit de Bourgeoisie aux Lanuviens, & on leur rendit ce qui concernoit la religion & les choses saintes, à condition que le Temple & le bois de Junon Sospite (*c'est à dire Conservatrice*) seroient desormais communs aux Lanuviens & au Peuple Romain. Les Ariciniens, les Nomentains & ceux de Pedum furent receus dans la ville avec les mesmes droits que les Lanuviens. On laissa les Thuscu-

lans

ſans dans la même forme de gouvernement qu'ils avoient; & bien que leur faute fût publique, on rejetta neantmoins leur rebellion ſur un petit nombre des principaux autheurs du crime; mais on traita à la rigueur ceux de Velitres parce qu'ils étoient anciens Citoiens Romains, & qu'ils s'étoient pluſieurs fois revoltez. On fit abattre leurs murailles, on leur oſta leur Senat, on les obligea d'habiter au delà du Tibre, & il fut ordonné qu'il ſeroit permis à qui que ce fuſt de ſe ſaiſir de celui qu'on trouveroit au deça de l'eau, de le taxer à une rançon environ de dix écus, & de le tenir priſonnier juſqu'à ce qu'il euſt paié cette ſomme. L'on mit de nouveaux habitans dans les heritages des Senateurs; & lors qu'ils en eurent pris poſſeſſion, la ville de Velitres reprit ſon ancienne forme, & ſe trouva peuplée comme devant. On envoia en même tems à Antium une nouvelle Colonie, & l'on permit aux Antiates de s'y faire enroler s'ils le vouloient; Mais on leur oſta leurs longs vaiſſeaux, on leur defendit entierement la mer, neantmoins on leur donna droit de Bourgeoiſie dans Rome. On priva ceux de Tivoli & les Preneſtins d'une partie de leurs terres, non pas ſeulement pour cette nouvelle rebellion qui leur avoit été commune avec tous les autres Latins, mais parce que de dépit de voir proſperer l'Empire Romain ils s'étoient autrefois joints avec les Gaulois. On oſta au reſte des Latins les mariages; le commerce, & toute ſorte de ſocieté. Quant aux Chevaliers Capoüans qui n'avoient point voulu ſe revolter avec les Latins, on leur donna par honneur droit de Bourgeoiſie, ſans toutefois qu'ils puſſent donner leurs ſuffrages dans les aſſemblées; & l'on fit la meſme grace aux Fondamiens, & aux Formians, parce qu'ils avoient toûjours donné ſur leurs terres un paſſage libre aux Romains. On voulut que ceux de Cumes & de Sueſſule fuſſent traitez comme Capoüe. Une partie des vaiſſeaux des Antiates furent amenez à Rome, on en bruſla l'autre partie, dont on mit les eſperons comme pour un ornement au lieu où l'on fait les harangues, & depuis cet endroit a eſte nommé les Roſtres. (*de Roſtra, c'eſt à dire les eſperons qui ſont à*

la proüe du vaiſſeau.) Tandis que ſous le Conſulat de C. Sulpicius Longus, & de P. Elius Petus, toutes choſes étoient maintenuës en paix, non pas tant par la puiſſance des Romains, que par leurs bienfaits envers les Peuples vaincus, il s'éleva une guerre entre les Sidicins & les Aurunciens. Or comme les Aurunciens s'étoient rendus au Conſul T. Manlius, & que depuis ce tems-là ils s'etoient toûjours tenus dans le devoir, ils en avoient ſans doute une plus juſte raiſon de demander du ſecours aux Romains. Mais devant que les Conſuls ſuivant l'ordonnance du Senat, euſſent fait ſortir l'armée pour aller à leur ſecours, on receut nouvelle que les Aurunciens avoient abandonné de crainte leur Ville, qu'avec leurs femmes & leurs enfans, il s'étoient retirez dans Sueſſe qu'on appelle aujourd'hui Aurunce, qu'ils avoient fortifié cette Place, & que cependant leurs murailles & leur ville avoient été ruinées par les Sidicins. Le Senat indigné contre les Conſuls, que leur retardement eût été cauſe de cette infortune des alliez, leur ordonna de nommer un Dictateur. Ils nommerent donc C. Claudius Regillenſis, qui choiſit pour Maiſtre de la Cavalerie C. Claudius Hortator. Mais on eut en même tems quelque ſcrupule de conſcience touchant cette creation; & lors que les Augures eurent declaré qu'il ſembloit y avoir quelque defaut, le Dictateur & le Maiſtre de la Cavalerie ſe démirent de leur charge.

6. En cette année Minutia religieuſe Veſtale fut ſoupçonnée de quelque amour, parce qu'elle prenoit trop de plaiſir à ſe parer, & depuis elle fut accuſée devant les Pontifes ſur le témoignage d'un eſclave; de ſorte qu'aprés qu'ils lui eurent defendu de vaquer au ſervice divin & qu'on eut donné des gardes à ſes gens afin de les repreſenter au beſoin, enfin elle fut jugée & enterrée vive aupres de la porte Colline à main droite du chemin, dans un champ qu'on appelle le deteſtable, peut-eſtre à cauſe de cet inceſte. Q. Publilius Philon fut fait Preteur en cette année & fut le premier d'entre le Peuple qui obtint cette dignité; & bien que le Conſulat s'y oppoſaſt, & qu'il ne vouluſt point avoir d'égard à ſa pourſuite, neantmoins le

Senat

Senat ne fit pas de grands efforts pour empêcher cette Preture, parce qu'il n'avoit point eu de succez en des choses de si grande importance.

6 L'année suivante, L. Papirius Crassus & Ceso Duilius estant Consuls fut remarquable par la guerre des Ausoniens, plus nouvelle que dangereuse. Ce Peuple habitoit la Ville de Cales, & s'étoit joint avec les Sidicins ses proches voisins, mais l'armée de ces deux Peuples fut défaite par un combat peu memorable; car comme elle étoit proche des Villes où elle pouvoit faire retraite, elle eut aussi plus de disposition à fuir, & trouva plus d'asseurance dans sa fuite que dans le combat. Toutefois le Senat n'en voulut pas demeurer là, parce que les Sidicins avoient souvent commencé la guerre, ou donné du secours à ceux qui se revoltoient, ou été cause qu'ils prenoient les armes. C'est pourquoi le Senat fit toutes sortes d'efforts pour faire en sorte que M. Val. Corvinus le plus grand Capitaine de ce tems, fût creé Consul pour la quatriesme fois. On lui donna pour compagnon au Consulat M. Att. Regulus; & afin que le hazard n'apportast point de desordre dans cette guerre, on pria les Consuls que la conduite en fût donnée à Val. Corvinus, sans tirer au sort à qui en auroit la charge. Ainsi Corvinus aiant receu des Consuls precedens une armée qui venoit de vaincre, prit le chemin de Cales où la guerre avoit commencé; & du premier cry & du premier effort aiant mis en fuite les ennemis encore estonnez du souvenir du premier combat, il commença à battre la Ville. Les soldats monstrerent tant d'ardeur en cette occasion, qu'ils voulurent dès l'heure même planter les eschelles comme asseurez de s'en rendre maistres; mais parce que cette entrepriſe étoit difficile, Corvinus aima mieux l'executer par le travail que par le peril de ses gens. C'est pourquoi il fit faire des levées & des gabions, & fit approcher des murailles des tours de bois, mais une occasion qui se presenta rendit toutes ces machines inutiles, & en devança l'usage. Car M. Fabius Romain qui étoit prisonnier dans la Ville, aiant rompu ses liens un jour de feste qu'on le gardoit plus negligemment

que de couſtume, deſcendit dans les travaux des Romains avec une corde attachée aux creneaux des murailles, & perſuada le General d'aller ſur le champ attaquer les ennemis qui étoient enſevelis dans le vin & dans les viandes. Ainſi les Auſoniens & leur Ville furent pris ſans faire plus de reſiſtance que dans le combat où ils avoient été défaits. On y fit un grand butin dans Cales, & aprés y avoir mis une garniſon on ramena les Legions à Rome. Le Conſul triompha de l'ordonnance du Senat: & afin que Regulus ne demeuraſt pas ſans gloire, les deux Conſuls eurent charge de mener l'armée contre les Sidicins. Mais devant que de partir, ils nommerent par une autre reſolution du Senat, L. Emilius Mamercinus Dictateur, afin de tenir l'aſſemblée pour la creation des nouveaux Conſuls, & Mamercinus nomma Q. Publilius Philo General de la Cavalerie. T. Veturius & Sp. Poſthumius furent donc créez Conſuls le Dictateur tenant l'aſſemblée. Et bien qu'il y euſt encore quelques reſtes de la guerre des Sidicins, toutefois pour prevenir par quelque bienfait les ſouhaits du Peuple, ils propoſerent au Senat d'envoyer à Cales une Colonie. Le Senat ordonna qu'on y meneroit deux mille cinq cens familles, & l'on commit trois hommes, pour les y mener, & pour partager les terres, Ceſo Duellius, Titus Fabius, & Marcus Fabius. Enſuite les nouveaux Conſuls aiant pris l'armée des Conſuls precedens, entrerent dans les terres des ennemis, & en faiſant le degât ils arriverent juſqu'à leurs murailles & à leur Ville. Mais parce que les Sidicins avoient une grande armée, & qu'ils fondoient leur derniere eſperance à combattre juſques à l'extremité, & que d'ailleurs il couroit un bruit que les Samnites ſe diſpoſoient à la guerre, les Conſuls par l'authorité du Senat nommerent Dictateur P. Cornelius Ruffinus, & M. Antonius fut General de la Cavalerie. Mais comme on creut bien-toſt aprés qu'il y avoit quelque défaut dans leur creation, ils ſe deſpouillerent de leur charge; & parce que la peſte ſuivit leur election, les choſes en revinrent à un interregne, comme ſi tous les Magiſtrats n'euſſent pas eſté créez legitimement. Enfin

aprés.

aprés cinq Entrerois de ſuite, M. Val. Corvinus qui fut le cinquiéme, nomma Conſuls L. Cornelius pour la ſeconde fois, & Cn. Domitius. Tandis que tout étoit tranquille de part & d'autre, le bruit de la guerre des Gaulois eut la même force qu'un tumulte inopiné, & fut cauſe qu'on reſolut de créer un Dictateur. On nomma donc à cette charge M. Papirius Craſſus, qui prit pour General de la Cavalerie P. Valerius Publicola. Mais tandis qu'ils faiſoient des levées avec plus de diligence & de ſoin qu'on n'avoit accouſtumé de faire dans les guerres qui eſtoient proches, les eſpions qu'on avoit envoyez rapporterent que les Gaulois ne ſongeoient pas à remuer, & que tout eſtoit en paix de leur coſté; Neantmoins, parce qu'il y avoit déja deux ans que les Samnites eſtoient ſuſpects, & qu'on ſe doutoit de quelque nouvelle entrepriſe, on ne retira point l'armée du territoire des Sidicins. Cependant la guerre qu'Alexandre Roy d'Epire, faiſoit contre les Lucaniens, attira dans leur Païs les Samnites, & ces deux Peuples enſemble donnerent bataille contre ce Prince, qui de la ville de Pedum eſtoit venu deſcendre chez eux. Alexandre victorieux fit paix avec les Romains, mais on ne ſçauroit dire comment il l'auroit entretenuës s'il eut eu dans les autres choſes des ſuccez ſi favorables. En cette meſme année on fit le dénombrement du Peuple de Rome, on y receut de nouveaux Citoyens, on y ajouſta deux Tribus en leur conſideration, la Metienne & la Scaptienne; & les Cenſeurs qui y travaillerent furent Q. Publilius Philo, & Sp. Poſthumius. On donna auſſi droit de Bourgeoiſie dans Rome aux Acertains par Edit du Preteur L. Papirius, ſans toutefois leur donner droit de ſuffrage. Voilà ce qui fut fait en cette année, & dans la Ville, & à la guerre.

8. L'année qui ſuivit fut honteuſe & deplorable, ou par l'intemperance de l'air, ou par la malice humaine, ſous le Conſulat de Marcus Claudius Marcellus, & de C. Valerius, qui eſt ſurnommé dans les Annales tantoſt Flaccus, & tantoſt Potitus, mais cela eſt de peu de conſequence; & je ſouhaiterois plûtoſt, comme tous les

Au-

Autheurs n'en demeurent pas d'accord, qu'il fust fait qu'on euſt empoiſonné ces Conſuls, dont la mort deshonora cette année. Il faut toutefois dire la choſe ainſi qu'elle a été rapportée, pour ne pas rendre ſuſpects les Autheurs qui en ont parlé, & que mon ſilence ne faſſe pas croire que j'ay meſpriſé ce qu'ils ont dit. Comme les plus Grands de la Ville mouroient de même maladie, & preſque tous de la même ſorte, une fille eſclave vint trouver Q. Fabius Maximus qui étoit alors Edile, & lui dit qu'elle lui découvriroit la cauſe de ce mal public, à condition qu'il luy donnaſt ſa parole que ſon témoignage ne luy nuiroit point. En meſme tems Fabius en alla avertir les Conſuls, qui en firent leur rapport au Senat, & d'un commun conſentement le Senat accorda à cette eſclave la ſeureté qu'elle demandoit. Alors elle leur découvrit que ce qu'on croyoit une peſte, étoit un effet de la malice des femmes, que les Dames Romaines preparoient tous les jours des poiſons, & que ſi on la vouloit faire ſuivre, on découvriroit la verité de ſes paroles. On ſuivit donc cette eſclave, l'on ſurprit quelques femmes qui faiſoient cuire des poiſons & l'on trouva quantité de drogues cachées que l'on apporta dans la Place. On y fit auſſi amener vingt Dames Romaines, chez qui on les avoit trouvées. Il y en eut deux de Maiſon Patricienne, l'une appellée Cornelie, & l'autre Sergie, qui voulurent ſouſtenir que ces medicamens étoient des remedes pour la ſanté; mais parce que la delatrice leur ſouſtenoit le contraire, on leur ordonna de boire ces breuvages pour la convaincre d'une fauſſe accuſation. Elles prirent quelque tems pour en conferer enſemble; & aprés avoir fait un peu eſloigner le Peuple, & qu'aux yeux de tout le monde elles eurent fait ſçavoir aux autres femmes la reſolution qu'elles avoient priſe, il n'y en eut pas une qui y reſiſtaſt; elles beurent ces breuvages, & moururent toutes par leur propre crime. On ſe ſaiſit en meſme tems de leurs complices, qui en deſcouvrirent quantité d'autres, & l'on en punit cent ſoixante & dix. Il ne s'étoit point parlé juſques-là de poiſons ni d'empoiſonnemens dans Rome auſſi

auſſi conſidera-t-on cela comme une choſe prodigieuſe, & qui étoit plûtôt un effet de quelque rage que d'une malice premeditée. C'eſt pourquoi aprés avoir remarqué dans ſes vieilles Hiſtoires, qu'autrefois quand le Peuple comme revolté, ſe fut retiré de la Ville, le clou avoit été fiché par le Dictateur, & que par le moyen de cette ceremonie les eſprits des hommes alienez par la diſcorde étoient revenus en leur bon ſens, on reſolut de créer un Dictateur pour ficher le clou. On crea donc Cn. Quintilius qui nomma L. Valerius General de la Cavalerie; & aprés avoir fiché le clou, ils ſe demirent de leurs charges. Les Conſuls que l'on crea furent L. Papirius Craſſus pour la ſeconde fois, & L. Plautius Venox. Au commencement de cette année il vint à Rome des Deputez des Fabraterniens, & des Lucaniens, Peuples des Volſques, qui prierent les Romains de les prendre en leur protection, & promirent que ſi on les vouloit défendre contre les forces des Samnites, ils demeureroient avec toute ſorte d'obeïſſance & de fidelité ſous la puiſſance du Peuple Romain. Alors le Senat envoya des Deputez aux Samnites, pour les avertir de ne faire aucunes violences ſur les terres de ces deux Peuples. Cette Deputation eut l'effet que l'on s'en etoit promis, non pas que [illegible]es vouluſſent la paix, mais parce qu'ils n'étoie[illegible]ore preparez à la guerre.

9. En cette même [illegible] on entreprit la guerre contre les Privernates, avec leſquels les Fondamiens s'étoient joints; meſme leur Chef Vitruvius Vaccus eſtoit Fondamien, perſonnage au reſte de grande reputation, non ſeulement parmi les ſiens, mais encore dans Rome, où il avoit une maiſon ſur le mont Palatin. Elle fut depuis raſée, & la place aiant été confiſquée au public, fut appellée le Pré de Vaccus. L. Papyrius marcha contre ce Capitaine, qui ſaccageoit de tous coſtez les terres des Setins, des Norbans, & des Corans, & s'alla loger aſſez proche de ſon Camp. Comme Vitruvius n'avoit pas aſſez de prudence pour ſe tenir renfermé dans ſes retranchemens contre un ennemi plus puiſſant, & qu'il n'avoit pas auſſi aſſez de hardieſſe pour combattre loin de ſon camp,

camp, enfin aprés avoir à peine rangé en bataille ſon armée, qui regardoit pluſtoſt par où elle pourroit fuir, que par où elle pourroit attaquer l'ennemi; il combattit ſans conſideration & ſans courage; mais s'il fut vaincu en peu de tems & ſans beaucoup de difficulté, comme il n'étoit pas loin de la retraite, & qu'il étoit aiſé de s'y rendre, il ne lui fut pas difficile de ſauver ſon armée. En effet il n'y eut preſque perſonne de tué dans le combat, & il y en eut peu de tuez dans la fuite, ni même de ceux qui ſe retirerent les derniers. Enfin auſſi-tôt qu'il fut nuit il abandonna ſon Camp & ſe retira à Priverne avec ſon armée tremblante, aimant mieux être défendu par de fortes murailles, que par une palliſſade. Aprés que Plautius l'autre Conſul eut fait le degaſt par toute la campagne & qu'il en eut tiré un grand butin; de Priverne il mena ſon armée ſur les terres des Fondamiens, & comme il entroit ſur leurs frontieres, le Senat des Fondamiens vint au devant de luy, & remonſtra, *Qu'il ne venoit point prier pour Vitruvius ni pour ceux qui l'avoient ſuivi, mais pour les Fondamiens, de qui Vitruvius lui-meſme avoit rendu témoignage qu'ils n'étoient point coupables de cette guerre, puis qu'aprés ſa fuite il s'étoit retiré dans Priverne, & non pas à Fonds ſa patrie. Qu'il faloit donc chercher à Priver[illegible]mis du Peuple Romain, & les y pourſuivre, puiſque l[illegible]tes s'étoient en même tems revoltez contre les Fonda[illegible]les Romains, ſans ſe ſoucier de ruiner l'un & l'autre païs. Que les Fondamiens ne demandoient que la paix; qu'ils étoient Romains de cœur & d'affection, & qu'ils ne perdroient jamais la memoire du droit de bourgeoiſie qui leur avoit été accordé dans Rome. Que partant ils ſuppliotent le Conſul de détourner d'un Peuple innocent les calamitez de la guerre. Que leurs terres, que leur ville, que leurs perſonnes, que leurs femmes, que leurs enfans, étoient ſous l'obeiſſance du Peuple Romain, & qu'ils y vouloient toujours demeurer.* Le Conſul aiant loüé les Fondamiens, & écrit à Rome, qu'ils étoient dans leur devoir, reprit le chemin de Priverne. Toutefois Claudius a laiſſé par écrit, que le Conſul fit punir auparavant les autheurs de la conjuration; qu'il envoia à Rome trois cens cinquante des Conjurez

tous liez & enchaînez ; & que cette reddition ne plût pas au Senat, qui crut que les Fondamiens s'acquiteroient à trop bon marché, s'ils pretendoient eſtre quittes par la punition des plus pauvres & des plus miſerables. Durant que Priverne étoit aſſiegée par les deux armées Conſulaires, l'un des Conſuls fut mandé à Rome afin de tenir l'aſſemblée qui ſe devoit faire pour l'election des nouveaux Conſuls. En cette année on fit des barrieres pour la premiere fois dans le Cirque ; & à peine eſtoit-on hors de la guerre des Privernates, qu'il courut un grand & épouvantable bruit de la guerre des Gaulois que le Senat n'avoit preſque jamais negligée. De ſorte que le jour même que les nouveaux Conſuls L. Emilius Mamercinus, & C. Plautius entrerent en charge, qui fut le premier jour de Juillet, on leur ordonna de prendre chacun leur departement. Ainſi Mamercinus à qui étoit eſcheu la conduite de la guerre contre les Gaulois, commença à faire des levées ſans en exempter perſonne ; car on dit qu'il fit enroler même les moindres artiſans, & tous ceux qui gagnent leur vie à travailler ſur une ſelle, bien que toutes ces ſortes de gens ne ſoient gueres propres à porter les armes. Au reſte, le rendez-vous de l'armée étoit à Veies, & l'on s'y aſſembla avec de puiſſantes forces pour aller au devant des Gaulois. Mais on ne trouva pas à propos de s'eſloigner davantage, de peur que l'ennemi n'uſaſt de quelque ruſe, & qu'il n'allaſt à Rome par un autre chemin. Quelques jours aprés qu'on eut reconnu que les Gaulois n'entreprenoient rien, & que tout étoit paiſible chez eux, on porta contre Priverne tout l'effort de cette guere, dont l'on rapporte le ſuccez de deux façons. Quelques-uns diſent que cette Ville fut priſe de force, & que Vitruvius tomba vif en la puiſſance des Romains. D'autres diſent que devant qu'on en vinſt à l'extremité, les habitans de cette Ville faiſant porter devant eux un Caducée ſe rendirent à la diſcretion du Conſul, & que Vitruvius fut livré aux Romains par les ſiens même ; Que Plautius aiant écrit au Senat pour ſçavoir ce qu'il feroit de Vitruvius & des Privernates, il eut ordre d'abbattre & de raſer leurs murailles, d'y laiſſer une

bon-

bonne garniſon, & de revenir à Rome recevoir l'honneur du triomphe ; que cependant Vitruvius fuſt ſeurement garde juſqu'à ſon retour ; & qu'enfin il euſt la teſte tranchée, aprés avoir été battu à coups de verges; qu'on raſaſt ſa maiſon qui étoit ſur le mont Palatin ; & que tous ſes biens fuſſent conſacrez à Semon Sangus. (*Quelques-uns le prennent pour Janus.*) On fit faire des deniers qu'on en tira, de grandes placques de cuivre, qui furent miſes dans la Chappelle de Sangus, vers le Temple de Quirinus. Pour ce qui concernoit le Senat des Privernates, on ordonna que tous les Senateurs qui étoient demeurez à Priverne depuis ſa rebellion, iroient habiter au delà du Tibre, aux mêmes conditions que les habitans de Velitres. Depuis que toutes ces choſes eurent été reſoluës, juſqu'au triomphe de Plautius, on ne parla plus des Privernates ; mais aprés qu'il eut triomphé, & que Vitruvius & ſes complices eurent été punis, il creut qu'il pouvoit parler ſeurement pour les Privernates devant le Senat, qui devoit être ſatisfait par le chaſtiment des coupables. Il parla donc en ces termes; *Puiſque les auteurs de la rebellion, ont été juſtement punis par les Dieux immortels, & par vous-mêmes; Que voulez-vous que l'on faſſe d'une Multitude innocente? Certes encore qu'il ſoit de ma charge de recueillir pluſtoſt les opinions que de dire la mienne ; Neantmoins comme je ſçai que les Privernates ſont voiſins des Samnites, avec leſquels nous n'avons maintenant qu'une paix incertaine, je ſouhaiterois qu'entre eux & nous il demeuraſt le moins de haine qu'il ſeroit poſſible.* Comme la choſe étoit aſſez douteuſe de ſoi, lors que chacun eut dit ſon opinion, plus ou moins rigoureuſement, ſelon ſon humeur, un des Deputez des Privernates rendit l'affaire encore plus douteuſe, ſe ſouvenant pluſtoſt de la condition dans laquelle il étoit né, que de la fortune preſente. Car quand un de ceux qui avoient opiné avecque plus de rigueur lui eut demandé de quelle peine il jugeoit dignes les Privernates ? De la peine, dit-il, que meritent ceux qui ſe croient dignes de la liberté. Le Conſul aiant reconnu que cette ſuperbe réponſe avoit davantage animé ceux qui étoient déja contraires aux Privernates, taſcha d'en

d'en tirer une plus modeſte par une plus douce demande. Si donc, dit-il, nous vous remettons la peine, quelle paix aurons-nous avec vous ? Si, répondit le Deputé, vous nous donnez une bonne paix, vous l'aurez conſtante & perpetuelle de nôtre côté, & ſi vous nous donnez une paix trompeuſe, elle ſera de peu de durée. Quelques-uns ſe fâcherent de ce diſcours, & dirent que les Privernates faiſoient ouvertement des menaces, & que par de ſemblables paroles ils excitoient à la revolte les Peuples paiſibles ; mais la meilleure partie du Senat interpreta plus favorablement cette réponſe, & dit *que cette parole étoit veritablement d'un homme libre & genereux; & qu'il n'y avoit point d'apparence de croire qu'il y euſt aucun Peuple, ni même homme au monde, qui voulust demeurer plus long-tems que la neceſſité le voudroit, dans une condition qu'il ne pouvoit endurer, & qui lui ſeroit un ſupplice. Que la paix étoit aſſeurée, où les hommes ſe tenoient volontairement en repos, & qu'il ne faloit point eſperer de fidelité, où l'on voudroit établir la ſervitude.* Le Conſul principalement attira l'aſſemblée à cette opinion, & répeta pluſieurs fois tout haut devant les Conſulaires, dont les autres ſuivoient ordinairement l'avis, Que ceux-là étoient dignes d'être Romains, qui n'eſtimoient rien davantage que la liberté. Ainſi les Privernates gagnerent leur cauſe dans le Senat, & de ſon ordonnance on propoſa au Peuple de leur donner droit de Bourgeoiſie dans Rome. On envoia cette année une Colonie de trois cens familles à Terracine & on leur aſſigna à chacun deux arpens de terre. L'année d'aprés, lors que C. Plautius Proculus, & P. Cornelius Scapula étoient Conſuls, ne fut conſiderable par aucune choſe ſignalée ſoit dans la Ville, ſoit dans la guerre, ſi ce n'eſt que l'on mena une Colonie à Fregelles, dont les terres appartenoient autrefois aux Sidicins, & avoient depuis été aux Volſques ; & d'ailleurs M. Flavius fit au Peuple une diſtribution de chairs cruës aux funerailles de ſa Mere. Il y en avoit qui diſoient, que ſous pretexte de faire honneur à ſa Mere, il paioit au peuple le ſalaire qu'il lui devoit, pour l'avoir renvoié abſous de l'adultere que lui imputoient les Ediles.

Neant-

Neantmoins cette largeſſe qu'il fit au Peuple en reconnoiſſance du plaiſir qu'il en avoit receu, lui apporta auſſi de l'honneur, car dans l'aſſemblée qui ſe fit enſuite pour l'élection des Tribuns du Peuple; il fut preferé, meſme en ſon abſence, à tous ſes competiteurs preſens.

10. Palepoli étoit autrefois une ville qui n'eſtoit pas beaucoup éloignée du lieu où eſt aujourd'hui ſituée la ville de Naples, & un même Peuple habitoit dans ces deux villes. Il étoit ſorti de Cumes, & ceux de Cumes venoient de Chalcide, ville de Negrepont, & par le moien des vaiſſeaux qui les avoient amenez de leur pais, ils furent autrefois puiſſans ſur la mer tout le long de la coſte qu'ils habitent aujourd'hui. Ils ſe contenterent d'abord de deſcendre dans les Iſles d'Enarie, & de Pithecuſes, & en ſuite ils eurent la hardieſſe de paſſer dans la terre ferme, & d'y établir leurs demeures. Or ſoit que cette ville ſe confiaſt en ſes forces, ou à l'infidelité des Samnites envers le Peuple Romain, ou qu'elle eſperaſt en la peſte dont on diſoit que Rome étoit attaquée, elle fit quantité d'actes d'hoſtilité contre les Romains qui habitoient dans la Campanie, & dans les terres de Falerne. C'eſt pourquoi durant que L. Cornelius Lentulus, & Q. Publilius Philo étoient pour la deuxiéme fois Conſuls, on envoia les Fecialiens à Palepoli, pour demander les choſes qui avoient été priſes; mais dautant qu'on ne rapporta qu'une réponſe ſuperbe de ces Grecs, plus vaillans de la langue que de la main, le Peuple du conſentement du Senat ordonna la guerre contre les Palepolitains. La conduite de la guerre que l'on fit contre ces Grecs eſcheut à Publilius, & Cornelius alla avec une armée contre les Samnites, pour s'oppoſer à leurs deſſeins, s'ils entreprenoient quelque choſe, car il couroit un bruit que les Capoüans ſe revolteroient, & qu'ils iroient camper auprés d'eux; C'eſt pourquoi Cornelius eſtima que le meilleur étoit d'y aller auſſi camper. Les deux Conſuls eſcrivirent au Senat, Qu'il n'y avoit pas grande apparence de paix avec les Samnites. Publilius mandoit, que deux mille ſoldats Nolains, & quatre mille Samnites avoient été receus dans Palepoli,

plûtoſt

pluſtoſt par la contrainte des Nolains, que de la volonté des Grecs; & l'on ſçavoit bien à Rome que les Magiſtrats des Samnites avoient ordonné des levées, que tout le païs étoit en armes, & qu'on ſollicitoit ouvertement les peuples voiſins, les Privernates, les Fondamiens, & les formians. Neantmoins le Senat trouva bon d'envoier des Ambaſſadeurs aux Samnites devant que de faire la guerre; mais les Samnites ne rendirent qu'une réponſe orgueilleuſe. Ils ſe plaignirent les premiers des injures des Romains, & ne ſe juſtifierent pas avec moins de force des choſes qu'on leur objectoit; *Qu'ils n'avoient point ſecouru les Grecs du conſentement du Public, ni ſollicité les Fondamiens, & les Formians, parce qu'ils avoient aſſez de forces ſans en emprunter ailleurs, s'ils avoient envie de faire la guerre. Qu'au reſte ils ne pouvoient plus diſſimuler le reſſentiment qu'ils avoient que le Peuple Romain euſt rétabli Fregelles, qu'ils avoient ruinée aprés l'avoir priſe ſur les Volſques, & qu'il euſt envoié une Colonie dans les terres des Samnites, que les habitans appellent Fregelles; & qu'enfin ils emploieroient toutes leurs forces pour effacer cette injure, ſi ceux qui en étoient les autheurs ne ſe mettoient eux-mêmes en peine de les delivrer de cette honte.* Lors que les Ambaſſadeurs Romains eurent répondu qu'il s'en faloit remettre à leurs Alliez, & à leurs amis communs, *Pourquoi*, repliqua-t-on, *nous voulons nous embaraſſer de la ſorte. Nos diſputes, Romains, ne ſe termineront pas par des diſcours d'Ambaſſadeurs, ni par les arbitrages des hommes; Mais les plaines de Capoue où il en faut venir aux mains; & les armes, & le hazard de la guerre decideront de nos querelles. Il faut donc donner bataille, & que les deux armées s'éprouvent entre Capouë, & Sueſſule; Il faut que la fortune ordonne qui commandera à l'Italie, ou du Samnite ou du Romain.* Les Ambaſſadeurs Romains firent réponſe à cela qu'ils iroient, non pas où l'Ennemi les appelloit, mais où leurs Generaux les conduiroient. Déja Publilius, qui s'étoit emparé à propos d'un endroit entre Naples & Polepoli avoit oſté aux Ennemis la commodité de ſe ſecourir les uns les autres, dont ils s'eſtoient ſervis juſques-là, ſelon le beſoin de ces deux villes. C'eſt pourquoi, parce que le

tems

tems de l'élection des Conſuls approchoit, & que l'intereſt de la Republique ne permettoit pas qu'on fiſt revenir Publius qui étoit attaché aux murailles de cette ville, & preſt de s'en rendre maiſtre, on fit en ſorte avec les Tribuns, qu'ils propoſeroient au Peuple que quand Publilius Philo ſeroit ſorti de charge, il conduiroit cette guerre en qualité de Proconſul, juſqu à ce qu'elle fuſt achevée. Quant à L. Cornelius, parce qu'on ne vouloit pas auſſi le retirer du pays des Samnites, où il avoit déja fait tant de progrez, on lui écrivit de nommer un Dictateur afin de tenir l'aſſemblée. Il nomma donc M. Claudius Marcellus qui fit choix de Sp. Poſthumius pour General de la Cavalerie. Toutefois le Dictateur ne tint pas l'aſſemblée, parce qu'on s'imagina qu'il y avoit eu du défaut dans ſa creation; En effet les Augures aiant été conſultez, firent réponſe qu'elle étoit deffectueuſe; Mais les Tribuns qui ne voulurent pas s'arreſter à leur témoignage, le decrierent & le rendirent ſuſpect; *Car il n'étoit pas bien facile de reconnoiſtre le defaut de la creation, parce que le Conſul avoit nommé le Dictateur dans le ſilence, au commencement de la nuit, ſans qu'il en eût rien eſcrit qui pût en donner connoiſſance, ou aux particuliers, ou au public. D'ailleurs il n'y avoit perſonne qui puſt dire qu'il euſt veu ou entendu quelque choſe qui fût contre les Auſpices. Et les Augures qui étoient alors dans Rome ne pouvoient pas deviner ſi le Conſul, qui étoit au Camp, avoit fait en cela quelque faute. Et partant qui ne pourroit pas juger que le défaut que les Augures trouvoient dans cette creation étoit que le Dictateur étoit Plebeien?* Toutes ces choſes & quantité d'autres ſemblables furent dites en vain par les Tribuns, car on en revint à un interregne; & l'aſſemblée aiant été differée tantoſt pour un ſujet & tantoſt pour un autre, enfin L. Emilius quatorziéme Entreroi, crea Conſuls C. Petilius, & L. Papirius Mugillanus, que je trouve ſurnommé Curſor en d'autres hiſtoires. On dit qu'en cette année la ville d'Alexandrie fut baſtie en Egipte, & que l'Oracle de Jupiter en Dodone fut verifié par la mort d'Alexandre Roi d'Epire, qui avoit été tué par un banni Lucanien; Car lors qu'il fut appellé en Italie par

les

les Tarentins, on l'advertit de se donner garde de l'eau Acherusienne, & de la ville de Pandosie, parce que c'étoit là que devoient finir ses Destins. Cela fut cause qu'il passa plustost en Italie afin de s'esloigner d'autant plus de la ville de Pandosie qui est en Epire, & du fleuve d'Acheron qui descend de la Molosside dans des marescages, & se va perdre dans le Golphe Thesprotien. Au reste comme en pensant fuyr la mort, on s'y precipite bien souvent, aprés avoir plusieurs fois defait les troupes des Brutiens & des Lucaniens, & pris de force Heraclée, Colonie des Tarentins, Consense sur les Lucaniens, avec la ville de Siponte, Terine qui étoit aux Brutiens, & quantité d'autres villes des Messapiens, & des Lucaniens; Enfin aprés avoir envoyé en Epire trois cens des plus illustres familles qu'il tenoit pour ostages, il alla camper assez prés de la ville de Pandosie; de là il passa sur les frontieres des Lucaniens & des Brutiens, & campa sur trois collines qui n'étoient pas esloignées l'une de l'autre, d'où il pouvoit aisément faire des courses de tous côtez dans le païs ennemi. Il avoit ordinairement alentour de lui pour la garde de sa personne environ deux cens bannis Lucaniens, & avoit grande confiance en eux; Mais la fidelité des bannis change souvent avec la fortune. Or comme les pluyes continuelles avoient inondé la campagne, & qu'elles empêchoient ces trois corps de son armée de se pouvoir secourir les uns les autres, les deux où le Roi n'étoit pas furent deffaits à l'impourveu, par les ennemis, qui allerent en fuite attaquer l'endroit où étoit le Roi. En même tems les bannis qui étoient auprés de luy envoyerent dire aux Lucaniens, que s'ils vouloient consentir à leur retour, ils mettroient le Roi vif ou mort en leur puissance. Mais le Roi lui même avec quelques troupes d'effite fit une sortie sur les Lucaniens, passa au milieu de leurs troupes, tua de sa propre main leur General qui l'étoit venu attaquer. En suite en raliant les siens, que la fuite avoit escartez, il arriva à une riviere où les ruines d'un pont que l'eau avoit emporté faisoient assez connoistre le chemin. Comme ses gens furent contraints de le passer sans avoir auparavant

fondé

ſondé le gué, un ſoldat abbattu de travail & de crainte, & deteſtant le nom abominable de ce fleuve, commença à dire, que c'étoit bien juſtement qu'il étoit appellé Acheron. Le Roi n'eut pas ſi-toſt entendu cette parole, qu'il ſe remit en memoire la prediction qu'on lui avoit faite, & demeura en doute s'il paſſeroit outre. Alors Sotimus qui avoit la charge des Pages, lui aiant demandé pourquoi il s'arreſtoit au milieu d'un ſi grand peril, luy donna avis en meſme tems que ſes Lucaniens ne cherchoient que l'occaſion de le trahir & de le perdre. Auſſi-toſt le Roy aiant apperceu qu'ils venoient en troupe contre lui met la main à l'eſpée, & pouſſa ſon cheval au travers de la riviere; Et comme il eſtoit preſque ſur le bord, un des bannis luy lança de loin un javelot qui le perça de part en part. Il tomba mort de ce coup, & l'eau emporta ſon corps juſqu'au camp des ennemis, qui le mirent cruellement en pieces. Car aprés l'avoir coupé par le milieu, ils en envoyerent une partie à Conſenſe, & retinrent l'autre pour s'en moquer & lui faire des injures & des outrages. Comme on le traitoit ſi indignement à coups de pierres & de traits, une femme ſe jetta au milieu de ces gens plus furieux qu'on ne ſçauroit ſe l'imaginer, & les pria de ceſſer pour quelque tems, & de la vouloir un peu écouter. Elle leur dit en pleurant que ſon mary & ſes enfans avoient eſté pris par les ennemis, & qu'elle eſperoit les retirer en rendant ſeulement ces reſtes du Roy, déchiré comme il eſtoit. Cela mit fin à une ſi grande inhumanité; & par le moyen de cette femme ſeule, ce qui reſta de ce miſerable Roy fut inhumé à Conſenſe. Ses os furent envoyez à Metapont aux ennemis, & de là tranſportez en Epire à Cleopatre ſa femme, & à Olympias ſa ſœur, qui fut mere d'Alexandre le Grand. C'eſt aſſez d'avoir dit quelque choſe de la miſerable fin d'Alexandre; Et bien que l'infortune de ce Prince l'ait empeſché de venir juſqu'à Rome; neantmoins parce qu'il fit la guerre en Italie, il n'a pas eſté hors de propos de parler comme en paſſant de ſon malheureux ſuccez. En la meſme année on célebra dans Rome le Lectiſterne pour la cinquiéme fois depuis la fondation de la Ville,

Ville, afin d'appaiſer les meſmes Dieux qu'auparavant. En ſuite les nouveaux Conſuls envoyerent declarer la guerre aux Samnites de l'ordonnance du Peuple, & firent de plus grands preparatifs qu'ils n'avoient fait contre les Grecs, & davantage il leur arriva un nouveau ſecours comme ils y penſoient le moins; car les Lucaniens & ceux de la Pouille, avec leſques le Peuple Romain n'avoit point eu juſques-là de ſocieté, ſe mirent en ſa protection; luy offrirent des hommes & des armes, & furent receus par un traité dans l'amitié des Romains. Cependant les choſes reüſſirent chez les Samnites. Trois villes furent miſes en la puiſſance du Peuple Romain, Allife, Callife, & Ruffrium; & un autre endroit du pays fut ſaccagé d'abord par les Conſuls. Cette guerre aiant été ſi heureuſement conduite, celle où l'on tenoit les Grecs aſſiegez étoit preſte auſſi d'eſtre terminée; car outre qu'une partie des ennemis eſtoit ſeparée de l'autre, & qu'ils ne pouvoient avoir de correſpondance, à cauſe des forts que les Romains avoient faits entre eux, ils enduroient des choſes plus honteuſes & plus infames que celles dont les Ennemis les menaçoient. En effet comme s'ils euſſent eté les priſonniers & les eſclaves de leurs garniſons, ils en ſouffroient mille indignitez en la perſonne de leurs femmes & de leurs enfans, & même ces maux extrémes qui ont accouſtumé d'accompagner les priſes & les pillages des villes. C'eſt pourquoi lors que le bruit courut qu'il venoit un nouveau ſecours de Tarente & des Samnites, ils diſoient en eux-mêmes, qu'il y avoit entre leurs murailles plus de Samnites qu'ils n'euſſent voulu. Quant aux Tarentins, ils les attendoient avecque joye, parce que les uns & les autres étoient Grecs, & qu'ils eſperoient par leur moien ſe defendre auſſi bien contre les Nolains & les Samnites, que contre les Romains leurs Ennemis declarez. Enfin ils eſtimerent que le moindre & le plus doux de leurs maux étoit de ſe rendre aux Romains. Ainſi Charilaus, & Nimphius, qui étoient les premiers de la Ville, aiant communiqué entr'eux de ce deſſein, ſe chargerent chacun d'une partie de ce qu'il étoit beſoin de faire. Ils reſolurent

donc que l'un s'iroit rendre au General des Romains, & que l'autre demeureroit dans la ville pour la disposer à l'execution de leur entrepriſe. Ce fut Charilaus qui alla trouver Publilius Philo, à qui il dit qu'ils avoient fait un deſſein, dont il ſouhaitoit *que le ſuccés fût heureux aux Palepolitains & au Peuple Romain, c'eſtoit de mettre la ville entre ſes main; Qu'il dépendoit de la foy que les Romains lui donneroient, de faire voir s'il avoit trahy ou conſervé ſa Patrie; Que pour lui en particulier il ne vouloit point faire de conditions, ni en demander aucunes; Que pour ce qui concernoit le Public; il demandoit plûtoſt par forme de priere, que de capitulation; Que ſi l'entrepriſe avoit quelque ſuccés, le Peuple Romain conſideraſt avec quelle affection, & avec combien de danger on étoit entré dans ſon amitié, plûtoſt que de prendre garde avec quel aveuglement, & quelle imprudence on étoit ſorti du devoir.* Il fut bien receu par le General, & aprés en avoir été loüé, il en receut trois mille ſoldats pour s'emparer de ce quartier de la ville que les Samnites occupoient; & L. Quintius Meſtre de Camp eut la charge & la conduite de ce ſecours. Cependant Nimphius avoit adroitement perſuadé celui qui commandoit aux Samnites, de lui permettre tandis que l'armée Romaine étoit alentour de Palepoli & dans le Samnium, de courir avec des vaiſſeaux le long des terres de Rome; & que non ſeulement il ſaccageroit la côte de la mer, mais encore les lieux les plus proches de la Ville; mais que pour tromper plus facilement l'Ennemi, il étoit beſoin de partir de nuit, & de ſe mettre auſſi-tôt en mer. De ſorte que pour executer plûtoſt ce deſſein toute la jeuneſſe des Samnites, excepté ce qui étoit neceſſaire pour la garde de la ville, fut envoyée ſur le rivage. Ainſi tandis que Nimphius à la faveur de la nuit, où la foule s'incommodoit de ſoy-meſme, employoit exprez le tems à donner des ordres qu'il troubloit en ſuite pas d'autres ordres contraires, Charilaus fut receu dans la ville par ceux de ſa faction, ſuivant qu'on l'avoit reſolu, & aprés avoir remply de ſoldats Romains les lieux les plus eſlevez, il commanda de jetter le cry, à quoy les Grecs, qui avoient eu le mot de leurs

leurs Capitaines, ne ſe remüerent point. Les Nolains s'enfuirent par une autre porte & prirent le chemin de Nole; & ſi les Samnites qui avoient été chaſſez de la ville, eſtimerent alors qne la fuite étoit le meilleur moien de ſe ſauver, elle leur ſembla auſſi honteuſe, quand ils ſe virent hors de peril, qu'elle leur avoit ſemblé neceſſaire, parce qu'ils s'en retournerent nuds & deſarmez, ſans rien emporter de leur bagage qu'ils laiſſerent entierement à leurs ennemis; & qu'outre cela ils ſe rendirent ridicules, non ſeulement aux Eſtrangers, mais encore à leur pays. Je ſçai qu'il y en a qui ſont d'une autre opinion, & qui croyent que cette trahiſon fut faite par les Samnites. Mais je me ſuis arreſté aux autheurs qui m'ont ſemblé plus dignes de foy, outre que le traité de Naples dans lequel entrerent tout les Grecs, témoigne avec plus de vray-ſemblance que ce furent les Grecs Palepolitains qui rechercherent de rentrer dans l'amitié des Romains.

11. On ne laiſſa pas d'accorder l'honneur du triomphe à Publilius, parce qu'il étoit ayſé de juger que les ennemis ne s'étoient rendus qu'aprés avoir eté domptez par un long ſiege. Il lui arriva deux choſes bien rares, & qui lui furent particulieres, la prolongation de ſa charge, ce qui n'étoit jamais arrivé à perſonne, & le triomphe aprés qu'il fut ſorti de charge. Depuis il s'eſleva une autre guerre contre les Grecs qui étoient de l'autre coſté; car quand ceux de Tarente, qui avoient entretenu quelque tems les Palepolitains d'une vaine eſperance de ſecours, eurent appris que les Romains étoient maiſtres de la ville, alors comme s'ils euſſent été abandonnez, & qu'ils n'euſſent pas abandonné les autres, ils blâmerent les Palepolitains, & ſe mirent en furie contre les Romains par je ne ſçay quelle envie qu'ils leur portoient. Mais leur depit & leur fureur s'augmenta principalement quand ils ſceurent que les Lucaniens & ceux de la Pouille s'étoient mis en la protection des Romains, car ces deux alliances furent faites en cette année. Ils eſtimoient qu'il ne s'en faloit guere qu'on ne fût arrivé juſqu'à eux, & que les choſes eſtoient déja reduites à ce point, qu'il faloit a-

voir les Romains, ou pour Ennemis, ou pour Maiſtres; que le bien ou le malheur de leurs affaires dépendoit de la guerre des Samnites, & de ſon evenement; Qu'il n'y avoit plus que ce Peuple en qui ils euſſent de l'eſperance, & encore n'étoit-il pas aſſez fort, puis que les Lucaniens avoient abandonné ſon parti, mais qu'il faloit s'efforcer de les retirer de l'alliance des Romains & les perſuader de la rompre s'il n'y avoit point de moien de ſemer entr'eux de la diſſenſion & de la diſcorde. Ces deſſeins firent impreſſion ſur ceux qui aymoient les nouveautez. Ainſi quelques-uns des plus connus, & non pas des plus genereux de la jeuneſſe des Lucaniens, aiant été gagnez par argent, ſe foüetterent les uns les autres & s'allerent preſenter au milieu de leurs Citoyens, nuds & enſanglantez comme ils etoient, criant que le Conſul les avoit fait battre à coups de verges, & qu'il s'en étoit peu falu qu'il ne leur euſt fait couper la teſte, parce qu'ils avoient voulu entrer dans le Camp des Romains. Comme ce ſpectacle étoit horrible de ſoy, & plus capable de faire ſoupçonner une injure qu'une tromperie, le Peuple qui en fut touché contraignit les Magiſtrats d'aſſembler le Senat à l'heure même. Les uns demandoient qu'on fiſt la guerre aux Romains; les autres courent à la campagne pour exciter les Payſans à prendre les armes; & comme ce tumulte produiſit le même effet dans l'eſprit des mieux ſenſez, on reſolut de renouveller l'alliance avec les Samnites, & de leur envoyer des Ambaſſadeurs pour ce ſujet. Mais parce que les Samnites ne voyoient point de raiſon d'un changement ſi ſoudain, & que par conſequent ils n'y pouvoient ajouſter foy, ils obligerent les Lucaniens de leur donner des oſtages, & de recevoir des garniſons dans leurs places fortes; & les Lucaniens aveuglez ne leur refuſerent aucune choſe. Toutefois la fraude ne demeura pas long-tems cachée, lors que les autheurs d'une ſi lâche calomnie ſe furent retirez à Tarente. Mais aprés avoir perdu toute eſperance, il ne leur reſtoit plus rien qu'un repentir inutile.

12. L'on fit en cette année, une autre planche, pour ainſi

ainſi dire, à la liberté du Peuple ; car on ceſſa de tenir les debiteurs dans la ſervitude & dans les fers ; & cette coûtume fut abolie à cauſe de la paillardiſe & de l'inſigne cruauté d'un ſeul uſurier, c'étoit L. Papyrius, à qui C. Publius s'étant allé rendre comme priſonnier pour les debtes de ſon Pere, ſon âge & ſa beauté qui devoient lui donner de la compaſſion, allumerent dans ſon cœur une infame & deteſtable convoitiſe ; de ſorte que s'imaginant que l'honneur de ce jeune homme devoit eſtre l'intereſt de ce que lui devoit ſon Pere, il tâcha premierement de le gagner par des paroles ; & comme il vid qu'il ne pouvoit ſeulement écouter une ſi deteſtable meſchanceté, il commença à l'eſpouvanter par des menaces, & à le faire ſouvenir de ſa condition preſente. Enfin voyant que l'honneſteté faiſoit dans ſon ame plus d'impreſſion que ſon malheur, il commanda qu'on le deſpouillaſt, & qu'on apportaſt des foüets. Ce jeune homme, mal-traité comme il étoit, ayant trouvé moien de ſe ſauver parmi le Peuple, ſe plaignit devant lui des outrages & de l'inhumanité de ſon creancier ; & auſſi-toſt quantité de monde touché de compaſſion, & de l'indignité de cette injure, ſe remettant devant les yeux ſa condition, & la condition de ſes enfans, courut dans la Place, & de là en foule à la Cour. A cette eſpece d'eſmeute les Conſuls furent contraints de faire aſſembler le Senat, & à meſure que les Senateurs entroient, tout ce Peuple ſe jettoit à leurs pieds, & leur monſtroit ce jeune homme ſi indignement outragé. On rompit en cette journée, par la brutalité d'un ſeul homme un des plus puiſſans liens de la foy ; & les Conſuls eurent charge de propoſer au Peuple, Que perſonne dorenavant ne fuſt retenu dans les fers, excepté ceux qui auroient failly, juſqu'à ce qu'on en fiſt la punition ; & que les biens, & non pas les corps fuſſent obligez aux creancies. Ainſi ceux qui étoient retenus pour leurs debtes furent mis en liberté ; & il fut ordonné que perſonne à l'advenir ne pourroit plus eſtre arreſté pour une ſemblable occaſion. En cette meſme année lors que la guerre des Samnites, la revolte inopinée des Lucaniens, & meſme les Taren-

tins qui en eſtoient les autheurs tenoient le Senat en inquiétude, il arriva de plus que le Peuple Veſtinien ſe joignit avec les Samnites; Or comme durant cette année on parla plus de cette affaire dans les reduits, & dans les converſations particulieres, que dans le Conſeil public, ainſi l'année ſuivante les Conſuls, L. Furius Camillus pour la ſeconde fois, & Junius Brutus Sceva n'eurent rien en plus grande recommandation, que de la propoſer au Senat. Et bien que ce fuſt une choſe nouvelle, toutefois le Senat la conſideroit de telle ſorte, qu'il craignoit également de l'entreprendre & de la negliger. En effet il apprehendoit que l'impunité ne rendiſt les Peuples voiſins plus inſolens & plus ſuperbes, & que le deſpit & la crainte d'une pareille vengeance ne les obligeaſt de prendre les armes. Car tous ces Peuples, comme les Marſes, les Peligniens, & les Maruviniens étoient auſſi forts que les Samnites, & pour peu qu'on touchaſt aux Veſtiniens, il faloit faire eſtat de les avoir pour Ennemis. Neantmoins l'opinion où il parut alors plus de courage & plus de prudence, l'emporta par deſſus les autres; & l'evenement fit voir que la fortune favoriſe les hommes courageux. Ainſi le Peuple ſuivant la deliberation du Senat, reſolut la guerre contre les Veſtiniens, dont la conduite eſcheut à Brutus, & à Camillus celle des Samnites. On mena donc des armées contre l'un & l'autre Peuple, & l'on empeſcha par ce moien les Ennemis de joindre leurs forces, parce que chacun ſongea à deffendre ſes frontieres. Au reſte L. Furius l'un des Conſuls, qui avoit la plus peſante charge, ne pût aller à la guerre, à cauſe qu'il devint malade. C'eſt pourquoi il y eut ordre du Senat de nommer un Dictateur pour avoir le ſoin & la conduite de cette guerre. Il nomma donc L. Papyrius Curſor, le plus renommé Capitaine de ce tems-là, qui prit pour General de la Cavalerie Q. Fabius Maximus Rulianus. Certes ces deux hommes ſe rendirent illuſtres par les belles choſes qu'ils firent durant leur charge, mais ils ſe rendirent encore plus illuſtres par la diſcorde qui reduiſit preſque les choſes à la derniere extremité. Quant à l'autre Conſul il fit la guerre diverſement, mais par tout avec le même bon-heur. Car il

fit le degât dans la campagne, & en pillant, & en brûlant les maiſons, & les moiſſons des Ennemis, il les attira malgré eux au combat. Ainſi il abbatit en une ſeule rencontre les forces des Veſtiniens, non pas neantmoins ſans perdre quelques-uns de ſes gens. De ſorte que non ſeulement ils ne ſe retirerent pas dans leur Camp, mais comme ils ne s'eſtimerent pas aſſeurez entre des retranchemens & des remparts, ils ſe jetterent pour ſe defendre dans les villes fortes de ſituation & de murailles. Cela neantmoins n'empeſcha pas le Conſul de les aller aſſieger. Premierement il prit Cutine par eſcalade avec une merveilleuſe ardeur des ſiens, qui procedoit peut-eſtre de ſe voir bleſſez, car il n'y en eut preſque pas un qui ſortît de ce combat ſans quelque bleſſure. Il prit enſuitte Cingitie, & donna à ſes troupes le pillage de ces deux villes, parce que ni portes ni murailles n'avoient pû les empeſcher d'y entrer.

13. On marcha contre les Samnites avec des preſages & des auſpices incertains; mais leur deffaut ne concernoit pas l'evenement de la guerre, qui reüſſit heureuſement; il regardoit ſeulement les Chefs qui s'animerent l'un contre l'autre, juſqu'à la furie & à la haine. Car lors que Papyrius Dictateur retourna à Rome par le conſeil de celui qui gardoit les ſacrez Poulets, pour prendre de nouveau les Auſpices, il commanda au General de la Cavalerie de n'entreprendre rien, & de ne point combattre en ſon abſence.

14. Mais aprés le depart du Dictateur, Fabius aiant appris par ſes eſpions, que les Ennemis ne ſe tenoient pas mieux ſur leurs gardes, & qu'ils étoient dans la meſme negligence, que s'il n'y euſt eu pas un Romain dans leur pais; il rangea ſon armée en bataille, la mena en un endroit appellé Imbricium, & combattit contre les Samnites, ſoit que comme il eſtoit jeune & courageux de ſoy-même, il fuſt faché que toutes choſes dependiſſent du Dictateur, ſoit enfin qu'il fuſt attiré au combat par une occaſion favorable. Le ſuccés de la bataille fut ſi heureux que les choſes ne pouvoient mieux ſucceder quand le Dictateur euſt été preſent. En effet le Capitaine ne manqua

pas aux ſoldats, ni les ſoldats au Capitaine. D'ailleurs les gens de cheval qui avoient fait pluſieurs efforts, & qui n'avoient pû enfoncer les Ennemis, oſterent la bride à leurs chevaux par le conſeil de Lucius Cominius Meſtre de Camp, & les pouſſerent de telle ſorte à coups d'eſperon, qu'il n'y eut plus de force qui fuſt capable de leur reſiſter; & cependant l'Infanterie qui ſuivoit alla donner ſur les Ennemis, qui étoient troublez & en deſordre. On dit que vingt mille Samnites demeurerent ſur la place, & il y a des Autheurs qui ont eſcrit que l'on donna deux batailles en l'abſence du Dictateur, & qu'on remporta deux fois la victoire. Mais je trouve dans les plus anciens qu'on ne combattit qu'une fois, & même dans quelques Annales il ne ſe parle point de tout cela. Le General de la Cavalerie aiant fait un grand butin par une ſi grande défaite, le fit entaſſer en un monceau, & y fit mettre le feu, ſoit qu'il en eût fait vœu à quelqu'un des Dieux, ſoit qu'il vouluſt empêcher par ce moien que le Dictateur ne recueilliſt le fruit de ſa victoire, & que ſon nom ne paruſt dans un trophée, ou qu'on ne portaſt devant lui en triomphe les deſpouilles qu'il n'avoit pas remportées. Les lettres qu'il eſcrivit au Senat, & non pas au Dictateur, touchant l'heureux ſuccez de cette bataille, firent aſſez reconnoiſtre qu'il n'avoit pas envie de lui faire part de ſa gloire. Au moins le Dictateur en fut ſi touché, qu'au milieu de l'allegreſſe publique, & lors que tout le monde ſe réjoüiſſoit d'une ſi grande victoire, il n'y eut que lui ſeulement qui parut triſte & comme en colere.

15. C'eſt pourquoi aprés avoir promptement congedié le Senat, il ſortit lui-même à la haſte, & dit pluſieurs fois que les Legions des Samnites n'avoient pas tant été deffaites par le General de la Cavalerie, que l'authorité de la Dictature, & la diſcipline militaire, ſi l'on vouloit endurer qu'il euſt impunément mépriſé les commandemens & les ordres qui lui avoient été donnez. Ainſi il partit de Rome, & retourna au Camp à grandes journées, mais il ne pût prevenir le bruit & la nouvelle de ſa veuë car quelques-uns étoient partis devant lui de la Ville, pour donner avis qu'il

qu'il venoit avec une ferme reſolution de punir cette faute, loüant à tout propos l'action de Manlius. En ce même tems Fabius fit aſſembler les ſoldats, & les conjura, *de le deffendre contre la cruauté du Dictateur, avec le meſme courage qu'ils avoient deffendu la Republique contre ſes mortels ennemis ſous ſa conduite, & ſous ſes Auſpices.* Il leur dit, *Qu'il venoit forcené d'envie & de colere contre la vertu & le bonheur des autres; Qu'il étoit en furie, de ce qu'en ſon abſence on avoit bien ſervy la Republique; Et qu'il aymeroit beaucoup mieux, s'il pouvoit changer la fortune, que la victoire fût demeurée aux Samnites, qu'aux Romains; Qu'il diſoit ſans ceſſe qu'on avoit meſpriſé ſes ordres, comme ſi en deffendant que l'on combattiſt, il euſt déja apprehendé qu'on ne combatiſt heureuſement; Qu'alors il avoit voulu, par une eſpece d'envie, empeſcher la vertu des autres de paroiſtre & d'eſclatter, & qu'il euſt volontiers arraché les armes des mains des ſoldats ſi paſſionnez pour le combat, afin qu'ils n'euſſent pas ſeulement la liberté de ſe remuer en ſon abſence; Que maintenant il étoit en colere, que les ſoldats ne fuſſent pas demeurez ſans forces & ſans armes en meſme tems qu'il partoit du Camp, & que Fabius euſt conſideré qu'il étoit General de la Cavalerie, & non pas un petit ſoldat du Dictateur. Mais comme les evenemens de la guerre ſont douteux, que feroit-il davantage ſi le ſuccés du combat n'euſt pas été favorable; puiſque les Ennemis aiant été vaincus pour ſa gloire, & la Republique ſi bien ſervie, il menace de faire punir le General de la Cavalerie maintenant victorieux; Qu'au reſte il n'étoit pas plus animé contre le General de la Cavalerie, que contre les Meſtres de Camp, que contre les Capitaines, que contre tous les gens de guerre; Que s'il en avoit le pouvoir il exerceroit ſes cruautez ſur toute l'armée en General, mais ne le pouvant pas, il veut deſcharger ſa furie ſur une ſeule teſte innocente; Que comme l'envie eſt ſemblable au feu qui monte ſans ceſſe, & cherche toûjours ce qu'il y a de plus haut, il ne s'attaque qu'au Chef & à l'Auteur de cette entrepriſe; Que s'il peut une fois ruiner le General de la Cavalerie avec la gloire qu'il a acquiſe, alors victorieux & comme triomphant d'une armée captive, il oſera la meſme choſe ſur les ſoldats que ſur le General de la Cavalerie; Qu'ils*

Qu'ils embraſſent donc avec ſa cauſe, la deffenſe de la liberté commune ; Si le Dictateur reconnoiſt qu'ils ſont de meſme intelligence pour ſouſtenir leur victoire qu'ils ont été dans le combat, & que le ſalut d'un ſeul homme eſt en recommandation à tous les autres, il changera de ſentiment, & ſe reduira ſans doute à une opinion plus favorable; Enfin qu'il abandonnoit à leur protection & à leur courage & ſa vie & ſa fortune. Il n'eut pas ſi-toſt parlé, que d'une commune voix toute l'aſſemblée lui répondit qu'il eût toûjours le même courage, & qu'on ne lui feroit point de violence tandis que les Legions Romaines ſubſiſteroient. Peu de tems aprés le Dictateur arriva, & auſſi-toſt il fit aſſembler l'armée par un Trompette. Ainſi le ſilence aiant été fait, le Crieur public appella Q. Fabius General de la Cavalerie, qui ne manqua pas de s'approcher du Tribunal, & alors le Dictateur lui parla en ces termes. *Puiſque la Dictature, dit-il, eſt une Dignité ſouveraine, que les Conſuls dont la puiſſance eſt égale à celle des Rois, & que les Preteurs qui ſont créez ſuivant les meſmes Auſpices que les Conſuls, lui rendent de l'obeïſſance, je vous demande, Fabius, ſi vous trouvez raiſonnable que le General de la Cavalerie lui obeïſſe, ou qu'il ne lui obeïſſe pas. Ie vous demande encore, ſi ſçachant bien que j'étois parti de la Ville avec des Auſpices incertains, je devois contre l'ordre & les loix de la Religion, expoſer la Republique; ou s'il ne falloit pas une autre fois aller conſulter les Auſpices, afin de ne rien commencer tandis que je ſerois en doute de la volonté des Dieux. Ie vous demande encore ſi le General de la Cavalerie a pû ſe diſpenſer du ſcrupule qui empeſchoit le Dictateur d'entreprendre quelque choſe ? Mais pourquoi vous fais-je toutes ces demandes, puiſque ſi j'étois parti ſans vous rien dire, vous devriez par mon ſilence avoir intreprété ma volonté, & regler là deſſus voſtre opinion ? Que ne me faites-vous quelque reſponſe ? Ne vous avois-je pas defendu de rien faire en mon abſence ? Ne vous avois-je pas defendu de donner bataille ? Cependant vous avez mépriſé mes ordres ; & dans l'incertitude, où l'on étoit des Auſpices, vous avez oſé combattre malgré les loix de la Religion, malgré les couſtumes de la guerre, malgré les inſtitutions de nos Anceſtres, & le reſpect qu'on*

doit

doit aux Dieux. Répondez aux interrogations que je vous fais; & gardez-vous de rien dire qui ne concerne ce que je demande. Avancez, Lictеur. Comme il n'étoit pas bien facile à Q. Fabius de répondre ſur chaque article, & que tantôt il ſe plaignoit que ſon accuſateur étoit ſon juge; & que tantoſt il crioit, qu'on lui oſteroit plûtoſt la vie que la gloire; Enfin comme en ſe juſtifiant il accuſoit ſon adverſaire, le Dictateur plus en colere que jamais, commanda qu'il fuſt deſpouillé, & fit apporter des verges & des haches. Alors Fabius implora l'aſſiſtance de l'armée; & s'étant dégagé des mains des Licteurs qui lui deſchiroient ſes habits, il ſe jetta parmi les Triariens qui commençoient déjà à faire mutiner l'aſſemblée. De là le bruit ſe répandit par tout; On entendoit d'un coſté des prieres, & d'un autre coſté des menaces. Ceux qui étoient les plus proches du Tribunal du Dictateur, & qui pouvoient eſtre facilement remarquez, s'ils euſſent excité quelque tumulte, le prierent de pardonner au General de la Cavalerie, & de ne pas condamner avec lui toute l'armée. Mais ceux qui étoient les plus éloignez, & tous les autres qui s'étoient amaſſez alentour de Fabius, deteſtoient la ſeverité d'un Dictateur ſi impitoyable. Il ne s'en faloit gueres qu'ils n'en vinſſent à une mutinerie, & le Tribunal même n'étoit pas exempt de bruit. En effet les Lieutenans du Dictateur qui étoient alentour de ſon ſiege, le prioient de remettre l'affaire au lendemain, afin de ne rien faire en colere, & de donner quelque relaſche à ſa paſſion pour faire les choſes avec plus de conſeil & plus de loiſir. Ils lui remonſtroient que la jeuneſſe de Fabius avoit été aſſez punie, & ſa victoire aſſez diffamée; Qu'il ne voulut donc pas en venir juſqu'à l'extremité du ſupplice, & qu'il n'attachât pas cette infamie à un jeune homme ſi conſiderable, ni à ſon Pere perſonnage illuſtre, ni enfin à toute la maiſon des Fabiens. Comme ils virent qu'ils ne pouvoient rien obtenir par la raiſon & par les prieres, ils l'advertirent de prendre garde, que l'armée étoit en colere; & qu'il n'étoit pas de ſon âge, ni de ſa prudence, de jetter du feu, & une matiere de ſedition dans les eſprits des ſoldats déja eſchauffez &

panchans à la mutinerie. Que s'il arrivoit quelque desordre, personne n'en imputeroit la faute à Q. Fabius qui se seroit efforcé de sauver sa vie ; mais seulement au Dictateur, qui par une colere aveugle auroit excité contre lui la Multitude déja troublée. Qu'enfin ils le prioient de croire que ce n'étoit pas la consideration de Fabius qui les faisoit parler de la sorte, & qu'ils étoient prests de jurer qu'il ne leur sembloit pas à propos pour le bien de la Republique de faire alors punir Fabius. Mais par toutes ces remonstrances ils irriterent plus contr'eux le Dictateur, qu'ils ne l'appaiserent pour le General de la Cavalerie. Il les fit donc retirer de son Tribunal, & aiant fait faire silence, mais en vain, parce que le bruit & le tumulte empeschoit d'ouyr sa voix & celle de ses Officiers, la nuit mit fin à cette dispute comme à une bataille. Le General de la Cavalerie eut commandement de se representer le lendemain, & parce que tout le monde l'asseura, que Papyrius plus en colere par l'effort qu'on avoit fait en sa faveur, le traiteroit avec plus de rigueur, il sortit en secret du Camp, & s'en alla droit à Rome. Il n'y fut pas si-tost arrivé, que M. Fabius son Pere qui avoit été Dictateur & trois fois Consul, fit en sorte que le Senat s'assembla ; & comme il y faisoit ses plaintes de la violence & des injures du Dictateur, on entendit à l'entrée un bruit de Licteurs qui faisoient retirer le monde pour faire passer le Dictateur qui étoit déja arrivé. Car aussi-tôt qu'il eut appris que Fabius étoit parti du Camp, il l'avoit suivi avec quelque Cavalerie legere. Ainsi recommença la dispute, & Papyrius commanda qu'on se saisît de Fabius. En même tems les principaux du Senat & même tout le Senat en corps intercederent pour lui, & voyant que le Dictateur ne pouvoit estre flechy, & qu'il demeuroit ferme dans une resolution si cruelle ; alors M. Fabius le Pere lui parla en ces termes. *Puisque l'authorité du Senat, ni ma vieillesse que vous voulez priver de toute sa consolation, ni le courage, ni la noblesse d'un General de la Cavalerie, que vous avez vous-même esleve à cét honneur, ni enfin les prieres qui ont souvent adoucy les Ennemis, & qui appaisent la colere des Dieux n'ont point de force*

qui

qui ſoit capable de vous toucher, j'implore l'aide des Tribuns, & j'en appelle devant le Peuple. C'eſt le Iuge que je vous donne, vous qui fuyez le jugement de voſtre armée, vous qui fuyez le jugement du Senat; Il a tout ſeul plus d'authorité, & de puiſſance que toute voſtre Dictature; Je verray ſi vous cederez à un appel à quoi ceda Tullus Hoſtilius Roi des Romains. Ainſi on alla du Senat à l'aſſemblée du Peuple. Comme le Dictateur accompagné de peu de monde, & le General de la Cavalerie d'un grand nombre des principaux de la Ville furent montez dans la Tribune, le Dictateur commanda qu'on en fiſt deſcendre Fabius. En même tems ſon Pere prit la parole; Certes, dit-il, vous faites fort bien de nous faire deſcendre d'un lieu d'où nous aurions la liberté de parler, quand nous ſerions perſonnes privées. D'abord on ne fit pas des harangues continuées, mais ſeulement des diſcours entrecoupez de conteſtation & de diſputes; Enfin la voix & l'indignation du vieillard Fabius, qui accuſoit hautement l'orgueil & la cruauté de Papyrius, ſurmonta le bruit & fut eſcoutée. Il dit, *Qu'il avoit eu auſſi l'honneur d'eſtre Dictateur dans Rome, & qu'en cette qualité il n'avoit jamais offenſé ni aucun Capitaine, ni aucun ſoldat, ni même perſonne d'entre le Peuple; Que Papyrius vouloit remporter la victoire, & triompher en meſme tems d'un Capitaine Romain comme d'un General des Ennemis. Combien y avoit-il de difference entre la moderation des Anciens, & cette nouvelle violence; Que le Dictateur Quintius Cincinnatus ayant delivré de danger le Conſul Minutius, qui s'étoit laiſſé aſſieger dans ſon Camp, ne le punit point plus rigoureuſement, que de lui donner la conduite de la meſme armée en qualité de Lieutenant, au lieu qu'il étoit auparavant Conſul. Que M. Furius Camillus non ſeulement montra de la moderation en faveur de L. Furius, loin d'eſcrire à ſon deſavantage, ou au Peuple, ou au Senat, aprés qu'il eut meſpriſé ſa vieilleſſe, & malheureuſement combattu; Mais quand il fut de retour il le conſidera par deſſus tous les Tribuns Militaires ſes Collegues, & ſuivant le choix que lui en avoit donné le Senat, il le prit pour compagnon dans la charge, & dans le commandement qu'il avoit. Que le Peuple même, qui a la puiſſan-*

ce

ce ſouveraine, n'a jamais monſtré tant de paſſion contre ceux qui ont perdu des armées entieres, ou par leur temerité, ou par leur ignorance, & que la colere n'a jamais paſſé plus avant que de les punir par quelque amende. Que juſques-là on n'avoit jamais pourſuivi à mort aucun General pour les mauvais ſuccés de la guerre; Que maintenant les Capitaines du Peuple Romain qui viennent de remporter la victoire, & qui meritent de juſtes triomphes, ſont expoſez aux foüets & aux haches, dont il ne ſeroit pas permis de les menacer, quand meſme ils auroient été vaincus. Car enfin qu'eſt-ce que ſon fils auroit enduré davantage s'il avoit perdu l'armée, s'il avoit été deffait, s'il avoit été mis en fuite, ſi on lui avoit enlevé ſon Camp? A quelle plus haute violence pourroit monter la paſſion de ſon Ennemi, que de le faire battre de verges, & de lui faire trancher la teſte? Y auroit-il de l'apparence, & enfin ſeroit-il honneſte que Fabius par qui toute la Ville eſt dans la joye, dans les plaiſirs de la victoire, & dans les actions de grace, Que Fabius par qui tous les Temples ſont ouverts, par qui les Autels fument de ſacrifices & ſont chargez d'encens & d'offrandes, fût miſerablement dechiré à coups de verges aux yeux du Peuple Romain, en regardant le Capitole, la Forteresſe, & les Dieux qu'il n'a pas invoquez en vain dans deux batailles ſi memorable? Comment l'armée qui a vaincu ſous ſa conduite pourroit-elle ſouffrir cette indignité? Quelle triſteſſe y auroit-il dans noſtre Camp, & qu'elle joye chez nos ennemis? Ce miſerable vieillard crioit, ſe plaignoit, imploroit l'aſſiſtance des Dieux & des hommes, & faiſoit toutes ces choſes embraſſant en larmes ſon fils. Il avoit pour lui la majeſté du Senat, la faveur du Peuple, le ſecours des Tribuns, & le ſouvenir de l'armée abſente. Mais Papyrius oppoſoit *l'Empire invincible du Peuple Romain, la Diſcipline militaire, les commandemens du Dictateur touſjours reſpectez comme des Oracles & des Dieux, la ſeverité de Manlius, qui avoit preferé l'utilité publique à ſon fils unique, & à l'amitié paternelle. Que L. Brutus le fondateur de la liberté Romaine avoit auparavant exercé la meſme rigueur ſur ſes deux enfans; Que maintenant les Peres trop indulgens, & des vieillards trop faciles faiſoient grace à la jeuneſſe d'avoir mépriſé les com-*

mandemens, comme ſi la ruine entiere de la Diſcipline militaire étoit une choſe de peu d'importance; Que neantmoins il demeureroit ferme dans ſon deſſein, & qu'à un homme, qui avoit oſé combatre contre ſon ordre, contre les loix de la Religion, & ſans que les Auſpices fuſſent aſſeurez, il ne remettroit jamais rien de la peine qu'il avoit meritée; Qu'il n'étoit pas au pouvoir de Papyrius que la majeſté de l'Empire duraſt toûjours, mais que Papyrius ne lui oſteroit jamais rien de ſes droits; Qu'il ſouhaitoit que la puiſſance des Tribuns inviolable de ſoy, ne violât pas par ſes oppoſitions le reſpect de l'Empire; Et que le Peuple Romain ne ruinaſt pas principalement en Papyrius les droits de la Dictature; Que ſi cela arrive, la Poſterité en rejettera vainement la faute, non pas ſur Papyrius, mais ſur les Tribuns & ſur l'injuſtice du Peuple, lors que par la corruption de la Diſcipline militaire le ſoldat n'obeïra plus au commandement de ſon Capitaine, le Capitaine au Meſtre de Camp, le Meſtre de Camp au Conſul, ni le General de la Cavalerie au Dictateur. Que l'on n'aye donc plus de reſpect ni pour les Dieux ny pour les hommes; Que l'on ne conſidere plus ni les Auſpices, ni les Edicts, ni les commandemens des Generaux: Que les ſoldats ſoient vagabons; Qu'ils aillent par tout où ils voudront ſans le congé de leurs Capitaines; Qu'ils pillent auſſi bien les Amis que les Ennemis; Qu'ils mettent en oubly leur ſerment; Qu'ils prennent eux-meſmes l'authorité de s'en deſgager, & qu'ils abandonnent leurs Enſeignes quand il leur en prendra la fantaiſie; Que l'on ne s'aſſemble plus au commandement que l'on en fera; Que l'on combatte de jour ou de nuit, en un lieu avantageux ou daſavantageux, par ordre ou ſans ordre du General; Qu'on ne ſuive plus les Enſeignes; Que l'on ne garde plus ſon rang; Que la Milice, autrefois ſacrée, ſoit mantenant aveugle & ſans conduite, & qu'elle reſſemble à un brigandage. Vous Tribuns du Peuple, vous eſtes coupables de toutes ces fautes, & l'on vous en accuſera dans tous les ſiecles. Mais preparez-vous à répondre de la deſobéïſſance de Fabius, dont vous eſtes vous-mêmes complices. Comme les Tribuns commençoient à s'effonner de ces paroles du Dictateur, & qu'ils eſtoient déja plus en peine pour eux-mêmes, que

pour

pour celui pour qui on demandoit leur secours, ils en furent delivrez par le consentement general du Peuple Romain, qui eut recours aux prieres, & demanda au Dictateur, qu'il lui remist la peine & le chastiment du General de la Cavalerie. Les Tribuns mesmes voyant qu'on en estoit venu aux prieres, firent de leur costé la mesme chose, & supplierent le Dictateur de pardonner cette faute à l'infirmité humaine, & à la jeunesse de Fabius, qui avoit esté assez punie. En mesme tems le jeune Fabius & son Pere oubliant toutes disputes se jetterent aux pieds de Papyrius, & le prierent de s'appaiser. Alors le Dictateur ayant fait faire silence parla en ces termes. *Tout va bien*, dit-il, *la Discipline militaire est victorieuse, & enfin l'on voit triompher la majesté de l'Empire, qui estoit au hazard d'estre ruinée. Comme Fabius a failly, on ne l'exempte pas de la peine d'avoir combatu contre les ordres de son General; mais aprés avoir esté condamné, on le donne au Peuple Romain; On le donne aux Tribuns qui l'ont defendu par leurs prieres, & non pas par un secours où il y auroit de l'injustice: Vivez Q. Fabius, plus heureux par ce commun consentement que toute la Ville a monstré pour vostre delivrance, que par la victoire dont vous vous glorifiez naguere. Vivez, aprés avoir osé faire une action que vostre Pere mesme, s'il eust esté en la place de Papyrius, ne vous auroit jamais pardonnée. Vous vivrez avec moy comme vous voudrez, il ne tiendra qu'à vous que vous ne rentriez dans mon amitié. Mais pour ce qui concerne le Peuple Romain, à qui vous devez la vie, vous ne pouvez luy en donner une plus belle reconnoissance, & luy rendre un plus grand service, qu'en apprenant aujourd'huy à respecter les commandemens legitimes, & dans la paix & dans la guerre.* Enfin aprés avoir declaré qu'il ne s'opposoit plus au salut & à la liberté du General de la Cavalerie, le Senat joyeux & satisfait, & le Peuple encore plus content se respandit alentour du Dictateur & de Fabius, & les reconduisit en leurs maisons avec tous les tesmoignages de joye qu'il pût donner à l'un & à l'autre. Ainsi la Discipline militaire, ne fut pas moins affermie par le danger de Fabius,

bius, que par le deplorable ſupplice du jeune Manlius. Ce fut une choſe fatale en cette année que toutes les fois que le Dictateur s'abſenta du Camp, les Ennemis ſe remuerent dans le pays des Samnites. Mais M. Valerius l'un des Lieutenans du Dictateur qui commandoit alors l'armée, ſe remettant devant les yeux l'exemple de Q. Fabius, redoutoit bien moins les efforts des Ennemis, que la ſeverité du Dictateur. De ſorte que comme ceux qui eſtoient allez au fourrage furent tous taillez en pieces, tout le monde jugea qu'il les auroit ſecourus, s'il n'euſt point apprehendé les défenſes du Dictateur; & le deſpit que l'on en eut en aliena encore davantage l'eſprit des ſoldats, qui eſtoient déja animez contre luy, parce qu'il s'eſtoit montré inexorable à Q. Fabius, & que l'ayant refuſé à leurs prieres, il avoit accordé ſa grace au Peuple Romain.

16. Aprés que le Dictateur eut eſtabli pour Gouverneur dans la Ville L. Papyrius Craſſus, qu'il avoit fait General de la Cavalerie en la place de Q. Fabius qu'il deſmit de cette charge, il s'en retourna au Camp, où ſon arrivée ne plut pas beaucoup aux ſoldats, & apporta peu d'eſpouvante aux Ennemis. En effet dés le lendemain qu'il fut arrivé, ſoit qu'ils ignoraſſent ſon arrivée, ſoit qu'ils ne ſe ſouciaſſent pas beaucoup, de ſa preſence ou de ſon abſence, ils vinrent en bataille droit au Camp. Au reſte Papyrius tout ſeul eſtoit ſi conſiderable, que ſi les ſoldats euſſent ſecondé la prudence de leur Chef, on ne doute point que les Samnites n'euſſent eſté défaits, & la guerre terminée, tant il avoit bien ordonné ſes gens, & les avoit bien fortifiez par tous les ſecrets de la ſcience militaire. Mais les ſoldats combattirent laſchement de deſſein formé pour attirer ſur lui du blaſme, & par ce moyen ils s'oppoſerent à la victoire. Toutefois il en demeura plus ſur la place du coſté des Samnites, mais auſſi il y en eut plus de bleſſez du coſté des Romains. Le Dictateur qui eſtoit ſage & bien aviſé reconnut auſſi-toſt l'obſtacle qui avoit empeſché la victoire; il vid bien qu'il eſtoit neceſſaire de moderer ſon humeur, & demeſler

meſler la douceur avec la ſeverité. C'eſt pourquoi aiant pris avecque lui ſes Lieutenans, il alloit lui-même dans toutes les tentes où il y avoit des bleſſez, leur demandoit comment ils ſe portoient; & les recommandoit nom par nom aux Capitaines & aux autres Officiers, à qui il ordonnoit de prendre garde qu'ils fuſſent bien ſecourus & bien traitez. Enfin il fit ſi adroitement toutes ces choſes, qui étoient de ſoy populaires, qu'en faiſant panſer les corps il ſe gagna puiſſamment l'eſprit des ſoldats; Et il n'y eut rien qui contribuât davantage à leur gueriſon, que le zele & l'affection qu'on leur témoignoit. Quand l'armée eut été refaite, on donna une autre bataille, avec une eſperance toute certaine de remporter la victoire; En effet il deffit de telle ſorte les Samnites, que ce fut là le dernier combat qu'ils rendirent contre les Romains. En ſuite l'armée victorieuſe paſſa dans tous les endroits où l'eſperance du butin la conduiſit, & courut tout le pays ennemi ſans rencontrer perſonne en armes, & ſans trouver aucunes forces, ou deſcouvertes, ou en embuſcade. Le pillage que le Dictateur avoit promis aux ſoldats, leur donnoit un nouveau courage, & les rendoit plus prompts & plus diligens; Et certes ce n'eſtoit pas tant la paſſion qu'ils avoient pour le public qui les pouſſoit contre les Ennemis, que leur profit & leur intereſt particulier. Les Samnites ſubjuguez par tant de deffaites, demanderent la paix au Dictateur, & offrirent de donner à ſes gens à chacun un habit & la paye d'une année entiere. Le Dictateur leur commanda d'aller trouver le Senat pour ce ſujet, mais ils lui firent reponſe, Qu'ils le ſuivroient parce qu'ils ne ſe vouloient abandonner qu'à lui, & qu'ils remettoient en lui ſeul leur protection & leur deffenſe. Ainſi l'on fit revenir l'armée du pays des Samnites. Le Dictateur rentra en triomphe dans la Ville, & devant que de ſortir de charge il crea Conſul, de l'ordonnance du Senat, C. Sulpitius pour la ſeconde fois, & C. Emilius Ceretanus. Comme les Samnites n'avoient pû ſigner la paix, à cauſe des conditions dont il faloit demeurer d'accord, ils s'en retournerent de Rome, avec une tréve d'un an, Mais ils ne ſe-

mi-

mîrent pas beaucoup en peine de la garder ; car auſſi-toſt qu'ils eurent ſceu que le Dictateur étoit ſorti de charge, ils reprirent comme devant un eſprit de guerre & de revolte. Tandis que C. Sulpitius & Quintus Emilius, qui eſt appellé Aulus dans quelques Annales, étoient Conſuls, la guerre de la Pouille extraordinaire & nouvelle, ſe joignit à la revolte des Samnites. On envoia donc des armées de part & d'autre ; les Samnites eſcheurent à Sulpitius, & la Pouille à Emilius. Il y en a qui ont eſcrit qu'on ne fit point la guerre à ceux de la Pouille, & qu'au contraire on deffendit quelques Peuples de leurs Alliez, contre la violence & les outrages des Samnites. Toutefois ſi l'on conſidere la condition des Samnites, qui en ce tems-là ne ſe pouvoient qu'à peine deffendre, on trouvera plus vrayſemblable qu'ils n'attaquerent point ceux de la Pouille, mais que les Romains firent la guerre aux uns & aux autres en même tems. Au reſte on ne fit aucune action memorable ; On pilla ſeulement les terres de la Pouille & des Samnites ſans rencontrer les Ennemis. Cependant une ſoudaine terreur qui arriva de nuit dans Rome reſveilla en ſurſaut tout le monde, & mit dans toute la Ville une ſi grande eſpouvante, que le Capitole, que la Forteresſe, que les portes & les murailles furent en un moment toutes remplies de gens de guerre, & aprés avoir couru de toutes parts & crié par tout aux armes, lors que le jour fut venu, on ne put jamais trouver ni l'autheur ni la cauſe de cette allarme. La meſme année les Tuſculans furent appellez en jugement devant le Peuple Romain, ſuivant l'ordonnance de Flavius Tribun du Peuple, qui avoit propoſé de les punir, parce que c'étoit par leur conſeil & par leur aſſiſtance, que ceux de Velitres & les Privernates avoient fait la guerre aux Romains. Les Tuſculans vinrent donc à Rome avec leurs femmes & leurs enfans, & comme cette multitude deſolée alloit de Tribu en Tribu en maniere de criminels, ſe jettoit aux pieds de tout le monde, la compaſſion qu'on en eut contribua bien plus à leur faire obtenir leur grace, que la force de leurs raiſons à les juſtifier de leur faute. En

effet

effet toutes les Tribus excepté la Pollienne, casserent l'Edit qui avoit été fait contr'eux; Car cette Tribu étoit d'avis que tous les masles qui étoient en puberté, fussent foüettez & mis à mort, & que les femmes & les enfans fussent vendus suivant les loix de la guerre. Le ressentiment d'une opinion si cruelle est demeuré dans l'esprit des Tusculans, jusqu'au siecle de nos Peres; car depuis ce tems-là presque personne de cette Tribu n'aiant poursuivi cette charge, n'a eu la voix & le suffrage de la Papyrienne. L'année d'aprés durant que Q. Fabius & L. Fulvius étoient Consuls, A. Cornel. Arvina Dictateur, & M. Fabius Ambustus General de la Cavalerie, craignant qu'une plus grande guerre ne s'allumast du costé des Samnites, parce qu'on disoit qu'ils avoient attiré par argent toute la jeunesse de leurs voisins, firent de plus grandes levées que d'ordinaire, & menerent une puissante armée contre eux. Mais comme l'on campa dans le Pays ennemi avec un peu trop de nonchalance; les Legions des Samnites qui parurent inopinément & avec impetuosité, passerent jusqu'au rempart & aux corps de garde des Romains; & il n'y eut que la nuit qui approchoit, qui les empescha d'attaquer le Camp, mais ils ne dissimulerent point qu'ils reservoient leur effort pour le lendemain. Lors que le Dictateur se vid plus proche de la bataille qu'il ne l'avoit esperé, craignant que l'assiette du lieu où il estoit ne nuisist au courage & à la valeur de ses gens, il fit sortir sans bruit ses Legions de son Camp, & pour tromper les Ennemis, il y fit allumer quantité de feux; mais parce que les deux Camps étoient trop proches, il ne pût executer son dessein. Aussi-tost la Cavalerie se mit à suivre, mais elle ne combattit point que le jour ne fust venu; & d'ailleurs l'Infanterie ne sortit point du Camp devant le jour. Alors les gens de cheval des Ennemis revinrent charger les Romains, & arresterent l'armée dans des chemins fascheux & difficiles, en escarmouchant sur les derniers, & en les empeschant de passer. Cependant l'Infanterie des Samnites atteignit leur Cavalerie, & en même temps ils presserent les Romains de

toutes

toutes leurs forces. Le Dictateur voyant qu'il ne pouvoit paſſer outre ſans beaucoup d'incommodité, commanda de planter le Camp au lieu meſme où il s'eſtoit arreſté. Mais dautant que la Cavalerie des Ennemis eſtoit répanduë de tous coſtez, il étoit bien difficile d'aller querir le bois neceſſaire pour fermer le camp, & de commencer l'ouvrage. C'eſt pourquoi lors qu'il vid qu'il n'avoit ni la liberté de paſſer outre ni de demeurer, il mit ſon armée en bataille, & en fit ſeparer les bagages ; & les ennemis tout de même ſe tinrent preſts pour le combat égaux en force & en valeur. Il eſt vrai qu'une choſe leur avoit augmenté le courage, c'eſt qu'ils croyoient que les Romains avoient cedé à leurs efforts, & non pas au deſavantage du lieu, & qu ils les avoient ſuivis en furie, comme s'ils euſſent fui devant eux. Cela fut cauſe que l'on combatit quelque tems à forces égales, bien qu'il y euſt déja long-tems que les Samnites ne puſſent ſeulement ſupporter le premier cry des Romains lors qu'ils venoient à la charge. Mais l'on dit qu'en cette journée le combat fut ſi douteux & ſi égal de part & d'autre depuis huit heures du matin juſqu'à deux heures aprés Midy, que le cry qui fut fait au premier choc ne fut point redoublé ; Que les Enſeignes demeurerent au lieu où elles avoient été plantées ſans avancer & ſans reculer, & que de part & d'autre on ne fit pas ſeulement un pas en arriere ; chacun demeura ferme en ſon poſte, & en oppoſant le bouclier au bouclier, ils combattirent tout ce tems là ſans reprendre haleine. On voyoit des deux coſtez une meſme opiniaſtreté, & il y avoit grande apparence que le combat ne devoit finir que par la laſſitude & par la nuit. Déja la force manquoit aux plus forts, le fer des armes étoit émouſſé & les Capitaines étoient eſpuiſez d'artifices & de conſeils, lors que la Cavalerie des Samnites aiant appris que les Romains avoient laiſſé leur bagage à l'eſcart avec une ſeule compagnie de gens de cheval ſans aucune autre deffenſe & ſans retranchemens, courut de ce coſté-là par une avidité de butiner. Quand on eut apporté cette nouvelle au Dictateur, Qu'on les laiſſe faire, dit-il, qu'ils ſe chargent de butin

tant

tant qu'il leur plaira. Mais comme enſuitte il en arriva d'autres qui crioient qu'on laiſſoit piller impunément les biens des ſoldats, & tout ce qu'ils pouvoient avoir, le Dictateur appella le general de la Cavelerie, & lui parla de la ſorte; *Voyez-vous*, dit-il, *M. Fabius, comme les gens de cheval des Ennemis ont abandonné le combat, & qu'ils demeurent maintenant ſans rien faire, embaraſſez de noſtre bagage? Allez les attaquer dans le deſordre où ils ſont. Comme ils ne ſongent qu'au pillage, vous en trouverez peu à cheval, & qui aient les armes à la main. Enfin tandis qu'ils ſont deſarmez & qu'ils chargent leurs chevaux de butin allez les tailler en pieces, & que leur proye leur couſte du ſang. Cependant j'auray ſoin de faire combattre les Legions & les gens de pied; Ayez l'honneur de bien conduire la Cavalerie.* Ainſi les gens de cheval en la meilleure ordonnance qu'il étoit poſſible, ſe jetterent ſur les ennemis en deſordre & embaraſſez de butin, & remplirent tout de carnage: Car comme ils ne pouvoient ni combattre ni fuyr parmi les fardeaux dont ils s'étoient promptement déchargez, & que d'ailleurs leurs chevaux étoient épouvantez, ils furent tous tuez ſur la place. Aprés que la Cavalerie des Ennemis eut preſque été toute défaite, M. Fabius fit eſtendre la ſienne en deux aiſles, & alla donner en queuë à l'Infanterie ennemie. Auſſi toſt un nouveau cri donna de l'eſpouvante aux Samnites; & lors que le Dictateur eut pris garde que ceux qui combattoient aux premiers rangs regardoient déja derriere eux, que les Enſeignes mêmes étoient en deſordre, & que toute la bataille branloit, il exhorta ſes ſoldats, il appella les Meſtres de Camp, les Capitaines, & les autres Officiers chacun par ſon nom, pour aller avec lui recommencer le combat. Ainſi le cry aiant été renouvellé, les Enſeignes marchent, & en quelque lieu qu'elles paſſent, plus elles font de chemin & plus on reconnoit le deſordre des Ennemis. Les gens de cheval étoient déja front à front, & alors Cornelius ſe retournant du coſté des gens de pied, leur témoigna tout autant qu'il le pouvoit, & de la voix & de la main, qu'il voyoit les banderoles, & même les Targes de leur Cavalerie.

lerie. Auſſi-toſt qu'on eut oüy & qu'on eut veu ce qu'il diſoit, les ſoldats oublierent de telle ſorte & leurs bleſſures & le travail qu'ils avoient enduré tout le jour qu'ils ſe jetterent ſur l'Ennemi avec la même impetuoſité, que s'ils fuſſent ſortis tout frais du Camp; Tellement que les Samnites qui ne purent plus ſouſtenir d'un coſté la Cavalerie, & de l'autre l'Infanterie, furent en partie taillez en pieces, & en partie diſſipez & mis en fuite. Les gens de pied tuerent ceux qui voulurent faire reſiſtance, & la Cavalerie acheva les autres qui penſoient ſe ſauver par la fuite; & meſme leur General y mourut. Enfin cette bataille ruïna de telle ſorte les affaires des Samnites, qu'ils diſoient ouvertement dans leurs aſſemblées, *qu'il ne faloit pas s'eſtonner, ſi dans une guerre injuſte, & entrepriſe contre la foy, aiant juſtement les Dieux plus ennemis que les hommes, ils n'avoient point eu de bons ſuccez; Que partant ils meritoient bien leur punition & qu'ils devoient cherement reparer leur faute; qu'il n'y avoit qu'une choſe à conſiderer, ſi le chaſtiment s'eſtendroit ſur un petit nombre de coupables, ou generalement ſur tout le monde.* Déja l'on avoit bien la hardieſſe d'en nommer quelques-uns, & particulierement on en nommoit un comme d'un commun conſentement, il s'appelloit Brutulus Papius, perſonnage noble & puiſſant, & qui ſans doute étoit l'autheur de la rupture des dernieres tréves. Les Preteurs aiant été contraints d'en faire leur rapport, ordonnerent qu'il ſeroit livré aux Romains, & qu'on envoieroit avec lui à Rome tous les priſonniers & tout le butin, afin de reſtituer toutes les choſes qui avoient été demandées par les Feciahens ſuivant le traité. Ils envoyerent donc leurs Fecialiens à Rome avec le corps mort de Brutulus, qui s'étoit fait mourir lui-même pour éviter le ſupplice & l'infamie, & trouverent bon d'envoyer auſſi tous ſes biens avec ſon corps; Toutesfois on ne voulut rien reprendre que les priſonniers, & ce que ceux qui avoient perdu quelque choſe purent reconnoiſtre de leurs biens. Pour le reſte il fut ſeulement preſenté, mais on ne l'accepta point; & le Dictateur triompha de l'ordonnance du Senat. Neantmoins quelques-uns ont eſcrit que ce fu-

rent

rent les Conſuls qui conduiſirent cette guerre, & qu'ils en receurent l'honneur du triomphe ; Que Fabius alla dans la pouille, & qu'il en apporta un grand butin. Veritablement on demeure d'accord que Cornelius fut Dictateur en cette année; Mais on ne ſçait pas bien s'il fut créé Dictateur pour conduire cette guerre, où afin qu'il y euſt quelqu'un en la place de L. Plautius Preteur, alors extremement malade, qui donnaſt le ſignal dans les grands jeux pour faire partir les chariots de la barriere; Et aprés s'eſtre acquité de cette charge, qui fut certes peu memorable, il ſe démit de la Dictature. Enfin il n'eſt pas bien aiſé de preferer une choſe à l'autre, & il n'y a pas plus de raiſon de croire plûtôt un Autheur que l'autre. Pour moi j'eſtime que la memoire en a été comme perduë par les éloges funebres, & par des tîtres injuſtement attribuez eux ſtatuës, lors que chaque famille a voulu ſe donner fauſſement la gloire & la loüange des grandes choſes. C'eſt ce qui eſt cauſe qu'on a confondu les actions des particuliers, & les monumens publics qui en pouvoient rendre témoignage, car il n'y a point d'Autheur du tems même que les choſes ont été faites, qu'on puiſſe croire avec aſſurance.

LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE NEUVIESME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. *LES consuls T. Veturius & Sp. Posthumius aiant engagé l'armée Romaine en un lieu desavantageux auprés des Fourches Caudines, & voyant qu'il estoit impossible de s'en retirer, capitulent avec les Samnites à des conditions honteuses.*
2. *Ainsi ils leur donnerent en ostage six cens Chevaliers Romains, & ne remenerent l'armée qu'aprés qu'elle eut passé sous le joug.*
3. *C'est pourquoi afin que le Public ne fût point obligé à garder la parole qu'on avoit donnée en son nom pour faire un accord si honteux, Posthumius lui-même, qui y avoit signé persuada au Senat d'en renvoyer les autheurs aux Samnites.*
4. *Et en effet on leur renvoya les Consuls avec deux Tri*

buns du Peuple, & tous ceux qui avoient consenty à ce traité, Mais les Samnites ne voulurent pas les recevoir.

5. *Quelque tems aprés Papyrius Cursor aiant deffait les Samnites, les fait aussi passer sous le joug, retire les six cens Chevaliers Romains qui avoient été donnez en ostage, & efface par cette victoire la honte de la lascheté precedente.*

6. *On ajouste deux Tribus aux anciennes, l'Ufentine & la Falerine.*

7. *On envoye des Colonies à Suesse, & dans les Istes de Ponze & d'Ischie.*

8. *Ap. Claudius Censeur fait amener dans la Ville de l'eau qui fut appellée Claudienne, & fait paver un grand chemin qu'on appelle le chemin Appius.*

9. *Il admet dans le Senat les enfans de ceux qui avoient été affranchis; Mais parce qu'il sembla que l'Ordre des Senateurs en avoit été deshonnoré, les Consuls de l'année suivante observerent en faisant la reveuë du Senat ce que les Censeurs precedens avoient toûjours observé.*

10. *Outre cela ce Livre contient ce qu'on executa heureusement contre ceux de la Pouille, contre les Toscans, les Eques, les Ombriens, les Marses, les Peligniens & les Samnites, avec lesquels on avoit renouvellé l'alliance.*

11. *Flavius Scriba, dont le Pere n'étoit qu'affranchy, est fait Edile Curule par les factions de la Populace qui sembloit commander souverainement dans les assemblées, & qui mettoit tout en desordre quand il s'agissoit de l'election des Magistrats.*

12. *Mais enfin Q. Fabius qui étoit alors Censeur la reduisit en quatre Tribus, & cela lui acquit le nom de Maximus, c'est à dire de tres grand.*

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE NEUVIESME.

1. CEtte année fut ſuivie de la paix Caudine, memorable par la défaite des Romains, durant que T. Veturius Calvinus & Sp. Poſthumius étoient Conſuls. En cette année les Samnites avoient pour Chef, & pour General Caius Pontius fils d'Herennius, le plus prudent homme de ce tems-là, & lui-même le plus grand guerrier qui fuſt alors. Comme il vid que les Ambaſſadeurs qui étoient allez à Rome pour rendre ce qui avoit été pris, étoient revenus ſans avoir peu faire la paix; *Ne penſez pas*, dit-il aux Samnites, *que nous n'ayons rien fait par cette ambaſſade; Ainſi nous avons ſatisfait à la colere des Dieux que nous avions attirée ſur nous, pour avoir rompu un traité que nous avions fait ſolemnellement. Au moins je ſuis aſſeuré que les Dieux qui nous ont voulu reduire à rendre les choſes qu'on nous a demandées ſuivant ce traité, n'ont pas trouvé agreable que les Romains ayent ſi ſuperbement mépriſé la ſatisfaction que nous leur avons offerte. Car enfin que pouvoit-on faire davantage pour appaiſer les Dieux, & pour*

adoucir les hommes, que les choſes que nous avons faites. Nous avons rendu tout le butin que nous avions pris ſur les Ennemis, & qui ſembloit eſtre à nous par le droit de la guerre; Nous leur avons livré les autheurs de la guerre aprés leur mort, parce que nous n'avons pû les rendre vivans; Nous avons fait porter à Rome tous leurs biens, afin qu'il ne demeuraſt rien chez nous qui nous puſt rendre coupables de leur faute. Que te dois-je davantage, ô Peuple Romain? que dois-je davantage à noſtre alliance, & aux Dieux qui en ont été les témoins? quels juges veux-tu que je prenne pour contenter ta colere, & pour ordonner de noſtre ſupplice? Nous ne refuſons aucuns Peuples, & nous nous en rapporterons, ſi tu veux, à des perſonnes privées. Que ſi les plus foibles ne trouvent point de juſtice contre les plus puiſſans & les plus forts, nous aurons recours aux Dieux qui nous vangeront ſans doute d'un orgueil ſi inſupportable. Nous les prierons de faire tomber leur colere ſur ces eſprits violens que la reſtitution de leurs biens, & l'offre de tous ceux d'autruy, n'ont pas la force de contenter, dont l'inhumanité ne ſe ſçauroit aſſouvir ni par la mort des coupables, ni par l'aſpect de leurs corps, ni par tous leurs biens, & qui enfin ne ſe ſçauroient appaiſer ſi nous ne leur donnons noſtre ſang à boire, & nos entrailles à devorer. Certes, Meſſieurs, une guerre eſt juſte auſſi-toſt qu'elle eſt neceſſaire; Et il eſt permis de prendre les armes, lors que l'eſperance du ſalut conſiſte ſeulement dans les armes. C'eſt pourquoi comme il n'y a rien de plus important dans toutes les affaires humaines, que de conſiderer ſi l'on aura les Dieux contraires ou favorables, tenez pour aſſeuré qu'on a fait les autres guerres plûtoſt contre les Dieux que contre les hommes; mais que dans celle que nous allons entreprendre, nous aurons meſme les Dieux pour conducteurs & pour Capitaines. Aprés avoir dit ces choſes qui pleurent autant qu'elles furent vrayes, il mit ſon armée en bataille, & alla camper pres de Caudium le plus ſecrettement qu'il lui fut poſſible. De là il envoya dix ſoldats deſguiſez en bergers à Calatie, où il avoit déja oüy dire que les Conſuls Romains s'étoient campez, & commanda à ces ſoldats de mener paître leurs troupeaux l'un d'un coſté l'autre d'un autre proche du Camp des Romains, &

& que quand ils auroient été pris, ils diſſent que les Legions des Samnites etoient dans la Pouille; Qu'ils tenoient Luceric aſſiegée de toutes leurs forces, & qu'il s'en faloit bien peu qu'ils ne l'euſſent priſe. On avoit deja à deſſein reſpandu dans Rome ce même bruit, mais ces priſonniers en augmenterent la croyance, veu principalement qu'ils diſoient tous la meſme choſe : Il ne faloit point douter que les Romains n'allaſſent ſecourir les Luceriens qui étoient leurs meilleurs & leurs plus fidelles Alliez, outre qu'ils apprehendoient que l'eſpouvante n'obligeaſt toute le Pouille d'abandonner leur party. On conſulta ſeulement quel chemin on prendroit pour y aller. Il y en avoit deux qui conduiſoient à Lucerie, l'un qui étoit grand & large, le long de la mer Adriatique, mais s'il étoit le plus ſeur, il étoit auſſi le plus long; & l'autre plus court, par les Fourches Caudines dont voicy à peu prés l'aſſiete. Il y a deux grands fonds eſtroits & remplis de bois l'un aprés l'autre, joints enſemble par des montagnes qui les environnent, & qui s'entretiennent; & entre ces deux fonds il y a une prérie aſſez large & pleine d'eaux, au travers de laquelle eſt le chemin. Mais devant que d'arriver dans cette prérie, il faut paſſer par un de ces fonds, & pour en ſortir, il faut retourner en arriere par le même chemin qu'on y eſt entré, ou ſi l'on veut paſſer plus avant, il faut aller par l'autre fond qui eſt plus eſtroit & plus embarraſſé que le premier. Les Romains entrerent dans cette prérie par un autre chemin au travers d'un rocher creuſé; Et comme ils ſe hattoient d'aller à l'autre vallon, ils en trouverent le chemin fermé avec une quantité d'arbres abbatus les uns ſur les autres, & de grandes pierres de rochers qu'on avoit fait tomber d'enhaut. Ils n'eurent pas ſi toſt reconnu cet artifice des Ennemis qu'ils en deſcouvrirent un grand nombre ſur le haut de la montagne. Ils veulent auſſi-toſt retourner par le chemin qu'ils eſtoient venus, mais ils le trouverent fermé comme l'autre, & en meſme tems ils firent alte ſans en avoir de commandement; un profond eſtonnement ſe ſaiſit de leurs eſprits, & comme ſi

ſorte que les Romains s'en retournent ſans peril, à certaines conditions qu'on leur impoſeroit comme à des vaincus ſuivant les droits de la guerre; Cette opinion, reſpondit-il, *eſt de telle nature, qu'elle ne vous fait point d'amis, & qu'elle ne vous oſte pas vos Ennemis; Penſez-vous eſtre aymez d'un Peuple que vous aurez irrité par ſon infamie? Le Peuple Romain eſt compoſé de telle ſorte, qu'il ne peut demeurer en repos aprés avoir été vaincu. Tout ce que la neceſſité preſente aura imprimé dans l'ame des Romains d'animoſité & de haine, y demeurera toûjours gravé; & ne les laiſſera jamais repoſer qu'ils ne ſe ſoient vangez en mille manieres de l'outrage qu'on leur aura fait,* Neantmoins on ne conſidera ni l'une ni l'autre opinion; & Herennius s'en retourna. Cependant on n'eſpargna rien dans le Camp des Romains pour taſcher à ſe ſauver, mais on ne fit que de vains efforts; Enfin comme ils étoient déja reduits à manquer de toutes choſes, la neceſſité les força d'envoier des Ambaſſadeurs aux Samnites, pour demander premierement quelque paix qui fût honnorable, ou pour les provoquer au combat s'ils refuſoient cette paix. Mais Pontius leur fit réponſe *qu'il ne faloit point parler de bataille, & qu'il l'avoit déja gagnée, & qu'au reſte puis qu'ils ne vouloient pas avoüer leur défaite, lors qu'ils étoient vaincus & captifs, il avoit reſolu de les deſarmer, & de les faire paſſer ſous le joug; Que les autres conditions de la paix ſeroient égales pour les vainqueurs & pour les vaincus, ſi l'on ſortoit des terres des Samnites, & qu'on en retiraſt les Colonies, & que par ce moien les Romains & les Samnites vivroient chacun ſous leurs loix, & ſuivant leurs anciennes couſtumes dans une alliance égale de part & d'autre; Qu'il étoit preſt à ces conditions de traiter avec les Conſuls; Et qu'au reſte il deffendoit aux Ambaſſadeurs de le venir retrouver, s'ils ne vouloient pas les accepter.* Cette réponſe aiant été apportée dans le Camp, il ſe fit de tous coſtez un ſi pitoyable gemiſſement, & une ſi grande triſteſſe s'empara de tous les eſprits, que l'on pouvoit bien juger qu'il leur auroit été bien plus ſupportable qu'on leur eût annoncé leur mort. Enfin aprés un long ſilence, parce que les Conſuls n'oſoient parler, ni pour accepter un traité ſi honteux ni pour rejetter un traité ſi neceſſaire,

L.

L. Lentulus qui étoit le plus conſiderable des Lieutenans par ſa vertu & par ſon credit, parla en ces termes. *Meſſieurs*, dit-il aux Conſuls, *j'ay ſouvent oüy dire à mon Pere qu'il n'y eut que lui ſeulement qui ne voulut jamais conſentir dans le Capitole à la reſolution du Senat, de rachepter la Ville avec de l'or de la fureur des Gaulois, puiſque ce Peuple ignorant en la ſcience de la guerre n'avoit pas enfermé les Romains par des retranchemens & par des ramparts, & qu'ils pouvoient bien ſe ſauver au moins ſans que leur perte fuſt certaine s'ils ne le pouvoient ſans quelque peril. Que ſi, comme ils pouvoient du Capitole deſcendre en armes ſur l'Ennemi, & que ſouvent les aſſiegez ſe jetterent ſur les aſſiegeans, il nous étoit permis de combattre en lieu égal ou meſme deſavantageux, la franchiſe & le courage de mon Pere ne manqueroit pas maintenant pour vous dire mon opinion. Certes je confeſſe que la mort eſt glorieuſe lors qu'on l'endure pour la Patrie, Et pour moi me voilà preſt ou de me dévoüer pour le Peuple Romain & ſes Legions, ou de me precipiter au milieu des Ennemis. Mais je vois icy la Patrie, & tout ce qu'elle a de force & de Legions; Et ſi elles ne veulent pour elle-mêmes s'expoſer à la mort, que pretendent-elles ſauver par leur mort? Les maiſons de la Ville, me dira quelqu'un, & les murailles & la multitude qui l'habite. Au contraire toutes ces choſes ſont perduës par la défaite de cette armée, plûtôt qu'elles ne ſont conſervées. Car enfin qui en pourra prendre la défenſe? Sera-ce cette Multitude incapable de faire la guerre? Elle défendra la Ville comme elle la défendit contre les Gaulois. Fera-t-elle venir une armée de Veies? Implorera-t-elle un Camillus pour eſtre ſon Chef? Non, non, c'eſt icy que les Romains fondent toutes leurs eſperances & c'eſt icy que l'on void toute leur puiſſance, & toutes leurs forces. Si nous pouvons les conſerver, nous conſerverons la Patrie; Si nous les expoſons au carnage, nous abandonnons, & nous trahiſſons la Patrie. Mais, me dira-t-on, il eſt trop honteux de ſe rendre; Mais l'amour de la Patrie doit auſſi exiger de nous que nous la ſauvions par nôtre honte ſi c'eſt une choſe neceſſaire, auſſi bien que par noſtre mort. Reſolvons-nous donc à cette indignité, quelque grande qu'elle puiſſe eſtre. Obéiſſons à la neceſſité*

que les Dieux mêmes ne peuvent vaincre; & ne feignez pas maintenant de rachepter avec des armes une Ville que nos Ancestres ont rachepteé avec de l'or. Ainsi les Consuls allerent trouver Pontius pour parlementer, & lors que comme victorieux il leur eut proposé les conditions du traité, ils ne voulurent rien conclurre avec lui sans l'ordre du Peuple, sans les Fecialiens, & enfin sans les autres choses qu'on avoit accoustumé d'observer. C'est pourquoi s'il enfaut croire la commune opinion, & Claudius qui en a parlé, la paix Caudine ne fut pas faite par une forme de traité, mais par une espece de stipulation. Car quel besoin eust-on eu d'ostages si c'eust été un traité, puisque quand on fait des traitez les choses s'achevent & se concluent avec cette sorte d'imprecation, *Que Jupiter frape le peuple qui manquera aux conditions, de la mesme sorte que le porc est frapé par les Fecialiens.* Cette stipulation fut donc signée par les Consuls, par leurs Lieutenans, par les Questeurs, par les Mestres de Camp, dont on void encore aujourd'huy les noms; Mais si la chose se fût terminée par un traité, on ne verroit que les noms des deux Fecialiens.

2 D'ailleurs pour le delay qui estoit necessaire afin de faire approuver cet accord, on prit en ostages six cens Chevaliers Romains, qui devoient payer de leur teste, si on ne vouloit pas le recevoir; Et en suitte on prit le jour qu'ils devoient estre livrez, & que l'armée seroit renvoyée sans armes. Au reste le retour des Consuls au Camp renouvela de telle sorte la tristesse & le ressentiment des soldats, qu'à peine se purent-ils empescher de se jetter sur ceux qui les avoient engagez en ce lieu par leurs mauvais conseils, & dont l'incapacité avoit esté cause qu'ils s'en retireroient plus honteusement qu'ils n'y étoient venus n'aiant point pris de guides pour les conduire, ni envoyé reconnoistre un pays, où comme des bestes il les avoient fait tomber dans le piege. Ainsi ils se regardoient les uns les autres le desespoir sur le visage; ils consideroient avec douleur les armes qu'ils alloient rendre à leurs Ennemis; ils ne pouvoient endurer que leurs mains demeurassent vuides, & leurs corps sans armes exposez à l'Ennemy;

Ils

Ils ſe mettoient devant les yeux le joug dont ils eſtoient menacez; les riſées des victorieux; leur contenance ſuperbe, & le chemin qu'ils devoient faire desarmez & preſque nuds au travers de leurs Ennemis en armes. Ils ſe repreſentoient enſuite le paſſage de leur armée chargée d'infamie par les villes des Alliez, & leur honteux retour à Rome, où leurs Anceſtres & eux-meſmes étoient ſi ſouvent revenus en triomphe; Qu'il n'y avoit qu'eux que l'on euſt vaincus ſans combattre, à qui il n'euſt pas eſté permis de mettre ſeulement l'eſpée à la main, & d'attaquer l'Ennemi, & que c'eſtoit en vain qu'ils avoient eu des armes, des forces & du courage. Cependant l'heure arriva de cette fatale ignominie, qui leur devoit faire voir toutes ces choſes bien plus effroyables qu'ils ne ſe les étoient imaginées. Premierement on leur commanda de ſortir ſans armes de leur retranchement; & on donna les ôtages qui furent mis en ſeure garde. Aprés cela on commanda aux Liſteurs de quitter les Conſuls, que l'on deſpouilla de leur cotte d'armes. Ce qui donna tant de compaſſion à ceux qui les avoient naguere deteſtez, & qui avoient eſté d'avis qu'on les livrait aux Ennemis, & qu'ils fuſſent taillez en pieces, que chacun oubliant ſon infortune deſtourna ſes yeux d'une ſi grande infamie, comme d'un ſpectacle horrible & eſpouvantable. Les Conſuls les premiers paſſerent ſous le joug à demi-nuds; chacun fut enſuitte expoſé à la même ignominie, ſelon le rang qu'il tenoit; Et enfin toutes les Légions y paſſerent. Les Ennemis qui étoient en armes & en haie de part & d'autre, leur faiſoient des reproches, & ſe moquoient d'eux. Et s'il arrivoit qu'en paſſant ils montraſſent de la colere à cauſe de cette indignité, & que leur mine un peu trop hardie offençaſt le victorieux, on leur portoit l'épée au viſage, & même il y en eut de tuez. Ainſi on les fit paſſer ſous le joug, & ce qui leur fut plus inſupportable que toutes choſes, ils ſortirent de ce mauvais pas, aux yeux même de leurs ennemis, & quand ils en furent ſortis bien qu'ils s'reuſſent revoir le jour, comme s'ils fuſſent revenus des Enfers, neantmoins le jour qui leur montroit leur honte & leur infamie, leur étoit plus inſup-

portable que les plus cruelles morts. C'eſt pour quoi encore qu'ils pûſſent arriver à Capoüe devant la nuit ; comme ils étoient incertains de la foi de leurs Alliez, & que la honte même les empéchoit d'avancer, ils coucherent tous ſur la terre avec une extreme neceſſité de toutes choſes le long du chemin aſſez proche de la Ville. Lors que la nouvelle en fut venuë dans Capoüe, une juſte compaſſion toucha le cœur de leurs Alliez, & vainquit leur orgueil & leur arrogance naturelle. Car auſſi-tôt ils envoierent aux Conſuls les marques de l'authorité, leurs Faiſſeaux, leurs Licteurs, des armes, des chevaux, des habits, & aux ſoldats des vivres en abondance ; & quand ils arriverent dans Capoüe tout le Senat & le Peuple alla au devant d'eux ; enfin on leur rendit & en public & en particulier tous les devoirs d'alliance & d'amitié que l'on ſe peut imaginer. Mais cette honneſteté de leurs Alliez, ny le bon accueil qu'ils leur firent, ny toutes le conſolations qu'ils tâchoient de leur donner, non ſeulement ne purent tirer d'eux une parole ; mais tout cela enſemble n'eut pas la force de leur faire lever les yeux pour regarder leurs amis qui compatiſſoient avec eux, & qui s'efforçoient de les conſoler ; tant la honte de ſe voir ſi infortunez, outre la triſteſſe qui les devoroit, les contraignoit de fuyr la preſence & la converſation des hommes. Le lendemain quelques jeunes Gentils-hommes de Capoüe qu'on avoit envoyez avec eux pour les accompagner juſques ſur les frontieres, eſtant de retour, furent mandez dans le Senat, où les plus anciens leur ayant demandé des nouvelles des Romains, ils firent reſponſe, qu'à voir marcher leur armée ſi deſolée, & comme muëtte, ils leur avoient ſemblé plus triſtes & plus abbatus qu'auparavant, qu'on ne reconnoiſſoit plus en eux ces ames Romaines, & qu'on leur avoit oſté le cœur avec les armes ; qu'ils ne rendoient point le ſalut à ceux, qui les ſaluoient, qu'il ſembloit que la crainte les empeſchoit d'ouvrir la bouche, comme ſi le joug ſous lequel ils avoient paſſé, eſtoit encore ſur leurs teſtes ; Que les Samnites en avoient remporté non ſeulement une victoire glorieuſe, mais une victoire eternelle, parce qu'ils avoient pris non pas la ville

de

de Rome comme les Gaulois, mais ce qui eſtoit plus grand & beaucoup plus conſiderable tout le courage & la valeur des Romains. Lors que l'on parloit ainſi dans le Conſeil de ces fideles alliez de Rome, & qu'on croyoit que le nom Romain eſtoit preſque eſteint, on dit qu'Offilius Calavius fils d'Ovius, illuſtre par ſa naiſſance & par ſes actions, & venerable meſme par ſon âge, remontra que les choſes alloient autrement qu'on ne penſoit; *Que ce ſilence obſtiné, que ces yeux fichez contre terre, que ce mépris de toutes les choſes qu'on leur diſoit, & qu'ils ne vouloient point ouïr, que cette honte qu'ils avoient de voir encore la lumiere eſtoient des marques certaines d'un dépit & d'une colere bien avant imprimée dans leurs ames; Ou qu'ils ne connoiſſoient pas l'humeur des Romains, ou que ce ſilence exciteroit bientoſt chez les Samnites des lamentations & des larmes; Et que le ſouvenir de la paix Caudienne ſeroit un jour plus ſenſible & plus funeſte aux Samnites qu'aux Romains, parce que chaque Romain en quelque lieu qu'il puſt combattre, auroit toûjours le meſme courage, mais que les Samnites ne trouveroient pas par tout les meſmes deſtroits pour leur faire obtenir des victoires.*

3. On avoit déja ſceu dans Rome cette honteuſe infortune; mais on apprit premierement que les Conſuls étoient aſſiegez avec leur armée; Et enſuitte on receut la nouvelle de tout le reſte, qui fut bien plus triſte & plus fâcheuſe par la honteuſe paix que l'on avoit faite, que par le peril où l'on ſe trouvoit. Au premier bruit qui avoit couru qu'ils étoient aſſiegez, on avoit commencé à faire des levées; Mais on rompit cét appareil qu'on faiſoit pour les ſecourir auſſi-toſt qu'on eut appris qu'ils s'eſtoient rendus ſi honteuſement; & en meſme tems on fit voir par toute la ville toutes les marques d'un grand deüil, ſans en avoir receu d'ordre ny de commandement. Toutes les boutiques furent fermées alentour de la Place; Toutes les affaires ceſſerent comme d'elles meſmes. Les Senateurs ſe deſpouillerent de leurs longues robes; & l'on quitta les anneaux d'or. Enfin la Villle montra en quelque ſorte plus de deſolation & de triſteſſe que l'armées

mée ; On ne ſe mit pas ſeulement en colere contre les Capitaines, & les autheurs de cette paix, mais on fit paſſer la haine juſqu'aux ſoldats innocens, & l'on ne vouloit pas qu'ils rentraſſent dans la Ville & dans leurs maiſons. Mais l'arrivée de ces malheureux qui toucha les plus endurcis, amollit les cœurs de tout le monde, & convertit en pitié la colere des plus irritez, car ils ne retournoient pas dans la Patrie comme des perſonnes qu'on croyoit perdus, & qui revenoient ineſperément ſains & ſaufs ; mais ils entrerent ſur le ſoir dans la Ville, avec une contenance & des habits de priſonniers & ſe cacherent de telle ſorte dans leurs maiſons, que ny le lendemain, ny les jours ſuivans perſonne d'entr'eux ne parut ny dans la Place ny en Public. Les Conſuls mêmes retirez comme des hommes privez, n'exercerent point leurs charges, ſi ce n'eſt que par un Arreſt du Senat ils nommerent un Dictateur afin de tenir l'aſſemblée pour l'élection des Magiſtrats. Ils nommerent donc pour Dictateur Q. Fabius Ambuſtus, & P. Emilius Petus fut General de la Cavalerie. Mais dautant qu'il y eut quelque defaut en leur creation, on mit en leur place M. Emilius Papus pour Dictateur, & pour General de la Cavalerie L. Valerius Flaccus. Toutefois ils ne tinrent pas l'aſſemblée ; Et parce que le Peuple n'étoit pas ſatisfait de tous les Magiſtrats de cette année, les choſes revinrent à un interregne. Q. Fabius Maximus fut le premier Entreroy & aprés lui M. Valerius Corvinus, qui crea Conſuls Q. Publilius Philo, & L. Papyrius Curſor pour la ſeconde fois, tous deux du conſentement de toute la Ville, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de Capitaines plus renommez. Ils entrerent en charge le meſme jour qu'ils furent creez, car le Senat le voulut ainſi ; & aprés avoir fait toutes les choſes qu'on avoit accouſtumé de faire ils parlerent de la paix Caudine, & Publilius qui avoit alors les Faiſceaux dit à Sp. Poſthumius qu'il diſt ſon avis. En même tems Poſthumius ſe leva, & avec le même viſage qu'il avoit paſſé ſous le joug ; *Meſſieurs*, dit-il au Conſeil, *je ſçai bien que ce n'eſt pas pour me faire de l'honneur, mais pour me faire de la honte, qu'on m'a commandé de parler le*

pre-

premier, Que ce n'eſt pas comme Senateur, mais comme coupable d'une malheureuſe guerre, & d'une paix plus honteuſe & plus infame. Toutefois, Meſſieurs, puiſque vous n'avez parlé ny de la faute que nous avons faite, ny de la peine que nous meritons, je ne m'amuſeray point à parler pour nôtre defenſe; Ce qui ne ſeroit pas difficile devant des hommes qui connoiſſent la fortune humaine, & cette fatale neceſſité que nous ne pouvons éviter. Ie diray ſeulement mon opinion en peu de paroles touchant les choſes que vous avez propoſées. Elle vous fera juger, Meſſieurs, ſi j'ay voulu m'eſpargner ou ſauver vos Legions, lors que je me ſuis obligé par une promeſſe honteuſe, ou neceſſaire. Certes le Peuple Romain n'eſt point tenu de l'executer, puiſqu'elle a eſté faite ſans ſes ordres, & l'on n'en doit rien aux Samnites que nos corps & nôtre vie; Qu'on nous rende donc nuds & enchaiſnez aux Samnites par les Fecialiens. Acquittons nous-mêmes le Peuple Romain, ſi nous l'avons obligé à quelque choſe, afin que rien ne puiſſe empeſcher du coſté des Dieux, ou des hommes, que nous ne recommencions une juſte guerre. Cependant je ſuis d'avis que les Conſuls levent des troupes, qu'ils leur donnent des armes, & qu'ils les mettent en campagne, mais qu'on ne les faſſe point entrer ſur les frontieres des Ennemis, qu'on ne nous ayt renvoyez, & qu'on n'ait ſatisfait à toutes les choſes qui concerneront nôtre reddition. Et vous ô Dieux immortels, je vous prie de tout mon cœur, que ſi vous n'avez pas voulu que Sp. Poſthumius, & T. Veturius Conſuls ayent fait heureuſement la guerre contre les Samnites, il vous ſuffiſe au moins de nous avoir veu paſſer ſous le joug, de nous avoir veu contraints à nous obliger par des promeſſes ignominieuſes, & de nous voir nuds & liez rentrer en la puiſſance de nos Ennemis, pour être ſeuls expoſez à leur haine & à leur fureur. Permetez au reſte que les nouveaux Conſuls faſſent la guerre contre les Samnites, avec le même ſuccés qu'on a terminé toutes les autres guerres avant que nous fuſſions Conſuls. Lors qu'il eut fait ce diſcours, on eut tant d'admiration, & tant de pitié pour lui, que quelquefois on ne pouvoit croire que ce fuſt le même Poſthumius qui avoit eſté l'autheur d'une paix honteuſe, & tantôt on avoit compaſſion qu'un perſonnage de cette importance deuſt eſtre tourmenté par les Ennemis de dépit & de colere,

yens ? Vous n'avez rien promis aux Ennemis. Vous n'avez ordonné à aucun Citoyen de jurer & de promettre pour vous. Vous n'avez donc rien de commun avec nous, à qui vous n'avez point donné de charge, & vous n'avez rien à disputer avec les Samnites, avec lesquels vous n'avez fait aucun traité. Nous avons promis aux Samnites, & nous sommes assez capables de les satisfaire, puis qu'il est question seulement de leur donner nos corps & nos vies ; qu'ils exercent donc là-dessus leurs armes, leurs cruautez, & leurs haynes. Quant à ce qui concerne les Tribuns du Peuple, considerez, Messieurs, si on peut maintenant les rendre, ou si on peut differer jusqu'à un autre tems. Cependant, Veturius, & vous autres mes compagnons, portons nos miserables testes pour le payement de nostre promesse; Et par nôtre punition rettons en liberté les armes Romaines. Cette cause & celui qui la plaidoit firent impression sur l'esprit des Senateurs ; & persuaderent non seulement les autres, mais encore les Tribuns du Peuple, de sorte qu'ils promirent d'obéir en tout au Senat.

4. En même tems ils se demirent de leurs charges & furent mis avec les autres entre les mains des Fecialiens pour estre menez à Caudium. L'on eust dit que cette ordonnance du Senat avoit apporté dans la Ville un nouveau jour. On n'y parloit que de Posthumius; on l'élevoit jusqu'au Ciel par les loüanges qu'on lui donnoit, on l'égaloit au Consul Decius, qui s'étoit dévoüé lui-même pour l'armée Romaine, & l'on comparoit son action aux plus signalées & aux plus illustres. On disoit que par son moyen & par son Conseil la Republique s'étoit relevée comme d'un gouffre, & dégagée d'une paix honteuse; qu'il s'exposoit lui-même aux cruautez & à la fureur des Ennemis & qu'il se sacrifioit pour le Peuple. Cependant on ne songeoit qu'à la guerre, & l'on ne faisoit des souhaits que pour en venir aux mains avec les Samnites. Ainsi l'on fit dans la Ville toute enflammée de colere & de haine, une levée presque toute de volontaires; on fit de nouvelles Legions des mêmes soldats qui estoient revenus, & l'on mena l'armée à Caudium. Les Fecialiens partirent les premiers, & lors qu'ils furent à la porte, ils firent despouiller ceux qui avoient

voient ſigné cét accord, & on leur lia les mains derriere le dos. Mais parce que le Licteur qui portoit honneur à la dignité de Poſthumius craignoit de le trop ſerrer ; Poſthumius lui dit pourquoi ne ſerres-tu pas afin qu'il n'y ait rien à dire à noſtre reddition? Enfin quand ils furent arrivez dans l'aſſemblée des Samnites, & devant le Tribunal de Pontius, A. Cornel. Arvina Fecialien, parla en ces termes. *Puiſque ces hommes*, dit-il, *vous ont promis ſans l'ordre & ſans le commandement du Peuple Romain, qu'on traiteroit avec que vous, & qu'ils ont failly pour cette cauſe ; Ie vous les livre auſſi pour cette cauſe, afin que le Peuple Romain ne puiſſe eſtre accuſé d'aucun crime.* Comme le Fecialien eut prononcé ces paroles, Poſthumius lui donna de toute ſa force un coup de genouil dans la cuiſſe, lui dit à haute voix, *qu'il eſtoit Citoyen des Samnites, que l'autre eſtoit Ambaſſadeur des Romains, & que l'ayant outragé contre le droit de tous les Peuples, ils avoient un juſte ſujet de faire la guerre.* Alors Pontius, *Ie n'accepteray point* dit-il, *cette reddition, & les Samnites ne l'accepteront point auſſi. Mais, Poſthumius, ſi tu crois qu'il y ait des Dieux, que ne caſſes-tu toutes choſes, ou que ne tiens-tu ta promeſſe? On doit la paix aux Samnites, ou tous ceux qui eſtoient en leur puiſſance. Mais pourquoy me veux-je addreſſer à toy, qui viens te rendre priſonnier entre les mains du vainqueur avec toute la fidelité qu'il eſt poſſible? Il faut que je m'adreſſe au Peuple Romain, il faut que je l'appelle à garant. S'il ſe repent de l'accord fait aux Fourches Caudines, qu'il remette ſes Legions dans le même lieu où nous les tenions enfermées, que les choſes ſoient donc remiſes en leur premier eſtat ; Que les Romains reprennent les armes qu'ils ont rendues ſuivant la capitulation ; Qu'ils retournent dans leur Camp ; Qu'ils ayent tout ce qu'ils avoient le jour de devant qu'on parlementaſt ; Et que l'on faſſe alors tout autant que l'on voudra de reſolutions magnanimes. Qu'on ne reſpire que les armes ; Qu'on refuſe toute ſorte d'accommodement ; Et enfin, faiſant la guerre avec les meſmes avantages, & aux meſmes lieux que nous tenions avant qu'on parlaſt de faire la paix. Ainſi le Peuple Romain n'aura point ſujet de ſe plaindre de la promeſſe de ſes Conſuls, ny les Samnites de la foi du P. Romain. Ne manquerez-vous jamais*

de pretextes pour violer vos promeſſes, lors que vous aurez été vaincus? Vous donnaſtes des oſtages à Porſene, vous les retiraſtes ſecrettement, & comme par un larcin, Vous rachetaſtes avec de l'or voſtre Ville de la puiſſance des Gaulois, & lors qu'ils penſoient le recevoir vous les taillaſtes en pieces. Vous avez traité avec nous pour vous rendre vos Legions que nous tenions priſonnieres; Vous avez rendu cette paix vaine & ſans effet, & vous donnez toûjours à la fraude une apparence de juſtice. Le Peuple Romain ne peut conſentir qu'on ayt conſervé ſes Legions par une paix ignominieuſe. Qu'il la rejette donc à ſa fantaiſie, mais qu'il rende ſes Legions au victorieux. Eſt-ce une choſe digne de la foy donnée, des accords que l'on a faits, des ceremonies des Fecialiens, que vous ayez ſuivant le traité tout ce que vous avez demandé, c'eſt à dire tant de Citoyens conſervez, & que je n'aye pas la paix dont j'ay traité avec que vous? Eſt-ce là la juſtice que vous rendez à tous Peuples, A. Cornelius, & vous, ô Fecialiens? Pour moy je ne veux point recevoir ceux que vous feignez de livrer, ny je ne penſe pas que vous les livriez en effet, & je n'empeſche pas qu'ils s'en retournent avec la colere des Dieux, dont vous mépriſez la divinité. Faites la guerre, puiſque Poſthumius a outragé un Fecialien en le choquant du genouil; Car les Dieux qui ſe laiſſeront tromper croiront ſans doute facilement que Poſthumius eſt Samnite, & non pas Romain; Que c'eſt un Samnite qui a fait outrage à un Ambaſſadeur de Rome, & que vous avez juſte ſujet de nous venir faire la guerre. Ne rougiſſez-vous point de honte de vous moquer ſi viſiblement de la Religion, & des Dieux? & que des vieillards, & des Conſulaires, cherchent pour fauſſer leur foy des ſubtilitez, & des ruſes qui ne ſeroient pas dignes des enfans? Va, Licteur, delie ces Romains; qu'on n'en retienne pas un, & qu'ils aillent où il leur plaira. En effet ils ſe retirerent ſans aucun mal, & de Caudium ils retournerent au Camp des Romains, ayant peut-eſtre ſatisfait à la foy publique ou du moins à celle qu'ils avoient donnée.

5. Alors les Samnites reconnurent que d'une paix ſi ſuperbe, il ne pouvoit renaiſtre qu'une pernicieuſe guerre. Ils ſe mirent non ſeulement dans l'eſprit, mais encore

cote devant les yeux toutes les choſes qui en ſuccederent, & commencerent trop tard à loüer les deux conſeils du vieillard Pontius. Car pour avoir voulu prendre un milieu, ils avoient changé une victoire aſſeurée en une paix incertaine; & aiant perdu l'occaſion, ou d'obliger, ou de nuire, il faloit qu'ils combattiſſent contre ceux qu'ils pouvoient rendre leurs amis, ou empêcher pour jamais qu'ils ne fuſſent leurs Ennemis. Enfin ſans que les forces ſe fuſſent affoiblies, ſans aucun combat, il s'étoit fait un ſi grand changement dans les eſprits depuis la paix de Caudium, que la reddition de Poſthumius le rendit plus illuſtre entre les Romains, que cette victoire obtenuë ſans avoir répandu de ſang, ne donna de reputation à Pontius parmy les Samnites. Les Romains tenoient pour une victoire aſſeurée la liberté ſeulement de pouvoir faire la guerre, & les Samnites eſtimoient que les Romains avoient vaincu en même tems qu'ils avoient repris courage. Cependant les Satriciens embraſſerent le parti des Samnites, & la Colonie de Fregelles qui n'avoit rien ſceu de l'arrivée des Samnites en fut ſurpriſe de nuit; car il eſt conſtant que les Satriciens étoient avec eux. Neantmoins une crainte reciproque arreſta les uns & les autres juſqu'au jour, & les empeſcha de rien faire: Mais auſſi-tôt qu'on vid le jour on commença le combat, qui fut quelque tems également opiniaſtré de part & d'autre, parce que ceux de dedans combattoient pour leurs Autels & pour eux-mêmes, & que la multitude inutile pour la guerre les aidoit de deſſus les maiſons; de ſorte que les Fregellans tinrent ferme, & il n'y eut qu'une ruſe qui les perdit. Car ayant ſouffert qu'on publiât dans la Ville qu'on laiſſeroit ſortir ſans danger quiconque voudroit mettre bas les armes, cette eſperance fit ceſſer le combat, & l'on commença de tous côtez à quitter les armes. Ceux qui ne les voulurent point abandonner ſortirent par la porte oppoſite, & leur audace leur fut bien plus avantageuſe que la crainte inconſiderée ne fut favorable aux autres; Car les Samnites ayant fait allumer du feu alentour de ces miſerables, ils les brûlerent cruellement tandis qu'ils invoquoient en vain l'aſſiſtance

ſtance des Dieux & des hommes. Les Conſuls prirent chacun leur département; Papyrius alla dans la Pouille à Lucerie, où l'on gardoit les Chevaliers Romains qui avoient eſté donnez en oſtage à Caudium, & Publilius demeura dans le pays des Samnites pour s'oppoſer à leurs troupes. Cela mit les Samnites en inquietude, parce qu'ils n'oſoient aller à Lucerie, de peur d'avoir l'Ennemy en queuë, & ne pouvoient auſſi ſe reſoudre à demeurer, de peur qu'on ne priſt Lucerie durant leur retardement. Il leur ſembla le meilleur d'abandonner l'affaire à la fortune, & de combattre Publilius. Ils mirent donc leur armée en bataille, & Publilius voyant qu'il faloit combattre, eſtima qu'il devoit auparavant parler aux ſoldats, & les fit en même tems aſſembler. Mais comme ils accoururent devant la tente de leur General avec une extréme allegreſſe, on ne pût entendre ſa harangue, à cauſe du grand bruit qu'ils faiſoient en demandant le combat; & chacun n'écouta pour l'exhorter à bien faire, que ſa propre animoſité, & la memoire de l'ignominie paſſée. Ils allerent donc au combat en preſſant leurs Enſeignes de marcher plus viſte; & afin que d'abord ils ne perdiſſent point de temps à lancer leurs dards, & enſuite à tirer l'eſpée, ils les quitterent tous enſemble, comme s'ils en euſſent eu un ſignal, & l'eſpée à la main ils allerent teſte baiſſée contre l'Ennemy. L'experience du Capitaine à bien dreſſer des bataillons, & à bien ranger une armée, ne ſervit de rien en cette occaſion; La furie des ſoldats comme par une ardeur forcenée prevint les commandemens & les ordres, & executa toutes choſes. Ainſi les Ennemis non ſeulement furent mis en fuite, mais pour ne pas s'arreſter en chemin ils n'oſerent même rentrer dans leur Camp, & allerent dans la Pouille diſſipez & en deſordre; neantmoins ils ſe raliérent en fuite, & ſe rendirent tous enſemble à Lucerie. La même ardeur qui avoit pouſſé les Romains au travers des Ennemis, les pouſſa auſſi dans leur Camp, où l'on fit un plus grand carnage que dans le combat; & de deſpit & de colere la meilleure partie du butin fut perduë & diſſipée. Cependant l'autre armée que conduiſoit Papyrius étoit arri-

arrivée à Arpi, le long des coſtes de la mer, & avoit trouvé toutes choſes paiſibles, plûtôt à cauſe des injures qu'on avoit reçuës des Samnites, & de la hayne qu'on leur portoit, que par la conſideration d'aucun bienfait qu'ils euſſent receu du Peuple Romain. Car les Samnites qui habitoient en ce tems là ſur les montagnes, Peuples rudes & ſauvages, meſpriſoient tous les autres comme des laſches, & faiſoient ſans ceſſe des degaſts dans la Campagne, & ſur les coſtes de la mer. Si cette contrée euſt eſté fidelle aux Samnites, jamais l'armée des Romains ne fût venuë juſqu'à Arpi, ou ſi on leur euſt empeſché les vivres entre Rome & Arpi, elle y euſt eſté en danger de perir faute de trouver les choſes neceſſaires. En effet lors qu'ils furent partis de là, & qu'ils eurent aſſiegé Lucerie, ils y furent reduits à la neceſſité de toutes choſes, auſſi bien que les aſſiegez. Veritablement il leur en venoit fort peu. Car dautant que les ſoldats étoient occupez aux travaux d'un ſiege, & enfin à toutes les autres fonctions, il n'y avoit que les gens de cheval qui alloient querir du bled, qu'ils apportoient dans de petits ſacs; & bien ſouvent lors qu'ils rencontroient l'Ennemi, ils étoient contraints de les laiſſer en chemin pour combattre. Quant aux aſſiegez, les Samnites avoient fait entrer dans leur ville & des vivres & du ſecours devant que l'autre Conſul fuſt arrivé avec ſon armée victorieuſe. Mais la venuë de Publilius les reduiſit à l'étroit: Car ayant laiſſé à ſon Collegue le ſoin de ce ſiege, il alloit battre la campagne de tous coſtez, & empeſchoit par ce moyen tous les convois que les Ennemis pouvoient faire. C'eſt pourquoi voyant que les aſſiegez ne pouvoient pas durer plus long-tems, tous les Samnites qui étoient campez aux environs de la Ville furent contraints d'aſſembler leurs forces, & de donner bataille à Papyrius. Tandis que les deux armées ſe preparoient au combat, il arriva des Ambaſſadeurs de Tarente pour advertir les Samnites & les Romains de terminer cette guerre & qu'autrement ils ſe declareroient contre ceux qui ne voudroient pas quitter les armes, & qu'ils prendroient le party des autres. Lors que Papyrius les eut ouys, il leur répondit, comme

s'il

s'il eust été étonné de leur advertiſſement, qu'il en communiqueroit avec ſon Collegue, & en meſme tems les deux Conſuls s'aſſemblerent; mais ils employerent tout le tems de leur entretien à parler des preparatifs de la bataille, & des autres choſes qu'ils avoient déja reſoluës, & en ſuitte il donna le ſignal du combat. Or tandis que les Conſuls étoient occupez à leurs ſacrifices, & qu'ils faiſoient les autres choſes qu'on a accouſtumé de faire avant que d'en venir aux mains, les Ambaſſadeurs de Tarente vinrent au devant d'eux pour apprendre la reſponſe: & Papirius reſpondit que celui qui gouvernoit les ſacrez Poulets les avoit aſſeurez que les preſages étoient favorables; qu'outre cela on avoit heureuſement ſacrifié; que les Dieux ſe declaroient en faveur des Romains, & qu'au reſte (comme ils le pouvoient bien voir) ils alloient mettre la main à l'ouvrage. Il commanda auſſi-toſt qu'on fiſt marcher les Enſeignes, en ſe moquant de la vanité d'un Peuple, qui ne pouvant donner ordre à ſes propres affaires, à cauſe de ſes diſcordes & de ſes tumultes inteſtins, vouloit ſe méler d'impoſer aux autres des loix, & comme une neceſſité de faire la guerre ou la paix. Mais les Samnites ayant preſque perdu le ſoin de la guerre, parce que peut-eſtre ils ſouhaittoient en effet la paix, ou qu'il eſtoit neceſſaire de diſſimuler, afin de gagner les Tarentins, commencerent à crier quand ils virent que les Romains avoient eſté ſi promptement rangez en bataille, qu'ils obeyroient aux Tarentins, qu'ils ne vouloient point combattre, & qu'ils ne ſortiroient point en armes hors de leurs retranchemens; Qu'ils endureroient pluſtoſt tout ce que la fortune pouvoit faire, que de montrer qu'ils meſpriſoient les Tarentins qui vouloient pacifier les choſes. Les Conſuls firent reſponſe qu'ils acceptoient librement ce preſage, & qu'ils prioient les Dieux d'inſpirer à leurs Ennemis de vouloir meſme negliger la defenſe de leurs ramparts. Cependant les deux Conſuls ayant diviſé leurs forces, s'approcherent des retranchemens de l'Ennemy, & en meſme tems, ils donnerent l'aſſaut de tous coſtez. Une partie eſtoit occupée à combler le foſſé; les autres s'attachoient au rampart, & non ſeulement

lement cette vertu qui étoit née avec eux, mais encore le deſpit & la colere ſollicitoient les eſprits irritez par la memoire de leur ignominie. Ainſi ils prirent le Camp des Ennemis ; & chacun ſe repreſentant non pas les Fourches Caudines, ni ces détroits inacceſſibles, où la ruſe avoit trop inſolemment triomphé de l'imprudence & de l'erreur, mais ſeulement la vertu Romaine, que ni foſſez ni ramparts ne ſont capables d'arreſter, ils tuerent indifferemment ceux qui reſiſtoient, & ceux qui prenoient la fuite, ceux qui étoient armez, & ceux qui étoient deſarmez, les eſclaves, & les perſonnes libres, les jeunes & les vieux, les hommes & les beſtes; De ſorte qu'il n'en fût rien demeuré, ſi les Conſuls n'euſſent fait ſonner la retraite, & qu'ils n'euſſent fait ſortir du Camp par des commandemens & des menaces les ſoldats avides de ſang. C'eſt pourquoy comme ils étoient indignez qu'on leur euſt oſté le plaiſir d'aſſouvir entierement leur furie, on leur remontra auſſitoſt, *que les Conſuls ne le cedoient point, & ne le cederoient jamais aux ſoldats, ni en animoſité, ni en haine contre les Ennemis ; Qu'au contraire, comme ils étoient leurs Chefs dans la guerre, ils le ſeroient auſſi dans la vangeance, s'ils n'étoient retenus par la conſideration des ſix cens Chevaliers qui étoient en oſtage dans Lucerie, parce qu'il étoit à craindre que les Ennemis deſeſperant de leur pardon ne ſe jettaſſent aveuglément ſur eux, & ne les taillaſſent en pieces, pour avoir au moins la ſatisfaction de les perdre & de les voir perir devant eux.* Les ſoldats receurent bien cette remonſtrance, furent bien ayſes qu'on euſt prevenu leur colere, & advoüerent meſme qu'il faloit pluſtoſt ſouffrir toutes choſes, que d'abandonner un ſi grand nombre des plus conſiderables de la jeuneſſe Romaine. Auſſitoſt qu'on eut congedié l'aſſemblée, on tint conſeil ſi on devoit preſſer Lucerie avecque toutes les troupes, ou ſi avec l'une des deux armées conduite par l'un des Generaux, on iroit ſonder ceux de la Pouille, qu'on avoit juſques là tenus pour ſuſpects. Le Conſul Publilius alla donc courir la Pouille, & dans cette expedition il gagna quelques Peuples par la force, & en receut d'autres à certaines conditions dans l'alliance du

l'peuple Romain. Papyrius même qui étoit demeuré au ſiege de Lucerie, vid bien-toſt des evenemens conformes à ſes eſperances. Car aprés avoir fermé tous les chemins par leſquels on pouvoit amener des vivres dans la ville, enfin les Samnites qui étoient dedans vaincus déja par la faim, envoyérent des Deputez au Conſul, pour offrir de luy rendre les oſtages qui étoient cauſe de la guerre, à condition qu'il levaſt le ſiege. Papyrius leur fit réponſe; *Qu'ils avoient dû auparavant conſulter Pontius fils d'Herennius, qui avoit conſeillé de faire paſſer les Romains ſous le joug, & lui demander ce qu'il croyoit qu'on dût faire ſouffrir aux vaincus. Qu'au reſte puis qu'ils avoient mieux aimé recevoir des loix de l'Ennemi, que de s'en donner eux-mêmes, il vr donnoit aux Deputez de faire ſçavoir dans Lucerie qu'on y laiſſaſt les armes, le bagage, les chevaux, & toute la multitude qui ne pouvoit ſervir à la guerre; Que pour les ſoldats il vouloit les faire paſſer ſous le joug, pour vanger l'injure qu'on avoit receuë ſans vouloir en faire de nouvelles.* On ne refuſa rien de toutes ces conditions. Sept mille Soldats paſſerent ſous le joug; on fit dans Lucerie un grand butin, on reprit toutes les Enſeignes & toutes les armes qu'on avoit perduës à Caudium, & ce qui combla la réjouyſſance, on ramena les Chevaliers, que les Samnites faiſoient garder dans Lucerie comme les gages de la paix. Il ne ſe trouve preſque point de victoire qui ait été plus glorieuſe au Peuple Romain par un ſi prompt changement de la fortune. En effet, s'il en faut croire quelques Annales Pontius fils d'Herennius General des Samnites paſſa ſous le joug avec les autres, pour faire reparation aux Conſuls de la honte qu'il leur avoit faite. Veritablement je m'eſtonne qu'on ne ſçache pas aſſeurément ſi le Chef des Ennemis fut livré aux Romains, & s'il paſſa ſous le joug; Mais je m'étonne bien davantage qu'õ ſoit demeuré en doute ſi ce fut L. Cor. Dictateur avec L. Pap. Curſor General de la Cavalerie qui fit tant de belles choſes à Caudium, & en ſuitte à Lucerie, & qui aiant eſté l'unique vangeur de l'ignominie des Romains, obtint le plus juſte triomphe qu'on eût obtenu depuis Camillus juſqu'à ce tems là; ou ſi la gloire de tant de belles actions

appartient ſeulement au Conſul Papyrius. Ce doute eſt ſuivy d'un autre doute. On ne ſçait ſi le même Papyrius ſurnommé Curſor fut continué dans ſa charge en conſideration de ce qu'il avoit fait à Lucerie, & creé Conſul pour la troiſiéme fois, avec Quin. Aulius Cereteanus pour la ſeconde, ou ſi ce fut Lucius Pap. Mugillanus; car pour le reſte de cette guerre, on demeure d'accord que les Conſuls l'acheverent. Emilius termina la guerre victorieux contre les Ferentins par l'heureux ſuccez d'un ſeul combat; Et prit à compoſition la ville où leurs troupes s'eſtoient retirées aprés avoir été defaites, & les contraignit de donner des oſtages. L'autre Conſul eut le même avantage contre les Satriciens, qui avoient pris le parti des Samnites aprés la journée de Caudium, & receu dans leur ville une garniſon de ce Peuple bien qu'ils fuſſent Citoyens Romains. Lors qu'il eut fait avancer l'armée juſqu'auprés des murailles de Satricum, & que les habitans de cette ville leurent fait prier de leur accorder la paix, il leur fit cette ſeverе réponſe, qu'ils ne revinſſent plus le trouver qu'ils n'euſſent taillé en pieces la garniſon des Samnites, ou qu'ils ne les euſſent livrez entre ſes mains. Cette parole leur donna plus d'eſpouvante que ſes armes; Et lors qu'ils lui demanderent, comment il vouloit qu'étant foibles, & en petit nombre comme ils étoient ils peuſſent venir à bout d'une ſi forte garniſon, il répondit qu'ils en demandaſſent le moien à ceux qui leur avoient conſeillé de la recevoir, & là-deſſus ils ſe retirerent, aprés avoir à peine obtenu qu'ils en parleroient à leur Senat, & qu'en ſuite ils lui en rapporteroient la reſponſe. Ce Senat étoit diviſé en deux factions, l'une des principaux Senateurs, qui avoient été d'avis qu'on ſe retiraſt de l'obeïſſance des Romains, l'autre de ceux qui étoient demeurés fidelles; & neantmoins les uns & les autres firent leurs efforts envers le Conſul pour avoir la paix. Comme la garniſon des Samnites ne voyoit plus d'apparence de pouvoir ſouſtenir ce ſiege, & qu'elle devoit ſortir la nuit ſuivante, l'un des partis eſtima que c'eſtoit aſſez de faire ſçavoir au Conſul à quelle heure cette garniſon devoit partir, par quelle porte elle

devoit ſortir, & quel chemin elle devoit prendre, & l'autre qui n'avoit point conſenti qu'on ſe donnât aux Samnites, ouvrit la même nuit les portes au Conſul, & fit entrer en ſecret des gens de guerre dans la ville. Ainſi l'on fit deux entrepriſes contre les Samnites pour être en même temps executées; on ſe mit en embuſcade dans les bois qui étoient ſur leur chemin, & on les tailla inopinément en pieces; & au même inſtant il s'éleva un grand cry dans la ville qui étoit pleine d'ennemis, de ſorte qu'en moins d'une heure les Samnites furent defaits, les Satriciens pris, & toutes choſes en la puiſſance du Conſul. Lors qu'il fut maiſtre de la Place, il fit diligemment rechercher les autheurs de la revolte, il fit battre à coups de verges ceux qui en furent trouvez coupables, & puis il leur fit couper la teſte, mit dans la ville une forte garniſon, & deſarma les habitans. Ceux qui diſent que Papyrius Curſor prit Lucerie, & que ce fut lui qui fit paſſer les Samnites ſous le joug, ont écrit que de Satricum il revint à Rome pour obtenir l'honneur du triomphe. En effet ce perſonnage étoit digne de toutes les loüanges militaires, & meritoit d'eſtre loüé, non ſeulement pour l'excellence de ſon eſprit, mais encore pour la force & pour la vigueur de ſon corps, & particulierement à cauſe de ſa legereté; auſſi en fut-il ſurnommé Curſor, & l'on dit qu'il n'y eut point en ſon tems de ſi bon coureur qu'il ne ſurpaſſât à la courſe. Au reſte il beuvoit beaucoup, & ne mangeoit pas moins, ſoit qu'il fût fort & robuſte ou qu'il fiſt ordinairement un grand exercice; & comme il étoit infatigable, jamais les gens de guerre, la Cavallerie ou l'Infanterie ne travaillerent plus que ſous ſa conduitte. On dit même que les gens de cheval luy ayant oſé demander comme pour la recompenſe d'avoir bien fait en quelque entrepriſe, qu'il leur relaſchaſt quelque choſe de leur travail; Je le veux bien, dit-il, & afin que vous ne vous plaigniez point que je ne vous aye rien voulu remettre, je veux bien qu'en deſcendant de cheval vous ne vous frotiez plus les épaules. Enfin il avoit beaucoup de credit & d'empire, & ſur les Alliez & ſur les Citoyens. Un jour le Preteur de Preneſte aiant peur en quelque ſorte, avoit fait ſortir lentement ſes troupes du lieu où elles

avoient

avoient été miſes pour le ſecourir, afin de venir à la tête de la bataille; & Papirius qui s'en reſſouvenoit encore, voiant qu'il ſe promenoit devant ſa tente le fit appeller, & commanda au Licteur de tenir ſa hache preſte. Cette parole fit preſque évanoüir le Preneſtin, mais Papyrius continuant, *Licteur*, dit-il, *haſte-toy de couper cét arbre qui empeſche les paſſans.* Neantmoins il ne luy en donna que la peur, & ſe contenta de le punir par une amende: Et à la verité en tout ce ſiecle-là, qui fut ſans doute le plus fertile en hommes vertueux que l'on ſe puiſſe imaginer, il n'y avoit perſonne qui fuſt plus capable d'appuyer la Rep. des Romains. Et comme on comparoit Papirius à Alexandre en toutes choſes, on avoit reſolu de l'oppoſer à ce Conquerant, ſi apres avoir dompté l'Aſie, il tournoit ſes armes contre l'Europe. Bien qu'on ayt pu facilement juger dés le commencement de mon ouvrage que je ne recherche rien moins que de m'eſloigner de mon ſujet, & que je ne fais point de digreſſions qu'autant que je le juge neceſſaire pour délaſſer un peu mon eſprit, & deſennuyer mes Lecteurs, comme par de douces promenades pleines d'agreables varietez, toutefois la conſideration d'un ſi grand Prince me remet dans la memoire les diſcours que j'en ay ſouvent faits en moy-meſme, & m'oblige d'examiner quel ſuccez auroient eu les Romains ſi Alexandre les eût attaquez. Veritablement le grand nombre & le courage des ſoldats, la bonne conduite & l'addreſſe des Capitaines peuvent beaucoup dans la guerre, mais la fortune qui a tant de pouvoir dans les affaires humaines fait voir particulierement parmy les armes, combien elle eſt puiſſante & redoutable. C'eſt pourquoy lors que je conſidere ces choſes & en particulier & en general, je ne veux point douter que l'Empire Romain ne fuſt demeuré invincible contre la fortune d'Alexandre comme il a toûjours été victorieux contre les forces des autres Princes. Et pour commencer par la comparaiſon des Chefs, je ne nieray pas qu'Alexandre n'ayt été grand Capitaine; mais il faut auſſi que l'on confeſſe qu'il a été ſi celebre & ſi renommé, parce qu'il commandoit tout ſeul dans ſes entre-

priſes, & qu'il mourut encore jeune dans la proſperité des affaires, ſans avoir jamais eſprouvé aucun revers de la fortune. En effet pour ne point parler des autres Capitaines illuſtres, qui ſont autant de fameux exemples de l'inconſtance des choſes humaines, Qui expoſa Cyrus celebre ſur tous les autres par les loüanges des Grecs, & depuis peu le grand Pompée au changement de la fortune, ſi ce ne fut une longue vie? Je feray ici le dénombrement des Capitaines Romains, non pas neantmoins de tous ceux qui ont paru en chaque ſiecle; mais de ceux-là ſeulement contre leſquels ſoit Conſuls, ſoit Dictateurs Alexandre eût fait la guerre, comme M. Val. Corvinus, C. Marcius Rutilius, C. Sulpitius, T. Manlius Torquatus, Q. Publilius Philo, L. Papyrius Curſor, Q. Fabius Maximus, les deux Decies, L. Volumnius, M. Curius. Nous avons eu en ſuitte d'autres grands hommes qu'on pouvoit oppoſer à Alexandre, s'il euſt attaqué les Carthaginois devant les Romains, & qu'il ne fût venu en Italie qu'en ſa vieilleſſe. Ils avoient les meſmes vertus qu'Alexandre, ils lui étoient comparables par le courage & par l'eſprit, & avoient la même diſcipline militaire qu'ils avoient receuë pour ainſi dire de main en main, dés le commencement de la Ville, comme un art ordonné en enſeignemens & en preceptes infaillibles. Ainſi les Rois avoient fait la guerre, ainſi les Juniens & les Valeres qui les chaſſerent de la Ville, ainſi les Fabiens, les Quintiens, & les Corneliens, ainſi Furius Camillus que deux Jeunes Romains contre qui Alexandre euſt eu à combattre, avoient veu en ſa vieilleſſe. Et certes bien qu'Alexandre s'expoſaſt dans les combats & qu'il fit lui-même toutes les fonctions de ſoldat, ce qui a ſans doute beaucoup contribué à ſa gloire, croiroit-on que Manlius Torquatus, ou Val. Corvinus ſoldats renommez, devant que d'eſtre Capitaines euſſent cedé à ce Prince s'ils l'euſſent rencontré teſte à teſte dans une meſlée? Les Decies qui ſe dévoüerent à la mort, & qui ſe precipiterent au travers des Ennemis, lui auroient-ils voulu ceder? Papyrius Curſor lui auroit-il cedé avec tant de force de corps, & avec tant de vigueur d'eſprit? Et le Senat pour ne pas nom-

nommer tant de grands hommes en particulier, le Senat que l'on a parfaitement repreſenté quand on a dit qu'il étoit compoſé d'autant de Rois que de Senateurs, auroit-il été vaincu ſeulement par les pratiques de ce jeune Prince ? Mais il y auroit eu danger, pourra-t-on dire, qu'il euſt choiſi le lieu de ſon Camp avec plus d'adreſſe & de prudence que pas un de ceux que j'ay nommez ; Qu'il euſt donné un meilleur ordre pour les vivres ; Qu'il ſe fuſt mieux gardé des embuſcades, qu'il euſt ſceu mieux prendre le tems de combattre, mieux ranger ſon armée en bataille, & mieux ſe fortifier. Il n'euſt pas dit alors qu'il n'avoit affaire qu'à un Darius, qui menoit avec lui, pour la pompe ſeulement, des troupes de femmes & d'Eunuques enervez parmi la pourpre & les richeſſes, & qui reſſembloient plûtôt à un grand butin qu'à une armée d'ennemis. Non, certes, il n'euſt pas dit qu'il n'avoit affaire qu'à un Darius qu'il vainquit ſans verſer de ſang, n'aiant rien oſé de plus grand en cette occaſion que de meſpriſer des choſes vaines, & qui n'avoient rien de redoutable. Il euſt trouvé beaucoup de difference entre la ſituation de l'Italie & celle des Indes, par où il ſe promena en ſe joüant avec une armée tousjours yvre & pleine de vin. Il y euſt trouvé bien peu de reſſemblance lors qu'il euſt conſideré les mauvais paſſages de la Pouille, les montagnes des Lucaniens, & les lieux encore ſanglans de la deffaite de ſon oncle Alexandre Roi d'Epire ; qui avoit été tué quelque tems auparavant. Au reſte nous entendons parler d'Alexandre dans l'eſtat où il étoit, lors qu'il n'étoit pas encore aveuglé par l'excés des proſperitez, dont perſonne n'a jamais joüy avec moins de moderation que ce Prince. Que ſi on le conſidere dans ſa nouvelle fortune, & s'il faut ainſi parler, avec cét eſprit nouveau, & dans ce nouveau perſonnage dont ils s'eſtoit reveſtu depuis ſes victoires, il fuſt venu en Italie plus ſemblable à Darius qu'à Alexandre, il n'y euſt amené qu'une armée qui avoit mis en oubly la Diſcipline de la Macedoine, & qui eſtoit déja corrompuë par les mœurs & par les couſtumes des Perſes. Certes je ſuis faſché en parlant d'un ſi grand Roy, d'é-

ſtre contraint de parler du changement ſuperbe de ſon habit, de l'ambition qu'il avoit d'eſtre flatté par des gens proſternez en terre, de ces adorations odieuſes aux Macedoniens meſme plûtoſt vaincus que victorieux, de la cruauté des peines qu'il impoſoit à des mal-heureux, du meurtre de ſes amis parmi les feſtins & parmi le vin, & enfin de ſa vanité temeraire de ſe dire fils de Jupiter. Quoi! ſi cette paſſion qu'il avoit pour le vin fut devenuë plus violente de jour en jour, ſi la colere qui le gouvernoit ſi puiſſamment eût pris ſur lui un nouvel empire à meſure qu'il euſt veſcu (car je ne dis rien dont tous les Hiſtoriens ne demeurent d'accord) croirons-nous que tous ces defauts n'euſſent pas été contraires aux perfections d'un Capitaine? Mais il étoit à craindre, diſent les moins conſiderables des Grecs qui favoriſent meſme la gloire des Parthes au meſpris de la vertu des Romains, que le peuple Romain n'euſt pû reſiſter à la majeſté ſeulement du nom d'Alexandre qui leur étoit à peine connu; comme ſi pas un de tant de grands hommes qui vivoient alors dans Rome n'euſt oſé librement parler de lui, veu que la ville d'Athenes qui étoit déja abbatuë par les armes des Macedoniens, & qui voyoit les ruines de Thebes encore fumantes, avoit bien eu la hardieſſe d'en parler publiquement, comme on peut le reconnoiſtre par le témoignage des eſcrits des Grecs. Quelque grandeur que l'eſprit humain ſe puiſſe figurer de cét homme, ce ne ſera toutefois que la grandeur d'un ſeul homme, & comme l'aſſemblage d'un peu plus de dix annees de felicité. Et certes lors qu'on la releve juſqu'au point de dire qu'encore que le Peuple Romain n'ait ſuccombé dans aucune guerre, il a neantmoins perdu quelque bataille, & que toûjours Alexandre à été victorieux, on ne prend pas garde que l'on compare les actions d'un jeune Prince, avec les exploits d'un Peuple qui depuis preſque huict cens ans n'a jamais ceſſé de faire la guerre. Devons-nous donc nous eſtonner ſi en un parti où l'on compte preſque plus de ſiecles qu'on ne compte d'années en l'autre,

la fortune a plus ſouvent changé durant un ſi long eſpace de temps, que dans l'intervalle de treize années? Que ne comparez-vous plûtoſt la fortune d'un homme avec la fortune d'un autre? Un Capitaine avec un Capitaine? Combien vous pourrois-je nommer de Capitaines Romains qui n'ont jamais perdu de batailles? Il ne faut que lire les Annales des Magiſtrats, & les actions des Conſuls & des Dictateurs, dont la vertu & la fortune n'ont point laiſſé paſſer de jour qui n'ayt eſté glorieux au Peuple Romain; Et ce qui les rend plus admirables, & qu'Alexandre, & que tout les autres Rois, il y en a eu quelques-uns qui n'ont pas gardé la Dictature plus long-temps que dix ou vingt jours, & pas un le Conſulat plus d'un an. Bien ſouvent les Tribuns du Peuple les ont empeſchez de faire des levées; on a ſouvent laiſſé paſſer les temps propres à faire la guerre, ils y ſont neantmoins allez; Et devant la fin de leur charge ils ont été rappellez pour tenir l'aſſemblée de l'élection des Magiſtrats. Le temps de leur employ à finy à la veille d'achever une entrepriſe heureuſement commencée. Tantoſt la temerité, & tantoſt la malice de leurs Colleguez leur a apporté ou des obſtacles ou du dommage; Ils ont ſouvent ſuccedé à une mauvaiſe adminiſtration des affaires, ou ils ont eſté contraints de ſe ſervir de jeunes ſoldats, & de prendre des troupes mal diſciplinées: Au contraire les Rois qui ne craignent point ces obſtacles, & qui ſont Maiſtres des entrepriſes, & du temps propre pour agir, font dépendre toutes choſes de leur ſeule opinion, & ne dépendent de perſonne. Et partant ſi Alexandre invincible comme il étoit euſt fait la guerre à des Capitaines invincibles, il euſt eſté expoſé comme eux aux meſmes coups de la fortune, & euſt ſouvent hazardé ſes proſperitez. Nous pouvons meſme aſſeurer, qu'il euſt d'autant plus hazardé que les Macedoniens n'avoient qu'un Alexandre, qui non ſeulement eſtoit ſujet à une infinité d'accidens, mais qui s'y precipitoit luy-meſme; Et qu'au contraire il s'en fuſt trouvé beaucoup parmy les Romains qui lui euſſent eſté égaux ou par la gloire ou par la grandeur des

actions, & qui pouvoient vivre & mourir ſans mettre en danger le Public. Il reſte que nous comparions les forces avecque les forces, ſoit par le nombre & par les qualitez des ſoldats, ſoit enfin par la multitude de ceux dont on pouvoit tirer du ſecours. Il y avoit dans Rome en ce tems-là deux cens cinquante mille Chefs de famille ; De ſorte que dans les revoltes & les ſoulevemens des Latins, on compoſoit preſque dix Legions entieres des ſeules levées de la Ville : Et en ce tems-là il y avoit ordinairement quatre & cinq armées, qui faiſoient la guerre en même tems dans la Toſcane, & dans l'Ombrie ; (*Duché d'Eſpolette*,) contre les Gaulois, les Samnites, & les Lucaniens. Il auroit trouvé contre luy tout le Latium, les Sabins, les Volſques, les Eques, toute la Campagnie, avec une partie de la Toſcane & de l'Ombrie, les Picentes, les Marces, les Peligniens, les Veſtiniens, ceux de la Pouille, toute la frontiere des Grecs le long de la mer Tyrrhenienne, depuis les Thuriens juſqu'à Naples & à Cumes ; & venant de là à Antium, & à Hoſtie il n'euſt rencontré que des Peuples puiſſans & alliez du Peuple Romain, ou des Ennemis foibles & déja ſubjuguez par la force. Il euſt paſſé la mer avec de vieilles troupes Macedoniennes, mais il n'euſt pas amené plus de trente mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux principalement Theſſaliens, car c'eſtoit là toute ſa force ; Et s'il y euſt ajouſté des Perſes, des Indiens, & d'autres Peuples, il euſt plutoſt amené avecque lui des empeſchemens que du ſecours. Adjouſtez à cela que les Romains euſſent pû tous les jours prendre chez eux des gens frais & du renfort. Mais il fuſt arrivé à Alexandre ce qui arriva depuis à Annibal, comme il faiſoit la guerre dans un pays eſtranger & eſloigné du ſien, que ſon armée y euſt vieilly, & ſe fût défaite d'elle-même. Ses gens avoient pour armes une targe avec une eſpece de pique ; & les Romains portoient un bouclier qui leur couvroit preſque tout le corps ; & outre cela un javelot qui n'eſtoit pas moins propre à lancer de loin & à frapper de prés qu'une pique. Les uns & les autres combattoient de pied ferme & gardoient leurs rangs,

rangs ; mais la phalange ou le bataillon des Macedoniens étoit immobile & toûjours de la même sorte: Au contraire l'ordonnance des Romains étoit plus distincte, elle consistoit en plus de parties, & il lui étoit facile de se démembrer, & de se rallier selon les occasions. Maintenant pour ce qui concerne les fonctions militaires, y a-t-il quelques soldats qui soient comparables aux Romains ? Y en a-t-il de plus propres à supporter les fatigues & les travaux ? Il ne faloit que la perte d'une bataille pour destruire entierement Alexandre; Mais quel combat & quelle défaite auroit pû abbattre les Romains, de qui l'infortune de Caudium & la journée de Cannes n'abbattirent pas le courage ? Et certes bien que ce Prince eust eu d'abord de favorables succés, neantmoins il eût souvent desiré d'avoir en teste les Perses, les Indiens, & les Nations efféminées de l'Asie, & c'eust été alors qu'il eust dit veritablement, que jusque-là il n'avoit fait la guerre que contre des femmes. On rapporte qu'Alexandre Roi d'Epyre prononça la mesme parole, lors qu'ils se vid blessé à mort, & qu'il compara les difficultés qu'il avoit trouvées en Italie, aux grandes choses qu'il avoit faites contre les Asiatiques. En effet lors que je me remets en memoire qu'en la premiere guerre Punique, on combattit sur mer durant vint-quatre ans contre les Carthaginois, je croy que toute la vie d'Alexandre n'auroit pas été suffisante pour achever seulement une de ces guerres. Et peut-estre que si ces deux Peuples se fussent liguez ensemble suivant leur ancienne alliance, ou qu'une crainte égale de part & d'autre leur eust fait prendre les armes contre ce commun Ennemi, il eût été en même tems accablé par les Carthaginois & par les Romains. Au reste bien que ce ne fust pas contre Alexandre, que les Romains combattirent, ny durant que les Macedoniens estoient dans leurs plus hautes prosperitez ; Toutefois les Romains se sont quelquesfois éprouvez contr'eux, lors qu'ils ont fait la guerre contre Antiochus, contre Philippe, & contre Perses, & aprés tout ils ont combatu contre de si forts Ennemis, non seulement sans perte, mais encore sans peril. Que cecy soit dit sans orgueil

& ſans envie, & ne parlons point de guerres Civiles, jamais la Cavalerie, jamais l'infanterie des Ennemis ne nous a mis en danger lors qu'il a falu combattre en bataille rangée, ſoit dans une plaine, ſoit dans des lieux difficiles & deſavantageux. Veritablement les ſoldats chargez d'armes peſantes ont raiſon d'apprehender la Cavalerie, les fléches, les mauvais chemins & les lieux embaraſſez; Neantmoins nos troupes ont mille fois mis en fuitte des armées plus conſiderables que celles des Macedoniens & d'Alexandre, & feront toûjours la même choſe, pourveu que l'amour de la paix dans laquelle nous vivons, ne ſorte jamais des eſprits, & qu'on ait toûjours le ſoin d'entretenir l'union des Citoyens.

6. Mais pour revenir à noſtre Hiſtoire M. Follius Flaccina, & L. Plautius Venox furent en ſuitte créez Conſuls. En cette année quantité d'Ambaſſadeurs de pluſieurs endroits des Samnites furent envoyez à Rome afin de renouveller l'alliance; Et bien qu'ils euſſent en quelque ſorte touché le Senat en ſe proſternant en terre pour obtenir ce qu'ils demandoient, neantmoins ils furent renvoyez au Peuple, mais leurs prieres n'eurent point d'effet, car il leur refuſa ſon alliance, & aprés avoir importuné tout le monde en particulier ils en obtinrent ſeulement une tréve de deux années. Les Theaniens & les Canuſiens dans la Pouille, laſſez des courſes qu'on faiſoit perpetuellement ſur eux ſe rendirent au Conſul Plautius, & lui donnerent des oſtages. En cette même année on commença pour la premiere fois à mettre des Gouverneurs dans Capouë; & L. Furius Preteur y eſtablit des loix, aprés que les habitans du lieu eurent demandé l'un & l'autre pour remedier à leurs affaires, que les diſcordes inteſtines avoient miſes en mauvais eſtat. On adjouſta dans Rome deux Tribus aux autres, l'Ufentine, & la Falernine: & comme la Pouille étoit ébranlée, les Theates qui en étoient vinrent trouver les nouveaux Conſuls. C. Junius Bubulcus, & Q. Emilius Barbula, pour demander l'alliance & l'amitié des Romains; Et parce qu'ils ouvrirent dans la Pouille le chemin de la paix, & qu'ils promirent au Peuple

ple Romain que tout le reſte de cette contrée l'entretien-droit à leur exemple, ils obtinrent qu'ils ſeroient receus non pas dans l'alliance des Romains, mais ſous leur obéiſſance. Lors qu'on eut ſubjugué la Poüille, car Junius s'étoit auſſi emparé de Tarente qui eſtoit puiſſante & riche, on marcha contre les Lucaniens, ſur qui Emilius l'autre Conſul prit de force Nerulum, y eſtant arrivé inopinément. Et quand le bruit ſe fut reſpandu parmy les Alliez, que par la Diſcipline Romaine toutes choſes avoient eſté reſtablies dans Capouë; Comme les Antiates ſe plaignoient de vivre ſans loix aſſurées, & ſans avoir des Magiſtrats, le Senat leur donna des Commiſſaires pour faire les loix que cette Colonie devoit obſerver. Ainſi non ſeulement les armes Romaines, mais encore le droit Romain, eſtoit par tout floriſſant. Les Conſuls C. Junius Bubulcus, & Q. Emilius Barbula ne mirent pas les Legions à la fin de l'année entre les mains de Sp Nautius, & de M. Popilius qu'ils avoient nommez Conſuls, mais de L. Emilius Dictateur. Ce Capitaine accompagné de L. Fulvius Gener. de la Cavalerie ayant attaqué Satricule donna ſujet aux Samnites de ſe revolter, & cette revolte donna une double épouvante aux Romains; Car d'un coſté les Samnites ayant levé une groſſe armée pour delivrer leurs Alliez qui eſtoient aſſiegez, vinrent camper aſſez prés du Camp des Romains, & de l'autre coſté les Satricains firent une furieuſe ſortie ſur les Ennemis. En ſuitte les uns & les autres ayant plus d'eſperance en l'aide d'autrui qu'en leurs propres forces, preſſerent d'abord les Romains; Mais bien que le Dictateur ſe vît attaqué de deux coſtez, toutefois il ſoûtint ſans peril ces deux Ennemis, parce qu'il avoit diviſé ſes troupes, & qu'il ſe ſaiſit d'un lieu qu'il etoit difficile d'enfermer: mais il chargea plus rudement ceux qui étoient ſortis de la ville, & les repouſſa ſans beaucoup de peine. En même tems il tourna toutes ſes forces contre les Samnites, contre qui le combat fut plus grand: mais ſi la victoire fut un peu tardive, elle ne fut ny douteuſe ny incertaine. Ainſi les Samnites ayant eſté chaſſez juſqu'à leur Camp, en eſteignirent tous les feux ſi-toſt que la

nuit

nuit fut venuë, & en délogerent ſecrettement, aprés avoir perdu l'eſperance de pouvoir ſecourir Satricule; mais pour rendre la pareille à leurs Ennemis, ils allerent aſſieger Pliſtie ville alliée du Peuple Romain. Aprés cette année le Dictateur Fabius eut la conduite de cette guerre, & les nouveaux Conſuls demeurerent dans Rome comme avoient fait leurs predeceſſeurs. Il alla donc avec un renfort à Satricule pour recevoir l'armée d'Emilius; car les Samnites ne s'eſtoient pas arreſtez devant Pliſtie, mais ayant fait venir de nouvelles troupes, & ſe confiant au grand nombre, ils étoient revenus camper au même lieu qu'auparavant, & par les eſcarmouches qu'ils faiſoient ſans ceſſe de là, ils s'efforçoient de faire lever le ſiege aux Romains. Neantmoins le Dictateur preſſoit d'autant plus cette place, comme ſi tout le gain & l'avantage de cette guerre euſt dépendu de ſa priſe; Il veilloit à toutes choſes avec plus de ſoin & de paſſion que jamais; & pour empeſcher qu'on ne fiſt quelque effort ſur ſon Camp, il avoit diſpoſé quelques corps de garde le long de ſes retranchemens. Les Samnites de leur coſté y venoient faire des courſes avec que plus de violence & de furie, & ne donnoient point de repos aux Romains. De ſorte que comme l'Ennemy étoit preſque déja aux portes du Camp, Quint. Aulius Ceretanus General de la Cavalerie en ſortit avecque toutes ſes troupes ſans en parler au Dictateur, & repouſſa les Ennemis. Mais bien que le combat ne fuſt pas grand, neantmoins la fortune y monſtra ce qu'elle pouvoit, & la perte fut grande & remarquable de part & d'autre par la mort des deux Chefs. Le Gen. des Samnites qui ne pouvoit endurer d'avoir eſté repouſſé ſi facilement aprés avoir fait une ſi furieuſe attaque, fit revenir ſes gens à la charge; & en les exhortant de ſe ſouvenir de leur devoir, il recommença le combat. Comme il paroiſſoit par deſſus tous les autres, le Gener. de la Cavalerie Romaine courut ſi heureuſement contre lui qu'il le perça de ſa lance, & le renverſa mort à terre. Mais ſes troupes, comme il arrive ordinairement, ne perdirent point courage de la perte de leur Chef, & au lieu de s'en eſtonner, elles s'animirent davantage,

tage. En effet tous ceux qui étoient alentour de lui lancerent tous leurs traits contre Emilius qui s'étoit trop temerairement avancé, mais elles laisserent au frere de leur General toute la gloire de sa vengeance ; Car ayant fait tomber Emilius de son cheval, transporté comme il étoit de douleur & de colere il le tua sur le champ ; Et peu s'en fallut que son corps qui estoit tombé parmy les Ennemis, ne demeurast aux Samnites. Mais aussi-tost les Romains ayant mis pied à terre, les Samnites furent contraints de descendre aussi de cheval, & ces deux bataillons faits à la hâte combattirent à pied alentour des corps de leurs Generaux. Les Romains demeurerent victorieux, & remporterent dans leur Camp le corps d'Emilius, avec une joye mélée de triſteſſe. Aprés que les Samnites eurent perdu leur General, & qu'ils eurent éprouvé leur force par un combat de Cavalerie, ils abandonnerent Satricule, parce qu'ils avoient perdu l'eſperance de la secourir, & retournerent devant Pliſtie qu'ils prirent de force quelque tems aprés, comme les Romains prirent Satricule à compoſition. Depuis le siege la guerre fut transportée d'un autre côté ; Et du Samnium & de la Pouille on fit passer les Legions à Sore, qui avoit embraſſé le party des Samnites aprés avoir tué une Colonie de Romains. L'armée Romaine y arriva la premiere à grandes journées, pour vanger le meurtre de ſes Citoyens, & pour reprendre cette ville ; & ayant appris par pluſieurs eſpions qu'on avoit envoyez de part & d'autre ſur les chemins, que les Samnites ſuivoient, & que même ils n'eſtoient pas loin, on alla au devant d'eux, & l'on combattit auprés des Lautules ſans ſçavoir à qui le champ de bataille étoit demeuré, car ce ne fut ny le carnage ny la fuite, mais ce fut ſeulement la nuit qui les ſepara, incertains de la victoire ou de la deffaite. Je trouve dans quelques Autheurs, que ce combat ne fut pas favorable aux Romains, & que Q. Aulius Maître de la Cavalerie y fut tué ; Que l'on mit en ſa place C. Fabius qui vint de Rome avec une nouvelle armée ; Et qu'ayant auparavant envoyé au Dictateur pour ſçavoir où il s'arreſteroit, & de quel endroit il attaqueroit l'Ennemi, il ſe mit en embuſcade en un

lieu

lieu favorable aprés avoir eſté informé de l'eſtat des choſes. Alors le Dictateur qui avoit retenu ſes gens quelques jours aprés le combat enfermez dans le Camp, pluſtoſt en forme d'aſſiegez que d'aſſiegans, fit voir inopinément le ſignal de la bataille; & croyant qu'il n'y avoit rien de plus capable d'exciter des hommes courageux, que de n'avoir eſperance qu'en eux-meſmes, il ne deſcouvrit à perſonne que le General de la Cavalerie venoit avec une nouvelle armée. Mais comme ſi l'on ne pouvoit plus eſperer de ſalut que par quelque grand effort; *Mes compagnons*, dit-il, *nous ſommes enfermez en des lieux eſtroits, d'où nous ne pouvons eſperer de ſortir que par les chemins que nous ouvrira la victoire. Veritablement noſtre Camp eſt aſſez bien fortifié, mais la neceſſité des vivres nous le rendra peut-eſtre funeſte. En effet tous les lieux d'alentour d'où nous pouvions eſperer des vivres ſe ſont revoltez contre nous; Et ſi les hommes nous vouloient eſtre favorables, les lieux nous ſont entierement deſavantageux. C'eſt pourquoi je ne veux point vous abuſer; Il faut abandonner ce Camp de telle ſorte que vous ne puiſſiez y revenir, comme vous fiſtes ces jours paſſez, ſans avoir entierement obtenu la victoire; Il faut ſe faire un retranchement de ſes armes, & non des armes d'un retranchement. Que ceux-là ayent un Camp pour ſe retirer, & pour ſe couvrir, qui taſchent de traîner la guerre en longueur, quant à nous, mes compagnons, nous ne devons conſiderer que la victoire & les moyens de l'obtenir. Marchez Enſeignes, marchez droit à l'ennemy; auſſi-tôt que l'armée ſera ſortie, que ceux qui ont ordre de brûler le Camp, y mettent le feu en même tems. La perte que cauſera cet embraſement ſera bien recompenſée par le pillage & par le butin des Peuples d'alentour, qui ſe ſont ſoûlevez contre nous.* Les ſoldats encouragez par ces paroles du Dictateur qui monſtroient évidemment la derniere extremité où les choſes eſtoient reduites, marchent contre l'Ennemy; Et l'aſpect de leurs tentes & de leur bagage qui brûloient, ne fut pas un petit moyen pour les animer davantage, bien que l'on n'euſt mis le feu qu'aux logemens les plus proches par les ordres ſecrets du Dictateur. Ainſi comme des furieux s'eſtant jettez ſur les Ennemis, ils les mirent d'abord en deſordre; & en même tems le General de

de la Cavalerie ayant apperceu le Camp qui brûloit, c'eſtoit le ſignal que le Dictateur lui avoit donné, vint charger à dos les Ennemis. De ſorte que les Samnites ſe voyant enfermez de toutes parts prirent la fuitte, chacun du coſté où il eſperoit trouver ſon ſalut. Beaucoup que la frayeur avoit fait ramaſſer comme en un corps, & qui s'empeſchoient eux-meſmes par la foule, furent taillez en pieces ſur le champ. On prit & l'on pilla le Camp des Ennemis; & le Dictateur ramena dans le ſien ſes ſoldats chargez de butin. Mais ils ne furent pas ſi contens de leur victoire que de retrouver leurs logemens & leurs bagages entiers contre leur opinion, une petite partie ſeulement ayant eſté endommagée par le feu. De là on retourna à Sore, où les nouveaux Conſuls Marcus Petilius, & C. Sulpitius, receurent l'armée des mains du Dictateur Fabius. Ils congedierent une grande partie des vieux ſoldats, & mirent en leur place de nouvelles troupes qu'ils avoient amenées avec eux. Au reſte comme la ſituation avantageuſe de la place faiſoit deſeſperer des moyens de l'aſſieger, & de la prendre ſans y employer beaucoup de tems, & ſans encourir de grands dangers, un des habitans en ſortit ſecrettement, & quand il fut arrivé juſqu'aux ſentinelles des Romains, il demanda qu'on le menaſt promptement aux Conſuls à qui il promit de livrer la ville. Lors qu'on luy eut demandé par quels moyens il pourroit executer ſes promeſſes, il fit des reſponſes qui ſemblerent ſi raiſonnables, qu'il perſuada aux Conſuls de faire retirer à ſix milles de Sore leur armée qui eſtoit attachée aux murailles, car il diſoit que par ce moyen les aſſiegez garderoient la Place & feroient les rondes avec plus de negligence: Et la nuit d'apres ayant fait mettre quelques compagnies en embuſcade aſſez proche de la ville, en des endroits remplis d'arbres & de buiſſons, il mena avecque luy vers la forteresſe, par des rochers & des lieux preſques inacceſſibles, dix ſoldats d'élite à qui il avoit fait prendre plus de dards qu'il n'en faloit pour dix hommes. Les lieux eſtoient remplis de part & d'autre de groſſes pierres en partie comme le hazard les avoit placées, & en partie auſſi comme elles

avoient été entaſſées par les habitans, pour une plus grande ſeureté de la Place. Là ayant fait arreſter les Romains, il leur monſtra un ſentier eſtroit & difficile, par où l'on montoit de la ville à la Forteresſe; & leur parla en ces termes. Trois hommes ſeulement, dit-il, peuvent garder ce chemin contre de grandes troupes de gens de guerre. Cependant, vous eſtes dix, & davantage Romains, & les plus braves des Romains. Le lieu eſt pour vous, & vous aurez pour vous la nuit, qui rendra toutes choſes plus effroyables à des gens déja eſtonnez. Pour moy, je vay de ce pas jetter par tout l'eſpouvante. Prenez garde ſeulement à la Forteresſe. Il les quitte en même tems, & deſcend dans la ville avec tout le bruit & le tumulte qu'il pût faire. Aux armes, dit-il, au ſecours, la Forteresſe eſt priſe, les Ennemis ſont dedans, allez, courez à ſa défenſe. Il heurtoit aux portes des principaux de la ville en diſant les mêmes choſes; il les diſoit à tous ceux qu'il rencontroit dans les ruës & pluſieurs reſpandirent dans la ville l'eſpouvante qu'ils avoient receuë d'un ſeul. Les Magiſtrats eſtonnez envoyerent auſſi-toſt du coſté de la Citadelle pour ſçavoir l'état des choſes; Et comme on leur eut rapporté qu'on voyoit quantité de javelots & de gens de guerre, ils perdirent entierement l'eſperance de la recouvrer. On commença à fuir de tous coſtez, les habitans deſarmez & preſque endormis, ouvrent les portes penſant ſe ſauver par la fuite; mais les Romains qui étoient en embuſcade excitez par le tumulte de la ville, y entrent en même tems, & taillent en pieces tous ceux qu'ils rencontrent ſur leur chemin. Enfin Sore étoit déja priſe lors que les Conſuls y arriverent ſur le matin. Ils firent prendre les autres que le hazard avoit épargnez du carnage de la nuit, & qui n'avoient pû ſe ſauver, & en amenerent à Rome deux cens vingt cinq liez & enchaiſnez, que chacun reconnoiſſoit pour les autheurs de la revolte, & du maſſacre de la Colonie Romaine qu'on y avoit envoyée. On laiſſa dans la ville le reſte de la multitude ſans la mal-traiter, & l'on y mit une forte garniſon. Tous ceux qui avoient eſté amenez à Rome furent battus dans la place à coups de verges, & eurent la teſte tranchée,

chée, au contentement du Peuple, à qui il importoit beaucoup que les Colonies qu'on envoyoit de part & d'autre y demeuraſſent en ſeureté. Les Conſuls au ſortir de Sore allerent faire la guerre dans le plat pays, & contre les villes des Auſoniens. Car à l'arrivée des Samnites, lors que l'on combattit auprés des Lautules, on s'étoit revolté de tous côtez, & par tout aux environs de la Campanie (*Terre de Labour*,) l'on avoit fait des conſpirations. Capouë même ne s'en trouva pas innocente; & la choſe en vint à ce point que l'on informa dans Rome contre quelques-uns des principaux de cette ville. Au reſte le pays des Auſoniens tomba comme Sore ſous la puiſſance des Romains, parce que leurs villes Auſone, Minturne, & Veſtine, furent trahies. En effet douze jeunes hommes des premiers de leur jeuneſſe ayant conſpiré enſemble de les livrer aux Romains; vinrent trouver les Conſuls, & leur dirent que leurs Citoyens avoient long-tems attendu l'arrivée des Samnites, & qu'auſſi-toſt qu'ils eurent oüi dire qu'on avoit combattu auprés des Lautules, ils avoient creu que les Romains étoient vaincus, & avoient aydé les Samnites d'hommes & d'armes; Que depuis ils eſtoient demeurez irreſolus, & incertains par la défaite des Samnites. Qu'ils ne fermoient pas entierement leurs portes aux Romains, de peur d'attirer la guerre ſur eux; Que pourtant ils étoient bien reſolus de les fermer, s'ils voyoient approcher les armes Romaines, & que dans cette irréſolution il étoit ayſé de les ſurprendre. On fit par l'advis de ces jeunes hommes avancer l'armée le plus prés qu'il fût poſſible, & en même tems on envoya alentour de ces trois villes des gens de guerre, partie armez, pour ſe mettre en embuſcade aux lieux les plus couverts, & les plus proches des murailles, partie reveſtus d'habits de paix avec des eſpées cachées ſous leurs robes, afin d'entrer dans ces villes ſur le point du jour à l'ouverture des portes. Ils ne furent pas ſi-toſt entrez, qu'ils taillerent en pieces les gardes, & donnerent le ſignal à ceux qui étoient en embuſcade pour leur venir donner du ſecours. Ainſi l'on ſe ſaiſit des portes, & ces trois villes furent priſes en même jour, & par un même

me ſtratageme. Mais parce qu'elles furent priſes en l'abſence des Chefs, on ne garda point de moderation, on n'épargna rien du carnage, & comme ſi on euſt fait une guerre entierement ſanglante & mortelle, on extermina tout à fait la Nation des Auſoniens, bien qu'on n'euſt que des indices de leur rebellion. La meſme année la garniſon Romaine qui eſtoit dans Lucerie, fut trahie & livrée aux Ennemis, & cette Place fut miſe entre les mains des Samnites; Mais les traiſtres ne joüirent pas long-tems du prix de leur crime, & ne demeurerent pas impunis. En effet comme l'armée Romaine n'en eſtoit pas fort éloignée, & que cette ville eſtoit ſituée dans une plaine, elle fut emportée d'abord. L'on tua tous les Luceriens & les Samnites, & la colere paſſa ſi avant, que lors qu'on propoſa dans le Senat d'y envoyer une nouvelle Colonie, la pluſpart furent d'avis que l'on raſaſt Lucerie. Car outre la haine naturelle que l'on avoit pour cette ville qui s'eſtoit deux fois revoltée, & qu'on avoit repriſe deux fois, elle étoit ſi éloignée, que l'on avoit horreur d'envoyer ſi loin des Citoyens, parmi des Peuples ſi cruels & ſi grands ennemis de Rome. Neantmoins ceux qui étoient d'avis qu'on y envoyaſt une Colonie l'emporterent par deſſus les autres, & l'on y fit paſſer deux mille cinq cens habitans. En la même année comme il n'y avoit de tous côtez que de l'infidelité pour les Romains, les plus apparens de Capouë firent auſſi quelques conſpirations ſecrettes, & le Senat ne negligea pas l'advis qui lui en fut apporté. Il fut ordonné que l'on en informeroit, & l'on jugea à propos de créer un Dictateur pour connoiſtre de cette affaire. On crea donc Dictateur C. Menius, qui nomma M. Follius General de la Cavalerie. La frayeur que donnoit cette Magiſtrature eſtoit ſi grande, que les deux Calaviens, Ovius, & Novius, qui étoient les Chefs de la conjuration, ſe déroberent au ſupplice par une mort volontaire, ou par la crainte, ou par le remords, avant même que d'avoir eſté découverts au Dictateur. Enſuitte comme on commença à manquer dans Capouë de ſujets d'informer, & de faire des procez criminels, on en vint chercher dans Rome. Car on diſoit

diſoit quel'Arreſt du Senat avoit été rendu non ſeulement contre quelques particuliers de Capouë qui avoient eſté nommez, mais en general contre tous ceux qui ſe trouveroient convaincus d'avoir fait des aſſemblées, & conſpiré contre la Republique en quelque lieu que ce fuſt, & que meſmes les brigues qui avoient eſté faites pour obtenir les dignitez étoient contre le ſervice de la Republique. Ainſi l'on trouvoit tous les jours de nouveaux ſujets d'informer; & d'ailleurs le Dictateur ne nioit pas que ſon pouvoir n'allaſt plus avant, & qu'il ne fût ſans limites. On informa donc contre quantité de Nobles, & bien qu'ils implorаſſent l'aſſiſtance des Tribuns, neantmoins pas un n'empeſcha que leurs accuſations ne fuſſent receuës. Cela fut cauſe que non ſeulement les Nobles que l'on chargeoit, mais tout le monde en general commença à dire que ce crime n'eſtoit point le crime de la Nobleſſe, qui trouveroit toûjours aſſez de chemins pour parvenir aux honneurs, ſi on ne s'y oppoſoit point par la malice & par la fraude, mais que c'eſtoit le crime des hommes nouveaux, qui d'une baſſe naiſſance ſe vouloient élever aux dignitez; Que meſme le Dictateur, & le General de la Cavalerie eſtoient pluſtoſt coupables, que Juges competans de ce crime, & qu'on le reconnoiſtroit auſſi toſt qu'ils ſeroient ſortis de charge. Alors Menius ayant plus d'égard à ſa reputation qu'à ſon pouvoir, vint à l'aſſemblée du Peuple, à qui il parla en ces termes. *Vous ſçavez de quelle ſorte j'ay veſcu juſques-icy, & l'honneur que vous m'avez conferé eſt un aſſez grand témoin de mon innocence. En effet lors qu'il a eſté queſtion de créer un Dictateur pour informer des brigues, & pour condamner les coupables, il n'a pas fallu, comme il eſt arrivé tant de fois, lors que les neceſſitez de la Republique le demandoient, il n'a pas fallu élire un homme qui fuſt le plus renommé dans la guerre, mais qui eût toûjours monſtré par les actions de ſa vie, l'averſion & l'horreur qu'il avoit pour toutes ces brigues, & pour ces ſecrettes aſſemblées. Neantmoins parce que quelques Nobles ont fait premierement leurs efforts pour empêcher qu'on n'informaſt, (il vaut mieux vous en laiſſer imaginer les raiſons, que d'en rien dire de douteux dans la dignité où je ſuis) & qu'enſuitte ayant reconnu*

de prendre la fuite. Non ſeulement Petilius, mais encore Sulpicius ſe rencontrerent dans la pointe gauche, pour animer enſemble leurs ſoldats. Car Sulpicius, qui s'eſtoit ſeparé de ſes gens qui n'en eſtoient pas encore aux mains, y eſtoit venu au cry qui s'y éleva premierement, & comme il vid que la victoire eſtoit aſſeurée, de ce coſté là, il retourna à la pointe droite accompagné de douze cens hommes, mais il n'y trouva pas la meſme fortune: les Romains avoient eſté chaſſez de leur poſte, & l'Ennemy victorieux les preſſoit déja de bien prés. Neantmoins l'arrivée du Conſul changea toutes choſes en un inſtant. Les ſoldats reprirent courage au ſeul aſpect de leur General; Et le ſecours qu'il leur amena plus conſiderable par le courage que par le nombre, & la victoire de l'autre pointe que l'on vid preſque auſſi toſt qu'on en entendit la nouvelle, firent recommencer le combat. Ainſi les Romains ſe rendirent victorieux de chaque coſté, & ſans combattre davantage tous les Samnites furent tuez ou faits priſonniers, excepté ceux qui ſe ſauverent dans Male-Vente, qu'on appelle aujourd'huy Bene-Vente. On dit qu'il y eut bien trente mille Samnites qui furent pris, ou qui demeurerent ſur la place.

7. Au reſte ſans differer davantage apres cette grande victoire, les Conſuls menerent leurs troupes pour aſſieger Baujane, où ils hyvernerent juſqu'à ce que C. Petilius priſt la conduite de l'armée, ayant été nommé Dictateur, & M. Follius General de la Cavalerie, par les nouveaux Conſuls, Lucius Papyrius Curſor pour la cinquiéme fois, & Cajus Junius Bubulcus pour la ſeconde. Le Dictateur aiant eu advis que la Forteſſe de Fregelles avoit eſté priſe par les Samnites, quitta le ſiege de Baujane, & s'en alla à Fregelles. Il la reprit ſans combat & ſans reſiſtance, parce que les Ennemis s'enfuirent de nuit, & y ayant mis une forte garniſon, il retourna dans la Campanie, principalement à deſſein de reprendre Nole, où au bruit de l'arrivée du Dictateur, tous les Samnites, & les Payſans d'alentour s'eſtoient re-

retirez. Aprés qu'il eut reconnu la place, il fit bruſler toutes les maiſons qui étoient ſur le foſſé, pour ſe faire un chemin plus large juſqu aux murailles. Et bien-toſt aprés Nole fut priſe, ou par le Dictateur Petilius, ou par C. Junius Conſul, car on donne cette expedition à l'un & à l autre. Ceux qui attribuent au Conſul la gloire de cette priſe, adjouſtent qu'il prit auſſi Atine & Calatie, (*Sueſſe Duché au Royaume de Naples*) & que Petilius fut creé Dictateur ſeulement pour ſicher le clou à cauſe de la peſte qui étoit à Rome. On mena la même année des Colonies nouvelles à Sueſſe & à Pontie. Sueſſe avoit appartenu aux Arunciens, & les Volſques habiterent autrefois dans l'Iſle de Pontie, qui regardoit les coſtes de leur pays. Outre cela le Senat ordonna qu'on meneroit pour la troiſieſme fois une Colonie à Caſſinum, (*Aujourd'hui Caſſine.*) De ſorte que les Conſuls ſuivans M. Valerius, & P. Decius y envoyerent quatre mille habitans, & creerent trois Commiſſaires pour les y conduire. Comme la guerre des Samnites étoit preſque eſteinte, ſans toutefois que le Senat en euſt encore perdu l'apprehenſion, on eut avis qu'une nouvelle guerre s'allumoit dans la Toſcane. Il n'y avoit point de Peuple en ce tems-là, aprés les Gaulois, dont les armes fuſſent plus redoutables, tant à cauſe du voiſinage, que pour le grand nombre des combattans. C'eſt pourquoi tandis que l'un des Conſuls pourſuivoit les reſtes de la guerre dans le Pays des Samnites, P. Decius qui etoit demeuré malade à Rome nomma de l'ordonnance du Senat C. Junius Bubulcus Dictateur. Alors ſelon l'importance & la grandeur de l'affaire, Bubulcus obligea toute la jeuneſſe de preſter le ſerment, & fit les preparatifs avec toute ſorte de diligence. Toutefois ils ne le rendirent point plus ſuperbe, & ne lui donnerent pas une plus grande paſſion de faire la guerre. Au contraire il reſolut de ſe tenir en repos, & de ne rien entreprendre, ſi les Toſcans ne commençoient, mais ils avoient pris de leur coſté la même reſolution. De ſorte que les uns ni les autres ne ſortirent point de leurs frontieres.

8. En cette même année Appius Claudius, & C. Plautius ac-

acquirent une grande reputation dans la charge de la Cenſure. Toutefois le nom d'Appius a été le plus renommé, parce qu'il fit paver le grand chemin, qu'il fit faire un canal par où l'eau venoit dans la Ville, & que toute ces choſes ne furent faites que par ſes ſoins ſeulement.

9. En effet ſon compagnon s'eſtoit démis de ſa charge, à cauſe de la honteuſe élection qu'il avoit faite de quelques Senateurs indignes; Et depuis Appius ſe conſervant dans le cœur cette invincible opiniaſtreté ſi naturelle à ceux de ſa race, exerça tout ſeul la Cenſure. A ſa perſuaſion la famille des Poticiens, à qui appartenoit comme en propre le miniſtere du grand Autel conſacré à Hercule, enſeigna aux Eſclaves publics la façon de faire ce ſacrifice, pour leur en laiſſer toute la charge. On dit qu'il arriva enſuite une choſe eſtrange, & qui pouvoit bien empeſcher qu'on ne changeaſt rien dans les choſes qui concernoient la Religion: Car comme il y avoit alors douze familles de Poticiens, & dans ces douze familles trente perſonnes qui avoient paſſé l'âge de quatorze ans, ils moururent tous dans l'année, & la race en fut eſteinte. Non ſeulement le nom des Poticiens fut perdu, mais la punition paſſa juſqu'à Appius qui devint aveugle quelque tems aprés, par la colere & par la vangeance des Dieux. Cela fut cauſe que les Conſuls de l'année ſuivante C. Junius Bubulcus pour la troiſiéme fois, & Q. Emilius Barbula pour la ſeconde, ſe plaignirent au Peuple que le Senat avoit eſté deshonoré par l'élection de quelques Senateurs, en laquelle on n'avoit point conſideré ceux qui en étoient les plus dignes; & proteſterent qu'ils ne s'y arreſteroient point, puis qu'elle avoit été faite par faveur, & ſans avoir eſgard au merite, & en même tems ils firent appeller les Senateurs nom par nom dans le meſme ordre où ils étoient devant qu'Appius & Plautius fuſſent Cenſeurs. Le Peuple commença auſſi en cette année à diſpoſer de deux choſes, qui concernoient toutes deux la guerre; L'une de créer dorenavant ſeize Tribuns militaires (*Colonels de mille hommes compris en deux cohortes de cinq cens hommes chacune*) en quatre Legions, dautant que par le paſſé peu

peu de ces charges avoient dépendu des ſuffrages du Peuple, car les Dictateurs & les Conſuls en diſpoſoient à leur fantaiſie, & en faiſoient, pour ainſi dire leurs preſens. Cette ordonnance fut propoſée par L. Attilius, & C. Marcius Tribuns du Peuple. Et l'autre de commettre deux hommes pour la marine, (*Commiſſaires de la marine*) qui euſſent le ſoin d'équiper & de faire refaire les vaiſſeaux, & M. Decius auſſi Tribun du Peuple fut l'autheur de cette propoſition. Je ne parlerois pas icy d'une choſe qui eſt ſans doute de peu d'importance, & qui arriva en cette année, ſi elle ne concernoit la Religion. Tous les Meneſtriers ſe retirerent enſemble à Tivoli, indignez de la défenſe que les derniers Cenſeurs leur avoient faite de manger dorenavant dans le temple de Jupiter, ce qu'ils avoient de tout tems accouſtumé; de ſorte qu'il n'en demeura pas un dans la Ville pour joüer des inſtrumens dans la ſolemnité des ſacrifices. Le Senat eut quelque ſcrupule de conſcience touchant leur retraite, & envoya à Tivoli pour faire en ſorte qu'ils revinſſent à Rome; Les habitans de Tivoli promirent avec toute ſorte de civilité qu'ils s'y employeroient; En effet ils firent venir ces Meneſtriers dans leur Senat, & les exhorterent de retourner. Mais voyant qu'ils ne les pouvoient perſuader, ils reſolurent d'y employer des moiens qui étoient aſſez conformes à l'humeur de ces gens-là. Car un jour de feſte ſous pretexte de vouloir rendre leurs feſtins plus agreables par la Muſique de ces Meneſtriers, ils les inviterent de venir en leurs maiſons; Et comme les Joüeurs d'inſtrumens & les Muſiciens ſont aſſez amoureux du vin, on les enyvra facilement; & quand ils furent endormis, on les mit ſur des chariots qui les tranſporterent à Rome. Ils ne s'apperceurent point qu'ils avoient changé de lieu, & qu'ils avoient fait voyage, que les chariots ne fuſſent arrivez dans la grande place de Rome, & que le jour ne les eût trouvez encore chargez de vin & de viande. Alors le Peuple accourut de tous coſtez à ce ſpectacle, & aprés avoir obtenu d'eux qu'ils demeureroient, on leur accorda en meſme tems que tous les ans durant trois jours il leur ſeroit

permis d'aller par la Ville en masque & joüant de leurs instrumens : avec cette même licence qui est encore aujourd'hui en usage ; & l'on rétablit le privilege que ceux qui chantoient à la solennité des Sacrifices avoient de manger dans le Temple. Ce sont là les choses qui se faisoient dans la Ville parmi les soucis & les inquietudes de deux guerres si puissantes & si redoutables.

10. Mais enfin les Consuls prirent chacun leur département, las Samnites écheurent à Junius, & à Emilius la guerre contre les Toscans. Les Samnites avoient taché dans leurs pays de prendre de force Cluvie, où il y avoit une forte garnison de Romains, & voyant qu'ils n'en avoient pû venir à bout, ils se resolurent de l'affamer, de sorte que les assiegez pressez par la faim, furent contraints de se rendre à composition ; Mais ils ne se furent pas si tost rendus que les Samnites les firent battre à coups de verges, avec toutes sortes d'indignitez, & ensuite ils les firent tous esgorger. Junius vivement touché d'une inhumanité si furieuse, n'avoit rien en plus grande recommandation que le siege de cette place; Il la prit aussi de force le même jour qu'il l'attaqua, & fit tuer tous les jeunes hommes qui s'y trouverent au dessus de quatorze ans. De là il mena son armée victorieuse à Boviane, qui étoit la capitale des Samnites Pentroriens, la plus riche de toutes leurs villes, & la plus puissante par les munitions & par les hommes. Les soldats animez par l'esperance du butin, la prirent d'abord; mais parce qu'ils n'y étoient pas conduits avec la même fureur, ils y exercerent moins de cruauté. D'ailleurs ils y trouverent un plus grand butin que dans pas une autre ville du Samnium, & toute la proye fut liberalement donnée aux soldats. Enfin comme les Romains étoient devenus si puissans, que ni les armées, ni les villes n'étoient plus capables de leur resister, les principaux Chefs des Samnites ne songerent plus qu'à rechercher les moiens de leur dresser des embusches, & de faire en sorte de surprendre & d'envelopper l'armée, si elle se debandoit quelquefois pour faire des courses & des degasts. Ainsi quelques payſans fugitifs, & d'autres qui avoient

esté

eſté pris par hazard, ou qui s'eſtoient laiſſé prendre à deſſein, rapporterent au Conſul, comme d'un commun conſentement, les mêmes choſes qui ſe trouverent veritables, qu'on avoit mené dans quelques bois eſcartez & eſloignés des chemins, une grande quantité de beſtail, & le perſuaderent ſi bien par ce diſcours, qu'on y mena les Legions ſans le bagage. Un grand nombre des Ennemis s'étoit mis ſur les chemins en embuſcade, & lors qu'ils virent que les Romains entroient dans le bois, ils ſortirent avec un grand bruit, & ſe jetterent inopinément ſur eux. La ſurpriſe leur donna d'abord de l'eſpouvante; Neantmoins ils ſe diſpoſerent auſſi-toſt à combattre, & mirent enſemble tout ce qu'ils portoient en un monceau au milieu d'eux. Enfin comme chacun ſe fut déchargé de ſon fardeau, & qu'il eut les armes en main, ils s'aſſemblerent de tous coſtez alentour de leurs Enſeignes, & comme ils eſtoient bien inſtruits dans la Diſcipline de la guerre, & que chacun ſçavoit quelle place & quel rang il devoit tenir, ils ſe mirent eux-meſmes en bataille, ſans recevoir d'ordre, ny de commandement de perſonne. Le Conſul ſe voyant reduit à donner un combat, où il n'y avoit rien que de doûtenx, met auſſi-toſt pied à terre. *Il appelle à témoin Jupiter, Mars, & les autres Dieux, qu'il n'attendoit pour luy aucune gloire de cette entrepriſe, mais que cherchant une occaſion de faire trouver quelque butin à ſes ſoldats, il eſtoit tombé dans une extremité ſi faſcheuſe; & qu'on ne pouvoit rien blaſmer en luy, que la trop grande paſſion qu'il avoit eue d'enrichir ſes gens de la dépouille des Ennemis; Qu'au reſte il n'y avoit rien qui le puſt exempter de ce blaſme, que le courage & la vertu des ſoldats; Qu'ils fiſſent donc un effort pour donner ſur des Ennemis déja défaits en bataille, dépoüillez de leur Camp, privez de leurs villes, qui ne s'aſſeuroient plus en leurs armes, mais en l'avantage des lieux, & dont la derniere eſperance eſtoit foiblement fondée en de vaines embuſcades.* Il n'oublia pas de parler de la Forteresſe de Fregelles, & de Sore, ny enfin de toutes les occaſions, d'où la difficulté des lieux ne les avoit pas empêchez de ſortir vainqueurs & triomphans. Les ſoldats animés par ſon diſcours fermerent les yeux à tous

les obſtacles qui ſe preſentoient, & marcherent contre les Ennemis qui s'avançoient avec le même courage. Veritablement les Romains travaillerent beaucoup de monter le long d'un coſteau qui leur étoit oppoſé. Mais lors que les premieres Enſeignes eurent gagné la plaine qui étoit en haut, & qu'ils ſe virent en un lieu uny, & eſgalement avantageux, en même tems ceux qui eſtoient en embuſcade prirent l'eſpouvante qu'ils penſoient donner, s'enfuirent en deſordre & ſans armes dans les tanieres, dont ils s'eſtoient nagueres couverts. Mais comme les lieux où ils penſoient deffaire leurs Ennemis étoient difficiles & embaraſſez, ils ayderent eux-mêmes à ſe deffaire par leur propre ſtratageme. En effet il s'en ſauva un fort petit nombre; vingt-mille demeurerent ſur la place, & les Romains victorieux allerent prendre le beſtail que l'Ennemi leur avoit penſé preſenter à deſſein de les prendre eux-meſmes. Tandis que ces choſes ſe faiſoient dans le pays des Samnites, tous les Peuples de la Toſcane, excepté les Aretins, avoient pris les armes, & commencerent une grande guerre par le ſiege de Sutrium, (*Aujourd'hui Sutri*) ville alliée du Peuple Romain, & qui étoit comme la barriere qui le ſeparoit de la Toſcane. Le Conſul Emilius y alla avec une armée afin de faire lever le ſiege; Et les Sutriens à l'arrivée des troupes Romaines firent paſſer quantité de vivres dans leur Camp, qui eſtoit aſſis devant leurs murailles. Les Toſcans employent le premier jour à conſulter, s'ils termineroient promptement cette guerre par une bataille, ou s'ils la traiſneroient en longueur; & le lendemain comme les conſeils prompts & precipitez plurent davantage aux Chefs de l'armée, que ceux où l'on voioit plus de ſeureté, on expoſa en veuë le ſignal du combat auſſi-toſt que le Soleil fut levé, les Toſcans ſortirent de leur Camp, & ſe preſenterent en bataille. Cela aiant été rapporté au Conſul, il commanda en même tems de faire repaiſtre les ſoldats, & qu'en ſuitte on leur fiſt prendre les armes. On obéit à ſes ordres, & quand il vid ſes gens armez & diſpoſez au combat, il fit ſortir les Enſeignes hors du Camp, & s'alla mettre en bataille aſſez pro-

proche des Ennemis. Les deux armées demeurerent quelque tems l'une devant l'autre à se regarder, chacune attendant que l'Ennemy commençast le cry & le combat; & la moitié du jour estoit passée, qu'on n'avoit pas seulement poussé un trait de part & d'autre. Mais enfin de peur qu'on ne partist de là sans rien faire, le cry s'esleva du costé des Toscans, les trompettes sonnent, & l'on void marcher les Enseignes. Les Romains de leur costé ne courent pas au combat avec moins de violence; les Ennemis sont plus forts par le nombre, & les Romains par le courage. Le combat fut long-tems douteux; il demeura de part & d'autre quantité de monde, & mesme les plus braves de chaque party y moururent. Enfin la victoire ne pancha ni d'un costé ny d'autre jusqu'à ce que le second bataillon des Romains passa à la teste avec les Enseignes, & que ces soldats frais, & qui n'avoient point encore esté fatiguez, eurent pris la place des autres qui estoient deja las & sans force. Mais comme les Toscans n'avoient point de troupes dont ils pussent appuyer leur avant-garde, ils moururent tous alentour de leurs Enseignes. Il ne se donna jamais de bataille où il y eût moins de fuyards, & dans laquelle il y auroit eu plus de sang respandu, si la nuit n'eust mis à couvert les Toscans, obstinez à vouloir mourir en combattant, car les vainqueurs cesserent plustost de combattre que les vaincus. On ne sonna la retraite qu'aprés que le soleil fut couché, & il estoit déja nuit lors que les uns & les autres se retirerent dans leur camp. Durant tout le reste de l'année on ne fit rien de memorable devant Sutrium, parce que l'avant-garde de l'armée des Ennemis avoit esté entierement défaite en ce combat, & que n'en estant rien demeuré que les subsidiaires, à peine restoit-il assez de monde pour la seule garde du Camp. Dailleurs du costé des Romains il y eut un si grand nombre de blessez, qu'il en mourut davantage aprés le combat, que dans le combat. Q. Fabius Consul de l'année suivante prit la conduite de cette guerre, & on lui donna pour compagnon au Consulat C. Martius Rutilius. Au reste Fabius amena de Rome un renfort de nouvelles troupes, & les

Toſcans firent venir une nouvelle armée. Or il y avoit deja long tems qu'il n'y avoit point eu de conteſtations entre les Magiſtrats Patriciens & les Tribuns du Peuple, quand une diſpute nouvelle ſortit de cette famille, qui étoit comme fatale & aux Tribuns, & au Peuple. Appius Claudius Cenſeur aiant achevé les dix-huit mois de ſa charge, qui eſtoit le tems limité pour la Cenſure ſuivant la loi Emilienne, on ne pût jamais l'obliger de s'en démettre, bien que C. Plautius ſon Collegue s'en fuſt deja dépouillé. Alors P. Sempronius étoit Tribun du Peuple, & avoit entrepris de pourſuivre la démiſſion de cette charge ſuivant le tems preſcrit par la loi, ce qui n'étoit pas plus populaire que juſte, ni plus agreable à la Multitude qu'à tous les gens de bien & aux perſonnes de condition. Comme il parloit ſans ceſſe de la loi Emilienne, & qu'il donnoit de hautes loüanges au Dictateur Mamercus Emilius qui en avoit eſté l'autheur, & qui avoit reduit dans l'eſpace d'un an & demi le tems de cette charge, qui eſtoit auparavant de cinq ans & qui reſſembloit par ſa durée à une domination eſtablie ; *Reſpondez moi*, dit-il, *Appius Claudius, & dites-moi, je vous prie, ce que vous auriez fait ſi vous euſſiez eſté Cenſeur au tems que C. Furius, & M. Geganius furent Cenſeurs.* Appius lui fit réponſe, *Que ſon interrogation ne concernoit point ſa cauſe. Car encore que la loi Emilienne euſt obligé les Cenſeurs qui étoient en charge lors qu'elle fut propoſée, parce que le Peuple l'avoit approuvée depuis leur creation, & que les dernieres choſes que le Peuple approuve ſont celles qui doivent tenir lieu de loy, neantmoins ni lui, ni les autres qui avoient eſté faits Cenſeurs depuis ſon établiſſement, n'y pouvoient pas eſtre obligez.* Comme Appius tâchoit de ſouſtenir ſa cauſe par de vaines ſubtilitez ſans que perſonne y donnaſt ſon conſentement ; *Voilà Meſſieurs*, dit Sempronius, *voilà le ſang & la race de cet Appius, qui aiant eſté créé Triumvir pour un an, ſe continua lui-meſme la ſeconde année dans la meſme charge ; & qui la troiſiéme année ſans avoir été créé ni par lui, ni par aucun autre, retint l'authorité ſouveraine avec les faiſceaux qui en ſont les marques, & ne voulut point quitter ſa Magiſtrature, que l'authorité mal acquiſe, plus*

mal

malencore administrée, & injustement retenuë ne l'eût injustement accablé. Voilà ce mesme sang; Voilà cette même famille, dont les violences & les injures vous contraignirent autrefois, comme bannis de vôstre Patrie, de vous retirer sur le mont sacré. C'est cette mesme famille contre laquelle vous établistes l'authorité des Tribuns, comme vostre support & vôtre asile. C'est elle qui fut cause que vous vous saisistes de l'Aventin. C'est elle qui s'est toûjours opposée aux loix qu'on faisoit contre les usures, qui a toûjours empesché la distribution des terres, qui a toûjours resisté aux mariages d'entre les Patriciens & le Peuple, qui vous a toûjours fermé les chemins des plus hautes Magistratures. Enfin voilà ce sang & ce nom, plus funeste à vostre liberté que ne fut celui des Tarquins. Quoi donc, Appius, est-il possible que cent ans se soient passez depuis que Mamercus Emilius étoit Dictateur, & que de tant de grands hommes qui ont esté Censeurs, il n'y en ait eu pas un qui ait leu la loy de douze Tables, & qui ait sceu que les choses que le Peuple a les dernieres approuvées sont les loix que l'on doit suivre? Au contraire il n'y en a pas un qui ne l'ait sceu; & qui n'ait mieux aimé obeir à la loi Emilienne, qu'à cette vieille loi, par laquelle les Censeurs furent premierement établis, parce que le Peuple avoit receu cette loi, depuis que l'autre avoit été faite, & que quand il y a deux loix contraires, la nouvelle abolit toûjours la vieille. Dites-vous, Appius, que le Peuple n'est point obligé à la loi Emilienne, ou qu'il y est obligé; & qu'il n'y a que vous qui en soiez exempt? La loi Emilienne a tenu en bride ces Censeurs violens, C. Furius, & M. Geganius, qui firent assez connoistre le mal que cette magistrature pouvoit apporter à la Republique, lors que de despit & de colere qu'on eust diminué le temps que devoit durer la Censure, ils priverent du droit de Bourgeoisie, & du droit de suffrage Mamercus Emilius le premier homme de son temps dans la paix & dans la guerre, & le mirent au nombre de ceux qui sont obligez de contribuer aux neccessitez & aux charges de la Ville, sans joüir pourtant des privileges de la Ville. Tous les Censeurs qui ont été créez depuis cent ans, ont cedé à cette loi; Et mesme aujourd'hui C. Plautius vostre compagnon dans cette charge, créé par les mêmes auspices que vous, & avec

la même puiſſance, la reſpecte & lui obeyt. Le Peuple ne l'a-t-il pas éleu ſelon toutes les formes, & avec toute l'authorité que peut avoir un Cenſeur ? Eſtez-vous ſeul ſi conſiderable parmi un ſi grand nombre d'excellens hommes que vous deviez jouir d'un privilege ſi extraordinaire ? pourrez-vous dorenavant créer ſans peril un Roi des ſacrifices ? Car celui à qui l'on aura donné ce nom de Roy, ne pourra-t-il pas maintenir qu'il eſt legitime Roi de Rome ? Qui ſera deſormais content d'une Dictature de ſix mois, & d'un Interregne de cinq jours ? Pourrez-vous avec aſſeurance créer un Dictateur ſeulement pour ficher le clou, ou pour faire celebrer les grands Feux ? Combien penſez-vous, Mrs., que tant de grands hommes qui ſe ſont démis de la Dictature dans le vingtiéme jour de cette charge aprés avoir executé de ſi grandes choſes, ou qui s'en ſont dépouillez parce qu'il y avoit quelque défaut en leur creation, ont ſemblé ſimples & ſtupides à Appius ? Mais pourquoi vous repreſenter des choſes ſi vieilles ? Il n'y a pas encore dix ans que M. Menius étant Dictateur fut accuſé par ſes Ennemis du crime dont il faiſoit les informations, parce qu'il agiſſoit plus ſeverement qu'il n'étoit beſoin pour la ſeureté de quelques riches, & en meſme tems il ſe dépouilla de la Dictature, pour ſe défendre en homme privé par la ſeule force de ſon innocence. Je ne vous demande pas, Appius, une ſi grande moderation, de peur que vous ne degeneriez d'une race ſi imperieuſe & ſi arrogante. Ne ſortez pas de charge un jour, ny meſme une heure pluſtoſt que vous ne devez ; mais au moins ne paſſez pas le temps qui vous eſt preſcrit. C'eſt aſſez d'avoir ajouſté un jour ou un mois à voſtre charge de Cenſeur. Non, non, dites-vous ; j'exerceray cette charge trois ans & demy davantage que le temps ordonné par la loi Emilienne, & je l'exerceray tout ſeul. Ce diſcours & ce procedé ne ſont-ils pas d'un Souverain ? Vous donneriez-vous un compagnon, n'eſtant pas permis d'en ſubſtituer un autre en la place de celui qui eſt mort en cette charge ? Mais vous ſeriez faſché, grand & religieux Cenſeur, qu'aprés avoir fait paſſer des mains de tant d'illuſtres Sacrificateurs en celles des Eſclaves, le ſoin & le miniſtere d'une ancienne ſolemnité inſtituée par le Dieu meſme, (Hercule,) en l'honneur duquel on la celebre, une race plus ancienne que cette Ville, ſanctifiée pour

avoir

avoir logé les Dieux immortels, eust été éteinte en moins d'un an à cauſe de vous & de voſtre Cenſure, ſi vous n'aviez pas engagé la Republique dans ce deteſtable forfait, que je ne puis me repreſenter ſans horreur. La Ville fut priſe dans le meſme luſtre que L. Papyrius Curſor pour ne pas ſortir de charge, ſe donna pour Collegue M. Cornel. Maluginenſis, en la place de C. Iulius qui étoit mort étant Cenſeur. Mais de combien ſon ambition fut-elle plus moderée que la voſtre? Il ne voulut pas demeurer ſeul, & n'exerça point ſa charge au delà du tems preſcript par la loy; & toutefois il ne s'eſt jamais trouvé perſonne qui ayt voulu l'imiter, & depuis tous les Cenſeurs ſe ſont eux-meſmes démis de leurs charges aprés la mort de leurs Collegues. Quant à vous, encore que le terme de voſtre charge ſoit expiré, & que voſtre Collegue s'en ſoit deſpouillé lui-meſme, ny la loy, ny la honte n'ont pas eſté capables de vous reprimer; Vous établiſſez la vertu en un orgueil criminel, en une audace prodigieuſe, & dans le meſpris des Dieux & des hommes. Veritablement, Appius, je reſpecte de telle ſorte la majeſté de la charge que vous avez exercée, que je ne voudrois pas vous mal-traiter par aucune action violente, ny meſme vous outrager par la moindre parole injurieuſe, & voſtre opiniaſtreté, & voſtre orgueil ſeulement m'ont obligé de parler comme j'ay parlé juſqu icy; Mais ſi vous ne rendez obeiſſance à la loy Emilienne je commande que l'on vous conduiſe en priſon. Enfin puiſque nos Anceſtres ont ordonné que ſi dans l'élection des Cenſeurs l'un des deux n'a pas le nombre des voix qui eſt neceſſaire pour ſa creation, l'autre ne pourra eſtre receu, & que l'aſſemblée ſera remiſe, je ne ſouffriray pas que ne pouvant ſeul eſtre créé Cenſeur vous exerciez ſeul la Cenſure. Aprés avoir parlé de la ſorte, il commanda que l'on ſe ſaiſiſt du Cenſeur, & qu'on le menaſt en priſon. Il y eut ſix Tribuns qui approuverent l'action de leur Collegue, mais les trois autres devant leſquels il en appella, le prirent en leur protection, & avec la haine de tout le monde, il exerça ſeul la Cenſure. Tandis que cela ſe faiſoit à Rome, les Toſcans aſſiegerent Sutrium, & comme le Conſul Fabius alloit par le bas des montagnes pour ſecourir les Sutriens, & forcer les retranchemens des Ennemis s'il en trouvoit l'occaſion, ils vin-

rent en bataille au devant de lui. De sorte que voiant dans la plaine qui étoit au dessous, le grand nombre des Ennemis, il se destourna tant soit peu vers une pante raboteuse, & pleine de cailloux & de pierres, & là il fit tourner les Enseignes du costé de l'Ennemi. Les Toscans qui mirent tout en oubli, excepté le grand nombre, en qui seulement ils fondoient leur esperance, commencerènt le combat avec tant de precipitation & de furie, qu'aiant quitté leurs javelots pour se joindre plus promptement, ils marcherent l'espée à la main contre les Ennemis. Au contraire les Romains tantost leur lancent des dards, & tantost leur jettent des pierres, que le lieu leur fournissoit abondamment: Si bien que les boucliers & les casques des Ennemis en furent rompus; ceux qui n'en furent point blessez en furent mis en desordre, & comme ils n'avoient point d'armes pour combattre de loin, & qu'il ne leur estoit pas facile d'approcher, ils demeuroient exposez comme en bute aux coups de Romains & rien ne les en pouvoit couvrir. En mesme tems comme quelques-uns commençoient à lascher le pied, & que toute l'armée branloit déja, les Hastats, (*Ceux-là qui portoient des javelines, on pourroit les appeller piquiers, mais les Romains n'en avoient point.*) & les Princes (*Ceux qui combattoient à la teste des bataillons, comme qui diroit Apointez*) en jettant un cri furieux, vinrent l'épée à la main sur les Toscans qui ne purent soustenir leur effort, & prirent la fuite du costé de leur Camp. Mais la Cavalerie des Romains leur aiant coupé chemin au travers de la plaine, les contraignit de retourner, & de gagner les montagnes; Et comme ils estoient presque sans armes, & chargez de blessures, ils se jetterent dans la forest de Ciminie. Les Romains en taillerent en pieces plusieurs miliers, gagnerent sur eux trente-huit Enseignes, se rendirent maistres de leur camp, & y firent un grand butin. Aprés cela on mit en deliberation si l'on poursuivroit l'Ennemy. La forest de Ciminie étoit alors plus épouvantable, & plus inaccessible que n'étoient naguéres ces grandes foresls d'Allemagne, & jusqu'à ce tems-là elle n'avoit point esté frequentée, non seulement

de

des marchands. Auſſi il n'y eut preſque perſonne, excepté le Chef de l'armée, qui oſaſt ſe reſoudre d'y entrer. Tous les autres n'avoient pas perdu la memoire de l'infortune de Caudium. Enfin le frere du Conſul, que quelques-uns appellent Fabius Ceſo, & d'autres C. Claudius ſon frere ſeulement de mere, s'offrit d'aller reconnoiſtre les lieux, & d'en rapporter bien-toſt des nouvelles certaines. Lors qu'il eſtoit jeune il avoit eſté nourry à Cere, chez les amis de ſa Maiſon; il y avoit appris les ſciences de la Toſcane, & en parloit fort bien la langue. J'ay veu des autheurs qui diſent que c'eſtoit la couſtume de ce temps-là de faire apprendre aux enfans des Romains la langue Toſcane, comme on fait aujourd'huy la Grecque, mais il eſt plus vray-ſemblable que ce perſonnage avoit quelque choſe de particulier, pour s'aller meſler parmy les Ennemis, par une feinte ſi hardie. On dit qu'il n'y alla accompagné que d'un ſerviteur qui avoit eſté nourry avec luy, & qui par conſequent n'ignoroit pas la langue Toſcane. Au reſte ils ne ſe propoſerent rien en leur voyage que de s'informer ſuccinctement de l'aſſiete & de la nature des lieux par où il faloit paſſer, & de prendre les noms de ceux qui eſtoient les plus conſiderables parmy ces Peuples, de peur qu'ils ne ſe trahiſſent eux-meſmes, & qu'ils n'avançaſſent quelque choſe qui les deſcouvriſt. Ils y allerent en habits de bergers, armez ſeulement à la payſane, chacun d'une faux & de deux ſerpes. Mais ny la langue de la Toſcane qu'ils parloient, ny les habits de payſans, dont ils eſtoient reveſtus, ne les cacherent point ſi bien que la croyance qu'on avoit qu'il n'y avoit point d'eſtrangers qui oſaſſent entrer dans les bois Ciminiens. On dit qu'ils paſſerent juſqu'aux Camertins Ombriens (*C'eſt le Duché de Camerin au payx d'Eſpolete.*) Que le Romain eut bien la hardieſſe de s'y faire connoiſtre; Qu'ayant eſté introduit dans leur Senat, il parla au nom du Conſul de faire alliance & amitié avec eux; Qu'on luy fit bon accueil, & un favorable traitement; Et qu'on luy donna charge de dire aux Romains qu'on fourniroit à leur armée des vivres pour trente jours, s'ils venoient en cette contrée, & que cependant la jeu-

jeuneſſe des Camertins Ombriens ſe tiendroit en armes pour attendre leurs commandemens & leurs ordres. Cela ayant eſté rapporté au Conſul il envoya devant tous les bagages à la premiere garde de la nuit, & donna ordre aux Legions de marcher en ſuitte. Quant à luy il demeura avec la Cavalerie, & ſur le point du jour il alla faire quelques courſes juſqu'aux corps de garde que les Ennemis avoient diſpoſez hors du bois. Enfin aprés avoir aſſez long-temps abuſé l'Ennemy, il ſe retira dans ſon Camp, mais il en ſortit par une autre porte, & rejoignit ſon armée devant la nuit. Le lendemain dés le point du jour il arriva ſur le ſommet du mont Ciminie; Et de là ayant contemplé les riches campagnes de la Toſcane, il y envoya ſes gens faire le degaſt. Comme ils en avoient déja remporté un grand butin, quelques troupes de villageois Toſcans aſſemblez à la haſte par les Grands du pays, vinrent au devant des Romains; mais ils vinrent en ſi mauvais ordre, que peu s'en falut que ceux qui venoient pour recouvrer le butin, ne fuſſent eux-meſmes un nouveau butin. Enfin ces gens-là ayant eſté tuez ou mis en fuitte, le pays ayant eſté pillé bien avant, les Romains victorieux, & enrichis d'une abondance de toutes choſes, s'en retournerent dans leur Camp. Ils y trouverent cinq Deputez du Senat, & deux Tribuns du Peuple, qui venoient deffendre au Conſul de ne point paſſer la foreſt de Ciminie. Mais ces Deputez ayant ſceu ce qui avoit eſté fait, ſe réjoüirent de n'eſtre pas pluſtoſt venus, parce qu'ils euſſent rompu ſon entrepriſe, & s'en retournerent à Rome porter la nouvelle de cette victoire. Neantmoins cette expedition du Conſul fit paſſer la guerre plus avant pluſtoſt qu'elle ne la termina. En effet toutes les contrées qui ſont au pied de la montagne s'eſtoient reſſenties du degaſt; Et par un deſpit & un deſir de vengeance, elles avoient excité, non ſeulement les Peuples de la Toſcane mais encore de tous les lieux qui ſont proches de l'Ombrie. Cela fut cauſe qu'on vid venir à Sutrium la plus grande armée qu'on euſt encore veuë; & non ſeulement on campa hors des foreſts, mais par une

une violente paſſion de combattre, on deſcendit auſſitoſt dans la plaine. Lors que l'armée fut en bataille elle fit alte quelque temps, comme pour donner loiſir aux Romains de ſe preparer au combat; & en ſuitte voyant qu'ils ſembloient le refuſer, ils s'approcherent de leurs retranchemens. Enfin comme ils eurent apperceu que meſme les ſentinelles & les corps de garde des Romains s'eſtoient retirez dans le Camp, ils commencerent à crier alentour de leurs Chefs, qu'ils fiſſent apporter des vivres du Camp pour le reſte de la journée, parce qu'ils vouloient demeurer ſous les armes, & que durant la nuit, ou pour le moins au point du jour, ils prendroient d'aſſaut le Camp des Romains. Cependant l'armée Romaine n'avoit pas moins de paſſion de combattre, & ſes Chefs n'avoient pas moins de peine à la retenir. Enfin comme il ne reſtoit plus que deux heures de jour, le Conſul commanda à ſes gens de repaître, & de ſe tenir ſous les armes pour eſtre preſts au combat à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il leur en donneroit le ſignal. En meſme temps il les exhorte en peu de paroles; Il releve par ſon diſcours les guerres des Samnites; rabaiſſe le courage des Toſcans, & remonſtre qu'il ne faloit point faire de comparaiſon d'un Ennemy à l'autre Ennemy, ny du nombre des uns au nombre des autres. Outre cela il leur dit qu'ils ſçauroient bien-toſt qu'il y avoit des armes ſecrettes, dont on ne manqueroit pas de tirer du ſecours, lors que le temps en ſeroit venu, & que cependant il eſtoit beſoin de les cacher. Il vouloit par ces paroles donner à entendre qu'il avoit intelligence avec les Ennemis, afin d'aſſeurer par ce moyen le courage de ſes gens, que peut eſtre le grand nombre des Ennemis avoit eſtonnez; Et parce que les Ennemis mêmes s'eſtoient venus planter en cét endroit ſans avoir fait de retranchemens, on trouva plus de vray-ſemblance en ce qu'il tâchoit de faire croire. Aprés que ſes gens eurent repû, ils repoſerent quelque tems, & environ ſur la quatriéme garde on les reſveilla ſans bruit, & on leur fit prendre les armes. On donna aux goujats des hoyaux, & d'autres outils ſemblables pour abbattre le retranchement,

& remplir le foſſé, car l'armée fut miſe en bataille dans le Camp meſme, & l'on mit des troupes d'élite à l'entrée des portes. Aprés cela le ſignal ayant eſté donné un peu devant le jour, qui eſt le temps ou le ſommeil eſt le plus profond durant les nuicts de l'Eſté, l'armée ſortit en bataille par le retranchement que l'on avoit abbatu, s'alla jetter ſur les Ennemis qui dormoient, & les tailla en pieces, les uns endormis, les autres à demy eſveillez, & la pluſpart, qu'une frayeur ſi ſoudaine avoit fait courir aux armes. De ſorte qu'il y en eut peu qui eurent le temps de s'armer, & comme ils n'avoient ny Enſeignes ny Capitaines qu'ils peuſſent ſuivre, les Romains les mirent en fuitte, & la Cavalerie les pourſuivit, les uns fuyant dans leur Camp, & les autres dans les bois qui furent leur refuge le plus aſſeuré, car leur Camp qui eſtoit dans la plaine fut pris dés le meſme jour. Il y eut ordre d'apporter au Conſul tout l'or & l'argent qui y fut trouvé, l'on donna aux ſoldats le reſte du butin, & l'on prit ou l'on tua le meſme jour juſqu'au nombre de ſoixante mille Toſcans. Il y a des Autheurs qui diſent que ce grand combat fut donné au delà de la foreſt de Ciminie, auprés de Perouſe, & que l'on craignit dans Rome que les Toſcans & les Ombriens, qui pouvoient s'aſſembler de toutes parts, n'enfermaſſent, & ne défiſſent l'armée dans une foreſt ſi dangereuſe. Mais en quelque lieu qu'on ayt combattu, il eſt certain que les Romains furent victorieux. Cela fut cauſe que Perouſe, (*Ces villes ſont encore, & ont le meſme nom*) Cortouë, & Arezzo, qui eſtoient en ce temps-là les capitales de la Toſcane, envoyerent des Deputez à Rome pour demander la paix, & l'alliance des Romains, & obtinrent trente ans de tréve. Cependant l'autre Conſul C. Martius Rutilius prit Allife (*C'eſt aujourd'huy un bourg appellé Alphi*) de force ſur le Samnites; & pluſieurs autres chaſteaux, & quantité de bourgades, ou deſtruites ou entieres, tomberent ſous la puiſſance des Romains. En ce meſme temps leur armée navale, conduite par P. Cornelius, que le Senat avoit fait Admiral, fit voile dans la Campanie, & auſſitoſt qu'il fut arrivé à la ville de Pompeies, (*C'eſt où eſt*

aujourd'

aujourd'huy la Nuntiata & Caſtello admaro) les ſoldats deſcendirent à terre pour aller piller le territoire de Nocere; & lors qu'ils eurent ſaccagé les lieux les plus proches du rivage, & d'où ils pouvoient ſeurement revenir en leurs vaiſſeaux, la douceur & la facilité du pillage les attira plus avant, & enfin ils mirent l'alarme parmy les Ennemis. Tandis qu'ils eſtoient eſcartez les uns des autres dans la campagne perſonne ne ſe preſenta devant eux, bien qu'on pûſt aiſément les tailler en pieces; mais comme ils ſe retiroient en deſordre, quelques payſans aſſemblez les attraperent aſſez prés de leurs vaiſſeaux, les deſpouillerent de leur butin, en tuerent une partie; & ceux qui ſe pûrent ſauver furent repouſſez dans leurs vaiſſeaux. Au reſte autant que le voyage de Q. Fabius au delà de la foreſt de Ciminie avoit cauſé de crainte dans Rome, autant avoit-il donné de joye aux Ennemis dans le Samnium. Ils diſoient que l'armée Romaine eſtoit enfermée & ſe remettoient devant les yeux la honteuſe image de la funeſte avanture des fourches Caudines; Que ce Peuple touſjours ambitieux d'aller plus avant s'étoit engagé dans des foreſts inconnuës, par la meſme temerité; Et qu'il y eſtoit enveloppé pluſtoſt par les obſtacles & par les difficultez du lieu meſme, que par les armes des Ennemis. Déja cette joye eſtoit meſlée de quelque envie; parce qu'ils s'imaginoient que la fortune avoit detourné des Samnites dans la Toſcane toute la gloire de cette guerre. Ainſi avec de grandes troupes ils vont trouver le Conſul Martius, pour le vaincre & pour le deffaire, ayant deſſein de paſſer auſſi-toſt dans la Toſcane par les Marſes & par les Sabins ſi Martius refuſoit la bataille: Mais le Conſul vint au devant d'eux, & l'on combattit de part & d'autre avec beaucoup de courage, & avec un ſuccés incertain. Toutesfois le bruit courut que les Romains y avoient eſté battus, à cauſe de la perte de quelques Chevaliers, de quelques Meſtres de Camp, & d'un des Lieutenans de l'armée, & ce qui eſtoit plus remarquable, à cauſe de la bleſſure du Conſul. Tout cela enſemble; comme il arrive ordinairement, augmenta le bruit de cette mau-

vai-

vaiſe nouvelle. Le Senat en prit l'eſpouvante ; on fut d'avis de créer un Dictateur, & l'on ne doutoit point que ce ne deût eſtre Papyrius, qui eſtoit le plus eſtimé de tous les Capitaines de ce temps-là. Mais comme il n'y avoit point de ſeureté ſur les chemins, on ne ſçavoit pas comment on pourroit envoyer dans le Samnium, & ſi Martius n'eſtoit point mort de ſa bleſſure. Fabius l'autre Conſul eſtoit particulierement ennemy de Papyrius, mais afin que leur hayne ne nuiſiſt pas au bien public, le Senat fut d'avis de luy envoyer des Deputez, du nombre meſme des Conſulaires, pour le perſuader non ſeulement par le reſpect du Public, mais par leur propre authorité d'eſtouffer la memoire de leurs inimitiez en conſideration de la Patrie. Lors que les Deputez luy eurent adjouſté des diſcours conformes aux ordres qu'ils avoient, le Conſul ayant les yeux baiſſez en terre, les quitta ſans leur rien dire, incertain de ce qu'il avoit envie de faire, & la nuit eſtant venuë il nomma dans le ſilence, comme c'eſtoit la couſtume, L. Papyrius Dictateur. Alors les Deputez luy firent de grands remercîmens d'avoir ſceu vaincre ſa colere en faveur de la Republique ; mais il demeura opiniaſtre dans ſon ſilence, & les renvoya ſans leur faire aucune reſponſe, ny leur rendre de raiſon de ſon action, voulant faire connoiſtre qu'il étouffoit par un grand courage un reſſentiment qui n'étoit pas moindre. Papyrius nomma C. Junius Bubulcus General de la Cavalerie. Mais comme il eſtoit preſt de propoſer au Peuple diviſé par Curies, l'ordonnance qui concernoit ſon authorité, il remit l'affaire au lendemain, parce qu'il prit pour mauvais augure, qu'il fuſt eſcheu par le ſort à la Curie Faucienne de donner ſa voix la premiere, car elle eſtoit eſtimée malheureuſe à cauſe de la priſe de la Ville & de la paix de Caudium, ayant eu en ces deux années la prerogative de donner la premiere ſon ſuffrage. Macer Licinius la rend encore de mauvais augure par une troiſiéme infortune qu'on avoit receuë auprés de la riviere de Cremere. Le lendemain le Dictateur ayant recommencé les auſpices, fit recevoir l'ordonnance qui le concernoit. Ainſi il ſe mit en campagne avec les Legions qu'on avoit nagueres le-

levées, lors que la Ville en allarme apprit que l'armée avoit passé la foreſt Ciminienne, & il ſe rendit à Longule, où il receut du Conſul Martius les vieilles troupes; & auſſi-toſt il fit ſortir ſon armée en bataille. Les Ennemis témoignerent qu'ils ne refuſoient pas le combat. Neantmoins comme les deux armées furent en preſence; & que ny l'une ny l'autre ne ſe mettoit en devoir de commencer, la nuit ſurvint qui les contraignit de ſe retirer. Depuis ils demeurerent quelque tems ſans rien faire, & camperent aſſez proche les uns des autres, ſans que de part & d'autre on ſe défiaſt de ſes forces, & qu'on mépriſât l'Ennemy. Cependant on combattit ailleurs contre les Ombriens, mais la fuite & la déroute fut plus grande que le carnage, parce qu'ils ne ſouſtinrent pas long-tems le combat avec la meſme ardeur qu'ils avoient monſtrée au commencement. Et ſuivant la loy ſacrée les Toſcans ayant levé des troupes compoſées d'hommes choiſis, combattirent auprés du lac de Vadimon, (*Petit lac-prés de Viterbe*,) avec un plus grand nombre de ſoldats, & plus de courage que jamais. On y monſtra tant de haine, & tant de colere, que ſans ſe ſervir des javelots on commença de part & d'autre avecque l'eſpée. Le combat qui fut quelque tems douteux fut ſi ardent & ſi puiſſamment opiniaſtré, que les Romains crurent combattre, non pas contre les Toſcans ſi ſouvent vaincus & defaits, mais contre quelque nouveau Peuple plus vaillant & plus belliqueux. On reſiſta de part & d'autre avec un courage invincible. Ceux qui combattoient devant les Enſeignes demeurerent tous ſur la place, & afin qu'elles ne demeuraſſent pas ſans deffenſe, le ſecond rang du bataillon ſucceda en même tems au premier. Davantage on fit avancer l'arriere-garde, & l'on en vint à une ſi grande extremité, que la Cavalerie Romaine ayant mis pied à terre, paſſa à la teſte des gens de pied au travers des armes & des corps morts, dont la terre eſtoit couverte; & cette nouvelle armée comme ſoudainement venuë au ſecours des autres qui eſtoient déja fatiguez, troubla les Enſeignes des Ennemis. Enfin le reſte des troupes comme entraiſnées par l'im-

l'impetuosité des gens de cheval qui estoient devenus gens de pied, les suivirent courageusement toutes lasses qu'elles estoient, & rompirent les rangs des Ennemis. Alors l'opiniastreté des Toscans commença à se laisser vaincre; quelques troupes reculerent; & aussi-tôt qu'elles eurent tourné le dos, elles prirent veritablement la fuitte. Cette journée fut la premiere qui ruina la puissance des Toscans alors encore florissans par leurs anciennes prosperitez. Ils perdirent dans cette bataille tout ce qu'ils avoient de meilleures forces; & avec la même impetuosité, que l'on défit leur armée; on prit & l'on saccagea leur Camp. On faisoit en même tems la guerre avec le même danger, & la même gloire dans la contrée des Samnites, qui outre les autres preparatifs avoient donné ordre que leurs troupes parussent plus éclattantes & plus magnifiques par une nouvelle sorte d'armures. Ils avoient deux armées, les boucliers de l'une estoient dorez, & ceux de l'autre estoient argentez. Leurs boucliers estoient faits de telle sorte, que le haut qui couvroit la poitrine, les épaules, & la teste étoit large, & le bas se terminoit en pointe pour être plus aysez à manier. Leur estomac estoit couvert d'éponges, la jambe gauche de bonnes greves. Leurs casques avoient une haute creste, & de grands pennaches pour les faire paroître d'une taille plus avantageuse & plus effroyable. Ceux qui portoient des boucliers dorez étoient revestus de hoquetons diversifiez de plusieurs couleurs, & avoient la pointe gauche; & ceux dont les boucliers estoient argentez, estoient vestus de blanc, & avoient la pointe droite. Les Romains sçavoient déja ce magnifique appareil de l'Ennemy; & leurs Capitaines leur avoient appris *qu'un soldat doit estre horrible; qu'il ne doit estre couvert ny d'or, ny d'argent, mais qu'il doit estre armé de fer, & d'un grand courage, parce que l'or & l'argent sont plustost un butin que des armes; que ces choses sont belles & resplendissantes avant que d'en venir aux mains, mais qu'elles perdent leur éclat parmy le sang & parmi les playes; que le courage estoit l'ornement du soldat; que toutes ces autres choses si pompeuses & si magnifiques ne marchent qu'aprés la victoire; Et que de riches Ennemis sont or-*di-

ordinairement le prix & la proye du victorieux, quelque pauvre qu'il puiſſe eſtre. Le Dictateur mena ſes gens au combat, aprés les avoir animez par ſes paroles. Il prit la pointe droite, & donna la conduite de la gauche au general de la Cavalerie. Le combat fut grand dés qu'il commença, mais il n'y eut pas moins d'emulation entre le Dictateur & le General de la Cavalerie, à qui feroit pluſtoſt paroiſtre que la victoire avoit commencé de ſon coſté. Junius fut ſans doute le premier qui ébranla les Ennemis: Car comme il eut attaqué leur pointe droite de la gauche où il eſtoit, diſant tout haut, Qu'il alloit immoler aux Dieux infernaux ces ſoldats conſacrez ſelon la mode des Samnites, puis qu'ils eſtoient veſtus de blanc, avec des armes de meſme parure, il les mit en deſordre, troubla leurs rangs, & les contraignit de reculer. Le Dictateur ayant apperceu ce bon ſucces; *Quoi*, dit-il, *la victoire commencera par la pointe gauche! Et la droite où commande le Dictateur ſuivra ſeulement le chemin que les autres lui découvriront! Et ne pourra pas s'attribuer la plus grande partie de la gloire! Non, non.* Et auſſi toſt il anime ſes gens; la Cavalerie ne cede point en courage à l'infanterie, ny les Lieutenans aux Chefs de l'armée; M. Valerius à la gauche, & P. Decius à la droite, tous deux conſulaires, piquerent vers les gens de cheval qui eſtoient diſpoſez ſur les aiſles; & les ayant exhortez de prendre leur part à la gloire de cette bataille, il chargerent en flanc les Ennemis. Ainſi les Samnites prirent l'épouvante de tous côtez, auſſi-toſt que les Legions Romaines, avec un cry furieux qu'elles redoublerent, eurent donné ſur les Samnites, ils commencerent à prendre la fuite. En meſme tems la campagne parut couverte des corps & des belles armes des Ennemis; d'abord ils ſe retirerent dans leur Camp; mais il leur fut impoſſible de le défendre; Il fut pris & pillé, & l'on y mit le feu devant la nuit. Le Dictateur obtint l'honneur du triomphe de l'ordonnance du Senat, & les armes qu'on avoit priſes ſur les Ennemis, en furent le plus riche ornement; En effet elles furent trouvées ſi belles, qu'on diſtribua leurs boucliers aux maiſtres des banques pour en orner la grande place;

&

& l'on dit que ce fut de là que vint la coustume de la faire parer par les Ediles, toutes les fois qu'on faisoit des processions, où l'on portoit sur des brancards les images des Dieux; car les Romains faisoient anciennement servir à l'honneur & à la gloire des Dieux les belles armes des Ennemis. Les Capoüans en haine des Samnites & pour se moquer de leur vaine magnificence, armerent des mesmes armes les Gladiateurs; qui faisoient l'un des spectacles & des divertissemens dont ils se servoient durant leurs festins, & leur donnerent le nom de Samnites. En le mesme année le Consul Fabius donna bataille contre les restes des Toscans, auprés de Perouse, qui avoit aussi d'elle-mesme rompu la treve; mais la victoire ne fut pour lui, ny difficile ny douteuse: Et comme il s'avança jusqu'aux murailles de cette ville, il l'eust bien tost prise de force, s'il n'en fust sorty des Deputez pour la mettre entre ses mains. Il y laissa une forte garnison; il envoya devant lui à Rome les Ambassadeurs des Toscans qui lui estoient venus demander la paix, & y entra en triomphe & plus glorieux que le Dictateur, ayant remporté une victoire plus signalée, car la plus grande partie de la gloire de la défaite des Samnites fut rapportée à Publius Decius, & à M. Valerius ses Lieutenans. Aussi le Peuple d'un commun consentement en crea l'un Consul, & l'autre Preteur dans l'election suivante. On continua le Consulat à Fabius, pour avoir glorieusement subjugué la Toscane, & on lui donna Decius pour son Collegue; Et Valerius fut fait Preteur pour la quatriéme fois. Les Consuls aiant tiré au sort leurs départements, la Toscane écheut à Decius, & les Samnites à Fabius. Il mena ses troupes à Nocere; Et parce qu'elle avoit demandé la paix, & qu'elle la mespriſa lors qu'elle lui fut accordée, il l'assiegea & s'en rendit maistre. Il donna bataille contre les Samnites, & en remporta la victoire, mais avec si peu de combat & de resistance, qu'on dédaigneroit d'en parler, si en cette occasion les Marses n'avoient combattu pour la premiere fois contre les Romains. Comme les Peligniens suivirent les Marses dans leur revolte, ils eurent aussi la mesme fortune,

ne. Decius l'autre Conſul n'eut tout de même que des ſuccés favorables. Il contraignit les Tarquiniens par la crainte qu'il leur donna, de fournir des vivres à l'armée, & de demander quarante ans de tréve. Il prit de force quelques chateaux des Volſiniens, en fit raſer quelques-uns, de peur qu'ils ne ſerviſſent de retraite aux Ennemis, & ſe rendit ſi redoutable en menant ſon armée de part & d'autre, que tous les Peuples de la Toſcane lui demanderent l'alliance & l'amitié des Romains. Ils n'obtinrent toutefois qu'une tréve d'un an, & encore à condition que durant cette année ils payeroient l'armée Romaine, & donneroient deux habits à chaque ſoldat. Mais comme les affaires des Toſcans eſtoient déja tranquilles, elles furent troublées par une rebellion inopinée des Ombriens, qui ne s'eſtoient point encore reſſentis des calamitez de la guerre, ſi ce n'eſt que l'armée avoit paſſé dans leur pays. Ces Peuples qui avoient obligé toute leur jeuneſſe de prendre les armes, & excité à la revolte une grande partie de la Toſcane, avoient levé une ſi grande armée, qu'ils ne feignirent point de laiſſer Decius derriere eux dans la Toſcane, & ſe vantoient hautement de venir aſſieger Rome, en ſe donnant eux-mêmes des loüanges, & en meſpriſant les Romains. Lors que Decius eut eu avis de leur entrepriſe, il abandonna la Toſcane, s'en alla du coſté de Rome à grandes journées, & campa dans le territoire Papinien, en attendant des nouvelles des Ennemis. Rome même ne mepriſoit pas cette guerre des Ombriens, & leurs menaces donnoient de la crainte aux Romains, qui avoient déja appris par la furie des Gaulois, qu'ils n'habitoient pas dans une ville imprenable. C'eſt pourquoy l'on envoya dire au Conſul Fabius, que s'il pouvoit donner quelque relaſche à la guerre des Samnites, il menaſt ſon armée dans l'Ombrie avec toute la diligence qui lui ſeroit poſſible. Le Conſul obéït, & ſe rendit promptement à Mevanie, où eſtoient alors toutes les forces des Ennemis. La prompte arrivée du Conſul que l'on croyoit bien loin de là occupé dans la guerre des Samnites, eſpouvanta de telle ſorte les Ombriens, que les uns furent d'avis qu'on ſe retiraſt dans

les

les places fortes, & les autres, qu'on abandonnaſt entierement les armes. Il n'y eut que ceux d'une contrée que l'on appelle Materine, qui reſiſterent à ces avis, & non ſeulement ils obligerent tous les autres de demeurer, mais ils les exciterent de donner combat à l'heure meſme. Ainſi ils attaquerent Fabius lors qu'il ſe retranchoit encore; mais comme il vid qu'ils venoient fondre ſur lui, il retira ſes gens du travail, & les rangea en bataille, ſelon que le lieu & le tems le permettoient: Et en ſuitte les ayant animez au combat par le ſouvenir des belles choſes qu'ils avoient faites dans la Toſcane, & contre les Samnites, il leur commanda d'aller achever cette guerre, qui n'eſtoit qu'une dépendance des autres, & de chaſtier les Ennemis de cette voix impie & deteſtable, par laquelle ils avoient menacé de venir aſſieger la ville de Rome. Les ſoldats écouterent ce diſcours avec tant de courage & d'allegreſſe, que le cry du combat s'eſtant levé comme de luy-meſme, interrompit le General qui parloit encore; & au ſeul bruit des trompettes, & des cornets, ils coururent teſte baiſſée contre les Ennemis, ſans en avoir receu le commandement. Mais ils ne les attaquerent pas comme des hommes qui avoient les armes à la main. Et ce qui ſemblera merveilleux, ils arracherent premierement les Enſeignes des mains de ceux qui les portoient; Ils entraiſnerent enſuite les Port'enſeignes meſmes au Conſul, & tranſporterent d'une armée à l'autre les ſoldats armez comme ils eſtoient. Enfin ſi l'on combattit en quelque endroit, ce fut pluſtoſt avec les boucliers qu'avec l'eſpée, car on renverſoit les Ennemis en les heurtant ſeulement avec l'épaule & le bouclier. On en prit plus que l'on n'en tua; & l'on n'entendoit autre choſe dans la bataille qu'une voix qui crioit qu'on mît bas les armes; de ſorte qu'au milieu meſme du combat les principaux autheurs de la guerre ſe rendirent. Le lendemain & les jours ſuivans les autres Peuples de l'Ombrie firent tous la meſme choſe. Mais les Otricolains, (*Aujourd'huy Otricoli dans le Duché d'Eſpolete*,) furent receus dans l'amitié des Romains, à condition qu'ils donneroient

des

des ostages ; & Fabius victorieux d'une guerre dont la conduite estoit escheuë à un autre, ramena son armée dans le Pays des Samnites. Ce succez heureux fut cause que le Peuple lui continua le Consulat, comme il avoit fait l'année precedente ; Et l'année d'aprés qu'Appius Claudius, & L. Volomnius furent Consuls, le Senat lui continua le commandement malgré les empeschemens d'Appius. Je trouve dans quelques Annales qu'Appius étant Censeur demanda le Consulat, & que son élection fut empeschée par L. Furius Tribun du Peuple, jusqu'à ce qu'il se fust démis de la Censure. Enfin aiant été creé Consul, & la conduite de la guerre des Salentins nouvellement declarez Ennemis, aiant été donnée à son compagnon au Consulat, il demeura dans Rome pour augmenter son credit dans l'administration des affaires de la Ville, puisque la gloire de la guerre étoit reservée aux autres. Quant à Volomnius il eut sujet de se loüer de la charge qu'il avoit receuë. Il donna plusieurs combats, dont il sortit toûjours victorieux; il prit par force quelques villes sur les Ennemis ; Et comme il en donnoit liberalement le butin aux soldats, & qu'il relevoit ses largesses, assez agreables d'elles mêmes, par sa douceur & par son humanité, il avoit rendu le soldat, pour ainsi dire, amoureux des travaux & des dangers. Cependant Q. Fabius Proconsul combattit en bataille rangée contre les Samnites auprés de la Ville d'Allifes, où la victoire ne fut point douteuse, car les Ennemis furent mis en fuite, & repoussez jusques dans leur Camp, qui ne leur fut pas demeuré, s'il y eût eu de reste un peu plus de jour ; neantmoins il fut assiége devant la nuit, & l'on mit des gardes alentour pour empescher qu'on n'en sortît. Le lendemain dés le point du jour les Ennemis commencerent à capituler, & se rendirent à condition que tout ce qu'il y avoit de Samnites sortiroient desarmez, & qu'ils passeroient sous le joug. Mais on ne fit pas la mesme grace à leurs Alliez ; Ils furent mis en vente jusqu'au nombre de sept mille, & l'on fit garder à part ceux qui avoüerent qu'ils estoient Herniques. Fabius les envoya tous à Rome

au Senat, & aprés qu'on leur eut demandé s'ils avoient porté les armes pour les Samnites contre les Romains, comme Volontaires, ou comme ayant esté levez au nom du Public, ils furent donnez en garde de part & d'autre parmi les Peuples Latins; & les nouveaux Consuls P. Cornelius Arvina, & Q. Martius Tremulus, car ils avoient déja été créez, eurent charge de proposer de nouveau cette affaire au Senat. Tous les Herniques, excepté les Alatrinates, les Ferentiniens, & les Verulains, (*Alatro, Veroli, Ferentino,*) indignez de ce traitement, declarerent la guerre au Peuple Romain dans l'assemblée generale des Agnaniens, qu'ils appellent la Maritime. Il se fit aussi quelque remuement dans le Païs des Samnites, parce que Fabius en étoit parti. Calatie & Sore furent prises, leurs garnisons taillées en pieces, & l'on exerça toutes sortes de cruautez sur ceux qui furent pris vifs. C'est pourquoi P. Cornelius y fut envoié avec une armée; & la conduite de la guerre contre les Marses nouvellement declarez Ennemis, fut donnée à Martius, car on avoit déja resolu de faire la guerre aux Agnaniens, & à tous les autres Herniques. D'abord les Ennemis se saisirent de tous les passages qui étoient entre les Camps des Consuls; & les gardoient de telle sorte que personne ne pouvoit passer de l'un à l'autre. Cela fut cause que durant quelques jours les deux Consuls, incertains de toutes choses, furent en peine l'un de l'autre: Cette inquietude passa mesme jusques dans Rome, de sorte qu'on fit prester le serment à toute la jeunesse, & l'on en composa deux justes armées. Au reste cette entrepriſe des Herniques ne répondit pas à la terreur qu'elle avoit donnée, ni à l'ancienne reputation de ce Peuple; Ils n'eurent pas la hardiesse de rien faire de memoreble, ils perdirent trois fois leur Camp en peu de tems; ils demanderent une tréve de trente jours, à condition qu'ils donneroient à l'armée les vivres & le payement de deux mois avec un habit à chaque soldat, & durant ce tems-là ils envoyerent des Deputez au Senat: Mais le Senat les renvoya à Martius, à qui il donna plein pouvoir de disposer des Herniques, & enfin Martius les receut à composition. L'autre

Con-

Conſul étoit le plus fort dans le Pays des Samnites, mais il étoit embaraſſé par la difficulté des lieux, car les Ennemis avoient bouché tous les paſſages, & s'eſtoient ſaiſis de tous les bois par où l'on pouvoit paſſer, pour lui amener des vivres ; & il étoit impoſſible au Conſul de les attirer au combat, bien qu'il ſe preſentaſt tous les jours en bataille. De ſorte que l'on connoiſſoit aſſez que les Samnites ne s'y reſoudroient jamais, & que les Romains ne ſouffriroient pas long-tems ce retardement. Mais enfin l'arrivée de Martius qui s'étoit haſté de venir au ſecours de ſon Collegue, aprés avoir défait les Herniques, empeſcha les Ennemis de differer davantage le combat. Car comme ils ſçavoient qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts pour reſiſter à deux armées, & que leurs affaires étoient ruïnées, s'ils laiſſoient joindre les deux Conſuls, ils allerent ſur le chemin attaquer Martius, qui ne marchoit pas en ordonnance. On mit auſſi toſt les bagages dans le milieu, & l'on rangea l'armée en bataille, comme le tems le pût permettre. Premierement le cri du combat arriva juſqu'au Camp de l'autre Conſul ; & en ſuitte la poudre qui s'élevoit, & qu'il apperceut de loin, mit l'allarme parmi ſes gens. Il leur commande en même tems de prendre les armes ; les fait promptement ſortir du Camp, & va attaquer en flanc les Ennemis, qui ne l'attendoient pas, & qui étoient occupez à un autre combat. Il crie à ſes ſoldats que ce ſeroit pour eux une grande honte, s'ils permettoient que l'autre armée remportaſt ſeule deux victoires, & qu'ils n'euſſent pas l'honneur d'une guerre qui leur avoit été confiée. Ainſi il enfonça les Ennemis à l'endroit où il avoit fait donner ; Il paſſa au travers d'eux juſqu'à leur Camp, & l'ayant trouvé ſans defenſe, il le prit & le fit brûler. Lors que les Ennemis en virent le feu, ils commencerent à fuyr : mais ce n'eſt que ſang & que carnage de tous coſtez, & l'on ne trouva point de refuge. Déja trente mille Samnites avoient été tuez, quand le Conſul fit ſonner la retraite ; Et déja les deux Conſuls faiſoient joindre leurs armées, & ſe rejoüiſſoient de leur victoire, lors qu'on vid de loin de

nouvelles troupes qui venoient au ſecours des Samnites; mais elles ne ſervirent qu'à recommencer le carnage. Car les ſoldats victorieux, ſans en avoir de commandement, & ſans attendre de ſignal, coururent ſur ces nouveaux Ennemis, en criant qu'ils leur feroient faire un rude & funeſte apprentiſſage dans le meſtier de la guerre. Les Conſuls permirent cela au courage & à l'ardeur des Legions, ſçachant bien que ces nouveaux ſoldats eſpouvantez par la fuite des vieilles troupes, n'auroient pas la hardieſſe d'attendre ſeulement le combat. En effet ils ne furent pas trompez dans leur opinion. Toutes les troupes des Samnites, les vieilles & les nouvelles, prirent la fuite ſur les montagnes prochaines, où l'armée Romaine les ſuivit; mais ils ne trouverent pour eux aucun lieu de ſeureté; ils furent chaſſez des plus hauts ſommets, dont ils s'étoient déja ſaiſis, & demanderent la paix d'un commun conſentement. On leur permit d'envoyer au Senat des Deputez pour la demander; mais afin d'obtenir cette grace, ils donnerent des vivres pour nourrir l'armée trois mois, la paye d'un an & un habit à chaque ſoldat. Cependant Cornelius demeura dans le Pays des Samnites, & Martius victorieux des Herniques entra dans la ville en triomphe, & on lui ordonna une ſtatuë à cheval qui fut miſe dans la grande Place, devant le Temple de Caſtor. On remit ces trois Peuples des Herniques, les Alatrinates, les Verulains, & les Ferentiniens ſous leurs anciennes loix, parce qu'ils les aimoient mieux que le droit de Bourgeoiſie Romaine; Et on leur permit de ſe marier entre eux, qui fut un privilege dont il n'y eut qu'eux d'entre les Herniques qui en joüirent quelque tems. On donna aux Agnaniens, & à tous les autres qui avoient pris les armes contre les Romains le droit de Bourgeoiſie, ſans toutefois qu'ils euſſent droit de ſuffrage. On leur oſta leurs Conſeils & leurs aſſemblées, la liberté de ſe marier entr'eux, & la faculté qu'ils avoient de créer des Magiſtrats, excepté pour ce qui concernoit la Religion. En la même année C. Junius Bubulcus Cenſeur, fit marché pour baſtir le Temple du Salut, qu'il avoit voüé eſtant Conſul, en

en faisant la guerre contre les Samnites. Il fit faire aussi avec Marcus Valerius Maximus son Collegue, de grands chemins par les champs aux despens du Public. Enfin en cette mesme année on renouvella pour la troisiéme fois l'alliance des Carthaginois: Et leurs Ambassadeurs qui estoient venus pour ce sujet furent magnifiquement receus, & renvoyez avec des presens. On fit aussi un Dictateur, ce fut P. Cornelius Scipion, & P. Decius Mus fut General de la Cavalerie. Ils tinrent l'assemblée pour l'eslection des Consuls, aiant esté créez pour ce sujet, parce que l'un & l'autre Consul ne pouvoit pas s'éloigner de la guerre où il estoit occupé. L. Posthumius, & T. Minutius furent donc créez Consuls. Toutefois Pison ne les met qu'aprés Q. Fabius & P. Decius, & ne parle point de deux années durant lesquelles nous avons dit que Claudius & Volomnius, Cornelius & Martius furent faits Consuls. On ne sçait si c'est par oubly qu'il n'en a point parlé dans ses Annales, ou s'il les a obmis de dessein formé, estimant que ces deux Consulats n'étoient pas de vrais Consulats. Durant cette année les Samnites firent quelques courses dans les terres Stellatines qui étoient des dépendances de Capouë. C'est pourquoi les deux Consuls furent envoiez dans le Samnium, mais ils prirent des routes diverses. Posthumius alla à Tiferne, & Minutius à Boviane, & la premiere bataille que l'on donna, fut donnée auprés de Tiferne, sous la conduite de Posthumius. Quelques-uns asseurent que les Samnites furent vaincus, & que l'on prit vingt mille prisonniers. D'autres disent que l'on combattit à forces égales, & qu'on se retira sans avoir plus d'avantage d'un costé que d'autre; Que Posthumius feignant d'avoir peur, fit de nuit retirer ses troupes sur les montagnes prochaines; que les Ennemis le suivirent, & se camperent à deux milles de luy, en un lieu avantageux. Le Consul qui vouloit faire paroistre qu'il estoit aussi campé en un lieu commode & abondant en toutes choses, comme en effet cela estoit vrai, aprés l'avoir fortifié, & y avoir mis toutes les choses necessaires avec une bonne garnison, en partit sur le minuit, & par les chemins les

plus courts, mena ſes Legions ſans bagage à ſon Collegue, qui étoit auſſi campé à l'oppoſite d'une autre armée. Là par le conſeil de Poſthumius, Minutius donna bataille aux Ennemis, & aprés avoir combattu à forces égales, & ſans ſçavoir de quel côté pencheroit la victoire durant une grande partie du jour, alors Poſthumius dont les troupes étoient toutes fraîches, alla fondre inopinément ſur les Ennemis fatiguez, & qui n'en pouvoient déja plus. De ſorte que comme leur laſſitude & les bleſſeures qu'ils avoient receuës les empêcherent de fuir, ils furent aiſément taillez en pieces. On prit vingt & un drappeaux, & en uitte l'on paſſa dans le Camp de Poſthumius. De là les deux armées victorieuſes allerent charger les Ennemis étonnez de cette nouvelle, & les mirent facilement en fuite. On prit en cette occaſion vingt-ſix Enſeignes: Statius Gellius General des Ennemis, & quantité d'autres furent faits priſonniers; on ſe rendit maiſtre des deux Camps; Boujane que l'on commença à aſſiéger dés le lendemain fut priſe en fort peu de tems; & enfin aprés tant d'actions glorieuſes, les Conſuls receurent l'honneur du triomphe. Neantmoins quelques-uns diſent que le Conſul Minutius aiant été bleſſé dans la meſlée fut rapporté dans le Camp où il mourut, que Marcus Fulvius fut fait Conſul en ſa place, & que ce fut lui qui prit Boujane, aprés avoir été envoyé dans l'armée de Minutius. On reprit ſur les Samnites en la même année Sore, Arpinum, & Conſenſe; alors la grande ſtatuë d'Hercule fut miſe & dediée dans le Capitole, & ſous le Conſulat de Sulpitius Averio, & de P. Sempronius Sophus, ſoit que les Samnites cherchaſſent la fin de la guerre, ſoit qu'ils vouluſſent ſeulement la differer, ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Rome afin de demander la paix. Ils la demanderent avec toute ſorte de ſoumiſſion & on leur répondit; *Que ſi les Samnites n'avoient point ſi ſouvent demandé la paix en meſme tems qu'ils ſe preparoient à la guerre, on en pourroit bien traiter avec eux; Que toutes les paroles qu'on en avoit portées juſques là, aiant toûjours été vaines, il faloit s'en rapporter aux effets; le Conſul Publius Sempronius ſeroit bien-toſt dans*

le

le Samnium avec une armée; Qu'il reconnoiſtroit aiſément & ſans qu'on le puſt abuſer, ſi les eſprits étoient portez à la paix ou à la guerre; Qu'aprés avoir reconnu les ſentimens des Samnites, il en feroit ſon rapport au Senat, & que leurs Ambaſſadeurs le ſuiviſſent quand il partiroit de leur Pais: Enfin en cette année l'armée des Romains ayant couru de part & d'autre dans le Pays des Samnites, que l'on trouva par tout tranquille & rempli de vivres, on renouvella avec eux la vieille alliance. De là on marcha contre les Eques anciens Ennemis, qui durant pluſieurs années eſtoient demeurez en repos, ſous l'apparence d'une fauſſe paix. En effet ils avoient pluſieurs fois ſous main, durant que les Herniques ſubſiſtoient encore, envoyé avec eux du ſecours aux Samnites; Et depuis que les Herniques furent défaits, preſque toute cette nation s'eſtoit rangée du coſté des Ennemis, ſans diſſimuler qu'on ne faiſoit rien que du conſentement du public. Enfin aprés que les Samnites eurent fait alliance avec les Romains, comme les Feciuliens leur allerent demander ſes choſes qui avoient eſté priſes durant la guerre, ils reſpondirent; *Qu'on avoit envie de les eſprouver, & de connoiſtre ſi en leur donnant de l'apprehenſion de la guerre, on ne les contraindroit point d'endurer qu'on les fiſt Romains; que les Herniques leur avoient bien enſeigné s'ils devoient le deſirer, lors qu'il fut permis à tous ceux qui le voulurent de vivre plûtoſt ſelon leurs loix, que d'eſtre faits Citoiens de Rome; & que ce droit de Bourgeoiſie fut donné comme une punition à ceux qui n'eurent pas la liberté de choiſir ce qu'ils avoient le mieux aimé.* Ces diſcours qu'ils tenoient ordinairement dans leurs aſſemblées, furent cauſe que le Peuple Romain reſolut de leur faire la guerre; les deux Conſuls allerent contr'eux, & camperent à quatre milles de leur Camp. Mais comme il y avoit long-tems que les Eques n'avoient point fait la guerre en leur nom, & qu'une longue oiſiveté les en avoit rendus incapables, leur armée ne reſſembloit qu'à une confuſion de gens aſſemblez à la haſte: ils n'avoient point de Capitaines certains, ny perſonne qui leu. commandaſt, & ne ſçavoient à quoi ſe reſoudre. Les uns étoient d'avis qu'on donnaſt

bataille, les autres qu'il faloit demeurer dans le Camp pour le défendre ; Quelques-uns apprehendoient le degast de leurs terres, & ensuite la ruine des Villes qu'on avoit laissées avec de foibles garnisons. Enfin aprés avoir proposé beaucoup d'opinions diverses, on receut avec applaudissement celle qui conseilloit, que sans penser davantage aux affaires communes, chacun songeast à son interest particulier ; qu'à la premiere garde de la nuit on abandonnast le Camp, & que pour conserver ses biens, on s'enfermast dans ses Villes. Comme les Ennemis se furent retirez, & qu'ils étoient déja escartez les uns des autres dans la campagne, les Romains sortirent dés le point du jour de leurs retranchemens, & se rangerent en bataille ; Et voiant que personne ne paroissoit, ils vont à grands pas jusqu'au camp des Ennemis. Mais quand ils virent qu'il n'y avoit point de gardes aux portes, qu'il n'y avoit personne sur le rampart, & qu'on n'entendoit point le bruit qu'on a de coustume de faire dans un camp, ils s'estonnerent de ce silence extraordinaire, & firent alte par la crainte de quelque embuscade. Enfin ils se resolurent à passer, & voiant que le Camp estoit desert, ils suivirent les ennemis à la piste. Mais dautant qu'ils s'estoient separez, & qu'ils avoient pris divers chemins, de mesme qu'en une déroute, cela amusa d'abord les Romains ; Et aprés avoir appris par leurs Espions les desseins des Ennemis, ils allerent assieger leurs Villes, & en moins de cinquante jours, ils en prirent quarante & une. La pluspart furent rasées ou bruslées, & peu s'en falut alors que la Nation des Eques ne fust entierement esteinte. Ceux qui les défirent obtinrent l'honneur du triomphe. Les Marrucins, les Marses, les Peligniens, & les Ferentins, profiterent de cet exemple ; car ils envoierent à Rome des Ambassadeurs pour demander la paix & l'amitié des Romains, & on leur accorda ce qu'ils demandoient.

11. En cette mesme année C. Flavius qui avoit esté Escrivain, & qui estoit fils de Cneins qui avoit esté esclave & puis affranchy, parvint à la dignité d'Edile Curule. Mais s'il estoit de basse naissance, il estoit au moins artificieux.

cieux & éloquent. Je trouve dans quelques Annales qu'il eſtoit huiſſier, marchant devant les Edils; & comme il eut remarqué que ceux de ſa Tribu avoient de la diſpoſition à lui donner leur ſuffrage pour l'Edilité, mais qu'on ne vouloit pas recevoir ſon nom parmi les autres pourſuivans, parce qu'il ſe meſloit de monſtrer à eſcrire, il quittà cette profeſſion, & jura qu'il ne l'exerceroit jamais. Neantmoins Macer Licinius ſouſtint que deja auparavant il avoit quitté ce meſtier, qu'il avoit été fait Tribun du Peuple, & qu'il avoit eſté deux fois Triumvir, l'une pour donner ordre aux violences qui ſe faiſoient de nuit, & l'autre pour aller eſtablir une Colonie. Au reſte il reſiſta fortement & avec beaucoup de courage contre les Nobles, qui mépriſoient ſa baſſeſſe, il divulga le droit Civil, qui eſtoit ſoigneuſement gardé dans les Archives des Pontifes, il attacha auprés de la grande Place le Calendrier, pour ſçavoir en quels jours il eſt permis de travailler, ou de ne traiter d'aucune affaire. Il dedia auſſi le Temple de la Concorde dans la Place de Vulcan malgré les Patriciens; Et bien que Cornelius Barbatus grand Pontife, ſouſtinſt que ſuivant les anciennes couſtumes il n'y avoit que les Conſuls & les Generaux d'armées, à qui il fuſt permis de dedier des Temples: Neantmoins il fut contraint, par la volonté du Peuple, de dicter à Flavius les paroles ſolemnelles d'une dedicace. C'eſt pourquoi de l'ordonnance du Senat on propoſa au Peuple, que perſonne dorenavant ne pourroit plus dedier ni Temple ni Autel ſans les ordres du Senat; & de la plus grande partie des Tribuns du Peuple. Je rapporterai ici une choſe qui n'eſt pas beaucoup conſiderable de ſoy, ſi ce n'eſt qu'elle eſt une marque de la liberté des Plebeiens contre l'orgueil & l'inſolence de la Nobleſſe. Un jour comme Flavius eut eſté viſiter ſon Collegue qui eſtoit malade, & que les jeunes Gentils-hommes qui eſtoient autour de ſon lit ne ſe fuſſent point levez, de deſſein formé, quand il entra dans la chambre, il ſe fit apporter ſa chaire Curule, & de là il eut le plaiſir de voir ſes Ennemis, envieux & faſchez de ſa gloire. Au reſte il fut fait Edile par les brigues & par les factions

du Peuple qui avoit trouvé de nouvelles forces durant a Cenſure d'App. Claudius ; car ce Cenſeur avoit le premier deshonnoré le Senat en y faiſant entrer des perſonnes, dont les peres n'étoient qu'affranchis : Et quand il vid que l'élection qu'il en avoit faite ne plaiſoit pas, & qu'il ne s'étoit pas acquis dans la Cour tout le credit qu'il eſperoit, il diviſa par les Tribus les moindres, & les plus pauvres Citoiens, & par ce moien il corrompit toute la Place & le champ de Mars. Enfin l'eſlection de Flavius fut trouvée ſi indigne, que la pluſpart des Nobles en quitterent leurs anneaux d'or, & les autres marques de leur condition.

12. Depuis la Ville fut diviſée en deux partis, l'un du Peuple qui avoit conſervé ſon integrité, & qui ne favoriſoit que les gens de bien ; l'autre qui s'eſtoit laiſſé corrompre par les factions & par les brigues ; Et ce deſordre dura juſqu'à ce que Q. Fabius & P. Decius furent faits Cenſeurs. Auſſi-toſt Fabius, pour reſtablir la concorde, & empeſcher que les affections ne dépendiſſent des plus vils d'entre le Peuple, diviſa en quatre Tribus qu'il appella Tribus de la Ville, toute cette Multitude tumultueuſe, qui eſtoit comme ſeparée du reſte. Cela fut receu & approuvé avec tant de joye & de ſatisfaction, qu'il en obtint le nom de Grand, qu'il n'avoit pû obtenir par tant de victoires ſignalées. On dit auſſi qu'il ordonna que la monſtre des gens de cheval ſe feroit le quinziéme de Juillet.

LES

LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE DIXIESME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. *ON envoïe des Colonies dans Sore & dans Albe.*
2. *Les Marſes Carſeolins ſont receus dans l'obeïſſance.*
3. *On augmente le College, ou la compagnie des Augures, qui n'eſtoient auparavant que quatre, & on les fait monter juſqu'au nombre de neuf.*
4. *La loi des appellations au Peuple eſt de nouveau propoſée par Valerius Conſul.*
5. *On ajouſte deux Tribus aux autres, l'Anienſe, & la Tarentine.*
6. *On declare la guerre aux Samnites, & l'on combat contr'eux avec un favorable ſuccés.*
7. *On donne auſſi bataille ſous la conduite de P. Decius, & de Q. Fabius contre les Toſcans, les Ombriens, les Samnites, & les Gaulois.*

8. *Decius qui voioit que l'armée Romaine eſtoit en peril, ſe dévoue pour la conſerver, ſuivant l'exemple de ſon Pere, & fait obtenir par ſa mort la victoire au Peuple Romain.*

9. *Papirius Curſor défait l'armée des Samnites, qui pour combattre avecque plus d'opiniaſtreté & plus de courage, s'eſtoient obligez par ſerment de ne ſortir de la bataille que victorieux.*

10. *On fait le denombrement & le luſtré en meſme tems; Et l'on trouve deux cens ſoixante deux mille trois cens vingt deux Chefs de famille.*

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE DIXIESME.

1. DURANT le Conſulat de L. Genutius, & de Ser. Cornelius, il n'y eut preſque point de guerres étrangeres. On envoya dans Sore & dans Albe des Colonies. On mena ſix mille habitans dans Albe pour tenir en bride les Eques. Quant à Sore, elle avoit autrefois appartenu aux Volſques, mais depuis les Samnites s'en eſtoient emparés, & l'on y fit paſſer quatre mille hommes. En la même annee on donna droit de Bourgeoiſie aux Arpinates, & aux Trebulains. On oſta comme par punition aux Fruſinates la troiſieſme partie de leur territoire, parce qu'on avoit deſcouvert qu'ils vouloient faire ſouſlever les Herniques; & aprés que l'on en eut informé de l'ordonnance du Senat, les Chefs de la conjuration furent battus de verges, & eurent en ſuite la teſte tranchée. Toutefois afin que cette année ne fuſt pas entierement ſans guerre, on fit quelque legere entrepriſe dans l'Ombrie, parce qu'on avoit eu nouvelle que d'une certaine caverne il ſe faiſoit des courſes ſur

les

les terres d'alentour. On entra donc dans cette caverne avec les Enſeignes, & dans l'obſeurité de ce lieu il y eut beaucoup de monde bleſſé, principalement à coups de pierres: Enfin aprés en avoir trouvé l'autre iſſuë, car elle eſtoit percée de deux coſtez, on jetta quantité de bois à ſes deux emboucheures, & l'on y mit auſſi-toſt le feu; De ſorte qu'il y eut bien deux mille hommes ou bruſlez ou eſtouffez par la fumée, aprés avoir taſché de ſe ſauver au travers du feu & de la flame. On recommença la guerre des Eques ſous le Conſulat d'Emilius, & de M. Livius Denter: Car dautant que les Eques ne pouvoient endurer une Colonie qu'on avoit miſe ſur leurs frontieres, ainſi qu'une forteresſe contre eux, ils l'attaquerent de toutes leurs forces, mais on leur reſiſta de meſme, & les habitans les repouſſerent. Au reſte parce qu'il n'y avoit point d'apparence que les Eques deffaits & ruinez comme ils eſtoient, puſſent avoir la hardieſſe de commencer la guerre d'eux-meſmes & ſans eſtre aſſiſtez de perſonne, ils jetterent dans Rome tant d'eſpouvante, qu'on en crea Dictateur C. Junius Bubulcus, & M. Titinius General de la Cavalerie, mais il deffit ces temeraires à la premiere rencontre, & le huitieſme jour de ſa charge il entra en triomphe dans la Ville, où en qualité de Dictateur, il dedia le Temple du Salut qu'il avoit voüé eſtant Conſul, & qu'il avoit fait baſtir eſtant Cenſeur. En la meſme année une armée navale des Grecs ſous la conduite de Cleonyme Lacedemonien, aborda en Italie, & prit Thuries dans le Pays des Salentins. Le Conſul Emilius fut envoyé contre cet ennemy nouveau, & le contraignit au premier combat de prendre la fuitte & de ſe retirer dans ſes vaiſſeaux. Ainſi la ville de Thuries fut renduë à ſes premiers habitans, & la paix fut reſtablie dans le pays des Salentins. Je trouve dans quelques Annales que ce fut Junius Bubulcus Dictateur qu'on y envoya, & que Cleonyme ſe retira de l'Italie devant que de s'eſprouver contre les Romains. De là ayant doublé le Cap de Brindiſi (*Cap d'Otrante*) & ayant eſté pouſſé par le vent au milieu du golphe Adriatique, comme il vit qu'à main gauche toute l'Italie n'avoit point

point de ports où il pût ſe mettre à couvert, & qu'il ne deſcouvrit à la droite que les Illyriens, les Liburniens, & les Iſtriens, gens cruels, & la pluſpart renommez par leurs brigandages, & reputez pour de grands Corſaires, il prit l'eſpouvante, & cingla juſqu'aux rivages des Venitiens. Là pour reconnoiſtre le lieu il fit deſcendre quelques-uns des ſiens, & enfin en ayant appris qu'ils avoient trouvé comme une chauſſée aſſez longue & fort eſtroite; (*Aujourd'huy le ho, comme quidroit litto, ou rivage. Il a de large trente à cinquante pas & plus de dix lieües de long depuis Malamoc & Chioſe.*) qu'il y avoit en ſuitte de grands marais, arroſez du flux & du reflux de la mer; qu'on voyoit un peu plus loin des campagnes; qu'il y avoit derriere des coſteaux & des montagnes; & qu'enfin ils avoient trouvé un fleuve profond, où l'on pouvoit tenir les vaiſſeaux à couvert (c'eſtoit la riviere de Meduaque) (*Aujourd'huy la Brente*) il y fit donc entrer ſes vaiſſeaux, & leur fit remonter cette riviere. Mais parce que ſon canal ne pût pas porter les plus grands vaiſſeaux, il fit paſſer les gens de guerre ſur les barques, & arriva dans une plaine où il y avoit trois grandes bourgades peuplées de Padoüans, qui habitoient cette contrée. Ces Grecs ayant laiſſé quelques ſoldats dans leurs barques pour les garder, prirent d'abord ces trois bourgades, mirent le feu dans les maiſons, prirent quantité d'hommes & de beſtail, & ſe laiſſerent attirer aſſez loin de leurs vaiſſeaux, par l'amorce du pillage. Lors que cette nouvelle fut venuë dans Padouë, qui étoit toûjours en armes, à cauſe des Gaulois qui habitoient aux environs, on y diviſa la jeuneſſe en deux corps. Une partie fut envoyée où l'on avoit eu nouvelle que le pillage ſe faiſoit, & l'autre pour ne pas rencontrer les Ennemis, fut conduite par un autre chemin où eſtoient leurs vaiſſeaux, environ à quinze milles de la Ville. On taille d'abord en pieces ceux qui les gardoient, on les attaqua vivement, & les matelots eſpouvantez furent contraints de les faire paſſer à l'autre bord. Cependant le combat ne fut pas moins heureux contre ceux qui pilloient dans la compagne; & comme ils penſoient s'en retourner à leurs vaiſſeaux, ils

trouverent en teſte les Venitiens. Ainſi voyant qu'ils eſtoient enveloppez, & qu'une partie de leurs gens étoient morts, & les autres priſonniers, ils deſcouvrirent que leur flotte, & le Roy Cleonyme eſtoient ſeulement à trois milles de là. On met auſſi-toſt en garde les priſonniers dans la bourgarde la plus proche, une partie des Padoüans ſe met dans des batteaux plats & faits exprés, à cauſe des guez & des baſſes eaux de ces mareſcages, une autre partie ſe jetta dans les barques qu'on avoit priſes, & ſurprirent tous enſemble les vaiſſeaux des Grecs, qui n'oſoient preſque ſe remuer, craignant bien moins les Ennemis que les lieux qu'ils ne conpoiſſent pas. Cela fut cauſe qu'ils ne reſiſterent point, & qu'ils ſe haſterent de gagner la haute mer; Ils furent neantmoins pourſuivis juſqu'à l'emboucheure du fleuve. Et aprés que les Padoüans eurent pris & bruſlé quelques-uns de leurs vaiſſeaux que la crainte avoit jettez ſur les ſables, ils s'en retournerent victorieux. Quant à Cleonyme ayant à peine ſauvé la cinquieſme partie de ſes vaiſſeaux, & n'ayant pû aborder heureuſement en aucuns rivages de la mer Adriatique, il reprit la route de ſon pays. Les Eſperons des vaiſſeaux, & les deſpouilles des Lacedemoniens furent attachées dans le vieux Temple de Junon; Et pluſieurs qui vivent encore les ont veües. Les Padoüans en memoire de cette victoire, donnent tous les ans au meſme jour qu'ils l'obtinrent, le divertiſſement d'un combat naval, qui ſe fait ſur la riviere au milieu de la Ville.

2. Enfin la meſme année on fit dans Rome alliance avec les Veſtiniens qui eſtoient venus demander la paix & l'amitié des Romains. Depuis on receut de divers endroits des ſujets de crainte & de terreur; on avoit nouvelle que la Toſcane ſe ſouſlevoit, & que ce ſouſlevement avoit pris ſon origine de la mutinerie des Aretins, qui eſtoient envieux de la Maiſon des Cilviens la plus conſidérable de toutes, par le credit, & par les richeſſes, & qui avoient déja commencé à les chaſſer par la violence & par les armes. D'ailleurs on rapportoit que les Marſes, (*Aujourd'huy Celano*) vouloient défendre par la force & par les armes

mes cette partie de leur terre où l'on avoit mené la colonie de Carſeoles avec quatre mille hommes. Tous ces bruits furent cauſe que l'on crea Dictateur M. Valer. Maximus, qui nomma M. Emilius Paulus General de la Cavalerie, & non pas Q. Fabius, qui eſtant vieux comme il eſtoit, & recommandable par tant d'honneurs & de dignitez, n'euſt pas eſté mis au deſſous de Valerius. Mais je croirois facilement que le ſurnom de Maximus qui eſtoit commun à l'un & à l'autre, a eſté cauſe de cette erreur. Enfin le Dictateur ſe mit en campagne avec ſon armée, & défit les Marſes en un ſeul combat; En ſuitte les ayant repouſſez dans les places fortes, il prit en fort peu de jours Milionie, Pleſtine, & Freſilie, & l'on renouvella l'alliance avec eux, mais il leur en couſta pour punition une partie de leur territoire. Alors on fit paſſer la guerre du coſté de la Toſcane: Et tandis que le Dictateur eſtoit allé à Rome, afin de reprendre les Auſpices, le General de la Cavalerie, qui eſtoit ſorty pour aller au fourrage, tomba dans une embuſcade; Il y perdit quelques Enſeignes, & fut repouſſé dans ſon Camp avec un grand carnage des ſiens. Certes cette eſpouvante & cette déroute ne convient point du tout à Fabius. En effet s'il a merité par quelque choſe de grand le ſurnom de Maximus (*De trés-grand*) ç'a eſté principalement par la gloire qu'il avoit acquiſe dans la guerre. Et d'ailleurs ſe ſouvenant de la ſeverité dont Papyrius avoit uſé envers luy, il n'euſt jamais pû ſe reſoudre à combattre ſans les ordres du Dictateur. La nouvelle de cette défaite jetta dans Rome plus d'épouvante que la choſe ne le meritoit: Car comme ſi l'armée euſt eſté entierement defaite; on fit ceſſer toutes les affaires; on mit des gardes aux portes; on fit le guet par toute la Ville; on porta ſur les murailles toutes ſortes d'armes; & l'on contraignit toute la jeuneſſe à preſter le ſerment. Mais quand le Dictateur fut de retour dans l'armée, il y trouva toutes choſes plus tranquilles & en meilleur eſtat qu'il ne penſoit, par le ſoin du General de la Cavalerie; il trouva le Camp en un lieu plus avantageux; les Compagnies qui avoient perdu leurs Enſeignes, hors des retranchemens, ſans avoir des

tentes

tentes ni de couvert; & l'armée avec une extréme paſſion de combattre pour effacer pluſtoſt ſon ignominie. C'eſt pourquoi il delogea auſſi-toſt, & alla camper dans le territoire de Roſſelle, (*Cette ville n'eſt plus*) où les Ennemis le ſuivirent: Et bien que le bon ſuccez qu'ils venoient d'avoir, leur fiſt mettre toute leur eſperance à combattre ouvertement & en bataille rangée; neanmoins ils voulurent encore eſſayer de faire tomber l'Ennemi dans des embuſcades, qui leur avoient ſi heureuſement ſuccedé. Il y avoit aſſez proche du Camp des Romains quelques maiſons à demy-ruinées, d'un village où l'on avoit mis le feu en faiſant le degaſt dans la campagne: Ils y firent cacher quelque nombre de leurs gens, & envoierent un troupeau de ce coſté-là à la veuë d'un fort où commandoit Cneius Fulvius. Mais parce que cette amorce n'attiroit perſonne, un des bergers de ce troupeau s'avança aſſez prés des retranchemens des Romains, & commença à crier à ſes compagnons qui ſeignoient de faire ſortir leur troupeau de ces ruines, qu'ils ne devoient rien apprehender, & qu'ils pourroient paſſer ſans crainte au milieu même du camp des Romains. Ces paroles ayant eſté interpretées à Fulvius par quelqu'un des Cerites, tous les ſoldats en témoignerent de l'indignation, neantmoins ils n'oſerent ſe remuer ſans en avoir commandement. Mais auſſi-toſt Fulvius commanda à ceux qui entendoient cette langue de prendre garde ſi celui qui parloit ne parloit point mieux qu'un berger n'avoit accouſtumé de faire, & ſi ſon diſcours n'étoit pas pluſtoſt d'un homme de ville que d'un païſan; & quand on l'eut aſſeuré que ſon diſcours & ſa contenance étoient plus ajuſtez & plus polis que ne portoit la condition de berger, allez, dit-il, allez dire à vos gens qu'ils ne feignent point de ſortir d'une embuſcade qui ne leur ſervira de rien; que les Romains ſont inſtruits de leur entrepriſe, & qu'il n'eſt pas plus aiſé de les ſurmonter par la ruſe que par la force. Lors que ce feint berger eut entendu ce diſcours, qu'il l'eut fait ſçavoir à ceux qui étoient en embuſcade, ils ſortirent en meſme tems & parurent dans la campagne

pagne Enſeignes déployées. Cette troupe ſembla trop grande & trop forte à Fulvius pour y pouvoir reſiſter avec le peu de monde qu'il avoit. C'eſt pourquoi il envoya promptement au Dictateur pour en avoir du ſecours; & cependant il ſouſtint l'impetuoſité des Ennemis. Le Dictateur à cette nouvelle fait marcher les Enſeignes, & commande aux ſoldats de ſuivre, & l'on fit, pour ainſi dire, toutes choſes plus promptement qu'elles ne furent commandées; on empoigne auſſi toſt les Enſeignes; on prend les armes en meſme tems; & à peine pût-on retenir les gens de guerre. Ils étoient pouſſez d'un coſté par la colere & par le deſpit de la défaite qu'ils avoient nagueres receuë; & d'ailleurs ils eſtoient encore attirez par le cry du combat qu'ils entendoient de tems en tems à meſure que la charge recommençoit. Ainſi ils s'excitent les uns les autres & conjurent leurs Enſeignes de marcher plus viſte. Plus le Dictateur les void ardens à courir, & plus il les retient en bride, & leur commande de marcher lentement. Au contraire les Toſcans eſtoient d'abord venus à la charge avec toutes leurs forces. C'eſt pourquoi il venoit au Dictateur nouvelles ſur nouvelles qu'il eſtoit impoſſible à Fulvius de reſiſter plus long-tems à toutes les Legions Toſcanes qu'il avoit ſur les bras; & auſſi-toſt le Dictateur vid lui-meſme d'une éminence l'extremité où Fulvius & ſes gens eſtoient reduits. Neantmoins comme il croyoit que Fulvius eſtoit encore aſſez fort pour ſouſtenir ce combat, & que d'ailleurs il n'eſtoit pas loin pour le défendre, il voulut laſſer les Ennemis, afin de fondre ſur eux avecque ſes troupes toutes fraiſches, quand ils ſeroient fatiguez & qu'ils ne pourroient plus lui reſiſter. Mais bien qu'il marchaſt lentement, toutefois la Cavalerie eſtoit déja aſſez proche pour faire un effort; Les Enſeignes des Legions marchoient les premieres, afin de ne point donner ſujet à l'Ennemy de craindre des embuſches ou quelque choſe de reſervé; mais on avoit laiſſé quelques eſpaces entre les files des gens de pied, par où l'on pût facilement faire paſſer la Cavalerie. Ainſi l'Infanterie jetta le cry du combat, & en meſme tems

tems les gens de cheval ſe jetterent ſur les Ennemis, qui receurent d'abord l'épouvante d'une attaque ſi furieuſe, comme n'y étant pas preparez: De ſorte que les gens de Fulvius qui étoient preſque enveloppez pour n'avoir pas été aſſez toſt ſecourus, eurent loiſir de reprendre haleine. Ainſi les troupes du Dictateur qui étoient encore toutes fraiſches, leur ſuccederent à ce combat, qui ne fut ny long, ny douteux. Les Ennemis aiant eſté mis en fuite, tournerent du coſté de leurs logemens, cederent la place aux Legions Romaines qui les preſſerent, & ſe retirerent en un corps juſqu'à l'extremité de leur Camp, & parce que les portes eſtoient trop étroites, ceux qui voulurent prendre la fuite, s'y embaraſſerent, & y demeurerent arreſtez par la foule. Une grande partie monta ſur les retranchemens, pour taſcher à ſe défendre d'en haut, ou à trouver des chemins pour ſe ſauver. Cependant comme il y avoit un endroit du rampart dont la terre n'eſtoit pas bien ferme ny aſſez bien ſouſtenuë, & que cét endroit tomba dans le foſſé par la peſanteur de ceux qui eſtoient deſſus en grand nombre, ils creurent que les Dieux leur avoient ouvert ce chemin pour ſe ſauver, & il s'en ſauva plus ſans armes qu'avec des armes. Les forces des Toſcans furent une autre fois ruinées par ce combat: Et enfin le Dictateur leur permit d'envoyer à Rome demander la paix, à condition neantmoins qu'ils donneroient la paye d'une année entiere, & du bled pour deux mois; mais on leur refuſa la paix; on leur accorda ſeulement une tréve de deux ans; & le Dictateur à ſon retour obtint l'honneur du triomphe. J'ay entre les mains des autheurs qui diſent que le Dictateur pacifia la Toſcane ſans aucun combat memorable, ayant ſeulement appaiſé les mutineries des Aretins, & remis la Maiſon des Cilyiens dans la bienveillance du Peuple. M. Valerius entra dans le Conſulat en ſortant de la Dictature. Quelques-uns ont eſtimé qu'il fut crée en ſon abſence, & ſans demander cette charge, & que l'aſſemblée qui fut faite pour ſon eſlection fut tenuë par un Entre-roy: mais au reſte on ne doute point qu'il n'ait eu Apuleius Panſa pour com-

compagnon au Conſulat. Durant qu'ils étoient en charge, toutes choſes furent aſſez paiſibles au dehors. Les mauvais ſuccés & la tréve tenoient les Toſcans en repos. D'ailleurs les Samnites rangez au devoir par les pertes de pluſieurs années, ne s'ennuyoient pas encore de leur nouvelle alliance; & le Peuple de Rome ſe voyant déchargé de beaucoup de monde qu'on avoit envoyé de part & d'autre dans les Colonies, vivoit dans la tranquillité & dans la paix.

3. Toutefois comme le monde n'eſt jamais par tout tranquille, il s'eſleva une diſpute entre les principaux Patriciens, & les premiers Plebeïens. Elle fut excitée par Q. Ogulnius, & Cn. Ogulnius Tribuns du Peuple, qui avoient cherché par tout des occaſions de calomnier le Senat. Enfin aprés avoir tenté en vain toutes ſortes de moyens, ils entrepriſent une choſe, non pas veritablement pour exciter le menu Peuple, mais pour animer les Chefs du Peuple, je veux dire les Plebeïens qui avoient eſté Conſuls, & qui avoient obtenu des triomphes, & auſquels il ne manquoit rien de toutes les grandes dignitez que les Sacerdoces qui n'eſtoient pas encore communs entre les deux Ordres. Ils propoſerent donc que comme il y avoit quatre Augures & quatre Pontifes, & qu'on avoit envie d'augmenter le nombre des Prêtres, on éleuſt quatre Pontifes & cinq Augures qui fuſſent tous d'entre le Peuple. Mais je ne voy pas comment le College des Augures ayt pû étre reduit au nombre de quatre, ſi ce n'eſt par la mort de deux: Parce que c'eſt une choſe aſſez connuë que le nombre des Augures doit être impair, afin que ces trois anciennes Tribus les Ramnenſes, les Titiens, & les Luceres aient chacune leur Augure à part. Ou s'il eſt beſoin qu'il y en ayt davantage, il faut que le nombre ſoit également multiplié, comme quand on en ajouſta cinq à quatre pour en faire neuf, afin que chaque Tribu en euſt trois. Au reſte, parce qu'on vouloit qu'ils fuſſent pris parmi le Peuple, les Patriciens n'en eurent pas moins de reſſentiment, que quand le Conſulat fut rendu aux Plebeïens. Ils ſeignoient que cette affaire regardoit plutôt les

Dieux

Dieux que le Snat; mais que les Dieux auroient soin que leurs mysteres ne fussent pas profanez, & que le Senat souhaitoit seulement qu'il n'en arrivast point de mal à la Republique. Neantmoins ils ne firent pas grande resistance, comme étant déja accoustumez d'estre vaincus dans des combats de cette nature : Et d'ailleurs ils voyoient bien que leurs adversaires n'aspiroient pas seulement aux grands honneurs, dont à peine autrefois osoient-ils concevoir l'esperance, mais qu'ils avoient déja obtenu toutes les choses qu'on leur avoit disputées, les Consulats, les Censures, & les Triomphes. On dit toutefois qu'il y eut grande contestation entre App. Claudius, & P. Decius Mus touchant cette loy ; & qu'aprés avoir long-tems discouru sur les droits du Senat & du Peuple, & rapporté presque les mesmes choses qui furent dites pour & contre la loy de Licinius, quand on demandoit le Consulat pour les Plebeiens, Decius remit l'image de son pere dans la memoire de l'assemblée, & le representa tel que plusieurs qui étoient presens l'avoient veu, vestu à la Gabinienne, & estant debout sur un javelot, lors qu'il se dévoüa pour le Peuple, & pour les Legions Romaines. Il ajoustoit à cela, *que puisque le Consul P. Decius avoit semblé aux Dieux aussi pur & aussi saint que si T. Manlius son Collegue se fust dévoué, n'eust-on pas pû élire legitimement le mesme Decius pour faire les sacrifices du Peuple Romain! Estoit-il à craindre que les Dieux écoutassent moins favorablement ses prieres, que celles d'App. Claudius? Estoit-il à croire, qu'Appius eust rendu aux Dieux un culte plus religieux & plus saint? Qui pouvoit se plaindre des vœux que tant de Consuls & de Dictateurs Pleb. avoient faits pour la Rep. en allant à la guerre, ou au milieu des combats? Que l'on comptast les Chefs de ces années, où les Pleb. commencerent à prendre la conduite des affaires; que l'on comptast leurs victoires, & leurs triomphes; qu'on verroit que les Plebeiens n'avoient plus d'occasion de porter envie à la noblesse des autres; Et que s'il survenoit inopinément quelque guerre, le Senat & le Peuple Romain ne trouveroit pas plus de secours en la valeur des Capitaines Patriciens, qu'en la vertu des Plebeiens. Cela étant ainsi*, dit-il, *à qui des Dieux & des hommes peut-il sembler*

mais

maintenant indigne de donner la dignité & les ornemens des Pontifes, à ceux à qui vous avez fait l'honneur de donner des chaires Curules, des robes de pourpre, des cottes d'armes brodées en façon de palme, des couronnes, des triomphes, des lauriers, & dont vous avez paré les maisons des dépouilles des Ennemis? Quoy! si quelqu'un qui aura été revestu des ornemens de Iupiter, & qu'on aura veu monter dans le Capitole aprés avoir été porté par la Ville sur un chariot doré, tient le vase des sacrifices en main avec le baston d'Augure; quoi! si on le voit la teste couverte immoler la victime, & prendre de la Forteresse les presages, les yeux de ceux qui liront l'inscription de sa statuë ne pourront-ils endurer le titre d'Augure & de Pontife, y aiant leu sans déplaisir des Consulats, des Censures, & des Triomphes? certes je pense, & je le dirai, sauf le respect des Dieux immortels, que nous sommes tels aujourd'hui par les bien faits du Peup. Romain, que nous n'honnorerons pas moins les Sacerdoces, que nous souhaitterons plus tost à cause des Dieux que de nous-mesmes, de rendre publiquement de l'honneur à ces puissances supremes, à qui nous en rendons en particulier. Mais pourquoi ay-je parlé jusqu'icy, comme les Patriciens joüissoient encore tous seuls d'un si glorieux privilege, & que nous ne fussions pas déja en possession d'un des plus considerables sacerdoces? En effet nous voions que les Decemvirs ordonnez pour l'administration des Sacrifices, les Interpretes des predictions de la Sibylle, & de la destinée du P. Romain; les Prestres & les Ministres du Sacrifice, d'Apollon, & des autres ceremonies, sont du nombre des Plebeiens. Et si l'on ne fit point d'injure aux Patriciens, lors qu'en consideration des Plebeiens on augmenta le nombre de ceux qui ont le soin des Sacrifices, il ne faut donc pas maintenant se plaindre, si un Tribun courageux propose cinq places de Pontifes, & quatre d'Augures, pour les faire remplir aux Plebeiens, puisque ce n'est pas pour vous oster la place que vous possedez; mais afin que les Plebeiens vous aident autant qu'il leur sera possible aussi bien dans ce qui concerne les choses divines, qu'en ce qui concerne les choses humaines. Ne rougissez donc pas, Appius, d'avoir pour compagnon en la Censure, & au Consulat, & sous lequel s'il étoit Dictateur, vous pourriez être Gen. de la Cavalerie, comme il pourroit être sous vous Gen. de la Cavale-

rie

rie ſi vous étiez Dictateur. Mais enfin les anciens Patriciens receurent bien dans leur nombre un Sabin, un Eſtranger, le premier de vôtre Nobleſſe, ſoit que vous le vouliez appeller Attius Clauſus, ou App. Claudius. Ne dedaignez donc pas de nous recevoir au nombre des Preſtres. Nous y apportons avec nous beaucoup de titres honorables, ou pluſtoſt nous y apportons les meſmes choſes qui vous rendent ſi orgueilleux & ſi ſuperbes. L. Sextius fut le premier des Plebeiens qui fut fait Conſul; C. Licinius Stolo le premier qui fut fait General de la Cavalerie; C. Mart. Rutilius le premier qui fut fait Dictateur & Cenſeur; Q. Publilius Philo le premier qui fut fait Preteur. Vous avez toujours dit les meſmes choſes, qu'il n'y avoit que vous à qui appartenoient les Auſpices, qui fuſſiez les veritables Nobles, qui euſſiez droit de commander, & de conduire les affaires, tant de la paix que de la guerre. Neantmoins les Plebeiens ont eſté juſqu'icy auſſi heureux en toutes ces choſes qu'ont eſté les Patriciens, & ſeront toûjours auſſi heureux. Quoi donc n'avez-vous jamais ouy dire que les Patriciens ont été faits dans Rome, & qu'ils n'y ſont pas deſcendus du Ciel? & que ceux-là ont été reputez Nobles, qui pouvoient ſeulement nommer leur pere & leur ayeul, c'eſt à dire, qui eſtoient de condition libre, ſans avoir rien davantage au deſſus des autres? Pour moy, je puis déja me vanter que mon pere a eſté Conſul, & mon fils ſe pourra glorifier que ſon ayeul a obtenu le Conſulat. Enfin, ô Peuple Romain, il ne nous reſte plus rien à faire, que d'obtenir de nous-mêmes ce que l'on veut nous refuſer. Les Patriciens ne cherchent rien que des deſordres; ils ne demandent que des combats: & ne ſe mettent pas en peine de l'évenement. Enfin je ſuis d'advis (& je ſouhaitte que ce ſoit pour vôtre bien & pour celui de la Republ.) que vous approuviez cette loy de la façon qu'on vous la propoſe. Le Peuple vouloit que ſans differer plus long-tems on appellaſt les Tribus, afin de donner leurs ſuffrages, & il y avoit grande apparence que cette loi ſeroit receuë. Toutefois on ne fit rien en cette journée à cauſe de quelques oppoſitions. Mais le lendemain les Tribuns ayant eſté intimidez, elle fut receuë du conſentement, & avec l'applaudiſſement de tout le monde. On crea pour Pontifes celui qui étoit l'autheur de cette loy, P. Decius Mus; P.

Sem-

Sempronius Sophus, C. Martius Rutilius, M. Livius Denter. Et les cinq Augures qui furent créez du corps du Peuple furent C. Genutius, P. Elius Petus, M. Minutius Foſſus, C. Martius, T. Publilius. Ainſi il y eut huit Pontifes; ainſi il y eût neuf Augures.

4. En la même année M. Valerius Conſul propoſa une autre loi touchant les appellations bien plus exacte qu'auparavant ; & ce fut la troiſiéme fois qu'elle avoit été renouvellée toûjours par la meſme famille depuis qu'on avoit chaſſé les Rois. Je penſe qu'il n'y eut point d'autre raiſon de la renouveller ſi ſouvent, ſi non que le credit & l'authorité d'un petit nombre de perſonnes avoient beaucoup plus de pouvoir que la liberté du Peuple. Toutefois il ſemble que la ſeule loy Portienne ait eté faite particulierement pour empeſcher les Citoyens d'eſtre battus à coups de verges, parce qu'elle ordonna de grandes peines à quiconque battroit de verges, ou feroit mourir un Citoyen de Rome. Car la loy Valerienne aiant défendu de batere de verges celui qui en auroit appellé, ſe contenta d'adjouſter que ſi quelqu'un alloit au contraire, il feroit une injuſtice. Mais comme la modeſtie des hommes eſtoit en ſon luſtre en ce tems-là, je croy qu'on jugea qu'il ne faloit point d'autre force pour leur faire obſerver la loy, que la honte de faire mal. Le meſme Conſul fit la guerre contre les Eques qui s'étoient ſoulevez, mais elle fut peu memorable, parce que ces Peuples n'avoient rien de reſte de leur ancienne fortune, que l'audace & la temerité. Apuleius l'autre Conſul aſſiegea Nequinum dans l'Ombrie. Cette ville étoit ſituée ſur une montagne coupée en precipices du coſté où eſt aujourd'hui Narny, de ſorte qu'il étoit impoſſible de le prendre, ni par la force ni par tous les travaux d'un ſiege. Auſſi les nouveaux Conſuls M. Fulvius Petus, & T. Manlius Torquatus ne trouverent cette entrepriſe que commencée. Macer Licinius & Tuberon ont laiſſé par écrit, qu'aprés que toutes les Centuries eurent nommé Q. Fabius pour eſtre Conſul en cette année encore qu'il ne pourſuiviſt point cette charge, il conſeilla luy-meſme qu'on luy reſervaſt cet honneur pour une année plus remplie de

troubles, remonſtra qu'il ſeroit alors plus utile à la Republique ſi on lui donnoit une Magiſtrature de la Ville, & qu'ainſi ſans diſſimuler ce qu'il aimoit le mieux, & ſans le demander auſſi, il fût fait Edile Curule avec L. Papyrius Curſor. Mais Piſon comme plus ancien Autheur m'empeſche de rien aſſeurer de cela, car il dit que les Ediles Curules de cette année furent Caius Domitius, Cneius F. Calvinus, Spurius Carvilius, & Quintius Fabius Maximus. Pour moi je penſe que le ſurnom a été cauſe de l'erreur que l'on trouve dans l'Hiſtoire touchant ces Ediles, & qu'on en a tiré ſujet de faire cette Fable entremeſlée de l'Edilité & du Conſulat, qui s'accorde avec cette erreur.

5. Le luſtre fut fait auſſi en cette année par P. Sempronius Sophus, & par P. Sulpicius Averrio qui eſtoient alors Cenſeurs, & l'on ajouſta deux Tribus aux anciennes, l'Anienſe, & la Terentine: Voilà ce qui ſe fit alors dans Rome. Mais au reſte comme on ne faiſoit que perdre le tems devant Nequinum par la longueur d'un ſiege inutile, deux des habitans, dont les maiſons étoient jointes aux murailles de la ville, entrerent dans le corps de garde des Romains par un chemin qu'ils avoient creuſé ſous terre: & auſſi-toſt ils furent menez au Conſul, à qui ils promirent de faire entrer ſes troupes dans la ville. On creut que l'avis n'étoit pas à meſpriſer, & qu'il ne faloit pas auſſi le croire trop legerement. C'eſt pourquoi l'on envoya deux hommes avec l'un de ces habitans pour reconnoiſtre la verité, & l'on retint l'autre comme en oſtage. Aprés qu'on eut reconnu que la choſe ſe pouvoit faire, on fit entrer de nuit par cette mine trois cens hommes dans la ville, ſous la conduite de ce tranſfuge; Ils ſe ſaiſirent de la porte la plus prochaine; Et l'ayant auſſi-toſt rompuë, le Conſul & l'armée Romaine y entrerent ſans combat & ſans reſiſtance. Ainſi la ville de Nequinum fut reduite ſous l'obeïſſance du Peuple Romain; on y envoya une Colonie pour tenir en bride les Ombriens, elle fut appellée Narny, du nom de la riviere qui paſſe au deſſous, & l'on ramena l'armée à Rome avec un grand butin. En cette meſme année les

Toſcans

Toſcans ſe preparerent à la guerre contre les Latéves qui leur avoient été accordées : mais comme ils y ſongeoient le moins, une grand armée de Gaulois ſe jetta ſur leurs frontieres, & retarda leur entrepriſe. Depuis ils taſcherent, par le moien de l'argent qu'ils avoient en abondance, & qui les rendoit puiſſans, de ſe faire des Alliez de leurs Ennemis, afin d'aller tous enſemble contre les Romains avec cette armée que l'on joindroit à leurs troupes. Les Gaulois ne refuſerent pas de faire une ligue, il s'agiſſoit ſeulement du prix ; Et lors qu'ils en furent demeurez d'accord, & qu'ils eurent receu leur argent, enfin comme toutes les autres choſes eſtoient preſtes pour la guerre, & que les Toſcans leur commanderent de ſuivre, ils leur reſpondirent qu'ils n'avoient point receu d'argent pour aller faire la guerre contre Rome, mais pour ne point ſaccager la Toſcane ; Que neantmoins ils vouloient bien combattre pour eux, s'ils le deſiroient ainſi, mais à condition qu'ils les recevroient dans une partie de leurs terres, afin qu'ils euſſent deſormais quelque demeure certaine & arreſtée. Tous les Peuples de la Toſcane firent pluſieurs aſſemblées touchant cette affaire, mais il fut impoſſible d'y rien reſoudre, non pas que chacun ne vouluſt bien ſe retrancher de ſes terres ; mais parce qu'on avoit averſion d'avoir pour voiſin un Peuple ſi peu ſociable & ſi furieux. Ainſi les Gaulois aiant été congediez emporterent avec eux de grandes ſommes d'argent qu'ils avoient gagnées ſans travail & ſans peril. Cependant le bruit qui courut dans Rome de la jonction des Gaulois avec les Toſcans y jetta de l'eſpouvante, & fut cauſe qu'on ſe haſta de faire alliance avec les Picentes. La Toſcane eſcheut par le ſort au Conſul Manlius ; Mais à peine eſtoit-il entré ſur les frontieres des Ennemis, que voulant manier ſon cheval, comme faiſoient quelques Cavaliers, il tomba à terre, expira preſque ſur la place, & mourut le troiſiéme jour d'aprés. Les Toſcans prirent cette mort pour un bon preſage, releverent leur courage & leur eſperance, & ſe vanterent que les Dieux avoient commencé cette guerre à leur avantage. Au contraire

la conſideration d'un ſi grand homme, & l'incommodité du tems, rendirent dans Rome cette nouvelle ſi triſte & ſi déplorable, que l'aſſemblée qui ſe tint par l'avis des Principaux Senateurs, pour ſubſtituer un Conſul en la place du mort, empeſcha le Senat de nommer un Dictateur. Toutes les voix, & les Centuries nommerent Conſul Marcus Valerius, que le Senat vouloit nommer Dictateur; & il lui fut auſſi-toſt enjoint d'aller dans la Toſcane commander les Legions. Son arrivée reprima de telle ſorte les Toſcans, que pas un n'avoit la hardieſſe de ſortir des retranchemens, & leur crainte étoit ſemblable à celle d'une Ville aſſiegée. Il fut impoſſible au nouveau Conſul de les attirer au combat, & jamais il ne les y pût obliger, ni en ſaccageant leurs terres, ni en bruſlant leurs maiſons; bien qu'ils viſſent l'embraſement, non ſeulement de quelques villages, mais encore de quantité de grandes bourgades.

6. Enfin comme cette guerre eſtoit plus lente qu'on ne penſoit, les Picentes nouveaux Alliez, donnerent avis d'une autre guerre, que tant de calamitez & de pertes qu'on avoit receues de tous coſtez rendoient redoutable avec raiſon; Que les Samnites ſongeoient à prendre les armes, & à faire une revolte, & qu'ils les avoient ſollicitez de ſe joindre avec eux. On en fit des remercimens aux Picentes & toutes les penſées qu'on avoit contre les Toſcans, tournerent du coſté des Samnites. En meſme tems la cherté des vivres remplit la Ville d'inquietude, & l'on en fuſt ſans doute venu juſqu'à la derniere extremité, comme le diſent ceux qui veulent que Fabius Maximus ait été Edile en cette année, ſi en diſpenſant les vivres, & en faiſant venir des bleds, il n'euſt fait paroiſtre le même ſoin dans la Ville qu'il avoit monſtré dans la guerre, en tant de perilleuſes occaſions. Il y eut un Interregne en cette année; mais on n'en dit point le ſujet. Appius Claudius fut Entreroy, & enſuitte P. Sulpicius qui tint l'aſſemblée pour l'eſlection des Conſuls, & nomma au Conſulat L. Cornelius Scipion, & Cn. Fulvius. Au commencement de cette année les Ambaſſadeurs des Lucaniens vinrent

rent trouver les nouveaux Consuls pour se plaindre, que les Samnites, qui n'avoient pû les obliger de se joindre avec eux, estoient venus faire des courses & des degasts dans leurs Pays, pour les contraindre à faire la guerre en leur venant declarer la guerre, mais que les Lucaniens avoient fait autrefois assez de fautes ; Qu'ils estoient alors resolus d'endurer plustost toutes choses, que d'offenser le Peuple Romain ; Qu'ils prioient donc le Senat de les prendre en sa protection & de les défendre contre les injures & les violences des Samnites ; Qu'encore qu'en se declarant contre les Samnites ils eussent necessairement engagé leur foy aux Romains, ils étoient prests outre cela de leur donner des ostages. Le Senat ne consulta pas beaucoup sur ce sujet ; Tout le monde fut d'avis qu'on fist alliance avec les Lucaniens, & d'envoyer chez les Samnites demander les choses qui avoient été enlevées. Ainsi l'on fit aux Lucaniens une response favorable & l'on traita avec eux. On envoya aussi-tost les Fecialiens aux Samnites pour les sommer de sortir des terres des Alliez de Rome, & de retirer leur armée des frontieres des Lucaniens. Mais les Samnites envoyerent au devant pour leur faire sçavoir, que s'ils se presentoient en quelque assemblée du Samnium, ils n'y paroistroient pas sans peril, & n'en reviendroient pas impunément. On n'eut pas si tôt appris dans Rome cette nouvelle, que le Senat fut d'avis de declarer la guerre aux Samnites, & le Peuple l'ordonna. Les Consuls tirerent au sort leurs departemens. La Toscane eschent à Scipion, & les Samnites à Fulvius, & chacun partit aussi-tost. Comme Scipion s'imaginoit que cette guerre ressembleroit à celle de l'année passée, & que les ennemis iroient aussi lentement, ils vinrent inopinément l'attaquer en bataille rangée auprés de Volterre. On combatit durant la plus grande partie du jour avec un grand carnage de part & d'autre, & la nuit les separa incertains à qui la victoire étoit demeurée; Mais le jour suivant fit connoistre les vainqueurs & les vaincus, car les Toscans avoient abandonné leur camp en faveur des tenebres. Ainsi les Romains étant sortis en bataille ; & voyant que la retraite de leurs Ennemis leur

avoit laiſſé la victoire, entrerent auſſi-toſt dans leur camp, & y firent un grand butin, parce que les Toſcans en eſtoient ſortis à la haſte. De là l'on ramena les troupes dans les terres des Faliſques; & le Conſul aiant laiſſé le bagage à Faleries avec une petite garniſon, s'en alla, en maniere d'un camp volant, faire le dégaſt ſur les frontieres des Ennemis. On y mit tout à feu & à ſang; on fit de tous coſtez un grand butin; & non ſeulement on ruina la campagne, mais on bruſla encore les chaſteaux & les villages: Neantmoins on n'aſſiegea point les villes, où la fraieur avoit fait cacher les Toſcans. Cependant Fulvius l'autre Conſul donna auprés de Boviane une grande bataille contre les Samnites, & ne fut point en doute de la victoire. Il attaqua d'un meſme pas Boviane; peu de tems aprés Aufidenne; (*Aujourd'hui Aufidia, ſur le ſommet de l'Appennin*;) & prit l'une & l'autre de force. En la même année on mena une Colonie à Car[illegible]s, & dans le Pais des Equicoles; & le Conſul obtint l'honneur du triomphe pour la defaite des Samnites.

7. Au reſte comme on eſtoit preſt de tenir l'aſſemblée pour l'eſlection des Conſuls, il courut un bruit que les Toſcans & les Samnites levoient de grandes armées; Qu'on blaſmoit ouvertement dans toutes les aſſemblées les principaux des Toſcans, de n'avoir pas attiré les Gaulois à cette guerre à quelques conditions que ce fuſt; Qu'on accuſoit auſſi les Magiſtrats des Samnites, d'avoir expoſé contre les Romains l'armée qu'on avoit levée contre les Lucaniens; Qu'enfin les Ennemis ſe preparoient à la guerre avec toutes leurs forces, & celles de leurs Alliez, & qu'il eſtoit à craindre qu'on ne puſt combattre à forces égales contre tant d'Ennemis aſſemblez. Bien que des hommes illuſtres & renommez pourſuiviſſent le Conſulat, cette eſpouvante fut cauſe que chacun jetta les yeux ſur Q. Fabius Maximus qui ne le demandoit pas d'abord & qui enſuite le refuſa, voiant que tout le monde avoit inclination pour lui. *Pourquoi*, diſoit-il, *le voudroit-on encore inquieter, vieux & caſſé comme il eſtoit, aprés avoir enduré tant de travaux, & en avoir receu tant de recompenſes; Qu'il n'a-*

voit

voit pas les meſmes forces ni de l'eſprit, ny du corps; Qu'il apprehendoit que ſa fortune ne paruſt deſormais trop belle à quelqu'un des Dieux, & plus conſtante que ne le permet la condition humaine; qu'il s'eſtoit eſlevé au deſſus de la gloire des plus anciens, & qu'il verroit avec plaiſir que les autres s'eſlevaſſent au deſſus de la ſienne; que Rome ne manqueroit jamais de grands hommes pour les grandes dignitez, & que les grandes dignitez n'y manqueroient jamais pour les grands hommes. Il augmenta par cét excez de modeſtie la paſſion raiſonnable que l'on avoit de l'élire; Et pour éteindre cette ardeur qu'il voioit dans les Citoiens, par le reſpect & la conſideration des loix, il fit faire la lecture d'une loi, par laquelle il n'eſtoit pas permis d'avoir le Conſulat deux fois en dix ans. A peine pût-on entendre la lecture de cette loy, à cauſe du bruit que fit le Peuple; Les Tribuns diſoient que ce n'eſtoit pas un empeſchement, & qu'ils propoſeroient de les diſpenſer de cette loi. Neantmoins il perſiſtoit en ſes refus; *Pourquoi donc faire les loix*, diſoit-il, *pour eſtre enfreintes & violées par ceux-là meſmes qui les faiſoient? que les hommes commandoient maintenant aux loix, & que les loix ne commandoient plus aux hommes.* Neantmoins le Peuple ne laiſſoit pas d'aller donner ſa voix; & à meſure que chaque Centurie étoit appellée dans le lieu où ſe donnoient les ſuffrages, elle nommoit Fabius Conſul. Enfin s'eſtant laiſſé vaincre par le conſentement de toute la Ville, *je prie les Dieux*, dit-il, *d'approuver ce que vous faites, & ce que vous avez envie de faire. Mais, Meſſieurs, puiſque vous diſpoſez de moi à voſtre fantaiſie, accordez-moi cette grace de me donner pour compagnon au Conſulat P. Decius, qui eſt certes digne de vous, & digne fils de ſon Pere, & dont j'ai déja connu l'eſprit dans la même charge dont vous m'honnorez.* Cette demande ſembla juſte & raiſonnable; toutes les Centuries qui n'avoient pas encore donné leurs voix, nommerent Conſuls Q. Fabius, & P. Decius. Il y en eut pluſieurs en cette année qui furent appellez en jugement par les Ediles, parce qu'ils poſſedoient plus de terres qu'il n'eſtoit preſcrit par la loy, & il n'y en eut pas un qui ſe pût legitimement dé-

fendre, ce qui mit un puiſſant frein à la convoitiſe qui paſſoit déja toutes bornes. Tandis que les nouveaux Conſuls Fabius Maximus pour la quatriéme fois, & P. Decius Mus pour la troiſiéme, conferoient du département qu'ils prendroient, les Samnites, ou les Toſcans; Tandis qu'ils conſideroient quelles forces ſuffiroient pour l'une & pour l'autre expedition, & lequel des deux étoit plus propre pour l'une ou pour l'autre guerre, il arriva des Deputez de Sutri, de Nepete, & de Faleries, qui donnerent avis que tous les Peuples de la Toſcane faiſoient une aſſemblée ſur le ſujet de la paix qu'ils vouloient venir demander. Cela obligea les Conſuls de tourner contre les Samnites les efforts, & la fureur de la guerre. Ils ſe mirent donc en campagne, & afin d'avoir plus facilement des vivres, & de tenir l'Ennemi en incertitude du lieu où l'on vouloit porter la guerre, Fabius mena ſes troupes par les terres de Sore, & Decius par les Sidicins pour aller contre les Samnites. Auſſi toſt qu'on fut entré ſur les frontieres des Ennemis, l'un & l'autre Conſul répandit ſes troupes de tous coſtez pour ſaccager le pays, ſans toutesfois aller ſi loin aprés le butin & la proye, qu'ils ne découvriſſent plus avant, afin de n'eſtre point ſurpris. Cela fut cauſe que les Samnites qui s'étoient mis en embuſcade auprés de Tiferne dans un valon couvert & caché pour attaquer d'en haut les Romains quand ils y ſeroient entrez, furent trompez dans leur entrepriſe. Fabius aiant fait mettre les bagages en lieu ſeur, & laiſſé quelques gens pour les garder, advertit ſes gens qu'il faloit bien toſt combattre, & les fit marcher en un bataillon quarré vers l'embuſcade des ennemis. Les Samnites deſeſperant de rien executer par la ſurpriſe, & voyant d'ailleurs qu'ils ne pouvoient éviter le peril, ſe reſolurent de donner bataille. Ils parurent donc dans la plaine & s'abandonnerent à la fortune avec plus de courage que d'eſperance. Au reſte ſoit qu'ils euſſent aſſemblé tout ce qu'il y avoit de forces parmi les Peuples de leur Nation ſoit que le danger où ils ſe voyoient reduits de perdre toutes choſes, leur augmentât le courage, ils combattirent aſſez long-tems avec un avantage égal, & firent peur quelque

que tems aux Romains. Mais Fabius aiant remarqué que les Ennemis ne reculoient nulle part, commanda à M. Fulvius, & à M. Valerius Meſtres de Camp, avec leſquels il s'eſtoit avancé juſqu'à la teſte du bataillon, d'aller trouver les gens de cheval, & de leur dire, que s'ils ſe reſſouvenoient d'avoir quelquefois ſecouru la Republique, ils s'efforçaſſent en cette journée de rendre leur gloire & leur reputation immortelle; que l'Ennemi demeuroit ferme malgré les forces de l'Infanterie; & que l'eſperance qu'on avoit de reſte conſiſtoit ſeulement en leurs efforts: Et en même tems nommant l'un & l'autre par ſon nom, & leur témoignant à tous deux une affection égale, tantoſt il leur donnoit des loüanges, & tantoſt il leur faiſoit des promeſſes. Mais au reſte comme il jugeoit qu'il y faudroit emploier la ruſe, ſi la force étoit inutile, il commanda à Scipion, l'un de ſes Lieutenans, de retirer du combat les Haſtaſts de la premiere Legion, de les conduire ſur les montagnes le plus ſecrettement qu'il pourroit, ſans que l'Ennemi s'en appercevſt, & de l'attaquer en queuë quand il y ſongeroit le moins. Ainſi les gens de cheval, ſous la conduite de ces deux Meſtres de Camp paroiſſant inopinément devant les Enſeignes, n'eſpouvanterent pas moins leurs gens que les Ennemis. En effet les Samnites demeurerent fermes contre leur impetuoſité, & il fut impoſſible de les repouſſer & de les rompre; C'eſt pourquoi les gens de cheval voiant que leur effort eſtoit inutile, ſortirent de la meſlée; & ſe retirerent derriere les Enſeignes. Le courage des ennemis s'en augmenta; & le premier front des Romains n'euſt pû ſouſtenir plus long-tems un combat ſi long, ny l'impetuoſité des Ennemis qui croiſſoit par la confiance qu'ils avoient alors en eux-mêmes, ſi par le commandement du Conſul les ſeconds rangs n'euſſent pris la place des premiers. Ainſi ces forces toutes fraiches arreterent les Samnites, qui faiſoient déja de grands progrez; & en meſme tems les Enſeignes qui parurent inopinément ſur les montagnes, & le cri qui s'eſleva donna aux Samnites de l'épouvante, & aux Romains un nouveau courage, car auſſi-toſt Fabius s'écria que c'eſtoit Decius ſon Collegue qui venoit

noit à ſon ſecours. Ainſi la meſme tromperie fut utile & favorable aux Romains, & fut cauſe de la fuitte & de la crainte des Samnites, car ils apprehendoient qu'eſtant las & fatiguez comme ils eſtoient, l'autre armée encore toute fraîche ne les défiſt entierement: mais parce qu'ils s'écarterent en fuyant, le carnage ne fut pas grand en comparaiſon de la victoire. Il en demeura ſur la place 3400. & l'on prit environ 330. priſonniers, & vingt-trois Enſeignes. Ceux de la Pouille ſe fuſſent joints avant la bataille, avec les Samnites, ſi P. Decius ne ſe fuſt preſenté devant eux auprés de Male-vente, & qu'il ne les euſt défaits aprés les avoir attirez au combat. La fuite fut auſſi plus grande en cette occaſion que le carnage. On en tailla 2000. en pieces, & Decius mépriſant cét Ennemy, mena ſes troupes dans le Samnium. Là les deux armées Conſulaires s'eſtant rencontrées en divers lieux, ruinerent tout le Pays durant l'eſpace de cinq mois. Decius y campa en quarante cinq endroits, & l'autre Conſul en quatre-vingts ſix. Non ſeulement ils y laiſſerent leurs retranchemens & les marques de leurs ramparts, mais quantité d'autres teſmoignages plus apparens & plus remarquables des deſolations qu'ils avoient faites dans tout le pays d'alentour. Fabius prit auſſi la ville de Cimetre & deux mille ſoldats priſonniers, & il y en eut environ quatre cens qui furent tuez en la défendant. Enſuite il retourna à Rome pour l'election des nouveaux Conſuls, & la preſſa tout autant qu'il lui fut poſſible. Comme les Centuries qui furent appellées les premieres pour donner leurs voix, l'eurent nommé Conſul d'un commun conſentement, App. Claudius perſonnage ambitieux & violent, qui pourſuivoit le Conſulat, autant afin que les Patriciens en recouvraſſent les deux places, que pour ſon intereſt particulier, employa tous ſes efforts & toutes les forces de la Nobleſſe pour eſtre nommé Conſul avec Q. Fabius. D'abord Fabius refuſa le Conſulat, & en apporta preſque les meſmes raiſons qu'il avoit faites l'année precedente; Mais auſſi-toſt toute la Nobleſſe s'eſtant aſſemblée alentour de ſon ſiege, le ſupplia de retirer le Conſulat de la fange où il eſtoit parmi le peuple, & de rendre

à cette charge ſon premier luſtre, & ſon ancienne majeſté, en la reſtituant aux Patriciens. Alors Fabius aiant fait faire ſilence fit ceſſer leurs ſollicitations, par un diſcours qui les mit en doute: car il leur dit qu'il ſeroit en ſorte qu'on receevroit les noms de deux Patriciens, s'il voioit qu'on vouluſt eſlire un autre Conſul que lui; mais qu'au reſte il ne conſentiroit jamais d'eſtre nommé en cette aſſemblée, puiſque cela étoit contre les loix, & d'un exemple trop dangereux. Ainſi Lucius Volomnius Plebeien fut fait Conſul avec Appius Claudius aiant eſté joints enſemble dés le Conſulat precedent; Et la Nobleſſe reprocha à Fabius de n'avoir pas voulu pour compagnon App. Claudius, homme ſans doute eloquent, & parfaitement inſtruit dans toutes les choſes civiles. L'élection aiant été achevée on donna aux vieux Conſuls la conduite de la guerre des Samnites, & le commandement leur fut continué pour ſix mois. C'eſt pourquoi l'année ſuivante ſous le Conſulat de L. Volomnius, & d'App. Claudius, P. Decius qui avoit eſté laiſſé Conſul par ſon Collegue dans le Samnium; continua, comme Proconſul, de courir & de piller le Païs, juſqu'à ce qu'il contraignit les Ennemis qui fuioient toûjours le combat, de ſortir de leurs frontieres. Ils ſe retirerent dans la Toſcane; & aprés avoir ſi ſouvent tenté en vain, par leurs deputations & par leurs ambaſſades, de faire convoquer l'aſſemblée des principaux Peuples de la Toſcane, ils demanderent la meſme choſe les armes à la main; & creurent qu'ils l'obtiendroient avec une ſi grande armée, & par des prieres meſlées de menaces. En effet on convoqua cette aſſemblée, où ils remonſtrerent *combien il y avoit d'années qu'ils combattoient contre les Romains pour la défenſe de la liberté; qu'ils avoient tout mis en uſage pour éprouver s'ils pourroient par leurs ſeules forces ſouſtenir le grand fardeau de cette guerre; qu'ils avoient meſme en cette occaſion, mais avec fort peu de fruit, éprouvé le ſecours des Peuples voiſins; qu'ils avoient demandé la paix au Peuple Romain, lors qu'ils ne pouvoient plus ſupporter la guerre; qu'ils s'eſtoient revoltez, parce que la paix leur ſembloit plus inſupportable dans la ſervitude, que la guerre dans la liberté; que leur derniere eſperance conſiſtoit*

ſiſloit au ſecours qu'ils attendoient des Toſcans; qu'ils ſçavoient bien que c'eſtoit la Nation la plus puiſſante qu'il y euſt en Italie, par les armes, par les hommes, & par les richeſſes; qu'ils avoient pour voiſins les Gaulois, Peuple né parmi le fer & parmi les armes, hardis de leur nature, & outre cela par la haine qu'ils avoient pour les Romains, qu'ils ſe vantent avec raiſon d'avoir rendus leurs eſclaves, & de les avoir contraints de ſe rachetter; Que ſi les Toſcans avoient le meſme courage, que Porſenne & leurs Anceſtres avoient fait autrefois paroiſtre, il n'eſtoit pas difficile de repouſſer les Romains de toutes les terres qui ſont de deçà le Tybre, & de les contraindre de combattre pour leur defenſe, & non pas pour l'Empire de l'Italie; qu'il leur eſtoit venu une armée de Samnites preſte à combatre; avec de l'argent pour la payer, & enfin équipée de toutes les choſes neceſſaires; qu'elle ſuivroit tous leurs ordres quand meſme ils la conduiroient pour aſſieger la ville de Rome. Tandis qu'ils faiſoient ces bravades, & qu'ils propoſoient de ſi grands deſſeins dans la Toſcane, les Romains mettoient tout en feu dans leur païs. Car auſſi-toſt que P. Decius eut appris par ſes eſpions, que l'armée des Samnites en eſtoit ſortie, il fit aſſembler ſes gens, & leur parla de la ſorte. *Pourquoi*, dit-il, *nous amuſons-nous à courir la campagne, en portant la guerre ſeulement de village en village? que n'allons-nous attaquer les villes? Il n'y a plus d'armée dans le Samnium: Les Ennemis l'ont abandonné, & ſe ſont condamnez eux-meſme au banniſſement.* Chacun aiant approuvé ſes paroles, il alla aſſieger Murgancie, ville riche & puiſſamment fortifiée. Mais les ſoldats étoient ſi bien animés & par l'amour qu'ils avoient pour leur Capit. & par l'eſperance d'un pillage plus grand que celui de la campagne, qu'ils prirent de force cette ville, le jour meſme qu'ils l'attaquerent. Il y avoit dedans deux mille ſoldats qui furent tous tuez ou faits priſonniers, & l'on y fit un grand butin. Mais afin que l'armée ne fuſt pas embaraſſée de trop de bagage, Decius aiant fait aſſembler ſes ſoldats. *Quoi*, leur dit-il, *voulez-vous vous contenter de cette victoire, & de ce butin ſeulement? Et ne voulez-vous pas avoir des eſperances qui répondent à voſtre courage? Toutes les villes des Samnites, tous leurs biens*

qu'ils

qu'ils y ont laiſſez ſont à vous; puiſqu'aprés avoir ſi ſouvent battu leurs Legions, vous les avez enfin contraints de ſortir de leurs frontieres. Vendez promptement toutes ces choſes, & attirez des achepteurs par le profit qu'on y trouvera, & obligez-les à ſuivre l'armée par le gain qu'ils y feront, car je vous feray bien-toſt avoir de plus grands biens que vous pourrez encore vendre. Allons de ce pas à Romulée, où vous aurez peu de peine & un grand butin. Ils vendirent donc leur proye, ſolliciterent leur Chef de les faire paſſer plus avant, & s'en alerent à Romulée. Là tout de meſme ſans avoir fait aucuns travaux, & ſans ſe ſervir d'aucunes machines auſſi-toſt que les Enſeignes ſe furent approchées de la ville, il n'y eut point de force capable de les chaſſer; Chacun de l'endroit où il ſe trouva eſcalada les murailles, & la ville fut priſe & pillée. Il y eut deux mille trois cens hommes de tuez, & ſix mille priſonniers. Les ſoldats en remporterent un grand butin; & ayant eſté contraints de le vendre comme ils avoient fait auparavant, on les mena à Ferentine où ils allerent avec allegreſſe, bien qu'on ne leur donnaſt pas preſque le temps de reprendre haleine. Au reſte il y eut en cette occaſion plus de peine & plus de peril; Car outre que cette ville fut bien deffenduë, elle eſtoit forte par l'artifice & par la Nature; mais le ſoldat, accouſtumé au butin, vainquit toutes ces difficultez. Il y eut trois mille hommes de tuez ſur les murailles, & le pillage en fut donné aux ſoldats. Quelques Hiſtoriens attribuent à Maximus la plus grande partie de la gloire de la priſe de tant de villes; & l'on dit auſſi que Murgancie fut priſe par Decius, & Ferentine, & Romulée par Fabius. Il y en a d'autres qui en donnent tout l'honneur aux nouveaux Conſuls; & quelques-uns à l'un des deux ſeulement, c'eſt à dire à Volomnius, à qui le Samnium eſtoit eſcheu par le ſort. Tandis que ces choſes ſe faiſoient chez les Samnites, par la conduitte des uns ou des autres, il ſe forma dans la Toſcane une grande guerre par pluſieurs Peuples liguez enſemble, dont Gellius Egnatius du coſté des Samnites eſtoit le principal autheur. En effet preſque tous les Toſcans eſtoient entrez dans ce party, & cette

cette contagion s'eſtoit reſpandue juſqu'aux Peuples les plus proches de l'Ombrie. D'ailleurs on avoit ſollicité les Gaulois avec de l'argent, & des promeſſes ; Et enfin toutes ces troupes avoient leur rendez-vous dans le Camp des Samnites. Auſſi-toſt qu'on eut appris dans Rome la nouvelle d'un trouble ſi inopiné, comme le Conſul Volomnius eſtoit déja allé dans le Samnium avec la deuxiéme & la troiſiéme Legion, & quinze mille hommes des Alliez, on trouva à propos qu'App. Claudius allaſt au pluſtoſt dans la Toſcane. Il y fut ſuivy de deux Legions Romaines, de la premiere & de la quatriéme, & de douze mille des Alliez, qui camperent aſſez prés des ennemis. Mais au reſte on y envoya ce Conſul non pas que ſous ſa conduite on euſt rien executé d'heureux & de favorable ; mais pour arreſter quelques Toſcans qui ſembloient déja remuer, & les tenir en bride par la ſeule crainte des Romains. On y donna pluſieurs combats, ſans avoir ny les occaſions, ny les lieux avantageux ; De ſorte que de jour en jour les Ennemis ſe rendoient plus inſupportables & plus ſuperbes par l'eſperance de la victoire ; & déja il s'en faloit peu que du coſté des Romains les ſoldats ne ſe defiaſſent de la ſuffiſance de leur Capitaine, & le Capitaine du courage & de la fidelité de ſes ſoldats. Je trouve dans trois differentes Annales, qu'il écrivit à ſon compagnon pour le faire rappeller du Pays des Samnites ; mais je n'ayme pas à eſcrire des choſes incertaines, en effet la meſme diſpute avoit déja eſté entre ces deux Conſuls, lors qu'ils exerçoient encore enſemble la meſme charge, car Appius nioit qu'il euſt eſcrit à ſon compagnon, & Volomnius aſſeuroit qu'il avoit eſté mandé par les lettres d'Appius. Deja Volomnius avoit pris trois chaſteaux dans le Samnium, avoit taillé en pieces trois mille des Ennemis, & en avoit pris prés de quinze cens. Outre cela il avoit eſtouffé chez les Lucaniens, par le moyen de Q. Fabius, qu'il y envoya en qualité de Proconſul avec la vieille armée, au contentement des Principaux du Pays, les querelles & les mutineries ; que la Populace avoit fait naiſtre, à la ſuſcitation de quelques perſonnes neceſſi-

ceſſiteuſes. En ſuitte il laiſſa Decius dans le Samnium pour achever de piller le Pays: & quant à luy il alla avec ſes troupes trouver ſon Collegue dans la Toſcane, où il fut receu avec joye de tout le monde. Pour moy je penſe qu'Appius qui ſçavoit la verité de la choſe en eût juſtement teſmoigné de l'indignation, s'il eût eſté vray qu'il ne luy euſt point eſcrit; ou que s'il avoit beſoin de ſon ſecours il euſt monſtré de l'ingratitude & de la laſcheté en voulant le diſſimuler. Et certes il luy rendit à peine le ſalut, eſtant ſorty pour aller au devant de luy, & ne luy dit autre choſe, ſinon qu'il luy demanda comment il ſe portoit, en quel eſtat il avoit laiſſé les affaires dans le Samnium; & quelle raiſon l'avoit obligé d'en ſortir. Volomnius luy reſpondit que tout alloit bien dans le Pays des Samnites; Qu'il eſtoit venu parce qu'il l'avoit mandé par ſes lettres; Que ſi elles eſtoient fauſſes, & qu'on n'euſt point beſoin de luy dans la Toſcane, il eſtoit preſt de s'en retourner. Retournez donc, luy reſpondit Appius; & que perſonne ne vous arreſte & ne vous empeſche de partir; car il n'eſt pas raiſonnable que vous vous glorifiiez d'eſtre venu ſecourir les autres, vous qui eſtes à peine aſſez fort pour ſouſtenir cette guerre dont vous avez la conduite. Vous me réjoüiſſez, luy dit alors Volomnius, & j'ayme mieux avoir perdu ma peyne, que s'il étoit arrivé quelque choſe, dont une ſeule armée Conſulaire ne pût venir à bout dans la Toſcane. Comme les Conſuls étoient preſts de ſe ſeparer, les Lieutenans & les Meſtres de Camp de l'armée d'Appius les environnerent de tous coſtez; les uns prierent leur General de ne point refuſer le ſecours de ſon Collegue, qu'il euſt fallu aller rechercher, s'il ne fuſt venu volontairement l'offrir; & les autres empeſcherent que Volomnius ne partiſt. Ils le conjurerent *de ne pas ruiner la Republique par des diſputes hors de ſaiſon; Que s'il arrivoit quelque infortune, on en imputeroit la faute pluſtoſt à celuy qui abandonneroit, qu'à celuy qui auroit eſté abandonné. Que les choſes eſtoient deſormais en cét eſtat, qu'on attribueroit à Volomnius, ou la gloire, ou la honte des bons ou des mauvais ſuccés que l'on auroit dans la Toſcane; Que perſonne ne de-*

demanderoit quelles paroles il avoit eües avec Appius, mais quelle estoit la fortune & la condition de l'armée: Que si Appius renvoyoit Volomnius, Volomnius estoit retenu par la Rep. & par l'armée; Qu'il esprouvast seulement le courage & la volonté des gens de guerre. Ainsi en faisant ces prieres & ces remonstrances, ils attirerent les Consuls malgré eux presque jusqu'au lieu où se faisoient les assemblées. On fit là de plus longs discours, mais ils tendoient à même fin que ceux qui avoient esté faits en la presence de peu de monde. Et comme Volomnius, qui estoit le plus fort par le merite de la cause, eut témoigné qu'il ne manquoit pas de réponse contre la forte eloquence de son Collegue, Appius luy dit en raillant, *qu'au moins on avoit obligation à Appius d'avoir rendu ce Consul eloquent, de muet qu'il avoit toûjours esté; Que dans son premier Consulat, & durant les premiers mois de cette charge, à peine osoit-il ouvrir la bouche, & que maintenant il estoit capable de faire au Peuple des harangues. Que j'aymerois bien mieux*, luy dit aussi-tost Volomnius, *que vous eussiez appris de moy la valeur & le courage que d'avoir appris de vous à bien parler; Qu'enfin il luy proposoit des conditions; qui feroient clairement connoistre, non pas lequel des deux étoit le meilleur Orateur, car la République n'en avoit pas besoin alors, mais lequel des deux estoit le meilleur Capitaine; qu'il y avoit deux Provinces où l'on devoit faire la guerre, la Toscane & le Samnium: qu'il choisist laquelle des deux il voudroit, que pour luy il esperoit reüssir avec son armée, aussi bien dans l'une que dans l'autre.* Aussi-tost les gens de guerre s'escrierent, qu'ils prissent tous deux ensemble la conduitte de la guerre de la Toscane: Et alors Volomnius ayant remarqué ce consentement de toute l'armée; *Puisque déja je me suis trompé*, dit-il, *& que je n'ay pas bien entendu la volonté de mon Collegue, je ne permettray pas plus long temps qu'on soit en doute de la vostre. Tesmoignez donc par vostre cry, si vous voulez que je demeure, ou si vous voulez que je parte.* Alors il s'éleva un si grand cry, que les Ennemis estonnez prirent les armes, & sortirent en bataille de leur Camp. En mesme tems Volomnius fit aussi sonner les trompettes, & commanda que l'on sortist. On

dit

dit qu'en cette occaſion Appius demeura quelque temps en doute de ce qu'il feroit, conſiderant que la victoire ſeroit toûjours attribuée à ſon compagnon, ſoit qu'il vouluſt luy-meſme combattre, ſoit qu'il demeuraſt ſans rien faire; Qu'en ſuite craignant que ſes Legions ne ſuiviſſent auſſi Volomnius, il leur donna de ſon coſté le ſignal de la bataille qu'elles demandoient. Il n'y eut pas beaucoup d'ordre ny du coſté des Romains, ny du coſté des Ennemis: Car comme Gellius Egnatius eſtoit allé au fourrage avec quelques-unes de ſes cohortes, ſes gens vinrent au combat pluſtoſt de leur propre mouvement, que conduits & commandez par un Capitaine; Et d'ailleurs les armées Romaines ne furent pas menées toutes deux enſemble, & l'on n'eut pas aſſez de tems afin de les mettre en bataille. Volomnius donna ſur les Ennemis devant qu'Appius les puſt joindre. C'eſt pourquoy d'abord le party ne fut pas eſgal, car comme ſi la fortune euſt voulu les eſprouver en leur faiſant faire un eſchange des Ennemis, que les uns & les autres avoient accouſtumé d'avoir en teſte; les Toſcans marcherent contre Volomnius; & les Samnites ayant differé quelque temps à cauſe de l'abſence de leur Capitaine, ſe preſenterent contre Appius. On dit qu'on vid Appius dans le plus fort de la meſlée, levant les mains au Ciel à la teſte de ſes troupes, & qu'il fit cette priere; *Bellone, ſi tu nous donnes aujourd'huy la victoire, je te fay vœu de te faire baſtir un Temple.* Il n'eut pas ſi-toſt prononcé ces paroles, que comme s'il eût eſté inſpiré par la Deeſſe, il égala par ſa vertu la vertu de ſon Collegue, & toute l'armée le courage de ſon Capitaine. Ainſi il fit toutes les fonctions d'un grand General d'armée, & ſes gens firent toutes ſortes d'efforts pour empeſcher que la victoire ne commençaſt par les troupes de Volomnius. Ils forcerent & mirent en fuitte les Ennemis, qui ne pûrent ſouſtenir un plus grand nombre que celuy qu'ils avoient accouſtumé de combattre. Enfin les gens d'Appius les preſſerent comme ils virent qu'ils reculoient, & en les pourſuivant dans le deſordre où ils étoient, ils les repouſſerent juſques dans leur Camp, où l'ar-

l'arrivée de Gellius & des troupes Sabelliennes, fit recommencer le combat ; mais Gellius & les siens furent bien-toſt défaits & mis en fuite, & l'on ſe rendit maiſtre de leur Camp. Volomnius luy-meſme alla porter les Enſeignes juſques dans les portes ; Et Appius criant ſans ceſſe que Bellone eſtoit victorieuſe, anima ſes gens de telle ſorte, qu'ils forcerent en meſme temps les retranchemens & les paliſſades. Ainſi le Camp fut pris & pillé, & le butin qui fut grand fut donné aux gens de guerre. Il demeura ſur la place ſept mille trois cens hommes du coſté des Ennemis, & l'on prit deux mille ſix vingts priſonniers. Tandis que les deux Conſuls, & toutes les forces Romaines ne ſongeoient qu'à la guerre de la Toſcane, on leva dans le Samnium de nouvelles troupes pour aller faire le degaſt ſur les frontieres de l'Empire Romain. Elles paſſerent par les Veſtiniens dans la Campanie, & dans les terres de Falerne, & en remporterent une grande proye ; De ſorte que la nouvelle de cet effort des Samnites, & des degaſts qu'ils faiſoient dans la Campanie fut cauſe que Volomnius, qui s'en retournoit au Samnium à grandes journées, tourna du coſté des Alliez pour leur donner du ſecours. Lors qu'il fut arrivé dans le Pays des Caleniens (*Ou Cales dans la terre de Labour, aujourd'huy Calli ou Carivale*) outre qu'il vid les marques encore ſanglantes d'une ſi grande deſolation, les Caleniens luy apprirent que les Ennemis emportoient un ſi grand butin, qu'à peine leur armée pouvoit-elle marcher, tant elle en eſtoit embarraſſée ; Que leurs Capitaines diſoient ouvertement qu'il faloit retourner au Samnium, afin de s'y décharger de la proye, & de revenir en ſuitte pour ne point expoſer leurs troupes trop chargées de leur butin, au hazard d'une bataille. Bien que ce diſcours euſt aſſez de vrayſemblance, il creut neantmoins qu'il eſtoit beſoin d'en avoir des nouvelles plus aſſeurées. Il envoya donc quelques Cavaliers, pour taſcher de ſurprendre les coureurs des Ennemis qui s'eſtoient reſpandus dans la campagne, & apprit par ce moyen que les Ennemis s'eſtoient arreſtez auprés de la riviere de Vulturne,

(*Na-*

(*Naturone*) & qu'environ ſur le minuit ils devoient partir de là pour prendre le chemin du Samnium. Enfin voyant qu'il eſtoit aſſez aſſeuré de ce qu'il vouloit ſçavoir, il partit avec ſes troupes, & s'alla loger à telle diſtance des Ennemis, que la proximité du lieu ne fiſt point connoiſtre ſon arrivée, & qu'il les puſt ayſément ſurprendre quand ils ſortiroient de leur Camp. Il s'en approcha encore de plus prés un peu avant le jour, & pour reconnoiſtre ce qu'ils faiſoient, il envoya quelques ſoldats qui ſçavoient la langue. Ces ſoldats ſe mélerent parmi les Ennemis, & ce qui eſtoit aſſez facile durant l'épouvante de la nuit, ils reconnurent que les Enſeignes eſtoient déja forties aſſez mal accompagnées; Que le butin & ceux qui le gardoient commençoient déja à partir, gens laſches qui ne ſongeoient qu'à leur intereſt particulier, qui ne ſe pouvoient accorder enſemble, & qui n'avoient point de Chef dont ils puſſent prendre les ordres. On creut donc que l'occaſion de les attaquer ſe preſentoit, & dés que le jour commença à paroiſtre, on fit ſonner la charge aux Trompettes, & l'on va fondre ſur les Samnites. Comme ils eſtoient embaraſſez de leur butin, & qu'il y en avoit peu d'armez, les uns en doublant le pas pouſſerent leur butin devant eux; les autres firent alte, incertains s'il leur ſeroit plus avantageux de paſſer outre, ou de retourner dans leur Camp; & dans cette incertitude ils furent taillez en pieces par les Romains, qui avoient déja forcé leurs retranchemens, & rempli leur Camp d'épouvante & de carnage. Outre que l'armée des Samnites eſtoit déja en deſordre par le bruit des Ennemis, elle fut encore troublée par le ſouſlevement inopiné des priſonniers qu'ils avoient pris; Car ceux qui eſtoient hors des liens mirent les autres en liberté, une partie ſe reveſtit des armes qu'ils rencontrerent parmi le bagage, & ſe mélant parmi les troupes, ils y exciterent un tumulte plus épouvantable que le combat. Ils firent en ſuitte une action qui eſt ſans doute memorable, car comme Statius Minatius l'un des Capitaines des Samnites alloit de rang en rang pour donner courage aux ſoldats, ils eurent la hardieſſe

dieſſe de l'attaquer ; & ayant écarté les gens de cheval qui l'accompagnoient, ils ſe mirent alentour de lui, & à cheval comme il eſtoit, ils l'amenerent au Conſul Romain. Les premieres Enſeignes des Samnites ayant eſté remiſes de ce tumulte recommencerent le combat ; mais quelque effort que l'on puſt faire on ne put reſiſter long-tems. Il demeura ſur la place ſix mille Samnites, il y en eut de priſonniers cinq cens, entre leſquels il ſe trouva quatre Meſtres de Camp ; Mais ce qui apporta plus de joye aux victorieux, on recouvra ſept mille quatre cens priſonniers, & un grand butin qui avoit eſté fait ſur les Alliez. Alors on fit publier que ceux qui avoient perdu quelque choſe, vinſſent reconnoiſtre & reprendre ce qui leur appartenoit ; & aprés un certain jour tout ce qui ſe trouva ſans maiſtre fut donné aux gens de guerre : mais on les contraignit de vendre leur proye, de peur d'attacher leur eſprit à d'autres choſes qu'à leurs armes. Cette deſolation de la Campanie avoit donné l'allarme à Rome : & par hazard durant ce temps-là on y avoit apporté nouvelle que depuis que Volomnius avoit fait retirer ſon armée de la Toſcane, toute la Toſcane avoit pris de nouveau les armes : Que les Toſcans appelloient à leurs ſecours les Ombriens, & Gellius Egnatius General des Samnites ; & qu'ils ſollicitoient les Gaulois à cette guerre par de grandes ſommes d'argent, & par des eſperances avantageuſes : De ſorte que le Senat épouvanté de ces bruits, avoit ordonné une ceſſation de toutes choſes, & de faire une levée indifferemment de toute ſorte de monde. Ainſi non ſeulement les perſonnes libres, & les jeunes gens capables de porter les armes, furent obligez de preſter le ſerment, mais on fit encore des Cohortes, (*Troupe de 500. hommes,*) de vieillards, & des compagnies de cent hommes d'affranchis. On ſongea meſme par quels moyens on pourroit conſerver la Ville, & P. Sempronius qui eſtoit alors Preteur, avoit ſoin de toutes choſes ; Mais le Senat fut déchargé d'une partie de cette peine par les lettres de L. Volomnius Conſul, qui mandoit que ceux qui ſaccageoient la Campanie avoient

avoient eſté défaits & mis en fuite. C'eſt pourquoy il ordonna des prieres publiques en faveur du Conſul, à cauſe d'un ſuccez ſi heureux. Toutes le affaires qui avoient eſté intermiſes dix-huit jours durant, recommencerent, & l'on fit les prieres & les actions de grace avec toute ſorte d'allegreſſe. Aprés cela on tint conſeil touchant les garniſons qu'on envoyeroit pour la defenſe du Pays qui avoit eſté pillé par les Sammites. L'on fut d'avis d'envoyer deux Colonies aux environs du Veſtin & de Falerne, l'une à l'emboucheure du fleuve Liris, qui a eſté appellé Minturnes; (*Aujourd hui le Garillan.*) l'autre dans la foreſt de Veſtine qui touche les terres de Falerne, où l'on dit que Synope ville Grecque fut baſtie, & qui fut depuis appellée Sinueſſe (*Aujourd'hui Roche de Montdragon*) par la Colonie Romaine. On donna charge aux Tribuns de faire ordonner par le Peuple que le Peteur P. Sempronius nommeroit trois hommes qui conduiroient ces Colonies. Mais à peine pût-on trouver du monde pour y envoyer, parce que chacun s'imaginoit qu'on l'envoyoit à la garde d'une frontiere tousjours remplie d'Ennemis & non pas à des heritages qu'il puſt cultiver en repos. Cependant la guerre de la Toſcane, qui prenoit de nouvelles forces, empeſcha le Senat de ſonger plus long-tems à cette affaire; D'ailleurs les lettres d'Appius l'advertiſſoient ſans ceſſe de ne pas negliger les remuëmens de ce Pays; Qu'il y avoit quatre Peuples qui avoient joint enſemble leurs forces, les Toſcans, les Samnites, les Ombriens, & les Gaulois; & qu'ils avoient deux Camps ſeparez, parce qu'un lieu ſeulement n'eſtoit pas capable de contenir tant de monde. Cela fut cauſe, outre que le tems de l'élection des Conſuls approchoit, qu'on fit revenir à Rome le Conſul Volomnius, qui ayant fait aſſembler le Peuple, luy fit un long diſcours ſur la grandeur & ſur l'importance de la guerre des Samnites, avant que d'appeller les Centuries, afin de donner leurs ſuffrages. Il remonſtra que durant meſme qu'il y combattoit avec ſon compagnon, cette guerre eſtoit ſi conſiderable & ſi grande, qu'un ſeul Chef ne ſuffiſoit pas pour

nes ; *Je dedie*, dit-elle, *cét Autel à la Pudicité Plebeyenne, & je vous conjure, que comme il y a en cette Ville une genereuſe emulation, & un combat de courage & de vertu entre les hommes, il y ayt tout de meſme entre vous de glorieuſes diſputes, à qui demeurera le prix de la continence & de la chaſteté. Faites en ſorte, ſi cela ſe peut, que l'on diſe à voſtre advantage, que cét Autel eſt plus ſaintement ſervy, & avec plus de chaſteté, que celui des Patriciens.* De ſorte qu'on y fit depuis le meſme ſervice, & les meſmes ceremonies qu'en l'autre qui eſtoit plus ancien. Il n'y avoit que les femmes illuſtres par leur chaſteté, & celles qui n'avoient eu qu'un Mary, qui euſſent droit d'y ſacrifier. Mais depuis le tems y donna entrée, meſme aux femmes desbauchées ; & non ſeulement les honneſtes femmes, & les femmes de condition, mais indifferemment toutes les autres y furent receuës, & enfin cette eſpece de profanation fit mettre en oubly la ſainteté de cét Autel.

8. En cette meſme année Cn. Ogulnius ; & Q. Ogulnius Ediles Curules, firent appeller en jugement quelques uſuriers, dont les biens furent confiſquez, & de ce qui fut attribué au Public, on fit faire au Capitole un portail de bronze ; de la vaiſſelle d'argent pour ſervir à trois tables dans la Chapelle de Jupiter ; & outre cela le ſimulacre de ce Dieu avec des chariots. On fit faire auſſi les ſtatuës des deux jumeaux fondateurs de cette Ville, pendans aux tettes de la louve, & l'on mit cette repreſentation auprés du figuier ruminal. On fit paver le chemin depuis la porte Capene (*Aujourd'hui la porte de S. Sebaſtien,*) juſqu'au Temple de Mars ; & les Ediles Plebeiens L. Elius Petus, & C. Fulvius Curvus, firent celebrer les jeux publics, des amendes en quoy ceux qui avoient mené leur beſtail dans les terres d'autrui avoient eſté condamnez, & en firent faire auſſi des coupes d'or pour mettre au Temple de Ceres. En ſuite Q. Fabius pour la cinquiéme fois, & P. Decius pour la quatrieme furent faits Conſuls, non moins illuſtres par trois Conſulats qu'ils avoient exercez enſemble, & par la gloire des grandes choſes qu'ils n'avoient faites que par leur concorde & leur union. Pour moi

j'e-

j'eſtime que ſi elle ne dura pas toûjours, il leur en faut moins attribuer la cauſe qu'aux contentions & aux diſputes de tous les Ordres de l'eſtat. Car les Patriciens vouloient que ſans tirer au ſort, Fabius euſt pour ſon département la Toſcane; & les Plebeïens conſeilloient à Decius de remettre la choſe à la deciſion du ſort. Certainement il y eut du bruit pour ce ſujet dans le Senat; & parce que Fabius y eſtoit le plus fort, cette affaire fut renvoyée devant le Public. Comme ils eſtoient grands Capitaines, & qu'ils s'appuyoient plus ſur leurs actions que ſur leurs paroles, ils ne tinrent pas auſſi de grands diſcours. Fabius repreſenta, *Qu'il n'eſtoit pas juſte qu'un autre allaſt recueillir le fruit d'un arbre qu'il avoit planté; Qu'il avoit ouvert la foreſt de Ciminie, & qu'il avoit fait un chemin aux armes des Romains par des lieux où l'on n'avoit jamais paſſé. Pourquoy l'avoit-on recherché avec tant de paſſion dans la vieilleſſe où il eſtoit, ſi l'on vouloit donner à un autre Capitaine la conduite de cette guerre?* Ainſi il venoit inſenſiblement aux reproches, & aux plaintes, & diſoit, *Qu'on luy avoit choiſi non pas un compagnon dans ſa charge, mais un adverſaire; & qu'il ſembloit que Decius ſe repentiſt d'avoir veſcu avec luy dans une ſi grande union durant l'exercice de trois Conſulats, Qu'enfin il n'avoit point d'autre but ſinon qu'on l'envoyaſt dans la Toſcane, ſi on le jugeoit digne de conduire cette guerre; qu'il avoit toûjours eſté ſoûmis au Senat, & qu'il ſeroit tousjours ſoûmis au Peuple Romain.* Publius Decius ſe plaignoit de l'injure que luy faiſoit le Senat; *que le Senat avoit fait tous ſes efforts pour empecher que les Plebeïens n'euſſent entrée dans les grands honneurs; Et que depuis que la vertu avoit eſté victorieuſe, & qu'elle avoit obtenu qu'elle ſeroit honnorée en toutes ſortes de perſonnes, on avoit cherché les moyens, non ſeulement de rendre vains & ſans effet les ſuffrages du Peuple, mais auſſi de faire en ſorte que les jugemens & les deciſions de la fortune dépendiſſent du pouvoir d'un petit nombre de perſonnes. Que tous les Conſuls ſes predeceſſeurs avoient tiré au ſort les Provinces, & que maintenant le Senat donnoit une Province à Fabius, ſans vouloir ſe ſervir du ſort. Que ſi c'eſtoit pour luy faire honneur, il luy avoit*

tant d'obligation en particulier, & la Republique en general, qu'il contribueroit de tout ſon pouvoir à la gloire de Fabius, pourveu qu'elle n'éclattaſt pas à ſa honte. Car qui doute que quand il ſurvient quelque grande guerre, & qu'on en donne la conduite à l'un des Conſuls ſans tirer au ſort, l'autre ne ſoit conſideré comme une perſonne inutile? Que ſi Fabius ſe glorifioit des choſes qu'il avoit faites dans la Toſcane, P. Decius s'en vouloit auſſi glorifier, & que peut-eſtre il eſteindroit ce feu que Fabius avoit ſeulement couvert, & qui avoit ſi ſouvent excité de nouveaux embraſemens, lors que l'on y penſoit le moins. Qu'enfin il cederoit librement à Fabius les plus hautes charges, & leurs plus belles recompenſes par le reſpect qu'il portoit à ſon âge & à ſon merite, mais qu'il ne lui cederoit jamais rien de ſon propre mouvement, où le peril & le combat ſe preſenteroient; Que s'il ne remportoit rien de cette diſpute, il obtiendroit pour le moins que le Peuple diſpoſeroit à ſon gré, de ce qui étoit de ſes droits plûtoſt que le Senat en fiſt des gratifications; qu'il prioit Jupiter & tous les Dieux de lui donner la même fortune qu'à ſon compagnon, s'ils lui vouloient donner le même courage & le meſme bonheur dans la conduite de cette guerre. Qu'il étoit de bon exemple, & que meſme il importoit à la reputation du Peuple Romain que les Conſuls fuſſent tels, que l'on pût indifferemment employer l'un ou l'autre dans la guerre de la Toſcane. Fabius ne demanda rien au Peuple, ſinon que devant qu'on appellaſt les Tribus pour donner leurs voix, on fiſt la lecture des lettres d'Appius Claudius qui venoient de la Toſcane, & auſſi-toſt il ſortit de l'aſſemblée. Au reſte le Peuple ne lui donna pas le departement de la Toſcane avec moins de paſſion que le Senat ſans qu'il faluſt tirer au ſort. En meſme tems tous les jeunes gens l'allerent trouver, & ſe firent enrôller à l'envy les uns des autres, tant ils avoient d'envie d'aller à la guerre ſous la conduite de ce Capitaine. Alors ſe voyant environné de tant de monde, *J'ay deſſein*, dit-il, *de prendre ſeulement quatre mille hommes de pied, & ſix cens chevaux, & je meneray avec moi ceux qui me donneront leurs noms aujourd'huy & demain. J'ay plus de paſſion de vous ramener riches & chargez d'un grand butin, que de fai-*

re

re la guerre avec de plus grandes troupes. Ainſi il partit avec une armée telle qu'il l'avoit deſiré, & qui avoit d'autant plus de confiance & d'eſpoir, qu'il témoignoit luy-même qu'il ſe confioit en elle, & alla droit à la Ville d'Aharne au Camp du Preteur Appius, dont les Ennemis n'eſtoient pas beaucoup eſloignez. Il rencontra un peu au deçà ceux qui alloient couper du bois avec leur eſcorte, & auſſi-toſt qu'ils apperceurent les Licteurs qui marchoient devant, & qu'ils eurent appris que Fabius eſtoit Conſul, joyeux & ſatisfaits de cette nouvelle, ils rendirent graces aux Dieux, & au Peuple Romain de leur avoir envoyé ce Capitaine. Lors qu'ils ſe furent reſpandus alentour de luy pour le ſaluer, & que Fabius eut appris qu'ils alloient couper du bois, Quoy donc, dit-il, voſtre Camp n'eſt-il pas retranché, & n'a-t-il point de paliſſades? A quoy s'eſtant eſcriez, qu'ils avoient double rempart & double foſſé, & que neantmoins ils craignoient; Vous avez donc aſſez de bois, leur dit Fabius, retournez & abbattez voſtre rempart. Ainſi ils retournerent au Camp, & arracherent leurs paliſſades ce qui donna l'alarme à ceux qui eſtoient demeurez, & meſme à Appius, mais l'eſpouvante ceſſa quand ils eurent dit à leurs compagnons qu'ils faiſoient cela par les ordres du Conſul Fabius. Le lendemain on fit déloger l'armée, & l'on renvoya à Rome le Preteur Appius. Depuis ce temps-là les Romains ne s'arreſterent nulle part, parce qu'il diſoit qu'il n'eſtoit pas avantageux à une armée de demeurer en un ſeul endroit, & qu'elle ſe rafraîchiroit & ſe porteroit mieux en marchant & par le changement des lieux; Mais ils ne marchoient qu'autant que l'Hyver qui n'eſtoit pas encore paſſé le pouvoit permettre; & au commencement du Printemps ayant laiſſé la ſeconde Legion proche de Cluſium, (*Chiuſi*) qu'on appelloit autrefois Camars, il donna la charge du Camp à L. Scipion Propreteur, & il retourna à Rome pour prendre advis ſur le ſujet de cette guerre, ſoit que ce fût de ſon propre mouvement, parce qu'elle luy ſembloit de plus grande importance qu'il ne l'avoit creuë ſur le bruit qui s'en étoit reſpandu, ſoit enfin qu'il euſt eſté mandé par un Arreſt du

Senat, car il y a des Autheurs qui en rapportent ces deux raiſons. Quelques-uns diſent qu'Appius Claudius Preteur fut cauſe qu'on le revoqua, parce qu'il augmentoit ſans ceſſe (comme il avoit toûjours fait par ſes lettres) dans le Senat & devant le Peuple l'eſpouvante que l'on avoit de la guerre de la Toſcane, remonſtant qu'un ſeul Capitaine & une ſeule armée ne ſuffiroient pas contre quatre Peuples; Qu'il étoit à craindre, que s'ils venoient l'attaquer tous enſemble, ou qu'ils fiſſent la guerre en pluſieurs endroits, il ne pût pas eſtre par tout, & ſubvenir à toutes choſes; Qu'il avoit laiſſé là deux Legions Romaines, & que Fabius n'avoit amené que cinq mille hommes au plus, tant de pied que de cheval; Qu'il étoit d'avis que le Conſul Pub. Decius allaſt au pluſtoſt dans la Toſcane pour ſe joindre avec ſon Collegue, & que l'on donnaſt à L. Volomnius la charge de la guerre des Samnites; ou que ſi le Conſul aimoit mieux aller dans le Samnium, Volomnius allaſt dans la Toſcane trouver Fabius avec une armée Conſulaire. On dit que le diſcours du Preteur attira à ſon opinion la plus grande partie de ceux qui l'eſcouterent: mais que Decius fut d'opinion qu'on laiſſaſt à Fabius toutes choſes libres, & au meſme eſtat qu'elles étoient, juſqu'à ce qu'il fuſt venu lui-même à Rome, ſi le bien de la Republique le pouvoit permettre, ou qu'il y euſt envoyé quelqu'un de ſes Lieutenans, de qui le Senat pût apprendre de quelle importance eſtoit la guerre de la Toſcane; de quelles troupes elle avoit beſoin, & de combien de Capitaines. Lors que Fabius fut arrivé, il parla dans le Senat & devant le Peuple, & fut d'une opinion qui tenoit un milieu entre les deux, pour ne pas augmenter ni diminuer auſſi l'importance de cette guerre. Quant à ce qu'on diſoit qu'il étoit neceſſaire qu'il priſt avec luy un autre Chef, il en demeura d'accord, non pas pour s'aſſeurer lui-même, ou qu'il creuſt la Republique en danger, mais pour ſatisfaire ſeulement à l'apprehenſion des autres; Que ſi au reſte, on luy vouloit donner un compagnon, il ne luy eſtoit pas poſſible de mettre en oubly P. Decius Conſul, qu'il avoit tant de fois eſprouvé par

les

les grandes charges qu'ils avoient exercées enſemble ; *qu'il n'y avoit perſonne dont il fiſt pluſtoſt le choix ; qu'il auroit touſjours aſſez de forces avec lui, & jamais trop d'Ennemis à combattre ; que ſi Decius aimoit mieux aller ailleurs, on lui donnaſt pour compagnon L. Volomnius.* Toutes ces choſes furent remiſes à la diſpoſition de Fabius, par le Peuple, par le Senat, & par ſon Collegue. Et comme Decius eut témoigné qu'il étoit preſt d'aller dans le Samnium ou dans la Toſcane tout le monde en fit paroiſtre tant d'allegreſſe & de joie, qu'il ſembloit qu'on euſt déja obtenu la victoire, & qu'au lieu d'ordonner aux Conſuls d'aller à la guerre, on leur ordonnoit le triomphe. Je trouve dans quelques autheurs, qu'auſſi-toſt que Fabius & Decius furent entrez en charge, ils allerent dans la Toſcane, ſans qu'il fût fait aucune mention de tirer au ſort leurs départemens, ny des diſputes dont j'ai parlé. Il y en a d'autres qui ne ſe ſont pas contentez de vouloir qu'il y ait eu entr'eux des conteſtations, ils y ont encore ajouſté qu'en l'abſence de Fabius, Appius le blaſma devant le Peuple ; Qu'il fit la meſme choſe en ſa preſence ; & que les deux Conſuls eurent encore une diſpute ſur ce que Decius inſiſtoit que chacun devoit s'arreſter à la Province que le ſort lui auroit donnée. Ainſi l'on ne doit commencer à tenir les choſes pour certaines que depuis le tems que les deux Conſuls allerent enſemble à la guerre. Au reſte devant qu'ils arrivaſſent dans la Toſcane, les Gaulois Senonois vinrent à Cluſium avec de grandes troupes pour attaquer la Legion Romaine & le Camp : C'eſt pourquoi Scipion qui y commandoit, eſtima qu'il étoit beſoin de fortifier le petit nombre de ſes gens par l'avantage du lieu ; il les fit donc monter ſur une éminence, qui étoit entre la ville & le Camp. Mais comme il n'avoit pas bien fait reconnoiſtre les lieux, il rencontra aut haut de cette montagne les Ennemis, qui y eſtoient montez de l'autre coſté. Ainſi cette Legion ayant eſté ſurpriſe, & enveloppée de tous coſtez par les Ennemis, fut battuë & taillée en pieces ; Quelques-uns diſent qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul pour en porter la nouvelle,

ville, & que les Conſuls, qui déja n'eſtoient pas loin de Cluſium, ne ſceurent rien de cette défaite, qu'ils ne viſſent la Cavalerie des Gaulois, qui chantoient leur victoire à leur mode, qui portoient les teſtes des Romains, partie attachées au poitrail de leurs chevaux & partie fichées au bout de leurs lances. Il y en a qui diſent, que les Ombriens, & non pas les Gaulois remportèrent cette victoire, & que la défaite ne fut pas ſi grande; Que ceux qui eſtoient allez au fourrage ſous la conduite de L. Manlius Torquatus ayant eſté ſurpris, Scipion les vint ſecourir; Que le combat recommença; Que les Ombriens déja vainqueurs furent vaincus, & qu'on reprit ſur eux tout le butin & les priſonniers. Mais il y a plus d'apparence d'attribuer cette défaite aux Gaulois qu'aux Ombriens, parce que le remuëment des Gaulois, comme cela eſtoit ſouvent arrivé, avoit particuliérement en cette année, remply la Ville de crainte & d'allarmes. C'eſt pourquoy, outre que les deux Conſuls étoient allez à la guerre avec quatre Legions, & un grand nombre de Cavalerie Romaine, on y envoya pour renfort mille chevaux d'élite Capoüane; & de plus grandes forces des Alliez, & de la Nation Latine, que de Rome. On avoit encore deux autres armées, non guere loin de la Ville, pour s'oppoſer à tout ce qui pourroit arriver du coſté de la Toſcane, l'une eſtoit chez les Faliſques, & l'autre ſur le Vatican; & l'on donna ordre à Cn. Fulvius, & à L. Poſthumius, tous deux Propreteurs de camper en ces deux endroits. Cependant les Conſuls paſſerent l'Appennin, trouverent les Ennemis dans le Pays des Sentinates; & camperent environ à quatre milles des Gaulois, parmy leſquels il y eut de grandes conteſtations. Enfin ils reſolurent de ne ſe pas meſler tous enſemble dans un Camp, & de ne pas combattre tous enſemble. On joignit les Samnites avec les Gaulois, & les Toſcans avec les Ombriens, & l'on prit le jour de la bataille. Les Gaulois & les Samnites en eurent toute la charge & tout le foin; les Toſcans devoient aller attaquer le Camp des Romains durant le combat. Mais ces deſſeins furent rompus par trois tranſfuges

fuges de Cluſium qui vinrent trouver de nuit le Conſul Fabius, qui aprés en avoir appris les entrepriſes de l'Ennemy, les renvoya avec des preſens, & les obligea par ce moyen de luy venir donner des avis à meſure que les Ennemis feroient de nouvelles reſolutions. Auſſi-toſt les Conſuls eſcrivent à Fulvius, qui eſtoit chez les Faliſques, & à Poſthumius qui eſtoit ſur le Vatican, de faire avancer leurs troupes à Cluſium, & de piller les frontieres des Ennemis. Le bruit de ce pillage obligea les Toſcans de quitter le Pays des Sentinates, & de venir défendre leurs frontieres; & cependant les Conſuls tenterent toutes ſortes de voyes pour donner bataille en leur abſence. Ils eſcarmoucherent deux jours entiers pour attirer les Ennemis au combat; mais durant ces deux jours il ne ſe fit rien de remarquable, il en demeura peu ſur la place de part & d'autre, & pendant ce tems-là on s'anima plûtôt pour donner bataille, qu'on ne combattit en effet. Le troiſiéme jour on ſe mit en campagne avec toutes les troupes; & comme les deux armées eſtoient en bataille l'une devant l'autre, une biche pourſuivie par un loup qui luy avoit fait quitter les montagnes, paſſa entre les deux armées: Et en ſuite ces deux beſtes s'eſtant eſcartées l'une de l'autre la biche prit ſa courſe parmy les Gaulois, & le loup du coſté des Romains qui le laiſſerent paſſer au travers de leurs rangs, mais les Gaulois le tuerent la biche. Alors un des Romains, du nombre de ceux qui combattent devant les Enſeignes, *La fuite & le courage*, dit-il, *ſera du coſté où vous voyez à terre cette beſte conſacrée à Diane; & le loup conſacré à Mars qui eſt paſſé comme victorieux puiſqu'il n'a point eſté bleſſé, eſt venu nous faire ſouvenir que nous ſommes ſortis d'un Peuple belliqueux, & que noſtre fondateur eſtoit fils de Mars.* Les Gaulois avoient la pointe droite en cette journée & les Samnites la gauche. Du coſté des Romains Fabius qui eſtoit à la pointe droite, oppoſa contre les Samnites la premiere & la troiſiéme Legion; & Decius à la gauche ordonna contre les Gaulois la cinquiéme & la ſixiéme Legion. Pour la ſeconde & la quatriéme, elles faiſoient la guerre dans le Samnium, ſous le

conduite de L. Volomnius Proconſul. On combattit d'abord avec des forces ſi égales de part & d'autre, que ſi les Toſcans & les Ombriens euſſent été dans la bataille, ou qu'ils euſſent attaqué le Camp, on euſt ſans doute été battu de quelque coſté qu'ils euſſent donné. Au reſte bien que l'avantage fuſt encore égal, & que la fortune ne fiſt pas encore paroiſtre où elle porteroit la victoire, neantmoins on ne combattoit pas de meſme force en la pointe droite, & en la gauche : Les Romains du coſté de Fabius ſouſtenoient pluſtoſt qu'ils ne preſſoient les Ennemis ; ils paroient les coups bien pluſtoſt qu'ils n'en portoient, & taſchoient de faire durer le combat juſqu'au ſoir, parce que Fabius ſçavoit bien que les Samnites & les Gaulois n'ont qu'une premiere impetuoſité, qu'ils ſont furieux d'abord, & que pour en venir à bout, il faut ſeulement leur reſiſter ; Que les Samnites ne durent pas dans le combat, & que leur courage s'amollit bien-toſt ; Que les Gaulois qui ſont incapables de ſouffrir la chaleur & le travail, ſe laiſſent fondre, pour ainſi dire, par le chaud & par les fatigues ; & que ſi dans les batailles ils ſont plus qu'hommes d'abord, ils ſont à la fin moins que femmes. Il fit donc en ſorte autant qu'il lui fut poſſible, de meſnager les forces des ſiens, juſqu'au tems qu'il ſçavoit bien qu'on avoit accouſtumé de vaincre de pareils Ennemis. Quant à Decius, comme ſon âge le rendoit plus vigoureux & plus ardent, il ſe ſervit d'abord de tout ce qu'il avoit de forces & de courage ; & parce que l'Infanterie combattoit trop lentement à ſon gré, il fit combattre les gens de cheval, & lui-même ſe meſlant dans une troupe des plus vaillans jeunes hommes, il les exhorta de donner avec lui ſur les Ennemis, leur remonſtrant qu'ils remporteroient une double gloire, ſi la victoire pouvoit commencer par la pointe gauche, & par le moyen de la Cavalerie. Déja par deux fois ils avoient contraint la Cavalerie des Gaulois de reculer ; & comme ils les eurent repouſſez aſſez loin, & qu'ils eſtoient déja meſlez enſemble, une nouvelle ſorte de combat leur donna de l'eſpouvante ; Ils virent venir contr'eux des charitoss remplis de gens armez,

armez, & le bruit épouvantable que faiſoient leurs roues & leur attelage, effraya les chevaux des Romains, qui n'y eſtoient pas accouſtumez. Ainſi la Cavalarie Romaine déja victorieuſe ayant eſté eſpouvantée, comme par quelques fantômes, ſe met auſſi-toſt en fuitte, & renverſe en fuiant tous les chevaux & les hommes qui ſe trouverent derriere. Le deſordre paſſa juſqu'aux Enſeignes des Legions, & un grand nombre des ſoldats qui combattoient devant les Enſeignes furent foulez aux pieds des chevaux, & par les chariots qui etoient emportez avec impetuoſité. D'ailleurs l'Infanterie des Gaulois ayant apperceu l'eſpouvante des Romains, ſe mit auſſi-toſt à les ſuivre, ſans leur laiſſer le loiſir, ni de reſpirer, ni de ſe reconnoiſtre. Decius crie, & leur demande où ils fuioient, & comment ils eſperoient ſe ſauver par cette fuitte. Il fait tous ſes efforts pour les arreſter; & comme il vid qu'il n'en pouvoit venir à bout, enfin appellant ſon Pere par ſon nom; *Pourquoi*, dit-il, *veux je reſiſter davantage à la deſtinée de noſtre Maiſon, car c'eſt une choſe qui nous eſt fatale, de ſervir de victimes pour delivrer la Republique des infortunes qui la menacent. Il faut donc que je devoue les Legions ennemies pour eſtre immolées avec moi à la Terre & aux Dieux infernaux.* Il n'eut pas pluſtoſt parlé, qu'il commanda au Pontife M. Livius, à qui il avoit enjoint en commençant le combat de ne le point abandonner, & de lui dicter les paroles par leſquelles il devoit ſe dévoüer avec les Legions Ennemies pour l'armée du Peuple Romain des Quirites. Ainſi il ſe dévoüa avec les meſmes prieres, & prit les meſmes habits, avec leſquels ſon Pere s'étoit dévoüé auprés de la riviere de Veſeris, dans la guerre des Latins. Il adjouſta aux paroles de cette ceremonie, *qu'il envoioit devant luy la peur & la fuite, le maſſacre, & le ſang, la colere des Dieux infernaux, & des Dieux celeſtes; qu'il donnoit ſes malédictions aux Enſeignes, aux épées, & aux armes des Ennemis; Et qu'il porteroit la perte & la deſtruction des Gaulois & des Samnites, par tous les lieux où il trouveroit la ſienne, & où il laiſſeroit ſon ſang.* Enfin quand il eut fait ces execrations contre lui & contre les Ennemis, il pouſ-

ſe ſon cheval où il vid que les Gaulois eſtoient en plus grand nombre ; ſe jette au travers de leurs armes & de leurs eſpées, & eſt tué en meſme tems. Aprés cela il y avoit peu d'apparence que par les forces humaines on puſt reſiſter davantage. Toutefois lors que les Romains eurent perdu leur Capitaine, ce qui a de couſtume de donner de l'eſpouvante dans les autres occaſions, ils ceſſerent de fuir, & temoignerent qu'ils vouloient recommencer le combat. Les Gaulois & principalement ceux qui avoient environné le corps du Conſul, combatturent comme s'ils euſſent perdu le ſens, ils jettoient leurs traits à coups perdus, quelques-uns ſembloient eſtre ſurpris d'un ſubit aſſoupiſſement, & ne ſe ſouvenoient plus, ni de combattre ni de fuyr. Mais du coſté des Romains le Pontife Livius, à qui Decius avoit donné les Licteurs, Et qu'il avoit fait Propreteur avant que de ſe dévoüer, commença à crier, *que les Romains eſtoient vainqueurs, qu'ils avoient ſatisfait au Deſtin par la glorieuſe mort du Conſul ; Et que les Gaulois & les Samnites eſtoient déja des victimes de la Terre & des Dieux infernaux ; Que Decius entraiſnoit aprés luy l'armée ennemie, qu'il avoit dévoüée avec luy ; & qu'elle eſtoit déja remplie de crainte & des furies qui la devoient accabler.* Auſſi-toſt que le combat eut recommencé L. Cornelius Scipion, & C. Martius arriverent avec les troupes que le Conſul Q. Fabius envoyoit au ſecours de ſon Collegue. Ce fut là que l'on apprit la glorieuſe mort de Decius, qui fut ſans doute un grand exemple, & une puiſſante perſuaſion, d'entreprendre toutes choſes pour le ſervice de la Republique. Auſſi lors qu'on vid que les Gaulois s'étoient reſſerrez, & qu'ils avoient diſpoſé leurs boucliers au devant d'eux, avec tant d'adreſſe & d'artifice, qu'il ne ſembloit pas qu'on peuſt aiſément en venir aux mains avec eux, les Lieutenans commanderent qu'on levaſt les dards qui eſtoient à terre, entre les deux armées, & qu'on les pouſſaſt contre cette eſpece de tortuë : De ſorte que comme il y en eut quantité qui s'attacherent aux boucliers, & quantité qui les traverſerent juſques dans les corps des Ennemis, ce bataillon fut renverſé ; & ceux qui n'avoient point eſté

bleſſez

bleſſez ſe laiſſerent tomber d'eſtonnement. Voilà le changement que fit la fortune dans la pointe gauche. Cependant Fabius, comme nous avons deja dit, avoit premierement dans la pointe droite, à force de temporiſer, laiſſé écouler le jour; & en fuitte voyant que les ennemis, que leur impetuoſité, & que leurs traits n'avoient plus la meſme force, il commanda aux Capitaines de Cavalerie de faire faire un caracol à leurs gens, & de donner en flanc ſur les Samnites, au ſignal qu'il en feroit; & auſſi-toſt il commanda aux ſiens d'avancer peu à peu, pour taſcher d'ébranler les Ennemis. Lors qu'il eut donc remarqué qu'on ne lui faiſoit plus de reſiſtance, & que les Ennemis étoient las, il fit aſſembler toutes ſes troupes, qu'il avoit reſervées juſques-là, pouſſe les Legions contre les Ennemis, & en même tems il donna à la Cavalerie le ſignal pour les attaquer. Les Samnites ne purent ſouſtenir l'impetuoſité de tant de forces; & aiant laiſſé derriere eux les Gaulois, & leurs Alliez engagez dans le combat, ils prirent la fuitte dans leur Camp. Au contraire les Gaulois ſe refferrerent, ſe firent un rampart de leurs boucliers, comme ils avoient déja fait, & tinrent ferme contre les Romains. Alors Fabius aiant appris que ſon compagnon étoit mort, deſtacha de ſes troupes environ cinq cens chevaux Capoüans, & leur commanda d'aller attaquer les Gaulois à dos; il donna ordre auſſi aux Princes de la troiſiéme Legion de ſuivre, & de donner ſur les Ennemis, par tout où ils les verroient épouvantez par le choc de la Cavalerie. Quant à lui après avoir voüé un Temple & les dépoüilles des Ennemis à Jupiter victorieux, il alla droit au Camp des Samnites, où la Multitude eſpouvantée ſe retiroit en deſordre. Mais comme les portes n'en étoient pas aſſez larges pour recevoir tout enſemble tant de monde, ceux qui ne purent entrer recommencerent le combat. Gellius Egnatius General des Samnites fut tué en cette occaſion, les autres furent repouſſez dans leur Camp, qui fut pris ſans beaucoup de reſiſtance; & les Gaulois aiant été enveloppez furent défaits & taillez en pieces. Il demeura ſur la place vingt cinq mille des enne-

mis, & l'on prit huit mille prisonniers : Mais les Romains ne remporterent pas cette victoire, sans qu'il leur coustast aussi du sang ; car de l'armée de Décius il en fut tué sept mille, & de celle de Fabius douze cens. Fabius aiant fait faire un monceau des dépouilles des Ennemis, les brusla en l'honneur de Jupiter victorieux : Et cependant il envoya chercher le corps de son Collegue, mais on ne le trouva point ce jour-là, parce qu'il estoit ensevely sous le grand nombre des Gaulois qui avoient été tuez. Il fut trouvé le lendemain, & rapporté dans le Camp, où les soldats le pleurerent ; Et Fabius laissant le soin de toute autre chose luy fit faire des funerailles avec tous les honneurs & toutes les loüanges qui luy estoient deuës. Durant ce tems-là on eut aussi de bons succés dans la Toscane sous la conduitte de Cneins Fulvius Propreteur ; Car outre les grands dégasts qu'il fit dans le Pays, il combatit heureusement, il tailla en piéces plus de trois mille hommes des Perousins, & des Clusiens, & gagna sur eux vingt Enseignes. L'armée des Samnites fut attaquée par les Peligniens en pensant se sauver par leurs Pays ; & de cinq mille qu'ils étoient, il y en eut mille de tuez. La memoire de cette journée que l'on combattit dans le Pays des Sentinates est grande & celebre, quand mesme on se voudroit arrester seulement à la verité : Mais quelques-uns y ont voulu ajouster, & ont fait les choses plus grandes pour la rendre plus merveilleuse. Ils disent que l'Infanterie des Ennemis estoit de quarante mille trois cens trente hommes ; qu'ils avoient quarante six mille chevaux & mille chariots armez en guerre, en comprenant les Ombriens qui se trouverent en cette bataille ; Et afin d'augmenter aussi les troupes des Romains, ils meslent L. Volomnius Proconsul avec les Consuls, & adjoustent son armée à leurs Legions. Toutefois j'ay remarqué dans la pluspart des Historiens, que cette victoire est attribuée seulement aux Consuls. En effet durant ce tems là Volomnius faisoit la guerre dans le Samnium, où aprés avoir pousse l'armée des Samnites sur la montagne de Tiferne, il les défit & les mit

en

en fuite ſans s'épouvanter du deſavantage du lieu. Q. Fabius ayant laiſſé dans la Toſcane l'armée de Decius, ramena ſes Legions dans la Ville. Il y entra en triomphe pour avoir défait les Gaulois, & les Toſcans, & les Samnites, & fut ſuivy des gens de guerre, qui ne celebrerent pas moins la glorieuſe mort de Decius que la victoire de Fabius. Ils renouvellerent en cette occaſion la memoire de Decius le Pere, & luy égalerent ſon fils par le bonheur des evenemens & publics & particuliers. On donna à chaque ſoldat du butin qu'on avoit remporté ſur les Ennemis, quatre vingts deux livres d'airain, avec des hoquetons, & des ſayes, ce qui eſtoit alors une recompenſe qu'on ne mépriſoit pas dans la milice. Neantmoins aprés toutes ces choſes ſi heureſement executées, ny le Samnium ny la Toſcane n'eſtoient pas encore paiſibles. Car auſſi-toſt que Fabius en eut retiré ſon armée, les Toſcans ſe revolterent à la ſuſcitation des Perouſins: & les Samnites firent des courſes, d'un coſté dans le Veſtin & le Firmian, & de l'autre dans les terres les plus proches de la riviere de Vulturne. Appius Claudius Preteur fut envoyé contr'eux avec l'armée de Decius; & Fabius défit quatre mille cinq cens Perouſins dans la Toſcane de nouveau revoltée. Il en prit environ dix-ſept cens quarante, qui payerent pour leur rançon environ trois eſcus chacun, & le reſte du butin fut diſtribué aux ſoldats. Comme les Legions des Samnites furent pourſuivies en partie par le Preteur Appius Claudius, & en partie par L. Volomnius Proconſul, ils ſe rencontrerent dans le territoire Stellatin, où toutes les troupes des Samnites ſe ralierent, & où Appius & Volomnius ſe joignirent. On combattit de part & d'autre avec une extremé animoſité, les Romains, par la colere qui les emportoit contre des Peuples qui s'étoient tant de fois revoltez, & les autres par le deſeſpoir où ils ſe voyoient reduits. Il demeura ſur la place ſeize mille trois cens Samnites, l'on en prit deux mille ſept cens priſonniers; & du coſté des Romains il en mourut deux mille ſept cens. Cette année fut heureuſe par les bons ſuccés de la guerre, malheureuſe par la peſte qui ſe jet-

ta

ta dans la Ville, & remplie d'inquietudes par les prodiges qui arriverent. Car on eut nouvelle qu'il avoit plen de la terre en beaucoup d'endroits, & plusieurs avoient esté frappez du foudre dans l'armée d'Appius Claudius ; c'est pourquoy on consulta les livres de la Sibille. En cette année Q. Fabius Gurges fils du Consul condamna à une amende quelques Dames Romaines, qui avoient esté convaincuës d'adultere devant le Peuple; & de l'argent qu'on en tira, il fit faire le Temple de Venus, qui est proche du grand Cirque. Maintenant il reste encore à descrire d'autres guerres des Samnites, dont nous avons déja parlé durant quatre livres, & voicy la quarante-sixiéme année que nous en parlons sans discontinuër, & sans relasche, depuis le Consulat de M. Valerius, & d'Aulus Cornelius qui furent les premiers qui menerent des troupes dans le Samnium. Mais pour ne pas rapporter les pertes & les calamitez qu'on receut de part & d'autre durant un si long-temps, & qui toutefois ne purent vaincre, ny du moins lasser des courages si endurcis, les Samnites qui avoient esté défaits la derniere année, ou seuls, ou meslez avec les Legions estrangeres, par quatre armées, & par quatre Generaux des Romains, dans le Pays des Sentinates, chez les Peligniens, à la montagne de Tiserne, & dans les terres Stellatines ; qui avoient perdu le plus grand Capitaine qu'ils eussent ; qui voyoient leurs Confederez les Toscans, les Ombriens & les Gaulois dans le mesme peril où ils étoient ; à qui enfin il estoit impossible de plus subsister, ny par leurs forces, ny par les forces estrangeres, ne pouvoient neanmoins s'empescher de faire la guerre, tant ils avoient de passion pour la liberté ; car ils ne s'ennuyoient point de combattre malheureusement pour la conserver & pour la défendre, & aymoient mieux estre vaincus, que de ne pas tenter la victoire. Cependant qui ne se lasseroit pas d'escrire, ou de lire cette longue suitte de guerres qui n'ont pas lassé ces Peuples qui les ont souffertes, & qui en ont ressenty les maux ? L. Posthumius Megillus, & M. Attillius Regulus, succederent au Consulat à Fabius, & à Decius. On ordonna qu'ils iroient tous deux dans le

le Samnium, parce que les Ennemis avoient levé trois grandes armées, dont l'une, disoit-on, devoit retourner dans la Toscane, l'autre dans la Campanie pour y faire de nouveaux dégasts, & la troisiéme estoit reservée pour la defense des frontieres. Posthumius fut retenu dans Rome par une maladie, & Attilius partit aussi-tost avec ses troupes, suivant la resolution du Senat, pour surprendre dans le Samnium les Ennemis qui n'estoient pas encore en campagne; Toutefois ils se rencontrerent en chemin, comme n'ées une & les autres en fussent demeurez d'accord. De sorte qu'il ne pût seulement entrer dans leurs terres, loin d'y faire des dégasts & des pillages; mais aussi il empescha de se jetter sur les frontieres des Alliez du Peuple Romain. Enfin les deux armées s'étant campées l'une devant l'autre, comme le desespoir donne souvent de l'audace & de la temerité, ils entreprirent une chose, que les Romains tant de fois victorieux eussent à peine osé entreprendre. Ils assiegerent le Camp des Romains, & bien qu'une entreprise si hardie n'eust pas le succez qu'on en esperoit, toutefois elle ne leur fut pas entierement inutile. Il fit un brouillard si noir & si espais, durant la plus grande partie du jour qu'on l'auroit pris pour une nuit, & non seulement on ne pouvoit rien discerner hors des retranchemens, mais même on ne se pouvoit voir en s'approchant de bien prés. Les Samnites favorisez de cette occasion, comme d'une cachette qui les eust tenus à couvert, partirent qu'à peine il estoit jour, & vinrent donner sur ceux qui estoient en garde à l'entrée du Camp, & qui faisoient leur devoir avec assez de negligence. Comme ils furent surpris, ils n'eurent ny la force ny le courage de resister, & cependant les Ennemis gagnerent par derriere la porte Decumane, & prirent le quartier du Questeur L. Opimius Pansa, qui fut tué sur la place. On crie en même temps aux armes, & le Consul esveillé par ce bruit, commande à deux Cohortes des Alliez, l'une des Lucaniens, & l'autre des Suessains, qui estoient par hazard les plus proches, de défendre le Pretoire, & aussi tost il fait marcher les Enseignes par la principale ruë. A peine les soldats

dats furent-ils armez, qu'ils se rangerent en bataille, & reconnurent l'Ennemy plustoſt à ſes cris qu'à la veuë, mais ils ne purent juger du nombre. Auſſi ils reculerent premierement ne ſçachant pas l'eſtat des choſes, & receurent l'Ennemy qui eſtoit déja au milieu du Camp. En ſuite lors que le Conſul leur eut crié, s'ils vouloient quitter leur Camp, afin de le reconquerir, d'abord ils s'arreſterent à cette voix, aprés cela ils s'avancerent, & enfin ils donnerent ſur les Ennemis; Et quand ils les eurent une fois repouſſez, ils continuerent avec le même courage qu'ils avoient commencé, & les chaſſerent hors du Camp; mais ils n'oſerent les pourſuivre, à cauſe du grand brouillard qui leur faiſoit craindre quelque embuſcade. Ainſi ſe contentant d'avoir conſervé leur Camp, ils ſe retirerent dans leurs retranchemens. Il demeura ſur la place environ trois cens hommes du coſté des Ennemis & du coſté des Romains il en fut tué deux cens trente tant de ceux qui eſtoient à la garde des portes du Camp, que de ceux qui avoient eſté ordonnez pour la défenſe du Pretoire. Cette hardieſſe qui n'avoit pas eſté malheureuſe, releva le courage des Samnites, & non ſeulement ils empeſcherent que les Romains ne campaſſent plus avant, mais qu'ils n'alaſſent fourrager leurs terres; Et en effet ils eſtoient contraints de retourner en arriere, & d'aller chercher ce qui leur eſtoit neceſſaire dans le territoire de Sore, où alors il n'y avoit point de guerre. Le bruit de toutes ces choſes eſtant parvenu à Rome, & les ayant fait plus grandes qu'elles n'eſtoient, obligea L. Poſthumius Conſul qui ne ſe portoit pas encore bien, de ſe mettre en campagne. Il donna à ſes troupes le rendez-vous à Sore; mais avant que de partir il dedia le Temple de la Victoire, qu'il avoit fait baſtir durant qu'il eſtoit Edile Curule, de l'argent provenu de quelques amendes. Il alla en ſuitte trouver ſon armée, & de Sore il paſſa dans le Samnium pour ſe joindre avec ſon Collegue. Les Samnites qui ſe défioient de leurs forces, & qui ne ſe croyoient pas aſſez puiſſans pour reſiſter à deux armées, ſe retirerent,

& les Conſuls ſe ſeparerent pour ſaccager le Païs & pour aſſieger les Villes. Dabord Poſthumius attaqua de force Milonie ; Mais voyant qu'il n'avoit point de ſuccez, il y employa les travaux & les machines de guerre, & s'en rendit maiſtre par ce moyen. Bien que la Ville euſt eſté priſe, on ne laiſſa pas de combattre depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures aprés midy, avec des evenemens divers. Mais enfin les Romains demeurerent victorieux On tailla en pieces trois mille deux cens Samnites, & outre le reſte de butin on prit quatre mille deux cens priſonniers. De là on mena les Legions à Ferentine, d'où les habitans ſe retirerent de nuit, & en emporterent tout ce qu'ils peurent. Auſſi-toſt que le Conſul y fut arrivé, il s'alla mettre en bataille juſques ſur le bord du foſſé, comme s'il eût deu y trouver les mêmes difficultez, & la meſme reſiſtance qu'à Milonie : mais voyant que tout étoit en ſilence dans la ville, & qu'on ne voyoit ni hommes ni armes ſur les tours & ſur les murailles, il craignit quelque embuſcade, il retint le ſoldat qui bruſloit d'attaquer la ville, & cependant il envoya deux Compagnies de la Cavalerie des Latins alentour des murailles pour reconnoiſtre l'eſtat des choſes. Ils trouverent deux portes ouvertes, & prirent garde que les chemins eſtoient encore imprimez des veſtiges de ceux qui s'eſtoient ſauvez durant la nuit. Enfin s'eſtant approchez peu à peu de ces portes, & ayant reconnu qu'on pouvoit entrer ſeurement dans la Ville, ils vinrent dire au Conſul que les Ennemis en eſtoient ſortis, & qu'il eſtoit ayſé de le juger par la ſolitude & par le ſilence de la ville, par les marques toutes fraiſches de la fuitte des habitans, & par le deſordre des choſes qu'on voyoit reſpanduës de tous coſtez, & que la haſte qu'on avoit euë n'avoit pas permis d'emporter dans l'eſpouvante & durant la nuit. On n'eut pas ſitoſt fait ce rapport au Conſul, qu'il fit approcher ſon armée du coſté de la ville, que la Cavalerie avoit reconnu ; & ayant fait planter les Enſeignes non guere loin de la porte, il comman la à cinq Cavaliers d'y entrer, & leur en joignit que quand ils ſeroient un peu avancez trois demeuraſſent

ſaſſent en un endroit, s'ils voyoient les choſes aſſeurées; & que les deux autres luy vinſſent dire ce qu'il y auroient remarqué. Quand ils furent donc de retour, & qu'ils eurent rapporté qu'ils avoient eſté juſqu'en un lieu d'où ils pouvoient facilement conſiderer toute la ville, & qu'il n'y avoit de tous coſtez qu'un profond ſilence, & une grande ſolitude; le Conſul y fit entrer quelques Cohortes, & commanda aux autres de ſe retrancher, & de fortifier le Camp. Les ſoldats y eſtant entrez, & ayans rompu les portes des maiſons, n'y trouverent qu'un petit nombre de vieillards, & de malades, & ſeulement les choſes qui euſſent eſté trop difficiles à transporter. On ne laiſſa pas neantmoins de les piller, & l'on apprit des priſonniers, que quelques villes d'alentour avoient tout de meſme pris la fuitte d'un commun conſentement; que leurs gens s'eſtoient retirez au commencement de la nuit, & qu'ils croyoient qu'on ne trouveroit pas plus de monde dans les autres villes. Le diſcours des priſonniers eſtoit veritable, & le Conſul ſe rendit maiſtre de toutes ces villes qui avoient eſté abandonnées. Quant à Attilius l'autre Conſul il retrouva de ſon coſté beaucoup plus de difficultez. Car comme il menoit ſes Legions à Lucerie, ayant ouy dire que les Samnites l'aſſiegeoient, les Ennemis vinrent au devant de luy ſur la frontiere, & le deſpit & la colere y rendirent les forces égales. Le combat fut grand & douteux, mais l'évenement en fut plus triſte pour les Romains, & parce qu'ils n'avoient pas accouſtumé d'eſtre vaincus, & parce qu'en ſe retirant ils reconnurent mieux que dans le combat, qu'il y avoit de leur coſté plus de bleſſez & plus de morts. Ainſi lors qu'ils furent dans leur Camp ils ſe trouverent ſi eſpouvantez, que ſi la meſme crainte les euſt ſurpris dans le combat, il ne faut point douter que la perte n'euſt eſté plus conſiderable & plus remarquable. On paſſa toute la nuit en inquietude, on croyoit que les Samnites viendroient attaquer le Camp; ou qu'auſſi-toſt qu'il ſeroit jour, il en faudroit venir aux mains avec les victorieux. Veritablement les Samnites avoient fait une moindre perte, mais

ils

ils ne monſtrerent pas plus de courage; Car auſſi-toſt qu'il fut jour, il n'euſt pas tenu à eux de ſe retirer ſans combattre, mais il n'y avoit qu'un chemin pour ſe retirer, & encore il faloit paſſer le long du Camp de leurs Ennemis. Ils prirent toutefois ce chemin, & firent croire à ceux qui les apperceurent de loin; qu'ils venoient attaquer le Camp. Cela fut cauſe que le Conſul commanda à ſes gens de prendre les armes, & de les ſuivre; & qu'il donna aux Lieutenans, aux Meſtres de Camp, & aux Capitaines des Allier les ordres qu'ils devoient chacun obſerver. Ils lui promirent *de faire ce qu'il leur avoit commandé; Mais ils dirent qu'ils apprehendoient que leurs gens euſſent perdu le courage; qu'on avoit veillé toute la nuit dans les douleurs des bleſſures, & parmi les plaintes des mourans; que ſi l'Ennemi fuſt venu devant le jour attaquer le Camp, l'épouvante leur euſt fait abandonner leurs Enſeignes; qu'il n'y avoit maintenant que la honte ſeule qui les empeſchoit de fuyr, & qu'au reſte ils ſe croyoient déja vaincus.* Quand le Conſul les eut entendus, il crçut qu'il étoit beſoin d'aller lui-meſme parler aux ſoldats; & à meſure qu'il en rencontroit qui prenoient froidement leurs armes, il leur faiſoit des reprimandes & des reproches, en leur demandant *pourquoi ils monſtroient tant de froideur, & ſembloient déja reculer; que l'Ennemy les viendroit trouver dans leur Camp, s'ils ne ſortoient de leur Camp qu'ils ſeroient contraints de combattre pour la défenſe de leurs tentes, s'ils ne vouloient pas combatre pour défendre leurs retranchemens. Que la victoire eſt toûjours douteuſe, tandis qu'on a les armes à la main: mais lors qu'on attend l'Ennemy ſans ſe vouloir mettre en defenſe, il faut ſe reſoudre à ſouffrir ou la mort, ou la ſervitude.* Ils répondirent, *que le combat du jour précedent les avoit entierement abbatus; qu'il ne leur reſtoit ny force ny ſang; Et que les Ennemis leur paroiſſoient en plus grand nombre que le jour d'auparavant.* Cependant ils approchoient en bataille, & comme on pouvoit déja les diſtinguer parce qu'ils étoient déja aſſez prés, on diſoit qu'ils apportoient avec eux leur palliſſade, & qu'il ne faloit point douter qu'ils ne vinſſent aſſieger le Camp. Auſſi-tôt le Conſul commença à crier; *que ce ſeroit*

nn

un trop grand malheur de recevoir cette honte & cette ignominie du plus laſche de leurs Ennemis; quoy donc, dit-il, nous laiſſerons-nous aſſieger pour mourir honteuſement de faim, pluſtoſt que de mourir par le fer en hommes de cœur, ſi c'eſt une choſe neceſſaire? Veüillent les Dieux nous donner de bons ſuccés, & que chacun faſſe ce qu'il jugera digne de ſoy. Mais pour le moins le Conſul Attilius, ſi perſonne ne le veut ſuivre, ſe jettera tout ſeul au milieu des Ennemis, & tombera mort entre leurs Enſeignes, pluſtoſt que de voir aſſieger le Camp des Romains. Tous les Lieutenans de l'armée, tous les Meſtres de Camp, toute la Cavalerie, & tous les Capitaines des premieres Compagnies, approuvérent ce que diſoit le Conſul. Et en meſme tems les ſoldats vaincus de honte prennent les armes; mais negligemment, & ſortent du Camp tout de meſme: ils marchérent à longues files interrompuës, deſolez, & comme vaincus du coſté de l'Ennemy, qui n'eſtoit guere plus aſſeuré, & qui n'avoit pas plus d'eſperance ny de courage. C'eſt pourquoi auſſi-toſt que les Samnites eurent apperceu les premieres Enſeignes des Romains, il s'éleva parmy eux un grand murmure qui paſſa de leur avant-garde à leur arriere-garde, que ce qu'ils avoient craint eſtoit arrivé; que les Romains eſtoient ſortis pour leur empeſcher le paſſage; qu'il n'y avoit plus d'eſperance de ſe ſauver par la fuitte; qu'il faloit mourir en ce lieu, on ſe faire un paſſage par deſſus les corps des Ennemis. Ils mettent donc enſemble tous leurs bagages, & chaque Capitaine ayant ordonné ſes gens, on forme enfin un bataillon. Déja il n'y avoit plus guere d'eſpace entre les deux armées, mais l'on attendoit de part & d'autre qui commenceroit le premier la charge, & qui jetteroit le premier le cry du combat. Cependant les uns ny les autres n'en n'avoient pas beaucoup d'envie, & ſe fuſſent retirez ſans rien faire, s'ils n'euſſent point apprehendé que ceux qui ſe retireroient les premiers ne fuſſent pourſuivis par les autres. Ainſi le combat commença pour ainſi dire de lui-meſme, mais avec aſſez de laſcheté comme entre des gens qui combattoient malgré eux, ſans que perſonne ſortiſt de ſon poſte. Alors le Conſul Romain pour reveil

veiller les courages envoya quelques compagnies de Cavalerie à deſſein d'eſcarmoucher ; mais comme la pluspart tomberént de leurs chevaux, & que les autres eſtoient en deſordre, quelques-uns ſe deſtacherent de l'armée des Samnites pour tailler en pieces ceux qui étoient tombez par terre; & en meſme tems les Romains accoururent afin de defendre leurs gens qu'ils voyoient dans l'extremité. Cela fut cauſe que le combat commença à s'échauffer, mais les Samnites s'avancerent en plus grand nombre, & meſme avec plus d'ardeur : Et cette Cavalerie en confuſion par l'épouvante que prirent les chevaux, renverſa les gens de pied qui eſtoient venus pour la défendre, & défit ſon propre ſecours. Ainſi le deſordre ayant commencé, le reſte des Romains prirent la fuitte ; & déja les Samnites les pourſuivoient lors que le Conſul courut à bride abbatuë à la porte du Camp, où il poſa un corps de garde de Cavalerie, à qui il commanda de traitter en Ennemis tous ceux qui approcheroient des retranchemens, fuſſent-ils Romains ou Samnites. Et quant à lui il revint au devant de ceux qui reprenoient le chemin du Camp, en leur criant avec menace. *Où allez-vous*, leur diſoit-il, *vous trouverez là comme ailleurs des hommes & des armes, contre vous ? Et tandis que voſtre Conſul vivra, vous ne rentrerez dans le Camp que triomphans & victorieux. Choiſiſſez donc maintenant contre qui vous aymez mieux combattre, contre vos Citoyens, ou contre vos Ennemis.* Comme le Conſul parloit, les gens de cheval ſe reſpandirent alentour de luy, & contraignirent les gens de pied de retourner au combat. Non ſeulement le courage, mais encore la fortune ayda en cette occaſion le Conſul ; En effet les Samnites ne pourſuivirent pas leur pointe, & donnerent le tems de faire tourner les Enſeignes, & de renvoyer contr'eux les troupes qui fuyoient vers le Camp. Alors chacun commença à s'encourager, les Capitaines prennent eux-meſmes les Enſeignes, marchent en les tenant contre les Samnites, & font connoiſtre à leurs gens que les Ennemis les venoient trouver en petit nombre, & meſme en deſordre. Cependant le Conſul levant les mains au Ciel, & parlant ſi haut que tout

tout le monde pouvoit l'entendre, voüa un Temple à Jupiter Stateur, (*qui arreſte*) ſi le Romains arreſtoient leur fuitte, & qu'ils ſurmontaſſent les Samnites. Ainſi chacun fit des efforts pour recommencer le combat, les Capitaines, les ſoldats, les gens de pied & de cheval. On diroit même que les Dieux regarderent favorablement le nom Romain, tant on eut peu de difficulté à faire changer la fortune, à repouſſer les Ennemis, & à les faire retourner où le combat avoit commencé. Là comme ils avoient mis en un monceau tous leurs bagages, ils demeurerent quelque tems embaraſſez, & en doute de ce qu'ils feroient; & en fuitte pour empeſcher qu'on ne les pillaſt ils mirent du monde alentour. Cependant l'Infanterie Romaine les preſſe par devant, & la Cavalerie par derriere; deſorte qu'ayant eſté enveloppez de toutes parts, enfin ils furent tuez ou faits priſonniers. Le nombre des priſonniers fut de ſept mille trois cens que l'on fit deſpouiller, & puis paſſer ſous le joug, & l'on dit qu'il en mourut quatre mille huit cens. Mais cette victoire n'apporta pas aux Romains toute la joye qu'on en eſperoit; car aprés que le Conſul eut fait faire la reveuë de ſes troupes, on rapporta qu'il avoit perdu ſept mille trois cens hommes en ces deux journées. Tandis que ces choſes ſe faiſoient dans la Pouille, les Samnites s'efforcerent avec une autre armée de prendre Interamnie qui eſtoit une Colonie Romaine ſur le grand chemin des Latins. Mais n'ayant peu prendre cette ville, ils firent le degaſt dans la campagne, & comme ils s'en retournoient avec un grand butin d'hommes & de beſtail, ils tomberent entre les mains du Conſul victorieux qui revenoit de Lucerie, & non ſeulement ils perdirent leur butin, mais ils furent taillez en pieces. Le Conſul victorieux fit publier que les habitans d'Interamnie vinſſent reconnoiſtre & reprendre ce qui leur appartenoit, & ayant laiſſé là ſon armée, il revint à Rome pour ſe trouver à l'élection qu'on devoit faire des Conſuls. Il demanda l'honneur du triomphe, mais il lui fut refuſé, parce qu'il avoit perdu tant de monde, & qu'il s'eſtoit contenté de faire paſſer les priſonniers ſous le joug, ſans leur

leur imposer des conditions plus rigoureuses. L'autre Consul fit passer son armée dans la Toscane, parce qu'il n'y avoit plus rien à faire chez les Samnites. Premierement il fit des courses dans les terres des Volsiniens, & ensuitte quand ils se furent mis en campagne pour defendre leurs frontieres, il combattit contr'eux assez proche de leurs murailles. Il demeura sur la place deux mille Toscans; & les autres se sauverent parce qu'ils estoient proches de la ville. De là on conduisit l'armée dans les terres de Rosselle, & non seulement le Pays fut pillé, mais on emporta la ville de force. On prit plus de deux mille prisonniers, & il y eut deux mille hommes de tuez ou peu s'en falut. Neantmoins la paix que l'on fit en cette année dans la Toscane fut plus grande & plus celebre que la guerre. Trois puissantes villes qui étoient les capitales de la Toscane, Volsene, Perouse, & Arezzo, demanderent la paix; & aprés avoir capitulé avec le Consul de donner des habits aux soldats, & du bled pour la nourriture de l'armée, afin qu'il leur fût permis d'envoyer des Deputez à Rome, ils obtinrent une tréve de quarante ans: Mais chacune de ces trois villes paya comptant une amende de cinq mille escus. Cependant le Consul plûtost suivant la coustume que par esperance de rien obtenir, demanda le triomphe comme pour la recompense de tant de belles actions. Mais voyant que quelques-uns luy refusoient cet honneur parce qu'il avoit trop differé à sortir de la Ville, & d'autres, parce que sans les ordres du Senat il avoit passé du Samnium dans la Toscane; & qu'enfin en partie ses Ennemis, & en partie les Amis de son Collegue, pour le consoler par un refus qui seroit commun à tous les deux, s'opposoient à sa demande; *Non, non,* dit-il au Senat, *je ne veux pas tant me souvenir de vostre authorité, que je mette en oubly que je suis Consul; car enfin aprés des guerres si heureusement achevées, aprés avoir obtenu la victoire & vous avoir apporté la paix, je triompheray par le mesme droit que j'ay fait la guerre:* Et aussi-tost il se retira du Senat. Cela fit naistre une dispute entre les Tribuns. Les uns vouloient empêcher qu'il ne triomphast; & les autres disoient qu'ils

qu'ils lui donneroient du ſecours contre leurs Collegues, pour lui faire obtenir l'honneur du triomphe. Enfin l'affaire fut remiſe au jugement du Peuple, & le Conſul ayant eſté appellé remonſtra que L. Horatius, & M. Valerius Conſuls, que depuis peu C. Martius Rutilius, pere de celui qui eſtoit alors Cenſeur, n'avoit pas triomphé de l'authorité du Senat, mais de l'ordonnance du Peuple. Il ajouſta *qu'il propoſeroit une loy, s'il ne ſçavoit bien que les Tribuns du Peuple, eſclaves des Patriciens, s'y oppoſeroient. Mais qu'au reſte la volonté & la bonne grace du Peuple lui tiendroit toûjours lieu de toutes ſortes de commandemens, de reſolutions & d'Arreſts.* Il triompha donc le lendemain avec les applaudiſſemens du Peuple, par le ſecours, & par la faveur de trois Tribuns malgré l'oppoſition des ſept autres, & la reſiſtance du Senat. Toutefois on ne peut dire aſſeurément ce qui ſe paſſa durant cette année. Claudius a laiſſé par écrit, qu'aprés que Poſthumius eut pris quelques villes dans le Samnium, il fut défait & mis en fuitte dans la Pouille; qu'ayant eſté bleſſé, il fut contraint de ſe retirer dans Lucerie avec un petit nombre des ſiens; Qu'Attilius fit dans la Toſcane toutes les choſes que nous avons dites, & qu'il obtint l'honneur du triomphe. Fabius dit au contraire, que les deux Conſuls ſe trouverent dans le Samnium, & à Lucerie, que l'armée paſſa dans la Toſcane, (mais il n'a point ajouſté le nom du Conſul qui la conduiſoit) & que de part & d'autre il y eut beaucoup de monde de tué à Lucerie; que ce fut dans cette bataille qu'on voua un Temple à Jupiter Stateur, comme avoit fait Romulus, mais qu'on n'avoit prononcé que le mot de Fanum, c'eſt à dire la place deſtinée pour baſtir le Temple, qui avoit déja eſté conſacré. Au reſte le Senat fit ſcrupule d'ordonner que le meſme Temple fût baſty une autrefois en cette année, parce que la Republique avoit eſté deux fois obligée au meſme vœu. (*De ſçavans hommes demeurent d'accord qu'il ſemble que Tite-Live ne s'eſt pas voulu faire entendre en cét endroit.*)

9. Cette année fut ſuivie d'un Conſul illuſtre; ce fut L. Papyrius Curſor recommandable par la gloire de

ſon

ſon pere & par la ſienne. L'on eût une grande guerre, & il remporta une victoire ſi éclattante & ſi celebre, que juſques-là pas un Capitaine n'en avoit remporté une pareille ſur les Samnites, excepté le Conſul L. Papyrius ſon Pere. En effet les Samnites s'eſtoient préparez à la guerre avec tout l'appareil & toute la magnificence qu'on peut ſe figurer dans les armes. On y avoit meſme ajouſté la faveur & l'aſſiſtance des Dieux, par je ne ſçay quelle ancienne façon de faire preſter le ſerment aux ſoldats, comme ſi l'on euſt voulu les initier dans quelques myſteres; & l'on fit des levées dans le Samnium avec cette nouvelle forme de loy, que quiconque de ceux qui eſtoient capables de porter les armes ne paroiſtroit pas au commandement du General, & qui ſe retireroit ſans congé, ſeroit traité comme une perſonne maudite, & ſa teſte devoûée à Jupiter. Aprés cela l'on donna le rendez-vous de toutes les troupes à Aquilonie, où il ſe trouva quarante mille hommes de guerre, c'eſt à dire toute la force & toute la puiſſance du Samnium. On fit preſque au milieu du Camp une enceinte d'ais & de clayes que l'on couvrit de toiles par deſſus, & qui avoit en quarré deux cens pieds de toutes parts. On fit là un ſacrifice ſuivant l'ordre qui fut leu dans un vieux livre de toile de lin, par un certain Preſtre appellé Ovius Paccius, homme déja fort agé, qui aſſeuroit qu'il avoit tiré cette ſorte de ceremonie de l'ancienne Religion des Samnites, & qu'autrefois leurs anceſtres en avoient uſé, lors qu'ils firent ſecrettement le deſſein d'oſter Capouë aux Toſcans qui la poſſedoient. Ce ſacrifice eſtant achevé, le General de l'armée faiſoit appeller nom par nom les plus illuſtres de l'armée, par leur naiſſance & par leurs actions; & on les faiſoit entrer l'un apres l'autre dans cette enceinte. Il y avoit là-dedans un autre appareil de ſacrifice, qui étoit bien capable d'épouvanter les eſprits, car au milieu de ce lieu ſombre & enfermé de tous coſtez il y avoit des Autels avec quantité de victimes immolées, & tout alentour des Capitaines ayant l'eſpée nuë à la main. On faiſoit approcher le ſoldat de ces Autels plûtôt comme une victime, que pour a-

voir part au ſacrifice, & on l'obligeoit par ſerment de ne jamais reveler ce qu'il auroit veu & ce qu'il auroit entendu en ce lieu. Enſuite il eſtoit contraint de jurer ſuivant une formule eſpouvantable, par laquelle il maudiſſoit & ſi perſonne, & ſa maiſon, & toute ſa race, s'il ne ſuivoit ſes Generaux par tout où ils le maneroient au combat, ou s'il ne tuoit pas ſur le champ le premier qu'il verroit fuïr. On en tua d'abord quelques-uns alentour de ces Autels, parce qu'ils refuſerent de jurer; & la fortune de ces miſerables que l'on voyoit eſtendus parmy les victimes, enſeigna aux autres à ne pas refuſer de jurer. Ainſi les principaux des Samnites s'eſtant obligez par un ſerment ſi execrable, le General en nomma dix, & leur commanda de choiſir chacun un homme, & que chacun qui auroit eſté choiſi en choiſiſt un tout de meſme, juſqu'à ce qu'on eût fourny le nombre de ſeize mille hommes. Ils furent appellez la Legion de toile, à cauſe de la toile dont cette enceinte eſtoit couverte, & ſous laquelle la Nobleſſe des Samnites s'eſtoit elle-même comme devoüée. On leur donna de belles armes, & des caſques chargez de pennaches, afin qu'ils paruſſent par deſſus les autres. Le reſte de l'armée eſtoit compoſée d'un peu plus de vingt mille hommes, qui eſtoient égaux à la Legion de toile, & par la bonne mine, & par les belles actions, & par la pompe de leur équipage. Voilà le nombre des gens de guerre, voilà les forces qui s'aſſemblerent à Aquilonie. De l'autre coſté les Conſuls ſortirent de la Ville; mais Sp. Carvilius ſe mit le premier en campagne, & on lui ordonna les vieilles Legions, que M. Attilius Conſul de l'année precedente, avoit laiſſées dans les terres d'Interamnie. Il marcha donc dans le Samnium avec ces troupes; & tandis que les Samnites perdoient le tems en des ceremonies ſuperſtitieuſes, il prit ſur eux la ville d'Amiterne. Il y eut en cette occaſion environ deux mille huit cens hommes de tuez; & l'on prit quatre mille deux cens ſoixante & dix priſonniers. Quant à Papyrius ayant levé une nouvelle armée comme le Senat l'avoit ordonné, il ſe rendit Maître de

de la ville de Duronie. Veritablement il prit moins de prisonniers que son Collegue, mais aussi le nombre des morts fut plus grand ; & au reste on remporta un grand butin. En suitte les Consuls coururent & pillerent le Samnium, & principalement le Pays des Atinates. Carvilius alla à Cominium, & Papyrius à Aquilonie, où se faisoit le plus grand effort de la guerre. On y passa quelques jours sans estre entierement en repos, & sans combattre aussi à force ouverte. Mais comme on attaquoit lors que l'on y pensoit le moins, & qu'on se retiroit aussi-tost que l'on faisoit resistance, on employoit le tems plustost à feindre de combattre, qu'à combattre veritablement. De sorte qu'en commençant le combat, & en le finissant en mesme tems, la decision de toutes choses, & mesme des moins considerables se remettoit de jour à autre. L'autre armée des Romains étoit environ à vingt milles de là ; c'est pourquoy Papyrius ne faisoit point d'entrepriſes qu'il ne prist l'avis de Carvilius son Collegue qui songeoit plus à Aquilonie, où le danger estoit plus grand qu'à Cominium qu'il assiegeoit. L. Papyrius se voyant donc en estat de donner bataille, dépescha un courier à son Collegue, & lui manda, *que si les Auſpices luy estoient favorables, il avoit resolu de combattre le lendemain, mais qu'il estoit besoin de donner en mesme tems l'assaut à Cominium, afin que les Samnites qui estoient dedans ne peussent envoyer du secours à Aquilonie.* Le courier eut tout le jour pour son voyage, & revint de nuit faire sçavoir à Papyrius, que Carvilius approuvoit ses desseins. Aussi-tost Papyrius ayant renvoyé ce courier fit convoquer l'assemblée, & parla à ses gens de beaucoup de choses qui concernoient la guerre en general, & de ce pompeux appareil des Ennemis qui étoit plus propre pour la montre & pour la parade qu'à produire de grands effets. *Que ce n'estoient pas les pennaches qui portoient les coups, & qui faisoient les blessures ; Que les dards des Romains passeroient facilement au travers de ces boucliers peints & dorez ; Et que quand on sera aux mains, cette armée si éclattante par ces hoquetons blancs qu'elle porte, rougira bien-*

ſon ſang ; Qu'autrefois une armée des meſmes Samnites, toute argentée & toute dorée, avoit eſté taillée en pieces par ſon Pere ; Que ces riches dépouilles avoient pluſtoſt ſervy d'ornement au vainqueur, que de défenſe à ceux qui les portoient ; que c'eſtoit peut-eſtre le deſtin de ſon nom & de ſa race de conduire des armées contre les plus grands efforts des Samnites, & d'en remporter des dépouilles pour parer les lieux publics ; Que les Dieux immortels étoient preſens, qu'ils combattroient pour les Romains, qu'ils vangeroient des alliances auſſi ſouvent enfreintes qu'on les avoit demandées; que ſi on pouvoit tirer quelque conjecture de la volonté des Dieux, ils n'avoient jamais été ſi contraires à pas une armée, qu'à ces miſerables troupes qui par un épouvantable ſacrifice entremeſlé d'un carnage d'hommes & de beſtes, s'eſtoient ſouillées de ſang & dévoüées à la colere celeſte, & qui redoutant d'un coſté les Dieux témoins des alliances contractées avec les Romains, & d'un autre côté aiant horreur du ſerment qu'elles ont fait contre leurs promeſſes, n'ont juré que par force & par contrainte, deteſtent leur honteux parjure, & craignent en meſme tems ſes Dieux, leurs Citoyens, & leurs Ennemis. Il avoit ſceu toutes ces choſes de quelques transfuges, & aprés les avoir dites à ſes ſoldats déja aſſez irritez d'eux-meſmes, comme ils étoient remplis d'une eſperance que leur donnoient les Dieux & les hommes, ils demanderent le combat d'un commun conſentement, ſe fâcherent qu'on le remît au lendemain, & ne pouvoient endurer le retardement d'un jour & d'une nuit. Cependant Papyrius aiant receu environ ſur le minuit des nouvelles de ſon Collegue, ſe leva ſans bruit, & envoya celui qui gardoit les ſacrez Poulets pour en obſerver le preſage. Il n'y avoit perſonne dans le Camp qui n'euſt grande paſſion de combattre ; les grands & les petits demandoient également la bataille ; Le Capitaine s'animoit par le courage des ſoldats, & les ſoldats par le courage de leur Capitaine ; & cette ardeur qui eſtoit en tout le monde paſſa meſme juſqu'à celuy qui obſervoit les preſages : Car encore que les Poulets n'euſſent rien voulu becqueter, il eut bien la hardieſſe de venir dire le con-

contraire, & rapporta au Conſul qu'ils avoient gayement gratté la terre, & qu'ils avoient mangé juſqu'à ſe ſaouller, & à reſpandre leur grain de tous coſtez. Le Conſul réjoüy de cette nouvelle, declare hautement que le preſage eſtoit heureux, & qu'on n'entreprendroit rien que les Dieux ne l'approuvaſſent. En meſme tems il donne le ſignal de la bataille; & comme il faiſoit ſortir ſes gens en ordonnance, un transfuge des Ennemis le vint advertir que vingt Cohortes des Samnites, preſque de quatre cens hommes chacune, eſtoient parties pour Cominium: Et afin que Carvilius ne l'ignoraſt pas il lui en envoya auſſi-toſt donner avis. Cependant il preſſe les Enſeignes de marcher plus viſte, il met des troupes de reſerve dans les poſtes neceſſaires. Il donna à conduire la pointe droite à L. Volomnius, la pointe gauche à L. Scipion; & la Cavalerie à deux autres de ſes Lieutenans, Ceditius & Trebonius. Il commanda à S. Nautius de faire oſter aux mulets & à tous les chevaux de ſomme leurs baſts & leurs harnois, de les mener promptement avec les Cohortes qui étoient ſur les aiſles ſur une eminence qu'il lui montra, & de ſe faire paroiſtre de là quand on en ſeroit aux mains, & de faire ſouſlever ſous eux le plus de poudre qu'il ſeroit poſſible. Tandis que le General donnoit ces commandemens, il y eut diſpute entre ceux qui gardoient les Poulets ſacrez touchant les auſpices de cette journée. Cela fut entendu par les gens de cheval des Romains, qui n'eſtimerent pas que ce fuſt une choſe à meſpriſer; c'eſt pourquoi ils advertirent Sp. Papyrius neveu du Conſul que l'on étoit en doute de l'auſpice. Ce jeune homme né devant la pernicieuſe couſtume de meſpriſer la Religion voulut ſçavoir ſi la choſe étoit veritable; & quand il en fut aſſeuré, il en alla donner advis au Conſul qui luy fit cette reſponſe. *Songe ſeulement à faire ton devoir, & à montrer du courage; Celui qui a dû prendre garde aux Auſpices attirera ſur lui ſeul toute la peine & le chaſtiment de ſon menſonge, s'il m'a dit une fauſſeté. Quant à ce qui me concerne, c'eſt aſſez qu'on m'ayt annoncé ce qu'on m'a dit de ces Poulets,*

ç'a toûjours eſté un heureux preſage pour le Peuple Romain & pour ſes armées ; Et auſſi-toſt il commanda aux Capitaines de mettre aux premiers rangs les gouverneurs des Poulets ſacrez. En meſme tems les Samnites faiſoient avancer leurs Enſeignes ; Toute l'armée les ſuivoit avec ſes ornemens & ſes armes, & la magnificence de leur equipage, fut un agreable ſpectacle meſme aux Romains leurs Ennemis. Or devant que l'on jettaſt le cry du combat, & que l'on en vinſt aux mains, le gouverneur des Poulets, tomba mort devant les Enſeignes d'un coup de trait qu'on avoit lancé fortuitement ; Et cela aiant été rapporté au Conſul ; *Les Dieux*, dit-il, *ſont avec nous, & favoriſeront ce combat, le coupable a receu la peine qu'il a meritée*. Comme il achevoit de prononcer ces paroles un corbeau vint croaſſer devant lui. Il ſe réjoüit de ce preſage, remonſtre que les Dieux n'avoient jamais plus clairement témoigné qu'ils étoient preſens aux choſes humaines, & en même tems il fait ſonner les trompettes, & commande qu'on jette le cry. La bataille fut grande & ſanglante, mais au reſte on combattit de part & d'autre avec un eſprit bien diſſemblable. Car la colere, l'eſperance, l'ardeur de bien faire emporterent dans le combat les Romains avides du ſang de leurs Ennemis ; Au contraire la neceſſité d'un execrable ſerment forçoit la pluſpart des Samnites, pluſtoſt de reſiſter que de combattre. En effet comme il y avoit déja long-tems qu'ils avoient accouſtumé d'eſtre vaincus par les Romains, ils n'euſſent ſouſtenu ni leur premier cry, ni leur premiere impetuoſité, ſi une plus puiſſante crainte ne les euſt empêchez de prendre la fuite ; car ils avoient toûjours devant les yeux l'épouvantable appareil de ce ſacrifice ſecret ; les Preſtres armez ; ce carnage d'hommes & d'animaux meſlez enſemble ; ces Autels arroſez d'un ſang illicitement & licitement reſpandu ; & enfin ces horribles execrations & ces furieuſes paroles, par leſquelles ils avoient maudit leur race & eux-meſmes. Ils étoient donc arreſtez par ces liens qui les empeſchoient de fuir, & craignoient

gnoient plus leurs Citoyens que leurs Ennemis. Ainſi les Romains donnerent ſur eux, les enfoncerent avec leurs deux pointes, & le bataillon du milieu, & les taillerent en pieces, eſpouvantez qu'ils étoient par la crainte des Dieux & des hommes. Enfin ils reſiſterent laſchement, & ſeulement comme des hommes que la peur meſme empeſche de fuir. Déja le carnage avoit paſſé juſqu'aux Enſeignes, lors qu'on vid eſlever une pouſſiere comme d'une grande armée qui marcheroit. C'eſtoit Sp. Nautius, ou ſelon quelques-uns Octavius Metius qui venoit, avec les Cohortes des aiſles. Il faiſoit faire à ſes gens plus de poudre que leur nombre ne le permettoit; car les goujats qui étoient montez ſur les mulets traiſnant avec eux par terre des branches d'arbres, en faiſoient eſlever de gros nüages. Du commencement leurs armes & leurs Enſeignes parurent au travers de cette poudre; mais en ſuite comme elle ſe fut épaiſſie, il ſembloit que ce fuſſent des gens de cheval qui flanquaſſent des gens de pied. Cela trompa non ſeulement les Samnites, mais encore les Romains, & le Conſul qui ne vouloit pas les deſabuſer, fit valoir le Stratageme, en leur criant de telle ſorte que l'Ennemi le pût entendre, *Que Cominium eſtoit pris; Que ſon Collegue victorieux leur venoit donner du ſecours, Qu'ils s'efforçaſſent de vaincre devant que l'autre armée s'en puſt attribuer la gloire.* Il prononçoit ces parolee en courant de part & d'autre; en ſuite il commanda aux Meſtres de Camp, & aux Capitaines, de faire faire paſſage à la Cavalerie. Il avoit dit auparavant à Trebonius, & à Ceditius, que quand ils verroient branler ſa lance élevée, ils pouſſaſſent les gens de cheval contre l'Ennemy avec toute la violence qu'il ſeroit poſſible. Comme toutes choſes avoient été bien concertées on les executa heureuſement. On s'ouvre pour donner paſſage à la Cavalerie, elle paſſe promptement, elle ſe jette au milieu des Ennemis, elle les rompt par tous les endroits où elle donne. Volomnius & Scipion ſuivent avec leur Infanterie, & renverſent & jettent par terre des gens déja eſtonnez. Alors la force des hommes, &

celle que la Religion y pouvoit encore ajouſter ayant enfin eſté vaincuë, les Legions reveſtuës de blanc furent miſes en fuite, auſſi bien ceux qui avoient juré, que ceux qui n'avoient pas juré, & monſtrerent par leur déroute, qu'ils ne craignoient que l'Ennemy. Les gens de pied qui ſe ſauverent de la bataille, furent pouſſez dans leur Camp auprés d'Aquilonie, & la Nobleſſe, & les gens de cheval ſe ſauverent dans Boviane. La Cavalerie Romaine ſuivit la Cavalerie Ennemie, les gens de pied, les gens de pied, & ayant eſté ordonnez en deux pointes, la droite alla au camp des Samnites, & la gauche prit le chemin de la Ville. Volomnius prit leur camp aſſez ayſément; Mais Scipion trouva plus de reſiſtance dans la ville, non pas que les vaincus euſſent plus de courage renfermez entre des murailles, mais parce que des murailles ſont plus fortes qu'une ſimple palliſſade. Ainſi les Ennemis s'efforcerent de repouſſer les Romains à coups de pierre, & Scipion prevoyoit bien que le ſiege d'une ville ſi bien fortifiée ſeroit long, s'il ne venoit à bout de ſon entrepriſe, tandis qu'on étoit encore étonné & devant que les Ennemis ſe fuſſent remis de leur crainte. C'eſt pourquoi il ſe tourna vers les ſiens, & leur demanda *s'ils ſouffriroient que l'autre pointe euſt pris le Camp de l'Ennemi & qu'on les repouſſât des portes d'une ville, victorieux comme ils eſtoient.* Lors qu'il vid ſes gens animez, il marche le premier vers la porte, tenant ſon bouclier ſur ſa teſte, les ſoldats le ſuivirent avec un courage égal à celui de leur Capitaine, & s'étant ſerrez enſemble, & ayant fait de leurs boucliers une forme de tortuë, qui les mettoit à couvert, ils entrent de force dans la ville, chaſſent les Samnites qui gardoient la porte, & ſe rendent maîtres des murailles; mais comme ils étoient en fort petit nombre, ils n'oſerent pas entrer plus avant. Le Conſul qui eſtoit occupé à rallier ſon armée, ne ſceut pas ſi-toſt ce ſuccés, car le Soleil ſe couchoit déja; & la nuit qui approchoit rendoit toutes choſes ſuſpectes & dangereuſes aux victorieux. Toutefois s'étant un peu avancé à main droite, il reconnut que le Camp eſtoit déja pris, & entendit à la gau-

gauche du côté de la ville un bruit entremeſlé de voix confuſes, en effet on donnoit l'aſſaut, & l'on combattoit alors à la porte. Enfin lors qu'il ſe fut approché de plus prés, il vid les ſiens ſur les murailles, ſans apparence de les en pouvoir retirer. Mais comme la temerité de peu de perſonnes lui donnoit l'occaſion d'executer quelque grande choſe, il manda les troupes qu'il venoit de rallier, & commanda aux Enſeignes de prendre le chemin de la ville, où ils entrerent ſeulement par la premiere porte qu'ils trouverent; mais parce qu'il étoit déja nuit, ils ne paſſerent pas plus avant; & cependant les Ennemis abandonnerent de nuit la Ville. On tua en cette journée auprés d'Aquilonie trente mille trois cens quarante Samnites; on prit trois mille huit cens ſoixante & dix priſonniers, & l'on gagna quatre-vingts dix-ſept Enſeignes. Au reſte on a laiſſé par eſcit, que jamais General d'armée ne parut plus guay devant le combat & durant la bataille que Papyrius, ſoit que cette gayeté vinſt de ſon naturel, ou de l'aſſeurance qu'il avoit de remporter la victoire. En effet il ne perdit point de courage, ny ne pût eſtre deſtourné du combat par un auſpice douteux; & au milieu même de la meſlée, où l'on avoit accouſtumé de voüer des Temples aux Dieux immortels, il promit ſeulement à Jupiter victorieux de luy offrir un peu de vin emmielé avant que de boire du vin, s'il remportoit la victoire ſur les Ennemis. Ce vœu fut agreable aux Dieux, & d'un ſiniſtre preſage ils lui donnerent un heureux ſuccez. L'autre Conſul reüſſit à Cominium avec le meſme bonheur; Il fit dés le point du jour approcher toutes ſes troupes des murailles, il environna la ville de tous coſtez, mit par tout des corps de garde au devant des portes, afin d'empeſcher que les Ennemis ne peuſſent faire de ſortie; Mais comme il eſtoit preſt de donner l'aſſaut, il arriva un courrier de la part de ſon Collegue, pour lui donner avis de l'arrivée de vingt Compagnies qui venoient au ſecours des aſſiegés. Cela retarda ſon entrepriſe, & le contraignit de faire revenir une partie de ſes troupes qui étoient déja en bataille, & toutes prêtes d'attaquer. Il comman-

da à D. Brutus Sceva l'un de ſes Lieutenans, d'aller au devant du ſecours des Ennemis avec la premiere Legion, vingt Compagnies des aiſles, toute la Cavalerie, & lui donna ordre de leur faire teſte, de les amuſer en quelque lieu qu'il les rencontraſt, de les attaquer & de combattre ſi cela eſtoit neceſſaire; & enfin de faire tous ſes efforts, pour empeſcher qu'ils n'approchaſſent de Cominium. En ſuitte il fit apporter des échelles, & les fit planter de tous côtez contre les murailles, on marcha droit aux portes de la ville, couvert de cette eſpece de tortuë qu'il avoit fait faire à ſes gens, par le moyen de leurs boucliers: Si bien qu'en un meſme tems on enfonça les portes, & l'on attaqua les murailles. Comme les Samnites avoient eu aſſez de courage pour empeſcher les ennemis d'approcher avant que de les voir ſur leurs murailles; Ainſi quand ils virent qu'il n'y avoit plus d'eſperance de ſe défendre de loin à coups de pierre, & avec des traits, mais qu'il en faloit venir aux mains; & que les Romains ayant gagné la muraille combattoient en lieu uny contre des gens inegaux en nombre & en force, alors ils abandonnerent & leurs tours & leurs ramparts, & ſe retirerent dans la place, où ils firent encore quelque reſiſtance, & tenterent encore une fois le combat. Enfin quinze mille quatre cens hommes qui eſtoient dans cette place ayant abandonné les armes, ſe vinrent rendre à la diſcretion du Conſul, aprés qu'on en eut tué quatre mille trois cens. Ainſi les choſes ſe paſſerent à Cominium, ainſi à Aquilonie. Quant à ceux qui venoient au ſecours de Cominium, on ne les rencontra pas dans l'eſtenduë qui eſtoit entre ces deux villes, & où l'on croyoit donner une troiſieme bataille: Car ils furent contre-mandez eſtant deja à ſept milles de Cominium; & cela fut cauſe qu'ils ne ſe trouverent ny en l'une ny en l'autre occaſion. Mais ſur le commencement de la nuit, comme ils eſtoient déja en veuë du Camp & d'Aquilonie, un cry qui ſe leva également des deux coſtez, les obligea de faire alte; Et en ſuite lorſqu'ils furent vis à

vis

vis du Camp, où les Romains avoient déja mis le feu, la flame qui se respandoit bien avant, & qui les asseura de leur perte, les empescha de passer outre. Ils demeurerent toute la nuit en ce mesme lieu, armez comme ils estoient, & couchez de part & d'autre, en attendant le jour, & le craignant tout ensemble, & aussi-tost qu'il parut, comme ils estoient incertains de quel costé ils iroient, ils se debanderent, & se mirent en fuitte, parce qu'ils avoient esté découverts par les gens de cheval, qui ayans poursuivy les Samnites sortis de la ville durant la nuit, avoient apperceu cette multitude dans la campagne, sans retranchemens & sans défenses. On les avoit aussi descouverts des murailles d'Aquilonie, & déja les Cohortes des Legions les suivoient; mais ils fuyoient de telle sorte; que les gens de pied ne les peurent atteindre; & la Cavalerie en tailla en pieces environ trois cens de ceux qui demeurerent les derniers. Plusieurs abandonnerent leurs armes dans l'espouvante, aiant laissé sur la place dixhuit Enseignes, & les autres se sauverent dans Boviane. La joye des deux armées Romaines s'augmenta par les succez heureux que l'on eut de part & d'autre, & les deux Consuls d'un commun consentement donnerent aux soldats le pillage de ces deux villes, où l'on mit le feu aussi-tost qu'on eut vuidé les maisons. Ainsi l'on vid brasler en mesme jour Aquilonie & Cominium, & cependant les Consuls joignirent leurs troupes & leurs Camps avec une alegresse mutuelle & des Chefs & des soldats, en suitte Carvilius s'estant mis au milieu des siens leur donna des loüanges, selon que chacun les avoit meritées, & leur distribua des recompenses suivant les actions qu'ils avoient faites. Quant à Papyrius qui avoit beaucoup & diversement travaillé, & dans la bataille, & dans la prise du Camp, & dans celle de la ville; il donna pour recompense d'honneur à Sp. Nautius, à Sp. Papyrius son neveu, à quatre Capitaines, & à toute la compagnie des Hastats, des brasselets, & des couronnes d'or, à Nautius pour avoir trouvé le moyen d'espouvanter les Ennemis, comme s'il eust

eu une grande armée ; au jeune Papyrius pour avoir ſi bien fait ſon devoir avec la Cavalerie, dans la meſlée & en pourſuivant les Samnites qui étoient ſecrettement ſortis d'Aquilonie; & enfin aux Capitaines & aux ſoldats, parce qu'ils s'eſtoient ſaiſis les premiers de la porte & des murailles d'Aquilonie. Mais au reſte il donna à tous les gens de cheval des braſſolets & de petits cornets d'argent, pour avoir monſtré tant de courage en tant de diverſes occaſions. Aprés cela, comme il étoit déja tems de faire ſortir du Samnium, ou les deux armées, ou ſeulement l'une des deux, on tint conſeil ſur ce ſujet. Les Conſuls qui vouloient laiſſer à leurs ſucceſſeurs tout le Samnium ſubjugué, trouverent bon de preſſer & de pourſuivre avec d'autant plus de force, & de fermeté, *que les affaires des Samnites eſtoient tout à fait ruinées, puiſqu'ils n'avoient plus de troupes, avec leſquelles ils puſſent encore donner bataille ; Qu'il faloit ſeulement aſſieger les villes ; Qu'on enrichiroit le ſoldat par leurs ruines, & par leurs pillages ; Et qu'on déferoit entierement les Ennemis qui ſeroient reduits à combattre pour leurs maiſons, & pour leurs Autels.* Ainſi ils ſe ſeparerent aprés avoir eſcrit au Senat & au Peuple Romain touchant les choſes qu'ils avoient executées. Papyrius alla aſſieger Sepinum, & Carvilius Volane. Leurs lettres furent leues & dans le Senat, & devant le Peuple avec de grands applaudiſſemens; Et l'on fit éclatter cette joye publique par des prieres, & par des actions de graces qui furent faites durant quatre jours, avec un zele merveilleux de tout le monde en particulier. Au reſte cette victoire ne fut pas ſeulement grande ; mais elle vint à propos au Peuple Romain, parce qu'en ce tems-là on apporta nouvelle que les Toſcans s'eſtoient revoltez, & déja l'on eſtoit en peine comment on pourroit reſiſter à la Toſcane, ſi l'on manquoit de ſuccés contre les Samnites. Car l'execrable ſerment qu'ils avoient fait relevoit le courage des Toſcans. Et d'ailleurs comme les deux Conſuls & toutes les forces Romaines étoient alors dans le Samnium, ils pouvoient prendre de cét empeſchement des Romains, une favora-

ble

ble occasion de se revolter. Les Deputez des Confederez ayant esté introduits dans le Senat par le Preteur Marcus Attilius se plaignirent que les Toscans leurs proches voisins mettoient le feu dans leurs terres, & y faisoient des dégasts, parce qu'ils ne vouloient pas se soulever avec eux contre le Peuple Romain, & supplierent le Senat de les defendre contre la force & les injures de leurs communs Ennemis. On leur fit response que le Senat donneroit ordre que les Alliez du Peuple Romain ne se repentiroient point d'avoir conservé leur fidelité; Que dans peu de temps les Toscans n'auroient pas une meilleure fortune que les Samnites. Toutefois les choses se fussent faites avec un peu de negligence pour ce qui concernoit la Toscane, si l'on n'eust apporté nouvelle que les Falisques qui avoient long-temps demeuré en paix & en amitié avec les Romains, s'estoient joints avec les Toscans. Le voisinage de ce Peuple reveilla les soins du Senat qui ordonna qu'on envoyeroit les Fecialiens demander les choses qui avoient esté prises. Et parce qu'on ne voulut point les rendre, on declara la guerre aux Falisques de l'authorité du Senat, & de l'ordonnance du Peuple; & l'on donna aux Consuls de tirer au sort pour sçavoir lequel des deux passeroit du Samnium dans la Toscane avec son armée. Alors Carvilius avoit déja pris sur les Samnites Volane, Palombine, & Herculanée; Volane en fort peu de jours, & Palombine le mesme jour qu'il y arriva; Pour Herculanée, il avoit déja donné deux batailles avec un succés douteux, & y avoit perdu plus de monde que les Ennemis. Mais enfin il trouva moyen de les enfermer entre leurs murailles, donna l'assaut à la ville, & s'en rendit maistre de force. Il y eut dans ces trois villes dix mille hommes tuez ou pris; mais la pluspart se rendirent par crainte. La Toscane escheut par le sort à Carvilius, selon les souhaits des soldats, qui ne pouvoient plus endurer le froid dans le Samnium. Quant à Papyrius on luy resista avec beaucoup plus de force devant Sepinum. On y combattit souvent en bataille rangée, souvent par des escarmouches, & sou-

ſouvent proche des murailles pour ſe défendre des ſorties que faiſoient les aſſiegez. Au reſte on ne pouvoit proprement appeller cela un ſiege, car les Samnites n'étoient pas plus défendus par les murailles, que les murailles étoient défenduës par les armes & par les hommes. Enfin à force de combattre, il contraignit les Ennemis de s'enfermer, il forma le ſiege devant la ville, & l'emporta par aſſaut; & le dépit & la colere qu'on eut de ſa reſiſtance fut cauſe que le carnage fut plus grand. Il y eut ſept mille quatre cens hommes de tuez, on en prit un peu moins de trois mille; & le butin qui fut grand, parce que les Samnites avoient fait tranſporter leurs biens dans peu de places, fut diſtribué aux ſoldats. Or comme les neiges avoient déja couvert la campagne, & qu'on ne pouvoit plus demeurer hors des maiſons, le Conſul retira ſon armée du Samnium; & lors qu'il arriva à Rome le triomphe lui fut decerné du conſentement de tout le monde. Il triompha qu'il étoit encore en charge, & ſon triomphe fut auſſi pompeux & auſſi magnifique qu'il pouvoit eſtre en cé tems-là. On vid paſſer premierement les gens de pied & de cheval, avec les recompenſes d'honneur qu'ils avoient receuës, & l'on vid parmi eux quantité de couronnes Civiques, (*Pour avoir ſauvé la vie à un Citoyen*) Vallaires, (*Pour eſtre monté le premier ſur le retranchement ou ſur le rampart des Ennemis, qu'on appelle Vallum*,) & Murales, (*Ou ſur les murailles d'un ville aſſiegée.*) On portoit en pompe les dépouilles des Samnites, que l'on comparoit par leur richeſſe & par leur beauté, à celle que Papyrius le Pere avoit autrefois remportées ſur les meſmes Peuples, & que chacun connoiſſoit, parce que les lieux publics en étoient parez. On menoit devant lui quelques captifs, tous Gentils-hommes renommez par leurs actions, & par les actions de leurs Peres. On portoit en lingots de cuivre deux millions cinq cens trente trois mille livres, qu'on avoit, diſoit-on, retirez de la rançon des priſonniers, & treize cens trente livres d'argent, qui avoient été priſes dans le pillage des villes. Tout ce cuivre & cét argent fut mis à l'épargne, ſans

rien

rien donner aux ſoldats d'un ſi grand butin. Auſſi en fut-il d'autant plus hay du Peuple, qu'on leva encore un tribut pour le paiement des gens de guerre, au lieu que ſi le Conſul n'euſt point eu la vanité de mettre dans l'épargne de ſi grands threſors gagnez ſur les Ennemis, on euſt pû donner aux ſoldats quelque récompenſe de ce butin, & leur payer ce qu'on leur devoit. Il dédia durant ſon Conſulat le Temple de Quirinus, que ſon pere avoit voüé tandis qu'il étoit Dictateur, & l'enrichit des dépouilles des Ennemis. Car je ne trouve point dans les anciens Autheurs, qu'il ait été voüé dans le combat par Papyrius le fils : & d'ailleurs on n'auroit pû le baſtir en ſi peu de temps. Au reſte il y eut un ſi grand nombre de dépouilles, que non ſeulement on en para le Temple & la place, mais meſme on en diſtribua aux Colonies voiſines pour en decorer les Temples & les lieux publics. Aprés que Papyrius eut receu l'honneur du triomphe, il mena hyverner ſon armée dans les terres des Veſtiniens, parce que tout ce Pays étoit incommodé par les courſes des Samnites. Cependant le Conſul Carvilius aiant attaqué la ville de Troilium dans la Toſcane, on laiſſa ſortir quatre cens ſoixante des principaux habitans, moiennant une grande ſomme d'argent, par laquelle ils obtinrent cette liberté, & prit de force la ville, & le reſte du Peuple. En ſuitte il emporta cinq châteaux, ſituez en des lieux qui ſe défendoient aſſez d'eux-mêmes. On tua dans cette expedition deux mille quatre cens des Ennemis; & l'on prit un peu moins de deux mille priſonniers. Il donna aux Faliſques, qui demandoient la paix, une treve d'un an, à condition qu'ils donneroient cent mille livres d'airain, & aux ſoldats la paye de cette année. Aprés avoir executé toutes ces choſes, il alla recevoir l'honneur du triomphe, qui fut moindre veritablement que celui de ſon compagnon, ſi l'on ne conſidere que ce qu'il fit chez les Samnites, mais qui y fut égalé par la guerre de la Toſcane qu'on y ajouſta. Il mit dans l'épargne cent quatre-vingts dix mille livres d'airain ; & du reſte de cét airain & des dépouilles des Ennemis, il fit baſtir

sur un Temple à la Fortune la forte, proche de celuy que Servius Tullus avoit dedié à la mesme Déesse. Il distribua cent & deux asses (*Environ un escu,*) à chaque homme de pied, & n'en donna pas davantage aux Capitaines, & aux gens de cheval; Mais l'avarice de son Collegue leur fit estimer ce present. Ainsi la faveur & le credit qu'il avoit parmy le Peuple defendit L. Posthumius l'un de ses Lieutenans, qui ayant esté appellé en justice par M. Cantius Tribun du Peuple, s'en estoit allé sous pretexte de faire sa charge; mais comme le bruit en couroit, pour éviter le jugement du Peuple, parce qu'on pouvoit bien commencer ce procez durant son absence, mais l'on ne pouvoit pas l'achever.

10. Enfin cette année estant finie, les nouveaux Tribuns entrerent en charge, mais dautant qu'il y avoit eu quelque défaut en leur creation, on en crea d'autres cinq jours aprés en leur place. Le lustre fut fait en cette année par P. Cornelius Arvina, & C. Martius Rutilius Censeurs, & l'on trouva qu'il y avoit alors dans Rome deux cens soixante deux mille trois cens vingt-deux Citoyens. Ils furent les vingt-sixiesmes Censeurs depuis la Creation de cette charge, & ce fut le dix-neuviéme lustre qui fut fait. En cette année les spectateurs des grands Jeux que l'on celebroit à cause des bons succés qu'on avoit eus, y assisterent pour la premiere fois couronnez de chapeaux de fleurs; & par une coustume qu'on avoit apportée de la Grece, on donna pour la premiere fois des palmes à ceux qui en sortirent victorieux. Les Ediles Curules qui firent celebrer ces Jeux, firent aussi en cette année paver le chemin depuis le Temple de Mars jusqu'à Bouilles. (*Babuco.*) L. Papyrius tint l'assemblée pour l'election des Consuls. Il nomma à cette charge Fabius Gurges fils de Maximus, avec D. Junius Brutus Sceva; & quant à luy il fut fait Preteur. Cette année si heureuse en tant de choses diverses ne pût qu'à peine suffire pour consoler les esprits d'un mal seulement, je veux dire de la peste qui desoloit de tous costez la Ville & la campagne. En effet comme elle ressembloit déja à un prodige par les calamitez.

tez qu'elle cauſoit, on conſulta les livres de la Sybille pour ſçavoir quelle fin, & quel remede les Dieux voudroient donner à ce mal. On trouva qu'il faloit faire venir Eſculape d'Epidaure à Rome; mais on ne fit rien en cette année, parce que les Conſuls eſtoient occupez à la guerre, ſi ce n'eſt qu'un jour durant on fit des prieres à Eſculape.

Fin de la Premiere Decade.

TABLE

Des Matieres les plus remarquables du ſecond Tome de Tite-Live.

A.

ALexandre Roy d'Epire aborde en Italie, avec une armée navale. 229
Fait la guerre aux Lucaniens. 253
Et la paix avec les Romains. *ibid.*
Il eſt tué par un banni Lucanien, & outragé indignement aprés ſa mort. 262
Il étoit oncle d'Alexandre le grand. 264
Alexandre le grand, Capitaine renommé pour ce qu'il commandoit tout ſeul dans ſes entrepriſes & qu'il mourut jeune dans la proſperité de ſes affaires. 317
Alexandrie ville bâtie en Egypte. 262
Allarme fauſſe dans Rome met la ville en grande épouvante. 283
Alliance des Romains avec Timaſitée ſouverain Magiſtrat de l'iſle Lipare, auquel ils envoyerent des preſens au nom du public. 47
Allie riviere funeſte aux Romains. 9
Ambaſſadeurs Romains vers les Gaulois outrepaſſent le devoir de leur deputation, & attirent la guerre des Gaulois chez eux. 57
Voyez Fabius. 90
Ambaſſadeurs envoyez aux Samnites pour l'affaire des Capoüans. 204
Les Antiates font la guerre aux Romains. 97
Ils ſe ſeparent des Latins pour ſe remettre avec les Romains. 137
Annius Ambaſſadeur des Latins à Rome, brave le Senat, ſon impieté envers les Dieux eſt punie ſur le champ d'une mort ſubite. 233
Les Antiates demandent de vivre ſous des loix aſſeurées, le Senat leur envoie des commiſſaires pour faire les loix qu'ils devoient obſerver. 325
Nouvelle Colonie à Antiura, à qui on oſte les longs vaiſſeaux, en leur défendant la mer. 249
Leurs vaiſſeaux furent brûlez à Rome, & on en mit les eſperons pour ornement au lieu où l'on faiſoit les harangues. *ibid.*
Antipilains, eſcarmoucheurs. 241
Apparition aux Conſuls la veille d'une bataille. 234
Appius fait paver un grand chemin

min, & fait faire un canal par où l'eau venoit dans la ville. 338
Il ne veut pas quitter la Cenſure aprés le terme, & l'exerce ſeul. 344 & ſuiv.
Sept Tribuns veulent qu'il s'en demette, trois ſont pour lui 347
Les Augures ſont multipliez au nombre de neuf. 381
On prenoit à mauvais augure, lors que le ſort donnoit la prerogative à la Curie Faucienne de donner la premiere ſon ſuffrage pour trois infortunes arrivées toutes les fois qu'il lui étoit arrivé. La priſe de la ville, la paix de Caudium, & la journée de Cremere. 354
Les Auſoniens eurent la guerre chez eux pour avoir aidé les Samnites, & furent entierement exterminez. 331, 332
Les Auſpices eſtoient de grande conſideration parmy les Romains. 271

B.

Les Bannis changent ſouvent leur fidelité, ſelon la fortune. 263
Comme quoi les Bataillons des Romains étoient diſpoſez. 238
Banquiers ou changeurs ſont creés au nombre de cinq, pour avoir ſoin d'acquitter les dettes de la ville au nom du public. 188
Une Biche pourſuivie par un loup, paſſa dans l'armée des Gaulois & y fut tuée, le loup ſe ſauva dans l'armée des Romains ce qui preſagea la perte de la bataille pour les Gaulois. 415
Bourgeoiſie Romaine donnée aux Veiens, aux Capenates, & aux Faliſques qui s'eſtoient donnés aux Romains. 94
Bourgeoiſie accordée aux Tuſculans. 128
Bourgeoiſie Romaine donnée aux Chevaliers Capoüans. 246
Aux Lanuviens. 249
Aux Antiates. *ibid.*
Aux Acerrains. 253
Aux Privernates. 259
Aux Anagniens. 364
Aux Arpinates, & aux Trebulains. 373
Les Eques la refuſent. *ibid.*
Arreſt donné contre les Brigues & informations faites contre les ſoupçonnez. 333
Brigues défenduës par Edict. 170

C.

CAles Ville des Auſoniens priſe un jour de feſte, lors qu'ils étoient tous ivres. 251
On y envoya une Colonie de Romains, 252
Camillus triomphe des Veiens. 39
Gagne le cœur des Faliſques par ſa generoſité. 45
Eſt appellé en juſtice par les Tribuns, condamné à une amende & au banniſſement. 53
Taille en pieces les Gaulois devant Ardée. 70
Il eſt nommé Dictateur par le Senat priſonnier dans le Capitole. 72
Il bat & chaſſe les Gaulois de la ville de Rome, & delivre la ville. 77
Dictateur pour la quatriéme fois, vient à bout des Voiſques &

& des Eques. 91,92
Reprend Sutrium ſur les Toſcans. 93
Eſt Tribun militaire. 97
Dictateur pour la cinquiéme fois. 153
Meurt de peſte. 159
Il eſt appellé le ſecond Fondateur de la Ville de Rome. *ibid.*
Les Capenates attaquant les retranchemens des Romains ſont mis en fuite. 26,34
Les Capitaines animez les uns contre les autres furent cauſe de la perte de l'armée devant Veies. 19
Ce qui les fit offrir de leurs charges & condamner à des amendes. 20,23
Capitole forteresſe de Rome bien defenduë. 62
Les Gaulois ſont chaſſez avec perte. *ibid.*
Il eſt depuis reveſtu de pierres de taille. 95
Les Capoüans demandent ſecours aux Romains contre les Samnites. 200
La Ville de Capoüe funeſte aux ſoldats pour ſes delices. 216
Les Capoüans qui s'étoient donnez aux Romains en haine des Samnites voyant que ces deux Peuples avoient alliance enſemble, ils ſe ligüerent avec les Latins, pour leur faire la guerre & ſe vanger de tous deux. 228
Ils perdirent la bataille & furent mal-traitez. 242
Et punis de leur defection par la perte d'une partie de leurs terres. 244
Et le Peuple de Capoüe condamné à payer tous les ans quarante eſcus à chacun des Chevaliers Capoüans qui n'étoient point entrez dans la rebellion. *ibid.*
Les Romains mettent un Gouverneur à Capoüe. 281
Les Ambaſſadeurs des Carthaginois ſont magnifiquement receus à Rome & renvoyez avec des preſens. 237
Cenſeurs établis pour la certitude des debtes. 129
Quand un Cenſeur eſtoit mort dans le temps de ſa charge, on ne pouvoit en ſubſtituer un autre à ſa place. *ibid.*
Cenſeurs du corps du Peuple. 246
Six cens Chevaliers ſont donnez en oſtage aux Samnites par le traité de Caudium. 298
Ils ſont menez à Lucerie pour y eſtre gardez, & ſont delivrez à la fin du ſiege de ladite ville. 314
Les Cerites qui avoient receu dans leurs villes les Reliques & les Preſtres de Rome, deviennent les amis & alliez des Romains. 77
S'étant laiſſé gagner par les Tarquiniens pour ſe joindre avec eux contre les Romains, ils viennent s'excuſer, & demandent la paix. *ibid.*
Les gens de cheval ſont payez des deniers publics. 17
Les Chevaliers s'offrent d'aller faire la guerre au ſiege de Veies à leurs deſpens. 16
Le Cirque & ſes barrieres. 257
Cleonime Lacedemonien aborde en Italie. 374
Prend quelques bourgades ſur la coſte des Venitiens. 375
Eſt repouſſé par les Padoüans avec perte de ſes vaiſſeaux. 376

Clou fiché par le Dictateur pour arrester les malheurs qui survenoient à la Ville. 162
Clou fiché par le Dictateur. 255, 337
Clusium Ville de Toscane assiegée par les Gaulois. 54
Cluvie prise par les Samnites. *Voyez* Samnites.
La Ville de Cominium prise par les Romains où quinze mille quatre-cens hommes de dedans se rendirent au Consul. 442
Colonie de deux mille soldats Romains menez à Satricum. 112
On leur assigne à chacun trois arpens de terre. *ibid.*
Cette Ville se revolte & se joint aux Volsques. 122
Camillus les defait. *ibid.*
Colonies à Sore de 4000. habitans, & à Albe de 6000. 373
D'où la Comedie a pris son origine. 160
Conseil de guerre touchant l'armée Romaine engagée aux fourches Caudines 295
Et des Samnites sur ce sujet qui envoyent querir au conseil Herennius Pere de leur General Pontius. *ibid* & suiv.
Genereux conseil que donna Herennius qui ne fut point suivy, dont mal en prit aux Samnites. *ibid* & suiv.
Les Consuls sont restablis aprés quinze ans d'intermission. 49
Les Tribuns demandent qu'on fasse un Consul Plebeien pour la liberté du Peuple. 142 & suiv.
Sextius fut le premier d'entre le Peuple qui fut fait Consul. 153, 183
Couronnes d'or, & Couronnes civiques que signifioient. 118
Les Consuls furent despouillez de leurs cottes d'armes & de leurs marques Consulaires, & leurs Licteurs leur furent ostez, lors qu'ils passerent sous le joug aux fourches Caudines. 299
Ils y passerent les premiers à demy-nuds. *ibid.*
Les Capoüans en eurent compassion, & les recueillirent avec toute sorte de civilité. 300
Couronne obsidionale que c'étoit. 214
Couronne d'or à Decius. *ibid.*
à Valerius Corvinus. 194
Couronne d'or du poids de 25. livres envoyée par les Carthaginois au Capitole dans le Temple de Jupiter. 215

D.

LEs Dames Romaines ont permission du Senat de se pouvoir servir de litieres aux jeux & aux sacrifices, & d'un coche tous les jours ouvriers & de feste. 43
Les Dames Romaines donnerent tout leur or pour la capitulation des Gaulois; afin qu'on ne touchât pas aux choses sacrées. 78
Il leur fut rendu de la vente des Toscans pris par Camillus à la reprise de Sutrium. 82
Les Dames Romaines convaincuës d'adultere sont condamnées à de grosses amendes qui servirent à bastir le Temple de Venus proche le grand Cir-

Cirque. 433
Elles infectoient la Ville de Rome par leurs poiſons, *Voiez* Rome.
Les dettes du Peuple cauſent de la ſedition dans la ville. 129, 134, 138, 142
Ce que dirent les Tribuns au Senat pour ce ſujet. *ibid.*
Deciusaiant remporté la victoire ſur les Samnites, le Conſul Valerius lui fit preſent d'une Couronne d'or & de cent bœufs dont il y en avoit un tout blanc. 213
Decius Mus Conſul ſe devoüe pour la patrie. 239
Quelles ceremonies on obſervoit en tel cas. 240
Funerailles de Decius. 242
Remarques à obſerver quand quelqu'un ſe devoüoit. *ibid.*
Decius ſon fils fait la même choſe dans la bataille contre les Toſcans. 417
Deuil à Rome qui oblige de fermer les boutiques, où les affaires ceſſent & les Senateurs quittent leurs longues robes & les anneaux d'or. 301
La Dictature devient Populaire entre les mains d'un Plebeien. 246
Les Augures conſultez ſur l'election d'un Dictateur diſent qu'elle eſt défectueuſe. 262
Les Tribuns y contrediſent proteſtant que cette nullité venoit de ce que l'eſleu étoit Plebeien. *ibid.*
La Diſcipline militaire mépriſée par Fabius qui avoit combattu les Samnites contre la défenſe du Dictateur. 272
Eſt reparée par le danger où fut Fabius pour qui le Senat & le Peuple intercederent envers le Dictateur. 280
Les Dieux des Veïens à Rome. 38
Quelle en fut la ceremonie. *ib.*
Les Duumvirs avoient la charge des ſacrifices. 26, 77
Les Tribuns propoſent decréter dix Duumvirs, cinq Patriciens & autant de Plebeiens. 144
Camillus Dictateur y reſiſte. 145
L'Edict paſſa. 152

E.

Les Ediles Curules font paver le chemin depuis le Temple de Mars juſqu'à Bouilles. 442
Edilité Curule nouvelle magiſtrature pour les Patriciens. 158
Le Senat eut honte de l'avoir demandée, & ils furent eſleus indifferemment des deux ordres. 159
Flavius Eſcrivain devient Edile Curule, les traverſes qu'il receut de la Nobleſſe à laquelle il reſiſta: ce qu'il fit pendant ſa charge. 368 & ſuiv.
Eloge de Valerius Conſul. 206
Epargne: On mit en une année dans l'Epargne deux millions cinq cens trente trois mille livres en lingots de cuivre qu'on avoit tirez de la rançon des priſonniers. 446
Et treize cens trente livres d'argent. *ibid.*
Et encore quatre vingts dix mille livres d'airain. 447
Les Eques ſont défaits par le Conſul Emilius. 49
Qui en revient victorieux à Rome. *ibid.*

Et

Et par Camillus. 92
Le Maiſtre d'école chez les Faliſques ameine les enfans de la ville à Camillus General d'armée des Romains qui les aſſiegeoit, lequel les renvoie chez eux avec leur maiſtre lié & garrotté. 45
Les Eques Ennemis des Romains perdent 41. de leurs Villes en moins de 15. jours. 368
Eſculape: On fait venir Eſculape d'Epidaure à Rome pour appaiſer la peſte. 448
Les Eſclaves publics ont la charge du ſacrifice du grand Autel d'Hercules. 338

F.

FAbius General de la Cavalerie combat les Samnites contre la defenſe du Dictateur. 271
Apprehendant le chaſtiment que meritoit ſa faute, il demande la protection de l'armée. 272
Il eſt appel'é & interrogé au Tribunal du Dictateur. 274
Qui fait apporter des verges & des haches. 275
Il implore l'aſſiſtance des gens de guerre & ſe deſgage des mains des Licteurs & ſe jette parmi les Triariens qui ſe mutinent à ſon occaſion. *ibid.*
Il ſe deſrobe du Camp, & s'en va à Rome. 276
Le Dictateur le ſuit. *ibid.*
Le Senat intercede pour lui envers le Dictateur. 277
Le Pere de Fabius appelle aux Tribuns. 278
Le Dictateur eſt inexorable, puis aux prieres du Senat & du Peuple, il luy fait grace de la vie, & luy oſte ſa charge. 279
Fabius eſt ſurnommé Maximus. 397
Il refuſe le Conſulat par modeſtie & eſt contraint de l'accepter. 390. & ſuiv.
Les Fabiens faiſoient tous les ans un ſacrifice ſur le Mont Quirinal. 71
Qui ne fut pas interrompu pendant le ſiege du Capitole. *ibid.*
Caius Fabius eſtant ſorti de charge de Tribun militaire qu'il étoit eſt appellé en juſtice par les Tribuns du Peuple pour avoir violé le droit des gens, eſtant Ambaſſadeur vers les Gaulois. 90
Faliſques défaits. 26
Se rendent à la generoſité de Camillus. 46
Harangue de leur deputé au Senat. *ibid.*
Les Faliſques ſe revoltent contre les Romains. 445
Le Fecialien frappoit un porc dans les traittez de paix. 298
Fecialiens envoiez aux Samnites redemander ce qu'ils avoient pris aux Capoüans. 204
Feſtes Latines reſtablies. 33
Feſtes établies pour détourner la crainte de quelque prodige. 199
Feſtins publics pendant huit jours à tous étrangers connus & inconnus. 26
Les Fondaniens ſe joignent aux Privernates pour faire la guerre aux Romains. 255
Vaſcus qui avoit maiſon dans Rome

Rome ſur le mont Palatin, les porte à la revolte & eſt fait leur chef. *ibid.*
Sa maiſon eſt raſée. *ibid.*
Le Senat des Fondamiens vient demander la paix au Conſul vainqueur. 256
Et rejette toute la faute de la guerre ſur les Privernates. *ibid.*
Fourches Caudines & leur ſituation. 293
L'armée Romaine s'y trouve engagée. *ibid.*
Ce qui ſe paſſa pour l'en oſter. *ibid.* & ſuiv.
Fregelles, dont les terres avoient appartenu aux Sidicins, & depuis aux Volſques devient Colonie des Romains. 259
Funerailles. M. Flavius fit une diſtribution de chairs cuites aux funerailles de ſa mere, ce que l'on en diſoit. *ibid.*
Furius Camillus Dictateur. 33

G.

LEs Gaulois viennent en Italie, & leur approche eſt predite par une voix qu'on oüyt au deſſus du Temple de Veſta. 53
D'où ſont ſortis les Gaulois. 55
Ils aſſiegent Cluſium dans la Toſcane. 56
Les Romains leur deputent des Ambaſſadeurs pour les faire retirer, la reſponſe qu'ils leur firent. 57
L'outrage qu'ils receurent des Ambaſſadeurs leur fait demander reparation au Senat, & voyant qu'on les avoit fait Tribuns militaires, ils declarerent la guerre aux Romains. 58, 59
Ils ſont repouſſez du Capitole. 68
Taillez en pieces par Camillus devant Ardée. 70
Leur inſolence dans la capitulation avec les Romains fut cauſe de leur défaite. 76, 77, 195
Combat d'un Geant Gaulois contre Manlius Torquatus. 170
Les Gaulois ſont deffaits par le Dictateur Sulpitius. 179
Combat d'un Gaulois contre Valerius Corvinus. 194
A qui le Conſul fit preſent de dix beufs & d'une couronne d'or. 195
Les Gaulois tirent beaucoup d'or des Toſcans pour ne leur faire pas la Guerre. 387
Les Gaulois joints avec les Samnites ſont défaits par les Conſuls Fabius & Decius en une bataille où il y en eut 25000. tuez ſur la place & 8000. priſonniers. 419
Generoſité des Capoüans envers l'armée Romaine au retour des fourches Caudines, 300
Guerre: diverſes ruſes de guerre, 177, 181
Faute en la guerre, d'eſtendre l'armée en deux grandes aiſles de peur d'eſtre enfermez par le grand nombre des Ennemis, & ne pouvoir pas bien fournir le front qui demeure foible & incapable de ſoûtenir. 60
Ce qui fit perdre les Romains à la bataille d'Allie. *ibid.*
Ruſe de guerre du General des Samnites pour ſurprendre l'ar-

l'armée des Romains. 293, 378
Et des Romains en une bataille contre les Samnites. 439, 229

H.

HArangue d'Annius au Senat des Latins pour les disposer à faire réponse aux Romains sur le sujet de la guerre des Samnites. 330
Harangue d'Appius Claudius au Peuple contre l'insolence des Tribuns qui cherchoient à desunir le Peuple d'avec le Senat. 9
Ce que dirent les Tribuns du Peuple pour fortifier l'accusation faite contre Sergius & Virginius Tribuns militaires qui par leur mesintelligence avoient perdu l'armée devant Veies. 22
Harangue de Camillus au Senat au sujet des Latins qui avoient esté défaits. 247
Harangue du Deputé des Falisques au Senat. 46
Harangue de Camillus aux Ardeates chez qui il estoit exilé, sur l'approche des Gaulois. 68
Autre harangue du mesme au Peuple contre les Tribuns qui vouloient transporter Rome à Veies. 78
Harangue de Camillus aux Tribuns militaires ses Collegues. 97
Et à l'armée. 99
Harangue de Cossus Dictateur aux soldats. 106
Harangue d'Ap. Claudius aux Tribuns qui vouloient faire passer des Edits de faire un Plebeien Consul. 148
Harangue de Fabius General de la Cavalerie, aux soldats pour demander leur protection contre le Dictateur Papyrius Cursor. 273
Ce que lui dit le Dictateur sur ce sujet. 274
Harangue de Fabius pere au Peuple contre le Dictateur qui vouloit faire mourir son fils. 277
Response du Dictateur. 278
Harangue de Caius Pontius General des Samnites pour les eschauffer à la guerre contre les Romains. 291
Harangue de Lentulus aux Consuls engagez avec l'armée aux fourches Caudines. 297
Ce que dit Calavius dans le Senat de Capoüe, sur la consternation des Romains qui avoient esté desarmez aux fourches Caudines. 300
Harangue du Consul Posthumius au Senat aprés qu'il eut esté autheur de la Paix honteuse de Caudium. 302, 304
Ce que dit le General des Samnites à Posthumius, lors qu'il se venoit rendre en ses mains pour rompre le traitté de Caudium. 307
Ce que dit le Dictateur Fabius à son armée allant combattre les Samnites. 328
Harangue de Menius Dictateur au Peuple contre la Noblesse qui l'accusoit d'avoir brigué cette charge. 333
Harangue de Sempronius Tribun

du Peuple contre Appius qui ne vouloit pas ſe demettre de la Cenſure. 344
Harangue de Tullius au Dictateur Sulpitius de la part de l'armée. 175
Harangue des Deputez de Capoüe au Senat de Rome leur demandant ſecours contre les Samnites. 201
Harangue de Valerius aux ſoldats contre les Samnites. 205
Harangue du Dictateur Corvinus aux ſoldats revoltez contre la Patrie. 219
Les Herniques ſe ſoûlevent. 158, 166
Sont deffaits par une victoire qui coûte cher aux Romains. *ibid.*
Hiſtrion; d'où eſt venu ce nom. 160
Haſtats, quelle ſorte de ſoldats c'étoient. 342
Les Herniques battus ſont receus à compoſition. 262

I.

JEux : les ſpectateurs des grands Jeux y aſſiſtoient la premiere fois couronnez de chapeaux de fleurs. 448
Les Jeux rétablis. 33
Le Dictateur fait vœu de celebrer les grands Jeux dés que la Ville de Veies ſeroit priſe. 34, 51, 77, 107
Jeux Sceniques. 160
Origine des Jeux. 172
Imprecation uſitée dans les traittez de paix. 298
Impoſition faite par les Cenſeurs pour bâtir un mur de pierre de taille. 135
Interamnie, Colonie Romaine ſur le grand chemin des Latins. 430
Divers Interregnes. 253
Aprés le deſaſtre des Fourches Caudines, dautant que les Conſuls ne peurent continuer leurs charges. 302
L'Interregne ne duroit que cinq jours. 246
Intereſt : L'Edit de l'intereſt d'un pour cent n'eſt pas agreable aux Patriciens mais bien receu du Peuple. 180
Divers interregnes. 31
L'Entreroi ordonne des aſſemblées pendant l'interregne. 32
Fait la nomination des Magiſtrats. 52, 90, 96, 182
Joug: Les Samnites font paſſer l'armée Romaine ſous le joug aux fourches Caudines. *ibid.*
Ils y paſſerent à leur tour plus d'une fois. 193, 361
Jours Mal-heureux auſquels on n'entreprenoit rien ny en public, ny en particulier. 90
Le 17. Juillet jour mal-heureux. 91
Junon Soſpite qu'eſt ce que c'étoit 248
Junon: Temple à Junon ſur le mont-Aventin. 38, 51
Trois coupes d'or furent miſes aux pieds de Junon dans la chapelle de Jupiter. 94

L.

LAc d'Albane croiſt outre meſure ſans cauſe évidente. 28
Oracle d'un Devin ſur ce ſujet. *ibid.*
Les Latins bruſlent la Ville de Satricum en vengeance de ce que les Antiates s'étoient rendus aux Romains. 137
Surprennent la Ville de Tuſcule à cauſe de l'alliance qu'elle avoit avec Rome. *ibid.*
Ils y ſont taillez en pieces. 138
La guerre leur eſt declarée une autrefois. 180
Les Latins devenus ſuperbes par l'alliance des Sidicins & des Capoüans rejettent celle des Romains, à moins qu'on ne faſſe un Conſul & la moitié du Senat Romain de leur corps. 230, 231
Ils font la guerre aux Romains, & ſont entierement deffaits par Manlius. 242
Le General des Latins ayant perdu la bataille contre les Romains diſſimule ſa perte pour raſſeurer ſon parti, & faire entrer en meſme ligue les Volſques & autres Alliez. 243
Ils ſont défaits une ſeconde fois par le Conſul Torquatus. Et punis de leur infraction de paix par la perte d'une partie de leurs terres. 244
Ils ſe revoltent de dépit qu'on leur avoit oſté leurs terres & ſont défaits par le Conſul Publilius. 245
Les Lanuviens venant au ſecours des Latins, s'en retournerent dés qu'ils eurent appris leur déroute. 243
Ils ſont receus au droit de Bourgeoiſie Romaine. 249
Les Laurentes qui n'étoient pas entrez dans la Ligue des Latins, renouvellent leur alliance avec les Romains. 244
Lectiſterne, qu'eſt ce que c'étoit. 26, 160, 196
Priſonniers élargis pendant le Lectiſterne. 26
Temple au Dieu Locutius. 78
Lectiſterne celebré pour la cinquieſme fois dans Rome depuis la fondation afin d'appaiſer les Dieux. 264
La Loy de la diviſion des terres eſt remiſe ſus par les Tribuns du Peuple. 23
La Loi de la diviſion des terres Pomptines. 96
Loi propoſée par les Tribuns de ne poſſeder pas plus de cinq cens arpens de terre. 142
Lua, Déeſſe qui punit les crimes des hommes. 227
Les Lucaniens ſe donnent aux Romains. 255, 265
Sont receus en leur alliance. 389
Stratageme de la Jeuneſſe des Lucaniens pour faire revolter leur ville contre les Romains, qui leur reüſſit mal. 268
Les Luceriens ſe revoltent, égorgent la garniſon, & mettent la Ville entre les mains des Samnites, la ville fut priſe par les Romains, & tant les Luceriens que les Samnites qui s'y trouverent furent tous paſſez au fil de l'épée. 314

M.

MAgiſtrats unis profitent beaucoup à la Republique. 99
Il n'y eut point de Magiſtrat Curule pendant cinq ans par les menées des Tribuns du Peuple. 141
M. Manlius deffend le Capitole, de l'aſſaut des Gaulois. 73
Il fut le premier Entreroy après la derniere calamité. 96
Il eſtoit violent & ſuperbe & portoit envie à Camillus. 104
Excite ſedition dans la ville. 108
Son artifice pour s'acquerir l'amitié du Peuple. 109
Il eſt appellé & interrogé par le Dictateur Coſſus, ſa réponſe. 110
Eſt mené en priſon. 112
Le Peuple en murmure & ſe mutine. 113
Il eſt mis en liberté. 114
Il ſe fait chef de ſedition & harangue le Peuple pour l'émouvoir. *ibid.* 115
Il eſt derechef appellé en juſtice par les Tribuns du Peuple. 118
Il expoſe ſes ſervices nonobſtant leſquels il eſt precipité de la roche Tarpeienne. 119
Sa condamnation paſſe à ſa poſterité à ce que perſonne des Manliens ne puiſſe porter le nom de Marcus. 120
Temple baſti à Junon au lieu où eſtoit ſa maiſon. 199
L. Manlius ſurnommé l'Imperieux & pourquoy? 161, 163
Belle action & hardie de T. Manlius pour défendre ſon pere que le Tribun accuſoit. *ibid.*
Ce fut lui qui remporta la victoire ſur le Geant Gaulois, & fut ſurnommé Torquatus. 170
Le Dictateur lui donna une tonne d'or. 171
Manlius Conſul fait couper la teſte à ſon fils pour avoir combattu ſans ordre quoi qu'il eût remporté la victoire. 236
Manlius Conſul allant *contre les* Toſcans tombe de cheval & meurt. 387
Creation de deux hommes Commiſſaires de la Marine. 339
Mars. T. Quintius Duumvir lui dedie un Temple. 96
Les Marſes font la guerre aux Romains. 358
Milan baſtie par les Gaulois. 56
Mine au ſiege de Veies. 35
Donne paſſage dans le Temple de Junon qui eſtoit la citadelle de Veies. 37
Martius triomphe des Herniques, & on lui ordonna une ſtatuë à cheval dans la grande place devant le Temple de Caſtor. 364
Les Meneſtriers ſe retirent de Rome à Tivoli. 339
De quel artifice on ſe ſervit pour les faire retourner à Rome. *ibid.*
Murganie priſe par les Romains le meſme jour qu'elle fut attaquée. 396

N.

Les Neiges furent ſi grandes qu'elles fermerent tous les chemins & rendirent la riviere innavigable. 25
Nepete ville alliée des Romains, priſe par les Toſcans & repriſe par Camillus. 103
On y envoye une Colonie. 120
Nequinum ville aſſiegée par les Romains, & priſe par la trahiſon de ſes habitans qui leur deſcouvrirent le lieu par où elle pouvoit eſtre priſe. 386
On y envoya une Colonie, & on l'appella Narny. *ibid.*
Nocere aſſiegée par les Romains. 358

O.

Offrande d'une grande coupe d'or envoyée au Temple d'Appollon de Delphes. 40,43
Les Ombriens ſont mis en fuite. 355
Caverne dans l'Ombrie où les Ennemis ſe retiroient, le feu y fut mis qui en brulla plus de deux mille. 374
Oracle de Delphes conſulté ſur le lac d'Albane. 29
Conforme au devin qu'on avoit pris priſonnier devant Veies. 30
Oracle de Jupiter en Dodone verifié en la mort d'Alexandre Roy d'Epire. 262
Ovation decernée à Manlius. 51
A Fablus. 172
Les Oyes ſauvent le Capitole par leur cry en eſveillant les ſentinelles. 73

P.

Paillardiſe d'un uſurier qui voulant forcer ſon crediteur le fit foüetter, eſmeut le Peuple à ſedition laquelle fut appaiſée par un arreſt du Senat que les corps ne ſeroient plus obligez aux creanciers, mais ſeulement les biens. 269
La Paix de Caudium rompuë par les Fecialiens, pour avoir eſté faite ſans ordre du Senat. 306
Dans les traittez de Paix, les Fecialiens frappoient un porc. 298
La Paix demandée par les Eques & par les Volſques. 40
Les habitans de Palepoli font des courſes ſur les Romains dans la Campanie. 260
Ils cherchent de r'entrer dans leur amitié & par une ruſe qui trompe les Samnites, ils font entrer les Romains dans leur ville. 266 & ſuivans.
Papyrius ſurnommé Curſor à cauſe de la legereté non pas d'eſprit, mais de celle qu'il avoit naturellement à executer avec promptitude ce qu'il avoit à faire & de ſurpaſſer un chacun à la courſe. 316
Il triomphe des Samnites. *ibid.*
Sa prompte repartie à ſes Cavaliers qui luy demandoient qu'il leur relaſchaſt quelchoſe de leur travail. 316
Eſt comparé à Alexandre le grand. 317

Son fils de meſme nom Conſul remporte la victoire ſignalée ſur les Samnites qu'autre que ſon pere n'avoit jamais remportée. 433
Il eſt nommé Dictateur par Fabius ſon Ennemy qui en conſideration de la Patrie étouffe par une grandeur de courage ſes reſſentimens particuliers. 349
Pedum, Ville du Pays Latin priſe par eſcalade. 247
Peſte furieuſe à Rome. 159
Le Peuple veut avoir la cenſure & Marcius Plebeien qui avoit eſté Dictateur fut Cenſeur avec Manlius Nevius. 182, 189
Le Place des aſſemblées s'enfonça par le milieu par un tremblement de terre. 164
Marcus Curtius ſe voüa aux Dieux infernaux & ſe precipita dedans & a donné lieu au lac Curtien. 165
Un Plebeien eſt nommé Tribun militaire pour contenter le Peuple & le faire entrer en poſſeſſion de ſon droit. 24
L'année d'aprés il y eut cinq Plébeiens & un Patricien. 25
Les Plebeiens veulent avoir des Pontifes & des Augures de leur corps, Appius Claudius s'y oppoſe, ce que lui dit Decius ſur ce ſujet. 381 & ſuiv.
Poiſons: *Voyez* Dames Romaines.
Poſthumius Conſul qui avoit ſigné la paix de Caudium ſe fait mener lié par les Fecialiens aux Samnites, & ſe devouë pour la Patrie comme un autre Decius. 306
Les Poticiens, & leur famille fut eſteinte & leur nom entierement perdu pour avoir enſeigné aux eſclaves la façon de faire les ſacrifices d'Hercule, & celuy qui le leur avoit conſeillé devint aveugle. 291
Les habitans de la Pouille ſe mettent ſous la protection des Romains. 267
Se joignent à la revolte des Samnites. 287
Prieres publiques ordonnées en faveur du Conſul Volomnius qui avoit défait les Samnites. 405
Les Preneſtins font la guerre aux Romains. 130
Se ſaiſiſſent du rivage d'Allie, où Quintius Dictateur les combat & en neuf jours il prend neuf de leurs villes. 133
Et au dixiéme la ville de Preneſte ſe rendit. *ibid.*
Preſage: on attribuoit à mauvais preſage, ſi on ſubſtituoit un Cenſeur à la place d'un qui ſeroit decedé. 52
Preteur Patricien, pour rendre juſtice dans la ville. 154
Preture, nouvelle Magiſtrature pour les Patriciens. 158
Prieres publiques pendant quatre jours aprés la priſe de Veïes. 39
Les Privernates font la guerre aux Romains. 179
Les Privernates ſe revoltent. 226
Leur Ville eſt priſe par les Romains qui la leur rendent, mais qui leur couſte les deux tiers de leur territoi-
re 19

ſe. 226
Ils reprennent les armes. 255
Sont battus & trois cens cinquante des Principaux ſont menez liez à Rome pour y eſtre punis. 256
Leurs murailles ſont abatues. 258
Leur Senat eſt commandé d'aller habiter au délà du Tybre aux meſmes conditions que ceux de Velitres. *ibid.*
Les Princes ou Apointez combaitoient à la teſtedes bataillons. 348
Deſunion entre les Conſuls Fabius & Decius pour le ſort des Provinces. 409
Proceſſions & Prieres publiques ordonnées par tout le voiſinage de Rome. 192

Politique.

Les Commandans & Generaux d'armée doivent mettre bas les haines & les inimitiés particulieres qu'ils ont entr'eux pour concourir d'un meſme eſprit au ſalut de la Republique. 19
Pendant le ſiege de Veïes on leva à Rome un impoſt pour payer les ſoldats de l'armée, les habitans qui eſtoient demeurez dans la ville & qui eſtoient de garde tous les jours, refuſerent de le payer, & penſerent eſtre cauſe de la mutinerie parmy le Peuple à la ſuſcitation des Tribuns qui ne cherchoient qu'à remuer contre le Senat. 20, 21
Aux jours de feſte, il faut prendre garde que le jeu & le divertiſſement ne faſſe negliger la garde d'une place. 25
Il ne faut pas meſpriſer un avis pour la baſſeſſe de celui qui le donne. 53
Dans les calamitez publiques & dans le deſeſpoir il ne faut pas laiſſer d'obſerver les bienſeances & ne rien faire contre le devoir & le reſpect. 72
Il faut faire la guerre en ſoldat pluſtoſt qu'en bourreau, comme firent les Tarquiniens à qui les Romains rendirent le change de leur boucherie. 184

Politique.

Les Romains ſe trouverent bien empeſchez, lors qu'aprés l'alliance faite avec les Samnites, ces derniers leur demanderent ſecours contre les Latins & les Capoüans qui vouloient ſe vanger d'eux à quelque prix que ce fût, & comme ils voulurent obliger les Capoüans à mettre bas les armes, ils ſe les rendirent ennemis & perdirent les Latins par la crainte qu'ils avoient de les perdre. 229
Il ne faut point quitter les rangs dans une guerre civile, ou quand on a à combattre contre des Alliez revoltez qui ont meſme langue, meſmes armes, meſmes Enſeignes, meſme diſcipline, & qui ont eſté ſouvent compagnons d'armes dans les garniſons,

ou qui ont combattu ſous meſmes Chefs lorſqu'ils eſtoient unis. 234

I a rigueur que le Conſul Manlius tint à ſon fils en lui faiſant couper la teſte, pour avoir combattu ſans ordre, & ruiné la diſcipline militaire, rendit les ſoldats plus obeiſſans à leurs Capitaines, & les gardes & les ſentinelles en veillerent avec plus de ſoin. 237

Les Lanuviens eſtant ſortis pour ſecourir les Latins s'en retournerent auſſi-toſt qu'ils eurent appris la nouvelle de la déroute des Latins, ſur quoi le Preteur Millonius leur dit qu'ils payeroient bien cher ce peu de chemin qu'ils avoient fait pour ſecourir les Latins. 243

Lors que Fabius General de la Cavalerie défit les Samnites contre l'ordre du Dictateur, les Samnites ne furent pas tant défaits que la diſcipline militaire & la dignité de la Dictature, dont il avoit meſpriſé les commandemens & les ordres. 273

Les ſoldats faſchez que le Dictateur euſt depoſé Fabius General de la Cavalerie de ſa charge, ſans avoir eu aucun égard à la priere que l'armée en general lui avoit faite, combattirent laſchement de deſſein formé pour attirer le blaſme ſur le Dictateur & s'oppoſer à ſa victoire, le Dictateur ſage & bien adviſé reconneut qu'il eſtoit neceſſaire de moderer ſon humeur & de meſler la douceur avec la ſeverité; c'eſt pourquoi ayant pris avec lui ſes Lieutenans il alloit luy-meſme dans toutes les tentes; où il y avoit des bleſſez, leur demandoit comme ils ſe portoient & les recommandoit nom par nom aux Capitaines & aux autres Officiers à qui il ordonnoit de prendre garde qu'ils fuſſent bien ſecourus & bien traitez, & en faiſant panſer les corps, il ſe gagna puiſſamment l'eſprit des ſoldats. 281

Le pillage qu'on promet aux ſoldats leur donné un nouveau courage & les rend plus prompts & plus diligens, & le plus ſouvent ce n'eſt pas tant la paſſion qu'ils ont pour le Public qui les pouſſe contre les ennemis que leur profit & leur intereſt particulier. 282

Les Romains ayant appris que la ville de Lucerie eſtoit aſſiegée des Samnites allerent pour les ſecourir, dautant qu'ils eſtoient leurs Alliez, & qu'ils craignoient que ne les ſecourant pas l'épouvante n'obligeaſt toute la Pouille d'abandonner leur party. 293

Lors que les Romains ſe trouverent pris aux fourches Caudines, Pontius General des Samnites tint conſeil de guerre pour ſçavoir ce qu'il en devoit faire, Herennius ſon Pere luy conſeilla ou de les renvoyer genereuſement, & par ce moyen ſe les faire amis, ou les tailler tous en pieces pour avoir repos quelque temps, le fils n'ayant voulu croire aucun de ces advis, perdit l'occaſion d'obliger ou de faire les Romains

mains ſes amis ou empeſcher pour jamais qu'ils ne fuſſent ſes Ennemis. 296, & ſuivans.

Les Tarentins voulant accorder les Romains avec les Samnites & ſe declarer contre ceux qui ne voudroient pas ſigner l'accord, furent mocquez de ce qu'eux qui ne pouvoient donner ordre à leurs propres affaires vouloient ſe meſler d'impoſer aux autres des loix & comme une neceſſité de faire ou la guerre ou la paix. 312

Aux ames guerrieres on oſte le cœur quand on leur oſte les armes, comme il arriva aux Romains aprés leur déroute aux fourches Caudines. 300

Les Samnites auroient obtenu une paix honorable des Romains s'ils euſſent envoyé des Ambaſſadeurs à Rome, lors qu'ils tenoient l'armée enfermée aux fourches Caudines. 305

Fabius allant donner la bataille aux Samnites fait bruſler ſon Camp pour oſter à ſes ſoldats l'envie d'y retourner & les faire ſonger à reparer leur perte du butin des Ennemis, & de fait l'aſpect de leurs tentes & de leur bagage qui bruſloient ne fut pas un petit moyen pour les animer davantage; car ils revinrent chargez du butin qu'ils avoient pillé ſur l'ennemy. 328

Publilius Philo Preteur Plebeien. 250

Pudicité: dans la Chapelle de la Pudicité Patricienne, les Dames y refuſerent la femme du Conſul Volomnius Plebeien, quoy qu'elle fuſt Patricienne, dequoy indignée elle fit une pareille Chapelle pour les Plebeiennes. 407

R.

Rome affligée par diverſes ſortes de poiſons. 253 & ſuivans.

Les Dames Romaines les preparoient, dont cent ſoixante & dix furent punies. *ibid.*

Rome s'eſt veüe avoir la guerre en meſme temps contre les Volſques, les Eques, les Veiens, les Carpenates, & les Tarquiniens au dehors, & & la guerre inteſtine au dedans entre le Senat & le Peuple. 29

Propoſitions de tranſporter Rome à Veyes aprés ſa priſe.

La Ville de Rome priſe par les Gaulois. 65

leur Capitulation pour ſe rachepter. 75

Eſt rebaſtie par l'ordonnance du Senat. 85

Les Romains furent entierement abbatus & hors de toute conſolation aprés le joug des fourches Caudines, parce qu'on leur avoit oſté le cœur avec les armes, & que les Samnites leur avoient pris tout le courage & la valeur. 300

Un Citoïen Romain ne devoit pas eſtre

eſtre battu de verges par la loi Portienne. 385
Roy. Les Veiens font élection d'un Roy, ce qui faſche tous les Peuples de la Toſcane. 6
Qui à cauſe de cette eſlection refuſent de les ſecourir. 7

S.

Sacrifice propitiatoire à Mars d'un Taureau, d'un Belier, & d'un Verrat. 242
Le vin & l'encens neceſſaires pour les Sacrifices ſont donnés par le Public. 467
Sacrifices de vin emmielé à Jupiter victorieux. 441
Sacrifice ſur le Mont Quirinal fait par Fabius Dorſuo, lors que les Gaulois tenoient le Capitole aſſiegé. 71
Voie Salaire, qu'eſt-ce que c'étoit. 169
Les Salpinates font la guerre aux Romains. 52
Qui ne leur reüſſit pas. *ibid.* & ſuiv.
Les Samnites declarent la guerre aux Sidicins. 199
Et aux Capoüans: ſont vaincus par Decius. 212 & ſuivans.
Ils demandent l'alliance des Romains & l'obtiennent. 184
Les Samnites ſe repentent de la guerre. 227
Et demandent aux Romains d'eſtre remis en leur alliance, ce qui leur eſt accordé moyennant la ſolde d'une année & le fourniſſement du blé pour trois mois à l'armée. 228
Ils murmurent contre la Colonie de Fregelles & ſe preparent à la guerre pour la chaſſer. 261
Leur reſponſe orgueilleuſe aux Ambaſſadeurs Romains. *ibid.*
Trois Villes priſes ſur eux. 265
Fabius General de la Cavalerie leur donne bataille où il demeura 20000. ſur la place. 272
Papirius Curſor Dictateur les combat. 282
Ils demandent la paix puis ſe revoltent encore. *ibid.*
Sont deſreſchef deffaits & font reparation aux Romains. 287
Les Samnites ayant voulu faire reparation aux Romains, & renvoyé tout ce qu'ils avoient autrefois pris & n'ayant peu obtenir la paix ils ſe diſpoſent à une nouvelle guerre. 291
Ils ſurprennent les Romains aux fourches Caudines & les font paſſer ſous le joug. 293
Les Romains en eurent puis leur revanche & en firent un beau carnage. 313
Et les firent paſſer ſous le joug à Lucerie de la meſme façon qu'ils leur avoient fait à Caudium. 314
Les Samnites ſe proſternent en terre devant le Peuple de Rome pour demander leur alliance & obtiennent ſeulement une tréve de deux ans. 324

Ils ſe revoltent au ſujet de Satricum que les Romains avoient attaqué. 225
Le General des Samnites eſt tué dans le combat. 326
Les Romains ſont victorieux & les Samnites abandonnent Satricule. 327
Trente mille Samnites pris ou tués ſur la place. 336
Les Samnites prennent la ville de Cluvie par compoſition au meſpris de laquelle ils ſont fouëtter & égorger la garniſon. 340
Le Conſul Junius la reprit de force le propre jour qu'il l'attaqua & fittuer tout ce quis'y rencontra au deſſus de 14. ans. *ibid.*
Les Samnites dreſſent des embuſches aux Romains & ſont deffaits au nombre de 2000e. 342
Ils ſont deffaits une autrefois par le Dictateur Papirius Curſor. *ibid.*
Ils paſſent ſous le joug, & leurs Alliez ſont mis en vente au nombre de ſept mille. 361
Trente mille Samnites tuez dans le combat. 363
Priſe de 26. drapeaux ſur eux. 366
Les Romains renouvellent l'alliance avec eux. 367
Ils rompent, & la guerre leur eſt declarée. 389
Le Conſul Fulvius va contre eux. *ibid.*
Qui les défait & en triomphe. 390
Ils ſont défaits par Fabius. 394
Taillez en pieces par Volomnius. 403
Seize mille trois cens ſont tuez dans un combat & 4200. priſonniers. 425
Sept mille trois cens paſſent ſous le joug nuds & dépouillez. 430
Leurs Generaux font une ſorte de ſacrifice dans le Camp, où ils font venir jurer tous les ſoldats un à un. 433
Dans un autre combat que leur donna Papyrius, il y en eut trente mille troiscens quarante de tuez, trois mille huit cens ſoixante & dix priſonniers, & quatre vingts dix Enſeignes priſes. 441
Satricum, Ville bruſlée par les Latins. 137
Puis remiſe ſus & raſée par les Romains. 197
Sedition dans Rome ſuſcitée par les Tribuns. 24.
Les Senateurs veulent mourir dans leurs chaires reveſtus de leurs robes magiſtrales. 65
Ils furent tous égorgez par les Gaulois par l'imprudence de Papyrius qui le premier avoit frappé un d'eux. 166
Sentinelle endormie cauſe la perte de l'armée des Samnites. 167
Les habitans de Satricum embraſſent le parti des Samnites. 309
Puis s'en repentent. 315
Les Principaux qui avoient eſté autheurs de cette défection ſont châtiez de verges & ont la teſte coupée, les habitans ſont deſarmez & contraints de ſouffrir une garniſon. 316

Sibylles, & leurs livres consultez. 26
Vieux ſoldats appellez Triariens. 190
Les Sidicins apprehendant les Samnites veulent ſe donner aux Romains qui ne les veulent pas recevoir, à cauſe qu'ils ſe donnoient trop tard, & par un effet de la neceſſité. 228
Ils ſont défaits par l'armée Romaine. 251 & ſuiv.
Soldats Triariens, Rorariens, Accenſes. 238
Soldats Antipilains ou eſcarmoucheurs. 241
Les habitans de Sore tuent une Colonie Romaine qu'on y avoit envoyée. 327
Aprés que les Romains eurent pris la ville ils en firent mener 225. liez & enchaiſnés à Rome qui avoient eſté autheurs du maſſacre, leſquels furent batus de verges & eurent la teſte tranchée. 330, 362
Statuë equeſtre élevée dans la place en l'honneur des Conſuls qui avoient ſubjugué le Latium. 247
Sutrium ville alliée des Romains eſt priſe par les Toſcans & repriſe ſur eux le meſme jour par Camillus. 93
Priſe derechef par les Toſcans, & repriſe une ſeconde fois par Camillus. 103

T.

Les Tarentins débauchent les Lucaniens contre les Romains. 268
Les Tarquiniens qui avoient défait trois cens Romains les égorgerent comme des victimes 179
Aprés qu'ils eurent eſté vaincus par les Romains on choiſit entre les priſonniers 368. des plus Nobles qui furent envoyez à Rome, où ils furent battus de verges & eurent les teſtes coupées, & encore on coupa la gorge au reſte. 179, 184
Temple dedié à Junon, il pleut des pierres le jour de ſa conſecration. 198
Temple de la Deeſſe Matuta rétabli. 34
Les Temples purifiez aprés la ſortie des Gaulois. 77
Temple de Salut voüé par Junius Bubulcus Conſul faiſant la guerre contre les Samnites. 364
Temple baſti à Jupiter Stateur. 430
A la Fortune. 447
Terracine Colonie Romaine de trois cens familles à deux arpens de terre pour chacune. 259
Terracine priſe un jour de feſte 25
Le Tibre ſe desborde dans le cirque pendant qu'on celebroit des jeux. 113
Ceux de Tivoli font la guerre aux Romains. 171. & ſuiv. Sont contraints de ſe rendre. 184
Les Toſcans s'eſtendoient bien avant ſur la mer & ſur la terre de-

devant la domination des Romains. 54
Les Toſcans font la guerre aux Romains qui en font un grand carnage au ſiege de Sutrium. 342
Trente-huit Enſeignes priſes ſur eux. 348
Soixante mille Toſcans taillez en pieces. 352
Demandent la paix & l'alliance des Romains & obtiennent trente ans de tréve. *ibid*
Sont derechef batus. 356
Sept mille trois cens demeurent ſur la place. Et deux mille ſix vingts ſont priſonniers. 402
Les Toſcans voyant la ruine de la ville de Rome en furent ſi peu touchez qu'ils vinrent faire des courſes ſur leurs terres & aſſieger Veies, où la pluſpart s'eſtoient retirez. 70,91
Ils prennent la ville de Sutrium. 93
Où ils ſont pris eux-meſmes le meſme jour par Camillus qui les mene en triomphe à Rome. 94
Trebonius Tribun du Peuple: ſa maiſon avoit donné commencement à la loy Trebonienne. 21
Seize Tribuns militaires ſont créez par le Peuple qui étoient chacun Colonels de mille hommes. 338
Deux Tribus l'Uſentine & la Falerine ſont adjouſtées aux autres. 324
Deux autres l'Anienſe & la Terentine. 386
Tribuns militaires créez au nombre de huict. 6
Paroles ſedirieuſes des Tribuns du Peuple contre les Tribuns militaires. 7 & ſuiv.
Les Tribuns du Peuple veulent faire paſſer une partie du Peuple Romain à Veies, le Senat s'y oppoſe & l'emporte par deſſus eux. 50
Sergius & Virginius Tribuns militaires ſont condamnez à des amendes pour avoir fait perdre l'armée devant Veies par leur inimitié particuliere. 26
Quatre Tribus adjouſtées aux anciennes qui firent le nombre de 25. Tribus. 96
Le Triomphe decerné à Valerius pour avoir deffait les Eques. 51
A Petilius pour avoir deffait les Herniques. 172
A Sulpitius Dictateur pour avoir ſurmonté les Gaulois. 199
A Marc. Valerius Plebeien par le Peuple malgré le Senat qui avoit fait huit mille priſonniers & taillé le reſte en pieces, & à Popilius Conſul Plebeien de la défaite des Gaulois. 192
Le Triomphe accordé à Publilius Conſ. pour la reddition de Palepoli aprés qu'il fut ſorti de charge 267
Le Conſul Emilius demande le triomphe devant que d'avoir combatu, le Senat le luy refuſe. 248
Le Dictateur Papyrius Curſor triomphe des Samnites. 282,316 357
Le Dictateur Cornelius Arvina triomphe des meſmes Samnites. 287
Triomp. decerné à Val. Dict. 380
Martius triomphe des Herniques. 364
Fabius triomphe des Toſcans & le Conſulat lui eſt continué, il

il triomphe une autrefois aprés la défaite des Ombriens. 360
Les Tuſculans qui avoient ſuſcité les Velitres & les Privernates de faire la guerre aux Romains viennent avec leurs femmes & enfans comme des criminels demander leur grace. 283
Les Tuſculans declarez ennemis des Romains pour avoir ſouſtenu le party des Volſques, vont faire excuſe au Senat & demandent la paix. 128
Tuſcule ſurpriſe par les Latins. 137
Repriſe par les Romains qui taillerent tous les Larins en pieces. *ibid.*

V.

Les Veiens continuent la guerre contre les Romains. 6
Logemens faits au ſiege de Veïes pour y faire paſſer l'hyver aux ſoldats. 7
Les Veiens s'eſtoient revoltez ſept fois & avoient tousjours eſté traitres durant la paix. 11
L'importance de ruïner la ville de Veies au temps que les Toſcans leur étoient ennemis. 18
Les Veiens font une ſortie ſur les Romains & ruïnent leurs travaux. 16
La Ville eſt priſe & pillée. 38
Aprés un ſiege de dix ans. 39
Velitres traitée à la rigueur parce que ſes habitans s'étoient ſouvent rebellez quoy qu'ils fuſſent anciens citoiens Romains. 249
On leur oſta le Senat, leurs murailles furent abatuës, & on les obligea d'habiter au delà du Tybre. *ibid.*
Velitres aſſiegée par les Romains. 141
Les Veſtales ſauverent les choſes ſacrées, lors du ſac de Rome par les Gaulois. 63
Et enfermerent dans des tonneaux ce qu'elles ne peurent emporter & le cacherent ſous terre dans une chapelle proche le logis du Preſtre. 64
Devotion d'Albinus envers les Veſtales qu'il fit mettre ſur ſon chariot en faiſant deſcendre ſa femme & ſes enfans. *ibid.*
Le Peuple Veſtinien ſe joint avec les Samnites pour faire la guerre aux Romains. 269
Minutia Vierge Veſtale eſt enterrée toute vive. 250
Les Volſiniens ſe declarent contre les Romains. 52
Sont battus & demandent la paix. *ibid.*
Les Volſques croyant les Romains abbatus aprés la priſe de la ville par les Gaulois, prennent les armes contr'eux & ſont défaits par Camillus. 92
Et ſe rendent aprés 20. ans de guerre. *ibid.*
Se revoltent une autrefois. 105
Sont défaits par le Dictateur. 107
Recommencent la guerre. 135, & ſuiv.

Vitruvius Chef de la rebellion des Privernates eſt pris & mené à Rome où il fut batu de verges & eut la teſte coupée, & ſa maiſon raſée. 257
Vitruvius Conſul marche contre les Samnites. 398
Vient au ſecours d'Appius ſon Collegue dans la Toſcane. 399
Paroles aigres qu'ils eurent enſemble, & la repartie qu'il fit à Appius. 399 & ſuiv.
Aprés qu'il fut ſorti du Conſulat le commandement luy fut continué pour un an. 407
Uſuriers recherchez, & un portail de bronze fait au Capitole de la confiſcation de leurs biens. 408

Fin du Seconde Tome.

WIDENER LIBRARY
HX IM3K R

OCT 30 1993